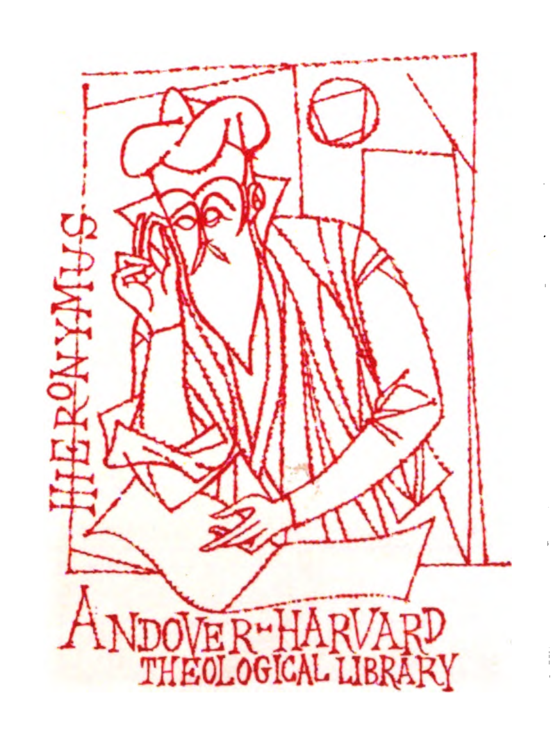
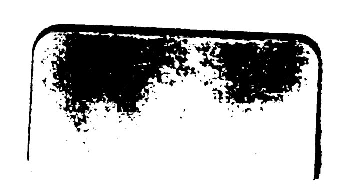
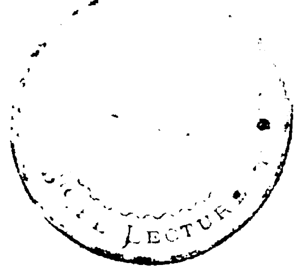


La Vie chrétienne


HIERONYMUS
ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY





LA VIE CHRÉTIENNE

Dixième année. *Premier semestre.*

LA VIE CHRÉTIENNE

REVUE PROTESTANTE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

JUILLET 1893 A JANVIER 1894

NIMES
PEYROT-TINEL ET Cie,
LAVAGNE-PEYROT, SUCCESSEUR
56, boulevard Victor-Hugo, 56.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
SOCIÉTÉ ANONYME
33, rue de Seine, 33.

CINQUANTE ANS DE MINISTÈRE

CHARLES DARDIER

1843—1893

Le 4 juin 1893, M. le pasteur *Dardier* a compté *cinquante ans de ministère* dans l'église réformée de Nimes. A cette occasion, il lui eut été particulièrement doux de prendre une dernière fois la parole dans la chaire du Petit-Temple. La maladie ne le lui a pas permis. Il a donc adressé aux fidèles les pages qui suivent et qui ont été lues dans tous les temples et à tous les services :

MES BIEN-AIMÉS FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR,

Le dimanche 4 juin 1843, il y a juste un demi-siècle aujourd'hui, un jeune homme de vingt-trois ans, élève de la Faculté de théologie de Genève, gravissait, non sans émotion, les degrés de la chaire du Petit-Temple : il était appelé à donner un sermon d'épreuve, en vue d'une place de suffragant qui était vacante et qu'il ambitionnait d'obtenir. Le temple était plein et les auditeurs attentifs; au parquet se trouvait la commission spéciale chargée par le Consistoire de faire son rapport sur le candidat.

On eut l'indulgence de trouver le sermon suffisant, et quelques jours plus tard, le jeune étudiant recevait sa nomination officielle [1]. Ses études terminées à Genève et à Strasbourg, il venait, peu de temps après, se vouer au service de cette grande église.

Le jeune étudiant de jadis est devenu plus que septuagénaire; il est à bout de forces, et il a dû prendre sa retraite. Il aurait voulu seulement, à l'occasion de son cinquantenaire pastoral, monter une dernière fois dans la chaire du Petit-Temple, au service de trois heures, comme en 1843,

1. Elle était datée du 24 juin 1843.

et appeler sur vous les bénédictions de Dieu. La maladie l'en empêche. Il lui est permis toutefois, grâce à la bienveillance du Consistoire, d'écrire quelques mots que ses collègues de service voudront bien lire dans les temples, comme les adieux, les seuls possibles sous cette forme, du vieux pasteur qui a servi l'église depuis un demi-siècle.

Un demi-siècle ! Que de changements, pour ne pas dire que de bouleversements, toutes les choses humaines n'ont-elles pas eu à subir dans un si long espace de temps !

Changements dans la patrie, dans l'église, au foyer de chacun de nous !

Dans la patrie nous avons eu deux révolutions, deux sanglantes guerres civiles, les humiliations et les désastres de l'année terrible, dont les conséquences sont encore si mystérieuses dans la situation actuelle de l'Europe.

Que de changements au sein de nos familles ! Que de foyers déserts ! Que d'êtres bien-aimés disparus, qui nous étaient si nécessaires !

Le personnel de notre église a été sous ce rapport à peu près complètement renouvelé. A part un certain nombre de fidèles qui sont encore de ce monde, comme des épaves restent sur la grève après une série de tempêtes, presque tout a été emporté par le flot. Nous pouvons nous faire une idée de ces vides si nombreux par ce fait, que des soixante-dix pasteurs qui nous ont consacrés, au Grand-Temple, mon ami Athanase Coquerel fils et moi, le 26 octobre 1843, il n'y en a plus que trois de vivants [1].

Notre Eglise aussi, dans ce dernier demi-siècle, a eu ses changements, ses agitations et ses inquiétudes. Une nouvelle organisation lui a donné le suffrage universel, et elle s'est accommodée sans peine de ce surcroît de liberté. Mais ce qui pouvait lui être funeste, ce sont les discussions et les divisions qui se sont produites dans son sein. En ces graves et délicates circonstances, j'ai été heureux de trouver ici les traditions d'un Samuel Vincent, d'un Ferdinand Fontanès, d'un Gustave de Clausonne, d'un Méjanelle-

1. Les trois survivants sont : MM. Fermaud, alors à Nimes, Louis Doumergue, à Lézan, Isaac Gœtz, ministre du saint Evangile, à Genève.

Vincent, d'un Nègre-Bergeron. Et par mes paroles et par mes votes, j'ai pu contribuer, grâce à Dieu, à maintenir parmi nous l'*unité de l'esprit par le lien de la paix* [1]. La paix, le bon accord entre les collègues et entre les fidèles, voilà, Dieu m'en est témoin, ce que j'ai toujours cherché à sauvegarder au sein de notre église; et les fruits que ce principe de largeur chrétienne a produits sont trop doux au cœur de tous, pour que nous n'en bénissions pas le Seigneur.

Mais ce n'est pas seulement comme membre du Consistoire que j'ai à rendre compte, c'est aussi comme pasteur en vue de la cure d'âme, comme porteur de la Parole de Dieu, comme prédicateur.

Accusez-moi de ne m'être pas imposé des préparations suffisantes, d'avoir trop souvent manqué de souffle spirituel pour vous emporter jusqu'aux sommets de la vie religieuse, je n'aurai qu'à courber la tête, car je sais mieux que personne tout ce qui m'a manqué sous ce rapport. Mais rendez-moi le témoignage que dans ma vie pastorale j'ai recherché avant tout votre édification, et pour cela je n'ai eu qu'à m'attacher au côté moral et religieux de la Sainte Ecriture, à l'élément pratique et vivant de la foi chrétienne.

Je viens de faire à cet égard une expérience qui m'a réjoui. J'ai relu le sermon que j'ai prêché, il y a cinquante ans, et qui était sur ce beau texte de Saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* [2]. Eh bien ! à part la forme oratoire un peu juvénile que je ne pourrais reproduire aujourd'hui, le fond est le même; je n'ai cessé de l'exposer, même dans les instructions religieuses que j'ai données cette année. Jésus a toujours été et il est toujours pour moi le révélateur suprême qui par sa pureté parfaite a vu Dieu [3], a connu son amour, et qui, par son sacrifice volontaire sur la croix, attire après lui les âmes religieuses et confiantes, pour les jeter sanctifiées et sauvées dans les bras du Père céleste.

1. Ephésiens, IV, 3.
2. Galates. VI, 14.
3. Matthieu, V, 8.

Ah ! si parmi les milliers et milliers de prédications que j'ai eu le privilège de donner dans nos temples, il m'est arrivé, par la grâce de Dieu, d'atteindre ce but pour plusieurs d'entre vous et pour quelques-uns de ceux qui nous ont devancés dans un monde meilleur, puis-je souhaiter une plus douce joie à la fin de mon ministère ?

Mais pour terminer cette dernière allocution, laissez-moi m'oublier moi-même; laissez-moi vous dire que vous devez entourer de votre bienveillance, de votre affection, vos conducteurs spirituels. Leur ministère y gagnera et vous en aurez tout profit, car ils se donneront d'autant plus à vous que vous vous serez donnés déjà vous mêmes à eux pour les encourager et les soutenir.

Les pasteurs passent, mais l'église reste. Or, vous êtes d'une église que ses glorieuses traditions mettent au premier rang parmi toutes celles de notre patrie.

Elle a été une des premières fondées, et déjà en 1537, elle comptait deux martyrs dans son sein. Dans le cours du XVI[e] siècle et jusqu'à la révocation de l'Edit de Nantes, elle a tenu haut et ferme le drapeau de l'indépendance religieuse. Lorsque notre temple de la Calade fut tombé sous le marteau des démolisseurs, ce fut au foyer de la famille et par le culte domestique que la piété huguenote se maintint malgré tout. Et bientôt ce fut au Désert, dans les grottes [1], dans les forêts que le culte public recommença. C'est notre Eglise qui donna la première le signal de la résistance; elle avait à sa tête un héros qui, en s'exposant chaque jour au gibet, fut heureusement suivi par les fidèles, en dépit des assemblées surprises et massacrées, en dépit des galères et de la Tour de Constance. Ce héros, vous le connaissez, il s'appelait Paul Rabaut, et c'est une des gloires de notre église que nous nous garderons bien de laisser périr. C'est par la connaissance du passé que s'assure le mieux l'avenir.

1. La plus célèbre est la grotte ou Baume des Fées, près de Nimes, où fut surprise une assemblée dans la nuit du 14 au 15 janvier 1720; cinquante personnes furent arrêtées et conduites à la chaîne, jusqu'à La Rochelle. Voyez sur cette *Assemblée* l'ouvrage posthume de notre excellent ami *Charles Sagnier;* introduction et notes de *Jules Bonnet.*

Et maintenant, mes bien-aimés frères, au moment de terminer parmi vous mon ministère officiel, je vous demande — pardonnez-moi ce dernier mot me concernant — de garder une place dans votre cœur au pasteur qui demeure votre ami ; pour moi, dans ma retraite, je ne cesserai de vous aimer d'une affection qui me semble encore accrue par cette retraite même; je suivrai avec émotion tout ce qui intéressera la prospérité de notre chère église de Nimes; jusqu'à ma fin, je prierai Dieu de vous bénir, comme je le fais à cette heure en étendant mes mains sur vous et en concentrant tous les efforts de ma tendresse pastorale dans ce vœu du grand apôtre :

Que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ le Seigneur [1]. Amen.

L'impression produite sur tous par la lecture des pages qui précèdent a été profondément édifiante, et le souvenir ne s'en effacera pas de longtemps parmi nous. Mais il restait autre chose à faire.

Les membres du Consistoire ont pensé qu'ils devaient à M. Dardier, au moment où il se retirait, après cinquante ans d'un ministère actif et dévoué, tout entier consacré à la même église, d'aller lui exprimer toute leur sympathie. Ils ont voulu, en même temps, lui laisser un souvenir de leur affection ; ils ont choisi, pour en faire don à leur pasteur, le buste en bronze de Coligny [2], réduction de la belle

1. Ephésiens, I, 2.

2. M. *Fernand de Schickler*, qui a bien voulu s'occuper de l'achat de ce buste, a adressé à M. le pasteur *Dardier*, le 4 juin, la lettre suivante :

Paris, le 4 juin 1893.

A l'évocateur du passé, au chercheur infatigable, au lauréat de l'Académie, au ministre du Christ, qui depuis cinquante années annonce la Bonne Nouvelle du salut, les félicitations les plus cordiales, les vœux les plus affectueux, les sentiments les plus dévoués de

LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

œuvre placée au chevet de l'Oratoire du Louvre, à Paris. Ils ont fait graver sur le socle l'inscription suivante :

A Charles Dardier
président du Consistoire de Nimes,
en souvenir de cinquante années de ministère.
1843-1893.
Témoignage d'affection du Consistoire de Nimes.

Le dimanche 4 juin, à six heures du soir, il se sont rendus chez M. Dardier. — Là, M. Grotz, président du Consistoire, s'est adressé en ces termes à son collègue :

« Mon cher Dardier, permettez-moi, comme président du Consistoire, comme le plus ancien pasteur en exercice dans l'église de Nimes, et comme celui qui, pendant plus de trente-cinq ans, a combattu avec vous, à côté de vous, le bon combat, — le combat pour Dieu, le Christ et l'Evangile, — de vous adresser quelques mots au nom de vos collègues et amis.

» Au moment où, pour raison de santé, vous prenez votre retraite, le Consistoire de Nimes a tenu à se rendre en corps auprès de vous et à vous exprimer sa sympathie et ses regrets et, — circonstance qui rend sa visite particulièrement touchante et sérieuse, — le voici, le jour même et presque à l'heure même où, il y a cinquante ans, vous donniez à Nimes, dans la chaire du Petit-Temple, votre première prédication.

« Nous aurions désiré, comme vous, que cet anniversaire pût être célébré autrement. Si vous aviez eu la force de monter en chaire et d'adresser vos adieux à l'église dans l'un de nos temples, nul doute que de nombreux fidèles ne fussent venus vous entendre et que la cérémonie n'eût été plus douce encore et plus bénie pour tous. Dieu ne l'a pas permis. Mais ce que vous n'avez pu dire du haut de l'une de nos chaires, vous l'avez écrit et nous l'avons lu dans tous nos temples, à tous les services du matin, en présence d'auditoires nombreux et recueillis. Et laissez-moi vous le

dire, mon cher Dardier : vous avez bien souvent prononcé des discours qui ont intéressé, touché et remué vos auditeurs ; mais il en est peu, croyez-le bien, qui aient autant pénétré les âmes que votre sermon écrit. C'est l'un de vos meilleurs. Vos paroles sorties du cœur sont allées au cœur. L'émotion de celui qui lisait, émotion, qui à chaque instant, lui brisait la voix, et l'attention profonde et les larmes des auditeurs, nous l'ont bien prouvé.

« De notre côté, nous n'avons pas voulu que tout lien fût brisé entre vous et le Consistoire. En recevant votre démission, nous avons demandé pour vous à M. le Ministre des Cultes, le titre de président honoraire. Ce titre vient de vous être accordé « en témoignage de satisfaction pour vos longs et honorables services ».

« Et puis, pour vous rappeler et pour entretenir dans votre famille le souvenir de nos longues et si cordiales relations, nous avons désiré vous laisser un signe visible et tangible. Ce signe est là, devant vous. Nous vous offrons et vous prions d'accepter le buste en bronze de l'amiral Coligny.

« Et maintenant, laissez-moi, mon cher ami, exprimer un vœu — un vœu qui est aussi une prière : Que Dieu nous donne de voir votre santé s'améliorer, et puissiez-vous, longtemps encore, jouir de l'estime et de l'affection que vous avez rencontrées dans l'église de Nimes, et que vous méritez ! »

M. le pasteur *Dardier*, tout ému, a remercié ses collègues pasteurs et laïques ; il leur a dit la part qu'il prendrait à tout ce qui intéresse la vie et la prospérité de notre grande église ; il a ajouté que si Dieu lui rendait les forces nécessaires, il se remettrait à ses chères études historiques, heureux de contribuer ainsi à faire connaître et estimer le protestantisme français. Une accolade, de bonnes poignées de main — et nous nous sommes séparés à la fois attristés et heureux, attristés de voir un collègue obligé, à cause de sa santé, de quitter nos rangs, heureux d'avoir pu lui donner un témoignage de notre chrétienne et profonde affection.

A CHARLES DARDIER[1]

Pasteur, Président honoraire du Consistoire de Nimes et démissionnaire après cinquante ans de ministère actif au sein de l'Eglise de Nimes.

Cinquante ans penché sur la Bible,
Du volume sacré vous avez extrait l'or
Le prodiguant à ceux que trouble l'invisible,
Qui veulent vers le ciel diriger leur essor.
Cinquante ans vous avez offert à Dieu le Père,
De notre Eglise les enfants
Et consolé par la prière
Nos affligés et nos mourants.
Cinquante ans vous avez rapproché les familles,
Sanctifié l'amour et son germe fécond,
Unissant les enfants de maints garçons et filles
Qui reçurent de vous l'eau sainte sur le front.
Là ne limitant pas votre tâche bénie,
Vous avez exhumé les restes des aïeux,
Rejoint leurs os épars et de l'esprit de vie
Animé les corps de ces preux.
Déchiffrant manuscrits, compulsant maint volume,
Trois grands siècles pour vous ont perdu leurs secrets.
Des géants de la foi, des martyrs, votre plume
Nous peint les héroïques traits.
Dernier de ses héros que Coligny préside
Paul Rabaut par vos soins à son peuple est rendu.
Sa grande ombre fait honte à sa race timide
Qui n'ose mesurer cette haute vertu.

Ceux qui jugent le mieux les œuvres de mérite,
De leur palme ont scellé votre pieux travail,
Vous rangeant parmi cette élite
Qui du bien et du beau se tient au gouvernail.
En notre nom, au nom de nos fils, de nos pères,
Merci de vos travaux, cher pasteur. Désormais,
Dans le loisir, au sein de vos études chères,
Coulez vos jours en paix.

Nimes, 5 juin 1893.

1. Cette poésie est dûe à la plume d'un laïque, ami de M. le pasteur *Dardier*.

LE PROBLÈME DE L'IMMORTALITÉ[1]

Je me croyais acquis à la doctrine de l'immortalité conditionnelle. J'ai lu l'ouvrage, très remarquable du reste, qu'a publié M. Petavel-Olliff, et je dois l'avouer, malgré l'ardeur de ses convictions conditionnalistes, l'auteur m'a fourni moins de motifs de persuasion qu'il n'a soulevé d'hésitations et de doutes dans mon esprit.

Cela tient certainement à la nature du problème, à ce qu'il a d'infiniment mystérieux, aux déficits que la meilleure des solutions présentera toujours ici-bas, au trouble involontaire que les différentes alternatives de notre destinée d'outre tombe, émeuvent en notre cœur, lorsque nous les considérons avec attention. Mais la trop grande assurance que M. Petavel-Olliff manifeste en présence de ces mystères, les ressources un peu mélangées d'une dialectique qui fait flèche de tout bois, le parti-pris avec lequel il range, parmi les partisans de l'immortalité conditionnelle, des écrivains qui certainement ne s'attendaient pas à cet honneur, enfin les expédients d'une exégèse décidée à ne rencontrer dans les Ecritures aucune trace d'un enseignement différent, peut-être tous ces faits, qui démontrent l'érudition, l'esprit aiguisé et surtout la conviction imperturbable de notre auteur, n'ont-ils pas peu contribué à me mettre en état de défense contre une doctrine qui, jusque-là, m'avait été sympathique.

J'incline fortement aujourd'hui, il faut bien que je l'avoue, vers une autre solution du problème, vers une solution que M. Petavel-Olliff estime avoir renversée, écrasée, mise à néant. Toutefois si je présente ici quelques objections à la thèse qu'il soutient avec tant d'ardeur, ce n'est pas sans éprouver, je tiens à le dire, une sincère admiration pour le monument théologique qu'il a élevé avec autant d'indépendance que de courage.

1. *Le problème de l'immortalité*, par E. Petavel-Olliff, ancien pasteur, docteur en théologie, 2 vol. in-oct. librairie Fischbacher, 1891-1892.

I

M. Pétavel-Olliff est très fort dans la campagne qu'il mène contre les peines éternelles. Sur ce point je lui attribue volontiers une victoire complète. Non seulement au point de vue de la justice abstraite, non seulement pour qui essaie de se représenter les perfections divines, les peines éternelles apparaissent comme une monstruosité; mais notre auteur démontre qu'elles ne sont pas enseignées par la Bible, tout au moins dans l'ensemble de ses pages.

Irons-nous cependant jusqu'à affirmer que tel rédacteur des Evangiles, sous le coup de l'indignation, devant les persécutions auxquelles étaient soumis les chrétiens, n'ait pas considéré « cette géhenne où le ver ne meurt point, où le feu ne s'éteint point » comme un emblême et une promesse de châtiments et de tourments indéfinis pour les impies? — Quant à moi, je ne l'oserais pas. Mais il suffit que toutes ces expressions dans lesquelles on a vu l'affirmation des peines éternelles, puissent être entendues autrement; nous respirons aussitôt comme délivrés d'un poids qui accablait notre conscience autant que notre cœur.

Nous sera-t-il possible de suivre jusqu'au bout M. Petavel-Olliff? Pouvons-nous considérer comme conditionnalistes, d'une façon générale, les auteurs de l'Ancien et du Nouveau-Testament? Je ne le crois pas. Une saine exégèse démontre, à ce qu'il me semble, que les auteurs de l'Ancien ignoraient toute espèce d'immortalité. Les quelques passages dans lesquels on a cru pouvoir trouver un pressentiment de la vie future, n'ont certainement rien de décisif. Les plus savants commentateurs, tels que le professeur Segond, nient que les auteurs sacrés aient rien voulu dire de pareil. Lorsque M. Petavel-Olliff conclut des menaces de mort prononcées contre les méchants, que les prophètes prévoyaient pour les justes une vie immortelle, je trouve l'argument insuffisant, la preuve nulle. Une vie très longue, très honorée, s'éteignant dans les brumes de l'ex-

trême vieillesse, puis une postérité glorieuse, voilà ce que les écrivains de l'ancienne alliance offraient aux fidèles comme récompense suprême.

C'est sur cette base, croyons-nous, qu'au retour de la captivité, le rabbinisme établit la doctrine de la résurrection des justes seuls. Bien qu'il soit différent à beaucoup d'égards d'arriver au même point de la route par une marche en avant ou par un retour en arrière, nous ne faisons aucune difficulté pour reconnaître que la doctrine des rabbins aboutit dès lors aux mêmes résultats que l'immortalité conditionnelle.

Ceci a une fort grande importance, mais nous n'en tirons pas les mêmes conclusions que M. Petavel-Olliff. Les docteurs juifs ont fourni aux rédacteurs du Nouveau-Testament, du moins en grande partie, la langue religieuse dont ces rédacteurs ont fait usage. D'eux sont venues les expressions de « châtiments éternels », de « mort », de « destruction éternelle », qui sont fréquentes dans les Evangiles. Il nous semble, ainsi qu'à M. Petavel-Olliff, que ces expressions signifient l'anéantissement des méchants. L'on peut citer en conséquence, bon nombre de passages du Nouveau-Testament dans lesquels on a le droit de trouver une affirmation plus ou moins explicite de l'immortalité conditionnelle, mais j'avoue que l'origine rabbinique des expressions n'ajoute pas à l'autorité de ces passages. Je serai d'autant moins disposé à m'appuyer sur eux pour nier qu'il puisse y en avoir d'autres fournissant une doctrine différente sur ce sujet mystérieux.

La préoccupation de ramener à un seul type, à propos de chaque question, toutes les indications et tous les renseignements fournis par la Bible, me paraît d'ailleurs féconde en aberrations autant qu'en tourments. Imposée par la théopneustie, elle n'est pas en harmonie avec l'idée que la plupart des théologiens se font aujourd'hui de l'inspiration divine et des documents sacrés. Elle expose à effacer ou à rendre vaines en les dénaturant, quelques-unes des données les plus précieuses de la Révélation.

Voyez ce qui arrive pour les passages qui annoncent ou

font prévoir le Salut universel. Relativement peu nombreux, ils sont exposés à faire les frais de toute tentative se proposant de fondre en un seul système de doctrine, les enseignements eschatologiques du Nouveau-Testament. Et pourtant ne se recommandent-ils point par une originalité puissante ? N'apportent-ils pas sur la question une lumière toute nouvelle ? N'ont-ils pas un éclat vif et pur qui les fait étinceler devant la pensée et dans la mémoire tout autrement que les nombreuses expressions qui répètent plus ou moins le langage des docteurs juifs ?

Il faut bien le reconnaître, en aucune question les disciples n'ont aussi mal compris Jésus qu'en celles qui touchent à l'eschatologie. Témoin la croyance au retour imminent du Messie qui persista pendant tout le premier siècle ; témoins les discours apocalytiques de Mat. xxvi et des passages parallèles, qui montrent à côté de vérités morales très belles et de vues prophétiques très hautes, des éléments de moindre valeur et des prédictions démenties par l'événement. Du moment qu'ils avaient mal compris leur maître, les écrivains du Nouveau-Testament n'avaient que trop de facilités pour amalgamer inconsciemment à ses paroles leurs préjugés juifs, leurs illusions persistantes et les doctrines rabbiniques. Non seulement ils employaient des matériaux fournis par une tradition orale que la prédication des nombreux pharisiens entrés dans l'Eglise après la Pentecôte, avaient pétrie et façonnée, mais ils soumettaient ces matériaux à l'épreuve d'une traduction. Voulez-vous une démonstration frappante, quelque peu troublante même, des effets qu'ont produits en se combinant ces deux circonstances ? —Voyez les différences profondes que présente le langage du Christ selon qu'il est rapporté par les synoptiques ou par Saint-Jean.— Il était inévitable que sur cette question des choses finales les disciples donnassent plus au moins à la parole mal comprise de Jésus, la couleur de leur propre pensée. La grande conformité que M. Petavel-Olliff montre entre l'eschatologie d'une bonne partie des Evangiles et celle des Rabbins, n'est donc point faite pour nous persuader que les Evangélistes aient su

nous transmettre ici, dans sa divine originalité, l'enseignement du Christ. Telle déclaration au contraire qui contredit ce qui était de doctrine courante en ce milieu,prend une valeur extraordinaire et, précisément en raison de son caractère exceptionnel, se recommande à notre étude la plus attentive.

Cette parole du Sauveur, par exemple, cette parole prononcée en une circonstance solennelle : « Quand j'aurai été élevé, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jean XII. 32) me paraît avoir un singulier accent de vérité; mieux qu'en des jugements sévères j'y reconnais le cœur de Jésus. — M. Petavel-Olliff nous dit que ce « tous les hommes » veut dire tous ceux que leur incrédulité n'aura pas condamnés au néant. Mais le procédé n'est-il pas arbitraire autant que commode ? Après cette glose, que reste-il de la déclaration du Maître ? Ne revient-elle pas à ceci : « Après mon sacrifice, quiconque ne sera pas perdu, sera sauvé » ? Ce n'est point pour cette affirmation que Jésus, troublé jusqu'au fond de l'âme, aurait ouvert la bouche. Je ne puis, quant à moi, m'empêcher d'entendre dans cette parole l'expression d'un immense espoir et d'une miséricordieuse confiance dont s'entretient et se console la sainte victime du Calvaire, au moment où elle s'offre en oblation pour les péchés, « non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier », comme le dit ailleurs Saint-Jean (1re épître II, 2). Et s'il en est ainsi, je reste persuadé que le Père Céleste n'aura pas trompé une pareille espérance.

De même je me garderai d'affirmer que Saint-Paul soit toujours et partout, ni même le plus souvent universaliste. Mais,s'il est des passages où il se montre tel,n'est-il pas permis et naturel de penser que dans ces moments,précisément parce qu'il accomplit un plus grand effort pour se dégager de ses anciennes opinions et des passions qui animent les cœurs autour de lui, il s'élève plus haut dans l'intelligence de l'Evangile ?

Lorsqu'il exprime la conviction qu'un jour « Dieu sera tout en tous », (A Cor XV, 28) est-ce qu'il entend dire « en tous ceux que sa justice n'aura pas anéantis » ? Mais alors,

pourquoi, dans le même passage, dit-il que les adversaires du Christ lui seront soumis et seront placés sous ses pieds? « Soumis », cela ne veut pas dire « anéantis ». Plus loin, il est vrai, Paul parle d'un ennemi qui sera détruit le dernier, mais cet ennemi est une puissance abstraite, la mort; il est naturel de penser que les ennemis qui auront été détruits avant ce dernier, sont des puissances abstraites, elles aussi, telles que les convoitises de ce monde, l'égoïsme, l'orgueil, le péché; et que cette expression ne désigne point ces créatures rebelles dont il vient d'être dit qu'elle seront soumises au Christ.

Sincèrement, ce passage et plusieurs autres, celui-ci par exemple: « de même que tous meurent en Adam, tous revivront en Christ » (A Cor xv, 22), ne seraient-ils pas toujours compris dans le sens universaliste, n'était le désir qui a dominé jusqu'ici presque tous les commentateurs de ramener à un seul type de doctrine, sur chaque question, les enseignements bibliques, ou tout au moins de systématiser la pensée de chacun des auteurs sacrés? — Il me semble que M. Petavel-Olliff lui-même le confesse clairement. A la page 111 du volume II, après avoir rappelé d'une part les passages universalistes, de l'autre ceux qui ne le sont pas, il s'exprime ainsi: « La vérité ne pourra se rencontrer que dans une synthèse de ces deux enseignements également catégoriques ». Fort bien; mais si ces deux enseignements sont également catégoriques, respectons-les l'un et l'autre. Et si nous essayons une synthèse, que ce ne soit pas un essai d'explication faisant disparaître plus ou moins adroitement l'une ou l'autre des deux séries. Que ce soit un grand et vaillant effort pour rassembler tous les éléments de vérité qui font la valeur et la force des différentes doctrines, pour comprendre les influences d'éducation et de milieu, les habitudes d'esprit, les passions nationales et religieuses qui ont pu empêcher tel ou tel auteur de saisir toute la vérité et de nous la transmettre dans sa pureté absolue, pour remonter à travers les diverses opinions des premiers disciples jusqu'à la pensée du Maître, en un mot, pour s'emparer, si possi-

ble, des affirmations qui, dominant toutes les divergences, peuvent remplir notre âme d'une clarté souveraine et lui procurer une satisfaction complète.

II

Il y a un philosophe que M. Petavel-Olliff n'aime pas et qu'il chargerait volontiers de toutes les erreurs de l'humanité ; c'est Platon. Si la doctrine conditionnaliste a cessé de régner dans l'Eglise, la faute en est à lui. La philosophie de Platon a pris pied dans la théologie chrétienne, et depuis lors tout a été de mal en pis. C'est « un aveugle conduisant d'autres aveugles » (II, 106). Lorsque M. Petavel-Olliff a dit d'une doctrine: elle vient de Platon, on sent qu'il pense avoir prononcé sur elle la condamnation suprême.

Tout cela n'est-il pas excessif ? La philosophie platonicienne, pour être tombée dans plus d'une erreur, n'en reste pas moins, il me semble, une des gloires de l'esprit humain. Sans être platonicien, je la place bien au-dessus des systèmes élaborés par les rabbins de Palestine ; et peut-être (oserai-je le dire ?) les doctrines empruntées un peu au hasard par notre auteur à toutes sortes de systèmes, pour peu qu'elles lui semblent de nature à soutenir la construction qu'il élève, ne formeraient-elles pas, mises ensemble, une philosophie qui lui fût comparable, ni qui maintînt aussi haut les cœurs ?

Après cela, je tombe d'accord avec M. Petavel-Olliff que l'on ne doit pas considérer l'immortalité comme un attribut essentiel de l'âme. Si l'âme possédait l'immortalité par essence, il serait difficile de soutenir qu'elle n'ait pas toujours existé. Ce qui a commencé peut finir. Direz-vous que l'âme n'a pas commencé ? Mais alors elle est incréée, éternelle ; elle devient une portion de l'être divin. Je comprends fort bien que MM. Naville et Secrétan dénoncent cette doctrine comme un panthéisme plus ou moins déguisé.

Mais si l'âme ne possède pas l'immortalité par essence, pourquoi n'affirmerait-on pas qu'elle la possède par nature? Ce qui constitue la nature des choses créées, c'est la volonté du Créateur. Pour ma part, je suis persuadé que la volonté expresse du Créateur, lorsqu'il a formé l'âme humaine, a été qu'elle fût immortelle. Je n'en veux d'autre preuve que la constitution de cette âme, ses facultés, ses aspirations, ses besoins qui s'élancent bien au-delà de toute existence limitée. J'avoue ne pouvoir souscrire à des affirmations telles que celle-ci (1, 65) : « l'âme finira si une volonté expresse du Créateur ne perpétue son existence ». Cette volonté expresse du Créateur, en vertu de laquelle l'âme ne doit pas finir, est antérieure à tout développement de la créature, à tout usage de sa liberté, dès lors à tout péché et à toute révolte. Telle est du moins ma conviction.

Toutefois ne pourrait-on pas concéder au conditionnalisme que la liberté de la créature, s'insurgeant contre Dieu et s'obstinant à maintenir sa rébellion sacrilége, malgré toutes les sollicitations de la miséricorde divine, pût parvenir à détruire cette nature originelle et cette immortalité ?

Après avoir longtemps hésité, je ne le pense pas. On ne pourrait le faire sans porter atteinte à la souveraineté de Dieu. Je ne me dissimule pas que nous touchons ici à l'un des problèmes les plus difficiles de la théologie, celui des rapports entre la souveraineté de Dieu et la liberté de l'homme. Mais sans prétendre sonder tous les systèmes et résoudre toutes les difficultés, ne pourrait-on pas tomber d'accord sur quelques principes ? La volonté de Dieu, antérieure à la liberté humaine qu'elle a créée, ne doit-elle pas se retrouver intacte à la fin de l'évolution humaine ? La liberté de l'homme, liberté limitée puisqu'elle est dérivée, n'est-elle pas enfermée avec tous ses écarts et leurs conséquences, entre des limites infranchissables qui sont constituées par les souveraines déterminations de la volonté créatrice ? — Non, quoi qu'elle fasse, la liberté humaine est incapable de porter une atteinte définitive à la

volonté suprême dont elle émane. Si la volonté suprême a voulu, dès l'abord, le salut pour toutes les créatures morales et pour elles toutes la vie, si, comme je n'en puis douter, car je ne puis admettre le contradictoire en Dieu, *Dieu a créé les choses pour qu'elles fussent*, je dois affirmer que la liberté créée, malgré ses révoltes sacriléges, n'aboutira pas à la destruction d'un seul être moral. Par le mauvais usage de sa liberté une âme peut prolonger beaucoup, hélas ! la durée de ses égarements et de ses souffrances, multiplier beaucoup leur intensité, mais elle n'atteindra pas au néant. Dieu sera dans tous les cas le plus fort, et sa miséricorde ne manquera pas de triompher !

Qu'on ne m'oppose pas que la liberté humaine, s'il en est ainsi, n'est pas complète ! — Complète ! certes non, elle ne l'est pas. Mais elle n'en reste pas moins réelle. M. Petavel-Olliff lui-même, qui croit en la liberté, estime certainement que tout homme est pécheur. En présence de ce fait, peut-il admettre que la liberté de l'individu soit complète ? L'universalité du péché porte à la liberté humaine une atteinte bien autrement profonde et difficilement explicable, que ne le peut faire l'universalité du salut.

Je n'oublie pas que, pour M. Petavel-Olliff, mon raisonnement pèche par la base. Il n'admet pas que Dieu ait créé les choses pour qu'elles fussent, et il nous oppose une analogie qu'il estime victorieuse. Il nous montre la multitude des êtres qui naissent, vivent et meurent à jamais. Que de feuilles mortes sont arrachées par le vent d'automne et vont rendre au limon les éléments dont elles sont formées ! Combien d'animaux, bien plus, combien d'espèces animales ont disparu sans laisser de trace ! Pourquoi en serait-il autrement des individus humains ?

Je ne puis le cacher, cette belle philosophie me scandalise quelque peu. Elle fournit à l'homme une idée vraiment trop basse de sa nature, de sa responsabilité et du dépôt remis entre ses mains. En tous les cas, elle me semble peu évangélique. En contradiction avec elle, j'entends les paroles du Christ : « Vous valez plus que beaucoup de passereaux ;..... si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui

est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, combien plus ne vous vêtira-t-il pas, gens de peu de foi » ? Non, décidément, quand je songe aux admirables paraboles de la drachme perdue, de la brebis égarée et surtout de l'enfant prodigue, je ne puis admettre que le Père Céleste prenne son parti de la destruction d'une âme, aussi aisément, j'allais dire aussi allègrement que le pense M. Petavel-Olliff.

L'analogie d'ailleurs est-elle probante ? — Non certes, entre des créatures qui n'ont aucune conscience d'elles-mêmes et restent incapables de moralité, d'une part, et de l'autre l'être raisonnable, conscient de lui-même et moral qu'est l'homme, l'analogie invoquée est sans valeur. Car toute la question est de décider, dans chacun des cas, en quoi réside l'être et quelles sont ces choses que Dieu a créées pour qu'elles fussent. Qu'importe que les feuilles mortes s'accumulent sur le sol, si tous leurs éléments sont mis en œuvre dans les feuilles nouvelles qui viennent orner au printemps les jeunes rameaux, si les formes végétales, dans cette circulation de la matière, se maintiennent et se perfectionnent ? Qu'importe que des espèces animales aient disparu si toutes les puissances de vie qu'elles manifestaient, ont trouvé leur emploi en des espèces nouvelles reproduisant avec surcroît ce qu'il y avait en elles de réalité? Tout ce qu'il y avait d'être en ces créations, est sauvegardé, persiste. En leur dissolution , il n'y a rien de perdu , rien d'anéanti. Dans la fin d'une seule personne morale, je vois au contraire un véritable anéantissement et une perte irréparable. Je ne veux point faire de métaphysique, mais en appeler au sens intime de chacun : du moment que nous avons pris conscience de nous-mêmes, ce qu'il y a d'essentiel en nous, nous ne pouvons l'estimer autrement, c'est ce « moi » dont nous avons pris conscience; nous ne pouvons douter qu'en lui ne réside l'être dont nous sommes dépositaires. Tout le reste, éléments matériels et formes extérieures, et aussi aptitudes intellectuelles, connaissances acquises, dispositions et énergies, en tant du moins qu'elles peuvent s'isoler de lui, tout le

reste est secondaire relativement à ce centre permanent de notre personnalité. Ce moi conscient, libre, responsable et moral que nous sommes, en nous, voilà l'être ; si vous le détruisez, cet être ne se retrouvera en aucune autre personnalité ; quelles que soient les combinaisons que vous puissiez former avec les éléments matériels et moraux dont il dispose actuellement, il sera bien perdu. Tel est bien notre sentiment intime, et je demeure persuadé que cette conviction qui est en nous, n'est pas une illusion, et que le « moi » dans lequel je fais invinciblement résider l'être qui m'a été donné, a bien cette valeur aux yeux de l'Eternel, car il savait sans doute ce qu'il faisait, ce Dieu Créateur, lorsqu'il nous donnait dans la personnalité morale cette conscience de l'être que nous sommes, et lorsqu'il rattachait cette personnalité morale aux lois éternelles et au monde supérieur par le lien étroit de l'obligation morale. Je reste donc assuré de ceci : c'est bien elle, cette personne morale, ce « moi », que Dieu a voulu lorsqu'il m'a créé ; c'est dans ce « moi » qu'il a placé la réalité de l'être, et s'il l'a de cette manière appelé à l'existence, c'est afin qu'il fût. « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. »

III

Une autre réflexion me détourne de l'immortalité conditionnelle, et je dois le dire, plus j'y pense, plus elle prend de force en mon esprit : l'immortalité conditionnelle tient vraiment trop peu de compte de la solidarité humaine. Avec cette doctrine, le salut est, ne peut être qu'un fait purement individuel ; or il me devient de plus en plus difficile de le considérer ainsi.

On ne peut nier la part considérable de la solidarité dans nos souffrances et nos douleurs, encore moins dans le péché, dans nos vices, dans nos fautes. Après l'avoir reconnue ainsi constamment présente et toujours active dans nos corruptions, nos hontes et nos tourments, peut-on

admettre qu'il n'en soit plus question dès qu'il s'agit de réparation et de salut ? Ne faut-il pas, au contraire, dire avec l'apôtre « de même que tous meurent en Adam, tous revivront en Christ »? C'est la race qui gémit tout entière sous la tyrannie de la corruption, c'est elle aussi, dans son ensemble, dans son intégralité, que la miséricorde divine prétend sauver.

Avez-vous essayé de mesurer dans quelle proportion la perversion et les crimes des plus grands coupables sont le fait du péché de tous ? Quant à moi, je n'y puis songer sans frémir. Entre les débuts d'une carrière honorée et ceux d'une carrière honnie, bien petit est l'écart le plus souvent; et parmi les causes qui font entrer dans celle-ci plutôt que dans celle-là, pour combien les influences ambiantes ne comptent-elles point....! Ne considérons pas les conseils vraiment détestables, les exemples absolument criminels, ni la propagation par l'atavisme des dépravations les plus malfaisantes. Ce qui m'effraie, c'est la part des chrétiens eux-mêmes dans la perversion des méchants, la part de leurs vertus trop souvent aussi impertinentes qu'incomplètes, la part de leurs hypocrisies involontaires et des démentis, inconscients ou non, que leur conduite et leur attitude infligent aux principes qu'ils représentent, la part de leurs mépris révoltants, de leurs indignations intéressées, la part de leurs rivalités, de leurs querelles et de leurs colères impies. Que serait-ce si nous faisions entrer en ligne de compte leurs défections innombrables dans la mission sainte et dans l'œuvre qui leur sont confiées ? Lorsque je considère les dessous de mon propre cœur et que je projette la lumière de ces douloureuses constatations sur l'histoire de l'humanité, ah ! ce qui m'apparaît, m'épouvante. Non, nous ne connaîtrons jamais à quel point les erreurs, les préjugés intéressés, les travers, les inconséquences des chrétiens et j'entends des meilleurs parmi les chrétiens, ont contribué et contribuent chaque jour à la folie criminelle des impies !

Et nous pourrions, quand la corruption et le crime sont à ce point un fait général et une responsabilité commune,

dans lesquels les hommes sont enchaînés les uns aux autres par des liens nombreux, étroits et tenaces, nous pourrions admettre que, pour ce qui concerne le salut, ces mêmes hommes vont soudain être détachés et isolés les uns des autres, si bien que celui-ci s'élèvera dans la vie éternelle, tandis que tel autre sera précipité dans le néant ? A pareille conclusion je ne saurais me résigner. Si mes faiblesses et mes infidélités ici-bas ont contribué au malheur du grand nombre, que du moins, dans une vie meilleure, ce qu'il y aura en moi de dispositions saines et pures, que mes travaux et mes efforts ne profitent pas à moi seul, qu'ils ne soient pas pour mon seul progrès dans la vie ! Ayant contribué au mal, que je puisse, dans l'économie nouvelle, peiner pour ramener au bien ! Mais si je dois vivre, quand périssent ceux que j'ai poussés dans le péché, fût-ce sans le vouloir et sans le savoir, l'instinct de justice, autant que la compassion, se révolte en moi. Plus encore que mon cœur, ma conscience repousse un pareil salut !

Que sera ce si, parmi ces malheureux, il se trouve des personnes qui me sont précieuses et chères, des âmes qui m'étaient tout spécialement confiées, des amis, des frères, peut-être des enfants ! Je n'ai pas su les comprendre, hélas ! je n'ai pas su, quand il le fallait, leur tendre la main ; je n'ai pas su les saisir. Au moment opportun ma négligence a trahi leur effort, ou peut-être ma sévérité l'a découragé. Peut-être encore ont-ils été repoussés par quelque défaut en moi qui offusquait leur piété filiale, par des mouvements d'égoïsme, de vanité et d'orgueil dont ils souffraient d'autant plus qu'ils auraient voulu m'entourer d'une plus complète vénération. Et maintenant ils périraient ! Et moi, je posséderais la vie, moi qui suis en partie la cause de leur mort ! Ah ! pas de salut à ce prix. S'ils ne doivent pas vivre, que moi aussi je périsse ! Si je dois porter en mon cœur ce remords et ce désespoir, que le Seigneur me fasse grâce du salut !

Tout change si je puis espérer faire un jour, à ces victimes de mes imperfections et de mes inconséquences,

beaucoup plus de bien que je ne leur ai jamais fait de mal! Je me sens renaître; je reprends courage; l'allégresse exulte en mon cœur, si je puis me promettre de travailler efficacement, dans la mesure où je possèderai l'esprit du Christ, à la félicité et à la gloire de toute ma race. Dans la recherche du bonheur suprême, échappant dès lors à toute pensée personnelle, égoïste, étroite, je sens que j'accomplis vraiment une œuvre de justice; dans cette recherche, je reste grand, noble, vaillant, généreux. Avec la doctrine du salut conditionnel, j'ai beau faire, le salut me paraît impliquer une sorte de déchéance; c'est, avec la complicité de Dieu, si j'ose ainsi parler, une sorte de désertion! Au moment où l'élu laisse aller au néant ce *caput mortuum* de l'humanité, en réalité des frères dont il a partagé en une terrible proportion les erreurs, les misères et les hontes, au moment où il quitte les luttes héroïques et les résistances désespérées pour entrer en possession d'une situation privilégiée et d'un rare bonheur, j'ai beau faire, je le vois qui diminue à mes yeux, et si je puis croire qu'il a lutté en vue de cette récompense et de ce privilége, mon admiration décline et tombe. Avec la doctrine du salut universel, le héros chrétien, s'élevant d'un degré dans la vie, n'abandonne point l'objet de son dévouement; il ne voit s'amoindrir ni ses charges, ni ses responsabilités, ni ses travaux, ni ses gloires; il fait au contraire un pas en avant dans la pratique de la loi suprême qui est celle de la charité sans limite, de la miséricorde infinie et de la parfaite abnégation.

IV

C'est au point de vue moral surtout que le champion du conditionnalisme croit pouvoir triompher. Dussé-je scandaliser un peu M. Petavel-Olliff, je dois bien dire que c'est à ce point de vue que le conditionnalisme me paraît le plus sujet à caution.

Ce que j'ai essayé d'expliquer jusqu'ici peut faire comprendre au moins une partie des difficultés que j'aper-

çois. Une doctrine qui porte atteinte à la souveraineté divine, est-elle vraiment morale? Ne porte-t-elle pas atteinte du même coup à la majesté de la loi et à l'autorité du devoir ?

D'autre part, si la doctrine de l'immortalité conditionnelle fait échec au sentiment de la dignité humaine (or telle qu'elle est exposée par M. Petavel-Olliff tout au moins, il me paraît certain qu'elle aboutit à ce résultat), ne diminue-t-elle pas la prise que la loi morale peut avoir sur les cœurs? Quand vous aurez persuadé au pécheur que l'âme dont il a le dépôt, avait fort peu de chances de parvenir à l'immortalité et qu'il fallait pour qu'elle échappât au néant, une réunion rare de circonstances et de dispositions favorables, n'aurez-vous pas réduit au minimum en lui le sentiment de la responsabilité et du devoir?

Enfin sera-ce sans préjudice pour la moralité, en ce qu'elle a de plus noble et de plus délicat, que vous aurez contristé et découragé le sentiment de la solidarité humaine ? Or comment ne le serait-il point par une doctrine qui au sortir du monde présent brise le grand corps de l'humanité, pour ne laisser entrer que de rares individualités dans la vie supérieure ?

Voilà bien des considérations qui me rendent déjà le conditionnalisme suspect au point de vue moral. Et je n'ai pas dit ce qui me semble le plus grave contre lui.

Il ne fournit en réalité aucune sanction à la justice éternelle; il persuade au méchant qu'il y a pour lui un refuge tout grand ouvert contre cette justice.

J'ai beau faire, je ne puis comprendre comment l'anéantissement de l'impie procurerait une satisfaction quelconque à la justice de Dieu. Lorsqu'un être limité en puissance voit disparaître un adversaire, il peut avoir des motifs de s'en applaudir, soit au point de vue de sa sécurité ou de ses intérêts menacés, soit au point de vue de ses désirs ou de ses ambitions. Mais vous reconnaîtrez que rien de pareil n'existe pour Dieu. Vous n'oseriez point alléguer que Dieu trouve un plaisir de vengeance à détruire qui lui résiste. Direz-vous que la persistance d'une

créature révoltée serait un outrage à la gloire divine? — Examinons : l'atteinte portée par la révolte à la majesté du Très-Haut, sera-t-elle effacée parce que le révolté aura cessé de vivre ? — Je ne le vois nullement. Au contraire, si cette atteinte existe réellement, elle sera devenue définitive. Tant que le révolté subsiste, il y a lieu d'espérer que la révolte prendra fin et que le droit de Dieu triomphera. Mais le révolté anéanti, c'est la révolte demeurant comme une injure permanente à la grandeur et à la sagesse de Dieu, sans que rien puisse désormais rien y changer.

Je connais une satisfaction sérieuse, positive, complète pour la justice suprême ; c'est la réparation au moyen du repentir, de l'expiation volontaire, de la conversion et de la consécration totale à la divinité. Et telle est, à ce qu'il me semble, la satisfaction que la miséricorde du Père Céleste poursuit en faveur de sa justice. Or à cette satisfaction, l'anéantissement s'oppose, bien loin d'y pouvoir concourir.

L'anéantissement, je le vois clairement, serait l'achèvement naturel, logique, j'allais dire mécanique de l'évolution détestable commencée par le péché. C'est dans ce sens qu'il est vrai de dire « le salaire du péché, c'est la mort ». Nous séparant de Dieu, unique source de vie, il serait naturel que le péché aussitôt commis, nous jetât dans le néant. Mais puisque nous vivons encore, il faut reconnaître que Dieu a engagé la lutte contre le péché et contre ses conséquences. L'anéantissement dès lors serait, non pas une satisfaction donnée au Créateur juste et saint, mais la démonstration de sa défaite.

Le néant, pure négation, n'accomplit aucune œuvre ; il n'expie rien, il ne répare rien. Direz-vous : l'anéantissement ne surviendra qu'après l'expiation et la réparation. Mais quelle idée vous faites vous de celles-ci ? Si elles sont réelles, complètes, pourquoi l'anéantissement encore ? Le pécheur, grâce à elles, reconnaît sa folie, déplore son ingratitude, renonce à son iniquité ; il est sur le chemin non de la mort, mais de la vie. N'est-elle pas vraie d'une façon éternelle et pour toutes les économies, cette parole du héros de la miséricorde divine : « je ne mets pas dehors

celui qui vient à moi » ? — Si l'œuvre de l'expiation et de la réparation ne sont pas suffisantes, qu'y pourrait ajouter le néant ? La justice éternelle n'aura donc pas reçu satisfaction.

Il m'est impossible de voir dans le néant un ministre de cette justice éternelle qui consiste dans la réalisation de la volonté Créatrice. Par contre, ce qui m'apparaît très clairement, c'est que, dans le néant, vous offrez au pécheur un refuge facile, commode et désiré, contre la justice du Très-Haut.

Là est à mes yeux le grand péril moral que nous fait courir le conditionnalisme. Vous pensez effrayer le pécheur ; détrompez-vous, vous le rassurez. Pour qui renonce à vaincre son péché, le néant devient vite le suprême espoir. Si l'ambition de la vie est la grande et noble passion des âmes en qui persistent le souci et l'espérance de réaliser le bien, elle s'éteint bientôt en quiconque se livre tout entier aux convoitises de la chair et aux passions inférieures. Un découragement profond, un dégoût amer suit l'abus des plaisirs mauvais, et ce dégoût aboutit plus souvent qu'on ne pense, à une véritable soif d'anéantissement.

Qu'on ne m'oppose pas la peine de mort et la terreur incontestable qu'elle inspire aux criminels ! — Ceux qui la craignent le plus, ne redoutent pas l'anéantissement qui doit la suivre ; cet anéantissement les rassure ; ils se disent : ce sera l'affaire d'un instant, et après, plus rien ! Ils voudraient bien que l'anéantissement les saisît dans leur sommeil et les sauvât de la mort. Ce qui, dans la mort, effraie le commun des hommes, c'est la crise terrible qui l'accompagne, et l'incertitude de ce qui vient après. Sans nul doute si vous pouviez supprimer la mort pour une portion de l'humanité, la réservant aux pécheurs endurcis, vous disposeriez là d'un mobile puissant. Mais du moment que tous doivent mourir, vous n'effrayez nullement, vous tranquillisez les mauvais en leur persuadant que pour eux, après la mort, il n'y aura que le néant et sa paix profonde.

Et si vous dites que l'anéantissement ne viendra pas

immédiatement, mais seulement lorsque par son endurcissement le pécheur aura repoussé tous les moyens de grâce, craignez de persuader aux hommes, ce qui est dans la logique du système, que l'anéantissement sera d'autant plus rapide et plus sûr qu'ils seront tombés plus bas dans la corruption et auront désespéré plus complètement la miséricorde divine. Car vous ne manquerez pas de suggérer un horrible calcul. Tous ceux, le nombre en sera grand, qui n'auront pas le courage de lutter en vue du salut, se diront en eux-mêmes : « Laissons-nous choir tout au fond du désordre et du péché, afin de hâter l'échéance dernière et, si possible, d'en finir d'un seul coup ; jouissons notre plein et puis mourons tout entiers » ! - Passer d'une vie facile dans le néant, accumuler les iniquités et multiplier les voluptés tout ensemble, de manière à s'affranchir des responsabilités de la vie et à fuir leur sanction, deviendra l'ambition du grand nombre.

L'homme pécheur est naturellement lâche. Ce qu'il craint le plus, c'est la lutte, la peine, le labeur douloureux, l'humiliation et la souffrance. Et c'est pourquoi, infiniment plus moralisante, à mon humble avis, serait la doctrine qui dirait à l'homme : « En aucun cas tu n'échapperas à la vie ; en aucun cas tu n'éviteras le labeur spirituel et la lutte ; ceux-ci ne se termineront que par l'expiation de tes désordres et par la purification de ton cœur. Les tourments et les angoisses seront pour toi en proportion de ta résistance à l'esprit du Christ et de tes révoltes contre ton Dieu. Plus tu seras descendu bas dans l'abîme, plus il te faudra peiner et gémir pour remonter vers la lumière. Car, sache-le bien, il n'y a de repos pour ton âme que dans la perfection ; tu ne peux t'arrêter qu'en Dieu. — Voici, tu appartiens à une race que Dieu veut immortelle et qu'il destine au salut. Non plus que l'astre ne peut s'envoler en dehors de l'espace, la créature morale, la liberté limitée, ne peut s'échapper en dehors des lois de la volonté éternelle. Et c'est pourquoi : « Tous ceux qui meurent en Adam revivront en Christ ». Puis donc qu'il n'y a pas de milieu et qu'il faut t'élever avec la grande famille humaine jusqu'à la vie par-

faite, ne vaut-il pas mieux, abrégeant le temps des hésitations, des frayeurs et des souffrances, en venir sans retard aux luttes décisives, saisir et terrasser l'ennemi avant qu'il ait pris sur toi de redoutables avantages et hâter l'heure des saintes allégresses ? Le salut est pour tous, mais non pour tous les mêmes transports ni la même gloire. Si tu ne triomphes pas avec les héros et les chefs, tu figureras parmi les plus humbles combattants ou même parmi les captifs. N'hésite pas davantage, et plutôt que d'être traîné comme un lâche à la remorque de l'humanité victorieuse, remplis ton cœur de l'Esprit de Jésus pour t'élancer sur ses traces comme un initiateur, comme un chef, ou tout au moins, comme un combattant de franche et bonne volonté ».

V

En résumé. Le succès que le conditionnalisme a obtenu auprès d'un grand nombre de chrétiens, me paraît tenir à cette circonstance qu'il leur a fourni un moyen d'échapper au dogme affreux des peines éternelles.

L'accord qu'on montre entre lui et la pensée de Jésus, me semble fortuit et apparent plutôt que réel ; le conditionnalisme profite du langage insuffisant que les écrivains du Nouveau Testament ont emprunté aux rabbins pour traduire la pensée du Seigneur. Je ne trouve pas qu'il se concilie avec les doctrines essentiellement et spécifiquement évangéliques; il contredit la souveraineté absolue du Père céleste autant que son amour ; il porte une atteinte grave à la valeur et à la dignité de la personne morale, il ne tient pas compte de la solidarité humaine.

Enfin il me paraît insuffisant au point de vue moral, n'offrant pas une sanction positive à la Justice de Dieu, et ne pouvant retenir efficacement le pécheur sur le chemin de la dégradation.

La doctrine du salut universel, bien comprise, me semble plus satisfaisante à tous les points de vue.

E. Schulz.

LE CONGRÈS DU HAVRE

L'Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales vient de tenir au Hâvre son cinquième congrès. Nous devions déjà, l'année dernière, nous réunir dans cette ville ; mais en présence du choléra, il fallut nous résigner à attendre. Nous n'avons rien perdu à ce délai. Par ce printemps sain et beau, rien n'a troublé notre voyage. Pas une menace au ciel ni sur la terre. Les nuages étaient absents, et les microbes semblaient dormir. Aussi, malgré l'éloignement, étions-nous accourus plus d'une centaine dans notre grand port de la Manche. M. le pasteur Fontanès, en termes très ingénieux, nous a souhaité la bienvenue. Après Marseille, a-t-il dit, l'antique cité assise au bord de la mer bleue, dans le cirque étincelant de ses blanches montagnes qui s'ouvrent sur le monde ancien, il était naturel que, pour son congrès, notre Association eût choisi le Hâvre, la ville moderne étendue au ras des flots gris, au pied de sa verte colline qui regarde le monde nouveau. Nous allions du passé à l'avenir. Nous suivions le chemin du soleil et du progrès. — Cette remarque était, pour nos travaux, d'un excellent augure. Mais à ce contraste piquant des lieux, rien n'a correspondu dans nos séances ; et la rive de la Manche ne nous a pas vus plus actifs que celle de la Méditerranée. C'est la faute à nos distingués rapporteurs qui avaient accompli à eux seuls toute la tâche, ne nous laissant autre chose que le plaisir d'écouter. Ils nous ont présenté de remarquables mémoires, très méthodiques, très clairs et très complets, qui ont rempli tout notre temps. C'était un régal scientifique et littéraire ; aussi personne n'a-t-il protesté — du moins en public et à haute voix. — Mais on sentait quand même les inconvénients fâcheux de ces lectures. Elles sont d'habitude un peu longues ; on ne les entend pas toujours parfaitement ; et en tous cas, on pourrait fort bien les faire soi-même, dans le calme du cabinet. Sans compter que, lorsqu'ils deviennent ainsi envahissants, les rapports trahissent leur rôle :

ils devraient introduire la discussion, et ils aboutissent à l'éconduire. — C'est dommage, car il se trouve dans nos rangs des sociologues de mérite, qui seraient capables de présenter d'utiles observations. Pour les profanes qui vont au Congrès dans l'intention de s'instruire — et nous sommes quelques-uns — ce serait plus intéressant. Nous ne serions pas réduits à connaître uniquement les conclusions d'un seul. Sur chaque question, nous pourrions recueillir des avis divers; et du heurt de tant d'opinions, jaillirait peut-être un peu de lumière. Si nos séances doivent être un échange non d'idées, mais de rapports, on s'abstiendra bientôt d'y paraître; il suffira d'acheter le compte-rendu.

Mais est-il nécessaire de nous plaindre? Notre Comité a dû sentir mieux que nous les inconvénients que nous signalons; et il n'était sans doute pas besoin de notre intervention pour qu'il s'occupât d'y chercher remède. La solution, à vrai dire, n'est pas commode à trouver. Il s'agit de conserver les rapports, tous et tout entiers, car ils en sont absolument dignes, et de sauver en même temps la discussion. Nous n'avons pas la prétention de donner un conseil. Nous laissons à de plus expérimentés le soin de sortir de ce dilemme. Après tout, il ne saurait être aussi difficile à résoudre que la question sociale; et si un peu d'argent devait suffire, nos finances sont assez prospères pour nous permettre de le dépenser.

Il est vraiment très malheureux qu'aucune discussion n'ait pu s'engager au congrès du Hâvre, car les assistants paraissaient animés d'un excellent esprit. Plus de traces de ces préjugés conservateurs que nous rencontrions encore à Marseille. Il ne s'est trouvé parmi nous aucun de ces timides que le socialisme épouvante, et qui avaient coutume de s'élever contre l'œuvre même de l'Association. Personne n'est venu nous répéter que la tâche du pasteur est le salut individuel des âmes, et que les préoccupations sociales constituent un grave péril dont il importe de se garder. Cette circonstance est significative, surtout si on la rapproche du récent discours de M. Doumergue. Décidément, le protestantisme semble revenir à une méthode

plus saine d'évangélisation. On comprend que les conquêtes isolées sont des victoires inutiles, et qu'on n'avance à rien, en dépit de quelques succès, quant on se contente d'assiéger, l'un après l'autre, tous les cœurs. Les individus passent, ceux qu'on avait convertis descendent successivement dans la tombe, et il faut recommencer, auprès de chaque génération nouvelle, l'œuvre pénible du salut. Efforts perdus, car la cause du mal persiste, je veux dire la société elle-même, toute remplie d'influences charnelles et d'excitations à l'incrédulité. C'est ici, sur ce milieu fait de sensualisme et d'impiété, qu'il faudrait agir vigoureusement. — M. le docteur Gibert nous disait, dans une conférence pleine d'humour et de bonhomie, que la tuberculose, ainsi que d'autres affections redoutables, se propage par contagion. Une fois qu'elle a fait son siège dans un organisme, tout l'art des médecins ne parvient pas à l'en chasser. Mais avec un peu d'hygiène, il est relativement aisé de la prévenir. Il suffit de détruire soigneusement les germes qu'elle laisse après elle, dans les lieux où elle a passé. Pourquoi ne traiterions-nous pas de même les maladies de l'âme ? Plus que celles du corps, elles sont épidémiques. Peu héréditaires, elles ne naissent guère d'accidents; c'est presque toujours par transmission qu'elles se développent. Tâchons d'anéantir les foyers où elles se conservent. En véritables hygiénistes spirituels, travaillons à purifier l'atmosphère morale où nous vivons. Nous aurons beaucoup plus fait pour la santé publique, qu'en nous bornant à entreprendre, auprès de chaque malade, une cure presque impossible.

Mais si nous voulons élargir nos méthodes, il ne faut pas garder des idées et des cœurs étroits. Il y a peut-être aussi quelque chose à changer dans notre religion. On la considère surtout comme un sentiment intérieur, un échange intime entre l'âme et Dieu. Mais la vie spirituelle peut-elle demeurer captive dans le sein d'un individu ? Pour qu'elle se développe, il faut de toute nécessité qu'elle en sorte, qu'elle se répande à l'extérieur, qu'elle devienne sociale. La piété véritable se traduit en charité active. Elle va dans

le monde combattre la misère et l'injustice. Bien loin d'être une fleur délicate et fragile qui doive s'épanouir loin de toute agitation, dans le secret de la conscience, c'est une sève exubérante, un principe d'action qui remplit notre existence d'homme privé et de citoyen. Il ne faut donc plus que les œuvres d'assistance et de relèvement soient mises en seconde ligne, ainsi qu'un simple accessoire de la religion. Elles doivent y entrer comme partie intégrante et essentielle. Les membres du Congrès du Hâvre paraissaient l'avoir compris. Toutes les tentatives pour améliorer le sort des hommes méritaient du premier coup leur ardente sympathie. A la suite de M. Gibert, ils s'enthousiasmaient pour l'hygiène. Avec M. le professeur Sabatier, ils se passionnaient pour la défense de la femme. Pourvu qu'elles parussent inspirées par la justice, les doctrines les plus radicales n'avaient pas l'air de les effrayer. Les institutions en vigueur et les préjugés en vogue ne leur en imposaient pas ; ils étaient prêts à étudier toutes les réformes, sans préventions bourgeoises, avec un esprit libre et sincère. Hardiment, ils applaudissaient M. Comte quand il plaidait la cause des ouvriers et défendait, contre les patrons, les meneurs des grèves. Lorsque M. Roberty nous exhortait à sortir de notre tour, c'est-à-dire de nos sectes, de nos dogmes, de toutes nos étroitesses de conduite et de pensée, il prêchait à des convertis.

Quelques-uns même trop convertis. S'il faut nous mêler à la foule, ce n'est point afin de nous y perdre, et quelques-uns semblent près d'aller jusque-là. Leur idéal c'est l'association laïque, sans conditions religieuses, où toutes les bonnes volontés, d'où qu'elles viennent, peuvent s'unir. Sans doute, en certains cas, de semblables ligues s'imposent. Mais elles ne peuvent se constituer que pour un objet spécial et nettement déterminé. Si l'on veut obtenir, par exemple, le repos du dimanche ou la répression des écrits obscènes, on doit faire appel à tous les concours. Pourvu qu'on soit d'accord sur le but à atteindre, cela suffit. Peu importent les divergences sur d'autres points, puisqu'on n'y touche pas. Lorsqu'il s'agit, au contraire, d'une œuvre

générale, comme le relèvemeut de la société, toutes les alliances ne sont plus possibles. Ce n'est pas assez, pour travailler ensemble, que de ressentir un égal amour envers l'humanité. Il faut avoir à lui proposer une même foi. Les sociétés confessionnelles sont donc indispensables. Notre association, quoique nous ayons entendu exprimer l'avis contraire, doit être de celles-là. Au fond, quel est son but? N'est-ce pas de préparer, dans le monde moderne, l'établissement du règne de Dieu? Sans doute, ce serait là plutôt le rôle de notre église, et il vaudrait mieux que ce fut elle-même qui travaillât officiellement à cette œuvre. A l'heure présente, c'est impossible. Mais le jour n'est pas éloigné peut-être, où ce rêve pourra se réaliser.

L. RANDON.

CHRONIQUE DU MOIS

Le Congrès du Hâvre. — L'élection de M. *Brunetière* à l'Académie française. Ses leçons sur la poésie lyrique. — Les conférences chez la duchesse *de Pomar*. — MM. *Millevoye* et *Déroulède*.

Les congressistes protestants réunis au Hâvre les 7 et 8 juin dernier ont emporté de la Normandie un bon souvenir. D'autres parleront aux lecteurs de la *Vie chrétienne* des travaux du congrès; mon rôle de chroniqueur se borne à noter quelques impressions géuérales. Les Hâvrais et les Hâvraises nous ont fait, sans contredit, un charmant accueil. Ce n'est pas que la population protestante du Hâvre se soit portée en foule pour entendre les orateurs et prendre part à la discussion des rapports, mais les congressistes n'en sentaient pas moins présente et agissante la sympathie de toute l'Eglise. Cette douce et belle Normandie! Elle ne s'emballe pas aisément, et les questions sociales, jusqu'à présent, la laissent assez indolente. Mais combien attirants sont ses rivages, ses bois et ses prairies et combien incontestable sa beauté! On parle souvent de la *morbidezza* des paysages méridionaux ; mais est-il un spectacle d'une grâce plus abandonnée que celui qui réjouit les yeux des Hâvrais contemplant, par un beau jour, les rivages normands

dont le profil se dresse à l'embouchure de la Seine? Les drames de la vie humaine s'oublient aisément quand on demeure entouré de semblables paysages, et le royaume de l'Invisible attire moins d'adorateurs quand, tout près de nous, à la portée de notre être sensible, s'affirme l'enchantement de la terre. Mais ce sont là, je l'avoue, de piètres excuses et la plaie sociale par excellence de la Normandie, l'alcoolisme, n'en est que plus hideuse dans un si beau pays. La question de l'alcoolisme n'était pas à l'ordre du jour du congrès du Hâvre; mais le 9 juin, à Rouen, dans le temple Saint-Eloy, grâce à l'initiative d'un des apôtres de la tempérance, en Normandie, M. le pasteur *Bianquis*, la lutte contre l'alcoolisme a recruté de nouveaux soldats. Et c'est encore là un bon résultat obtenu par les congressistes. En quittant le Hâvre, plusieurs se sont arrêtés à Rouen et ont infusé, je l'espère, aux bons et tranquilles rouennais l'esprit tonifiant de l'*Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales*.

Nous avons tous regretté au Hâvre l'absence de MM. *Fallot* et *Gouth*, véritables promoteurs, en France, du réveil social de la conscience protestante. Qu'ils se sentent plus que jamais aimés par *l'Association* à laquelle ils ont donné naissance et que, dans la retraite où leur santé les oblige à vivre, ils se sachent fréquemment visités par nos esprits reconnaissants.

*
* *

Le lion universitaire de l'hiver 1892-1893, à Paris, s'est appelé sans conteste M. *Ferdinand Brunetière*. Sa récente nomination à l'Académie Française n'a fait que consacrer une renommée grandissante et un merveilleux savoir. La foule qui se pressait tous les mercredis, à 5 heures, dans le grand amphithéâtre de la vieille Sorbonne a ratifié le choix de l'Académie et l'extrême mérite de M. *Brunetière* a mis encore un peu plus de pâleur sur les pâles mérites de quelques-uns de ses prédécesseurs immédiats. N'importe! Beaucoup parmi nous ne l'aimeront jamais, ce nouvel académicien. Nous admirons son érudition, sa puissance de dialectique, sa parole extraordinairement ferme et pénétrante; nous lui savons gré d'avoir, dans une page célèbre, rendu hommage à la valeur morale des protestants français; quant à le placer au rang des aimés et des désirés, il ne faut pas qu'il y songe. Il s'en soucie fort peu d'ailleurs, j'imagine. Parmi les reproches qu'il est permis cependant de lui adresser, en voici un: c'est que tout en cherchant à systéma-

tiser la critique littéraire, il n'y est point parvenu. Il est possible que la critique littéraire se dérobe à toute systématisation, je n'examine pas ce point particulier. Je constate simplement que les prétentions de M. *Brunetière* à l'esprit systématique et philosophique sont déplacées. Il est un autoritaire, il n'est pas un créateur de système. Il est érudit, dialecticien de premier ordre, il n'est pas un philosophe. Je n'en veux d'autre preuve que ses célèbres leçons sur l'évolution de la poésie lyrique reproduites par la *Revue bleue*. Qui dit *évolution* suppose nécessairement un germe premier, une idée première qui, sous des formes diverses, évolue mais demeure semblable à elle-même. Or, après avoir caractérisé la poésie lyrique par l'épanouissement ou l'hypertrophie du moi, il aurait dû retrouver ce caractère chez tous les poètes dont il a parlé. Mais il s'égare en chemin et s'oublie; et, quand il en arrive aux Parnassiens et surtout à Leconte de Lisle et à d'Hérédia, il les exalte d'autant plus que leur poésie est plus impersonnelle, plus objective et plus froide. On se trouve désorienté. M. *Brunetière* est un ennemi acharné de l'individualisme. Obligé cependant par son grand savoir de reconnaître que les premières manifestations du lyrisme en France ont été provoquées par un réveil de l'individualisme après le premier empire, il s'est engagé dans son travail avec cette note forcément logée dans le cerveau. Puis, à mesure que les lyriques qui passaient devant lui se distinguaient par d'autres caractères encore et par des caractères tout différents de ceux d'un Lamartine ou d'un Hugo première manière, le goût naturel de son esprit pour l'art impersonnel a repris son cours (pardon) et ses dernières leçons contredisent, dans l'ordre intellectuel, la définition même qu'il avait donnée de la poésie lyrique. De là ce manque d'unité dans ces superbes conférences; à chaque instant le fil casse, et de grands vides se produisent dans la systématisation tentée. Or, un ouvrage qui traite de l'évolution d'une idée, d'un état d'esprit ou d'un genre et dont l'unité philosophique est rompue, peut avoir été écrit par un grand savant, un brillant raisonneur, un artiste ou un orateur, mais non par un grand critique philosophe. M. *Brunetière* possède une lyre, non, un fouet dont les cordes sont innombrables, mais le manche est en un bien mauvais bois.

* * *

Les conférences données par la duchesse de *Pomar*, en son magnifique hôtel de l'avenue de Wagram, ont été une des au-

tres attractions intellectuelles de Paris, depuis janvier jusqu'en ces derniers jours de juin. La duchesse de *Pomar*, d'origine anglaise, est un esprit ouvert à toutes les nouveautés de la pensée, même les plus fantaisistes, et sa tentative de jeter quelques hérésies dans son propre groupe social, celui dont les *blancs Débats*, chaque matin, citent les membres les plus en vue, mérite d'être louée. La duchesse de *Pomar* est d'ailleurs fort éclectique dans le choix de ses invités et de simples roturiers sont admis dans sa grande salle des fêtes. C'est un immense hall, avec des baies ouvertes sur de blancs et lointains appartements. La profusion des dorures, la lourdeur massive des colonnades ne sont pas suffisamment rachetées par la distinction des lignes générales et des ornements. On y danse, dans ce hall, on y joue la comédie sur un vrai théâtre, on y donne des concerts et des conférences. Voici quelques-uns des orateurs priés par la duchesse : M. le sénateur Dide qui a parlé sur le spiritisme ; M. Fabre, sur Jeanne d'Arc ; M. C. Flammarion, sur la planète Mars ; M. Rognon, fils de l'ancien pasteur de Paris, sur Ibsen. Le vrai spectacle est dans l'auditoire. Une quarantaine d'hommes et une centaine de femmes. L'ensemble des auditeurs est visiblement adonné aux sciences occultes et toute allusion au « mystère », quel que soit le mystère, est soulignée par un petit mouvement de satisfaction. Les femmes sont enchantées et s'envoient mutuellement des sourires. D'une culture et d'une curiosité d'esprit presque toujours supérieures à celles des hommes qui écoutent avec elles. L'allure générale, naturellement, est très-mondaine, avec ça et là quelques innocents, et, en définitive, l'auditoire mord difficilement aux passages sérieux des conférences. N'importe ! Quelques ondulations se manifestent, grâce à ces conférences, dans un certain nombre de cervelles qui paraissaient *prises*, comme l'eau est prise quand elle gèle, et la préoccupation de la question morale n'est pas absente de l'esprit des conférenciers. Cette préoccupation est extrêmement rare dans le « monde » de Paris et, si faible encore soit-elle, avenue de Wagram, il faut en tenir compte et en savoir gré à l'instigatrice de ces originales réunions.

*
* *

J'écris ces lignes quelques heures après la démission de M. *Millevoye* comme député d'Amiens. Quelle triste mésaventure ! S'il a été mystifié, comme tout porte à le croire, il faut le plaindre et ne pas s'acharner après lui, malgré ses fautes et ses

erreurs. Il a cru rendre un service immense à son pays en dévoilant d'infâmes manœuvres. Mettons, si vous voulez, que l'esprit de parti l'a aveuglé et qu'il s'est grossièrement trompé ; mais, comme demain, toute la France va sans doute le couvrir d'outrages, j'élève timidement ma petite voix en faveur de ce grand exalté et de son compagnon plus digne peut-être de notre sympathie, du poète *Déroulède,* démissionnaire lui aussi, et que les lettres viennent sans doute de reconquérir.

J.-E. R.

BIBLIOGRAPHIE

L'ANNÉE DES POÈTES. Deuxième année. 1893. Morceaux choisis, réunis par *Charles Fuster*, avec six pages d'autographes, une page de dessin et des notices bibliographiques. Au « *Semeur* », boulevard de Port-Royal, 92, Paris.

Le troisième volume de l'*Année des poètes* a paru et nous n'avons pas encore rendu compte du second. Hélas! la poésie a toujours tort. En notre époque enfiévrée, ceux-là qui semblent désignés, par leurs fonctions, pour le recueillement, la méditation et le rêve solitaires, sont emportés, eux aussi, par le tourbillon et courent au plus pressé. En vérité, cela est triste ; car ce n'est pas impunément qu'on se sèvre de musique, de poésie, de peinture, etc., en un mot, des émotions de l'art.

Nous arrêterons-nous à démontrer que, privé de ces émotions, l'homme se raccornit, se diminue, et végète? Non certes. Mais nous proposons l'expérience contraire. Prenez la deuxième *Année des poètes.* Lisez-là, lentement, doucement, par petites gorgées, et dites si vous ne vous sentez pas rajeuni et emporté dans un monde meilleur.

C'est que nos poètes, non seulement chantent bien et selon les règles de l'art, mais encore, ils reviennent ouvertement et courageusement à toutes ces vieilles et douces et immortelles choses qui s'appellent l'azur du ciel, les baisers d'une mère, la tendresse d'un père, la nature, l'esprit, l'amour fidèle des époux, le pardon, l'enfant, le soleil, l'immensité, les étoiles, la bonté. Ils se font une haute idée de la poésie et de sa mission dans le monde. Ils savent s'indigner contre la littérature malsaine et célébrer la vertu. Peut-être — car il faut bien faire sa place à la

critique, — désirerait-on plus d'élan et d'entrainement. La vertu n'est peut-être pas assez vécue, et la foi reste trop à l'état d'aspirations vagues. On tend à l'Evangile; on n'y est pas encore revenu. La renaissance est plus sentimentale et lyrique que morale et religieuse. Néanmoins, quelle satisfaction de lire des strophes comme celles-ci :

LE VIEUX CHÊNE.

Dans un coin du jardin de notre cher domaine,
Quand le soleil se couche et quand tombe le soir,
Sous un arbre, aux rameaux touffus, j'aime à m'asseoir;
Et c'est le plus souvent, à l'ombre d'un vieux chêne.

En le voyant si vert, si vieux, je pense à toi.
Mon père. — Bien souvent a rugi la tempête;
Le chêne et le vieillard ont pu courber la tête,
Mais tous deux sont encore debout et sans effroi.

Le vieux chêne est joyeux d'avoir dans ses ramures
A bercer mille nids bavards et triomphants,
Et l'aïeul est heureux quand ses petits enfants
Sur ces cheveux blanchis posent leurs lèvres pures.

Oh ! puissiez-vous compter encor de longs printemps,
Grand arbre, noble aïeul, qu'ici chacun adore !
Que longtemps le soleil vous réchauffe et qu'il dore
Vos fronts mâles et fiers respectés par le temps.

N'est-elle pas également noble et forte l'inspiration du sonnet suivant :

DIES IRŒ.

La fin des jours approche et l'éternel mystère,
De son ombre, déjà, couvre notre chemin;
Nous vivons aujourd'hui sans penser à demain,
Car l'espérance est morte et le ciel solitaire.

Des poètes sacrés la grande voix austère
Ne trouve plus d'échos dans le tumulte humain;
Les anges qu'on disait nous mener par la main,
Ne laissent plus leurs pas s'égarer sur la terre.

Le prêtre veille seul à l'autel déserté ;
On achète et l'on vend la sainte liberté,
Et la justice aveugle erre dans la nuit sombre.

Les appels du devoir ne sont plus entendus
Dans ce désastre immense où tout croule et tout sombre.
Les dieux sont remontés, les hommes descendus.

D'une manière générale, nos poètes modernes sont remarquables par la facture du vers. Mais ils n'inventent guère en fait d'images ou de rythmes. Parfois aussi, ils abusent de la symétrie. La clarté leur fait défaut de temps à autre. Témoins la pièce que voici et que M. *Charles Fuster*, avec une indulgence excessive, a admise dans son recueil :

VOIX D'OMBRE.

C'est une ombre qui parle, et la nuit seule écoute.
Ne te retourne pas à sa voix ; suis ta route !
Ce n'est plus un amant, puisqu'on disparait mieux
Que dans la fosse au fond d'un cœur insoucieux ;
Ce n'est point un ami, puisque rien ne le tue,
Le démon suscité par l'idole abattue.
Non ; c'est un étranger, moins encore, — un passant,
Un inconnu, quelqu'un qui tout près est absent,
Qui voit tes pleurs couler, et qui, plus lourd, s'arrête,
En secret surchargé de ta peine secrète ;
Car il n'en saura rien et n'en doit rien savoir.
Mais il sait que l'orgueil est l'amer abreuvoir
Où toujours le reflet de jadis se redresse ;
Que toujours un cœur tendre y reboit la tendresse ;
Et que la vision éplorée aujourd'hui
Y brille, à jamais jeune et radieuse en lui.
Il sait qu'il reste au loin, dans un pays sonore,
L'écho que ta douleur comme ta joie ignore,
Et que, dans les carcans de l'amour enfermé,
Celui qui n'aime plus n'avait jamais aimé.

Hâtons-nous de dire que c'est une exception, et, pour que nos lecteurs ne restent pas sous l'impression de cet imbroglio d'images — pas toujours cohérentes — et de mots répésentant des idées légèrement ténébreuses, nous citerons :

LA RENCONTRE.

On voit jouer et rire ensemble
Les petits enfants et les vieux.
Ils ont de longs discours ; il semble
Qu'entre eux ils se comprennent mieux.

Car, sur la grande route humaine,
Devant les portes de la nuit,
L'être que le destin amène
Croise celui qu'il reconduit.

Le vieillard remporte du monde
Un cœur instruit, des yeux voilés ;
L'enfant vient d'une ombre profonde
Avec des regards étoilés.

Ils se rapprochent d'un air tendre ;
Ils se cherchent, toujours d'accord,
Les enfants, déjà pour apprendre,
Et les vieillards, pour rire encor.

Voilà qui est charmant. Charmante aussi, mais dans la note triste, la dernière pièce d'un poète mort à vingt ans :

VINGT ANS.

Lorsque j'étais enfant, partout j'entendais dire
Que la vingtième année est un vaste sourire,
Dans le ciel de la vie un soleil radieux
Dont les ardents baisers font, comme avril les roses,
Eclore au fond des cœurs et sur les lèvres roses
Mille baisers d'amour doux et mélodieux.

J'ai vingt ans ! Et voilà que ce charmant mirage
Dont longtemps en secret se berça mon jeune âge,
Devant mes yeux mouillés se dérobe et s'enfuit.
J'ai vingt ans ! L'avenir tout à coup se dévoile.
Où donc est le ciel bleu ? Rien, pas même une étoile.
Sur ma tête l'orage, autour de moi la nuit !

O terrible réveil d'une illusion sainte !
Le chant rêvé joyeux, s'achève en une plainte,
Le bonheur entrevu s'écroule dans un deuil.
Et ma jeunesse, au front promis à l auréole,
A pour mystique emblème et funèbre symbole
Un fantôme charmant penché sur un cercueil !

Mettons un terme à ces citations en recommandant encore ce volume imprimé sur beau papier et qui renferme, outre 240 pièces, une préface et une étude sur *Banville* et *Soulary* de M. *Charles Fuster*, des autographes d'*Alfred de Musset*, *Hippolyte Lucas*, *Th. de Banville*, *Josephin Soulary* (avec dessins) et de M[lle] *Agar*. A la fin, sous ce titre : *La poésie en 1891*, on trouve d'excellentes notices sur les poètes mis à contribution.

L. Trial.

François Casale. *NEIGES D'AVRIL*, avec une préface par *Eugène Manuel*. Paris, Fischbacher, 1892.

Je viens de lire ce charmant petit volume et j'en suis encore ému et charmé. La préface qu'y a mise M. *Eugène Manuel* cor-

respond d'ailleurs si bien à mes propres sentiments que je vais me contenter de la résumer.

L'auteur de *Neiges d'avril* est une jeune alsacienne qui « a eu raison d'occuper ses loisirs de si agréable façon ». « Peinture, musique, poésie, quelles plus délicieuses distractions pour la jeune fille? Des couleurs, des sons, des images, des sentiments, n'est-ce pas toute la jeunesse? Pourquoi supposer toujours, chez celles qui manient le pinceau ou la plume, des prétentions qui sont loin de leur pensée? Et quand on enverrait un pastel ou un paysage au prochain salon? Quand on se donnerait le plaisir de se voir imprimée dans un joli petit volume? Quand on noterait, pour se bercer soi-même quelque mélodie touchante? Quoi de plus innocent, de plus féminin, de plus légitime? Avons-nous tant de femmes peintres, musiciennes ou poètes, pour en être effrayés »?

Donc, l'auteur de *Neiges d'avril* a bien fait de faire gémir la presse. Est-ce à dire que, dans son œuvre, tout est bien, beau, admirable? Non certes; et d'accord, avec M. *Eugène Manuel*, je me permettrai des critiques dont la sévérité fera ressortir la sincérité de mes éloges.

Je n'aime pas « les malices, les ironies, les plaintes philosophiques ». Non, Mademoiselle, il n'est pas juste de dire que

Les sensitives sont écloses
Pour qu'on les écrase du pied;

ou encore:

Il est parmi nous des âmes divines,
Blanches et sans peur comme des hermines
Faites de rayons, d'amour et de chants....
Il est parmi nous des âmes divines:
C'est pour les méchants.

Et vous avez trop souvent des pensées de ce genre. Jeune, par suite, indulgente, riche d'espérances et d'illusions, — plusieurs de vos pièces en font foi, — envoyez promener au loin, d'un coup de votre pied mignon, le noir calice où les pessimistes de tout acabit, s'abreuvent de désespérance.... en posant, non sans fatuité. Restez vous-même, et chantez « les frais paysages, les légendes, les confidences de l'amitié, les rêveries émues de votre âge »; souriez et soyez gracieuse; vous ne saurez jamais le bien que vous aurez fait en laissant votre âme exhaler ses émotions pures ou fortes, comme la fleur exhale son parfum.

Au surplus, comme notre siècle est positif et demande des preuves, je vais soumettre à mes lecteurs votre pièce des *Hirondelles*.

LES HIRONDELLES.

I

O sol natal, cimes, vallées
Doux nid des heures envolées,
Où sont les printemps d'autrefois,
Pleins de chants et de frissons d'ailes
Et de légions d'hirondelles
Qui revenaient aux anciens toits ?

Comme un essaim que l'on rassemble,
Au mois d'Avril, toutes ensemble
Arrivaient dans le ciel léger ;
La brise courait dans les branches
Sur les buissons d'épines blanches
Les cerisiers semblaient neiger.

Elles voletaient vagabondes,
Puis décrivaient de grandes rondes
Et montaient droit dans l'air vermeil ;
On voyait resplendir la nue
Dans un élan de bienvenue
Pour ces buveuses de soleil !

Dès l'aurore, chansons d'ivresse,
Gazouillis et cris d'allégresse
Passaient dans les rayons tremblants,
Et les filles de la lumière
S'envolaient oomme la prière
Vers les grands cieux étincelants.

Et parmi l'or des soirs superbes
Elles rentraient, rasant les herbes
Et se baignant à fleur des eaux,
Tandis que s'endormait la plaine
Sous l'apaisante cantilène
Que le vent disait aux roseaux.

Mais les jours s'enfuyaient rapides.
Dans les éthers encor limpides,
Elles venaient de toutes parts ;
L'air reprenait ses passagères,
Qui par mille voltes légères
S'apprêtaient aux prochains départs.

Puis, par delà les étendues
Elles volaient, tout éperdues,
Vers les rivages sans hivers...
Et nous restions à les attendre
Dans le pays farouche et tendre
Qui fut jadis notre univers.

Mon vieux toit aux nids d'hirondelles,
Nous t'avons délaissé comme elles
Lorsque l'exil s'est fait trop dur !
L'hiver est venu sur nos âmes,
L'étranger a glacé nos flammes
Et nous à terni notre azur,

II

Aujourd'hui l'Allemand foule en paix les allées
Où sonne encor l'écho de nos rires d'enfants;
Pour lui comme pour nous les nuits sont étoilées
Et l'horizon s'empourpre aux matins triomphants.

Il n'est pas moins de fleurs sur la terre d'Alsace
Depuis que l'étranger les cueille à pleines mains;
Dans les bois où nos chants ont égayé l'espace
D'autres s'en vont chantant par les mêmes chemins.

Nous aurons donc été, dans ces heures trop brèves,
Des hôtes de passage en ce vert paradis,
Où s'est épanoui l'infini de nos rêves
Sous le rayonnement du soleil de jadis!

Avril insoucieux fredonne sa romance
A la vieille maison dont ils nous ont chassés.
Du fond du ciel qui luit comme une coupe immense
L'hirondelle revient au nid des ans passés.

Elle revient — mais nous, te verrons-nous encore,
Doux pays dont nos yeux sont restés éblouis ?
Verrons-nous se lever la radieuse aurore
Où tu revivras tel qu'aux jours évanouis?

Ces vers ne sont-ils pas « charmants, ingénieux et cependant naturels », comme le dit M. *Eugène Manuel*? « Tant pis, dirons-nous encore avec lui, pour ceux qui ne goûteraient pas cette jeune et printanière poésie, ou qui lui marchanderaient la sympathie ou le respect! je ne suis pas et ne serai jamais de ceux-là » ! L. TRIAL.

LA FÊTE DE NOËL, par *Frédéric Schleiermacher*, dialogue, traduit par de Tissot. Paris, Fischbacher, 1892.

Ce n'est pas sans raison que Schleiermacher a été appelé le Socrate et le Kant de la théologie protestante moderne. Il a en effet ramené cette théologie, des spéculations et des formules d'une orthodoxie morte aux réalités vivantes de l'expérience religieuse, tout le monde connaît l'immense sensation que produisit, en 1799, la publication de ses *Discours sur la religion*,

et, en 1800, de ses *Monologues*. « Schleiermacher, disait Néander en esquissant le tableau de cette époque, entonne un chant qui devait trouver des échos dans l'âme de la jeunesse. L'homme était rappelé à la vie intérieure, afin de retrouver, en ses profondeurs, l'instinct divin, qui, une fois réveillé, pourrait l'emporter plus haut que l'orateur lui-même ne l'avait supposé ».

Ces deux ouvrages furent bientôt suivis (1806) d'un opuscule dans lequel le théologien fait un pas de plus, et passe du terrain religieux au terrain chrétien proprement dit. La *Fête de Noël* est un dialogue à la manière de Platon, sans aucune prétention toutefois à imiter le grand philosophe athénien. Ses interlocuteurs, membres d'une ou deux familles amies qui se sont réunis pour passer ensemble la soirée de veille de Noël et s'offrir mutuellement les cadeaux d'usage, représentent les diverses opinions ou tendances religieuses de l'époque: l'un, l'école critique, l'autre l'école spéculative, un autre la religiosité pure et naïve, un autre le mystique amour chrétien; sans compter quelques femmes ou jeunes filles qui se mêlent à la conversation, et y jettent leur note intime et douce. Tout cela un peu maniéré sans doute, et plutôt fait pour l'ancienne sentimentalité allemande que pour la vivacité si naturelle et si franche de l'esprit français, mais plein de sérieux et de vie, et nous offrant le fidèle reflet des divers états d'âme par lesquelles passent plus ou moins, de nos jours, tous les hommes religieux. « Le caractère propre de Noël, dit l'un, est que nous y prenons conscience du principe intérieur et de la force infinie d'une vie nouvelle, radieuse de sérénité... Que les éléments de l'histoire de Christ, examinés par la critique, paraissent insuffisamment établis, cela n'importe point; Noël n'est point à la merci de ces recherches, Noël dépend de la nécessité d'un sauveur et de l'expérience que la vie nouvelle n'a d'origine qu'en lui ». « Christ, dit un autre, est l'Esprit de l'humanité ayant conscience de soi. Nous contemplons, dans la naissance du Christ, notre naissance à la vie supérieure; elle ne laisse, en chacun, que piété et qu'amour, et fait surgir de notre sein le fils éternel de Dieu ». « Quant à moi, s'écrie un troisième, je ne sais, à cette heure, que jeter des cris d'allégresse. Dans mon transport, je redeviens enfant; comme l'enfant apaise ses chagrins au premier signe d'espoir, moi aussi je sens, pour la première fois, se calmer, la longue, la profonde, l''mpérissable souffrance; je vais maintenant dans un monde meilleur, j'entre dans ma patrie, où il n'y a plus aucun mal ni aucune larme ».

On reconnaît là l'idée mère de la théologie de Schleiermacher, la substance même de son christianisme. Il ne repousse de parti pris aucun des résultats de la science, il n'a garde de soutenir contre l'évidence le réalité historique de tous les faits rapportés dans les évangiles; il place ailleurs le fondement de sa vie religieuse. Pour lui, la piété chrétienne consiste dans la communion de l'âme avec la personne même du Christ, avec un Christ invisible, mais réellement présent, exerçant une action personnelle et toute puissante, arrachant le pécheur aux misères de sa nature terrestre, et lui infusant en quelque sorte une vie divine. Il y a assurément dans cette conceptiou un grand souffle de spiritualisme, par lequel Schleiermacher s'élevait à la fois au-dessus de la scolastique orthodoxe et du vulgaire rationalisme de son temps. Et le mouvement inauguré par Schleiermacher se fait sentir encore; il a non seulement donné naissance à notre théologie libérale, il a pénétré et transformé l'orthodoxie elle-même. La communion avec Christ, avec un Christ spirituel et vivant, qui dès lors représente et même remplace Dieu dans l'âme du fidèle, n'est-ce point là, en définitive. la formule de la dogmatique et de la foi d'un grand nombre d'orthodoxes? Mais si nous allons au fond des choses et si nous cherchons à nous rendre compte du contenu religieux de cette formule, ne trouverons-nous pas que ce commerce spirituel de l'âme avec Christ n'est autre chose que la communion avec l'Esprit de Dieu? Dans cette communion, le Christ joue assurément un rôle considérable; sans les enseignements du Christ, sans l'apparition de cette personnalité unique dans l'histoire, sans l'explosion de sainteté et de vie religieuse qui s'est par lui produite il y a 18 siècles, et dont le monde entier ressentira les effets jusqu'à la fin des siècles, nous n'arriverions que bien difficilement à cette plénitude de foi, de sainteté, d'espérance, d'amour que connaissent les vrais chrétiens. Mais, encore une fois, tout cela se ramène à un fait, à un drame intérieur: l'action de l'Esprit de Dieu sur notre âme. Et je résumerais volontiers la foi chrétienne en cet article du symbole des apôtres: Je crois au Saint-Esprit! Me souvenant en même temps de cette déclaration du Christ: Les paroles que je vous dis sont esprit et vie.

A. Moulinié.

Le Rédacteur-Gérant: L. TRIAL, pasteur.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

LE POSITIVISME ET LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

HISTOIRE DE LA CIVILISATION

EN ANGLETERRE

DE HENRY-THOMAS BUCKLE.

Parmi les ouvrages importants auxquels l'étude relativement récente de la Philosophie de l'histoire a donné naissance, il faut placer l'*Histoire de la civilisation en Angleterre* de *Henry-Thomas Buckle*.

Ni l'auteur, ni l'ouvrage ne sont aussi connus en France qu'ils méritent de l'être. Il est vrai qu'il y a bien peu de chose à dire de l'auteur mort jeune, à 39 ans, après une vie consacrée tout entière à l'étude, et dans laquelle on ne trouve à relever d'autre fait qu'un séjour que Buckle fit en Ecosse, et dont il rapporta, parait-il, en même temps qu'une vive admiration pour le génie écossais, une antipathie profonde pour l'église d'Ecosse, ou du moins, pour l'esprit superstitieux et bigot qu'il crût trouver dans cette église.

Avant la publication de son *Histoire de la civilisation en Angleterre*, Buckle était à peu près inconnu. Un article de revue sur la *Liberté*, et une conférence sur le *Rôle des femmes dans la civilisation*, étaient tout ce qu'il avait donné jusque là au public. Mais par son *Histoire de la civilisation en Angleterre*, parue en deux parties, entre 1858 et 1861, Buckle, on peut le dire, entra subitement dans la renommée. Obscur hier, il compta aussitôt parmi les écrivains et les penseurs les plus en renom de son pays : il était passé, selon le mot de M. de Tocqueville, lion de premier ordre. Lion est bien le mot. Je n'oserais dire, en effet, que le ton fier, rogue et agressif de l'ouvrage, n'aît contribué autant que l'étendue du savoir qu'il révèle, au bruit qui se

fit autour de lui. Toujours est-il que son apparition fut le signal d'une véritable levée de boucliers. Les plus importantes revues d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, s'en occupèrent, et, pour la plupart, firent feu contre lui. Au reste, Buckle avait dû s'y attendre. Pour le fond l'ouvrage s'écartait tellement des idées reçues ! il contenait des vues si nouvelles et si hardies ! l'auteur avait pris si peu de soin de tempérer ou de voiler les hardiesses de la pensée par la modération du langage ! Cependant c'est à peine si l'écho des controverses bruyantes et passionnées auxquelles le livre de Buckle a donné lieu, de l'autre côté de la Manche, est arrivé en France, où pourtant l'ouvrage a été traduit en français dès 1865. Nous ne connaissons guère d'autre écrivain français qui s'en soit occupé [1] que M. Francisque Bouillier qui, dans son livre intitulé : *Morale et Progrès* a consacré aux idées de Buckle sur la civilisation, un chapitre plein de réflexions justes et de critiques fondées. Quant à l'article de M. Etienne paru dans la *Revue des Deux Mondes*, article intitulé : « Le positivisme dans l'Histoire », c'est un simple exposé du système de Buckle ; l'auteur se défend avec soin de l'intention de réfuter ou d'apprécier le système lui-même. Enfin la note que le père Gratry, dans son ouvrage intitulé la *Morale et la loi de l'histoire,* a consacrée à l'œuvre de Buckle, cette note, si étendue soit-elle, ne saurait être prise ni pour une réfutation ni pour une discussion en règle de l'œuvre du penseur anglais. Nous-même, nous n'avons nullement le dessein d'entreprendre ici cette réfutation. Notre désir est simplement de présenter quelques observations sur le rôle que Buckle attribua à la religion et à la morale, à la morale surtout, dans l'œuvre de la civilisation. Mais pour cela nous ne pouvons nous dispenser de dire, en aussi peu de mots que possible, comment Buckle, comprend, d'une manière générale, la civilisation.

L'originalité du livre de Buckle, du moins au moment où ce livre parut, c'était la prétention d'introduire la mé-

1. Depuis que ceci a été écrit, nous avons trouvé dans les œuvres de M. Caro une étude sur Buckle. Elle a confirmé nos vues sur l'œuvre de l'historien moraliste anglais.

thode positive dans l'étude de l'histoire, et, par conséquent aussi, dans l'étude de l'histoire de la civilisation. Buckle part de ce principe qu'il y a des lois qui déterminent les actions des hommes, exactement comme il y en a qui déterminent les phénomènes du monde matériel; qu'il y a des lois humaines, morales, comme il y a des lois physiques et chimiques et qu'il est possible à l'homme de connaître ces lois. D'après lui, ce n'est pas par l'hypothèse qu'on arrive à savoir qu'il y a des lois qui déterminent les actions humaines; ce n'est pas non plus par la simple analogie, en concluant de ce qui est dans le monde physique, à ce qui doit être dans le monde moral, mais par la constatation exacte des faits rigoureusement observés. A l'appui de cette affirmation, Buckle apporte un grand nombre de ces faits établis, selon lui, par les statistiques les plus sûres, et qui, s'ils sont certains, comme Buckle le croit, tendraient bien à prouver qu'il y a, en effet, de la régularité, de la fixité, dans les actions humaines, même dans celles que l'on croyait jusqu'à présent dépendre le plus du hasard, ou de la liberté humaine abandonnée à elle-même. Buckle montre, par exemple, que les suicides se produisent avec une régularité absolue: tant par an, selon le chiffre de la population! Non seulement la proportion ne varie pas, mais la part qui, dans le chiffre total des suicides, revient à chaque profession, chaque âge, chaque sexe, chaque classe de la société, chaque genre de suicide, ne varie pas non plus. De même pour le meurtre. Non seulement il s'accomplit, à Londres, chaque année, le même nombre de meurtres, mais dans ce nombre total de meurtres, la proportion de ceux qui s'accomplissent au moyen des divers instruments de mort, couteau, pistolet, corde, poison, reste toujours la même. Même régularité pour des faits de moindre importance. On a constaté, parait-il, qu'à Londres, le chiffre des lettres déposées sans adresse à la poste ne varie pas.

Buckle conclut de ces faits, et d'autres semblables, que toutes les actions humaines sont régies par des lois positives. Plusieurs de ces lois sont connues; par exemple celles qui déterminent les mariages dont le nombre plus ou

moins grand ne dépend pas, comme on pourrait le croire, d'une question de sentiments, mais est en relation directe avec la moyenne des revenus et des salaires. Si toutes ne le sont pas encore, elles peuvent l'être et le seront un jour.

Un jour viendra (dans cent ans au plus, selon Buckle), où on les connaîtra, et où, par conséquent, il n'y aura plus un seul historien pour nier la régularité et la fixité absolues avec lesquelles toutes les actions humaines s'accomplissent. Ces lois qui gouvernent les actions humaines se rangent, d'après Buckle, en deux catégories : les lois physiques et les lois mentales. L'auteur appelle lois physiques, les forces qui s'exercent de la nature sur l'homme, telles que le climat, la nourriture, le sol, l'aspect général, gracieux ou triste, des lieux ; il appelle lois mentales les forces par lesquelles l'homme réagit contre la nature, triomphe des lois physiques, et s'il ne les détruit pas, ce qui est impossible, les neutralise, ou, mieux encore, les fait servir à son bien, à ses desseins et à ses fins.

C'est de la lutte entre ces deux séries de forces que résulte la civilisation ou, pour mieux dire, la civilisation ésulte de la victoire des lois ou forces mentales sur les lois ou forces naturelles, physiques. Le rapport de ces deux séries de forces dans une contrée et chez un peuple déterminés, indique le degré de civilisation de ce peuple. Si la civilisation est relativement avancée chez les peuples qui habitent les contrées occidentales, c'est que l'histoire de ces peuples n'est qu'une série de victoires remportées par la force mentale sur la nature, et si elle l'est si peu chez les peuples de l'Asie, c'est que là les forces mentales de l'homme ont été de tout temps vaincues et écrasées par les forces de la nature. Buckle prouve par de nombreux exemples la réalité et la puissance de ces forces mentales qui gouvernent les faits chez les nations civilisées et tendent à vaincre ou à paralyser les forces naturelles. Mais cette force mentale elle-même est formée, d'après Buckle, de deux éléments bien distincts et de valeur fort inégale : l'un est l'élément intellectuel, l'autre l'élément moral, et c'est précisément sur la valeur et l'importance relative que

Buckle attribue à chacun de ces éléments, sur la part qu'il reconnaît à chacun d'eux dans l'œuvre de la civilisation, que nous ne saurions partager l'opinion du philosophe anglais et que nous croyons devoir élever contre son point de vue de graves objections.

En effet, la thèse que Buckle soutient et à l'appui de laquelle il apporte une grande abondance de faits, c'est que la civilisation est presque exlusivement l'œuvre de la force mentale, intellectuelle, ou, autrement dit, de la science, et que l'élément moral n'y est pour rien, si même il n'y est pas contraire. Que la civilisation soit exclusivement l'œuvre de la science, c'est ce que Buckle se flatte de démontrer par la simple considération que voici : La civilisation, dit-il, implique des changements successifs; elle n'est même qu'une série de changements; or, si des deux causes auxquelles elle peut être attribuée, il y en a une qui change et l'autre qui reste toujours la même, à laquelle des deux est-il plus raisonnable d'attribuer la civilisation ? N'est-ce pas évidemment à la cause qui change ? Lorsque le conséquent change et que, pour trouver l'antécédent, il faut choisir entre deux faits, l'un variable, l'autre immuable, n'est-ce pas au fait variable qu'il faut s'arrêter ? Or, d'après Buckle, l'élément moral ne varie pas, il n'est pas progressif; les vérités morales les plus importantes sont connues depuis tant de siècles qu'on peut les considérer comme aussi vieilles que les sociétés; on n'a rien ajouté, on n'ajoutera rien, affirme Buckle, à ces antiques préceptes qui ordonnent à l'homme d'honorer ses parents, d'aimer son prochain, d'être fidèle à sa parole, de vaincre ses passions, de faire le plus de bien qu'il peut à ses semblables. De plus, dans ce domaine-là, la pratique ne progresse pas plus que la connaissance; la vertu n'est ni plus facile ni plus commune et plus répandue aujourd'hui qu'autrefois; ce qui se comprend, attendu que les expériences morales ne profitent qu'à ceux qui les font, que les progrès moraux sont personnels et intransmissibles. Celui qui réalise le progrès moral le réalise en lui et pour lui, et de même qu'il n'a pas profité des progrès de ceux qui ont été avant lui, de même

ceux qui viendront après ne profiteront pas des siens. De plus, quel bien découle-t-il, pour l'humanité, de la vertu ?

Au point de vue du bonheur du genre humain, la vertu est stérile. *Mais il en est tout autrement* de l'élément intellectuel. Les vérités scientifiques sont toujours en mouvement et en progrès. Les inventions et les découvertes se conservent, se transmettent et s'accumulent. Les théories se succèdent, se complètent, se renouvellent, se remplacent les unes les autres; d'où il suit que ce n'est évidemment pas à l'élément moral, à la vertu qui est invariable, mais à l'élément intellectuel, à la connaissance, à la science que le progrès de la civilisation doit être rapporté.

Buckle va encore plus loin. Il pense, et il a le courage de le dire, que non seulement l'élément moral n'est pas un facteur du progrès, mais qu'il lui est contraire, et il se flatte de prouver par les faits de si surprenantes déclarations.

Veut-on, d'abord, se convaincre à quel point l'élément moral est inutile au progrès de la civilisation ? On n'a, dit Buckle, qu'à voir comment s'est réalisé le progrès en ce qui concerne la guerre. C'est un fait certain, que la guerre est de moins en moins en honneur chez les peuples civilisés. La preuve en est que la carrière des armes est de moins en moins recherchée dans les classes éclairées et aisées; elle est plutôt délaissée, comme l'était déjà la carrière ecclésiastique, au profit d'autres carrières, d'autres sphères de l'activité. Mais d'où vient ce changement ? Faut-il y voir un effet du progrès de la vertu, de la diffusion des sentiments de fraternité, de concorde, d'amour ? Non ! Il y a là uniquement un effet de causes purement intellectuelles. Ce changement tient d'abord au développement de l'industrie qui a ouvert à l'activité humaine une foule de voies nouvelles et dispensé un grand nombre d'hommes de s'enrôler et de passer leur temps à guerroyer pour vivre, comme cela se faisait autrefois.

C'est encore l'effet des lois de l'économie politique, qui, en établissant la solidarité des peuples fait, en quelque sorte, entendre une perpétuelle et puissante exhortation à

la paix. La facilité des communications est aussi pour beaucoup dans ce résultat. La vapeur a été plus efficace qu'un précepte moral pour éteindre la passion de la guerre : en rapprochant les nations les unes des autres, elle leur a permis de se connaître, et les a forcées de s'estimer et de s'aimer. C'est ainsi que le fléau de la guerre a été conjuré plutôt par le progrès de la science que par celui de la moralité.

Veut-on maintenant se convaincre que non seulement la moralité n'est pas nécessaire au progrès moral mais qu'elle lui est contraire ?

Que l'on réfléchisse à ceci : C'est qu'il n'y a pas au monde de fléau plus terrible que la persécution religieuse. Que de sang elle a fait couler ! Or, d'où vient la persécution ? L'histoire atteste que la plupart des persécuteurs ont été des hommes dont les mœurs étaient pures, le désintéressement absolu. A les juger au point de vue moral, leurs motifs étaient inattaquables. Mais plus leur zèle a été sincère, leur désintéressement complet, plus ils ont été malfaisants pour leurs frères, et s'il n'y a plus aujourd'hui de persécution religieuse, ce n'est pas au progrès de la moralité qu'on le doit, c'est au progrès de la connaissance ; s'il n'y a plus de persécution, c'est qu'on s'est mieux rendu compte de la nature de la vérité religieuse, et des effets désastreux, des conséquences funestes de la persécution.

Voilà quelques-uns des principes les plus importants dont Buckle est parti pour écrire l'histoire de la civilisation, et qu'il expose dans la longue préface qu'il a mise à cet ouvrage, avec une abondance de développements et un luxe étonnant de preuves empruntées à l'histoire de tous les temps et de tous les peuples.

A notre avis, la vérité et l'erreur, la saine raison et le sophisme se mêlent si bien dans les affirmations hardies de notre philosophe anglais qu'il n'est pas aisé de les démêler et de les séparer.

Essayons pourtant, en commençant par reconnaître ce qu'il y a de juste dans les vues de notre auteur. Rien de plus brillant, par exemple, et en même temps de plus vrai

que le tableau qu'il se complait à nous tracer du progrès intellectuel. Il ne nous en coûte nullement de reconnaître, avec Buckle, que les victoires que l'humanité, dans les temps modernes surtout, a remportées sur la nature, ont été aussi nombreuses qu'éclatantes, et que, dans le domaine de la science et des applications de la science à tout ce qui intéresse le bien être humain, les progrès accomplis sautent aux yeux de tous et ne sauraient être niés. Mais, d'abord, est-il exact de prétendre, ainsi que le fait Buckle, que tandis que l'élément intellectuel ou la force mentale est en progrès continuel, l'élément moral, au contraire, demeure stationnaire ? Où Buckle a-t-il vu que ces préceptes moraux qu'il cite, et qui, encore aujourd'hui, constituent pour nous le fond de la morale, remontent à l'origine même des sociétés ? D'où serait venue aux sociétés primitives la connaissance de ces vérités morales? D'une révélation surnaturelle primitive? Je ne crains pas de me tromper en affirmant que Buckle repousserait avec dédain une pareille explication. Mais en dehors de cette explication, je ne vois pas comment des hommes qui ne connaissaient rien, où à peu près, de la nature et de ses lois, des hommes qui, dans le domaine scientifique, étaient d'une ignorance à peu près absolue, auraient été, dans la connaissance des vérités morales, aussi avancés que nous le sommes. N'est-il pas plus vraisemblable et plus conforme à l'analogie, d'admettre que les deux progrès ont marché parallèlement, et que l'homme parti de la sauvagerie, c'est-à-dire d'un état où il ne concevait d'autre droit que la force, d'autre but que la satisfaction immédiate de ses instincts grossiers, s'est élevé peu à peu, par de lents et successifs progrès, à ces préceptes qui ordonnent de faire fléchir la force devant le droit, la passion devant le devoir, et l'intérêt particulier devant l'intérêt collectif? Prenez, par exemple, cette grande et importante vérité : l'égalité naturelle et originelle de tous les hommes! Cette vérité-là était-elle connue des sociétés anciennes? l'esclavage, sur lequel reposaient ces sociétés, n'en était-il pas la négation? Ne faut-il pas arriver jusqu'à des temps relativement rapprochés du nôtre, jusqu'au IIIe

et au IVe siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à Zénon, Epictète, Sénèque, pour trouver, chez quelques hommes d'élite, la claire connaissance de cette vérité? Il en est de même d'autres vérités aussi importantes, comme par exemple de celle-ci que la justice est due non seulement à l'ami, au compatriote, au concitoyen, mais aussi à l'étranger et même à l'ennemi; que l'homme n'appartient pas tout entier à l'Etat, qu'il ne lui appartient pas dans sa conscience; que le droit ne se fonde pas, en réalité, sur la législation écrite, sur les décrets d'un monarque ou d'une assemblée, mais plutôt sur cette raison naturelle et universelle que Cicéron appelait le lien commun des hommes et des dieux? Il s'en faut tellement qu'il n'y ait pas eu de progrès dans le domaine moral, je veux dire dans le domaine de la connaissance et de l'application de la vérité morale, que M. Janet affirme que d'Aristote à Marc-Aurèle, la philosophie ancienne a toujours été en développant les idées d'humanité, de bienveillance, d'égalité, et que la seule question qui se pose encore pour certains esprits, c'est celle de savoir si la philosophie ancienne est arrivée par elle-même à ces vérités, ou si elle les doit à une influence étrangère.

Et ce progrès moral apparaît tout autant dans le monde Juif et Chrétien, c'est à-dire dans le domaine de la morale appelée révélée, que dans celui de la morale dite naturelle! Objectera-t-on que la morale Juive, contenue dans le Décalogue, remonte au moins à quinze siècles avant Jésus-Christ? Mais même en attribuant une si haute antiquité aux préceptes moraux du Décalogue, contrairement aux données de la critique moderne qui ne les fait pas remonter plus haut que le règne de Josias, c'est-à-dire que la fin du VIIe siècle avant Jésus-Christ, les attribuant ainsi aux prophètes plutôt qu'à Moïse, il n'en est pas moins vrai que le progrès de la morale apparaît de Moïse aux prophètes et des prophètes à Jésus-Christ; on ne peut nier que la morale des prophète ne l'emporte en pureté et en profondeur sur celle des Juges, comme celle de Jésus-Christ l'emporte sur celle des prophètes. En plaçant l'intention au-dessus de

l'acte, en attachant plus de prix à la dispositiou du cœur qu'au rite, à la pratique, en ne se contentant pas d'exiger de l'homme à l'égard du prochain, la justice, en lui demandant le dévouement, l'amour, en faisant consister toute la morale dans l'amour, le christianisme a fait faire à la morale un grand pas en avant. N'oublions pas, d'ailleurs, que le progrès de la morale ne consiste pas seulement dans l'apparition de maximes morales nouvelles et supérieures à celles qui avaient eu cours jusque-là, mais qu'il consiste aussi dans l'accent nouveau, la puissance nouvelle que la parole et la vie de certains hommes donnent aux préceptes anciens, aux maximes déjà connues. On s'est plu, de nos jours, et même depuis longtemps déjà, à contester toute originalité et toute supériorité à la morale évangélique ; pour cela on a rapproché des maximes évangéliques les plus belles, les maximes de la philosophie ancienne qui ressemblent le plus aux premières ; mais comment nier que les plus belles des maximes morales connues avant Jésus-Christ, ont emprunté, à Jésus-Christ lui-même, à sa personne et à sa vie, une autorité, une force, qu'elles étaient bien loin d'avoir, dans la bouche ou sous la plume d'un Sénèque ou d'un Cicéron, ou même d'un Epictète ou d'un Marc-Aurèle ? Comment nier enfin que pour disposer l'homme au bien, à la pureté, à la patience, à l'oubli de soi, à la miséricorde et au pardon, ce qui est après tout le but de la morale, le Christianisme a une efficacité à laquelle nulle autre philosophie, nulle autre religion ne sauraient prétendre ? Un des maîtres de la pensée moderne, M. Taine, vient de le reconnaître avec une sincérité, et de le proclamer avec une force et une éloquence auxquelles nous sommes heureux de rendre hommage.

Ainsi donc, tout en convenant que le progrès scientifique proprement dit, le progrès de la connaissance des lois de la nature et de l'application de ces lois à la vie, est plus frappant, plus éclatant et plus facile à constater que le progrès moral, nous ne saurions souscrire à cette affirmation absolue de Buckle que les vérités morales, connues de tous les temps, sont demeurées stationnaires.

Que dire maintenant des faits que Buckle allègue à l'appui de sa thèse que la morale ne sert de rien, et n'est pour rien dans la civilisation? Il invoque, nous l'avons vu, le fait de la guerre, et soutient que si, aujourd'hui, elle diminue d'importance et tend à disparaître, ce n'est pas, tant s'en faut, le résultat d'un progrès moral, ce n'est pas que les hommes soient devenus meilleurs, plus justes, moins cruels, plus respectueux des biens et de la vie d'autrui, c'est plutôt parce que, d'une part, l'industrie et le commerce, en rapprochant de plus en plus les peuples, ont mieux mis en lumière le lien de la solidarité qui les unit.

Ce qu'il y a de mieux à dire pour expliquer les pages où Buckle célèbre, avec un accent lyrique, les bienfaisants effets de l'industrie, du commerce, de l'économie politique et de l'artillerie perfectionnée, et leur influence pour prévenir les guerres, c'est que ces pages ont été écrites avant la terrible guerre de 1870. Buckle les eût-il écrites après? Cette guerre affreuse entre deux nations voisines, rapprochées, certes, l'une de l'autre par le commerce et l'industrie, marchant l'une et l'autre à la tête de la civilisation, n'eût-elle pas cruellement désabusé le philosophe Anglais? Ne lui eût-elle pas montré combien étaient sinon fausses au moins exagérées, les espérances qu'il fondait sur les bienfaisants effets du progrès purement industriel, commercial, scientifique? Ne lui eût-elle pas montré ce qu'elle nous a montré clairement à nous-mêmes, à savoir que si le perfectionnement des armes rend les guerres moins fréquentes, il les rend aussi plus terribles? que si le commerce et l'industrie, les chemins de fer et les télégraphes rapprochent les peuples, ce n'est pas toujours pour les disposer à s'aimer davantage, à s'unir plus étroitement, mais, trop souvent aussi, pour faire éclater leurs antipathies de race, réveiller le souvenir de leurs guerres passées et en faire éclater de nouvelles? que c'est fonder la paix des peuples sur une base bien peu sûre, que de la fonder sur les intérêts, attendu que l'intérêt divise les hommes plus souvent qu'il ne les unit? attendu que si le principe de la solidarité universelle des intérêts est vrai en théorie,

en fait c'est la loi contraire, la loi du combat pour la vie qui l'emporte pour le moment et qui l'emportera sans doute encore bien longtemps ? et qu'enfin tant que cette solidarité universelle des intérêts ne sera pas devenue évidente, tant qu'elle ne sera pas un fait, c'est-à-dire pendant des siècles encore, la diffusion des sentiments de philanthropie, de douceur, de bienveillance, de pardon, sera un moyen salutaire de prévenir les guerres ou de les rendre moins féroces, quand on n'aura pas su ou pu les prévenir ?

Buckle contesterait-il, d'ailleurs, que les adoucissements apportés de nos jours dans la manière de faire la guerre, que le développement des principes qui constituent ce qu'on appelle le droit des gens, ne soient l'effet d'un progrès moral ? C'est donc, à notre sens, une erreur grave de sa part de soutenir que l'élément moral est totalement impuissant pour le progrès et que si la guerre a diminué et diminue chaque jour d'importance — ce qui, hélas ! est loin d'être prouvé ! — le progrès de la moralité n'y est pour rien.

Mais, nous l'avons dit, notre auteur va plus loin. D'après lui, l'élément moral n'est pas seulement inutile, stérile pour la civilisation, il est positivement nuisible, malfaisant ; c'est un danger, un fléau dont il faut se garder, et la preuve de ce prodigieux paradoxe, Buckle croit la trouver dans le fait des persécutions : Elles ont été, dit-il, une des calamités les plus épouvantables ; or, d'où viennent les persécutions ? Elles viennent, d'après Buckle, de la vertu associée à l'ignorance. Les persécuteurs les plus impitoyables ont été, dit-il, des hommes désintéressés, honnêtes, vertueux, et l'étendue du mal qu'ils ont fait se mesure précisément à la sincérité de leur zèle et à la pureté de leurs intentions ; moins désintéressés, moins sincères, moins purs, ils auraient été moins funestes. Quels sont, par exemple, les empereurs Romains qui ont persécuté le plus cruellement ? Ce sont les plus vertueux, les meilleurs ! Les Julien, les Marc-Aurèle ! De même dans les temps modernes : Philippe II, le duc d'Albe, Torquemada et tous les inquisiteurs dont on ne saurait trop maudire les cruautés, étaient des hommes de mœurs pures

et d'intentions honnêtes ; leur caractère moral était inattaquable; mais c'est précisément là ce qui a fait d'eux les fléaux de l'humanité, et si la persécution a cessé, ce n'est nullement l'effet d'un progrès moral, mais uniquement le résultat d'un progrès intellectuel. On a enfin compris le mal que la persécution fait à la vérité dont elle retarde la marche, entrave les progrès; on s'est aussi mieux rendu compte de la nature de la vérité religieuse qui ne peut s'imposer parce qu'elle n'est pas évidente ou que son évidence est toute subjective.

Arrêtons-nous un moment à ces affirmations si graves que Buckle émet avec une si sereine et si tranchante assurance ! On croit rêver quand on entend cet auteur déclarer sans détour qu'à tout prendre la vertu est funeste, et qu'un Néron ou un Heliogabale valent mieux qu'un Titus ou un Marc-Aurèle pour le bonheur de l'humanité ! Si loin qu'on puisse pousser le paradoxe, on a tort de le pousser au point de blesser à la fois la raison et la conscience, et on les blesse positivement quand on affirme que la vertu est nuisible, et qu'il importe de la tempérer pour en prévenir les funestes effets. La conscience, qui croit d'instinct que la vertu produit le bonheur, comme le vice le malheur, est révoltée d'une pareille affirmation !

Mais ne nous contentons pas d'une simple protestation, et voyons ce que nous avons à répondre à Buckle sur ce point :

Nous lui répondons d'abord qu'il confond la moralité et le sentiment religieux, ce qui est une confusion bien étrange de la part d'un philosophe d'un savoir aussi vaste et d'un esprit aussi pénétrant que le sien. Que Buckle, en effet, eût, comme tant d'autres, rendu le sentiment religieux responsable des persécutions, il n'y aurait eu là rien qui nous eût surpris. Il est bien sûr que le sentiment religieux, s'il n'est sévèrement surveillé, contrôlé par la raison, s'exalte jusqu'au fanatisme qui allume la persécution; mais autre chose est le sentiment religieux, autre chose le sentiment moral, la moralité, et l'on ne voit vraiment pas ce qu'il y a de commun entre celle-ci et la persé-

cution, ni comment l'une peut conduire à l'autre. Les persécuteurs, dit Buckle, ont été des hommes honnêtes, désintéressés, sincères. En admettant le fait comme étant aussi général que Buckle se plaît à l'affirmer — bien plus, certes, dans l'intérêt de sa thèse générale que par sympathie pour les persécuteurs, — la sincérité n'est pas la moralité, elle n'en est qu'un élément, important, je le veux, mais à lui seul insuffisant pour constituer la vertu, puisqu'elle peut s'associer et qu'elle s'associe souvent, non seulement avec l'erreur, mais même avec le crime. Donc, de ce qu'il y a eu des persécuteurs désintéressés, sincères, on n'a pas le droit d'en conclure que la persécution est un fruit empoisonné de la moralité, de la vertu, puisque — encore une fois — autre chose est la sincérité, autre chose la vertu. Mais quand même il arriverait que la moralité la plus élevée se rencontrât, chez le même homme, avec le zèle persécuteur le plus ardent, qu'en faudrait-il conclure ? Que ce zèle persécuteur est l'effet de la moralité ? Et de quel droit? N'est-il pas plus naturel de penser que cet esprit de persécution est un effet du fanatisme lequel, en effet, n'est pas, lui, exclusif de la moralité ? Un même homme peut être moral et fanatique ; si, de plus, il est persécuteur, il le sera non pas parce qu'il est moral, mais parce qu'il est fanatique. On n'a donc pas le droit d'imputer à la moralité ce qui est l'effet du fanatisme. Maintenant il est juste de reconnaître avec Buckle que plus un fanatique sera moral, au sens le plus restreint de ce mot, c'est-à-dire sincère dans son fanatisme, dépréoccupé de lui-même, ardemment désireux de faire triompher ce qu'il regarde comme la vérité, de sauver l'âme de ses frères, plus les effets de son fanatisme pourront être terribles. C'est le cas d'appliquer ici le mot bien connu : *Optimi corruptio pessima.* Mais remarquons toujours que le coupable c'est le fanatisme, cette corruption du sentiment religieux, non la vertu ou la moralité.

En réalité, les persécutions que les princes ont exercées, ne procédaient le plus souvent, ni de la moralité de ces princes, comme Buckle l'avance à tort, ni de leur fanatis-

me, mais des calculs de leur politique qu'ils décoraient du du nom de raison d'Etat, mais de leur ambition, de leur cupidité, de leur orgueil que flattait la pensée d'être les maîtres des âmes comme des corps de leurs sujets, en un mot des passions les plus détestables, ou, en d'autres termes, du défaut de moralité, de l'immoralité, ce qui est précisément le contraire de la thèse de Buckle. Si l'on voulait prouver par des exemples la vérité du point de vue contraire à celui de Buckle, il ne serait pas besoin d'en prendre d'autres que ceux des princes anciens ou modernes dont Buckle a invoqué le nom et auxquels il serait trop aisé d'en ajouter bien d'autres. Nous pensons donc qu'il ne doit rien rester de cette thèse aussi paradoxale qu'immorale de Buckle, selon laquelle la vertu ne serait pas seulement inutile mais serait nuisible, funeste à la civilisation, au progrès, au bonheur de l'humanité!

L'erreur capitale de Buckle, erreur que d'autres historiens ou théoriciens de la civilisation moderne ont commise avec lui, est de s'être laissé éblouir par l'éclat et la fécondité de l'élément intellectuel, scientifique, au point de n'avoir vu que lui, d'avoir cru qu'il était tout et que l'élément moral n'était rien.

A ce tableau brillant que Buckle s'est plu à nous tracer des bienfaits de la science sans la moralité, comme il serait aisé d'opposer un tableau contraire, celui des maux de toute sorte qu'enfante le savoir, quand il n'est pas accompagné de la moralité ! Ce n'est pas ici le lieu de tracer un pareil tableau; qu'il nous suffise de dire à ceux qui seraient tentés de se laisser séduire par les théories de Buckle : « Vous craignez les maux qui peuvent résulter de ce que vous appelez, vous, la moralité, la vertu, et de ce que j'appelle, moi, plus justement, je crois, le sentiment religieux égaré, perverti, la foi ignorante et aveugle; et vous avez raison de les craindre !... mais les maux que peuvent enfanter l'intelligence, la science, séparées de la moralité, ne sont-ils pas plus redoutables encore ? Je le reconnais avec vous, le croyant sincère peut faire, s'il est ignorant, beaucoup de mal ; il en peut même faire d'autant

plus qu'il est plus sincère; mais l'homme intelligent, savant, qui n'a pas de scrupules, parce qu'il n'a pas de moralité, ne peut-il pas en faire encore davantage ? N'est-ce pas ici le cas de rappeler ces fortes paroles de Bossuet qui se rapportent si bien à notre sujet, et que l'on peut, sans crainte, généraliser dans leur application : « En vain pensez-vous faire un bon magistrat avant de faire un homme de bien;.... il faut composer un homme en lui-même avant que de méditer quel rang on lui donnera parmi les autres, et si l'on ne travaille sur ce fonds, toutes les autres vertus, si éclatantes qu'elles puissent être, ne seront que des vertus de parade et appliquées par le dehors, qui n'auront point de corps et de vérité ».

Sans nier la part immense qui, dans l'œuvre de la civilisation, revient à l'industrie, à l'art, à la science, à l'élément intellectuel, en un mot, nous pensons qu'il faut faire à l'élément moral, à l'honnêteté, à la vertu, une part encore plus grande. Sans doute la vertu étant individuelle, enfermée dans l'âme de chacun de nous, on peut se demander comment elle contribue au progrès de la civilisation; sans doute tout progrès qui se conserve et se transmet est un progrès de l'esprit, une manifestation du progrès intellectuel; sans doute encore, l'amélioration morale de l'individu, bornée à l'individu, n'est pas une partie intégrante, un élément intrinsèque du progrès; mais si elle n'en est pas la matière, elle en est du moins la condition essentielle, parce qu'elle en est l'appui, le soutien nécessaire [1].

Oui, s'il n'y a pas dans les âmes énergie morale, bonne volonté, droiture des intentions, noblesse des sentiments, que valent les progrès accomplis dans le domaine de l'art, de l'industrie, de la connaissance proprement dite? Tout cela est faux, menteur, fragile, instable; tout cela se corrompt, en quelque sorte, et tourne finalement au plus grand mal de la société. Proudhon a dit : « Le progrès a sa base d'opération dans la justice, et sa force motrice dans

1. Bouiller. *Morale et Progrès.*

la liberté ». Il suffit, en effet, d'y penser pour comprendre que c'est le progrès moral individuel qui est, en définitive, la base de tous les autres progrès, qui les supporte et les soutient. Et comment, en effet, tout pourrait-il aller bien, au dehors, dans la société, alors que tout irait mal, au dedans, dans les individus, au fond des cœurs ? Comment l'ensemble serait-il sain, quand chacune des parties dont il se compose serait corrompue ? La société est-elle autre chose que la collection des âmes libres qui la composent et qui s'y succèdent ? La considérer indépendamment de ces forces individuelles, de ces âmes libres, n'est-ce pas une pure illusion, une illusion semblable à celle des réalités du moyen-âge, seulement plus dangereuse et plus funeste ? Le progrès ne se fait pas tout seul. Ce sont des individus libres qui en sont les instruments et les agents, ou les dépositaires et les gardiens. Comment l'édifice serait-il solide, si les étais en étaient vermoulus ? (Bouiller, *Morale et Progrès*, p. 227.)

Les destinées de la civilisation sont donc dans la plus étroite liaison avec la valeur morale de ces personnes libres, avec le bon ou le mauvais emploi qu'elles font de leur intelligence et de leur liberté.

On a dit bien des fois, et avec raison, que la bonne volonté, la vertu est, au sein de la société, comme le sel, qui conserve et sans lequel tout se corrompt ; oui, tout, même ce qu'il y a de meilleur après la vertu, la liberté, l'instruction, la science. Malheur à la nation chez laquelle l'élément moral tombe au-dessous de l'élément intellectuel ! à la nation qui place la science, le talent, au-dessus du bien moral et de la vertu ! Elle dégénère fatalement, comme le montre l'histoire de la Grèce dans l'antiquité, et comme il y a lieu de craindre que ne le montre aussi l'histoire des peuples contemporains. Que pourrait être un peuple chez lequel le savoir serait tout, tandis que l'honneur, le courage, le désintéressement, le sentiment du devoir, la noblesse de l'âme, la pureté des mœurs y seraient tenus pour rien ? Ce peuple serait condamné à décliner rapidement et à périr, si toutefois il avait pu vivre

jusque là. Channing a dit : « L'exaltation du talent au-dessus de la vertu est la grande malédiction du siècle » ! L'exaltation du talent ou de la science au-dessus de la vertu, là est l'erreur capitale de Buckle et la condamnation de son système.

E. GACHON.

LES UNIONS

D'ANCIENS CATÉCHUMÈNES

Depuis quelques mois, surtout en Suisse, la presse religieuse s'occupe des *Unions d'anciens catéchumènes*. Ayant fondé, en 1887, une institution de ce genre, je crois utile de répéter ici ce que je disais, le 16 octobre 1888, à la *Conférence évangélique libérale* réunie dans le Petit Temple de Nimes.

Je me permis alors de paraphraser un mot célèbre de Siéyès et de poser les questions suivantes : au point de vue de la vie de nos églises et, par conséquent,de l'avancement du règne de Dieu parmi nous, que représentent les *Unions d'anciens catéchumènes ?* L'avenir. — Que sont-elles ? Rien ou presque rien. — Que convient-il qu'elles soient ? Tout ou presque tout. Parlant sans exagération, je crois non seulement à leur utilité, mais encore à leur nécessité.

Il est bien entendu qu'elles ne s'opposent pas aux *Unions chrétiennes de jeunes gens* [1], qu'elles ne doivent pas

1. Nous recommandons deux brochures très intéressantes et dont voici les titres :

Les Unions chrétiennes de jeunes gens. Leur raison d'être. — Leur origine. — Leur but. — Moyen de les fonder et d'assurer leur stabilité.

Discours prononcés à l'occasion de la pose de la première pierre du bâtiment de l'Union chrétienne des jeunes gens de Paris, le 11 juin 1892, par M. Alfred ANDRÉ, président du Conseil d'administration de la Société anonyme immobilière de l'Union ; Louis VERNES, président du Consistoire de Paris, de l'Eglise réformée ; Etienne BUSCARLET, président de l'Union chrétienne des jeunes gens de Paris.

leur faire concurrence. Elles sont autre chose. Quoi ? Je vais essayer de le dire en m'adressant à l'un de mes collègues.

*
* *

Vous voulez, mon cher collègue, fonder une *Union d'anciens catéchumènes*. A cet effet, vous remontez à cinq ou six ans en arrière et vous convoquez, un soir, chez vous, les jeunes gens que vous avez admis à la Sainte-Cène et avec lesquels vous n'avez eu, depuis lors, que des relations très espacées ou peut-être nulles. Au village, où le pasteur connaît tout le monde, rien de plus aisé. A la ville, c'est plus difficile, mais on arrive; ici, vouloir, c'est pouvoir. Quelques jeunes gens, peut-être cinq ou six, peut-être cent ou cent cinquante, poussés les uns par la curiosité, les autres par le bon souvenir qu'ils ont gardé de leur pasteur, répondent à l'appel. Les voilà sous vos yeux, dans vos mains. Qu'allez-vous leur dire ? Allez-vous leur demander s'ils sont convertis et chrétiens ? Je dois vous prévenir charitablement que cette seule question les fera fuir, et que, si vous les rattrapez, vous serez bien habile. Allez-vous leur demander d'accepter la base dogmatique des *Unions chrétiennes de jeunes gens de France?* Ces unions ont pour but « de réunir dans une même association les jeunes gens qui, regardant Jésus-Christ comme leur unique Sauveur et leur Dieu, selon les Ecritures divinement inspirées, veulent être ses disciples dans leur foi et dans leur vie, et travailler ensemble, avec le secours du Saint-Esprit, à étendre parmi les jeunes gens le règne de leur Maître ». Lisez, mon cher collègue, lisez à vos anciens catéchumènes cette formidable formule et vous vous convaincrez qu'elle est une machine pneumatique de premier ordre. N'oubliez pas que votre but est de convertir vos jeunes gens et d'en faire des chrétiens. Or, le but, c'est le point d'arrivée et non le point de départ. Pour commencer, parlez à leur cœur; dites-leur combien vous avez été attristé de les perdre de vue après leur première communion ; parlez à leur conscience; rappelez-leur les promesses solennelles faites avant d'approcher de la sainte table; faites-leur sentir que vous les

aimez et invitez-les à revenir vous voir aux jours et heures que vous leur indiquerez pour faire toutes sortes de belles choses que vous leur enseignerez au fur et à mesure. Car, ne vous le dissimulez pas ; ces jeunes gens n'ont du Christianisme qu'une faible teinture. Le but suprême de l'*Union* que vous voulez fonder, c'est de les transformer en chrétiens véritables, en membres vivants du corps de Christ. Ce but s'atteint progressivement. Il faut d'abord intéresser les jeunes gens; puis vous les attacher et les attacher à l'église; et, en même temps, travailler en eux à la grande œuvre de la nouvelle naissance et leur communiquer une foi pure et forte. Ce dernier point ne saurait être la base de l'édifice; il n'en peut être que le couronnement.

Il s'agit donc d'intéresser des jeunes gens qui ne vous apportent que des dispositions mélangées et une certaine dose de bonne volonté. A cet effet, j'estime qu'il est bon de constituer un groupe. S'il est très peu nombreux, le pasteur sera le Comité et représentera le règlement. — Mais, dira-t-on,c'est de l'autocratie,c'est de l'arbitraire! – J'en conviens, et j'affirme que, dans certains cas, il faut savoir ne pas reculer devant l'arbitraire et se poser, non pas en autocrate honteux, mais en autocrate fièrement déclaré. C'est dans le cas où, partant de principes universellement tenus pour moraux et religieux, on entreprend de les inculquer à des ignorants ou à des faibles dont on veut faire l'éducation. N'agissez-vous pas ainsi vis-à-vis de vos enfants? Et comment voulez-vous faire du parlementarisme avec des jeunes gens de 15 à 16 ans? Le parlementarisme! Ils ne connaissent ce microbe-là que par ouï-dire, parce qu'ils en ont vu les effets désastreux par quelque compte-rendu des séances de la Chambre. Mais gardons-nous de la politique. Si le groupe est ou devient nombreux, c'est-à-dire atteint ou dépasse le chiffre de quinze à vingt, le pasteur désignera lui-même un petit Comité, composé d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un bibliothécaire et de deux au trois censeurs. — Mais on se récrie peut-être : « Quoi! le pasteur les désignera lui-même! Quel abus d'autorité! C'est un despote oriental

que votre pasteur! » — C'est possible. Néanmoins, je crois et persiste à croire qu'il doit conserver la direction suprême au risque de paraître despote. Car, d'abord, il choisira les plus dignes, tandis que le suffrage universel, cette glorieuse conquête des temps modernes, désignerait les plus grands — en stature — ou les plus bruyants; le suffrage universel a de ces aberrations là... parfois, disent les optimistes; presque toujours, disent les pessimistes. Ensuite, suivant les cas, il stimulera l'ardeur des jeunes dignitaires ou leur serrera les freins, évitant ainsi ou supprimant du coup les discussions oiseuses et les personnalités blessantes qui désolent toutes les associations humaines.

Le Comité une fois constitué, il s'agit de savoir de qui se composera le groupe et comment il se recrutera. Faut-il, imitant les *Unions chrétiennes*, distinguer diverses catégories de membres, d'abord, des membres de moins de 16 ans, constituant ce qu'on appelle des *Unions cadettes*, ensuite des membres actifs, c'est-à-dire chrétiens et convertis, travaillant dans toutes les branches de l'œuvre, puis des membres honoraires, des membres associés, des membres visitants, que sais-je encore, jusqu'à des membres *morts?* Je ne le pense pas. Tous ces rouages sont trop compliqués. Deux catégories me paraissent suffire; d'un côté, les honoraires, hommes faits d'une moralité irréprochable et profondément attachés à la Réforme et à l'Evangile, *raræ aves*, mais qu'on peut trouver cependant. Ils donneront l'influence de leurs personnes, leur appui moral, leurs conseils,... et les quelques fonds nécessaires à la marche de l'œuvre. L'*Union* elle-même ne sera composée que de membres actifs qui se recruteront eux-mêmes, paieront, s'il y a lieu, une légère cotisation et participeront à toute l'activité de l'*Union*.

Avant d'aller plus loin, il importe de résoudre une question générale. Les *Unions chrétiennes de jeunes gens* sont fondées « sur le principe de l'alliance évangélique et ne relèvent d'aucune église particulière ». Elles sont donc indépendantes des églises au sein desquelles elles se développent. Fédérées d'abord par nation, elles ont fini par créer

entre elles un lien international effectif, ce qui leur permet de tenir des conférences universelles. Devrions-nous, le cas échéant, marcher sur leurs traces et tacher de réaliser une organisation semblable à la leur? A mon avis : non. Sans doute, de loin, une conférence universelle brille et parle aux imaginations. De près et quand on juge froidement, on se demande si le résultat obtenu est proportionné aux efforts accomplis. Et puis, dans ces conférences internationales, ne se nourrit-on pas parfois de chiffres et d'illusions? Que de discussions superficielles et parfois même étrangement futiles! N'a-t-on pas, à un moment donné, discuté sur la confection d'un insigne international? En tout cela, je vois plus d'agitation que de véritable vie morale et religieuse. Si nous parvenons à fonder quelques *Unions d'anciens catéchumènes*, j'estime qu'il sera suffisant de les mettre en relations épistolaires; car, à mes yeux, ces *Unions* devront être l'œuvre spéciale et exclusive de chaque église et de son ou de ses pasteurs. Il ne faut pas qu'elles reposent sur le principe de l'alliance évangélique de manière à vivre de leur vie propre, à se rendre tout-à-fait indépendantes et à former, au sein de nos églises, des espèces d'églises laïques ayant à leur tête des pasteurs laïques . N'est-ce pas ce qui arrive un peu aux *Unions chrétiennes de jeunes gens?* Nous allons nous en convaincre en déterminant le rôle qui doit être assigné aux *Unions d'anciens catéchumènes*.

*
* *

Dans un élan de lyrisme, un unioniste chrétien s'écriait: « Nous devons tout oser, tout entreprendre ». Et je vous assure que la liste de ce qu'il fallait oser et entreprendre était copieuse. Vous allez en juger :

Les *Unions chrétiennes* célèbrent des *cultes*, tiennent des *réunions de prières* où chacun prie quand l'Esprit le pousse et l'inspire, enfin dirigent des *classes bibliques* où l'on étudie les Livres Saints à grand renfort de rapprochements arbitraires de textes. Eh bien, rien de tout cela ne me plait beaucoup. Que voulez-vous? Je le reconnais franchement; je me sens au cœur la jalousie de mes prérogatives de pasteur. Le culte public, c'est à nous qu'il appar-

tient de le célébrer, dans le temple; c'est ainsi, mais ainsi seulement, qu'il est ce qu'il doit être, ouvert à tous et s'adressant à toutes les consciences pour produire le repentir, la nouvelle naissance et la foi. Qu'on célèbre des cultes, qu'on tienne des réunions de prières hors du temple et sans faire appel à notre ministère, chacun est libre. Mais alors, qu'on prenne bien garde de ne pas verser dans une exaltation factice et de ne pas développer l'orgueil spirituel. Qu'on évite de répéter à satiété des phrases stéréotypées et de dénaturer l'adoration en délayant à perpétuité ce qui peut être dit en quelques mots. Les *Unions chrétiennes de jeunes gens* n'évitent pas toujours ces écueils. Si je les leur signale, c'est uniquement par intérêt et par affection pour elles. Je n'aime pas non plus beaucoup leurs études bibliques. Il me serait aisé d'en montrer de singuliers échantillons. Un seul suffira. Le sujet donné est celui-ci : *Une chose.* Voilà qui est précis et palpitant. Et la tractation est celle-ci : « Je sais une chose (Jean, IX, 25). — Je fais une chose (Philippiens, III, 14). — J'ai désiré une chose (Psaume XXVII, 4). — Il te manque une chose (Marc, X, 21). — Une seule chose est nécessaire (Luc, X, 42. ») [1]. On lit tous ces passages ; on les rapproche ; on les commente ; — qui sait à quelle torture on les soumet ? — et alors, vous représentez-vous la somme de confusions et d'idées fausses qui prennent place dans ces jeunes têtes ? Nous qui savons les difficultés que présente l'étude de la Bible, nous ne pouvons que frémir de la voir ainsi maltraitée par des jeunes gens bien souvent dépourvus de lumières et d'expérience. Au fond de ce désir de célébrer des cultes, de tenir des réunions de prières, de diriger des classes bibliques, qu'y a-t-il ? L'amour des âmes, le souci de leur salut ? Assurément. Mais il y a aussi, conscient ou inconscient, l'esprit sectaire, la passion du conciliabule. N*** ne saurait se contenter de la table de famille ; il se fait donc servir dans sa chambre des mets recherchés. Peut-être y a-t-il aussi le goût de la parade, la tendance à sortir du rang pour parler, prêcher et pontifier.

1. L'*Espérance*, 35e année, N° 5. Lyon, 15 août 1888, q. 26.

C'est pourquoi, j'estime que les *Unions d'anciens catéchumènes* ne devront avoir ni culte particulier, ni réunions de prières, ni classes bibliques. Leurs membres n'ont qu'à aller régulièrement au temple, à célébrer le culte individuel ou de famille, à lire leur Bible simplement et en consultant leur pasteur si quelque passage les embarrasse. N'oublions pas d'ailleurs que ces *Unions* ont pour but de rattacher les anciens catéchumènes au pasteur et à l'église, après les avoir intéressés. Ce serait se condamner à un échec certain, que de les réunir à part pour leur présenter les objets, — cultes, prières, instructions, — dont ils se sont éloignés et auxquels précisément on veut les ramener en réveillant leur affection pour leur pasteur et leur amour pour l'église.

Les *Unions chrétiennes de jeunes gens* ne se contentent pas de célébrer des cultes, de tenir des réunions de prières et de diriger des classes bibliques. Elles s'occupent encore d'*évangélisation directe* et de *mission intérieure*, de *colportage*, de *placement de Bibles et de traités*. Ceci est évidemment à la portée de leurs membres les plus âgés, mais serait difficilement réalisé par les plus jeunes, et, par conséquent, par nos *Unions d'anciens catéchumènes*. Inutile d'insister.

Les *Unions chrétiennes de jeunes gens* font aussi donner des *conférences publiques*; elles s'intéressent aux *écoles du Dimanche et du Jeudi*, aux *catéchumènes et aux malades*. Que pouvons-nous leur emprunter de ces quatre chefs? Les conférences publiques? Je le crois. Il est bon que l'église au sein de laquelle s'est fondée une *Union d'anciens catéchumènes*, connaisse cette œuvre et s'y intéresse. Or, le meilleur moyen n'est-il pas d'organiser, avec l'aide de l'*Union*, des conférences instructives, moralisantes ou religieuses qui mettront celle-ci en relief en même temps qu'elles jetteront la bonne semence dans nos populations? L'*Union* s'intéressera-t-elle aux écoles du Dimanche et du Jeudi? Assurément. Inspirer aux anciens catéchumènes une véritable affection pour ces écoles, faire naître en eux le désir d'y prendre part comme moniteurs et les préparer

à ce rôle, voilà une œuvre excellente et qu'il suffit d'indiquer. Pour ce qui concerne les catéchumènes et les malades, nos jeunes gens ne seront-ils pas un peu jeunes pour des œuvres aussi difficiles? Ah, si nous avons le bonheur de les conserver dans l'*Union* jusqu'à vingt-cinq ou trente ans, si nous réussissons à en faire ce quelqu'un que tout pasteur entrevoit dans son rêve et dont les plus grandes églises ne présentent que de rares exemplaires, je veux dire: un laïque pieux, alors, d'eux-mêmes, ils s'occuperont des catéchumènes et des malades; ils seront de précieux auxiliaires pour le pasteur. Nous préparer de tels auxiliaires; voilà le but que nos *Unions* ne doivent jamais perdre de vue.

Mais revenons aux *Unions chrétiennes de jeunes gens*. A côté des œuvres dont je viens de parler et que je qualifierai d'ecclésiastiques, elles ont leurs œuvres propres. D'abord certains *délassements:* en Allemagne des sections de *tir*, de *musique instrumentale* (fanfares) et de *chant*; en Angleterre des sections de *gymnastique*; ailleurs, des jeux comme *échecs*, *dames*, *dominos;* ailleurs encore, des *courses* dans la campagne. Ensuite, certains moyens d'instruction et d'édification: *salles de lectures* avec *journaux et bibliothèques*, *cours du soir*, *lecture* et *chant sacré*. Vous parlerai-je des délassements? Evidemment dans les *Unions d'anciens catéchumènes* telles que je les conçois, il en faut. On l'a dit avec raison: « L'union ne doit pas être une petite église.... Il faut qu'elle possède une activité qui lui soit propre, que ses réunions soient des réunions de jeunes gens et qu'elles conservent ce caractère » [1]. Or, les jeunes gens sont gais; ils le sont d'autant plus qu'ils sont plus purs; le rire, le bon rire franc et large, jaillissant du cœur comme un éclat de vie, ce rire est sain et résonne comme le témoignage d'une bonne conscience. Ce qui prouve la démoralisation de nos jeunes gens; c'est qu'ils ne savent plus rire. Il faut donc que dans leurs réunions, nos jeunes gens trouvent parfois un divertissement hon-

1. *Loc cit*, p. 8. — p. 23

nête. Mais lequel? Un tir? Non; c'est l'affaire de l'armée. De la gymnastique? Non; toutes les écoles en ont. Des jeux? Non; du jeu pour l'honneur au jeu pour l'argent, la pente est glissante. Ne bâtissons pas notre maison au bord d'un abîme. De la musique instrumentale? Non; neuf fois sur dix, on n'aurait pas les éléments et puis, cela demande une assez grosse installation et fait trop de bruit. Alors quoi! Des courses dans la campagne? Oui, certes. Voilà qui est pratique et bon. Cela s'obtient avec de bonnes jambes et réveille le sentiment de la nature si éteint aujourd'hui. On peut y joindre de petites soirées littéraires ou musicales desquelles la note franchement comique ne sera point bannie. Le pasteur peut, sur ce point, donner carrière à son imagination et avoir de temps en temps une idée nouvelle, pourvu que ses inventions tendent à sanctifier toutes les jeunes âmes qu'il a intéressées et rattachées à lui et à l'église. Oui, sanctifier les âmes des membres de l'*Union*, voilà le but. Pour l'atteindre, il faut travailler. Toute *Union* qui ne fait rien, périt. Nos jeunes gens travailleront donc. Il leur faut une salle de lecture avec une bibliothèque soigneusement composée et des journaux triés sur le volet. Mais ici, se dresse une difficulté redoutable. Ce n'est pas mon collègue de la ville qui me la signale; c'est celui du village. « Et où, s'écrie-t-il, où voulez-vous que je trouve des fonds pour louer une salle, avoir une bibliothèque et des journaux »? Evidemment, cher collègue, pas dans notre poche; car une dure expérience m'a appris que ce qu'on y trouve, c'est plutôt le *fond* que des *fonds*. Mais, voyons; ne criez pas à l'impossible avant d'avoir examiné. Une salle? Mais la sacristie est toute indiquée. Vous n'aurez qu'à la nettoyer, — ce qui dans bien des cas ne sera pas inutile — et à la chauffer en hiver. Que si elle est par trop rudimentaire, dans un village, il y a toujours une bonne âme qui vous prêtera une salle ou qui, en désespoir de cause, vous la louera pour un prix modéré. Fort bien; mais pour les livres et les journaux? Et n'avez-vous pas la *Mission intérieure* qui vous donnera des livres et qui publie un *Journal* et une *Revue*?

Adressez-lui vos demandes; et, en échange, faites une collecte annuelle pour elle. Dites: « Je veux », et la chose sera, n'en doutez pas. Une fois votre *Union* logée et nourrie, qui vous empêchera d'aller de l'avant? Deux fois par semaine, de huit à neuf ou neuf heures et demie, vous ouvrirez votre salle de lecture. Une fois par semaine vous donnerez une leçon de lecture ou de chant sacré, et vous vous préparerez ainsi des lecteurs et des chantres, ce qui, croyez-le, ne sera pas sans utilité pour la dignité du culte. Une fois par semaine aussi vous ferez un petit cours, soit sur l'histoire de l'Eglise, soit sur une période de notre histoire littéraire, soit sur un point de science. Ces causeries familières ne vous coûteront aucun effort et produiront des résultats dont vous serez vous même étonné. Et qui sait? En vous voyant à l'œuvre, quelque enfant à l'intelligence ouverte et au cœur chaud, sentira naître en lui la vocation pastorale et l'*Union* aura, de plus, ce résultat béni d'aider à combler les vides que la mort ne cesse de faire dans nos rangs.

Est-ce tout? Non, et les *Unions chrétiennes de jeunes gens* sont entrées dans la voie du socialisme pratique, Faut-il les y suivre? Je réponds hardiment : oui. L'Evangile a pour but la nouvelle naissance et la foi individuelles. Or, quand la nouvelle naissance est réelle, quand la foi est profonde et ardente, il faut que l'une et l'autre agissent, à la manière d'un levain, au sein de la société. Par sa nature même et sous peine de rester éternellement à l'état de germe, l'Evangile doit se déployer et pénétrer et réformer toutes les parties du corps social.

Ce n'est point au fond d'un sanctuaire — c'est-à-dire sous le boisseau — que doit être placée la lumière divine. Elle ne doit pas briller pour quelques privilégiés; elle doit briller sur le chandelier, c'est-à-dire aux yeux du monde entier et pour tous les hommes. Je ne puis comprendre qu'on se croie un fidèle serviteur du Maître, quand on la réduit à l'état de ces lumignons qui veillent dans les chapelles des cathédrales et dont la lueur douteuse laisse confondues dans une même pénombre toutes les laideurs et toutes les

beautés. Non, non; il faut que les rayons de la parole de Dieu, comme ceux du soleil, tombent d'aplomb sur tout ce qui est; il faut qu'ici leur éclat vengeur dévoile et stigmatise le vice et l'iniquité; il faut que là leur douce clarté mette une auréole au front des vertueux et des justes, l'auréole de la vie parfaite et heureuse, de la vie éternelle. Il faut que sous l'influence de l'Esprit-Saint, apporté sans mesure au monde par Jésus-Christ, la misère, la maladie, la mort, la souffrance, au fond, le péché, disparaisse dans l'individu et, par suite, dans la société. Il faut que graduellement, sans convulsions d'aucun genre, un régime social fondé sur le mépris, la haine et la force brutale fasse place à un autre régime social, calqué sur le royaume des cieux et fondé sur le respect, la fraternité, en un mot sur les réalités invisibles que saisit la conscience et qui se résument et vivent en Dieu, notre Père céleste. Ah! je ne l'ignore pas: cette invasion du Christianisme dans le domaine social étonne, déroute, irrite et scandalise. On avait si bien pris son parti du train habituel des choses. On laissait passer, on laissait faire, persuadé que tout était sinon pour le mieux, du moins pour le moins mal, dans un monde après tout supportable. Et puis, n'avait-on pas de bonnes, d'excellentes raisons pour persister dans sa douce quiétude? « L'ordre social est si complexe! Ses rouages sont si compliqués! Y toucher! Mais y pensez-vous? C'est très grave! C'est très délicat! Vous allez tout détraquer». Et doucement bercé par ces soporifiques considérations pompeusement décorées du nom de sagesse et de modération, on dormait enseveli dans son bien-être et dans son indifférence. Et voici que tout-à-coup, la voix de la conscience et de l'Evangile, comme un éclat de tonnerre, vous réveille en vous criant que si le mal est dans l'individu, il est aussi dans cet ensemble organique d'individus qui s'appelle la société; que si vous voulez le détruire, il faut porter simultanément votre effort sur l'individu et sur la société. S'occuper de celui-là à l'exclusion de celle-ci et réciproquement, c'est ourdir la toile de Pénélope. Quoi! vous amenez un jeune homme au devoir et à l'Evangile, puis vous le jetez

dans une société saturée d'institutions corruptrices et de lois iniques, et vous vous étonnez que le faible édifice de sa vertu et de sa foi chancelle et s'écroule ? Quoi ! vous changez les institutions, vous refaites les lois ; puis vous ouvrez ces institutions à des jeunes gens corrompus, vous confiez l'application de ces lois à des jeunes gens iniques, et vous vous étonnez que les unes et les autres produisent des fruits amers et vénéneux ? Encore une fois, puisque l'individu vit dans la société moderne, la plus vulgaire prudence indique qu'il faut mener de front la réforme de l'individu et celle de la société. Les *Unions d'anciens catéchumènes* ont d'abord pour but de travailler à la nouvelle naissance de leurs membres et de leur communiquer une foi forte et pure. Pourquoi le pasteur ne les initierait-il pas à l'étude pratique des questions sociales ? Pourquoi ne leur montrerait-il pas que ces questions seraient vite résolues si elles n'étaient pas envenimées par le péché ? Pourquoi ne les convierait-il pas à combattre tout ce qui, dans l'ordre social actuel, est corrupteur ou inique ? Supprimez, en effet, dans notre société, la profanation du Dimanche, la débauche, l'alcoolisme, la littérature immorale, les logements immoraux, d'un côté ; et, de l'autre, la paresse, la sensualité, le luxe effréné ; en d'autres termes, supprimez, d'un côté, la misère et la convoitise, de l'autre, l'étalage insolent de la richesse et l'égoïsme, et vous verrez à quoi se réduira la question sociale. Si elle n'est pas résolue, il ne s'en faudra pas de beaucoup. J'approuve donc et je demande que les *Unions d'anciens catéchumènes* fassent du socialisme pratique. A nos jeunes gens il appartient de prendre en main la cause de *l'observation et de la sanctification du Dimanche*, de s'enrôler dans la *Ligue pour le relèvement de la moralité publique*, d'organiser pour combattre l'abus des liqueurs fortes *des cafés de tempérance*, de propager la *saine littérature*, de chercher à donner à l'ouvrier *un foyer propre et agréable*, *un vrai foyer*, de s'intéresser aux *hopitaux et aux orphelinats*, de fonder des *sociétés coopératives de consommation*, des sociétés *de secours mutuel*, des *caisses d'épargne mutuelle*, et des *caisses de retraite pour la vieil-*

lesse. Que d'œuvres à entreprendre! Le pasteur et ses jeunes gens n'ont que l'embarras du choix. Et je dirai avec François Coppée :

Ah ? si chacun faisait tout ce qu'il pourrait faire!

* * *

Je crois avoir suffisamment indiqué quels doivent être la constitution et le rôle des *Unions d'anciens catéchumènes* pour être en droit de conclure que d'elles dépend, en partie, l'avenir de nos Eglises et que, par conséquent, nous devons tous nous mettre à l'œuvre. Permettez-moi, toutefois, en guise de conclusion, de vous soumettre encore une considération.

En bonne règle, tout enfant né dans une famille protestante devrait recevoir de ses parents une première éducation morale et religieuse. Vers six ou sept ans, il devrait suivre l'école du Jeudi ou du Dimanche pour y continuer et y fortifier cette éducation. A quatorze ans, après une solide instruction religieuse et chrétienne, il devrait faire sa première communion et se trouver armé pour combattre le mal et l'incrédulité en devenant un membre actif et zélé de nos églises. Voilà la règle. Voilà ce qui devrait être. Voyons ce qui est. Dans la plupart de nos familles, pas d'éducation morale et religieuse. Livré à lui-même, l'enfant ne voit qu'indifférence pour l'Evangile, quand il n'est pas témoin d'une hostilité déclarée. Les écoles du Jeudi et du Dimanche sont peu suivies. C'est la faute des parents, sans doute. N'est-ce pas aussi, en quelque mesure, celle des pasteurs? Trouve-t-on ces écoles dans chaque Eglise? Et là où elles existent, le pasteur ne manque-t-il pas parfois de nerf et d'autorité? J'ai bien peur que nous ayons trop laissé aller, trop laissé faire. Au lieu de parler au nom de notre Conseil et en notre nom sous la forme de l'impératif catégorique : « Vous devez, il faut envoyer vos enfants à l'école », nous nous sommes trop contentés d'exhortations anodines, timides : « Il serait bon; vous feriez bien ». Notre parole reste sans effet et les enfants nous échappent jusqu'au moment de l'instruction religieuse. Et que dire de celle-ci? Permettez-moi de *nous* dire la vérité. Elle est généralement

insuffisante. Dans certaines églises, elle est déplorablement courte. En général, elle se compose de la mémorisation d'un catéchisme accompagnée d'explications. Quelques enfants, plus instruits, prennent des notes et font un cours. Mais neuf fois sur dix, tout cela est affaire de raisonnement et de mémoire. Le cœur n'est pas atteint et renouvelé. Les sources de la vie restent les mêmes. Ne dites pas que j'exagère. Sur cent catéchumènes garçons, combien en avez-vous vu revenir à la table sainte après la première communion ? Je sais votre réponse et je conclus : au moment de leur première communion, nos catéchumènes ne sont pas chrétiens, ne sont pas armés pour la lutte contre le mal et contre l'incrédulité. Et c'est à ce moment que nous les abandonnons ! Vous étonnerez-vous qu'ils se détachent du pasteur et de l'Eglise ? Vous étonnerez-vous qu'ils aillent grossir les rangs des dévoyés et des athées, au lieu de remplir les vides que la mort fait parmi nos vieux paroissiens ? Mais c'est le contraire qui serait étonnant.

C'est après la première communion que nous devons, plus que jamais, nous occuper de nos catéchumènes, car, c'est à ce moment qu'ils sont exposés plus que jamais aux tentations et aux séductions du monde. A l'âge de 15 à 16 ans, l'enfant a fait place au jeune homme. L'individualité s'affirme. Des besoins nouveaux se manifestent. Des facultés nouvelles s'éveillent. Les sens s'agitent et l'esprit juge et passe au crible les opinions reçues. Alors se produisent les écarts de conduite ; et, pour les légitimer, l'esprit, fier de sa demi-science, avide d'indépendance, brise les anciennes barrières, supprime les anciens appuis, et admet tel système prétendu philosophique qui lui permet de nier la loi du devoir et de tourner en dérision l'Evangile. Une fois engagé dans cette voie, le jeune homme poussé par ses passions impures, encouragé par l'ignoble littérature dont il se nourrit, saturé des sophismes dont son milieu est prodigue, le jeune homme tombe et se perd sans retour. N'est-ce pas, que ces généralités éveillent en chacun de nous le souvenir de nombreuses et cruelles expériences ?

Eh bien ! il faut lutter contre cet état de choses. A cet effet, tachons d'être pour nos anciens catéchumènes de vrais pères de famille. Les pères savent qu'il y a dans la vie des garçons un moment très difficile. C'est celui où l'enfant n'est plus un enfant qui reçoit des ordres et obéit sans raisonner et où il n'est pas encore un jeune homme responsable de sa conduite; à ce moment, le père doit savoir tempérer son autorité, passer peu à peu des ordres purs et simples aux ordres expliqués et raisonnés, s'acheminer graduellement de l'état de père-chef vers celui de père-ami, de l'état de père qui commande vers l'état de père qui conseille. Opération délicate de laquelle dépendent les rapports ultérieurs du père et du fils et, par suite, la durée et le bonheur de la famille. Ainsi en est-il à l'égard de nos catéchumènes. A l'instruction nous avons parlé de haut, *ex cathedra*. Pour que l'enfant devenu jeune homme reste attaché à notre personne et à l'Eglise, devienne un paroissien et un ami, il faut une transformation dans les relations que nous avons soutenues avec lui. Cette transformation s'opèrera naturellement dans et par l'*Union d'anciens catéchumènes*. Et peut-être, avec l'aide de Dieu, ces *Unions*, si elles se multiplient, nous permettront-elles de sauver nos églises de la ruine et l'âme de notre jeunesse du péché !

L. TRIAL.

CHRONIQUE DU MOIS

L'Eglise catholique et le suicide. Un enterrement à Toulouse. — L'intolérance protestante. Une glorification de la Saint-Barthélemy. Un consistoire de la stricte orthodoxie. Une lettre à M. de *Vogüé*. — La candidature *Roberty* à l'Oratoire. La nomination de M. *Lacheret* comme pasteur auxiliaire.

Depuis que les enterrements civils sont devenus, dans un trop grand nombre de cas, une manière de manifestation anticléricale, l'Eglise met une préoccupation visible, sinon avouée,

à faire siens, au dernier moment, ceux qui, de leur vivant, ont vécu le plus ostensiblement en dehors d'elle, ou même en ont été les adversaires les plus déclarés. Elle a enterré Littré, avec le consentement depuis longtemps acquis, quoi qu'on en ait dit, du savant positiviste. Elle offrit à Victor Hugo ses sacrements, et volontiers, sans doute, elle eût aspergé d'eau bénite le cercueil de Renan. A l'égard de ceux qui sortent de la vie par le suicide, sa conduite manque de fixité. Elle accorda, en 1870, les obsèques religieuses à Prévost-Paradol. Il est vrai que le clergé américain est réputé beaucoup plus libéral que le clergè de France. Cependant plus tard, en 1874, celui-ci ne les refusa pas à Beulé, le ministre de l'ordre moral. Le clergé de Bruxelles, plus récemment, n'a pas voulu du corps du général Boulanger. Peut être ce personnage lui parut-il un peu compromettant. Il semble donc qu'ici la conduite de l'Eglise dépende de considérations spéciales à chaque cas particulier, ou bien soit laissée à l'arbitraire du prêtre. Il doit bien exister sur la matière des décisions de conciles, mais n'ayant point le caractère d'une règle impérative et immuable. J'ajoute que le refus, étant donné nos mœurs modernes, plus humaines, ne s'explique pas plus qu'il ne se justifie. C'est en vertu du cinquième commandement : « *Tu ne tueras point* », qu'elle condamne le suicide. Ainsi elle l'assimile à l'homicide, ce qui, devant la morale naturelle, n'est pas seulement excessif, mais injuste. Même en admettant cette assimilation, elle devrait tout au moins ne pas se montrer plus dure aux suicidés qu'aux assassins. On objectera qu'un assassin a le loisir, même s'il est condamné à la peine capitale, de se confesser et de recevoir l'extrême-onction. Mais l'Eglise ne conduit-elle au cimetière que le corps de ceux de nos contemporains qui, avant d'expirer, ont appelé ou reçu le prêtre à leur chevet ? Il serait intéressant de faire une statistique sur ce point. Et quand il sagit de suicidés ne pourrait-on encore faire valoir en leur faveur cette circonstance atténuante que l'acte auquel ils se sont résolus implique l'impossibilité de la confession et de l'absolution, l'Eglise n'allant pas jusqu'à s'attribuer le pouvoir d'effacer les péchés futurs ? Ces réflexions me sont suggérées par un enterrement qui a eu lieu à Toulouse au commencement du mois, et qui a provoqué dans cette ville une manifestation tumultueuse. Une jeune fille de dix-huit ans, estimée et aimée, découvre un jour qu'elle est de naissance illégitime et que les gens qui l'ont élevée ne sont que

ses parents adoptifs. Désespérée de cette découverte et se faisant de l'honneur une idée fausse, mais qui témoignait de la délicatesse de ses sentiments, elle se jette dans la Garonne et s'y noie. Le clergé de Saint-Sernin, vainement sollicité, refuse de lui faire des obsèques religieuses. A Toulouse les esprits sont ardents. Le bruit de ce refus s'était répandu, et lorsque l'administration des pompes funèbres arriva à la maison mortuaire, trois mille personnes se trouvaient là qui suivirent le convoi. La foule avait un plan. Devant l'église une clameur immense s'élève demandant que le cercueil y soit introduit. Les agents de l'administration font prendre le galop aux chevaux, ce qui n'empêche pas la foule de rejoindre le corbillard, d'en faire le siège, de s'emparer du cercueil de haute lutte et de l'apporter dans l'église. Là on s'adresse au vicaire, puis au curé lui-même. On rappelle au curé que la semaine précédente il avait procédé à l'enterrement d'un prêtre qui s'était suicidé. Tout est inutile. Le clergé se montre intraitable et le curé requiert le commissaire de police de faire enlever le corps introduit dans l'église malgré lui. Le magistrat n'avait qu'à faire exécuter la loi. Il exhorte la foule au calme par respect pour la morte elle-même. Alors on vit ce spectacle touchant : des femmes agenouillées récitant à haute voix les prières des morts, et la foule, tout-à-l'heure exaspérée et menaçante, devenue subitement très calme, pleinement apaisée, écouter silencieuse et recueillie. Après quoi le cortège se reforme et reprend avec ordre sa marche vers le cimetière.

J'ignore à quels mobiles a obéi, dans cette circonstance, le clergé de Saint-Sernin. Voilà une foule qui exige une cérémonie catholique. La chose, dans nos grandes villes, est assez rare à notre époque pour que la prudence la plus élémentaire commandât de ne point la lui refuser. Il faut regretter ce refus pour l'Eglise, mais nous en féliciter pour les conséquences qu'il a eues Ce qui s'est passé à Toulouse nous prouve qu'en France l'âme populaire n'est pas aussi gagnée à l'irréligion que certains libres-penseurs le prétendent ; même qu'elle a le sentiment plus ou moins précis que la religion n'est pas nécessairement liée au prêtre. Les braves femmes qui ont récité à Saint-Sernin, pour la jeune suicidée, les prières des morts, ont fait mieux que n'eût fait le prêtre. Elles ont accompli non un office, mais un acte religieux, un acte de piété spontanée, simple et naïve, qui a trouvé sûrement le chemin du ciel.

*
* *

C'est l'intolérance catholique que nous venons de voir agir à Toulouse. A Paris, c'est l'intolérance protestante que quelques raffinés fin-de-siècle dénoncent à l'animadversion publique. Intolérance qui, cette fois, aurait pour objet, non les morts, mais la littérature obscène et la licence des rues. Il paraît que si une *Ligue* s'est formée, que si quelques voix se sont élevées contre cette littérature et cette licence, c'est notre austérité qui en est la cause, à nous, protestants. Je ne crois pas qu'elle soit aussi coupable, si culpabilité il y a, qu'on veut bien le dire, la dite *Ligue* comptant parmi ses membres des gens de toutes les opinions religieuses ou philosophiques, et M. Bérenger n'étant point notre coreligionnaire. Cette austérité, jusqu'ici, nous avait valu plutôt des éloges. Les écrivains comme Michelet et Taine en ont parlé en des termes qui nous consolent de bien des injures. S'il y avait un reproche à nous adresser, ce serait de ne pas en avoir conservé l'héritage intact. Or, aujourd'hui, cette austérité nous est imputée à crime. Un mouvement s'organise contre nous. M. Drumont, dans la *Libre Parole*, a commencé. D'autres ont suivi. Après l'antisémitisme, d'origine allemande, voici l'antiprotestantisme. C'est à croire que nous assistons à une sorte de phénomène d'atavisme, à un réveil, au sein de notre société, des haines de race et de religion. Un journal, l'*Eclair*, a raconté qu'il était question, le 24 août prochain, de célébrer l'anniversaire de la Saint-Barthélemy. Cela au nom de la littérature, de la philosophie et de l'art, au nom de l'idéal et de la liberté. Il y aurait un banquet et probablement aussi des discours. Aux orateurs, la matière ne fera pas défaut. Ils pourront y glorifier le meurtre de Coligny, l'homme de guerre et le patriote irréprochable ; le meurtre de Ramus, le philosophe ; celui de Jean Goujon, le sculpteur, celui de Goudimel, le musicien. Ils pourront même ajouter à cette énumération le nom de Dumoulin, le jurisconsulte, mort un peu avant la journée fameuse d'angoisse et de persécution ; celui de Michel de l'Hôpital, frappé dans son œuvre de pacification et de tolérance, et que la douleur tua peu après. On imaginerait difficilement pareille extravagance. Evidemment cela n'est pas sérieux, et il faudrait en rire, s'il pouvait y avoir en ce sujet matière à amusement.

Ce qui est plus regrettable que la campagne de presse menée contre nous, que les traits un peu lourds de M. Drumont contre les pasteurs cévenols, c'est la façon dont en use à son tour

M. de Vogüé avec le protestantisme. Voulant, à propos du cours de M. Aulard, donner une idée de la vigilance farouche qu'il reproche au Conseil municipal de Paris, il ne trouve rien de mieux que de la comparer à celle d'un consistoire de la stricte orthodoxie. « J'ai rencontré, écrit-il, dans une ville du Midi, un jeune pasteur protestant, nommé par un consistoire de la stricte orthodoxie ; il avait de grandes connaissances théologiques et trois enfants. Le malheur voulut qu'il fut très fortement frappé par une objection de Reuss contre je ne sais quel évangile. Il devint hardi ; le consistoire s'émut ; tempête sous ce pauvre crâne ; lutte tragique entre Reuss et les trois enfants ; l'honnête homme résigna son ministère. Il place aujourd'hui des vins, et le pays est phylloxéré. Voilà ce qui menace le libre examen d'un savant, quand la Ville de Paris l'a commis à la garde des saines doctrines. » — Remarquez-vous en quels termes aimables pour nous ces choses-là sont dites ? Ne trouvez-vous pas intéressant ce cas d'un jeune pasteur, déjà trois fois père qui, pour une objection dont il ne s'était pas douté jusque-là contre l'authenticité d'un évangile, résigne son ministère et se met, sans aucun scrupule de conscience, à placer daus un pays phylloxéré des vins apocryphes ! La pensée m'est venue d'en écrire à l'illustre académicien. Il y avait, sans doute, quelque présomption de ma part à compter sur une réponse. J'ai attendu, espérant pouvoir la donner ici. Elle n'est pas venue. Je me contenterai donc de reproduire ma lettre à M. de Vogüé, ce qui ne sera pas une compensation.

« J'ai lu récemment un article déjà un peu ancien que vous avez publié dans la *Revue des Deux-Mondes* au sujet de la *Ligue démocratique des Ecoles* et des discours de M. Aulard. Il y est question d'un jeune pasteur du Midi appartenant à un consistoire de la stricte orthodoxie, et qui aurait été la victime de quelques scrupules exégétiques ou critiques qui lui seraient venus à l'endroit d'un des quatre évangiles. Ce passage n'est là qu'incidemment et ne tient pas au fond de l'article. Néanmoins comme rien de ce qui est écrit par vous ne saurait passer inaperçu sous les yeux de vos lecteurs, ce passage m'a surpris et même péniblement affecté. Il a l'apparence d'une petite histoire bien trouvée — permettez-moi cette liberté d'appréciation — pour l'ornement de votre polémique. Vous y parlez avec une certaine ironie du jeune pasteur dont il ne parait pas que le sort vous touche beaucoup. Vous y comparez la vigilance farouche du

Conseil municipal de Paris pour les saines doctrines à l'étroitesse du consistoire auquel ce jeune pasteur se rattachait. Or, en France, dans nos Eglises réformées, on chercherait vainement un consistoire de la stricte orthodoxie. Il n'est plus aucun pasteur qui n'accepte, sinon les conclusions de M. Reuss, du moins sa méthode critique, ce qui est l'essentiel. Dans nos deux facultés, à Paris comme à Montauban, nos étudiants reçoivent un enseignement affranchi de toute entrave traditionnelle ou ecclésiastique. Dans notre protestantisme les conclusions de M. Reuss n'ont jamais passé pour des hardiesses, et aujourd'hui moins que jamais. Ce n'était donc pas, semble-t-il, un consistoire protestant qu'il y avait lieu de citer comme un exemple d'étroitesse et d'intolérance. J'ajoute que le sort d'un pasteur ne dépend pas d'un consistoire ; qu'un pasteur est libre dans sa chaire, et qu'il peut professer sur l'authenticité d'un évangile ou de tout autre écrit biblique telle opinion qui lui paraîtra fondée sans qu'aucune autorité au monde ait rien à y voir. Il lui suffit d'avoir le sentiment qu'il garde la confiance de sa paroisse et de son conseil presbytéral.

Je suis chargé, Monsieur, moi indigne, d'une chronique bimensuelle dans une revue religieuse. Cela vous expliquera que votre histoire m'ait intrigué. Je serais heureux d'avoir sur elle des détails plus précis, et me suis dit que vous auriez peut-être la bienveillance de me les donner ».

*
* *

Le refus du Consistoire de Paris de ratifier le choix de la paroisse de l'Oratoire n'offrirait qu'une analogie lointaine à l'étroitesse de ce consistoire de la stricte orthodoxie imaginé par M. de Vogüé et qu'il place dans le Midi. Car si le Consistoire de Paris repousse M. *Roberty* comme pasteur titulaire, il l'accepte comme auxiliaire. C'est-à-dire que pour ce corps entre les idées orthodoxes et les idées libérales il semble qu'il n'y a plus qu'une question de préséance. Jadis, il poursuivait impitoyablement les secondes et fermait la chaire de l'Oratoire au suffragant de M. Martin-Paschoud. Aujourd'hui, il laisse à M. *Roberty* le libre accès de cette chaire, mais à la condition qu'il reste ce qu'il est. Il y a progrès évident, et la difficulté ne gît plus que dans les mots, un pasteur auxiliaire remplissant les mêmes fonctions religieuses qu'un titulaire. Il est vrai que l'ancien consistoire était plus logique et que les tempéraments apportés par l'actuel dans la rigidité de jadis tournent à sa confusion. Car si M. *Roberty* présente *les garanties doctrinales et*

ecclésiastiques nécessaires pour être auxiliaire, il les présente également pour être titulaire. Le dilemme est absolu. Ce qui manque de clarté dans les derniers votes émis à ce sujet, c'est la nomination d'un second pasteur auxiliaire, M. *Lacheret*. Le Conseil presbytéral de l'Oratoire le présentait; mais évidemment cette nomination impliquait celle M. *Roberty* au poste de titulaire. Cette dernière condition n'étant pas remplie, la présentation de M. *Lacheret* n'avait plus raison d'être. Je ne vois pas, du reste, qu'elle en eût davantage avant, et c'était, de la part du Conseil de l'Oratoire, pousser la condescendance un peu loin. Il en résulte que la situation est plus embarrassée que jamais, puisque la paroisse a un second auxiliaire qu'elle ne demandait pas, et qu'elle n'a pas le titulaire qu'elle demandait. Pourvu qu'un jour, dans la lassitude de la résistance, les orthodoxes conciliants de l'Oratoire ne proposent pas à leurs collègues, dans un esprit de fraternité et de paix, de pousser M. *Lacheret*, qui sera après tout de la maison, à la place de titulaire, et de revenir ainsi à l'état de choses tel qu'il était à la mort de M. Recolin. En M. *Lacheret* le Consistoire ne pourrait méconnaître les garanties qu'il ne trouve pas en M. *Roberty*. Même le pasteur de La Haye en offrirait plus qu'on ne lui en demande. Il passe pour avoir organisé en Hollande la lutte contre les *Modernes*. Il y a fondé un journal, *Le Refuge*, comme organe de cette lutte. Il a contribué à la formation d'une conférence pastorale fermée par un *schiboleth* dogmatique. Nommé pasteur-consultant à Delft pendant la vacance de la place, il a réussi à éloigner de la chaire de cette église les prédicateurs libéraux qui y avaient été appelés jusque-là. Enfin, comme couronnement de son œuvre, il a fait voter par le Consistoire wallon de La Haye une réforme liturgique qui, par la place et le rôle qu'elle attribue au *Symbole des Apôtres*, a mis certains fidèles de cette église dans l'impossibilité d'en suivre le culte.

L.-A. GERVAIS.

BIBLIOGRAPHIE

LA PROVINCE CONTRE PARIS. Etude politique et sociale de décentralisation. 1893.

L'auteur anonyme de cette brochure prêche avec énergie la décentralisation. A ses yeux, Paris, qui représente le treizième

de la France, est « un centre de décomposition physique et intellectuelle ». « C'est un centre d'où émanent des germes de décomposition physique et sociale, capables de tuer les plus robustes nations. C'est dans ce milieu que s'organisent ces innombrables sociétés véreuses qui, sous des titres et des emblêmes de sécurité et d'honneur, ruinent la Province. C'est surtout le pays de l'esclavage de la femme.... Paris, pour la satisfaction de ses vices sans nombre, vices dont l'horreur n'a pas de nom, fait fond sur la misère et la crédulité de la province ».

On ne saurait le nier : il y a du vrai, beaucoup de vrai dans ces appréciations. L'auteur estime que pour arriver à la décentralisation qui pour lui, comme d'ailleurs pour tout homme qui refléchit, est un des moyens de résoudre pacifiquement la question sociale, il convient avant tout de déplacer le siège du gouvernement et de le mettre à Tours, Blois, Bourges, Orléans, par exemple. Il nous parait avoir raison, et nous avons été de ceux qui, après 1870, ont vivement regretté qu'on ramenât les chambres et les ministères à Paris.

Nous ne pouvons entrer dans le détail et la discussion de cette brochure, qui sort évidemment du cadre de notre Revue, mais nous pouvons dire qu'elle est intéressante et suggestive.

L. TRIAL.

LA DÉBACLE DE M. ZOLA, par *Jules Arnaud*. Nimes, 1893.

M. Jules Arnaud appelle les choses par leur nom et dit son fait à M. *Zola*. Il montre combien les caractères dessinés dans *la Débacle* sont forcés. Il relève l'invraisemblance des discours et la grossièreté des expressions, les répétitions incessantes et fatigantes, les inexactitudes, — étonnantes dans un roman documenté, — les impossibilités. Il déclare que cet ouvrage est « décevant, démoralisant, perfide, mensonger et trompeur »... et nous sommes de son avis. M. *Zola* nous a toujours fait l'impression d'un auteur d'un talent réel, sans doute, mais très surfait et dont l'œuvre, en tous cas, est antipatriotique et immorale au premier chef. Si l'Académie l'accueille, elle ne s'honorera pas. En tous cas, nous remercions M. Jules Arnaud pour sa protestation sincère et énergique. Elle vient d'un cœur de français et d'homme de bien.

L. TRIAL.

CATHOLICISME DE L'AVENIR ou rapprochements faciles....., par un *Prêtre catholique*. Librairie Magnan, Côte-des-Carmélites, Lyon.

Le *Prêtre catholique* dont nous annonçons la brochure résout en se jouant les problèmes les plus ardus. Il rapproche et accorde, en un tour de main, l'Eglise et l'Etat sur la loi scolaire, l'Eglise et la franc-maçonnerie, l'Eglise et les socialistes, l'Eglise et les Juifs, l'Eglise et les incrédules, l'Eglise et les protestants, l'Eglise et l'Italie. Notre auteur doute peu; il est sûr. A propos de chaque problème il indique les difficultés, les fausses solutions, le moyen et la législation pratiques, et il détermine la situation à laquelle l'évolution inévitable nous mènera en 2092. Tout cela est peut-être très fort, en tous cas, trop fort pour nous. Il nous faut renoncer à discuter un opuscule dont chaque ligne soulève une légion d'objections. Et toutefois, tenons compte à l'auteur de sa bonne volonté. L. TRIAL.

LE VRAI JEUNE HOMME. Esquisse morale, par *J. Alfred Porret*. Genève, H. Robert, 1893.

Jésus-Christ est le modèle du vrai jeune homme, telle est la vérité développée avec entrain dans ces pages qui ne peuvent faire que du bien. Nous avons été heureux d'y rencontrer des déclarations comme celle-ci : « Le Christ est la lumière de la conscience, mais la conscience, en revanche, est le témoin plein d'autorité du Christ ». Il y a bien quelques points sur lesquels nous nous séparons de l'auteur. Il prétend, par exemple, que « le contenu de la loi du devoir, c'est l'amour ». Pour nous, c'est la justice. L'amour n'est pas et ne sera jamais une *loi*. Peut-être aussi le plan de cette étude est-il un peu extérieur. Quoi qu'il en soit de ces critiques, cette brochure mérite d'être répandue.

L. TRIAL.

Le Rédacteur-Gérant : L. TRIAL, pasteur.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

LE PROBLÈME DE L'AUTORITÉ

Il est un problème, vieux comme la pensée humaine, et cependant toujours nouveau, un problème qui reparait avec une certaine périodicité dans l'histoire de nos églises et dont on peut dire qu'il apporte parmi nous « *non la paix, mais le glaive* »; — vous avez nommé le problème de l'*autorité*.

Il y a cinquante ans environ qu'il fut posé parmi les protestants de langue française. Deux partis furent bientôt aux prises. — L'un, qui ne gardant de la liberté que l'apparence, entendait placer le chrétien sous la tutelle d'une autorité extérieure et souveraine: l'autorité d'une Bible infaillible; — l'autre, qui sans nier le rôle éducatif de l'autorité, prétendait ne s'incliner que devant les arrêts de la conscience, et, par conséquent, revendiquait pour le chrétien la liberté pleine et entière. On raisonna donc; on discuta avec passion; la bataille fut longue et acharnée; bien des malentendus surgirent et s'aggravèrent; les rancunes et les haines s'envenimèrent et notre patrie spirituelle fut finalement scindée en deux camps hostiles et que chacun se plut à regarder comme irréconciliables.

Mais l'excitation produite par ces luttes ne pouvait durer toujours. Elle tomba peu à peu, sans que, cependant, une solution du problème universellement admise fut intervenue. Une accalmie se fit; un désir d'apaisement s'éveilla; il y eut comme une poussée générale vers la conciliation, et nous en étions en plein rêve de paix définitive, lorsqu'il y a deux ans, tout-à-coup, au sein même du parti conservateur, le problème de l'autorité fut remis à l'ordre du jour. Et dans ce parti, dont quelques représentants sont toujours hantés par la chimère de l'unité doctrinale malgré les incessantes et rudes leçons que leur donnent l'expérience personnelle et l'histoire, dans ce parti, se sont dessinées aussitôt deux tendances divergentes. Il y a une droite. Il y a une gauche.

La droite, tout en affirmant la liberté, dont elle use d'ailleurs largement pour son propre compte, proclame toujours l'autorité extérieure et souveraine d'une Bible, sinon infaillible, du moins inspirée.

La gauche, sans nier l'inspiration de la Bible, essaie de prouver que l'homme est et doit rester libre et ne s'incliner que devant le bien et la vérité, personnifiés, vivants en Jésus-Christ et constatés, acclamés par la conscience, en définitive, devant Dieu, Créateur de la conscience et Père de Jésus-Christ.

Et de nouveau, la bataille est engagée.

Que va-t-il se passer? Va-t-on redire tout ce qui a été déjà dit? parcourir les mêmes chemins? refaire les mêmes expériences? En apparence: peut-être. En réalité: non. Il est inadmissible que la réflexion chrétienne à jamais tourne sur elle-même et piétine sur place éternellement. D'abord, les adversaires en présence ne sont plus les mêmes et ceux d'aujourd'hui ne se sentent pas et ne doivent pas se sentir solidaires des rancunes et des haines de jadis. Ensuite, grâce aux résultats acquis par les travaux et les souffrances des anciens partisans de la liberté, très différentes sont les conditions de la lutte. Les angles se sont adoucis. Les nuances se sont multipliées. La droite actuelle ne défend plus des positions intenables, en particulier, le dogme de l'inspiration littérale de la Bible. La critique a ouvert, dans la vieille orthodoxie, une large brèche. Quant à la gauche, elle trouve le terrain déblayé, les matériaux éprouvés et préparés. Ses représentants n'ont plus à prendre l'attitude mal vue et parfois suspecte de démolisseurs. A eux le privilége de reconstruire. Ils ont le beau rôle.

La situation est donc meilleure qu'il y a cinquante ans. Sans doute, le problème de l'autorité ne sera définitivement résolu ni aujourd'hui ni demain. Mais il est permis de croire que nous nous acheminons vers sa solution. Et la preuve, c'est qu'actuellement, il est posé comme il doit l'être:

Nous sommes presque unanimes à reconnaître que l'église et la Bible tirent leur autorité de Jésus-Christ.

Otez Jésus-Christ de l'église et l'église ne sera plus qu'une association semblable et peut-être inférieure à beaucoup d'autres. Otez Jésus-Christ de la Bible et il en sera d'elle comme de notre univers, si, brusquement, le soleil s'éteignait. Quelle nuit épaisse et glacée! De même, ce qui resterait de la Bible serait terne, froid, parfois inintelligible.

Jésus-Christ est donc le fondement de l'église. Il est le foyer de lumière et de chaleur de la Bible. Le problème de l'autorité en matière de foi, c'est, en définitive, le problème de l'autorité de Jésus-Christ. En quoi consiste cette autorité? Pourquoi devons-nous nous incliner devant elle? Pour répondre à ces questions, ayons recours à la vieille et lumineuse comparaison dont Jésus-Christ se sert sans cesse, à la comparaison du père et de l'enfant.

I

1° A cet effet, considérons l'enfant à l'heure même où il ouvre les yeux à la lumière. En ce moment, entre les mains de ses parents, il est plutôt une chose qu'une personne. Il est inconscient. Et, sans qu'il puisse intervenir, ses parents décident pour lui et impriment une direction à sa vie.

L'église n'agit pas autrement. Avec l'assentiment des parents, elle s'empare du tout petit enfant et le marque de son sceau par une cérémonie, par un rite, par le baptême. L'autorité de l'église, comme celle des parents, est à son premier et à son plus bas degré. Elle est absolue. Elle consiste dans *le pouvoir que possèdent les parents ou l'église d'imposer leur volonté au tout petit enfant.*

Quant au droit qui légitime ce pouvoir, il existe; on peut l'établir; mais en dehors et à l'insu du principal intéressé. Comme le devoir dont il est inséparable, il découle, pour les parents, de leurs fonctions et de leur dignité de parents, pour l'église, de sa fonction et de sa dignité d'é-

pouse de Jésus-Christ et de mère des fidèles. Dans les deux cas, il est une délégation de Dieu.

2° Mais l'enfant se développe, et dès que sa raison et sa volonté s'éveillent, l'autorité de ses parents et de l'église commence à se transformer. Instinctivement et par une série d'expériences qui se répètent plusieurs fois par jour, l'enfant se rend compte de la supériorité de ses parents, supériorité physique, scientifique, morale. Il se rend compte également de la supériorité de cette famille spirituelle qui a occupé et qui occupe une si grande place dans le monde et qui s'appelle l'église. L'église le frappe et l'étonne par son organisation et par ses œuvres. Elle parle à son imagination et à son cœur par l'histoire émouvante de ses grands hommes et de ses martyrs. De plus, elle lui présente un livre derrière lequel elle abrite toutes ses prescriptions et tous ses enseignements; un livre dont elle lui affirme l'inspiration et qui renferme, dit-elle, la parole de Dieu; un livre, par lequel, pour la première fois, elle met l'âme de l'enfant en contact avec Jésus-Christ. Et l'enfant pressentant, devinant en Jésus-Christ, je ne sais quelle haute et splendide personnalité, l'enfant se soumet de la même manière et pour les mêmes raisons qu'il se soumet à ses parents. Il accomplit certaines actions parce qu'elles lui sont commandées par ses parents ou par l'église, — qui du reste ne se feraient pas faute de le punir, s'il résistait, — et sans se demander si ces actions sont bonnes; car il ignore encore en quoi consiste le bien. Il adopte certaines opinions parce qu'elles sont émises par ses parents ou par l'église et sans se demander si elles sont vraies; car il ignore encore en quoi consiste la vérité.

Voilà le second degré de l'autorité qui peut toujours se définir le *pouvoir et le droit de se faire obéir*. L'enfant sent, reconnait ce pouvoir et le légitime par le sentiment tenace, mais vague, de la supériorité de ses parents et de l'église. Il a comme une intuition du droit. Cette autorité peut être spécialement qualifiée *d'éducative*.

Or, cette forme de l'autorité est indispensable. On ne saurait s'en passer. Ses effets sont puissants et salutaires.

Sans elle aucune éducation, ni familiale, ni religieuse, ni chrétienne ne serait possible.

A une condition cependant, c'est que cette autorité ne s'imagine pas être à elle-même son propre but; c'est qu'elle n'oublie jamais qu'elle est un moyen, rien qu'un moyen; c'est que les parents n'exercent leur autorité que pour rendre leur enfant capable de se passer d'eux et pour l'acheminer vers la liberté dont ils jouissent eux-mêmes; c'est que l'église se propose, non pas d'éterniser son autorité et celle de la Bible, mais de s'en servir pour faire de l'enfant un chrétien sincère et libre; c'est qu'en exerçant ces deux autorités, elle travaille résolument à les rendre inutiles et que, grâce à l'usage qu'elle en fait, l'enfant devienne, chaque jour davantage, cet homme spirituel qui « *juge de tout et n'est jugé par personne* ».

3° Si les parents et l'église agissent ainsi, alors, dans la vie de l'enfant devenu adolescent et enfin jeune homme se déclare une période de transition, une crise qui, suivant les individus et les circonstances, dure plus ou moins longtemps. L'autorité consiste toujours en ceci : *le pouvoir et le droit de se faire obéir*. Mais le pouvoir perd son caractère absolu, commence à s'affaiblir et à s'absorber dans le droit, et le droit, à son tour, se voit obligé de produire ses titres.

Sans doute, l'enfant obéit longtemps sans discuter, uniquement parce qu'il reconnait la supériorité de ceux qui lui donnent des ordres. Sans doute, il accomplit longtemps certains actes, uniquement parce que ses parents ou l'église les commandent et que tous deux, il en est persuadé, ne peuvent commander que le bien. Sans doute, il adopte longtemps certaines opinions, uniquement parce que ce sont celles de ses parents ou de son église et que tous deux, il en est persuadé, ne peuvent dire que la vérité. Mais remarquez-le : au contact de ses parents, de l'église, de la Bible, de Jésus-Christ, les idées de bien et de vérité se sont fait jour dans son âme. A mesure qu'il se développe, et par l'effet même de son éducation, elles s'enracinent et se déploient en lui. Et quand vient l'adolescence,

la jeunesse, curieux, inquiet, il interroge : « Pourquoi m'ordonne-t-on ceci et non pas le contraire ? Pourquoi veut-on que je pense ainsi et non pas autrement » ?

Ah ! c'est ici que les éducateurs, parents ou église, doivent faire preuve de prudence et de désintéressement. Ne pas répondre aux questions du jeune homme ; s'enfermer dans sa dignité et dans sa grandeur ; exiger brutalement l'obéissance pour l'obéissance ; c'est provoquer à plaisir la révolte contre l'autorité qu'on veut conserver et qu'on sape et qu'on ruine en la réduisant à n'être plus qu'une contrainte absurde et odieuse.

Si le jeune homme multiplie ses questions, il faut que les éducateurs, d'une main délicate et en s'oubliant eux-mêmes, aident à la transformation de leur autorité. Le jeune homme pousse-t-il trop loin ses investigations ? Soulève-t-il des problèmes hors de sa portée ? Il est facile de gagner du temps : « Nous te chérissons, lui diront-ils, et tu nous aimes. Jamais, tu en conviens, nous ne t'avons entrainé au mal ni induit en erreur. Eh bien, persiste encore dans ta confiance en nous. Aujourd'hui encore, obéis sans comprendre. Demain, la lumière brillera. Lorsque, sous notre direction, tu auras acquis la plénitude de tes énergies, tu reconnaîtras que nos ordres étaient le bien et que nos opinions étaient la vérité ». Mais, au contraire, le jeune homme reste-t-il sur un terrain qui lui est accessible ? N'hésitez pas, et faites éclater à ses yeux l'accord de vos ordres avec le bien, l'accord de vos opinions avec la vérité ; en somme, l'accord de vos ordres et de vos opinions avec les impératifs de la conscience. Tu veux savoir, mon jeune frère, d'où vient que l'église a le droit de diriger tes actes et tes pensées ? Voici donc : elle tient ce droit de la Bible. Mais tu insistes : « La Bible, à son tour, d'où tire-t-elle ce droit » ? Elle le tire de Jésus-Christ dont elle t'a conservé les paroles et les exemples, dont elle fait revivre pour toi le tragique et radieux sacrifice, et qu'elle te présente comme le Sauveur des hommes esclaves du péché et voués à la souffrance et à la mort. Mais quoi ! tu n'es pas encore satisfait. Tu veux franchir le dernier pas : « Pourquoi, deman-

des-tu, Jésus-Christ a-t-il le droit d'obtenir de moi l'obéissance »? Mon jeune frère, pour une seule raison: parce qu'il est le Saint et le Juste; parce qu'il est l'amour; parce qu'il est la lumière; parce qu'il est le bien; parce qu'il est la vérité.

4° Ainsi, il est dans la vie de tout homme une période de transition, une crise, pendant laquelle l'autorité est de nature indécise et complexe. Elle se définit toujours: *le pouvoir et le droit de se faire obéir.* Mais le pouvoir est en train de s'absorber progressivement dans le droit et le droit éprouve le besoin d'être légitimé. Cette légitimation s'obtient de deux manières: d'abord, par le fait que le jeune homme reconnaît la supériorité de ses éducateurs; ensuite, par le fait que la conscience du jeune homme constate et acclame l'accord des ordres de ses éducateurs avec le bien et l'accord de leurs opinions avec la vérité.

Or, voici que, grâce à l'éducation que nous venons de décrire, le jeune homme passe à l'état d'homme fait et de chrétien. Il se croit raisonnable et libre; il est une conscience morale, religieuse, chrétienne. Or, pour lui, qu'est devenue l'autorité? Elle s'est complètement transformée. *Le pouvoir de se faire obéir a disparu, entièrement absorbé par le droit, et le droit est légitimé, que dis-je? il est constitué par l'accord des ordres donnés avec le bien, des opinions émises avec la vérité.*

Ainsi en est-il pour le père de famille. Sans doute, il a pour lui la supériorité que lui donnent ses travaux, ses souffrances, ses cheveux blancs, en un mot, son expérience. Sans doute, son fils doit reconnaître cette supériorité et ne jamais se départir d'une déférence affectueuse. Mais l'ascendant ainsi exercé par le père sur le fils n'est que l'apparence de l'autorité. Encore une fois, l'autorité est le *droit de se faire obéir.* Or, quand le père ordonne une action à son fils ou lui impose une opinion, de deux choses l'une: ou bien celui-ci juge, en son âme et conscience, que cette action est bonne et cette opinion vraie; ou bien il juge que cette action est mauvaise et cette opinion fausse. Dans ce

dernier cas, le père aura beau parler de haut et à l'impératif, il ne réussira qu'à commettre une injustice et à démontrer son impuissance. Quoi ! père imprudent et aveugle, vous prétendez mener à la lisière votre fils, homme fait, comme vous le meniez quand il était enfant ! Et vous prétendez lui faire accomplir des actes ou adopter des opinions que sa conscience réprouve ! Mais ne voyez-vous pas que ce qui se dresse contre votre autorité, ce qui la ruine, c'est précisément cette conscience que vous avez réveillée vous-même et façonnée de vos propres mains ? Ne voyez-vous pas que cette conscience fait de votre fils un être qui est votre égal par nature et en dignité, un être qui, par les énergies spirituelles dont vous l'avez enrichi et si le progrès n'est pas un vain mot, est peut-être votre supérieur. Et vous prétendez le faire obéir ! Mais s'il résiste, que ferez-vous ? Au cas, très ordinaire, où vous n'aurez pas le pouvoir de briser sa résistance, vous disserterez à perte de vue sur votre propre valeur ; vous lui rappellerez à satiété ce que vous avez fait pour lui et ce qu'il vous doit ; vous lui reprocherez amèrement son ingratitude et vous aboutirez infailliblement à ceci : c'est que votre fils ne croira plus à votre supériorité, se rira de votre expérience et sentira sa déférence pour vous diminuer et s'évanouir. Que si, par hasard, vous avez le pouvoir de briser sa résistance par la violence ou physique ou morale, oh alors ! malheur à vous ! Vous ferez de votre fils, tantôt un révolté, et tantôt un menteur et un hypocrite ; et votre tyrannie vous vaudra, de sa part, ce sentiment qui est la négation de toute affection et même de toute justice : le mépris. Tant il est vrai que l'auorité éducative, légitime à l'égard de l'enfant, perd de sa légitimité si elle refuse de se transformer, quand elle s'applique à l'adolescent, au jeune homme, et n'est plus à l'égard de l'homme fait, si elle persiste dans son immutabilité, qu'une maladresse et une iniquité. Ah ! que le père ouvre les yeux et s'oublie lui-même ! qu'il ne donne plus des ordres, mais des conseils ! qu'il n'impose plus ses opinions, qu'il les propose ! Que ses conseils soient toujours en harmonie avec le bien et ses opinions avec la vé-

rité. Dès lors, son droit de se faire obéir subsistera. Il subsistera d'autant plus légitime et d'autant plus respecté qu'il l'affichera moins et le confondra davantage avec le droit du bien et de la vérité. Et comme le bien et la vérité sont personnifiés et vivants en Dieu, par eux, son droit plongera ses racines en Dieu, tirera sa raison d'être et sa puissance de Dieu, se confondra avec le droit même de Dieu. Magnifique transfiguration de l'autorité paternelle! Transfiguration qui éclaire et réchauffe à la fois et le père et le fils. La supériorité que l'expérience donne au père éclate alors pour le fils en toute sa réalité et se revêt d'une douce et sereine majesté. La déférence que le fils éprouve pour son père s'exalte alors jusqu'à la vénération, jusqu'à une sorte de culte. En vérité, pour obtenir de pareils résultats, qui hésiterait à accepter la transformation de l'autorité éducative? Cette autorité a eu son temps. Elle a joué son rôle. Elle a été l'échafaudage nécessaire pour construire l'édifice. Mais quand le travail est terminé, que l'échafaudage tombe et que l'édifice se dresse dans sa solidité et dans sa splendeur! Que l'autorité éducative abdique et cède le sceptre à l'autorité du bien et de la vérité, constatés et acclamés par la conscience, à l'autorité de Dieu et de Dieu seul!

Il n'en est pas autrement pour l'église et pour le livre derrière lequel elle s'abrite : la Bible. Sans doute, l'église est vénérable par son histoire, ses grands hommes, ses martyrs, sa puissance et les bienfaits qu'elle a répandus dans le monde. Sans doute, la Bible est le livre des livres par son antiquité, la beauté des écrits qui la composent, le souffle d'en-haut qui traverse ses pages, le caractère des prophètes, apôtres ou disciples d'apôtres qui l'ont composée sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu. Sans doute, nous devons respecter, aimer notre patrie spirituelle et sonder les Ecritures. Mais, quels que soient les sentiments que nous éprouvons pour l'église et pour la Bible, quel que soit l'ascendant que cette institution et ce livre exerçent sur nous, cependant, reconnaissons-le : ce n'est pas en eux que réside l'autorité. Encore une fois, l'autorité est

le droit de se faire obéir. Or, quand l'église ou la Bible m'ordonne une action ou m'impose une opinion, de deux choses l'une : ou bien cette action est conforme au bien, cette opinion est conforme à la vérité, ou bien c'est le contraire. Dans ce dernier cas, l'église aura beau alléguer les décrets de ses conciles et de ses synodes, les ouvrages de ses docteurs ; elle aura beau accumuler les textes et déployer les ressources d'une savante exégèse ; elle aura beau prouver l'authenticité et l'inspiration des livres de la Bible ; elle ne réussira qu'à commettre une maladresse et une injustice. Quoi ! scribes et docteurs, vous prétendez me mener, moi, homme fait, moi, conscience morale, religieuse, chrétienne, comme vous m'avez mené quand j'étais enfant ou ignorant ou païen ! Et vous prétendez me faire accomplir des actes ou adopter des opinions que ma conscience réprouve ! Mais ne voyez-vous pas que ce qui se dresse contre votre autorité, toujours habilement dissimulée derrière celle de la Bible, ce qui la ruine, c'est précisément cette conscience que vous avez réveillée vous-même, façonnée par un commerce continuel avec la Bible, nourrie de l'âme même de Jésus-Christ ? Ne voyez-vous pas que cette conscience fait de moi, en tous cas, votre égal par nature et en dignité, et, si j'ai su profiter de vos expériences, si le progrès n'est pas un vain mot, peut-être votre supérieur ? Et vous prétendez me faire obéir ! Mais si je résiste, que ferez-vous ? Au cas, général aujourd'hui, où vous n'aurez pas les moyens de briser ma résistance, vous vous épuiserez à célébrer les mérites de l'église et à réveiller en moi le « sentiment ecclésiastique » ; vous déclamerez très éloquemment peut-être sur l'inspiration de la Bible, inspiration que, d'ailleurs, vous ne définirez jamais avec précision ; vous me refuserez le titre de frère et de chrétien ; vous me flétrirez du titre de radical ou de rationaliste ; et vous aboutirez infailliblement à ceci : c'est que je ne croirai plus à votre supériorité et que je me détournerai de l'église et peut-être de la Bible. Que si, par hasard, vous avez le pouvoir de briser ma résistance par la violence ou physique ou morale, oh alors ! malheur à vous ! Vous ferez

de moi tantôt un révolté et tantôt un menteur et un hypocrite et votre autoritarisme vaudra, de ma part, à l'église et à la Bible ce sentiment qui est la négation de tout respect et de toute reconnaissance : le mépris. Ah ! qui dira jamais le mal dont l'autoritarisme s'est rendu et se rend encore coupable ? Qui pourra jamais connaître le nombre de ceux qu'il a éloignés du Christianisme et rejetés dans l'incrédulité ? le nombre de ceux qu'il a arrêtés au moment où, peut-être, ils allaient confesser Jésus-Christ ? le nombre de ceux qu'il a persécutés, tourmentés, livrés à la prison, à la torture ou la mort, entraînés au parjure ou à la trahison ? Et qu'est-ce que l'autoritarisme, si ce n'est un état d'esprit fait d'aveuglement et d'orgueil, et, en vertu duquel, après avoir exercé l'autorité éducative, d'une manière légitime, à l'égard de l'enfant, de l'ignorant, du païen, on veut, sans la modifier, sans la transformer, continuer à l'exercer à l'égard de l'homme fait et du chrétien ? Considérez-le de près, l'autoritarisme ; et vous conviendrez bientôt qu'il est un fruit amer du péché. Il nous amène à placer l'autorité là où elle n'est pas ; dans l'église, pour que nous puissions nous couvrir des délibérations de ses conciles ou de ses synodes ; dans la Bible, pour que nous puissions l'interpréter et la systématiser à notre guise. En définitive, ce qui se cache sous les autorités que les autoritaires défendent avec tant d'âpreté, ce sont leurs sentiments personnels, leurs vues individuelles ; c'est leur bon plaisir, j'allais dire leur fantaisie ; c'est le moi envahissant et dominateur ; c'est l'égoïsme. Arrière donc l'autoritarisme ! Bannissons du milieu de nous ce détestable esprit ! Soyons clairvoyants et soyons humbles ! Que l'église, que la Bible ne soient pas des moyens d'oppression. En leur nom, ne donnons pas des ordres, mais des conseils. N'imposons pas des opinions, proposons-les. Que ces conseils soient toujours en harmonie avec le bien et ces opinions avec la vérité. Dès lors, pour l'église et pour la Bible, le droit de se faire obéir subsistera. Il subsistera d'autant plus légitime et d'autant plus respecté que nous l'afficherons moins et qu'il se confondra davantage avec le droit

du bien et de la vérité. Et comme le bien et la vérité sont personnifiés et vivants en Dieu, le droit de l'église et de la Bible plongera ses racines en Dieu, participera du droit même de Dieu. Magnifique transfiguration de l'autorité en matière de foi! Transfiguration qui éclaire et réchauffe tout ensemble l'église et le fidèle, la Bible et le croyant. L'église est vénérable parce que, malgré ses erreurs, ses défaillances, ses déchirement et les persécutions dont elle s'est rendue coupable, elle a porté en elle et répandu dans le monde les semences du bien et de la vérité. Le fidèle n'est pas son esclave servile. Tout au contraire, dans le plein exercice de sa liberté, il la respecte, il l'aime, il écoute ses avis avec une déférence pleine de gratitude. La Bible est le livre des livres parce que, malgré ses erreurs et ses contradictions, elle renferme, en ses pages inspirées, des trésors inépuisables de vérité et de bien. Le croyant n'est pas son esclave servile. Tout au contraire, dans le plein exercice de sa liberté, il la respecte, il l'aime, il la médite sans relâche; il revient sans cesse à elie comme à une source d'eau vive, comme à un pain de vie. En vérité, pour obtenir ce respect sans bassesse, cet amour sans fétichisme, ce respect et cet amour qui s'allient admirablement avec la dignité et même une certaine fierté, en définitive, avec la liberté, qui hésiterait à accepter la transformation de l'autorité éducative de l'église et de la Bible? Encore une fois, cette autorité est à sa place, elle est légitime, quand elle s'exerce à l'égard de l'enfant, de l'ignorant, du païen. Mais quand elle prétend régenter l'homme fait, le chrétien, elle est usurpatrice, illégitime. Qu'elle disparaisse donc, et cède la place à l'autorité du bien et de la vérité, c'est-à-dire à l'autorité de la volonté et de la parole de Dieu. Le bien ou la volonté de Dieu, la vérité ou la parole de Dieu, constatées et acclamées par la conscience morale, religieuse, chrétienne, Dieu partout, Dieu toujours, voilà la seule autorité véritable et il n'y en a point d'autre!

II

Un fait paraît acquis : c'est que l'autorité compte au moins quatre degrés et doit, en passant de l'un à l'autre, se transformer peu à peu et du tout au tout. C'est faute de distinguer ces degrés qu'on discute sur la question de l'autorité sans résultats appréciables. C'est faute d'accepter et de favoriser cette transformation qu'on provoque, dans les familles, dans l'église, dans les écoles de théologie, tant et de si stériles dissensions. Ayons donc le courage de tenir compte des faits et de l'expérience et modifions, en conséquence, nos théories trop souvent préconçues......

Mais on nous arrête : « Vous voulez, nous dit-on, que l'autorité passe par quatre degrés et se transforme de manière à devenir au bout de cette transformation tout autre chose que ce qu'elle était au début, au point que le *pouvoir de se faire obéir* s'absorbe entièrement dans *le droit ;* fort bien. Mais qu'est-ce qui exige cette transformation et la rend inévitable ? Evidemment, c'est l'éclosion chez l'enfant et le déploiement chez l'homme fait, chez le chrétien, de la conscience morale, religieuse, chrétienne. Cette conscience est donc, au fond, la véritable autorité. Or, vous savez bien que cette conscience est individuelle, par conséquent, variable, faillible. Si donc elle est la véritable autorité, il n'y a point d'autorité ». Et voilà l'éternelle objection faite aux hommes, aux chrétiens, qui se refusent à reconnaître, hors d'eux-mêmes, une autorité tangible, souveraine, absolue, que ce soit celle d'un pape, d'un concile, d'un synode ou d'un livre, peu importe !

Certes, il serait aisé de rendre coup pour coup, blessure pour blessure, objection pour objection.

La conscience varie, dites-vous ? Et l'église n'a-t-elle jamais varié ? L'église qui se prétend immuable, l'église romaine, n'a-t-elle pas varié dans la détermination du siège même de l'autorité ? L'autorité qui résidait autrefois dans le concile œcuménique, ne réside-t-elle pas, depuis vingt ans environ, dans la personne du pape infaillible ? Les conciles œcuméniques n'ont ils pas varié ? ne se sont-ils

pas parfois contredits les uns les autres? N'en a-t-il pas été de même des papes? Et, dans les églises protestantes, ne condamne-t-on pas aujourd'hui comme mauvais des actes que nos pères ou nos réformateurs ont permis ou même conseillés? Certaines doctrines que nos pères et nos réformateurs tenaient pour indispensables au salut ne sont-elles pas tombées en désuétude? L'église qui n'a jamais varié, où donc est-elle?

La conscience varie, dites-vous? Et la Bible nous fournit-elle un code et un symbole absolument immuables? Sans doute, à quelques variantes près, sa composition et sa lettre sont aujourd'hui fixées. Mais qui ne sait que ce double travail a duré longtemps? qu'il s'est accompli au milieu de tâtonnements nombreux et par la main d'hommes sujets à l'erreur? La Bible une fois constituée, qui donc l'a traduite en langue moderne? Des hommes sujets à l'erreur. Qui donc l'interprète et en systématise les données? Des hommes sujets à l'erreur. De là des variations inévitables et sans nombre. Chaque communauté chrétienne affirme que son idéal de la vie est le bien, et son affirmation, elle la soutient la Bible à la main. Or, comme beaucoup d'entre elles se contredisent, il en résulte que, très sincèrement, on peut trouver, dans la Bible, des lignes de conduite contradictoires. Telle école de théologie assure que, pour être chrétien, il faut admettre certaines doctrines, par exemple: la préexistence, la divinité métaphysique du Christ et la kénôse; et sur quoi s'appuie-t-elle, très sincèrement, pour parler ainsi? Sur la Bible. Mais l'école opposée assure que ces doctrines sont indifférentes au salut. Et sur quoi s'appuie-t-elle, très sincèrement, pour parler ainsi? Sur la Bible. La Bible permet donc de soutenir des opinions contradictoires.

Il serait aisé de prolonger ces considérations et de montrer, avec plus d'énergie encore, que les autorités tangibles, souveraines, absolues, celle de l'église et de la Bible, sont en fait variables, faillibles, en somme, illusoires. Mais il est une considération générale qui permet d'y mettre un terme, car elle parait décisive. La voici: qui est-ce qui a

constitué, hors de l'homme, l'église ou la Bible en autorités tangibles, souveraines, absolues? Pour répondre à cette question, il suffit de considérer l'énorme masse de papier noirci pour établir l'infaillibilité du pape, ou le caractère obligatoire des confessions de foi édictées par les conciles ou les synodes, ou l'inspiration littérale de la Bible. Evidemment, ce sont des hommes sujets à l'erreur et en contradiction les uns avec les autres qui décident que l'autorité réside ici, ou là, ou ailleurs. Ils jugent donc de la valeur des autorités admises dans le monde, et d'une manière souveraine, absolue, ils déterminent le siège et la nature de la seule véritable autorité. Qu'est-ce à dire sinon que leur conscience commence par se déclarer supérieure à toutes les autorités et dresse ensuite l'idole devant laquelle elle s'inclinera bientôt et voudra forcer tous les autres à s'incliner? Que si je viens, moi, dire à tous ces hommes: « Les différentes autorités que vous prônez sont illusoires; je les nie », entre ces hommes et moi, qui décidera? Uniquement la conscience cherchant et trouvant le bien et la vérité, la conscience retrempée, éclairée par la volonté et la parole de Dieu. Expliquons-nous donc sur la conscience.

Dieu a déposé en chacun de nous des germes de raison et de liberté. Puis, il les a fait éclore et grandir, au point qu'ils sont devenus des éléments constitutifs de notre être. Il n'en est pas un seul parmi nous qui ne se croie tout à la fois raisonnable et libre. Or, la raison et la liberté plongent leurs racines dans une réalité qui est le centre, le foyer de notre personnalité et qui s'appelle la conscience morale. Rappelez-vous la définition vulgaire et d'ailleurs excellente de la conscience: c'est une voix intérieure qui distingue le bien du mal, ordonne d'éviter le mal et de pratiquer le bien, blâme et tourmente quiconque lui désobéit, approuve, au contraire, et remplit de joie quiconque se soumet à ses règles. En cette conscience ainsi définie, il convient de distinguer la forme du fond.

La forme, c'est ce commandement souverain, cet impératif absolu comme un axiome géométrique: *Tu dois! Il*

faut »! impératif qui ne force pas, qui oblige ; c'est l'*obligation.*

Le fond, c'est la loi du devoir, loi qui prescrit le respect de soi-même ou la dignité, le respect des autres ou la justice, loi dont la formule scientifique est et ne peut être que celle-ci : « *Agis toujours de telle manière que la maxime de ta conduite puisse être érigée en loi universelle* ».

La conscience participe donc simultanément de la raison et de la volonté libre. Elle est tout ensemble un œil et un moteur. Vierge immortelle, vêtue de lumière et de force, elle vient de la part de Dieu lui-même habiter en notre âme, afin que notre âme devienne un sanctuaire et qu'elle en soit la seule prêtresse. La conscience ! verbe et « *image de Dieu* » en chacun de nous ; elle nous trace la voie étroite et difficile qui mène à la perfection ; elle nous y entraîne ; et c'est par elle que Dieu agit, et, selon l'expression antique, « *besogne continuellement* » en nous.

Toutefois, convenons-en, la conscience n'a pas parlé et ne parle pas chez tous avec la même clarté et la même énergie. Qu'est-ce à dire ? et faut-il conclure qu'elle est sujette à des variations ? Non certes. La conscience ne varie pas. Elle parle toujours sur le ton de commandement, à l'impératif. Seulement, comme elle fait partie intégrante de la personne humaine, suivant l'âge des individus, les époques et les circonstances, elle s'affirme à des degrés très divers de développement. Chez le sauvage, par exemple, elle est à l'état embryonnaire, et son contenu : la loi du devoir, n'est guère qu'une virtualité. De là vient qu'on met à son compte des coutumes et des actes qu'elle réprouve et condamne chez les meilleurs d'entre les civilisés. Ceux-ci, en effet, nous la révèlent dans tout l'éclat de sa force et de sa beauté, avec le déploiement de tout son contenu, avec l'intégralité de la loi du devoir. Mais, entre ces deux points extrêmes, que de points intermédiaires ! Vous étonnerez-vous, dès lors, qu'elle ait paru et qu'elle paraisse varier ? Evidemment non. La trouver parfaitement identique à elle-même, partout et chez tous, voilà qui serait étonnant. Ce serait même d'autant plus étonnant qu'elle ne

se développe pas d'une manière régulièrement progressive. Sa marche en avant est tantôt retardée, tantôt même arrêtée, par l'influence désastreuse du péché. Ah ! le péché est plus habile tacticien qu'on ne croît. Comme s'il comprenait qu'elle est le nœud vital de l'âme, c'est contre elle, en définitive, qu'il dirige toutes ses attaques ; c'est à elle qu'il en veut ; c'est sur elle qu'il s'acharne... s'il pouvait la détruire !... Mais on n'anéantit pas un reflet de la majesté de Dieu ! Il essaie donc tout au moins de la réduire au silence, et ses efforts ne sont que trop souvent hélas ! couronnés de succès. Et c'est alors, quand elle est à peu près muette, qu'il se rencontre des théoriciens assez aveuglés pour la rendre responsable de mensonges et de crimes qui sont les fruits amers du seul égoïsme et qu'elle ne manquera pas de flétrir rudement et sans réserve dès qu'on lui rendra la parole. Et voilà comment on a pu et on peut encore l'accuser de varier.

Répétons-le donc : la conscience est fixe dans sa forme comme dans son contenu. Toutefois, nous avouons qu'elle doit se développer graduellement et que si l'homme eut été abandonné à lui-même, il est plus que probable que ce développement eut avorté. Nous avouons qu'elle peut être momentanément réduite au silence par le péché et que si l'homme eut été livré sans secours à ses besoins, à ses instincts, au cours fatal des phénomènes matériels ou historiques, il est à peu près certain que son silence, de momentané serait devenu éternel. L'œil de notre âme aurait été arraché, son moteur annulé. La vierge immortelle aurait regagné les célestes demeures. Le verbe de Dieu aurait cessé de retentir. L'image de Dieu se serait effacée. L'homme découronné, diminué, avili, se serait enfoncé chaque jour davantage dans la souffrance et dans la mort.

Mais voici : Dieu veillait, et son Esprit « *ne s'est pas laissé sans témoignage au milieu de nous* ».

Par ses effusions répétées, il a suscité au sein de l'humanité des fondateurs de religion, des poètes, des sages, des philosophes, des patriarches, un Moïse, des prophètes,

8

un Jean-Baptiste, et la conscience mise en présence de ces consciences qui se sont toujours montrées très supérieures à leurs antécédents et à leur milieu, la conscience est devenue capable de proclamer avec une énergie croissante l'obligation et la loi du devoir et de plier chaque jour davantage les individus et les peuples aux exigences de cette loi. Bientôt même, prolongeant les grandes lignes de la vie morale, elle a exigé la foi à la liberté et à la responsabilité, la foi à l'immortalité et à ses rétributions, la foi en un Dieu unique, fondateur et garant de l'ordre universel. La conscience est devenue religieuse.

Puis, quand la préparation a été suffisante, les temps étant accomplis, la conscience encore faible et n'ayant pas atteint la plénitude de sa croissance a été mise en contact avec Jésus-Christ. Et aussitôt, riche de nouvelles énergies, plus certaine du contenu de la loi du devoir et de la nécessité de la foi, retrempée dans l'idéal, elle a dévoilé à l'homme la gravité et l'horreur du péché; elle lui a crié avec Saint-Paul : « *Le salaire du péché, c'est la mort* »; elle a provoqué son repentir et fait éclore en lui le désir de conversion, de régénération, de vie parfaite et heureuse. Multipliant alors et prolongeant ses contacts avec Jésus-Christ, elle a trouvé en lui, pour le pécheur, l'assurance du pardon, le secret de la nouvelle naissance, de la sanctification et du progrès, la source d'eau vive qui *jaillit en vie éternelle*, le pain de vie, la paix, la sérénité, la communion avec Dieu, en un mot, le salut. Se plongeant et se replongeant enfin sans relâche dans l'intimité de Jésus-Christ, elle s'est donnée entièrement à lui; elle est devenue chrétienne.

La conscience morale est devenue religieuse, chrétienne. Entendez par là qu'elle constate et acclame avec une satisfaction et une gratitude de jour en jour plus fondées et plus intenses, l'accord indéfectible de sa forme et de son contenu avec l'enseignement, l'exemple et le sacrifice de Jésus-Christ. Entendez par là qu'elle constate et acclame en Jésus-Christ, la conscience complète, la conscience dans toute sa force et toute sa splendeur, la conscience

idéale. Comme l'a dit Vinet, Jésus-Christ est bien véritablement « *la conscience de la conscience* ». Il est venu parmi les hommes, messager et représentant de Dieu, pour révéler la conscience tout entière à elle-même, et c'est par lui que Dieu agit et » *besogne* » continuellement en nous.

Oui, Dieu agit et « *besogne* » continuellement en nous par la conscience et par Jésus-Christ, et nous pouvons maintenant remettre chaque chose à sa place.

L'église a le pouvoir de marquer l'enfant de son sceau : c'est l'autorité à son premier et à son plus bas degré. L'église et la Bible ont le pouvoir d'élever l'enfant moralement, religieusement, chrétiennement ; c'est l'autorité à son second degré ; l'autorité éducative. Mais en réveillant chez l'adolescent, chez le jeune homme, la conscience créée par Dieu, « *image et ressemblance de Dieu* », en plaçant l'adolescent, le jeune homme en présence de Jésus-Christ, l'église et la Bible renoncent implicitement au *pouvoir* de se faire obéir et s'engagent à s'en tenir au *droit* dont elles devront produire les titres ; c'est l'autorité à son troisième degré ; elle est de nature indécise et complexe. Vient enfin le moment où, grâce à l'éducation qu'il a reçue, l'homme fait, le chrétien est en état de contrôler et de corroborer les affirmations de sa conscience, par les enseignements, les exemples et le sacrifice de Jésus-Christ. Il constate entre la conscience et Jésus-Christ un accord fondamental, indestructible, voulu de Dieu. Or, *c'est en cet accord, qui n'est autre chose que l'accord de Dieu avec lui-même dans la révélation individuelle et dans la révélation historique, que réside la seule véritable autorité.* Cette autorité a pour organe et pour siège la conscience morale, religieuse, chrétienne, se déployant et se fortifiant sans cesse par une connaissance et une imitation sans cesse plus parfaites de Jésus-Christ. En conséquence, l'homme fait, le chrétien ne peut plus et ne doit plus s'incliner devant l'autorité de l'église et de la Bible réduite au *pouvoir de se faire obéir* Il ne peut et ne doit s'incliner que devant ce qui a *le droit de se faire obéir*, c'est-à-dire devant le bien et la vérité manifestés par la conscience morale, religieuse, chrétienne,

personnifiés et vivants en Jésus-Christ, au bout du compte, devant Dieu. L'église et la Bible ne mériteront son obéissance que dans la mesure où elles prescriront le bien et enseigneront la vérité, et où leur autorité se confondra avec celle de Dieu. Ainsi comprise, l'autorité ne force pas ; elle oblige ; et, par l'obligation, elle pose et fortifie la liberté. Elle n'est autre chose que le droit de la volonté et de la parole de Dieu, et c'est la reconnaissance et le respect de ce droit qui élève chacun de nous à la dignité « *d'homme spirituel, jugeant de tout et n'étant jugé par personne* ».

Et qu'on ne vienne pas dire qu'ici l'autorité est constituée uniquement par la conscience ; que la conscience est érigée en monarque souverain, absolu ; qu'elle est déclarée supérieure à Jésus-Christ et dotée d'infaillibilité ; qu'elle crée, en quelque sorte, la vérité et le bien ! Ne craignons pas d'insister : le bien et la vérité sont en germes dans la conscience ; mais ils sont développés, épanouis, en dehors et au dessus d'elle, en Jésus-Christ. Pour que l'homme les conquière, que faut-il ? Il lui faut, d'abord, un œil et un moteur : la conscience ; il lui faut, ensuite, un terme de comparaison, un point fixe, un être en qui se sont incarnés le bien et la vérité, qui révèle à la conscience l'intégralité de son propre contenu et qui l'élève, la rende plus vigoureuse et plus délicate, lui permette de se soumettre de plus en plus complètement la conduite et la pensée, en d'autres termes, d'établir sur la vie tout entière l'autorité de Dieu.

Gardez-vous donc de déprécier la conscience, œil et moteur de notre âme. Gardez-vous de la reléguer à l'arrière-plan. Quoi ! Vous énumérez ce qu'il vous plaît d'appeler improprement ses variations ! Quoi ! vous étalez complaisamment ses prétendues erreurs ! Imprudents que vous êtes ! Mais, outre que vous vous trompez, ne voyez-vous pas que, sous prétexte de fonder je ne sais quelle autorité extérieure, tangible, souveraine, absolue, vous videz l'âme humaine et la condamnez au scepticisme ? Car enfin, qu'est-ce qu'une foi qui n'a pas l'assentiment de la conscience ? C'est une foi qui n'intéresse ni la raison ni la volonté.

Elle n'a point de racines. Elle est déposée simplement à la surface du sol; et le moindre vent l'emporte, la roule et la détruit. Ne voyez-vous pas que vous démantelez de vos propres mains la seule forteresse capable de résister aux assauts de la corruption et de l'iniquité? Car enfin, qu'est-ce qu'une conduite qui n'est pas dirigée par la conscience? C'est une conduite destituée de respect. Elle n'a ni dignité ni justice; elle manque de moralité. Déprécier la conscience, la réléguer à l'arrière-plan! Y songez-vous? Mais quand vous aurez crevé l'œil de l'âme, avec quoi donc y verra-t-elle pour se diriger? Quand vous aurez anéanti son moteur, qui donc lui communiquera la puissance d'agir? Vous bâtirez alors des systèmes admirables sur l'autorité de l'église ou de la Bible; mais ces systèmes, fondés en dehors et à côté de l'âme, ne seront que des plantes malvenues, chétives, et qui mourront, sans avoir fait autre chose que du mal. Non, non; ne touchez pas à la conscience; ne la dépréciez pas; ne la reléguez pas à l'arrière-plan. Vous rendriez inutiles l'enseignement, l'exemple et le sacrifice de Jésus-Christ. Dans les récits de l'église, en effet, dans les pages inspirées de la Bible, qu'allez-vous chercher? qu'allez-vous contempler? Est-ce des théories sur l'origine et la nature de Jésus-Christ, sur sa préexistence, sa kénôse, sa divinité métaphysique? Mais encore qu'allez-vous y chercher et y contempler? Est-ce une conscience? Oui, vous dis-je? Une conscience et plus qu'une conscience; la conscience complète, la conscience dans toute sa force et dans toute sa splendeur, la conscience idéale, la conscience du Saint et du Juste, de celui qui est l'amour et la lumière, la conscience du Fils unique de Dieu. Et cette conscience, comment en discernerez-vous la grandeur, comment en aurez-vous simplement une idée, si ce n'est au moyen de votre propre conscience?

Allumez donc et entretenez en vous ce flambeau intérieur: la conscience. Persuadez-vous qu'elle est immuable en sa forme: l'obligation; fixe en son contenu: la loi de dignité et de justice. Confirmez-vous chaque jour davantage dans cette certitude qu'elle exige la liberté, la vie éter-

nelle, le Père céleste. Et puis, mettez-la une première fois en contact avec Jésus-Christ. Tout d'abord, elle est étonnée par cet enseignement, ces exemples, ce sacrifice. Elle se heurte à bien des obscurités, à bien des impossibilités. Toutefois, le peu de bien et de vérité qu'elle s'assimile la fortifie et l'affine. Elle devient capable de prendre un second contact avec Jésus-Christ et de s'approcher plus près de lui. Déjà, bien des paraboles s'expliquent; bien des paradoxes laissent entrevoir leurs profondeurs; des actions étranges revêtent une singulière beauté; le drame de la Croix émeut et trouble. La conscience, nourrie de plus de bien et de vérité, croit en vigueur et en délicatesse. Elle devient capable de prendre un contact complet et prolongé avec Jésus-Christ. Elle pénètre décidément en son intimité. Et en continuant d'appliquer avec persévérance cette méthode des approximations successives, il vient un moment où la lumière éclate, radieuse, triomphante, invincible, et la conscience, maitresse d'elle-même, dans la plénitude de ses énergies et de sa clairvoyance, s'incline devant le Fils de Dieu en s'écriant: « *Mon Seigneur et mon Roi* ». Elle reconnaît en lui le bien et la vérité personnifiés; elle se soumet à son autorité; volontairement et librement, elle confesse qu'il possède le droit de se faire obéir.

Oui, Jésus-Christ possède le droit de se faire obéir, l'autorité, parce qu'il est le bien. — Il est le bien, parce que sans cesse il se sanctifie, parce qu'il est le Saint. Il est le bien, parce qu'il pratique sans cesse la justice, parce qu'il est le Juste. Il est le bien, parce qu'il aime ses frères et leur donne son temps et ses forces; parce qu'il leur immole ses plus chères affections; parce qu'il accepte pour eux l'agonie de Gethsémané et le supplice du Calvaire. Il est le bien, parce qu'il apporte le pardon aux hommes, les entraîne à la conversion et à la nouvelle naissance, restaure leur liberté, les guérit du péché, les inonde de vie divine et de Saint-Esprit, les sauve, et fonde en leurs âmes et dans la société le royaume des cieux. Il est le bien, parce qu'il prie et adore son Père, parce qu'il vit avec son Père dans une unité telle qu'à travers sa personnalité le Père transpa-

raît et révèle aux hommes toutes les profondeurs de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté. — Il est le bien, et la preuve : c'est que sa seule présence suffit à diviser contre elle-même l'âme de l'homme et l'âme de l'humanité. Dès qu'il paraît, je découvre deux hommes en moi : l'homme créé à l'image de Dieu, le Fils du Père céleste qui veut le bien ; et l'homme charnel, souillé, injuste, esclave du péché et qui se complaît dans le mal. Ces deux hommes se livrent en moi un combat continuel dont mon âme est toute déchirée. Dès qu'il paraît, l'humanité découvre en elle deux humanités : l'une qui forme la cité du ciel, dont tous les membres sont étroitement unis par la pureté, la justice, l'amour, l'adoration du Père céleste ; et celle qui forme la cité de la terre et dont tous les membres sont soumis à la loi du combat pour la vie et à toutes les corruptions, les iniquités et les cruautés que cette loi traîne après elle. Et ces deux humanités sont perpétuellement aux prises et l'histoire n'est que le dramatique et navrant récit de leurs combats. — Il est le bien, et la preuve : c'est que si l'homme et l'humanité refusent de se repentir, de se convertir, de se donner à lui, ils foulent aux pieds la noblesse de leur nature, ils tournent le dos à leur glorieuse destinée ; ils sont la proie du malheur ; ils s'enfoncent de plus en plus dans la souffrance et dans la mort. Mais, au contraire, s'ils se repentent, se convertissent, et se donnent à lui, alors, ô merveille ! ô triomphe ! le vieil homme est frappé à mort, la cité du mal est détruite, et l'homme nouveau, déployant ses ailes, s'enlève, d'un irrésistible essor, vers les régions de l'idéal, et la cité du ciel, pareille à la Jérusalem des prophètes, s'étale, radieuse et bénie, au grand soleil de Dieu !

Oui, Jésus-Christ possède le droit de se faire obéir, l'autorité, parce qu'il est le bien. Mais le bien est inséparable de la vérité ; car, en fait de Christianisme, la vérité est de nature essentiellement pratique, morale et religieuse. Jésus-Christ possède donc aussi le droit de se faire obéir, l'autorité, parce qu'il est la vérité. — Il est la vérité, parce qu'il s'identifie avec un fait navrant : la souffrance et le

péché des hommes. Il constate que les hommes sont « *fatigués et chargés* » et que leur angoisse a pour source, sinon unique, du moins principale, l'égoïsme. Il constate que le péché se transmet par l'hérédité et se propage par les influences du milieu, en sorte qu'une puissance de souillure, d'injustice, de haine et d'impiété est déchaînée au sein de l'humanité et la vicie en tous ses membres. Il constate toute cette souffrance et tout ce péché; il les porte sur ses épaules; il en gémit; il en agonise; et quand il dénonce et flétrit ce désordre, cette révolte contre Dieu, on l'écoute; car il parle avec *l'autorité du fait*, du fait qu'on ne peut nier à moins d'être aveugle ou de mauvaise foi. — Il est la vérité, parce qu'il s'identifie avec l'idéal : Il dit : « Respectez-vous vous-mêmes; soyez saints : *heureux ceux qui ont le cœur pur ;* respectez votre prochain dans sa vie, sa propriété, sa réputation, sa liberté, ses convictions; soyez justes; *heureux ceux qui ont faim et soif de la justice; heureux les persécutés pour la justice ; cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice*; *aimez-vous*; *tu aimeras ton prochain comme toi-même*, non pas seulement l'ami, le compatriote, mais l'étranger, mais l'ennemi, mais celui qui te hait et qui te persécute ». Il dit: « Quiconque observe la loi du devoir et accomplit la volonté de Dieu, s'affranchit du péché et conquiert la *glorieuse liberté des fils de Dieu. Venez à moi*, *vous tous qui êtes travaillés et chargés* par la souffrance et le péché, *et je vous donnerai le repos* et la paix. Je suis une source d'*eau vive qui jaillit en vie éternelle. Celui qui croit en moi*, *croit en Celui qui m'a envoyé.* Adorez donc le Père, « *en esprit et en vérité* ». Quand vous priez, dites : « *Notre père qui es aux cieux* ». Il parle ainsi et son peuple et les générations sont comme suspendus à ses lèvres, car il parle avec *l'autorité de l'idéal,* de l'idéal qu'on ne peut contester à moins de n'être pas un homme. — Il est la vérité, parce qu'il s'identifie avec le salut. Il annonce aux hommes souffrants et pécheurs qu'il peut et qu'il veut les ramener au bien, au bonheur, à l'idéal. « Malades, leur dit-il, je puis et je veux vous guérir; naufragés, je puis et je veux vous tendre la main ; je puis

et je veux vous arracher à la tempête qui gronde en vous et autour de vous. Repentez-vous et donnez-vous à moi. Voici, je descends des cieux pour publier la justice et la bonté de Dieu. A toute âme contrite, j'apporte le pardon gratuit. Je réconcilie l'enfant prodigue avec son père. Je convertis ; je régénère ; je fais vivre de la vie parfaite et heureuse. Je suis le Médiateur. Je suis le Sauveur ». Et cette bonne nouvelle, et cet évangile éternel retentit au travers des cieux et les hommes de toute tribu, de toute langue et de tout peuple écoutent le Maître avec ravissement, parce qu'il parle avec l'*autorité du salut*, de ce salut qui ne peut être contesté sans ingratitude et sans folie, une fois qu'on en a fait l'expérience.

Oui, Jésus-Christ possède le droit de se faire obéir, l'autorité, parce qu'il est le bien, parce qu'il est la vérité, parce qu'il est le messager et le représentant de Dieu, parce qu'il est le Fils unique et bien aimé de Dieu. Qu'importe pour nous maintenant qu'en fait d'histoire, d'économie politique ou d'astronomie, il ait pu errer? Sur le terrain moral et religieux, la conscience réveillée, élargie, fortifiée, ennoblie, exaltée par lui, la conscience salue en lui son Seigneur et son Roi. *Elle salue en lui l'accord de sa propre forme et de son propre contenu avec la volonté et la parole de Dieu.* Et telle est la seule autorité devant laquelle l'homme fait, le chrétien, puisse et doive s'incliner.

Deux mots pour conclure. Sans doute, cette autorité s'exerce dans le domaine de la pensée, et si une parole authentique de Jésus-Christ nous étonne ou même nous scandalise, gardons-nous de la rejeter. Devenue plus chrétienne, notre conscience la comprendra et l'approuvera. Mais n'oublions pas que l'autorité doctrinale de Jésus-Christ, quelle que soit son importance, que d'ailleurs nous ne voulons pas atténuer, ne doit pas nous voiler son autorité pratique. Qu'il soit nécessaire de connaître la pensée du Christ et de la reconstituer en sa puissante et vivante unité, nous en sommes absolument convaincu. Néanmoins, comme les chances d'erreur sont ici nombreuses et actives, nous sommes encore plus convaincu que le moyen de

lutter contre elles, ce ne sont ni les travaux ni les discussions théologiques; c'est un cœur, c'est une volonté donnés à Jésus-Christ; c'est une vie entièrement soumise au Fils de Dieu. L'essentiel, *la seule chose nécessaire*, c'est, par la conscience morale, religieuse, chrétienne, de nous unir au Sauveur.

L. Trial.

PROGRAMME

DU CONGRÈS GÉNÉRAL DES RELIGIONS A CHICAGO.

PREMIER JOUR, LUNDI 11 SEPTEMBRE.

Bienvenue et réunion fraternelle.

Souhaits de bienvenue par les représentants du Congrès auxiliaire universel, de l'Exposition Universelle, du Gouvernement national des Etats-Unis, de la Chrétienté américaine et des femmes américaines.

Réponses des délégués de la Grande-Bretagne, de l'Europe continentale, de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Australie, du Canada, de l'Afrique et de l'Amérique du Sud.

2me JOUR, MARDI 12 SEPTEMBRE.

A [1]. — **Dieu.** — *Origine et universalité de la croyance en Dieu.* Forme primitive du théisme d'après les plus anciens écrits sacrés. Evidences morales et philosophiques de l'existence et des attributs de Dieu. *Paternité de Dieu*: origine et évidence de cette croyance. Dieu dans l'histoire. Dieu à la lumière de la science moderne. Points de contact et différences des enseignements théistes des diverses croyances historiques. Tendances de la pensée théiste moderne.

B [2]. — Exposition des doctrines, de l'histoire, etc., de l'Eglise *Catholique*.

3me JOUR, MERCREDI 13 SEPTEMBRE.

A. — L'homme. — *Sa nature; sa dignité; son imperfec-*

1. **A.** Dans le *Hall of Columbus* (3.000 places).
2. **B.** Dans le *Hall of Washington* id.

tion; sa place dans l'Univers. La Vie. Spiritualité, immortalité et perfectibilité de l'homme. *Différentes manières de voir des diverses croyances historiques au sujet de la vie future. La fraternité humaine telle que l'enseignent les différentes religions historiques.* Rapports essentiels de l'homme avec Dieu. Devoirs principaux de l'homme envers Dieu.

B. — Exposition des doctrines, de l'histoire, etc., de l'Eglise *Chrétienne* (*Church of the disciples*), le matin ; l'après-midi, de l'Eglise de la *Nouvelle Jérusalem;* le soir, des congrégations *Juives*.

4me jour, Jeudi 14 septembre.

A. — La Religion considérée comme la caractéristique essentielle de l'humanité. — Expression essentielle des rapports entre Dieu et l'homme. *But suprême et rôle de la religion.* Pratiques religieuses et culte dans les différentes communions religieuses. Ce qui constitue la religion et la distingue de la vie morale. Forces spirituelles dans le progrès de l'humanité. Certitudes en religion.

B. — Exposition, etc., de l'Eglise des *Frères Unis* le matin ; l'après-midi, de l'Eglise *Réformée Episcopale*.

5me jour, Vendredi 15 septembre.

A. — Systèmes religieux. — Importance d'une étude sérieuse de tous les systèmes religieux. Conditions de cette étude. Histoire et état actuel de la question. Les Religions « mortes ». Ce qu'elles ont légué aux vivantes. *Jusqu'à quel point chaque religion a-t-elle justifié le Dieu de toute la terre dans les évolutions historiques de la race?* Lacunes pratiques les plus essentielles de chaque religion. (A exposer dans chaque cas particulier par un représentant de la religion en question.)

B. — Exposition, etc., de l'Eglise *Universaliste*, le matin et l'après-midi, des congrégations *Juives*, le soir.

6me jour, Samedi 16 septembre.

A. — Les Livres sacrés. — Etude des livres sacrés comme littérature. Interprétation de la religion par les poètes de tous les peuples. *Quels services la littérature sacrée des Juifs, des Chrétiens et des autres religions a-t-elle rendus à l'humanité?* Les Psaumes de la Pénitence dans toutes les races comme révélation d'un besoin universel.

B. — Exposition, etc., des Eglises *Unitaires*, le matin et l'après-midi, et des congrégations *Juives*, le soir.

7me JOUR, DIMANCHE 17 SEPTEMBRE.

A. — **La Religion et la Famille.** — Le lien du mariage. L'éducation des enfants. La famille religieuse. Besoin d'un jour de repos religieux.

B. — Exposition, etc., de l'Eglise *Presbytérienne*, l'après-midi et le soir.

8me JOUR, LUNDI 18 SEPTEMBRE.

A. — **Les Guides religieux de l'humanité.** — L'idée de l'Incarnation. Incarnations dans les différentes religions ; *leur historicité et leur valeur.*

9me JOUR, MARDI 19 SEPTEMBRE.

A. **La Religion dans ses rapports avec les sciences naturelles, les arts et les lettres.** — Peut-il y avoir une connaissance scientifique de la religion ? Quel secours la philosophie et les sciences naturelles, la biologie, la sociologie, etc., peuvent-elles apporter à la science de la religion ? *Quelle est l'utilité de la science de la religion pour les autres sciences?* La Religion et la Musique.

B. — Exposition, etc., de l'Eglise de l'*Association Evangélique*, le matin ; l'après-midi, de la *Friend'sChurch* (Quakers) ; le soir de l'Eglise *Protestante Episcopale.*

10me JOUR, MERCREDI 20 SEPTEMBRE.

A. — **La Religion dans ses rapports avec la Morale.** — Unité essentielle des idées éthiques chez tous les hommes. Notions agnostiques de la conscience, du devoir et du droit. *Rapports de la Religion avec la correction et le perfectionnement de la nature humaine.* Systèmes éthiques et types éthiques produits par les différentes croyances historiques. *Différents systèmes pour le relèvement de l'homme tombé ou coupable.* Croyance générale en la nécessité des sacrifices expiatoires.

B. — Exposition, etc., de l'Eglise *Protestante Episcopale*, le matin, l'après-midi et le soir.

11me JOUR, JEUDI 21 SEPTEMBRE

A. — **La Religion et les problèmes sociaux.** — La Religion et le Travail. La Religion et la Richesse. La Religion et la Pauvreté. La Religion et la Tempérance. *La Religion et les classes égarées et criminelles.* La Religion et la Pureté. Comparaison des droits conférés à la femme dans les différentes religions.

B. — Exposition, etc., par l'Eglise *Réformée* des Etats-Unis, le matin et l'aprés-midi.

12me JOUR, VENDREDI 22 SEPTEMBRE.

A. — La Religion et la Société civile. — La Religion et l'amour de la Patrie. Observation de la loi. Fidélité aux institutions et aux gouvernements. Dangers des grandes villes. *La Religion est-elle aujourd'hui capable de satisfaire les exigences et de prévenir les dangers de la vie moderne ?*

Le soir : trente-cinquième anniversaire de la proclamation de l'émancipation par le président Lincoln. La race africaine : sa mission religieuse et ses besoins religieux.

B. — Exposition, etc., de l'église *Episcopale Méthodiste africaine,* le matin; de la *Friend's Church* (orthodoxe), l'après-midi.

13me JOUR, SAMEDI 23 SEPTEMBRE.

A. — La Religion et l'amour de l'Humanité. — La fraternité des peuples. *Devoirs des nations européennes et américaines envers la Chine.* Justice et amitié internationales. L'arbitrage à la place de la guerre. *La mission religieuse des peuples de langue anglaise.*

B. — Exposition, etc., des *Sociétés de jeunes gens*, le matin, l'après-midi et le soir.

14me JOUR, DIMANCHE 24 SEPTEMBRE. L'APRÈS-MIDI ET LE SOIR.

A. La Situation religieuse actuelle du Christianisme. — Ce que la Religion a fait pour l'Amérique.

B. — Exposition, etc., des *Sociétés de jeunes gens*, l'après-midi ; de l'*Eglise Evangélique de l'Amérique du Nord*, le soir.

15me JOUR, LUNDI 25 SEPTEMBRE.

A. — Union religieuse du Christianisme. — Combien elle est désirable. Ses principes et ses obstacles. Encouragements à cette union.

B. — Exposition, etc., de l'*Eglise Evangélique de l'Amérique du Nord*, le matin.

16me JOUR, MARDI 26 SEPTEMBRE.

A. — Union religieuse de toute la famille humaine. — La dette religieuse du monde vis-à-vis de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique. Quels sont les points communs et les diffé-

rences entre les diverses religions, tels qu'ils ressortent des conférences précédentes ?

B. — Exposition, etc., des Eglises *Baptistes*.

17me JOUR, MERCREDI 27 SEPTEMBRE.

Eléments de la Religion parfaite, reconnus et proclamés par les différentes communions. Caractéristiques de la Religion définitive. Quel est le centre de la future union religieuse de l'humanité ?

Nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de leur communiquer ce programme. Ces intéressantes questions, si judicieusement choisies pour donner lieu à un fructueux échange de vues entre les représentants des différentes croyances qui se partagent les esprits, seront discutées par des délégués de toutes les religions du monde entier. La circulaire qui accompagne le programme nous apprend qu'on attend des délégués du Bouddhisme (du nord et du sud), du Confucianisme, du Shintoïsme, et des diverses branches de l'Hindouisme, du Parsisme, du Mahométisme, du Judaïsme et des principales Eglises chrétiennes. L'Eglise Catholique elle-même — du moins sa branche américaine — a adhéré à ce congrès. Pourquoi faut-il que certaines sectes orthodoxes protestantes — sans compter l'Eglise Anglicane, si nous ne nous trompons, — aient émis l'étrange prétention de mettre comme condition à leur participation à ce congrès, la proclamation de la vérité absolue du christianisme ou de leurs doctrines particulières ? C'est montrer une singulière méconnaissance du terrain de largeur religieuse sur lequel peut se tenir une assemblée de ce genre. Autre regret : tandis que, parmi les adhérents du congrès, nous lisons les noms les plus illustres parmi les savants, professeurs, pasteurs, etc., de toute l'Europe, la France n'est représentée, à l'exception du professeur Bruston, de l'Université de France, que par des Révérends de Paris, très honorables, mais anglais. Quant au protestantisme libéral, glorieusement représenté dans les autres pays, nous avons le douloureux devoir de constater que, en ce qui concerne la France, il brille par son absence.

Georges DUPONT.

PENSÉES

Je pense, donc je suis et l'être que je suis se regarde, regarde autour de soi et voudrait reconnaître sa place dans ce monde où il semble perdu, grain de poussière dans l'infini. Mais enfin il pense, ce grain de poussière et se distingue des autres êtres qui tourbillonnent au-dessous de lui sans donner signe de pensée. Il les domine en effet tous, masses énormes, microbes, forces prodigieuses, car il les étudie, les détruit ou s'en sert. La nature, comme on appelle l'ensemble de ces êtres, oppose à la curiosité de l'homme des secrets impénétrés, mais non pas impénétrables, et à son vouloir des forces invaincues, mais non pas invincibles : les conquêtes déjà faites lui donnent le droit d'en espérer encore.

Il en est une qu'il ne peut pas espérer : c'est de faire plier à son caprice ce qu'il considère comme le devoir absolu et d'être heureux dans ce pli, qui serait contre-nature. Il peut se tromper dans un cas particulier en voulant accomplir le devoir, il peut le violer de propos délibéré. Mais, dans le premier cas, il regrette son erreur et se sent obligé de la réparer ? dans le second, il sent qu'il n'a pas agi en homme et se voit diminué dans sa propre estime. Méconnu longtemps quelquefois, il survient telle circonstanee où le devoir reprend son autorité. J'ai même cette foi que, s'il reste vaincu en apparence jusqu'à la fin de cette économie, il prendra sa revanche dans une autre. Je ne puis pas plus croire à l'anéantissement du méchant qui travaille à se pervertir qu'au dogme d'un enfer éternel.

L'épreuve est nécessaire, mais elle aboutit tôt ou tard. Le châtiment dure, tant que l'être humain veut vivre en dehors de la loi de justice et d'amour que Dieu lui a faite. Rien ne se perd dans l'âme de ce qu'elle pense, imagine, sent et veut. Les actes de sa vie intime la déterminent inconsciemment, unis qu'ils sont entr'eux par une solidarité obscure qui, à la longue, enrichit ou appauvrit la personnalité ; aucun d'eux n'est absolument indifférent ; tous sont

bons ou mauvais, salutaires ou funestes, et l'individu n'est jamais fait ou défait, sauvé ou condamné définitivement. Nous sommes en travail continu d'ascension ou de décadence et nous souffrons en proportion du besoin que nous avons de souffrir dans l'intérêt de notre éducation spirituelle. C'est à ce prix que Dieu nous aime. Il surveille toujours, seconde ou contrarie mystérieusement dans l'exacte mesure où son action constante nous peut atteindre, les libres tentatives de nos bons ou de nos mauvais vouloirs et, comme il est éternel, il sait attendre. Il n'exerce pas sa puissance à nous sauver malgré nous, ni sans nous, car le salut arbitraire serait la destruction de notre être moral. Il veut nous persuader la justice et l'amour et ne nous permet de trouver le bonheur que là.

Inflexible dans son vouloir, le Dieu saint agit donc en Père et veut obstinément que tous les hommes soient sauvés. Un jour, dans le lointain des âges, toutes les volontés humaines seront persuadées et le Père, avec ses saints vouloirs, sera tout en tous.

L'organe de sa volonté sainte et paternelle c'est la conscience dans chaque être humain, et le produit le plus mystérieux de la pédagogie divine dans l'histoire de l'humanité, c'est le Christ de qui relèvent et s'inspirent les consciences chrétiennes.

Ce levain gagnera-t-il toutes les consciences humaines ? C'est ma foi et ma joie.

Ce Christ fait aimer la justice et réveille en nous des délicatesses de conscience qu'on trouve toujours dans sa communion intime. Son rôle n'est pas de faire tenir le pécheur pour saint devant Dieu, mais de le faire saint à Dieu. Que de prédicateurs qui perdent les pécheurs en atrophiant les consciences par la morbidesse d'un mysticisme énervant ! Ils font du levain un bonbon qui paraît fade aux consciences modernes. Ils trahissent le doux et puissant régénérateur des âmes.

D.-N. Tarrou, *pasteur*.

CHRONIQUE DU MOIS

Les élections politiques. — Les antisémites en Suisse. — *Referendum* artistique et social. — *Le Livre d'or* du Protestantisme français.

Ces lignes sont écrites avant le 3 septembre, de sorte que nous ignorons encore le résultat définitif des élections politiques. Cependant, le premier tour de scrutin, le 20 août dernier, ayant donné une majorité suffisante à plus de trois cent républicains, sans compter les socialistes et les ralliés, le Gouvernement doit être satisfait. Au point de vue protestant, nous devons déplorer la non réélection de M. Delmas, de la Rochelle. M. Delmas avait à nos yeux ce rare mérite : député, il se souvenait encore qu'il était un huguenot et ne craignait pas de monter à la tribune pour défendre les intérêts de ses coreligionnaires. Quand nos Facultés de théologie furent menacées dans leur existence, c'est M. Delmas qui prit la parole en leur faveur. L'échec qu'il vient de subir, le 20 août, ne tient pas, je l'espère, aux qualités de noblesse et de fermeté morale qu'il avait montrées à la Chambre. Le suffrage universel ne voit pas toujours juste, et il semble bien que, à la Rochelle, cette année, il a été moins heureusement inspiré que de coutume. — Par contre, la défaite des hommes qui ont mené la campagne antisémitique française doit être saluée avec bonheur par tous les braves gens. A être prêchée sur un certain ton et en laissant prononcer son nom par certaines lèvres, la vertu politique et sociale avait pris un repoussant aspect. Le Bien public réclame un autre culte que celui que ces messieurs avaient l'habitude de lui offrir et on n'est pas quitte envers lui pour lui avoir consacré des articles dans lesquels l'injure et la mauvaise foi débordent. Enfin, il nous sera permis d'exprimer notre regret que M. de Mun n'ait pas trouvé grâce devant ses électeurs catholiques et notre plaisir de compter parmi les noms des nouveaux députés celui du vicomte Melchior de Voguë. On sait tout ce qui nous sépare de ces deux représentants des tendances catholiques, mais nous n'ignorons pas non plus les côtés généreux et nobles de leurs caractères, et il est doux d'avoir pour adversaire des esprits de cette marque.

Si M. Drumont a été battu en France, il peut trouver quelque consolation dans le spectacle que vient de lui donner la libre Helvétie Par 180.000 voix contre 108.000, le peuple suisse a cru

devoir inscrire dans la *Constitution fédérale* que le mode israélite d'abattage des animaux de boucherie serait dorénavant interdit sur tout le territoire de la Confédération. Depuis longtemps la *Société protectrice des animaux* s'était élevée avec force contre le genre d'abattage pratiqué par les Israélites, mais n'était pas parvenu à éveiller la sensibilité helvétique ; il lui a fallu appeler à son aide les passions antisémites et elle vient ainsi de remporter la victoire. Nous trouvons cette victoire infiniment regrettable, étant donnée l'apparence de persécution religieuse qu'elle a revêtue. Quant à décider entre les différents mode d'abattage et à affirmer que « l'égorgement » fait moins souffrir les bêtes que « l'étourdissement » préalable, les consultations données par les vétérinaires, physiologistes et autres n'ont point paru concluantes. Seule, l'opinion des victimes eut été capable de mettre fin aux débats. Nous ne possédons pas encore d'instrument assez délicat pour mesurer la sensibilité des autres et leur manière de réagir contre la souffrance, et, en l'absence de toute donnée vainement scientifique, les passions religieuses se sont emparées de cette question et l'ont violemment déplacée. D'autre part, s'il était nettement démontré que tel ou tel culte nécessite des pratiques barbares, le respect de la liberté de conscience ne suffirait pas à les légitimer.

La liberté de conscience a des limites. Quand des rites ou des pratiques religieuses révoltent la conscience morale générale, aucune puissance ne saurait les défendre contre les arrêts de celle-ci. Mais tel ne paraît pas avoir été le cas en Suisse et c'est la haine du juif qui rend le mieux compte de cet amour si fort pour les animaux. Si l'adoption de ce nouveau règlement concernant l'abattage autorise les paysans suisses à conserver la vieille coutume de la « boucherie », c'est-à-dire à saigner leurs porcs chez eux, l'hypocrisie de la sensibilité helvétique se sera, en cette affaire, affirmée avec éclat.

*
* *

Voici un *referendum* d'un tout autre genre. La Revue de l'*Ermitage*, une revue d'art et une revue de « jeunes », assez répandue dans le jeune monde artiste et littéraire, a posé dans son numéro de juillet 1893, la question suivante : « Quelle est la meilleure condition du bien social, une organisation spontanée et libre, ou bien une organisation disciplinée et méthodique » ? Je ne fais aucune remarque sur les termes mêmes de la question qui semble établir une contradiction, par exemple, entre la spontanéité et la discipline, etc..., je rapporte seule-

ment quelques réponses en prévenant que le problème est proposé uniquement à des artistes ou littérateurs ayant moins de trente-cinq ans. Le résultat de ce *referendum* ne peut-il fournir quelque indication sur la direction générale des esprits ou sur l'état prochain de la conscience artistique française? Le directeur de « *l'Ermitage* » a reçu 89 réponses. Sur ce nombre, 23 sont favorables à la contrainte soit par une tyrannie aristocratique soit par une tyrannie socialiste; 24 sont des opinions intermédiaires, et enfin 52 prônent la liberté. Mais la plupart des réponses prônant la liberté ne se distinguent pas par le souci de la vie morale de l'individu; elles se préoccupent plutôt d'assurer le plein développement des tendances naturelles contre toute tentative de rectification ou de redressement. Il en résulte qu'on se demande si les adversaires de la « liberté », dans les milieux artistes, ne sont pas précisément ceux qui se font un plus pur idéal de la vie. Ils sont peu nombreux ceux qui ont répondu dans l'esprit de M. Henry Bérenger, le sympathique auteur du roman « *l'Effort* »: « L'individualisme désintéressé, dit-il, est la forme la plus haute du bien social ». — Voici, d'autre part, ce que M. Louis Dumur, de Genève, nous propose: « Liberté pour tous et pour tout. Mais la liberté ne va pas sans l'affranchissement des besoins matériels de la vie. Donc, *une forte organisation sociale* [1] qui procure à chacun sans peine la nourriture, le logement et le vêtement, et, sur cette base, l'*anarchie* ». L'anarchie fondée sur quelque chose de solide, n'est-ce pas naïf et charmant? Enfin, je citerai l'opinion de M. René Boylesve autant pour l'idée même qu'elle exprime, comme à regret, que pour le mouvement paradoxal et la nuance de la pensée : « En désespoir du tyran superbe capable d'ordonner en beauté les tendances spontanées par un puissant régime inégalitaire ; en l'absence d'une aristocratie qui le pourrait en quelques points suppléer; en dégoût de l'immonde ineptie des seules probables méthodes niveleuses, j'aime mieux la spontanéité toute seule qui est encore au moins la large discipline de la nature ». Ajoutez deux mots après « toute seule » et remplacez « nature » par un autre mot et vous obtenez une réponse absolument chrétienne dont je me chargerais, si vous vouliez, de soutenir l'orthodoxie. C'est un petit jeu que je vous recommande pour les vacances de septembre.

1. C'est nous qui soulignons.



« *Les Œuvres du Protestantisme au XIX*e *siècle* », ou comme on dit déjà couramment dans le public, le *Livre d'or* du Protestantisme, ce n'est pas seulement un livre dont la typographie est de toute magnificence et les gravures très belles, c'est une manifestation religieuse d'une grande portée. C'est la démonstration de l'unité fondamentale du protestantisme français. Aucun protestant de notre pays ne parcourra ces pages, ne contemplera ces visages vénérables ou gracieux, sans se sentir ému par l'invisible effluve qui se dégage de ce splendide ouvrage. Que d'hommes qui se sont combattus avec acharnement sur cette terre se rencontrent aujourd'hui dans ce livre, se serrent l'un contre l'autre, réconciliés par la lumière plus pure que la postérité a pu jeter sur leurs personnes et leurs travaux. Que de vivants, à l'heure actuelle, dans notre Eglise, se déchirent et pourtant, eux aussi, se trouveront réunis et désireux de s'aimer, non plus peut-être dans quelque *Livre d'or*, mais dans le Livre de vie de l'Eternel! Savoir cela et continuer à se battre, à se blesser, n'est-ce pas misérable? L'ouvrage à la formation duquel M. F. Puaux a présidé fait naître en nous tous ces regrets et tous ces désirs; il nous renseigne sur un avenir probable, il nous ouvre un large chemin vers un possible bonheur. Nos Eglises n'échapperont pas à l'émotion salutaire ressentie par tous ceux qui déjà ont pu feuilleter ce volume, et en considérant côte à côte les portraits des Ad. Monod, des Coquerel, des de Pressensé, des Æschimann, des Bersier, des Meyer, en lisant l'admirable introduction écrite par M. F. Puaux, en voyant ainsi réunies en un faisceau toutes ces forces protestantes françaises, la haine de tout ce qui nous divise et nous affaiblit se réveillera dans le cœur de nos Eglises et de meilleurs jours que les jours présents luiront pour nos enfants.

Il faut remercier particulièrement M. F. Puaux du constant bonheur qui a dirigé sa pensée dans l'agencement si délicat de toutes ces notices, renseignements, biographies, etc... Sans doute dans l'Introduction et dans tout l'ouvrage on sent, comme on l'a dit, que le Directeur de la *Revue chrétienne* a mis beaucoup de son cœur de huguenot, mais on s'aperçoit très vite aussi que son esprit de protestant, vivant en l'an de grâce 1893, a construit les lignes générales de l'édifice et mis en valeur les moindres détails.

L'enseignement que donne le *Livre d'or* ne sera pas perdu.

J.-E.-R.

BIBLIOGRAPHIE

TROIS VIES DE JÉSUS (Strauss, Renan, Keim), étude de critique historique, par *J. Alfred Porret*, ancien pasteur à Lausanne, pasteur à Genève. Genève, H. Robert, 1893.

Cette brochure est écrite avec chaleur et vie. Tout ce que dit l'auteur sur Strauss et Renan, je l'approuve. Ce dernier surtout mérite d'être jugé sévèrement. Il n'avait rien de ce qui est indispensable pour écrire une vie de Jésus. Mais alors, j'avoue que je me sens d'ordinaire avec Keim contre M. Alfred Porret. Impossible de discuter ici. Toutefois, je ferai quelques questions. M. Alfred Porret reconnait qu'il est difficile « d'attribuer à Jésus les discours d'un caractère si particulier placés par Jean dans la bouche de Jésus ». Mais, d'après lui, le quatrième évangile renferme des paroles authentiques du Maître; et il les reconnaît à leur « sonorité propre ». Fort bien. Une de ces paroles serait certainement celle-ci: « Avant qu'Abraham devint, je suis ». Or, l'avouerai-je? J'ai l'impression diamétralement opposée. Je ne reconnais pas là le langage clair, précis, pratique, imagé, vivant, du Sauveur. Pour moi, cette parole sent la spéculation alexandrine d'un kilomètre. Qui, de nous deux, a tort ? Qui a raison ? M. Alfred Porret trouve cette parole admirable, parce qu'il en a besoin pour sa dogmatique. N'en ayant pas besoin pour la mienne, je la trouve ordinaire. Qui décidera entre nous ? De plus, M. Alfred Porret traduit ainsi cette parole : « Jésus s'est placé dans l'ordre absolu, éternel, au sein de l'être opposé, au devenir de la création ».Je demande des explications. Qu'est-ce que l'ordre absolu ? En avez-vous la moindre idée intelligible ? Vous ne pouvez vous le représenter que dans un rapport, dans le relatif. Quelle notion avez-vous de l'éternité ? Ce mot a-t-il un sens intelligible ? Et l'être opposé au devenir, qu'entendez-vous par là ? Eh oui, Kant règne en philosophie, et malheureusement pas assez. Peut-être serait-il bon de jeter, avec son aide, un regard dans l'abîme de l'infini, pour y découvrir enfin des légions de contradictions et se débarrasser enfin d'un amas de mauvaise métaphysique qui est aussi étranger à l'œuvre du Christ que la nuit est étrangère au jour. N'est-ce pas grâce à cette métaphysique qu'on peut nous dire que Jésus est co-éternel à Dieu, et que, cependant, il est *son* fils ?

Que signifie cela? Et comment ces deux termes contradictoires peuvent-ils s'accorder?

Je ne suis pas près d'accepter les idées thologiques de M. Alfred Porret, ce qui ne m'empêche pas d'apprécier son travail à sa juste valeur et de l'en féliciter.

L. Trial.

Traduction de *H. Mouron*. *L'ATTITUDE, LES GESTES, L'ACTION CHEZ L'ORATEUR*, par *C.-H. Spurgeon*, avec illustrations. Paris, Fischbacher, 1892.

Cette charmante plaquette ne s'analyse pas. Achetez et lisez. Les illustrations sont fort bien réussies. L'impression est remarquable. Quant au texte, il est excellent. Rien n'est plus difficile que de bien dire, si ce n'est peut-être de se bien tenir en chaire et de faire au moment voulu le geste juste. Spurgeon, avec beaucoup d'esprit et de bienveillance, donne à tous ses frères en prédication des conseils qu'ils ne sauraient trop méditer. Tout pasteur doit avoir cet ouvrage en sa bibliothéque.

L. Trial.

Questions historiques. LA RÉVOLTE DES CAMISARDS par *J. Calas*. Rouillac, bureau de l'*Etendard évangélique*, 1891.

LA RÉVOLTE DES CAMISARDS JUSTIFIÉE. Etude de bibliographie et d'histoire, par *Charles Dardier*. 1889.

Ces deux brochures soutiennent la même thèse, la première avec toutes les ressources d'une éloquence entraînante, la seconde avec toutes les ressources d'une érudition aussi étendue que sérieuse. Il s'agit de justifier la révolte des camisards. M. *J. Calas* fait à grands traits l'histoire de cette insurrection et parle au nom du cœur et de la conscience. M. *Ch. Dardier* nous fait surtout part d'une trouvaille qu'il a faite dans les papiers d'Antoine Court et de laquelle il apert que les protestants de Suisse et d'Angleterre n'étaient pas d'accord sur le jugement à porter sur l'insurrection des Cévennes. Tout, dans les pages des deux auteurs, est intéressant et vivant.

L. Trial.

TEXTES ET RÉCITS D'HISTOIRE SAINTE (Ancien et Nouveau Testament), avec des cartes, des résumés, des devoirs, des questions et un lexique, par *G. Chastand*. Quatrième édition, revue et augmentée. Toulouse, Société des livres religieux.

SIMPLES RÉCITS D'HISTOIRE SAINTE (Ancien et nouveau Testament). par *Gédéon Chastand*. Cours élémentaire, illustré de 50 gravures. Quatrième édition, revue et corrigée. Toulouse, Société des livres religieux.

Ces livres, destinés à l'instruction religieuse des enfants, nous paraissent conçus d'après une saine méthode pédagogique. Raconter, — comme on le fait souvent dans les écoles du jeudi, par exemple, — raconter une année, l'Ancien Testament, l'année suivante, le Nouveau Testament, l'année suivante, l'histoire de l'Eglise, c'est mettre en oubli cette vérité que la répétition est l'âme de l'instruction. Mieux vaut tenir compte de l'expérience acquise par ceux qui ont l'habitude d'instruire la jeunesse et faire deux ou trois cours gradués. De cinq à dix ans, les enfants suivent un cours très élémentaire. Ils apprennent les principaux faits et ont comme une idée d'ensemble, comme une vue générale de l'histoire sainte. De dix à douze, ils suivent son second cours, avec le même plan, mais plus détaillé. Enfin, de douze à quatorze, un troisième cours fait repasser sous leurs yeux les mêmes matières dans le même ordre, mais avec tous les détails possibles. M. *G. Chastand* est résolument entré dans cette voie et nous l'en félicitons. C'est la bonne. Les imperfections de détail se corrigeront sans peine. La méthode est ici l'important. L. TRIAL.

PAR LA FOI. Second rapport du 1er septembre 1891 au 31 décembre 1892. Relévement, 17, rue Trajan, Nimes.

Ce rapport est intéressant, bien plus par les faits que par le style. Si nous n'en aimons pas le style surchauffé et hyperbolique, nous reconnaissons que l'œuvre est bonne, excellente, et tout-à-fait chrétienne. L. TRIAL.

VIe ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES REPRÉSENTANTS DES ÉGLISES LIBÉRALES RÉFORMÉES DE FRANCE, tenue à Montauban, les 15, 16, 17 juin 1892. Paris, imprimerie nouvelle (association ouvrière) 1892.

Œuvres de la *Délégation libérale* des églises réformées de France. *ECOLE SAMUEL VINCENT*, fondée à Nimes pour préparer aux facultés de théologie protestante des jeunes gens qui se destinent à la carrière pastorale, et reconnue établissement d'utilité publique, par décret du 7 mars 1892. Paris, imprimerie nouvelle, (association ouvrière) 1892.

Si nous transcrivons ici le titre de ces deux brochures, ce n'est pas du tout dans le but d'analyser leur contenu.

Nous désirons uniquement rappeler à nos lecteurs que l'*Ecole Samuel Vincent*, dans les six années écoulées depuis sa fondation, a reçu 79 élèves. Déjà, 4 ont pris place dans les rangs du corps pastoral; 10 étudient à Genève ou à Paris. Les dépenses annuelles s'élèvent à 34 ou 35,000 francs. Que les Consistoires, les Conseils presbytéraux et les pasteurs n'oublient pas qu'il s'agit ici, pour nos églises, d'une question de vie ou de mort et aident l'*Ecole Samuel Vincent* à vivre et à propérer.

L. TRIAL.

Questions du jour. — *LE VRAI PATRIOTISME*, discours par *Jules Calas*. Rouiflac, bureau du *Témoin de la vérité*, 1889.

L'auteur donne comme exemple du vrai patriote le prophète Néhémie, ramenant son peuple de l'exil et relevant les murs de Jérusalem. Le vrai patriotisme consiste à vouloir par dessus tout le bien de la patrie et son relèvement dans tous les domainea. Cette pensée est creusée et développée avec talent et entrain.

J. GAILLARD.

Le Rédacteur-Gérant : L. TRIAL, pasteur.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

DIEU EST ESPRIT

« *Dieu est esprit — Dieu fit l'homme à son image et à sa ressemblance* ».

Ce sont là deux propositions qui ne nous en apprennent pas, à coup sûr, aussi long que nous le désirerions, mais qui cependant ont bien leur valeur; car, par le petit esprit que nous sommes, nous pouvons, en quelque mesure, juger du Grand Esprit que Dieu est.

Qu'est-ce que je vois, en effet, pour peu que je vous regarde ?

Je vois des bras qui s'agitent, des yeux qui se ferment ou s'ouvrent; je vous vois à un moment donné vous lever, vous asseoir, marcher, chanter, croiser les mains, sourire; en sorte que, à moins d'abdiquer tout bon sens, je suis obligé de me dire : « Non, tout cela ne se fait pas tout seul; derrière ces bras, ces yeux, ce corps qui se meut, ce visage, ces mains, il y a, il y faut quelqu'un — quelque chose ne saurait y suffire — quelqu'un qui ne tombe sous aucun de mes sens et que pour cette raison j'appelle l'esprit, un esprit... Excèderais-je mon droit en parlant ainsi ?

Eh bien, de même, quand je considère la réalité qui m'entoure, je vois des astres qui, par millions et millions, gravitent dans toutes les directions; une terre d'où émergent, annuellement, fleurs, plantes, animaux, toutes les magnificences du printemps, toutes les richesses de l'automne; je vois les progrès intellectuels et physiques de l'enfant au maillot et, en présence de tout cela et de beaucoup d'autres choses encore, dont aucune n'est éternelle en soi, toutes ayant commencé dans le temps, comment, je vous prie, n'affirmerais-je pas une volonté souveraine, Dieu, raison de leur être et de leur durée ?...

Mécanisme ? soit; mais alors c'est le fameux mouvement perpétuel autonome dont s'égaient à juste titre les mathé-

10

maticiens ! Qu'on le sache bien, en effet, il n'y a pas pour l'homme d'autre alternative : ou croire en Dieu, ou croire au mouvement perpétuel....

Mais, non ; manifestement, derrière tout ce qui existe et subsiste ici-bas, fini, passif, fait, produit dans le temps, il y a, il y faut quelqu'un — quelque chose, ici surtout, ne saurait y suffire — quelqu'un qui sache, qui puisse, qui veuille, souverain ; et comme ce Grand Quelqu'un échappe à mes yeux de chair, à mon oreille, je l'appelle un esprit, l'Esprit, Dieu, comme d'ailleurs je pourrais l'appeler autrement... Il ne me paraît pas qu'il y ait rien en tout cela d'obscur, d'excessif ou de douteux.

Dieu étant esprit et ayant créé l'homme esprit — car l'homme vrai, c'est l'esprit — je voudrais savoir quelle ressemblance on peut constater entre ces deux esprits ; si même il y a quelque ressemblance entre eux. Ceci, vous le sentez, nous touche de près.

Tant que dure la santé, on peut bien affecter des airs dégagés, mais quand vient l'heure suprême, cela change un peu. Il n'est pas indifférent du tout de savoir ou d'ignorer entre les mains de qui l'on va tomber.

Eh bien, je relèverai un premier attribut qui nous est commun avec le Seigneur : la personnalité. Il est quelqu'un, le Seigneur ; Il se connaît, Il se possède, Il est lui.

Je n'en veux pour preuve que son œuvre même. Elle est merveilleuse, vous savez ; on l'a comparée à une horloge ; on lui a fait tort. Plus on l'étudie, plus on est ravi... Eh bien, est-il admissible que cette merveille procède d'un inconscient, comme quelques-uns ont le front de le prétendre et les naïfs la simplicité de le croire ? Si quelqu'un s'avisait de soutenir à votre barbe que la *Légende des siècles* est l'œuvre d'un inconscient, ou — ce qui est pire — chose éternelle en soi, sans père ni mère, est-ce que vous ne lui ririez pas au nez ? Quoi ! Le conscient que nous sommes découlerait d'un inconscient qui nous aurait façonnés !... Les ténèbres enfantèrent-elles jamais la lumière ? Convenons donc que lorsque certains lettrés, niant contre toute évidence la création, refusent à Dieu une

individualité qu'ils s'octroient largement à eux-mêmes, il n'y a qu'une chose à faire : hausser les épaules et passer.

Je vous signalerai encore tout un ensemble de facultés propres à Dieu et à l'homme : l'intelligence, la raison, le jugement, l'imagination.... Il comprend comme nous, le Seigneur ; Il calcule , Il dispose de la même façon que nous ; et la preuve, c'est que ce monde qu'Il a conçu et organisé, nous le déchiffrons ; notre esprit le pénètre, se rendant de jour en jour un compte plus exact de son agencement ; « O Dieu, s'écriait l'illustre Kepler, après ses découvertes astronomiques, je pense tes pensées » ! — Notre esprit est, en effet, à ce point réglé sur celui de Dieu, que nous pressentons la manière de faire du Seigneur : Christophe Colomb professe qu'un contrepoids est nécessaire au vieux monde ; il part sur la foi de ses calculs et il découvre l'Amérique. Il nous arrive même, — ceci est plus fort encore, — d'agir dans des circonstances analogues et, sans nous en douter, comme notre Pére celeste lui-même. Ainsi, quand le potier tapisse l'intérieur de ses vases d'un vernis protecteur, il ne fait pas autre chose, sans le savoir, qu'imiter le Seigneur qui a revêtu notre estomac d'un enduit particulier qui le défend des attaques dissolvantes du suc gastrique...

Ah ! cette similitude — non pas égalité — de l'esprit de Dieu et de l'esprit de l'homme vaut la peine qu'on s'y arrête ; car si notre esprit est à ce point réglé sur celui de Dieu, il suit de là que lorsque nous raisonnons, pourvu que notre raisonnement soit bien établi, nous raisonnons comme Dieu lui-même, et, conséquemment, le scepticisme ne saurait se justifier.

Allons plus loin ; je ne crains pas d'avancer que notre Père céleste est un grand cœur qui bat à l'unisson du nôtre, comme le nôtre. Ainsi que l'amour humain, le vrai, l'amour divin est fait de sollicitude, d'abnégation, d'espérance, de sévérités parfois. Ici, les rapprochements abondent :

Le père qui, de longues années durant, se prive, se condamnant trop souvent à être méconnu par ceux-là même

auxquels il se dévoue; qui envoie ses enfants tour à tour à l'école, au collége, à la faculté, au prix des plus pénibles sacrifices, ce père, vous le sentez bien, est aimant, tendrement aimant; nous avons tous vu — peut-être dans notre propre famille — de chers et vénérés parents faire leur pain quotidien de journalières privations, auxquelles ils n'avaient pas été habitués, dans l'intérêt de leurs fils et de leurs filles.... Eh bien, que voulez-vous que je dise quand je constate, aux expériences de la vie, que notre Père céleste, avec et malgré la certitude d'être blasphémé, haï, a disposé, à notre intention, ce monde, de telle sorte que s'il n'est pas, — et il ne doit pas l'être pour notre éducation et en raison du péché, — le plus agréable des mondes, il est la plus excellente des écoles? Que voulez-vous que je dise quand je songe à tout ce qu'implique pour nous de gloire éventuelle, cette seule dispensation du Seigneur? Que voulez-vous surtout que je dise quand je réfléchis que si nous sommes libres, Dieu n'a pu nous créer tels qu'en limitant volontairement sa propre liberté? Qu'Il s'est virtuellement appauvri pour nous enrichir? Qu'Il s'est réduit pour nous grandir? Que voulez-vous que je dise?... sinon que notre Père qui est aux cieux se conduit à notre égard comme ces parents dont nous parlions tout-à-l'heure qui, pour assurer dans la société une position à leurs enfants, n'hésitent pas à partager avec eux le patrimoine des ancêtres? que Dieu enfin est un grand cœur et qu'il en témoigne de la même manière que nous ?

J'ajouterai que Dieu goûte la justice, l'ordre, la beauté morale, de la même façon que nous; qu'Il en veut le triomphe avec autrement d'énergie que nous. Voyez, en effet :

A chacune de nos défaillances, le Seigneur élève la voix au dedans de nous-mêmes; la conscience parle, le remords nous déchire. Si l'homme se refuse absolument à écouter ce conseiller intime, le châtiment tôt ou tard, chacun le sait, arrive à son heure. Et quand enfin ni exhortations ni douleur n'aboutissent, alors Dieu accule

le coupable à l'impuissance de se nuire et de nuire indéfiniment aux autres : on le voit, sous l'aiguillon de la faim, disputer le paresseux à sa fainéantise ou, de par la gravelle, la goutte, la phtisie, contraindre l'ami de la bonne chère et des plaisirs faciles à modérer ses appétits. Et à telles enseignes qui pourrait prétendre que la vertu et son inséparable compagne la beauté spirituelle, lui soient indifférentes ?

On pourrait, il est vrai, supposer que Dieu, peut-être, agit en ceci comme certains chefs de famille qui, tandis qu'ils exigent de leurs subordonnés une moralité scrupuleuse, en prennent tout à leur aise pour ce qui les concerne. Mais c'est là une objection enfantine.

Le bien, remarquez-le, c'est ce qui est beau en soi, grand, noble, pur, ce qui élève, fortifie, console, réjouit. Le mal, à l'inverse, c'est ce qui est laid, honteux, ce qui fait souffrir et rougir. Notez bien que ce n'est pas de par notre volonté propre ou de par notre organisation qu'il en est ainsi ; c'est Dieu qui en a décidé ainsi comme Il a décidé que le jour fût lumière et ténèbres la nuit. D'où il suit que pour que le Seigneur n'aimât pas, ne voulût pas, ne fût pas le bien, la sainteté, il faudrait admettre qu'il serait assez l'ennemi de Lui-même pour préférer la laideur à la beauté ; qu'Il aurait, dans une incompréhensible imprévoyance, attaché au mal des sanctions dont Il serait la première victime... Nous touchons à l'absurde.

Dieu ne serait-il donc qu'un homme aux proportions gigantesques ?

Je tiens que Dieu est l'Adorable, l'Unique, que ses perfections sont infinies en nombre comme en excellence, selon qu'en témoigne la soif d'adoration qu'Il nous a mise au cœur. Ce que j'entends affirmer seulement ici et, ce qui achève d'établir que vraiment le Seigneur nous a « *créés à son image* », ses fils et ses filles, sa race, ses héritiers possibles, c'est qu'il n'y a rien en Lui et dans ses magnificences qui nous puisse être absolument inaccessible, rien dont nous ne soyons, avec le temps, nos efforts, la grâce d'en haut, destinés à devenir participants ; non, pas même

son éternelle durée, dont les siècles et les siècles en s'entassant nous rapprocheront, sans bien entendu, nous permettre d'y atteindre jamais.

La prétention, j'en conviens, serait extrême, outrecuidante, si Dieu lui-même ne nous donnait, d'ores et déjà, dans nos manières d'être respectives, — à Lui et à nous — les arrhes de cette merveilleuse ascension vers Lui et ses gloires. Mais voyez :

Est-ce que, s'Il est l'Esprit souverainement Adorable, Il ne nous a pas faits esprits essentiellement adorateurs ? « Je ne crois pas, écrivait à bon droit Lamartine, que l'homme ait été créé pour autre chose que pour adorer ».

Est-ce que, si Dieu est Esprit parfait, Il ne nous a pas constitué des esprits indéfiniments perfectibles ?

Et dans ces deux esprits qui s'appellent l'un l'autre, qui se nécessitent; dans cette correspondance, dans cette appropriation, ne sentez-vous pas qu'il y a là un plan, une intention, une promesse du Seigneur ? Que Dieu et l'homme sont réellement d'une même nature, d'une même famille, Lui, le Seigneur, notre Père, nous, ses fils et ses filles, destinés à nous élever incessamment à sa gloire souveraine ? Et que la prière de Jésus, la plus riche d'espérance qui fût jamais, est l'expression de la vérité plus encore que d'un pieux désir : « *O mon Père, que les hommes soient un avec nous comme nous sommes un* » !

Parfois, sans doute, quand on considère certains échantillons de l'espèce humaine, on ne comprend que trop le scepticisme, les malpropretés de la littérature contemporaine... « Serait-il possible ? cette créature, ce... un Dieu en puissance » ? Ne soyons pas dupes des apparences. Si en l'homme il y a la chair, il y a aussi l'esprit, intelligent, conscient, éventuellement progressif, aimant et moral et conséquemment apte à toutes les gloires; l'enfant qui vient de naître, regardez-le, un peu : il est bouffi, il est hideux, sans affection, sans pensée; et pourtant, il y a là un homme, un héros, un saint, un génie peut-être. Le devenir indéfini qui est la loi de la créature raisonnable et sensible nous permet, d'ores et déjà, d'attendre d'elle des merveilles.

J'en conviens, la foi ne sera jamais la vue; néanmoins, après les développements dans lesquels nous venons d'entrer, Dieu, semble-t-il, est dans une moindre mesure l'être inconnu et redoutable devant lequel on tremble; sa figure se détache avec plus de netteté et de charme, et, c'est dans un sens et avec un accent tout particuliers qu'on lui dit, après Jésus : « *O notre Père qui es aux cieux* » ! La mort elle-même cesse d'être le roi des épouvantements; car ce n'est plus dans les mains d'un juge inexorable que l'on tombe; on va à celui qui, pour grand qu'Il soit, a pourtant plus d'un trait commun avec nous; et c'est dans son tabernacle, au foyer paternel qu'Il nous invite, à l'heure suprême, à prendre séance. O jour trois fois béni, Seigneur, où, si nous en sommes dignes, nous contemplerons ta face ! où nous nous rassasierons de ta glorieuse ressemblance ! où, affamés et altérés des réalités idéales, aux préalables et indispensables expériences de la terre, nous deviendrons de gloire en gloire et de vertu en vertu tes fils et tes filles, tes héritiers, « *ton image* » !

BRUNIQUEL.

EN FEUILLETANT DES SOUVENIRS LITTÉRAIRES

Rien d'intéressant, d'amusant et d'instructif, — lorsqu'ils disent vrai — comme les souvenirs littéraires.

Lorsqu'ils disent vrai ! Ce n'est pas toujours le cas. Raconter ce que l'on a vu, cela paraît très facile ; mais c'est rarement qu'on arrive à être à la fois bien informé, informé, comme on dit, « de première main », et véridique. Tel homme célèbre peut écrire des *mémoires* complets : ils ne seront pas véridiques, parce que leur auteur ne peut se désintéresser de ce qu'il raconte, qu'il fut mêlé à tous ces évènements, qu'à chaque page il doit parler de lui-même, excuser, où, du moins, expliquer ses actes, et qu'à chaque page il sera tenté de dénaturer les faits.

D'autre part, supposez un simple spectateur, un bourgeois du temps écrivant ses mémoires. Certes, ils seront désintéressés, entièrement véridiques. Seulement ils ressembleront à ce cheval du paladin Roland, auquel la légende prête toutes les qualités : il était courageux, rapide, sobre, intelligent, fidèle ; il n'avait qu'un défaut, — celui de ne plus exister. Pour raconter quelque chose, il faut d'abord avoir vu quelque chose. D'autre part, nous l'avons dit, pour bien raconter, il faut n'avoir joué dans les évènements qu'un demi-rôle, y avoir été mêlé tout juste assez pour les comprendre, pas assez pour les travestir.

Ce n'est donc pas aux grands génies qu'ils nous faudra demander les plus intéressants *souvenirs littéraires*. Il faut chercher des écrivains de talent plus ordinaire, de notoriété moyenne. C'est ainsi que, dans ces derniers temps, un poète élevé et délicat, M. Edouard Grenier, a commencé, dans la *Revue Bleue,* la publication de souvenirs sur Lamartine, sur Henri Heine, sur Charles Nodier et Musset, qui fréquenta, précisément, chez Charles Nodier, à l'Arsenal, et fit, avec Mme Mennessier-Nodier, double ou triple échange de vers exquis. Je ne vous parlerai pas des *souvenirs* de M. Edouard Grenier, car leur publication est loin d'être terminée : à peine en a-t-il paru quatre chapitres. Je ne ferai que vous signaler deux importants ouvrages sur Lamartine. Dans l'un : *Lamartine à Belley*, on nous parle du collège ecclésiastique où fut élevé le futur poète ; on nous dit ses débuts poétiques. Les mêmes débuts nous sont mieux rappelés dans le beau livre de M. Reyssié sur la *Jeunesse de Lamartine.* Il en faudrait détacher surtout un chapitre sur les textes successifs d'une pièce comme le *Lac.* Nous y voyons de quelle façon Lamartine entendait les corrections, et combien, dans les œuvres spontanées comme la sienne, ces retouches ne font que dépoétiser l'idée en voulant fixer l'expression, clouer et déchirer ses ailes. Tout cela est fort curieux, et pourrait donner prétexte à une causerie spéciale sur un grand homme vers lequel il y a, depuis quelque temps, tout un courant d'admiration, un tardif retour de la gloire. J'ai préféré, pour aujourd'hui,

feuilleter avec vous des souvenirs plus variés, où il fût question de presque tous les plus grands ou les plus curieux écrivains français de ce siècle.

Justement, un Académicien, Maxime du Camp, — poète, journaliste, historien, un peu philosophe, — vient de publier en deux volumes ses *Souvenirs Littéraires*.

Quelques semaines après, un écrivain moins connu hors de Paris, et, comme Maxime du Camp, fort âgé, Philibert Audebrand cédait à des sollicitations réitérées, et commençait la publication de ses *Petits Mémoires du Dix-Neuvième Siècle*, qui ne s'en tiendront pas à un seul volume.

L'année d'avant, on avait, — comment dirai-je ? — ressuscité un livre curieux, les *Portraits et Souvenirs* d'Hippolyte Lucas, qui fit partie de la génération romantique, connut tous les grands écrivains du siècle, fut auteur dramatique, critique, historien, même poète, ainsi que le témoignent trois morceaux que je veux citer ici, car ils sont, les deux premiers bien délicats, bien humains, le troisième admirable comme logique et grandeur d'une image.

C'est *Le Remords :*

Un jour j'étais couché sur mon lit de repos,
Je lisais au hasard, et, jetant là l'ouvrage,
J'aurais pu, comme Hamlet, dire : « Des mots, des mots » !
L'enfant vint, sur le mien il posa son visage.

Il voulut, — c'était là gentillesse de l'âge. —
Faire semblant de lire, et moi, d'un dur propos,
Je rudoyai l'enfant, et, lui tournant le dos,
De l'éloigner de moi j'eus le triste courage.

Pauvre enfant que m'a pris le destin inconnu,
Cet amer souvenir m'est depuis revenu,
Je vois ta grosse larme et ta petite moue ;

Et j'éprouve un remords. Comme je donnerais
Mon futile savoir, et mes livres après,
Pour sentir, de nouveau, ton souffle sur ma joue !

C'est *Oh ! comme tu savais aimer !* — un soupir de reconnaissance douloureuse et de regret :

Te souvient-il du laurier-rose ?
Oh ! comme tu savais aimer !
Ma lèvre était près d'exprimer
Le suc de la fleur fraîche éclose :
Oh ! comme tu savais aimer !
« C'est la mort que ta lèvre touche. »
Oh ! comme tu savais aimer !
« La mort ! » et, prompte à t'alarmer,
Tu ravis la fleur sur ma bouche.
Oh ! comme tu savais aimer !
J'entends encor ta voix qui tremble :
Oh ! comme tu savais aimer !
« Même tombe doit enfermer,
Disais-tu, nos deux cœurs ensemble. »
Oh ! comme tu savais aimer !

Et c'est le *Cimetière des Marins :*

Marins portés par tant d'orages
A tous les points de l'horizon,
Vous qui dormez sous ces ombrages,
Parmi ces vagues de gazon ;

Marins, auprès de vous j'envie
L'immobilité de ces flots.
Las des tempêtes de la vie,
J'aspire aux douceurs du repos.

Pour vous, plus de lame perfide,
Ni de vent toujours agité ;
La croix est le mât qui vous guide
Vers le port de l'éternité !

Récemment, — chez un fils qui s'est fait le défenseur de sa mémoire et a su mettre du tact dans son admiration, — j'ai pu feuilleter la correspondance inédite d'Hippolyte Lucas. Tout y vient à l'appui de ces *Portraits et Souvenirs*, où nous voyons, par exemple, quelles relations l'écrivain breton eut avec son compatriote, Châteaubriand, illustre, vieillissant et attristé. Il nous dit, d'ailleurs, comment Bé-

ranger fut le plus modeste des hommes. « Je l'ai vu un jour, dans l'antichambre d'un ministère, assis à côté d'un garçon de bureau, tenant modestement son chapeau à la main. Il attendait son tour depuis une heure. Il me l'avoua sans impatience ; et, cependant, c'était quelques semaines avant la mort de Châteaubriand : il eût bien désiré être promptement reçu pour aller savoir des nouvelles de son illustre ami. Tel était l'homme : il eût été désolé de faire un passe-droit à quelqu'un. J'avoue que je n'eus pas la même résignation pour lui, et que je crus devoir, à son insu, faire avertir le fonctionnaire auprès duquel il venait intercéder pour un de ses protégés, que la Muse de la France était là. »

La Muse de la France ! L'expression était un peu exagérée. A ce moment-là, — mais les contemporains ignorent toujours des vérités pareilles, — la Muse de la France, c'était plutôt Hugo ; c'était Lamartine, Musset, même Alfred de Vigny.

Lamartine ? Hippolyte Lucas l'a surtout connu plus tard, quand déjà c'était le Lamartine vieilli, pauvre, aux abois, qui lui écrivait : « Je succombe sous l'excès du travail et des disgrâces. Je vous réponds au milieu d'une assemblée de cinq cents créanciers, attendant de ma plume leur miette de pain... »

Musset ? Hippolyte Lucas ne l'a pas connu ; ou, s'ils eurent quelques rapports, rien n'en témoigne. On sait, du reste, combien Musset avait le caractère ombrageux.

Mais Hippolyte Lucas a connu Vigny, qui lui écrivit même, entr'autres, une fort belle lettre. C'était à l'époque où le Théâtre Français joua *Chatterton*. *Chatterton*, vous le savez, c'est la tragique et pitoyable histoire d'un poète pauvre. Or, pendant qu'on jouait ce drame, un jeune poète, Emile Roulland, poussé au désespoir par la misère, se suicidait. Hippolyte Lucas en avisa l'auteur de la pièce. Vigny, qui, assure-t-on, n'avait pas l'émotion facile, lui répondit : « Je viens d'être vivement ému par cette fin déplorable de M. Roulland. Quoi ! pendant que je plaidais sa cause, il mourait ainsi ! Si je l'avais pu, j'aurais quitté le

théâtre pour aller pleurer auprès de son lit. Voilà un martyr de plus. Hélas ! aurai-je crié dans le désert ? »

Ce n'est qu'un simple billet, mais caractéristique. Avec d'autres écrivains, Victor Hugo, par exemple, Hippolyte Lucas eut des rapports plus intimes. Hugo lui a écrit une multitude de lettres, dont plusieurs extrêmement curieuses. En voici des passages :

«... Vous placez le *Cid* un peu haut peut-être ; mais j'aime les fanatismes et les tendresses d'un esprit envers un autre esprit. Quant à moi, je préfèrerai toujours les créations aux œuvres de seconde main — au fond, vous êtes de cet avis, n'est-ce pas ? — et je donnerais cinquante *Cid* pour un *Misanthrope*, tout Corneille pour les soixante pages surhumaines éparses dans le vieux Dante...

«... Je viens de relire votre gracieux volume. Ces *Heures d'Amour* sont amies des heures d'exil. Vous rendez-vous compte que vous êtes un charmant poète, pas racinien du tout ? Il y a en vous un critique du XVII[e] siècle ; mais, heureusement, il y a aussi un poète du XIX[e]. Si l'on en croyait le critique, on n'achèterait pas le poète, et les *Heures d'Amour* n'en seraient pas à leur quatrième édition. Mais vous avez le bonheur d'être plus fort comme homme de l'avenir que comme champion du passé, et vos vers, cher poète, triomphent de vos doctrines. Vous serez puni par le succès. C'est bien fait ! Ah ! vous voulez relever de Boileau et de Le Batteux en critique. Eh bien ! votre poésie se révolte contre vous et vous bat. Elle ne relève, elle, que de l'éternelle nature. Elle a la grâce et le charme, elle est délicate et forte, elle pense et elle aime. Dites en pis que pendre, à présent. Elle s'en fiche pas mal !

«... On me fait l'honneur de me traiter comme Shakespeare dont Forbes a dit : *Totus in antithesi*. Tant que le bon Dieu ne renoncera pas à sa vieille antithèse : le jour et la nuit, la poésie ne renoncera pas à la sienne. La critique n'existe qu'à la condition d'être aussi la philosophie. »

Ces lettres étaient datées de Guernesey. Hippolyte Lucas y alla voir le grand poète. Rien de spirituel, de pittoresque comme le récit de ce voyage. Il va sans dire que l'île de

Guernesey, sa population, ses sites, nous sont décrits par le menu. Mais j'en arrive à la partie essentielle du récit, au moment où Hippolyte Lucas pénètre dans *Hauteville House* :

« Il est justement onze heures, et c'est l'heure du déjeuner. La famille du poète est réunie, l'auteur de la *Bohême Dorée* — Ch. Hugo, — et le traducteur de Shakespeare — François-Victor Hugo, — vous serrent cordialement la main, comme si vous vous étiez vus la veille ; vous vous asseyez à côté de la maîtresse de la maison, belle et bonne comme autrefois; vous parlez de la France et du passé, des beaux jours d'*Hernani*, de *Marion Delorme*, de *Marie Tudor*, de *Lucrèce Borgia*, de toutes les batailles dramatiques auxquelles vous avez assisté dans le bon temps ; puis, en regardant autour de vous, vous remarquez que vous vous trouvez au beau milieu d'un musée de Cluny. Partout des tentures, des faïences, des porcelaines, une mosaïque de vases et d'assiettes bizarres, de bouquets de fleurs peintes, et au plafond une tapisserie des Gobelins ; en face de vous, une cheminée gigantesque en carreaux de faïence — violet sur bleu, — et sur un piédestal, une statue en faïence de couleur représentant la Vierge avec l'enfant Jésus, lequel tient un Globe à la main. Au dessous vous lisez ce commentaire démocratique ;

Le peuple est petit, mais il sera grand.
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde,
O liberté sainte, au pas conquérant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

« La statue de la Vierge est devenue la statue de la Liberté dans la maison de l'exilé.

(L'exil est la vie)

dit une autre inscription, dont la fierté révèle le caractère du poète qui a décoré son blason de cette devise assez hautaine :

Ego, Hugo,

de même que les souverains espagnols signent : Moi, le Roi.

« Un fauteuil enchaîné frappe vos regards au haut de la table ; pourquoi cette chaîne ? Pour que personne ne puisse s'asseoir sur ce fauteuil. C'est le siège symbolique des aïeux toujours présents aux repas de famille. De la salle à manger, on nous conduit à la salle de billard, qui donne sur la rue. Là, sont des portraits de famille, puis des tableaux, des dessins. Voici, entr'autres, deux portraits du maître, l'un de Boulanger, l'autre de Châtillon, et le *Couronnement d'Inès de Castro*, tableau donné au poète par le duc et la duchesse d'Orléans, le jour de la publication des *Voix Intérieures*. Les dessins, de la main de Victor Hugo, encadrés dans un bois blanc, ornés de fleurs peintes par lui, sont des souvenirs de la forêt Noire, des bords du Rhin, des vallées et des montagnes de la Suisse, etc. Après la partie de billard, le repos nous attend dans le salon de tapisserie. Le tout est sérieux et propre à la méditation. Les noms des prophètes, des grands poètes, des bienfaiteurs de l'humanité frappent vos yeux de tous côté. Comme contraste, on trouve une figurine d'évêque dont la crosse est dorée avec cet écusson :

Crosse de bois, évêque d'or !
Crosse d'or, évêque de bois !

« Ce n'est donc pas là l'évêque Myriel, qui est un évêque d'or.

« Voulez-vous, en passant par l'atelier, *ad augusta per angusta*, venir admirer, dans le jardin, les douze lieues d'étendue qu'offre l'horizon et chercher dans le lointain les côtes de France ? Ici encore, sous les lierres et sous les fleurs, des maximes et des vers :

Immensité, dit l'être ; éternité, dit l'âme.

« Vous demeurez suspendu entre l'immensité et l'éternité jusqu'à ce que votre hôte, ayant pitié de votre perplexité, vous mène aux étages supérieurs. C'est là que se déploie le luxe des Orientales, le luxe qui préoccupe tous les habitants de Guernesey. Le salon bleu et le salon rouge rappellent les splendeurs de la place Royale. C'est là qu'on

voit les panneaux qui faisaient partie de la chambre de la reine Christine à Fontainebleau et qui contiennent dans leurs ornements pour 3.000 francs d'or au poids. Ce sont des panneaux de jais blanc de Norvège, avec des paons, des arbres et des fleurs. C'est là qu'on trouve des statues en bois de chêne doré à l'or moulu de Venise, représentant des nègres demi nus, chacun dans une attitude différente, qui, des lampes à la main, supportent un dais de soie de l'Inde garni d'un lambrequin de satin de Chine ; c'est là encore que, sur un plateau de chêne, le propriétaire a collectionné des encriers de Lamartine, d'Alexandre Dumas, de Georges Sand.

« Au deuxième étage est la galerie de chêne, qui a coûté tant de travail, de coffres et de bahuts à Victor Hugo. Les inscriptions reparaissent et se multiplient en latin, en français !

Nox, mors, lux.

« C'est ce que dit une tête de mort d'ivoire dans son langage philosophique, au chevet d'un lit d'homme porté par quatre colonnes. — On remarque aussi sur les murs ces maximes :

L'esprit souffle où il veut.
L'honneur va où il doit.

. . . .

Sum, non sequor... surge, perge.
Gloria Victis. — Vox nemini !

. . . .

Les dieux sont aux vainqueurs, la terre reste aux vaincus.

« Enfin, au-dessus d'une horloge qui accompagne d'un grand carillon la sonnerie des heures, ces deux vers :

Toutes laissent leur trace au corps comme à l'esprit.
Toutes blessent, hélas ! La dernière guérit...

« *L'ultima necat* du poète latin est assez agréablement traduit dans cette version.

« Au deuxième étage, dans un petit belvédère, un *look-*

out, comme disent les Anglais, le poète a fait sa chambre à coucher et son cabinet. Le premier rayon de soleil est pour lui. On trouve dans ce cabinet, grand comme la cabine d'un navire, de l'encre et du papier, chose rare dans le reste de la maison, et encore, comme le poète écrit la plupart du temps au crayon, son encrier ressemble-t-il souvent au célèbre encrier du salon bleu. C'est dans cette chambre néanmoins que V. Hugo a écrit les *Misérables* et les *Travailleurs de la Mer.*

« Si vous cédez à l'aimable invitation de votre hôte, et si vous restez quelques jours à *Hauteville House*, vous aurez le soir, d'excellente musique composée par la fille du poète. Victor Hugo n'est point aussi ennemi de la musique qu'on l'a souvent répété. Il ne la range point, quand elle est bonne, parmi les bruits désagréables, et pour peu que vous le pressiez à ce sujet, il vous manifestera son opinion dans ces termes : « Il y a deux modes sous lesquels le bruit se « manifeste : le mode collectif et le mode successif. Le « premier nous est donné par les grandes voix qui sont « dans la nature et qui nous viennent de la montagne et de « la plaine, de la forêt et de la mer : c'est l'harmonie ; « l'autre est donné par l'homme même, par le chant et le « cri de la passion : c'est de la mélodie. Celui qui ne nous « ferait entendre que la première, si belle qu'elle fût, ne « toucherait pas, — l'homme partout cherche l'homme ; — « ce serait comme une mer sans voiles, une campagne sans « toits, une forêt sans hôtes ; la pensée n'en supporte pas « longtemps le spectacle ; on veut pouvoir vivre dans ce « qu'on voit. Or, en musique, celui-là est homme de génie, « qui a su mêler à l'harmonie la note de la passion dans « cette mesure exacte où est la puissance de l'homme par « rapport à la puissance de la nature ».

Comme il faut détendre un peu les nerfs du voyageur après tant de maximes graves, de devises superbes et de sérieux entretiens, on vous régalera, vers la fin de la soirée, d'une charade extravagante, impossible, sur quelques mots pharaonesques comme celui-ci :

Osymandias, charade dans laquelle Mlle Osy et le peintre

Diaz joueront des rôles dont ils sont loin de se douter. Cette charade provoquera dans l'assemblée des rires olympiens qui certainement doivent, ces soirs-là, empêcher l'île de Guernesey de dormir ».

Hippolyte Lucas connut également Théophile Gautier qui lui demandait, en ces termes plaisants, d'étudier dans le journal *le Siècle*, un de ses ouvrages :

« O Lucas, un article ! un article ! Il faut s'entr'aider en poésie. Ne me méprisez pas, car vous avez la même infirmité que moi. *Id est :* des rimes de trois lettres plus ou moins. Métier lugubre » !

Et, comme souhait de la fin, il y avait une phrase dont je vous citerai le début : « Argent et santé... » Le reste, vraiment, sent par trop son épicurien.

Une autre fois, c'était George Sand écrivant cette belle lettre, pleine de raison et de générosité :

« Monsieur, je vous remercie de m'avoir écrit que vous étiez de mes amis, si c'est par sympathie pour des sentiments et des idées qui sont sincères et profonds en moi. Quant à mes talents et facultés, j'en fais bien bon marché, je vous jure, et on peut les critiquer sans qu'on m'étonne ni m'offense. Je ne m'afflige que de l'hostilité personnelle, parce que je ne la mérite pas, ne l'ayant jamais provoquée ni jamais rendue. Je m'en afflige non pour moi cependant. Chacun de nous, quel qu'il soit, est toujours peu de chose, pris séparément. Je m'en afflige pour nous tous, qui devrions, soit comme hommes, soit comme artistes, nous soutenir et nous aider chaque fois que nous faisons acte de conscience et de bonne foi. Nous devrions laisser au monde positif et froid la froide critique, et nous réunir dans un idéal commun, au lieu de nous disséquer les uns les autres. Que gagnons-nous à nous annuler, à nous amoindrir continuellement ? Nous ne faisons que rendre plus difficile la tâche que chacun de nous s'est imposée en prenant une plume pour écrire contre le règne imbécile de la matière. Mais croyez que je n'oblige pas mes amis à admirer ce que je fais. Je ne saurais leur en donner l'exemple,

et je leur suis bien plus reconnaissante de leur affection que de leur applaudissement. »

Dans un tout autre genre, — qui forme contraste brusque, — il faut lire le chapitre d'Hippolyte Lucas sur la *canne de Balzac*. Car il connut Balzac comme il connut le grand musicien, homme d'esprit, Rossini, dont il nous donne le portrait en ces termes :

« Il n'était pas de physionomie plus bienveillante que celle de Rossini, malgré la malice cachée dans les plis de sa bouche. Ses yeux, d'un brun clair, avaient de la douceur. Le bas de sa figure indiquait une certaine sensualité. C'est là que Stendhal, son biographe, a, sans doute, découvert la gourmandise. Il est certain, du reste, que Rossini n'a jamais été ennemi de la bonne chère ni de la gaîté qui suit un excellent repas. Si, dans les dernières années, il n'avait plus sur les lèvres l'éclat de rire qu'on lance à vingt ans, aux quatre coins du ciel, comme un défi aux chances adverses de l'existence, il possédait la grâce aimable d'une vieillesse honorée et sage. Une philosophie un peu sceptique avait remplacé l'insouciance ; le goût du repos avait succédé à l'amour du mouvement et du bruit qui semblait respirer dans un beau portrait de jeunesse où il est représenté fier et hardi comme un montagnard des Abruzzes. On a prétendu à tort qu'un état maladif avait assombri cette brillante imagination. Ses jugements railleurs sur les hommes et les choses de son temps, ses bons mots n'avaient rien perdu de leur finesse. Il décochait volontiers un trait plaisant, et ne s'épargnait pas, au besoin, plus que les autres. Lorsqu'il a posé la première pierre de la belle villa qu'il occupait près du chemin de fer de Passy, on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de placer dans les fondations une vieille médaille de l'empereur Caracalla, qu'il avait depuis longtemps en sa possession. Il s'égayait à l'idée que les antiquaires futurs ne manqueraient pas de faire de vagues dissertations sur l'état de la musique chez les Romains, et sur un nommé Rossini, que l'empereur Caracalla avait honoré, sans doute, d'une amitié particulière. »

Mais voici une anecdote qui, en quelques mots, nous peindra tout Rossini :

« Il souffrait quelquefois, et, quand la douleur était trop forte, il ne pouvait pas toujours retenir quelques-unes de ces locutions énergiques que la langue italienne possède en grand nombre. On dirait qu'elles ont le privilège d'apaiser le mal.

« Mais Rossini voulut mettre sa conscience en règle de ce côté, et ce petit trait caractérise bien son genre d'esprit.

« L'archevêque de Florence était un mélomane distingué, grand admirateur de Rossini. Un jour, le *maestro* lui ouvrit son âme à ce sujet.

— *Diavolo !* dit l'archevêque ; c'est un grand péché que de jurer.

— Je le sais bien, aussi je vous en demande la permission en tel ou tel cas.

— Encore faudrait-il savoir quelle espèce de jurons vous employez. Henri IV disait : *Ventre-saint-gris !* et cela pouvait se tolérer.

— *Ventre-saint-gris* est bien innocent, en effet, auprès de....

— Voyons !

— *Corpo di Bacco !*

— Passe pour celui-là : Bacchus était un peu païen.

— *Per Dio !*

— C'est grave... C'est grave... Il ne faut pas jurer le nom de Dieu en vain.

— *Per la Madona !*

— Ah ! ceci est bien fort : ne pouvez-vous pas vous passer de la Madone ?

— Impossible... c'est justement ce qui me soulage le plus ! »

Et Rossini finit par obtenir la permission désirée — mais en promettant de n'en user que le plus rarement possible.

(*A suivre*). Charles FUSTER.

CHRONIQUE DU MOIS

La nouvelle Chambre. La question ecclésiastique. Le parti socialiste. — La littérature immorale et le *Congrès de Lausanne*. Une protestation des délégués français. — Le prochain *Synode officieux* de La Rochelle. La liturgie du Vigan et le Symbole des apôtres.

De la nouvelle Chambre, malgré que nous en connaissions maintenant la composition définitive depuis le scrutin de ballottage, et que les élus aient été catalogués avec soin par les statisciens de la politique, il est difficile et il serait présomptueux de dire ce qu'elle sera. En attendant de la voir à l'œuvre, il est cependant une constatation qu'il est permis de faire et dont nous devons nous réjouir. Lorsqu'on se rappelle combien, il y a quelques années, la question ecclésiastique était irritante, combien elle passionnait et troublait les esprits, on n'est pas seulement surpris du peu de place qu'elle a tenu, au cours de la dernière période électorale, dans la polémique des partis, dans les professions de foi des candidats, ou dans leurs déclarations orales, mais encore des ménagements que ceux-ci, en général, même les plus avancés, ont reconnus nécessaires pour que la solution puisse en être préparée et poursuivie avec efficacité. Le plus souvent même la formule employée n'était-elle destinée qu'à masquer la transition entre les anciens programmes et les nouveaux. Cela s'explique par le fait qu'en réalité la seule solution que le tempérament du pays puisse pour le moment accepter tient tout entière dans les fameuses lois, scolaires et militaire, qui avaient jusqu'ici servi de plate-forme à l'opposition conservatrice, que les intempérants du cléricalisme ont stigmatisées du nom de lois scélérates, mais auxquelles le clergé lui-même finira par s'habituer, comme il s'est habitué à notre législation civile du mariage.

Il faut se réjouir aussi de la défaite infligée au parti radical ou d'extrême gauche — on ne savait guère depuis quelque temps quel nom il convenait de lui donner, — parti qui ne vivait plus que sur des mots usés, une métaphysique politique épuisée, qui avait fait du suffrage universel une divinité abstraite, et qui meurt frappé par elle. Sa place sera plus utilement occupée par un groupe de socialistes qui nous arrivent avec la prétention de nous apporter un programme positif et d'une exécution immé-

diatement réalisable en quelques-uns de ses articles. Nous verrons à l'épreuve s'il s'agit pour eux de mettre dans la société humaine plus de solidarité, plus de justice, plus d'amour, en quoi ils auront eu quelques prédécesseurs à l'action desquels leur action viendra simplement s'ajouter; ou bien, si l'application absolue de leurs théories ne tendrait à rien moins qu'à détruire l'autonomie de la personne, à comprimer tous les éléments de la vie individuelle. Un tel idéal a été réalisé par la nature, au fond des mers, sur les confins du règne végétal et du règne animal, par exemple, dans les colonies de vérétilles. Là s'épanouit le communisme parfait, qu'il s'agisse de nourriture à absorber, ou de toute autre fonction organique à accomplir. Obligées d'exposer à la tribune leurs plans de rénovation, de sortir de l'espèce d'ésotérisme dans lequel, malgré leurs journaux et leurs revues, elles ont été confinées jusqu'ici, les diverses écoles socialistes parviendront-elles à nous convaincre qu'elles ne veulent pas changer les sociétés humaines en colonie de vérétilles?

* * *

A Lausanne vient de se tenir le *Congrès international contre la littérature immorale*. Les journaux politiques en ont brièvement rendu compte, la plupart avec un accent de scepticisme auquel plusieurs ont ajouté la note de l'ironie. Il nous faudrait, pour en donner ici une appréciation complète, des détails que nous n'avons pu avoir encore. Me hazarderai-je cependant, au risque d'attrister quelques-uns de nos amis dont on ne saurait trop aimer la foi et l'activité, à demander où était l'utilité d'un congrès international en pareille matière? Restreinte aux limites de notre pays, l'œuvre est déjà assez ardue par elle-même, assez lente en ses résultats, exige trop de discernement et de prudence, ainsi que l'ont montré quelques faits récents, une méthode trop particulière au caractère de notre peuple, pour qu'on n'aille pas la compliquer en la rattachant aux œuvres similaires entreprises dans les pays étrangers. Je doute qu'on ait gagné au *Congrès* de Lausanne autre chose qu'un supplément de délégations, de comités, de rapports, de discours, de comptes-rendus. L'internationalisme est aujourd'hui de mode. Il ne faudrait pourtant pas en abuser. Dans le cas présent, il y avait à craindre qu'une réunion comme celle de Lausanne ne fournît aux détracteurs de la France l'occasion de renouveler contre elle les calomnies habituelles. Et la crainte s'est réalisée. Un

délégué allemand a donné lecture d'un copieux rapport, doctoralement élaboré, dont la conclusion a été que la littérature française était une source de corruption pour le monde entier en général, et pour la chaste Germanie en particulier. Les délégués français ont vivement protesté ; mais nous ignorons quel accueil a été fait à leur protestation. Quel qu'il ait été, du reste, le rapport n'en demeure pas moins, avec sa conclusion. Il figurera dans les actes du *Congrès* sans qu'aucune réfutation en règle lui soit opposée, et ce sera là, sans doute, le bénéfice le plus clair que nous, français, ayons à retirer de la réunion internationale de Lausanne.

Je voudrais cependant ajouter un mot à propos de la protestation de nos compatriotes. Elle était trop naturelle, trop légitime, pour qu'il soit nécessaire de les en féliciter. Mais il y a vingt-cinq ans, en des circonstances analogues, peut-être ne se serait-elle pas produite. C'était le temps où on proclamait la supériorité, au point de vue moral ou religieux, des races germaines et saxonnes sur les races latines, où nous acceptions sans sourciller tout le mal que l'on disait de nous. Même volontiers nous renchérissions nous-mêmes et nous complaisions à mettre en parallèle, pour notre propre confusion, les mœurs, les institutions anglaises, américaines ou allemandes, avec les nôtres. Nous avons depuis renoncé à cet exercice, ayant quelques bonnes raisons de ne nous estimer ni meilleurs ni pires que les autres peuples. Ce sentiment, exempt à la fois de fol orgueil et d'humilité déprimante, suffira à inspirer désormais l'action morale qui, par les ligues ou en dehors d'elles, doit s'accomplir dans notre patrie.

*
* *

C'est à la Rochelle que va s'ouvrir le prochain *Synode officieux*. On s'explique difficilement le choix de cette ville dont le nom est resté lié à un mouvement dogmatique qui rappellera aux esprits les moins chagrins l'infidélité des fils aux croyances robustes et massives des pères. Par respect pour la mémoire de ces derniers, n'y aurait-il pas lieu de supprimer le lecture de la confession de foi de 1872 qu'on a l'habitude de faire à l'ouverture de chaque session ? Indépendamment de cette considération, voici qu'au dernier moment un incident se produit dont les conséquences pourraient être des plus graves. Un docteur en théologie, M. le pasteur Westphal, a pris l'initiative d'une pétition à l'assemblée de La Rochelle pour demander la révi-

sion de la liturgie instituée par le Synode du Vigan et recommandée par lui aux Eglises. Ladite pétition ne devait pas, à l'origine, sortir d'un cercle restreint. On espérait être trente à la signer, au plus cinquante; — il faut entendre, sans doute, des pasteurs; — on est maintenant beaucoup plus. On ne précise pas; mais on nous parle d'une fraction importante de la famille synodale. Elle ne devait pas non plus, dans la pensée de ses auteurs, être livrée à la publicité, et voilà que le *pétard* éclate [1] dans la *Revue chrétienne*, contrairement à leurs prévisions, alors qu'il eût été si simple de se prémunir contre l'empressement de M. *Franck Puaux* à en allumer la mèche. Quoi qu'il en soit de cette indiscrétion, la pétition est connue, du moins dans sa partie essentielle, les considérants. La révision de la liturgie du Vigan est livrée aux discussions du dehors, des gens sans compétence, et cela, au grand émoi de ceux pour qui délibérer en paix équivaut à délibérer dans le silence, selon des formes rigides, convenues d'avance. C'est ainsi que l'entend M. *Jean Bianquis*, qui ne nous avait pas habitué à tant de circonspection, et qui n'a pas l'air de se douter qu'il assimile le Synode dont il défend les droits à une officine de pharmacie. Je comprends que M. *Franck Puaux* se soit refusé à exprimer à M. *Westphal* un regret qu'il n'éprouvait pas. Mais M. *Westphal* y tenait-il lui-même tant que cela?

Quelque importance que l'on ait affecté d'attacher au procédé employé, il n'explique pas, à mon sens, l'émoi causé par la pétition. Ce qui l'explique, c'est ce qui en constitue l'objet principal. Et cet objet n'est autre que le Symbole des Apôtres. La liturgie du Vigan lui confère, en effet, un rôle rituel qui répugne à bon nombre de nos collègues évangéliques. A son ancienne place, même des pasteurs libéraux, par un amour excessif de la conciliation, pouvaient le lire sans mettre dans cette lecture une autre importance que celle d'un hommage rendu à une tradition vénérable. Le placer au centre de notre culte, comme il l'est dans la messe, obliger le public à se lever pour sa seule lecture, c'est faire violence à la conscience protestante, c'est attenter à la liberté spirituelle du pasteur et des fidèles. J'en ai subi moi-même l'expérience tout récemment, un dimanche, pendant mes vacances, dans une église où la liturgie du Vigan est en vigueur. Le dimanche suivant, j'ai éprouvé une

1. L'expression est de M. Jean Bianquis.

réelle satisfaction d'être arrivé, par un retard indépendant de ma volonté, après cette partie du service. C'est par le Symbole des Apôtres que l'orthodoxie intransigeante a voulu, dans l'organisme synodal officieux, affirmer son autorité. C'est sur le terrain du Symbole que se concentre l'opposition à cette autorité. Il est curieux de voir les luttes de jadis, qu'on disait apaisées depuis le schisme, renaître pour la même cause. Du moins cette fois, on n'accusera pas les libéraux, anciens ou nouveaux, d'être les fauteurs du désordre.

C'est M. *Doumergue* qui s'est constitué le défenseur attitré du Symbole et du rôle liturgique qui lui a été attribué. Dans le dernier numéro du *Christianisme*, il s'attache à prouver que ce document a été lu, dès l'origine de la Réforme, au service du dimanche, bien qu'il n'ait été introduit qu'en 1853 dans la liturgie officielle de nos Eglises. Et il parait bien que sur ce point M. *Doumergue* a raison. Mais cela est, dans l'espèce, d'un intérêt fort secondaire. Que Farel ait lu le Symbole, et aussi Calvin et de Bèze, en quoi cela nous oblige-t-il à le lire à notre tour? Une pareille obligation en entraînerait bien d'autres et il serait illogique de s'en tenir à celle-là. L'important serait de nous prouver en quoi ce document est nécessaire à la foi chrétienne, à nous qui le tenons, au contraire, comme infirmé par la critique historique en ceux de ses articles qui tombent sous le contrôle de celle-ci.

L.-A. GERVAIS.

NÉCROLOGIE

M. le pasteur CHARLES DARDIER.

L'Eglise de Nimes et le protestantisme français viennent de faire une grande perte. Dieu a rappelé à lui M. le pasteur *Charles Dardier*. Il est mort à Genève, le dimanche, 17 septembre dernier. Ses obsèques ont eu lieu à Nimes le mercredi 20 septembre, à une heure de l'après-midi. Ses collègues, le Consistoire, le Diaconat, l'Académie de Nimes et une foule nombreuse et recueillie entouraient son cercueil. Nous ne pouvons mieux faire pour montrer ce

qu'a été *Charles Dardier* que de reproduire les discours qui ont été prononcés sur sa tombe.

Après l'invocation et la lecture de la parabole des talents, M. le pasteur Grotz, appelé à présider la cérémonie, a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS ET FRÈRES,

J'étais, il y a quelques semaines à Genève et j'allai voir mon collègue Dardier. Il me sembla que sa santé s'était améliorée et, tout heureux, je le félicitais des favorables effets du traitement suivi à Evian. Lui-même se sentait plus de forces et d'entrain. Il faisait des projets ; il s'échauffait à l'idée d'aller à Paris, au mois de novembre, et d'assister à la séance de l'Académie française où le prix Bordin devait lui être décerné pour ses quatre volumes de la correspondance de Paul Rabaut. Il s'en faisait une fête, moins pour lui-même et sa gloire personnelle que pour l'honneur qui devait rejaillir du rapport de M. Gréard sur notre église de Nimes et le protestantisme tout entier. Et maintenant, nous avons devant nous le cercueil qui renferme la dépouille mortelle de notre frère, et nous allons rendre à la terre ce qui appartient à la terre. Jour de deuil profond pour la famille à laquelle Charles Dardier était uni par les liens de la plus touchante affection ! Jour de deuil aussi pour notre église qui vient de faire une grande perte ! Tous ici, à cette heure, nous éprouvons de sincères regrets ; tous nous sentons la plus vive sympathie pour les parents affligés ; et c'est à moi, le plus ancien, après M. Fermaud, des collègues du défunt, à moi que revient le devoir d'exprimer cette sympathie et ces regrets. Je remplis ce devoir avec une émotion que vous comprenez, sachant que, pendant plus de trente-cinq ans, j'ai été le collègue et l'ami de Charles Dardier, travaillant dans la même église, à la même œuvre et d'un même cœur.

Je connaissais le cher défunt avant de venir à Nimes. Nous avions collaboré à une revue dont le seul but était d'instruire et d'édifier, revue publiée en Hollande et qui avait pour titre : *La seule chose nécessaire*. Ce fut pour nous une occasion de nouer des relations qui devaient, un peu plus tard, devenir plus fréquentes et plus intimes.

Charles Dardier était déja depuis dix ans, dans l'Eglise de Nimes. Il y a rempli les fonctions pastorales pendant cinquante

ans, et ce long ministère dans la même ville a été abondamment béni. Notre collègue et ami a fait une double œuvre : œuvre de pasteur , œuvre d'écrivain.

Le pasteur a consciencieusement rempli sa tâche. Nombreux sont les enfants qu'il a instruits, nombreux les pauvres qu'il a secourus, nombreux les malades visités, les malheureux consolés, les mourants assistés et fortifiés. Il apportait à l'accomplissement de ses fonctions pastorales la plus scrupuleuse exactitude et la plus complète fidélité. Qui dira les effets de ses prédications, de ses instructions et de ses visites ? Aussi bien, un seul peut savoir, un seul connaît les résultats immédiats ou lointains du travail du pasteur fidèle et dévoué, un seul : c'est Dieu, et cela suffit.

Comme écrivain, Charles Dardier laisse une œuvre considérable. Il aimait surtout l'histoire, particulièrement l'histoire de nos églises, et pour explorer ce vaste champ et y faire d'heureures trouvailles, il avait un goût particulier et de remarquables aptitudes. Longue est la liste [1] — et je ne saurais la fournir dans ce moment — des travaux historiques et théologiques de Charles Dardier. Il a écrit, presque sans interruption, pendant tout son ministère. Il y a à peine un mois que nous lisions, dans l'un de nos journaux religieux, le compte-rendu d'un ouvrage d'histoire. Il a été collaborateur actif du *Bulletin de l'histoire du protestantisme français*, de l'*Encyclopédie des sciences théologiques* pour laquelle il a écrit un grand nombre de monographies, entr'autres deux articles importants, l'un sur Calvin, l'autre sur l'Eglise de Nimes, du *Lien*, de la *Renaissance*, du *Protestant*, de l'*Alliance libérale*, de la *Vie chrétienne*, des *Etrennes chrétiennes*, du *Foyer protestant*, du *Journal de Genève* où il était chargé spécialement de faire connaître les ouvrages relatifs à la Réforme française. A côté d'innombrables articles de théologie et de critique historique, il faut citer des ouvrages de longue haleine, en particulier *Esaïe Gasc, sa politique et sa théologie*, où l'auteur traite, avec compétence et impartialité, un chapitre des plus intéressants de nos démêlés théologiques, au commencement de ce siècle ; *Michel Servet*, et, en dernier lieu, les quatre volumes de *Lettres de Paul Rabaut*. Charles Dardier était un

1. Elle se trouve dressée par *Charles Dardier* lui-même dans l'opuscule — tirage à part de la *Vie chrétienne* — intitulé : *Cinquante ans de ministère Charles Dardier, 1843-1893*. Cet opuscule se vend 0,25 au profit du *Sanatorium* ou *Crèche des Cévennes*.



chercheur infatigable; il semblait ne jamais être lassé. Il profitait de ses vacances pour travailler, pour fouiller les riches archives de la bibliothèque de Genève. C'est là qu'on le voyait passer des journées entières. Il a cherché avec une ardeur et une patience admirables; il a cherché et il a trouvé pour nous de précieux trésors.

Ce pasteur dévoué, cet infatigable écrivain était une nature simple, d'une simplicité qui allait jusqu'à la candeur. Il avait une grande vivacité d'impression et de prompts et touchants retours. Avec lui les rapports étaient faciles et pleins de cordialité. Il est un trait de cette physionomie que je me plais ici à relever : il avait un profond et constant désir de justice et de paix. Et ce désir a inspiré son ministère et dirigé sa conduite. Il voulait la justice pour tous. Il croyait que, dans nos Eglises réformées, il y a place pour tous les hommes de bonne volonté, pour tous ceux « qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur ».

La vie de Charles Dardier doit être pour nous un enseignement et un exemple. Que le même esprit de justice et de paix, Messieurs et frères, nous anime et nous dirige. Travaillons, nous aussi, avec ardeur et courage, pour Dieu, pour le Christ, pour nos frères. Faisons tous, pasteurs et fidèles de l'église de Nimes, notre œuvre, celle que le Père céleste nous assigne. Ayons tous le souci de réaliser le plus de bien possible. Ne vivons pas seulement pour nous-mêmes. A cette heure, que de questions se posent ! Questions graves, urgentes, troublantes. Que de misères et de misérables ! Que de revendications, les unes légitimes, les autres, peu ou pas du tout ! Qui résoudra ces questions ? Qui fera disparaître ou adoucira ces misères ? Qui donnera la vraie satisfaction, la sage et juste réponse à ces revendications ? — C'est nous, chrétiens, nous protestants, qui le pouvons mieux que d'autres. Travaillons donc pendant qu'il est jour, et puissions-nous, quand viendra pour nous l'heure de la mort et que le Maître nous fera rendre compte, entendre la parole : « *Cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu, je te mettrai à la tête d'affaires plus considérables ; entre dans la joie de ton maître* ».

Une prière a suivi cette allocution et la bénédiction a clos la partie proprement religieuse de la cérémonie. Après quoi, M. Benoît-Germain, secrétaire du Consistoire, s'est exprimé en ces termes :

MESSIEURS,

Un devoir bien douloureux m'est imposé, celui d'adresser au nom du Consistoire de l'église réformée de Nimes un dernier adieu à ce pasteur bien-aimé qui, durant cinquante ans, a travaillé à l'édification de cette église. Mais autant ma douleur est profonde en cette circonstance, autant ma tâche est facilitée par la grandeur même qui se dégage de la simplicité d'une vie régulièrement consacrée à l'accomplissement du devoir.

Charles Dardier, né le 26 août 1820, à *Viane*, petite ville du Tarn, où son père était pasteur, fit ses études au lycée Louis-le-Grand à Paris. Il y obtint de brillants succès dûs à son intelligence que secondait un travail consciencieux. En 1839, il commence ses études de théologie à la Faculté de Genève dont il est un étudiant distingué et donne, le 4 juin 1843, sa première prédication dans l'église de Nimes qui lui confie la suffragance de M. le pasteur *Tachard*. Consacré au saint ministère par les mêmes mains que son ami intime *Athanase Coquerel*, il est nommé en 1858 pasteur titulaire et ne cesse d'exercer son ministère dans l'église de Nimes qu'au moment où ses forces trahissent sa volonté et son zèle.

Mais ses travaux d'évangélisation ne suffisent pas à l'activité de son esprit laborieux. Poussé par un goût particulier vers les études historiques, il y consacre ses loisirs. Bientôt ce goût se développe par l'exercice; il devient une noble passion et peut-être avons-nous à regretter que des travaux trop assidus, trop sédentaires, aient contribué à retrancher quelques années de cette précieuse existence.

Le sujet de ses études n'est pas étranger à sa vocation évangélique. La Réforme au XVI[e] siècle, les églises sous la Croix au XVIII[e], la correspondance de leur vaillant soutien, le vénérable pasteur *Paul Rabaut*, père de ce grand patriote *Rabaut-St-Etienne*, dont la ville de Nimes a le droit d'être fière, deviennent l'objet de ses recherches patientes, minutieuses, infatigables. La restauration de nos églises après les mauvais jours de la Révolution française fait également l'objet de ses études, ainsi que le témoigne son ouvrage sur *Esaïe Gasc*. Ce livre lui valut le titre très recherché de membre correspondant de la *Société d'histoire et d'archéologie de Genève*. *L'Académie de Nimes* le reçut à bras ouvert en 1880, et après la publication d'un premier recueil de lettres de *Paul Rabaut* à *Antoine Court*,

il fut nommé membre correspondant de l'*Institut national Genevois*.

En 1892, M. le pasteur *Fermaud*, vaincu par l'âge, décline l'honneur qui allait lui être à nouveau conféré de présider le Conseil Presbytéral et le Consistoire de Nimes et reçoit le titre de Président honoraire. C'est M. *Dardier* qui est choisi pour le remplacer, et le Gouvernement saisit avec empressement cette occasion pour lui remettre la croix de *chevalier de la Légion d'honneur*, récompensant ainsi à la fois et à juste titre le vieux pasteur fidèle et l'historien consciencieux.

A la même époque, la *Société de l'histoire du Protestantisme français* lui décerne le titre de membre honoraire.

Mais la maladie qui nous l'a ravi le tourmentait déjà. Il se sentait à bout de forces. Il comprenait la nécessité de se retirer de la vie active. Le désir de monter en chaire le 4 juin dernier, cinquante ans jour pour jour après sa première prédication dans l'église de Nimes, soutenait son courage chancelant. Il voulait adresser aux fidèles une dernière exhortation, une exhortation testamentaire, dirai-je. Ce mélancolique bonheur lui a été refusé. Ses collègues dûrent lire du haut de la chaire les paroles qu'il aurait voulu prononcer. Il donne alors sa démission de Président du Consistoire et du Conseil Presbytéral, sa démission de pasteur et ne songe plus qu'à consacrer à ses chères études un repos aussi nécessaire que mérité. Heureux et fier des preuves de sincère attachement et de reconnaissance que le Consistoire lui donna au moment de sa retraite, il supportait avec résignation les ennuis, les souffrances de son état valétudinaire, lorsqu'une joie des plus douces pour un auteur vint lui remuer l'âme : *L'Académie française* couronnant son dernier ouvrage. Il caressait encore une espérance, ne se dissimulant pas qu'elle pourrait bien n'être qu'un rêve. Il aurait désiré aller entendre à l'Institut le rapport où M. *Gréard* mentionnera son œuvre. Dieu en a décidé autrement. Il l'a trouvé mûr pour l'éternité.

Voilà les lignes principales de la vie du regretté *Charles Dardier*. Ce qu'il a été pour sa famille où la mort avait fait des vides toujours béants, ce qu'il était pour ses amis, son aménité, sa bonté, l'absence de tout fiel dans son âme candide, son désir d'être utile, de rendre service, ai-je besoin d'en parler, Messieurs? Vous le connaissiez tous. Il né me pardonnerait pas de m'étendre sur les qualités de cœur qui le distinguaient.

Comme moi vous sympathisez avec sa famille affligée, en particulier, avec sa fille bien-aimée qui perd un père tendre, l'éducateur de ses jeunes années et maintenant un peu son enfant par les soins pieux dont elle entourait sa vieillesse maladive.

Mais, si du fond du cercueil il m'ordonne d'envelopper son caractère du silence de la modestie, je dois à l'église de ne point taire les résultats bénis de son œuvre évangélique au milieu de nous.

Son œuvre, Messieurs et chers pasteurs de l'église de Nimes, c'est *votre* œuvre que je devrais dire, car la sienne et la votre ne forment qu'un seul tout. Vos voix prophétiques produisent un accord harmonieux précisément par la différence de leurs accents. *Pierre*, *Jacques*, *Jean*, *Matthieu*, *Marc*, *Paul*, avaient chacun leur caractère spécial, leurs formules particulières, leurs idées favorites. Lequel d'entr'eux refuserons-nous d'écouter? Lequel écarterons-nous du cœur de *Jésus*, de ce Maître qui leur a donné l'apostolat? Heureuse l'église qui a le privilége de compter plusieurs conducteurs de qualités d'esprit, de nuances de pensées, de tendances diverses! Heureux les fidèles qui sachant profiter de cette liberté pour laquelle Christ nous a affranchis peuvent ainsi examiner toutes choses et retenir ce qui est bon! Heureux l'homme qui arrive à se convaincre que les systèmes, religieux, philosophiques, sociaux, sont tous faillibles parce qu'ils sont humains, que semblables aux feuilles des arbres, l'automne les emporte, le printemps les renouvelle et qu'on peut leur appliquer cette parole du prophète: *Les Dieux qui n'ont point fait les cieux et la terre disparaîtront de la terre et de dessous les cieux!* Heureux l'homme qui, dans cette conviction, se réjouit de toute les découvertes scientifiques, bien loin de s'en effrayer; qui, d'un œil impassible, voit s'amonceler autour de lui les débris des croyances surannées, des confessions de foi, des institutions vieillies, sachant que le sommaire de la loi est *l'amour de Dieu et du prochain;* qu'un seul objet est digne de recherches: *le royaume de Dieu et sa justice* et que *toutes choses seront données par dessus!*

Charles Dardier était un de ces hommes-là. Il nous a appris à l'être. Son enseignement tendait à nous mettre en contact direct avec Dieu, avec cette source inépuisable de justice et d'amour que nous révèlent la *Bible* et son complément sublime: l'*Evangile de Christ.* Il ne nous imposait pas sa propre pensée, mais il nous exhortait à bâtir nous-mêmes l'édifice de no-

tre foi. Quelle que fut la différence d'opinions, il nous suppliait de vivre unis avec tous nos frères et de mettre en pratique cette parole du divin Maitre : *Gardez bien le sel en vous et soyez en paix les uns avec les autres.*

Comme lui nous croyons que le seul moyen de fonder une société durable et formant un tout compact c'est, appuyés sur la justice, de nous sentir liés à la famille humaine par cet amour fraternel émanant de celui qui est à la fois justice et amour insondables.

Confiants en cette justice et en cet amour, nous t'adressons, vénéré pasteur et cher ami, un adieu temporaire en attendant l'éternel revoir.

E. Benoit-Germain,
Secrétaire du Consistoire de l'Eglise Réformée de Nimes.

A M. Benoit-Germain a succédé M. le docteur Mazel, vice-président de l'Académie de Nimes. Il s'est exprimé comme suit :

Après les paroles émues que vous venez d'entendre, la tâche qui m'est dévolue et pour laquelle je me reconnais bien insuffisant d'ailleurs, se trouve heureusement facilitée. Quelques mots encore et vous aurez une esquisse fidèle, sinon un portrait achevé, de la haute personnalité dont nous déplorerons longtemps la perte.....

C'est le 18 décembre 1880 que le pasteur Charles Dardier fut appelé à faire partie de l'Académie de Nimes. De nombreux et estimables travaux le désignaient d'avance aux suffrages de la docte assemblée. Qu'il me suffise de citer ici et en passant : « *Les Origines de la Réforme en France*, études historiques » d'après la correspondance des Réformateurs ; *Esaïe Gasc,* » *citoyen de Genève*, sa politique et sa théologie ; *Pierre Mou-* » *chon* et l'*Emile de J.-J. Rousseau ;* enfin, *Michel Servet* d'a- » près les plus récents biographes ».

La nomination de Charles Dardier au titre de membre résidant a été une bonne fortune pour notre modeste compagnie. Il n'a pas cessé un seul jour de collaborer à nos travaux, et je puis dire qu'aucune séance ne l'a trouvé pris au dépourvu. Constamment à la brèche, pour ainsi parler, il s'est fait remarquer jusqu'à la fin par son assiduité à nos séances et par l'abondance de ses communications toujours intéressantes par quelques côtés.

Les esprits curieux en retrouveront la substance intégrale dans le Recueil des Mémoires de l'Académie, recueil précieux, quoiqu'on en veuille, et dont il a été dit souvent, que semblablement au prophète biblique, s'il n'attire pas suffisamment l'attention de nos concitoyens, il est du moins estimé et prisé à sa juste valeur, au dehors.

Les mêmes chercheurs aimeront toujours à suivre Charles Dardier dans ses consciencieux travaux sur Court de Gébelin, Paul Rabaut et son digne fils Rabaut-St-Etienne. Avec nous, ils rendront pleine justice à ses facultés maitresses d'historien et par dessus tout à son amour passionné de l'exactitude, à l'impartialité qu'il s'est imposée le devoir d'atteindre toujours, en un mot, à la rigueur et à la probité documentaires dont il ne s'est jamais départi. « L'exactitude, a-t-il écrit lui-même, ne » consiste pas seulement à ne rien dire qui ne soit rigoureuse- » ment vrai et fondé sur des textes précis et authentiques. » Elle consiste aussi à ne rien omettre volontairement des faits » dont la connaissance inattendue pourrait modifier, au risque » de déplaire, les premières impressions reçues. Une infidélité » négative n'en est pas moins une infidélité à la vérité vraie ».

Tout Charles Dardier historien est là!... et soit qu'il aborde l'étude des institutions politiques et religieuses à Genève et à Nimes, soit qu'il examine de plus près les personnalités marquantes qui ont joué un rôle actif dans nos contrées durant la seconde moitié du XVIIIe siècle, on doit reconnaître qu'il a apporté dans cette tâche difficile, une grande hauteur de vues, une réelle sérénité.

A l'instar des héros du Protestantisme nimois, dont il nous a souvent raconté la vie militante et qu'il a pris pour modéles, Charles Dardier s'est montré l'apôtre résolu de la tolérance religieuse et de la liberté de conscience... Comment en serait-il autrement ?...

Ce sont là des conquêtes définitives et sur la conservation desquelles tout le monde est d'accord désormais. Tous, en effet, sans distinction de parti, de culte ou de race, nous voulons la paix religieuse, la liberté de croire et de pratiquer, « *chacun suivant le sentiment dont il est persuadé* », comme s'exprime le grand Apôtre, non seulement pour l'individu considéré dans son for intérieur, mais encore pour cet être collectif qu'on appelle ici la famille, là l'école, ailleurs la cité... Avec Charles Dardier, nous ne cesserons de demander la parfaite

égalité dans le domaine religieux, comme sur bien d'autres domaines.

Et si, pour lui emprunter encore une dernière citation, il arrive que « les intérêts en présence soient si attachés à leurs » principes et que ces principes soient si opposés qu'il n'y ait » que de rares moyens de conciliation entre eux », nous dirons avec lui, après le grand évêque d'Hippone, dont je craindrais de déflorer la langue en la traduisant : *in certis unitas*, *in dubiis libertas*, *in omnibus caritas!*

Je veux finir sur ces mots.

Charles Dardier est mort plein de jours, de mérites et de gloire. Je n'ai pas à vous redire ici les titres honorifiques qui le recommandaient à l'estime de ses contemporains, vous les connaissez.

Les quatre volumes de la *Correspondance de Paul Rabaut* qu'il venait d'achever ont eu le prix Bordin (valeur 1,000 fr.) à l'Académie française. Il a été nommé, par le Ministre des Cultes, voici un an à peine et à juste titre, chevalier de la Légion d'honneur.

Avec lui l'Eglise protestante, en France, perd un de ses pasteurs les plus éclairés, la ville de Nimes un de ses meilleurs citoyens, et l'Académie du Gard un membre actif consciencieux et infatigable.

BIBLIOGRAPHIE

UN APOTRE DU CHRISTIANISME MODERNE. Le pasteur *Pellissier*. Conférence faite à l'Athénée de Bordeaux, le 24 avril 1893, par *Ernest Fontanès*. Paris, Fischbacher, 1893.

On retrouve, dans cette conférence, toutes les qualités de l'éminent orateur qu'est M. Ernest Fontanès. Abondance et largeur des développements, traits incisifs et figures hardies, mouvements entraînants de la pensée, sincérité et profondeur de l'émotion, limpidité et puissance du style, rien n'y manque. En lisant ces pages, on éprouve une véritable jouissance artistique, et quand on ferme la brochure, on a de quoi fournir à sa méditation, pendant longtemps encore, des aliments saints et fortifiants.

Commençant par la fin, j'ai hâte de féliciter M. E. Fontanès de sa péroraison. Il jette résolument par dessus bord le déterminisme historique : « Il serait temps, dit-il, de nous débarrasser de ces thèses toutes faites et de reconnaître que notre histoire aurait pu suivre d'autres pentes si les acteurs principaux avaient pris d'autres résolutions ». Et ailleurs : « Les courtisans de la foule ont beau soutenir que tout vient de l'être anonyme et impersonnel qui est le gouffre cher aux médiocrités jalouses, toutes les grandes révolutions et tous les grands mouvements religieux ont un père, un initiateur, un révélateur ». La première citation affirme le rôle de la liberté humaine dans la trame des évènements ; la seconde, l'intervention de Dieu dans l'histoire. Déterminisme, et, par suite, panthéisme sont formellement condamnés et cela suffit pour que le *Christianisme moderne* de M. E. Fontanès relève de celui de Jésus-Christ.

Le *Christianisme moderne*, — M. E. Fontanès préfère cette appellation à celle de *Protestantisme libéral* ; nous aussi ; peut-être même irions-nous plus loin et supprimerions-nous toute épithète ; — le *Christianisme moderne*, tel est le sujet traité par notre auteur. Il est introduit par une courte biographie du pasteur Pellissier. Après quoi sont immédiatement indiqués les quatre caractères principaux de ce *Christianisme*. Il est *laïque*. Nous sommes d'accord. Il est *critique*. Ici, M. E. Fontanès ne trouvera pas mauvais qu'un critique — plutôt criticiste — qui prend, comme lui, le mot critiquer dans son sens étymologique : juger, opérer la séparation, le triage, et qui, d'ailleurs, est heureux de ne pas lui marchander son admiration, n'accepte pas complètement sa manière de voir. « La religion, dit-il, est une aspiration ». Et ailleurs : « La religion, c'est l'élévation de l'âme à Dieu ». Comment une élévation, une aspiration peuvent-elles être critiques ? Juger, séparer n'est-ce pas affaire de raison, par conséquent, de science ? Nous aurions attribué ce caractère à la *théologie chrétienne moderne*, mais pas au *Christianisme moderne*. Sans doute, théologie et religion sont étroitement unies surtout quand la religion repose d'aplomb sur la conscience, laquelle, en tout examen théologique, a toujours son mot à dire et quelquefois le dernier. Mais, outre que conscience et raison se tiennent, le rôle de cette dernière est prépondérant en critique ; car, c'est elle qui juge et sépare au moyen de la norme que lui fournit la conscience. Il nous semble donc qu'il n'y a rien à gagner et qu'il y a toujours à perdre à confondre les fonctions.

Nous aurions volontiers supprimé le caractère *critique* du *Christianisme moderne.*

Autre caractère : ce *Christianisme* est un mouvement *moral.* Ici, nous ne pouvons guère qu'approuver. Excellentes et superbes pages que celles où M. E. Fontanès met en lumière le côté social de l'Evangile : mais que l'auteur nous pardonne notre hardiesse, nous ne sommes pas entièrement satisfait. Il ne nous dit pas, d'une manière assez précise, en quoi consiste l'élément moral réintégré dans la religion par le Christ. De là vient que le péché est trop laissé dans l'ombre et que la partie spécifique de l'Evangile, — le pardon, la nouvelle naissance, l'action du Saint-Esprit, — est plutôt supposée que développée. Entre le *Christianisme moderne,* mouvement *moral* et le *Christianisme moderne,* mouvement chrétien, il n'y a pas de soudure. Un chaînon manque ; c'est le péché.

Le *Christianisme moderne,* un mouvement *chrétien !* Cette formule ne vous fait-elle pas un peu l'effet d'un pléonasme ? Puis, tout en étant convaincu qu'il faut remonter aux origines, à Jésus-Christ, se retremper continuellement à la source, il nous semble que M. E. Fontanès fait trop bon marché des développements légitimes de l'Evangile. Dans le domaine de la pensée comme dans le domaine pratique, le levain a fait lever la pâte ; le grain de Sénevé est devenu un arbre ; les sentiments inspirés par le Maître ont appelé et supposent une certaine conception du monde et de la vie, certaines idées, un certain corps, — ne disons pas de dogmes, — mais de principes qui sont devenus comme la charpente de la vie chrétienne. Ce corps de principes existe, perdu, noyé dans beaucoup de mauvaise métaphysique. Le *Christianisme moderne* a pour devoir de le dégager. Les sentiments inspirés par le Maître ont appelé et supposent certaines institutions, une certaine association, tranchons le mot, une église qui donne un corps à la vie chrétienne et en devienne comme le foyer. Cette église existe, éparse dans une foule de communautés particulières et qui bien souvent, par leur organisation, sont opposées à l'esprit de Jésus-Christ. Au *Christianisme moderne* de faire resplendir cette sainte Eglise universelle. Peut-être M. E. Fontanès est-il de notre avis, au fond. Nous aurions aimé connaître sa pensée sur ces deux points. Mais on ne peut pas tout dire en une conférence. Ainsi s'explique ce qui nous paraît une lacune dans la sienne dont, en terminant, nous le remercions vivement.

L. TRIAL.

UN POÈTE DE CHEVET, par *Charles Fuster*. Fischbacher. 1893.

Ce poète, c'est *Hippolyte Lucas*. « Il naquit à Rennes, en 1807, mourut à Paris, en 1878, fut critique, dramaturge, historien, conteur, bibliothécaire à l'Arsenal, et sa vie durant, fit oublier, oublia lui-même qu'il était un poète ». Son fils, avec autant de tact que de piété filiale, a repris et réédité ses *Heures d'amour* pour lesquelles M. Charles Fuster professe une grande admiration. Peut-être notre collaborateur et ami est-il un peu exclusif en disant que « la grande chose d'ici-bas est encore l'amour », et en exaltant la petite pièce intitulée : « *Oh ! comme tu savais aimer* » [1]. Elle a quinze vers, cette pièce ; et sur ces quinze vers, six sont la répétion du titre. C'est sans doute une infirmité cérébrale qui m'empêche de goûter, comme il convient, ces petits poèmes à refrain, très finement ciselés, assurément, mais qui ne parlent guère à mon cœur, encore moins à mon imagination, et pas du tout à mon intelligence. Que M. Charles Fuster me pardonne ! Je suis d'ailleurs convaincu qu'il a pleinement raison et que *Hippolyte Lucas* mérite d'être un *poète de chevet*. L. TRIAL.

LA VÉRITÉ SUR LE PURGATOIRE, par *A. B.* — Rouillac, bureau du *Témoin de la vérité*, 1891.

Dans une brochure de douze pages M. A. B. retrace en quelques mots les origines du dogme du Purgatoire et discute les textes sur lesquels l'Eglise romaine prétend l'appuyer. C'est un assez bon manuel de controverse sur la question.

J. GAILLARD.

Questions historiques. — LA RÉFORMATION, SON HISTOIRE ET SON ESPRIT, par *Gédéon Chastand*. Rouillac. Bureau de l'*Etendard évangélique*, 1890.

Bonne brochure pour la propagande. M. G. Chastand caractérise heureusement la Réformation et montre bien que son esprit est l'esprit même du monde moderne dans ce qu'il a de pur, de juste, de noble. L. TRIAL.

1. Voir ci-dessus, p. 134.

Le Rédacteur-Gérant : L. TRIAL, pasteur.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

ADIEUX D'UN PASTEUR A SON ÉGLISE[1]

Mes Frères,

Je vous ai quittés peu à peu et comme furtivement sans vous dire adieu officiellement selon l'usage et le besoin de mon cœur. Cependant, vous avez eu mes trente-six ans de ministère dans l'Eglise du Christ, c'est-à-dire toute ma vie d'homme et tout mon ministère ; car, ce que j'ai cherché et acquis, semblait-il, à côté du ministère évangélique tendait à vous et à votre utilité plus qu'à mon agrément personnel.

Ainsi, quand j'allais chercher des plantes dans la plaine, dans les plis de vos petites collines, sur la montagne où je suis né, c'était pour vous : je prenais sur le fait l'ingéniosité du Créateur et je songeais au parti apologétique que je pourrais tirer de ces révélations soit pour vous, soit pour l'enseignement des enfants dans l'Ecole du Dimanche. Les minuties mêmes étaient donc intéressées.

Quand je me plongeais dans les religions du passé et me faisais païen quelques moments pour les comprendre, c'était pour mieux vous faire sentir le prix de l'Evangile et vous faire passer, avec moi, de l'esprit sectaire qui ne sait voir que ce qu'il a toujours vu, et de ses étroitesses dans le grand courant de l'esprit de Christ qui est large et fécond.

Je ne vous perdais pas de vue, croyez-moi, dans les subtilités de la théologie allemande où l'esprit s'aiguise et s'étend.

J'ai senti chez nos frères de Hollande que, dans le rationalisme du tempérament, la foi chrétienne pouvait devenir une force sûre, à la fois conservatrice et progressive, tendant à réaliser le caractère humain qui paraît si doux et si résistant en Jésus.

Mais c'est dans la littérature française, dans Vinet

1. Adieux de M. le pasteur *D.-N. Tarrou* à l'église de *Vauvert*.

surtout, que j'ai apprécié de bonne heure la méthode du Christ, principe inépuisable de progrès spirituel. Merveilleux est le docteur de Nazareth ! Il apprend à apprendre et il enrichit sans cesse celui qui vit en lui. Oh ! qu'il me fut bon d'avoir trouvé le Christ dès les bancs de l'Ecole ! Avec lui, je n'ai jamais manqué de rien pour vous ; car, en lui, j'ai connu l'homme, le secret de sa misère et de son relèvement.

A quelque endroit que je sois allé depuis lors, vous étiez toujours avec moi en Christ, et Christ m'a toujours fourni ce qui vous était nécessaire. Et j'ai été encore un économe bien insuffisant de sa richesse. De tout ce que j'ai fait il me reste, — ce qui reste à tout homme qui a travaillé chrétiennement pour ses frères, — un vif sentiment du peu qu'il leur a donné.

Je la sens vivement cette dette envers vous et j'aurais voulu la reconnaître devant vous du haut de la chaire.

La maladie m'en a empêché.

C'est un bien. Ce que Dieu a fait a été bien fait.

Si j'avais tenté de mettre dans ces derniers adieux ce qui me reste de force, je ne l'aurais pas tenté sans défaillance certainement. Vous auriez senti, peut-être entendu mon émotion ; j'aurais senti, peut-être entendu la vôtre ; mais toutes ces émotions auraient été éphémères, presque inutiles pour vous et pour moi. Il vaut mieux que maintenant, « absent de corps, mais non de cœur », je ramasse devant Dieu toute ma vie pastorale et que, la saisissant bien du haut de cette paisible retraite que le Père m'a faite, je suive un moment avec vous la direction où s'est enfui ce petit filet d'eau vive dans le royaume de Dieu. J'ai moins envie de vous toucher que de faire une tentative pour poser une nouvelle pierre sur l'édifice de votre foi.

Ce dernier effort du pasteur le préparera mieux que des larmes à devenir lui-même un fidèle plus clairvoyant et plus docile dans cette Jérusalem céleste où le Christ continue à attirer les âmes au Père.

I

Ce que je vous ai dit souvent et sous tant de formes dans le cours de ma carrière pastorale, je vais vous le redire en la finissant : « *Sans la sanctification, personne ne verra le Seigneur* ». Le salut est donc la guérison de l'âme. La guérison n'est pas l'apparence, la forme de la santé, la déclaration divine de la santé ; c'est la santé même, ou plutôt le retour à la santé, le remplacement graduel des organes malades par des organes sains. S'il y a dans l'être humain un nœud vital, la santé est ce centre redevenant sain, vigoureux, vivant la vraie vie et la communiquant à tout le reste, comme la perdition est l'état de ce centre vital devenu malade et vivant une vie charnelle, égoïste, fausse enfin. La santé est l'état de l'être humain qui prend toujours plus conscience de ce qu'il doit être et le devient. Le salut chrétien est donc le mouvement que le Christ a imprimé à la vie humaine en parlant la vie divine, qui est la véritable vie humaine, et en la vivant.

Sans doute, avant le grand prophète de Nazareth, le salut ne fut pas inconnu à l'humanité. Il y eut, en Israël surtout, des chrétiens avant le christianisme qui combattirent les formes extérieures et les idées particularistes attachées à la vie divine comme des parasites. Ses grands prophètes entrevirent, mais ne réalisèrent pas eux-mêmes, cette vie supérieure. Depuis que Jésus a parlé et vécu, il se dégage de sa parole et de sa vie un esprit qui pousse vers les hauteurs immaculées. Le salut chrétien est, en conséquence, la direction et l'impulsion que l'esprit de Christ donne à l'âme, un retour à la vraie vie, une conversion.

En Christ et par son esprit, l'homme descend en lui-même, dans les intentions d'où naissent les actes pour y porter la justice et l'amour. Ses vouloirs intimes lui paraissent souvent suspects ; il gémit et, sous l'aiguillon de ses repentirs, il agit pour être plus fidèle à la volonté de Dieu dont l'éclair a traversé et mordu son âme. Le levain à pénétré la pâte dans son fond le plus caché, le plus profond.

Ainsi, quand une déception, un malheur atteignent un rival, c'est-à-dire un adversaire, si l'homme sourit malignement, l'esprit de Christ lui découvre dans ce pli de l'âme une satisfaction de jalousie, un ricanement de vengeance. Cuisante révélation ! Il se croyait pardonné, réconcilié réellement, non en vertu d'une sorte d'opération magique accomplie par un prêtre au nom du Christ qui aurait satisfait à sa place la justice divine, mais par Dieu lui-même qui lui disait — il le croyait du moins — : « Cela va bien ». Et tout n'allait pas bien dans le fond de son être, car ce rival n'était pas encore un frère, cet adversaire dangereux peut-être était encore haïssable et haï. « Misérable que je suis ! » s'écrie-t-il alors sous la lumière importune de l'esprit de Christ. Cette lumière doit être encore purificatrice. C'est pour cela, et pour cela seulement, qu'elle brille.

Il faut que le fond, la substance de l'être change. Quand l'homme a fait des efforts sérieux, tant pour éviter le mal conseillé par ses passions que pour réparer celui qui a été fait, il a été sur la voie chrétienne. Mais, avec ces violences sur lui-même, avec ces réparations, il n'a pas atteint le bout de la voie. Il faut qu'il éteigne le désir mauvais, le regard impudique, la convoitise enfin. Il faut que son âme ait un tel sentiment de justice, de respect et d'amour que, parvenue à cette hauteur, elle soit devenue inaccessible à la convoitise même et réalise ce commandement : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ».

L'homme est bon dans la mesure où le Christ discipline tout son être. Quand il se livre à l'impulsion décisive, il a la conviction qu'il devient ce qu'il doit devenir. Son cœur s'élève et s'élargit, sa conscience s'aiguise, son imagination se purifie, sa volonté sait vouloir de mieux en mieux, même son intelligence se fait plus sereine et plus honnête. Tout marche vers un idéal de perfection.

Dans cet état, l'homme a la certitude du salut : les faits qui se passent en lui la lui donnent toujours plus ferme, et c'est par eux que Dieu lui parle.

Si l'homme qui est incertain dans ses pensées est faible

dans sa vie morale, le chrétien trouve dans la certitude intime du salut un moteur puissant, car Dieu travaille en lui de toutes les forces dont veut disposer sa sagesse infinie et paternelle. Tout ce que dit le Christ et tout ce qu'inspire sa vie concorde avec ce qu'a toujours dit, avec plus ou moins d'autorité, la conscience des siècles : « Fais ce que dois, advienne que pourra ». En Christ on sait ce qu'il faut faire et ce qu'il faut être pour le bien faire. Dans sa communion, on se fait toujours plus difficile et l'on s'inquiète de délicatesses qui s'affinent toujours plus par le mouvement de la vie en gagnant de la ténacité. C'est une réalisation indéfinie de la perfection selon la recommandation du Christ : « *Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait* ».

Vous mettre dans l'inquiétude obstinée de ce travail et seconder de toutes mes forces les efforts mystérieux de la grâce divine en nous, tel a été l'objet de tout mon ministère, persuadé que la paix se trouve dans cette inquiétude. Et comme cette croissance spirituelle, qui est le salut, ne se fait pas à vue d'œil, quand je cherche les résultats de cette éducation chrétienne, que voulez-vous ? « *je crains d'avoir inutilement travaillé pour vous* ».

Vous le voyez, le salut en Christ est l'éducation de l'âme par le Christ. Avant tout, il faut guérir du péché qui fait la guerre à l'âme et la dégrade insensiblement à l'insu du pécheur qui, perdant de vue le but du salut, devient esclave de la chair, s'échauffe, dans cet esclavage renié des lèvres ou même inconscient, à la poursuite de théories théologiques qu'il prend pour l'unique moyen de salut et dont les âges futurs montreront l'erreur étrange : c'est un salut imaginaire. L'homme descend loin de Dieu tandis qu'il croit monter vers Lui, ou s'installe paresseusement parmi les élus, se croyant là inamovible. Allez à la messe, frère, prenez l'eau bénite, pratiquez assidument, confessez-vous et rentrez chez vous absout jusqu'à la Pâque prochaine où vous obtiendrez une absolution nouvelle. Et vous, jadis frère ennemi de ce pratiquant, soyez calviniste, luthérien,

anglican, millénaire, orthodoxe, libéral, et trouvez dans la Bible ce que votre pensée prévenue y a déjà mis. Je vous laisse chacun à vos préférences. Mais laissez-moi vous plaindre si vous vous persuadez, les uns et les autres, qu'on ne peut être sauvé qu'à Rome, ou à Genève, ou dans la petite secte de votre choix. Je vois votre livrée, mais je distingue à peine dans votre costume ecclésiastique quelque chose de la livrée de Christ. Devenez-vous meilleur, frère, changez-vous en Christ? Toute la question est là, et vos livrées distinctives, que vous jugez seules chrétiennes, n'intéressent que par l'activité plus ou moins grande de votre régénération spirituelle. Ne descendez pas dans la mort en croyant être dans la vie. Le remède vient du dehors, sans doute, de Christ; mais, de quelque façon que vous le preniez, guérit-il? Devenez-vous toujours meilleur? Vos passions se disciplinent-elles toujours plus docilement sous la règle du devoir? Vos goûts, d'où part le flot de votre vie, se font-ils toujours plus purs, plus élevés, plus divins? Si vous montez ainsi, vous avez la foi qui sauve, parce qu'elle saisit le Christ et se l'assimile. Sinon, vous pouvez être convenable dans le monde, dans l'Eglise même dont vous suivez les offices, mais vous n'êtes atteint que très superficiellement par le levain de Christ. Votre doctrine importe moins que le mouvement de votre vie. Tâtez-vous le pouls, si vous êtes assez spirituel pour en sentir les battements; faites-en autant sur quelques païens célèbres; vous reconnaîtrez par vous-même qu'ils eurent les soucis chrétiens et vous devancèrent, dormeur, dans le royaume de Dieu. Le Christianisme n'est pas une estampille; il est une vie en Christ dans toutes les relations de la vie sociale.

II

De cette notion du salut il faut conclure que plus l'homme est libre dans la société chrétienne où il vit, mieux se fait l'éducation de son âme. La vie divine est une

plante qui ne prend tous ses développements qu'au grand air. Les mouvements incessants et variés du souffle libre lui sont nécessaires, car les tissus de la plante s'y fortifient. Elle s'atrophie dans l'atmosphère du couvent et y sent vite l'enfermé, ce que les libres-penseurs, qui voudraient être libres-croyants, c'est-à-dire les intelligents et les honnêtes, n'aiment pas aujourd'hui : ils se détournent alors. L'Eglise réformée de France reconnaît et reconnaîtra toujours plus le danger de ces soi-disant nécessités ecclésiastiques qui gênent le travail du salut. Elle a eu ses épreuves et ses défaillances ; l'ordre moral la tenta un moment : je le sais personnellement. Après m'avoir appelé comme pasteur dans la paroisse de Vauvert sans me faire prendre d'autre engagement que celui de servir librement l'Evangile, elle a essayé de revenir là-dessus et de diminuer la liberté du pasteur. Le pasteur et la paroisse résistèrent et de cette résistance sortirent des luttes douloureuses. Du côté de l'effort extérieur et du côté de la résistance, il se fit alors un peu de bruit et d'écume. Finalement, la liberté triompha : je n'insiste pas.

Il semble aujourd'hui que les résultats obtenus ne valent pas la peine qu'ils nous ont coûtée. Ils valent infiniment plus ; ils ne sont pas même comparables ; car, dans le royaume de Dieu, la gravité des choses s'apprécie avec des poids qui ne sont pas ceux dont on se sert dans les affaires de ce monde. C'est la perte des gains produits qui serait chère, car avec eux s'en irait aussi l'Evangile. Or, il ne s'en ira pas. Après les chrétiens de cette génération, d'autres ramasseront les paillettes d'or laissées par le courant et le Père en fera, pour chaque famille, un joyau précieux qui sera la joie de tous ses membres, tant il ira bien à la sainte convenance de chacun. Mais actuellement ces paillettes d'or, qui me paraissent être au titre évangélique, sont si rares que « *je crains d'avoir inutilement travaillé pour vous* ».

Conservez cependant la liberté conquise, et elle vous donnera tout avec l'Evangile. L'Evangile est la lumière et la joie de l'âme ; mais il n'a de force fécondante que par

la liberté. Si la foi qui n'est pas libre est encore la foi, cette foi rudimentaire est bien faible pour faire, de notre temps, l'éducation de l'âme selon l'Evangile.

Et l'éducation ne se fait pas dans l'isolement. En 1866, et pendant deux ans, je fis en hiver des conférences pour faire passer dans vos âmes la conviction qui remplissait la mienne. Non, les hommes ne sont pas des grains de sable indépendants les uns des autres : ce sont des êtres vivants et solidaires qui se développent les uns par les autres. En 1868, l'idée était admise et se réalisa timidement sous la forme de *Société de secours mutuels* rattachée à la *Mission intérieure du Gard*.

Sous l'Empire, l'administration était ombrageuse et voyait partout des sociétés secrètes. Une école d'adultes du soir chez nous devint suspecte. Si, pour intéresser les grands élèves on sortait un peu de la lecture, de l'écriture, du calcul, de la géographie, on voyait partout des explosifs possibles. Suspectes, la physique et la chimie usuelles; suspectes, les notions d'agriculture; suspecte, l'hygiène — ne pouvait-on pas toucher à l'hygiène de l'âme? — suspecte, l'histoire surtout : cela donnait des idées subversives; aussi notre modeste essai d'enseignement des adultes fut-il vite réprimé, supprimé. « Enrichissez-vous », avait dit sentencieusement le célèbre doctrinaire de la monarchie de 1830. « Amusez-vous », disait l'Empire, et il donnait l'exemple. La *Mission intérieure du Gard* abrita, à sa naissance, notre *Société de secours mutuels*. En 1872, elle fut autorisée par le Gouvernement : vous savez ce qui s'était passé entre la naissance timide de la *Société* et son état-civil. Que d'or et de sang ! Le progrès souvent est à ce prix. Pour donner à notre *Société* philanthropique une vitalité puissante, il aurait fallu suivre la logique de son principe et fonder un cercle où les frères se seraient réunis une fois par semaine. Là, l'éducation des âmes se serait faite dans les rapports hebdomadaires des amis et la fraternité aurait confondu, sans froisser aucune convenance, des situations très diverses. Le

moment était favorable, car les riches associés étaient généreux et la générosité les avait rendus clairvoyants. Clairvoyants et confiants étaient aussi les associés plus modestes. Aujourd'hui, la *Société de secours mutuels* serait une véritable famille et elle ne l'est pas encore. Je persiste à croire que si l'on avait accepté la nécessité des petits commencements, on verrait déjà se réaliser leurs promesses. Mais ce qui n'a pas été fait peut l'être. Ce serait l'esprit mis dans la lettre de l'institution. On s'associe pour se soulager mutuellement dans la maladie : voilà la lettre ; et pour s'aider à croître comme hommes libres : voilà l'esprit. Le fort et le faible s'entr'aidant dans les besoins physiques et dans les besoins spirituels, voilà la grande ressource de l'éducation. De ce point de vue, comme on domine les sectes en les laissant toutes libres!

Une confession et je finis.

J'ai compris trop tard la nécessité, dans chaque paroisse, d'une alliance évangélique des anciens catéchumènes. Quand la nécessité de cette création s'est imposée à mon esprit, le nerf m'a manqué. L'essai n'a été qu'une tentative où manquait, non pas le temps, — je croyais alors avoir encore du temps devant moi, — mais l'essentiel, le degré de foi qui espère tout, même sur les dernières limites d'un ministère déjà long : il n'est jamais trop tard pour semer des germes car, si le semeur passe, ils restent. Il est pour moi certain que si l'association des anciens catéchumènes avait été formée il y a trente ans à Vauvert, les germes auraient déjà porté des fruits réjouissants. J'aurais dû mettre la main à l'œuvre dès que l'idée m'en fut donnée par la belle initiative de Coquerel fils. Qu'est-ce que le catéchumènat ? Beaucoup, s'il est continué dans la mesure du possible ; rien ou presque rien s'il s'arrête à la première communion. Quand il se continue dans l'association dont je parle, les jeunes sarments restent attachés au cep ; pauvres et riches continuent à se rencontrer : ils s'intéressent en commun à une œuvre intéressante du royaume de Dieu ; ils apprennent dans ce frottement à se connaître, à s'aimer et font là des expériences fécondes. Sans doute,

tous absolument n'entrent pas dans l'association et, avec le temps, plusieurs s'en détachent sous le souffle de vents contraires. Mais quelques-uns restent, entrent plus tard dans les conseils de l'Eglise, assistent toujours le pasteur et, par la simplicité de leur zèle, font honorer et aimer l'Evangile. D'eux souvent viennent dans une paroisse les intelligentes et hardies initiatives. Le nombre importe moins ici que la qualité. Cette association encourage le zèle du pasteur et empêche qu'il ne se perde dans le sable. Si nous l'avions à Vauvert, je craindrais moins d'avoir travaillé en vain pour vous et ma vieillesse serait plus sereine.

La *Société de couture* était établie dans la chambre haute quand je vins parmi vous et je trouvai dans cette institution un organe spirituel extrêmement précieux. Aussi ne l'ai-je pas négligée : c'est là que se forgeait l'un des meilleurs instruments de mon ministère. Vous remarquiez sans doute, chères sœurs, qu'après ou avant mes lectures ordinaires, je causais souvent et quelquefois longtemps de choses et autres. Ainsi, dans les derniers temps, je vous ai beaucoup parlé de coopération : je semais avec confiance pour l'avenir. Ces causeries variées étaient bien quelquefois occasionnelles, mais très souvent préméditées. Sur vos impressions je faisais d'utiles expériences et la *Société de couture*, qui travaillait pour les pauvres, travaillait sans le savoir pour moi : j'y apprenais pour mon ministère à connaître le cœur humain et à expérimenter le Christ.

Expérimenter, dis-je avec intention, car l'indigne ministre que je suis n'a jamais pu saisir pour son compte l'importance religieuse de la question qui fit brûler Servet à Genève sur la place des Tranchées par l'influence d'un grand apôtre de la Réforme. L'histoire des dogmes m'a inspiré à cet endroit un scepticisme dont je ne guérirai pas. Si le scepticisme métaphysique de nos théologiens est un mal, c'est un mal que j'aime. J'apprécie dans le dogme infiniment plus l'effort du théologien que le résultat de cet effort. Je l'ai vu si souvent changer dans l'église chré-

tienne, y prendre quelquefois des formes si bizarres comme celle, par exemple, dans laquelle le Christ avait, grâce à sa divinité, joué un mauvais tour au Diable dans le drame de la croix, que je ne puis pas croire à sa grande vertu religieuse dans les choses de la foi. Les dogmes sont les formes ordinaires de la foi dans un temps donné, mais ne sont pas la foi elle-même. Je comprends, ai-je dit, ces efforts de la pensée chrétienne pour saisir son objet et je les suis avec sympathie. Mais quand ces efforts, sortant de la personne d'un théologien, tendent à faire monter un autre théologien sur le bûcher, ma sympathie s'arrête. Je les comprends encore, mais navré et tenté de m'écrier : « Misérables que nous sommes » ! Et je me retourne vers le Père que le Christ fait rayonner dans l'humanité sur les âmes simples auxquelles il a rendu la vue et le sentiment.

Aussi n'ai-je jamais pu être orthodoxe. Je ne me défends pas d'avoir mis quelque passion dans la défense de mon droit : on en mettait tant à le contester ! J'ai alarmé des intérêts ecclésiastiques et, quand l'émotion s'est faite dans quelques âmes religieuses, c'est le bruit seulement qui les troublait. Comme elles se seraient vite remises si l'on avait pu les laisser en paix en appliquant l'épreuve conseillée par Gamaliel : « *Si cette entreprise vient des hommes, elle se détruira, mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire. Ne courez pas le risque d'avoir combattu contre Dieu* »[1]. Reste le Temple Neuf qui sera peut-être et trop longtemps une cause obstinée de division. Mais l'Esprit de Dieu a des ressources qui dépassent nos prévisions.

Qui donc est ce Christ au nom de qui l'on s'est tant aimé et tant haï ? Mystère.

Je ne peux pas savoir comment il est né et je m'étonne qu'on le sache assez sûrement pour l'appeler Dieu, l'adorer et persécuter pour défendre sa divinité. Cette assurance repose plus sur des intérêts ecclésiastiques que sur des raisons historiques et sur des besoins religieux, car on sait l'histoire des dogmes et les variations qu'ils ont subies dans le cours des siècles. Les contemporains de Jésus l'ap-

1. Actes v, 38-39.

pelèrent alternativement Fils de l'homme pour marquer à la fois son humanité et sa supériorité, Fils de Dieu pour essayer de dire de quelle hauteur il les dépassait. Je fais de même. Comment Dieu a-t-il fait cette éminence qui domine encore de si haut l'humanité? Je l'ignore, comme j'ignore de quelle manière se sont produits dans le domaine des sciences et des arts certains génies dont la force créatrice éblouit tant de générations humaines et donna à leurs pensées un pli qui reste. Mais dans ce mystère d'origine, Jésus ne m'est point voilé ni diminué. Cette ombre même est lumineuse : elle affirme l'amour infini du Père qui nous a donné cet enfant prodigieux. La beauté spirituelle du Sauveur me saisit et m'attire, voilà un fait certain, et c'est par cette puissance qu'il est vraiment Sauveur. « Il fait bon ici », tandis que, dans la région métaphysique de la théologie traditionnelle où l'âme se fait aujourd'hui violence pour adorer son Sauveur et son Dieu, il fait froid. Comme Marie éplorée, l'âme moderne s'écrie : « *On a enlevé mon Sauveur et je ne sais où on l'a mis* ».

La foi le lui rend. Par la foi, l'âme le suit de lieu en lieu, en dépit des prodiges qu'une crédulité touchante a mis sur sa route, et dans ces envolées de l'esprit où il plane toujours en dépit de nos grossièretés et de nos progrès. Pour ne pas quitter l'humanité, Jésus ne cesse pas de la dominer et, de cette région, il lui parle, avec une force de plus en plus persuasive, de justice et d'amour. Ne voyez-vous pas que l'humanité l'écoute, l'entend et, de loin sans doute, le suit?

Gardons près de nous les frères qui le définissent exactement dans une formule et rivalisons de zèle avec eux pour le suivre.

Je connais les brebis de ma paroisse, ces brebis me connaissent et se souviendront du long effort spirituel que j'ai fait pour les mener de l'indifférence et de la secte à ce bercail ample et vivant où le souverain pasteur fait sentir à toutes l'aiguillon de la justice et les saints ravissements de l'amour.

Poussez dans cette voie, chers amis. Quand vous rap-

pellerez mon souvenir, ne rappelez l'ivraie que j'ai mêlée au bon grain que pour la condamner, vous efforçant toujours de faire prévaloir sur cette mauvaise graine l'Evangile de Jésus qui est la joie de l'âme, la joie de la famille et sera, dans cette France humaine qui a le bigotisme en dégoût, la joie et la force de la patrie. D'ici, je suis toujours avec vous. Vous, soyez avec moi en Christ. Telle est la prière que je vous fais dans mes derniers adieux. Les sympathies spirituelles que nous avons nourries ensemble sont à la garde du Père qui garde bien ce qui est né de Lui. Abandonnons-nous à son amour paternel : il fera épanouir dans ses hautes demeures les germes à peine éclos ici-bas. En attendant, soyons reconnaissants et avançons avec la pieuse sérénité du Christ, dans le travail incessant de l'éducation évangélique. « *Je crains bien d'avoir inutilement travaillé pour vous* »; et cependant, si la nature et le moyen du salut sont pour vous des évidences encore peu fécondes, je sais que le Père agit continûment et mystérieusement par son Christ sur les enfants de son amour. Par ce fils puissant je vous laisse au Père. Bientôt j'irai plus près de Lui, avec ceux que le Christ m'avait donnés ici-bas et qui m'ont précédé là-haut. Amen !

D.-N. TARROU.

EN FEUILLETANT DES SOUVENIRS LITTÉRAIRES

(Suite et fin)

Je voudrais vous dire encore comment Hippolyte Lucas vit venir à lui, en solliciteur, ou, du moins, en obligé reconnaissant, celui qui remplit le monde de son nom, qui fut un jour dictateur à Venise, Daniel Manin... Je voudrais vous conter aussi l'autre visite qu'il reçut, celle de cet empereur du Brésil, savant et lettré à l'extrême, dont il put dire, sans prévoir des évènements récents : « Si son trône venait à disparaître, Dom Pedro mériterait une place

de bibliothécaire ». Mais les *Petits mémoires du XIXe siècle*, me demandent leur tour ; je dois passer la parole à M. Philibert Audebrand.

J'ai dit que ce volume est le premier d'une série. L'auteur nous y parle de bien des choses, et de plusieurs hommes. Au reste, voici les titres de chapitres :

Henri Heine.
Le Sonnet de Félix Arvers.
Un déjeuner chez Méry.
Le sou de Gérard de Nerval.
Les Premiers journaux illustrés.
Alfred de Musset, joueur d'échecs.
Un foyer de théâtre d'il y a 50 ans.

Quel écrivain plus multiple, plus déconcertant, plus discuté que cet Henri Heine auquel Dusseldorf vient de refuser une statue, — Heine, Allemand de naissance, Français d'adoption, à la fois ironique et attendri, antipathique et charmeur ? Le livre de Philibert Audebrand vous dira ce qu'était Henri Heine. Vous l'y verrez jugé avec beaucoup de raison et de finesse. « Henri Heine était un peu, sans s'en douter, de la famille du burlesque Paul Scarron. Il raillait trop. Il a passé sa vie à se moquer. Il avait du génie, et pas de caractère ».

Méry ? Ce fut l'improvisateur le plus prodigieux de cette époque romantique, qui en eut plus d'un. Innombrables sont les histoires qui courent sur son compte. Il a laissé une légende d'esprit et de charme. Ai-je besoin de vous rappeler cette anecdote caractéristique ? Méry est prié à dîner chez je ne sais plus qui. Il y va ; tous les autres invités se trouvent réunis ; c'est déjà l'heure du repas, c'est plus que l'heure ; la faim commence à tourmenter nos convives sans pitance, et le principal d'entr'eux, un grand personnage influent, n'est pas venu. On a dit que les retardataires ne récidiveraient jamais, s'ils pouvaient ouvrir la porte brusquement, et entendre de quelle façon on parle d'eux. La maitresse de maison sait ce qui va arriver. Que, chez elle, on dise du mal de ce ministre, de cet académicien, — je ne sais plus au juste, — il faut l'empêcher à tout prix. Comment faire ?

Elle a regardé Méry. Méry comprend cette muette supplication. Quel conte invente-t-il? quelles délicieuses extravagances sait-il trouver? Mais nul ne regarde plus la pendule, les minutes peuvent fuir, les estomacs se contracter douloureusement: quand arrive l'illustre retardataire, on n'a matériellement pas eu le temps de le déchirer, même de lui allonger un coup de dent; et c'est la causerie de Méry qui a fait ce miracle.

Vous avez toutes, Mesdames, présent à la mémoire un sonnet célèbre, que vous allez relire, j'imagine, pour la vingtième fois :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir ; aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! J'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin distraite, sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sous ses pas ;

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme »? et ne comprendra pas.

C'est le fameux sonnet d'Arvers, celui dont Jules Janin a pu écrire: « Ce petit bouquet d'alexandrins traversera les siècles ». Et, en effet, jusqu'ici du moins, ces quatorze vers n'ont pas vieilli.

Pourtant, en littérature, tout vieillit si vite! A ce propos même, les *Petits mémoires du XIXe siècle* nous apportent de bien curieuses réflexions sur les succès de mode, ceux dont on peut dire :

Et, comme il a l'éclat du verre,
Il en a la fragilité...

Ils nous montrent, par exemple, quelque temps avant la Révolution, la passion de Paris pour un poète aujourd'hui bien oublié, Evariste Parny ; puis, — vingt-cinq ou trente ans plus tard, — le triomphe de Casimir Delavigne et de Béranger. « J'ai vu, écrit M. Philibert Audebrand, j'ai vu leurs images sur les foulards, en médaillons, sur les poêles. On les mettait en flacons, en tuyaux de pipe, en boutons de chemise. J'ai déjeuné, au café de la Porte-Montmartre, d'une rondelle de beurre, dans le centre de laquelle se trouvait le chantre des *Messéniennes*, vu de trois quarts... »

On ne relit plus guère Béranger, encore moins Casimir Delavigne, et nous savons encore par cœur le sonnet d'Arvers. C'est, peut-être, parce qu'il avait pleuré en l'écrivant. Musset, lui, est toujours actuel, — précisément parce qu'il a pleuré, et que rien ne nous attire les uns vers les autres comme cette communauté dans la douleur.

Mais, si vous voulez conserver vos illusions sur Musset, ne lisez pas le livre de Philibert Audebrand. Vous y verriez le Musset de la fin, le Musset joueur d'échecs et buveur d'absinthe. Voici son portrait ; il est triste :

« Il vieillissait, mais très vite, presque prématurément. Vieillir, c'est la loi commune. Pour lui, il y avait aggravation. Il se négligeait, lui qu'on aurait vu, naguère, ne se produire en public qu'avec la correction empesée et la fraîcheur des fashionables. Sans doute, il restait sur sa personne des vestiges d'élégance ; car, si brisé qu'on soit par un accès de mélancolie, on ne rompt pas tout d'un coup avec des habitudes de vingt-cinq ans. Ainsi, en véritable beau fils, il tenait toujours au noble préjugé du linge blanc. Il ne cessait pas de soigner ses cheveux et sa barbe, en s'efforçant de repousser l'invasion des fils d'argent. Oui, mais il n'y mettait plus la même assiduité ni le même art. On le rencontrait parfois sans gants. Le chapeau était moins neuf ou moins bien brossé. Détail qui touchait encore plus à un solécisme de tenue, il laissait voir à ses amis une figure fanée, la figure de l'homme qui vide trop souvent son verre et qui dort mal. Ce n'était pas assez que,

passant près de lui, le vieux Saturne l'eût frôlé de ses ailes et déjà défraichi ; on se transmettait tout bas, sur lui, des confidences qui finissaient par former une légende : le chantre des *Nuits* était bien éloigné de se faire une vie d'ascète et d'inspiré. Il buvait. Il buvait de l'absinthe afin de s'étourdir. « Une variété de suicide ! » s'écriaient ses intimes, profondément attristés.

» Est-il permis de dire qu'il se soit suicidé ? Le mot, sans doute, peut paraître trop fort. Plus d'un pourtant vous dira que le poète charmant, dont nous parlons, s'est servi de la liqueur verte comme Werther de son arme à feu. On prétend qu'il ne projetait d'étouffer que son âme, ou même rien que sa mémoire. Mais ici, les spiritualistes interviennent pour dire bien haut que l'âme est intuable, puisqu'elle est d'essence éternelle, et qu'il ne pouvait atteindre que son corps. Il est certain qu'en dépit de toutes les supplications des siens, abusant de l'absinthe, il changeait visiblement de visage.

» Sur ses traits, naturellement pâles, s'étendait de jour en jour cette teinte d'ivoire jaunissant, qui est l'indice d'une vieillesse prématurée. Il n'y avait presque plus rien de rose sur ses lèvres. L'œil, d'ordinaire si grand ouvert, semblait se rapetisser comme pour se mouvoir dans moins de lumière. Dans la parole, on ne retrouvait plus la vivacité impérieuse et caustique d'hier. « Avez-vous remarqué que sa main si fine, cette main d'artiste qui a écrit tant de belles choses, se met parfois à trembler ? » disait un de ses amis, déjà serré à la gorge par l'inquiétude. Cependant, il se présentait, par bonheur, des jours de réveil ou de révolte, comme on voudra. Il y avait des intermittences pendant lesquelles l'auteur de *Lorenzaccio* se revoyait tout à coup sur pied avec des allures de stoïcien. C'était dans ces rares moments qu'il se reprenait à faire tomber de son front de beaux vers, et à couvrir en un instant dix à douze pages telles que celles dans lesquelles il raconte, avec tant de verve, avec tant de saine gaieté, une visite à Mlle Rachel. Très certainement, en lisant ces improvisations, ceux qui l'aimaient pouvaient concevoir

l'espérance de le voir revenir à la sévère discipline de sa première jeunesse, c'est-à-dire au temps où il adressait une si belle invocation à la solitude. Mais ce mouvement passait avec la rapidité de l'éclair. Arrivait, le lendemain, une journée funeste. La couleur du ciel lui rappelait tout à coup le voyage de Venise ou la promenade dans la forêt de Fontainebleau. Aussitôt sa tête se troublait. Il n'était plus maître de lui-même. Il courait, en insurgé ou en fou, au café de la Régence. Il se faisait servir de l'absinthe, et c'en était fait de son âme pour un mois ou deux ».

C'est sous un aspect plus lamentable encore que Musset se présenta devant Maxime du Camp. Maxime du Camp le vit dans une soirée où de jeunes femmes écoutaient disserter Cousin et Charles de Rémusat :

« Alfred de Musset entra, et s'assit près de la fenêtre, avec la figure ennuyée d'un homme qui accomplit une corvée. Je pus le contempler à mon aise. Il avait alors quarante-quatre ans ; de sa jeunesse, de sa beauté passée, il n'avait conservé qu'une admirable chevelure blonde, dorée par le reflet des lumières. Le visage, allongé, était amaigri. Des rides précoces accusaient les traits. Le front avait de la grandeur, mais la lèvre inférieure semblait amollie, et donnait à l'ensemble comme une expression d'hébétude. La main, belle et soignée, rassurait parfois ses boucles de cheveux. Le costume, et surtout la façon de le porter, avait quelque chose de suranné qui sentait son vieux dandy.

» Il consulta la pendule, tira sa montre, la mit contre son oreille, et hocha la tête. Cinq minutes après, il recommença, et parut contrarié de reconnaître qu'elle était arrêtée. Je le regardais avec un intérêt poignant, et je me demandais si le génie n'est pas une force intérieure, dont l'homme est irresponsable, peut-être inconscient. C'est à peine s'il avait échangé quelques paroles banales, questions et réponses d'usage, avec la maîtresse de maison. Au bout d'une demi-heure, il se leva tout d'une pièce, resta un moment immobile, et traversa le salon d'un pas posé, la taille raide, la tête droite, marchant du talon, et les yeux fixés devant lui. Dès qu'il fut parti, une femme, qui l'avait

attentivement suivi du regard dans une glace, dit : « Pauvre garçon » ! L'état de Musset n'était point douteux :

« Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
Laissez tomber, plutôt, quelque pleur de pitié ! »

Nons avons parlé de Chateaubriand. Quand Maxime du Camp étudiait encore au collège, son plus grand rêve, nous conte-t-il, était d'apercevoir l'auteur de *René*. Il l'aperçut, longtemps plus tard, et il eut une de ces désillusions qui sont quelque chose comme des faillites du cœur:

« Je m'étais imaginé une sorte d'Apollon, la tête tournée vers le ciel, et touchant à peine la terre du pied, Je vis un homme de taille courte et peu régulière, avec une tête trop longue, couverte de cheveux voltigeants. Les yeux seuls étaient splendides. Il marchait incliné, l'épaule droite plus proéminente qu'il n'aurait souhaité, le front penché, la main ballante, comme écrasé sous une insupportable lassitude. J'aurais à peindre l'ennui, — je ne choisirais pas une autre figure ! »

Même impression, plus réaliste, à propos de Lamartine.

C'était chez le grand poète, auquel on devait lire je ne sais quel travail d'histoire.

« Je regardais Lamartine. Sa tête s'en allait en arrière. La bouche s'ouvrait creusant les joues. Les yeux se fermaient. Tout-à-coup, le bruit d'un léger ronflement le tirait de son sommeil. Il souriait, disait : « C'est très bien » ! et, deux minutes après, retombait sur le dossier du fauteuil. Un de ses pieds, placé sur un tabouret, attirait mes regards. Un soulier en cuir verni, muni d'une large pièce en veau d'Orléans, contenait ce pied déformé, — que l'on m'excuse ! — par un oignon monstrueux... »

Je vous épargne le reste. C'est vraiment lamentable.

Les deux volumes de Maxime du Camp, si intéressants, si finement écrits, nous apportent encore, dans ce genre, bien d'autres constatations pleines de mélancolie.

Vous avez lu les *Orientales* de Victor Hugo. Vous vous rappelez le grand, l'héroïque Canaris, l'homme des brûlots incendiant les vaisseaux turcs, celui que l'Europe entière

acclama, et que Victor Hugo put qualifier de *demi-dieu*. Maxime du Camp l'a vu ; seulement il l'a vu plus tard, député au parlement grec. « Il était vêtu,à l'européenne, d'une redingote à la propriétaire. Il avait des cheveux blancs coupés ras, une lourde moustache, un regard paterne, une bouche qui avait l'air de sourire par habitude, de grosses mains rougeaudes qui roulaient un chapelet d'ébène... »

Comme nous voilà loin des luttes héroïques et des brûlots !

Nous aprenons aussi, dans les *Souvenirs littéraires*, que l'auteur de *Colomba* et de *Mateo Falcone*, Mèrimée, traité par Cousin de gentilhomme, avait, au contraire, des grossièretés de parvenu.

« Il cherchait à étonner ; c'était là sa faiblesse ».

Aussi, à propos de Mérimée, George Sand pouvait-elle dire : « Ne me parlez pas de cet homme ; son souvenir m'est odieux » !

George Sand... Maxime du Camp l'a connue ; il n'en parle qu'avec sympathie, avec une admiration un peu étonnée.

Lorsqu'il la vit pour la première fois, elle était tout près d'atteindre la soixantaine. Elle roula une cigarette, la lui offrit, parla fort peu, et expliqua aussi son silence :

« Je ne dis rien, parce que je suis bête ».

Une autrefois, — elle avait alors soixante-quatre ans, — il dîna avec elle en tête-à-tête.

« Elle fut très-contente, et, plus d'une fois, se laissa aller aux confidences... Elle me dit, entr'autres : « Toute mon ambition est de posséder trois mille livres de rente ». Je fis un bond. « Comment, vous, George Sand, vous ne les avez pas» ! Elle répondit : « Non. J'ai gagné beaucoup, beaucoup d'argent : je l'ai dépensé. J'en aurais gagné davantage, — je l'aurais dépensé de même ». Elle eut, alors, un sourire mâle, où l'orgueil de la domination exercée, le sentiment d'une supériorité acceptée, se mêlaient à une expression de mépris. Elle ajouta : « Je ne regrette rien » ! Ce fut un éclair ; mais je compris que, dans certaines circonstances, cette *bonne bourgeoise* devait être terrible ».

Terrible, oui, — mais d'un admirable talent. En cela elle différait de cette Lonise Colet, qui fut célèbre pour sa beauté affectée, et dont Flaubert, peu épris des *bas bleus*, avait coutume de dire : « Elle manque naturellement de naturel ».

C'est elle qui prenait un air candide pour vous annoncer la nouvelle imprévue :

« Vous savez qu'on a retrouvé les bras de la Vénus de Milo ?

— Où donc ?

— Dans mes manches ».

C'est elle qui, en voulant à l'auteur de *Guêpes*, Alphonse Karr, le lui témoigna — violemment, — à l'aide d'un couteau de cuisine, qu'Alphonse Karr suspendit, bien en évidence, dans son cabinet de travail, avec cette inscription : « Offert, — dans le dos, — par Mme Louise Colet ».

Pour elle, enfin, Maxime du Camp propose l'épitaphe suivante :

« Ici gît celle qui a compromis Victor Cousin, ridiculisé Alfred de Musset, vilipendé Gustave Flaubert, et tenté d'assassiner Alphonse Karr. »

Vous voyez qu'il ne l'aime guère. Il n'eut pas plus de tendresse pour Baudelaire, — Beaudelaire qui est redevenu d'actualité, et auquel une partie de la jeunesse littéraire — pas toute — va élever une statue.

Maxime du Camp nous conte leur première entrevue. Il nous montre tout d'abord, en l'auteur des *Fleurs du mal,* l'affectation de grossièreté que dénotaient ses vêtements.

« Le début de l'entrevue fut étrange. Baudelaire me dit : « Monsieur, j'ai soif ». Je lui offris de la bière, du thé, un grog. Il me répondit : « Monsieur, je vous remercie, je ne bois que du vin ». Je lui proposai, à son choix, du vin de Bordeaux ou de Bourgogne. « Monsieur, si vous me le permettez, je boirai de l'un et de l'autre ». On apporta deux bouteilles, un verre, une carafe. Il dit : « Monsieur, veuillez faire enlever cette carafe ; la vue de l'eau m'est désagréable ». Pendant une heure que dura notre entretien, il but les deux bouteilles de vin, par larges lampées,

lentement, comme un charretier. Je restai d'autant plus impassible, que je le voyais, toutes les fois qu'il vidait son verre, chercher, du coin de l'œil, à lire l'impression que j'écrivais ».

Une autre anecdote, dans le même goût, est celle qui nous montre Baudelaire entrant, un beau jour, avec les cheveux teints du plus beau vert. Il le fait remarquer, il insiste, se montre, cherche à provoquer les marques de surprise. Mais on s'était averti, et il a le crève-cœur de partir sans avoir soulevé d'exclamations.

Voilà de la *pose* bien ridicule. Nous préférons encore celle qui règnait, au commencement du siècle, alors que Maxime du Camp naquit à la vie littéraire.

On était en pleine fureur de romantisme.

L'un des héros de Pétrus Borel se rendait chez le bourreau pour lui dire : « Je désirerais que vous me guillotinassiez ».

En plein Paris moderne, Roger de Beauvoir voulait donner des tournois : « Nous fondons, disait-il, la Société des Champs-Clos de France. Nous nommons Victor Hugo président d'honneur, parce qu'il a chanté le *Pas d'armes du roi Jean*. Toutes les semaines, un tournoi à lance émoussée. Deux fois par an, un tournoi à lance franche. Il faut qu'il y ait du sang entre les barrières » !

Sur le même ton, Paul de Molènes s'écriait en gémissant : « Hélas ! ne pouvoir même pas conquérir la principauté de Trébizonde » !

« Jamais la mort n'a été plus aimée ». Maxime du Camp l'affirme, — et tout nous le prouve.

Musset, se promenant dans la forêt de Trouville, en face d'un panorama sans pareil, exprimait ainsi l'admiration de ses vingt ans : « Ah ! quel bel endroit pour se tuer » !

Et Maxime du Camp, — qui, dix ans plus tard, écrivit *Les mémoires d'un suicidé,* — Maxime du Camp préparait alors *Capeluche le bourreau*, *ou l'homme rouge.*

Il lui advint, au même moment, une fort instructive et plaisante aventure· Il s'avisa d'envoyer des vers tout jeu-

nes, et probablement déplorables, — à Victor Hugo et à Musset. Il en reçut, à quelques jours d'intervalle, deux lettres, qui témoignent de deux caractères bien différents. Ici, c'est de la simple politesse, du bon sens; là, c'est le dithyrambe, — et le dithyrambe de quelqu'un qui n'a pas lu.

Voici la lettre de Musset :

« Monsieur,

» Je suis bien en retard avec vous. Une indisposition, qui m'a retenu quelques jours au lit, m'a empêché de vous remercier plus tôt des vers que vous avez bien voulu m'adresser, et qui m'ont fait le plus grand plaisir.

» Vos vers sont jeunes, Monsieur; vous l'êtes aussi, sans doute. Ils m'ont rappelé le bon temps, le premier, qui n'est pas encore bien loin de moi. Je serais charmé que ma bonne étoile pût me faire faire plus ample connaissance avec vous.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

» Alfred de MUSSET. »

Voici la lettre du *Grand Victor :*

« Ma gloire, Monsieur, — si j'en ai une — est moins dans ce que je dis que dans ce qu'on me répond, moins dans ma voix que dans mes échos. Vous suffiriez, à vous seul, pour me le prouver. Je ne sais pas si je suis un poète, mais je sais que vous en êtes un. Courage, Monsieur! Etudiez, rêvez, apprenez, grandissez de toute façon. Vous êtes déjà un poète; devenez un homme. Je vous remercie de vos beaux vers.

» VICTOR HUGO. »

Victor Hugo était alors le chef du clan romantique, de ce fameux clan qui livra la « bataille d'*Hernani* » et la gagna. Mais le clan romantique, jusqu'alors fidèle, eut, un jour, sa révolte. Victor Hugo allait faire jouer une pièce en prose : *Lucrèce Borgia*. En prose, — comme un bourgeois quelconque! On tria sur le volet une députation, qui fut envoyée au maître. Il se moqua d'elle, — tout en pa-

raissant lui faire des concessions. Comme dirait Gavroche, il la *roula.* Il fit bien de la *rouler,* de convaincre les récalcitrants... « Sans cela, concluait plus tard Gautier, — nous étions si fols, qu'à sa place, nous aurions proclamé Pétrus Borel ! »

Gautier, le grand Théo... Maxime du Camp l'a aimé, admiré et plaint beaucoup. Il lui a consacré un volume spécial, et parle de lui en maint endroit des *Souvenirs littéraires.* Il nous montre le poète avec son air léonin, son admirable chevelure, ses attitudes paresseuses, ses caprices, ses dégoûts. Il nous montre Gautier triste, ce Gautier que le ciel avait fait poète lyrique, qui, toute sa vie, « tourna la roue du feuilleton», se vit contraint, par métier, d'aller au spectacle chaque soir, et connut le supplice négligé par Dante : un plaisir forcé qui devient la plus abominable des corvées.

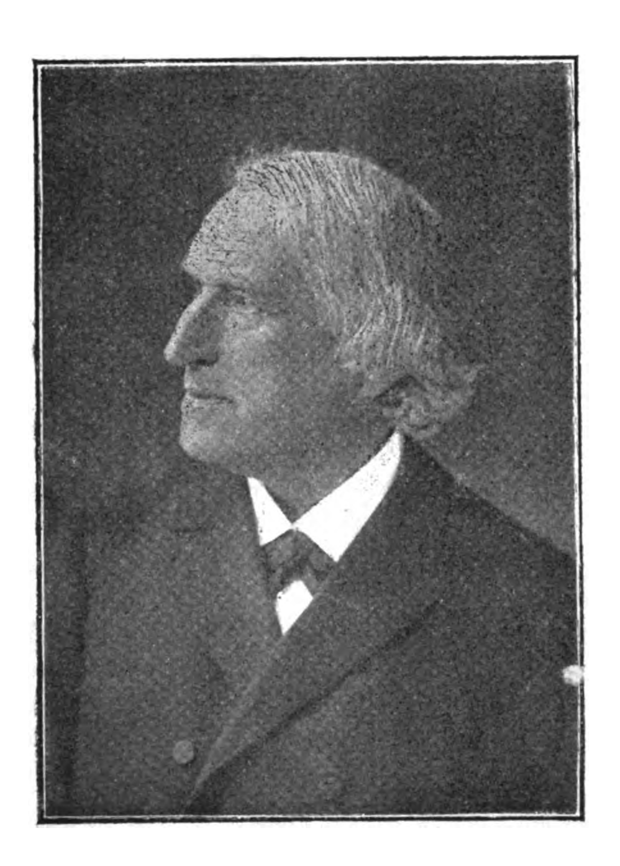
Maxime du Camp nous donne bien d'autres portraits plus rapides, — ou, si vous aimez mieux, des silhouettes. C'est, par exemple, celle du prince de Talleyrand, « un grand vieillard poudré, au regard terne et pourtant hautain », — celle du peintre Paul Delaroche, « qui croyait ressembler à Napoléon, grâce à son visage rasé, à une mèche de cheveux, volontairement ramenée sur le front, et à la main passée toujours dans son gilet ».

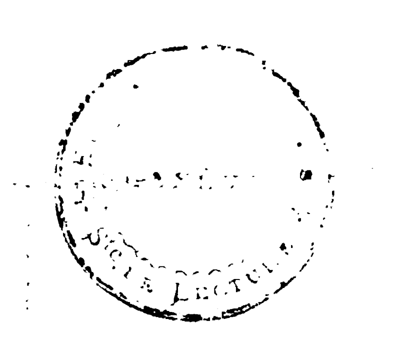
C'est encore Roger de Beauvoir, fort beau, et semblable aux jeunes seigneurs vénitiens de Véronèse.

C'est Paul de Molènes, « ce grand garçon blond, dégingandé, expansif, avec un visage en lame de couteau, et une bonhomie simple ».

Ou c'est encore ce « petit homme à demi chauve, pelotonné sous un *plaid,* et dormant ». Il s'appellait Gérard de Nerval ; il devait mener une existence extraordinaire, aller en Orient, épouser une Abyssinienne, en être beaucoup battu, la répudier, traîner la plus douloureuse des vies de Bohême, et mourir de mort tragique. Un soir, dans une étroite ruelle du vieux Paris, on le trouva pendu.

J'ai déjà été bien long. Pourtant j'aurais voulu, avec vous et avec Maxime du Camp, voir l'histoire sur Alexan-





dre Dumas accompagnant Garibaldi, — relire les pages sur Delacroix, — ou cette rencontre avec Auber malade, qui dit : « Le vieux cerf est traqué ; je serai mort dans trois jours », et qui tient parole. Je dois passer bien des choses curieuses, mais je ne puis terminer sans vous avoir rapporté quelques-uns des dires de Maxime du Camp sur un écrivain peu célèbre de son vivant, mais accablé aujourd'hui sous la gloire posthume, Gustave Flaubert.

Gustave Flaubert a été le meilleur camarade de Maxime du Camp. Ils allèrent ensemble en Bretagne ; et là, près de Ploërmel, à l'endroit où eut lieu le fameux combat des Trente, Gustave Flaubert, — toujours par romantisme, par amour de la couleur locale, — ne parla de rien moins que de s'entr'égorger avec son ami, jusqu'à la dernière goutte de sang.

Ils ne se massacrèrent pas, et même, ils allèrent ensemble en Egypte. Flaubert était comme on dit, un *pince-sans rire*, un fort mauvais plaisant ; témoin l'anecdote suivante.

On est dans le désert, sans eau depuis des journées. On a tout essayé ; on meurt littéralement de soif :

« Tout à coup, vers huit heures du matin, pendant que nous passions dans un défilé, — une fournaise, — formé par des rochers de granit rose couverts d'inscriptions, Flaubert me dit : « Te rappelles-tu les glaces au citron que l'on mange chez Tortoni » ? Je fis un signe de tête affirmatif. Il reprit : « La glace au citron est une chose supérieure ; avoue que tu ne serais pas fâché d'avaler une glace au citron ». Assez durement je répondis : « Oui ». — Au bout de cinq minutes : « Ah ! les glaces au citron. Tout autour du verre, il y a une buée qui ressemble à une gelée blanche ». Je dis : « Si nous changions de conversation » ? Il riposte : « Ça vaudrait mieux, mais la glace au citron est digne d'être célébrée ; on remplit la cuiller ; ça fait un petit dôme, on l'écrase doucement entre la langue et le palais ; ça fond lentement, fraîchement, délicieusement ; ça baigne la luette, ça frôle les amygdales, ça descend dans l'œsophage, qui n'en est pas fâché, et ça tombe dans l'estomac,

qui crève de rire tant il est content. Entre nous, ça manque de glaces au citron dans le désert de Çôseir » ! Je connaissais Gustave, je savais que rien ne le pouvait arrêter lorsqu'il était la proie d'une de ces obsessions, et je ne répondis plus, dans l'espoir que mon silence le ferait taire. De plus belle, il recommença, et voyant que je ne disais rien, il se mit à crier : « Glace au citron ! glace au citron » ! Je n'y tins plus, une pensée terrible me secoua. Je me dis : « Je vais le tuer » ! Je poussai mon dromadaire jusqu'à le toucher, je lui pris le bras : « Où veux-tu te tenir ? En arrière ou en avant » ? Il me répondit : « J'irai en avant ». J'arrêtai mon dromadaire, et, quand notre petite troupe fut à deux cents pas en avant de moi, je repris ma marche. Le soir, je laissai Flaubert au milieu de nos hommes et j'allai préparer mon lit de sable à plus de deux cents mètres du campement. A trois heures du matin, le dimanche, nous partions, toujours aussi éloignés l'un de l'autre et sans avoir échangé un mot. Vers trois heures, les dromadaires allongèrent le pas et donnèrent des signes d'agitation ; l'eau n'était pas loin. A trois heures et demie nous étions à Bir-Ambar et nous avions bu. Flaubert me prit dans ses bras et me dit : « Je te remercie de ne m'avoir pas cassé la tête d'un coup de fusil ; à ta place, je n'aurais pas résisté ».

Avec sa tête de Gaulois, son apparence vigoureuse, Flaubert était un déséquilibré. D'abord, il avait une cruelle maladie cachée, et des crises d'épilepsie l'abattaient. Extrêmement irritable, il en voulait surtout, il en voulait férocement à ceux qui exagéraient la valeur de son premier livre pour rabaisser les livres suivants, — ce qui est encore un supplice oublié du Dante : l'humiliation d'un homme par ses propres œuvres, qu'il finira par prendre en haine. Savez-vous pourquoi Flaubert souhaitait la fortune ? « Pour racheter, à n'importe quel prix, tous les exemplaires de la *Bovary*, les jeter au feu, et ne plus jamais en entendre parler ».

Cette *Madame Bovary*, Maxime du Camp en donne l'idée première, quelque chose comme l'œuf. Il nous parle,

aussi, de tous les projets littéraires que Flaubert a conçus. L'un d'entre eux est de nouveau actuel.

Exaspéré par les malheurs de sa patrie, exaspéré et surtout stupéfait, — Flaubert, après 1870, rêvait d'un roman sur la déchéance de l'Empire et sur l'invasion. Ce roman a été écrit, vingt ans plus tard, mais par Emile Zola, et il s'appelle la *Débâcle*. Voici quel épisode, puissamment épique, Flaubert eût voulu y mettre :

« Te figures-tu, écrit-il, le parti qu'on pourrait tirer de certains incidents? Tiens, en voici un qui est d'un joli calibre — c'était un de ses mots favoris. — La capitulation est signée; l'armée est prisonnière. L'empereur, écroulé dans un coin de sa grande calèche, morne, les yeux ternes, fumant une cigarette par contenance, impassible avec une tempête qui se déchaîne en lui. A ses côtés, ses aides-de-camp et un général prussien. Tout le monde est silencieux ; les regards sont baissés ; chacun souffre.

» A la bifurcation d'une route, on est coupé par une colonne de prisonniers qui défile, sous la conduite d'un uhlan, la chapska sur le coin de l'oreille, la lance en arrêt.

» La voiture est obligée de s'arrêter devant le flot humain qui s'avance, au milieu d'un nuage de poussière que le soleil rend tout rouge.

» Les hommes passent, traînant les pieds, les épaules ramenées en avant. De son regard atone, l'empereur contemple cette foule. Quelle revue !

» Il songe aux tambours qui battaient, aux étendards qui s'inclinaient, aux généraux chamarrés qui le saluaient de l'épée, à sa garde qui criait : « Vive l'empereur » !

» Un prisonnier le reconnaît et le salue, puis un autre, puis encore un autre. Tout à coup, un zouave sort des rangs, lève le poing, crie : « Ah! te voilà, misérable ! C'est toi qui nous as perdus » !

» Et dix mille hommes, hurlant des insultes, agitant les bras, crachant sur la voiture, passent comme un ouragan de malédiction. Lui, cependant, toujours immobile, ne disant pas un mot, ne faisant pas un geste, pense : « Et voilà ceux qu'on appelait mes prétoriens » !

A propos de Flaubert, qu'on me pardonne d'emprunter encore à Maxime du Camp cette page excellente, à la fois originale, juste et substantielle :

« Le procédé littéraire de Flaubert déroutait tout le monde et même plus d'un lettré. Ce procédé est cependant bien simple : c'est par l'accumulation, par la superposition et la précision des détails qu'il est arrivé à la puissance. Ce procédé est physiologique : c'est le procédé des myopes qui voient les choses les unes après les autres, très nettement, et qui les décrivent successivement. Toute la littérature d'imagination peut se diviser en deux écoles distinctes, l'école des myopes et l'école des presbytes. Les myopes voient par le menu, étudient chaque contour, donnent de l'importance à chaque chose parce que chaque chose leur apparaît isolément ; autour d'eux il y a une sorte de nuage, sur lequel se détache dans une proportion, qui semble excessive, l'objet qu'ils aperçoivent ; on dirait qu'ils ont un microscope dans l'œil, où tout se grossit ; la description de Venise, vue du haut du campanile de Saint-Marc, la description du Château de la misère dans le *Capitaine Fracasse*, toutes deux faites par Théophile Gautier, sont le produit admirable de la vision myope. Les presbytes, au contraire, voient l'ensemble, dans lequel les détails disparaissent, pour former une sorte d'harmonie générale. Le détail perd toute importance pour eux, à moins qu'ils n'aient un intérêt d'art à le mettre en relief ; s'ils ont un portrait de femme à tracer, ils parleront de la démarche plutôt que de la forme du nez ou de la couleur des yeux ; d'une ville contemplée d'un sommet, ils distinguent tout de suite le caractère particulier ; ils n'ont pas besoin de décrire longuement leurs personnages pour les faire voir : un mot suffit. Le type de la composition presbyte est *Colomba* de Mérimée. J'ajouterai que les myopes s'attachent à peindre les sensations, tandis que les presbytes cherchent surtout l'analyse des sentiments. Si un homme de lettres presbyte devenait myope tout-à-coup, sa manière de sentir, et, par conséquent, d'écrire, se modifierait immédiatement. Ce que je nomme l'école

des presbytes, Théophile Gautier l'appelait l'école des décharnés. Il disait à Mérimée : « Vos personnages n'ont pas de muscles », et Mérimée lui répondait : « Les vôtres n'ont que des draperies ».

*
* *

Il est temps de quitter ces trois recueils de souvenirs littéraires. A les feuilleter ensemble, nous y avons gagné, sinon de mieux connaître, du moins de connaître plus personnellement, comme par la vue et le toucher, plusieurs d'entre les grands écrivains de ce siècle. Quelques-uns y ont perdu. C'est que, le plus souvent, — et cela *doit* être ainsi, — l'homme met dans son œuvre le meilleur de lui-même. Il est donc, en tant qu'homme, inférieur à cette œuvre, et c'est par elle, en elle, qu'on peut vraiment le connaître. Ainsi ferons-nous, — et nous n'aurons pas les désillusions que connurent nos trois auteurs de *Souvenirs littéraires*, puisqu'au lieu du visage, de la parole, des gestes, les grands écrivains nous montreront d'eux ce qui demeure impérissable, ce qui, du moins, approche de la perfection, — leur douleur, leur joie, leur expérience de la vie, leur esprit, et surtout leur âme.

Charles Fusteb.

LES CONFÉRENCES DE NIMES

Les *Conférences libérales évangéliques* se sont ouvertes à Nimes, le 3 octobre dernier, sous la présidence de M. *Campredon*, pasteur de Lassalle. Trente-cinq pasteurs environ et six membres laïques du Consistoire de Nimes étaient présents.

Après diverses communications, M. le pasteur Trial donne lecture de son rapport sur les *réalités morales et religieuses acceptées par tous les libéraux évangéliques qui pourraient devenir la base d'une sincère conciliation théologique.*

Ce travail, écouté avec le plus grand intérêt et aussi remarquable par le fond que par la forme, se résume dans les thèses suivantes :

« I. Dans l'état actuel de notre patrie, la pacification de l'Eglise réformée de France s'impose comme un devoir impérieux.

» II. Pour avoir quelque chance de succès, un essai de pacification devra reposer, non sur un compromis ecclésiastique, mais sur l'affirmation et la pratique communes de certaines réalités morales et religieuses.

» III. La question de méthode n'interviendra pas ici. Les deux tendances qui coexistent dans nos Eglises ont, en fait, la même méthode : le libre examen.

» IV. Les *réalités morales et religieuses* sont le fond même de la vie nouvelle introduite dans le monde par Jésus-Christ.

» V. Première réalité : *l'idéal*. La conscience humaine a une forme : l'obligation ; un contenu : la loi de dignité et de justice. Elle exige la responsabilité, l'immortalité, la liberté et les rétributions futures, un Dieu unique, garant de l'ordre universel.

» VI. L'idéal, conçu comme loi, oblige l'homme à l'aveu de ses péchés : impuretés, injustices, actes de haine et d'impiété. Il produit en l'homme le sentiment du péché, dont la racine est l'égoïsme, dont le salaire est la mort.

» VII. Seconde réalité : *le salut*. Dieu ne détruit pas le pécheur. Il se contente de lui envoyer la souffrance et vient à son secours par une révélation progressive de son amour, révélation qui trouve son complet épanouissement en Jésus-Christ. Jésus-Christ vient, de la part de Dieu, sauver les hommes, c'est-à-dire les amener à la vie parfaite et heureuse, à la vie éternelle : 1° par son enseignement ; 2° par son exemple ; 3° par sa personne : il est à la fois Fils de l'homme et Fils de Dieu ; 4° par son sacrifice ; 5° par son triomphe sur la mort.

» VIII. Ces réalités morales et religieuses, affirmées et surtout vécues, suffiraient pour pacifier l'Eglise réformée de France. Les dogmes proprement dits sont des essais d'explication de l'origine et de la nature de ces réalités. Ils ne sont donc pas des vérités immuables. Ils peuvent tomber en désuétude et disparaître. Ils ne sont pas nécessaires au salut. On peut rejeter certains d'entre eux sans cesser d'être chrétien. »

Quand on parle de conciliation dans une assemblée libérale, on est toujours sûr de trouver un profond écho. Nous n'avons jamais cessé, en effet, de tendre la main à nos frères séparés, de leur faire des avances, malgré le peu d'encouragement qui nous

était donné. Est-il besoin de dire et de redire encore que nous serions heureux de voir notre Eglise en finir avec ces divisions qui l'affaiblissent au dedans, paralysent son action au dehors, et que nous soupirons tous après le jour où elle formera de nouveau un seul et même corps? Nous sommes toujours prêts, comme nous l'avons si longtemps déclaré, à faire, dans ce but, toutes les concessions compatibles avec notre conscience.

On ne saurait évidemment nous demander davantage. Mais voici: c'est justement de là qu'est sorti le conflit. Ces concessions, dont on ne méconnaissait pas la valeur, n'ont cependant jamais paru suffisantes. « Nous comprenons, nous disait-on, que vous ne devez pas, que vous ne pouvez pas renoncer à votre conception du Christianisme, puisqu'elle est pour vous la vérité; mais c'est cette conception même à laquelle il nous est interdit de donner droit de cité dans l'Eglise ».

Posé dans ces termes, le problème de la conciliation était insoluble.

Or, en sommes-nous toujours là? Il n'est pas nécessaire d'être grand observateur pour s'apercevoir qu'il s'est produit un changement appréciable; dans la situation respective et dans les dispositions des deux groupes rivaux, vis-à-vis l'un de l'autre, il est entré chez chacun de nouveaux éléments; les esprits se sont modifiés; les travaux et les enseignements du libéralisme n'ont pas été sans exercer quelque influence sur les orthodoxes; les libéraux n'ont pas été sans comprendre, à leur tour, que la liberté ne suffit pas à tout et qu'il faut offrir aux âmes des affirmations positives. Dès lors, n'y aurait-il pas lieu de voir, si, à la suite de ces transformations, les idées religieuses des deux partis ne se sont pas rapprochées, n'ont pas des points communs, si déjà peut-être ils ne pourraient s'entendre sur ce qui doit être regardé comme l'essentiel dans le Christianisme? De là le travail de M. Trial.

C'est une tentative qui mérite d'être signalée, quelle que soit, au reste, l'opinion que l'on professe à son égard.

Evidemment, le rapporteur ne pouvait avoir la prétention de parler au nom du parti libéral tout entier. Ce sont ses idées à lui qu'il a exposées et j'aurais, pour ma part, plus d'une réserve à faire. Cependant, on peut dire que, si tel ou tel détail a été critiqué, telle ou telle proposition combattue, ce travail a, dans ses grandes lignes, emporté notre assentiment. L'idéal moral, le sentiment du péché, le salut par Christ, ce sont bien là les réalités religieuses que nous affirmons et dont nous vivons.

Les divergences que la discussion a accusées n'ont pas tant porté sur les théories de M. Trial que sur les moyens qu'il préconise pour arriver à la conciliation. Ce n'est pas, a-t-on dit, l'élaboration d'une nouvelle dogmatique qui rapprochera les esprits. Le parti libéral a toujours proclamé le droit et le devoir pour chacun d'interpréter l'Evangile; il affirme que toutes les autorités des Conciles, des Synodes, des formules traditionnelles, s'effacent, quand il s'agit de vérité, devant l'autorité de la conscience individuelle. C'est là sa raison d'être. Il ne se reniera pas. Il veut pouvoir ouvrir ses rangs à tous ceux qui reconnaissent Jésus pour leur Maître, saus s'inquiéter de leur théologie. Aussi, ne croit-il pas qu'il y ait lieu de faire des déclarations qui risqueraient non seulement de se transformer très vite en confessions de foi, mais encore d'éloigner immédiatement des chrétiens sérieux et convaincus. M. Trial se défend, il est vrai, d'avoir fait du dogme; mais entre ce qu'il appelle l'idée du fait religieux à laquelle il prétend se tenir et l'interprétation du fait qu'il abandonne à la liberté de chacun, la frontière est si souvent indécise et fuyante que la dogmatique passera tout entière quand on le voudra.

L'union se fera sur un autre terrain. En réalité, elle se fait peu à peu chaque jour. Il y a, entre orthodoxes et libéraux, un rapprochement réel. Ne sait-on pas, en somme, que nous prêchons l'Evangile, que nous faisons consister le salut dans la sainteté, que nous déclarons chercher et trouver en Jésus-Christ les secours qui nous sont nécessaires pour nous arracher au péché et nous élever vers la vie? Je ne crois pas qu'aujourd'hui nos frères orthodoxes nous contestent le titre de chrétiens et de protestants. Pourquoi alors ne consentiraient-ils pas à vivre avec nous sous le même toit? Ce qu'il faut maintenant, c'est qu'ils reconnaissent franchement, loyalement à nos personnes, à nos opinions théologiques, le droit d'exister dans l'Eglise au même titre que les autres; c'est qu'ils renoncent à l'espoir d'une unité dogmatique qui n'a jamais existé et ne pourra jamais exister avec notre méthode protestante, et qu'ils placent l'unité là où elle est véritablement, dans le but à atteindre, et dans le moyen à employer, dans ce but et ce moyen qui sont communs à tous les disciples de l'Evangile : l'union avec Dieu par Jésus-Christ. Hors de là, toute tentative de conciliation n'aboutirait qu'à des compromis sans dignité et sans durée, ou plutôt qu'à une déception. Mais nous persistons à

croire au succès. Nous avons confiance dans les progrès de cet esprit de bienveillance et d'amour que le Maître a apporté au monde, et nous attendons du Père céleste qu'il réalise ces désirs de paix et d'union que nous avons vus s'affirmer si sincères et si vivants chez tous les membres de notre *Conférence*.

Le soir, au temple de l'Oratoire, notre jeune collègue, M. Gaillard, nous donnait sur ce texte : « *Je suis la résurrection et la vie* », une prédication chaleureuse qui a produit une excellente impression.

Le lendemain matin, nous entendions le très intéressant rapport de M. Bertrand sur la *Mission Intérieure*, et nous passions ensuite à l'examen du décret ministériel relatif à la comptabilité des *Conseils presbytéraux*. M. de Clausonne, membre du Consistoire de Nimes, en a fait une critique détaillée et, dans un langage net et précis, a mis très en relief l'atteinte portée, par certaines dispositions de ce règlement, à la dignité de nos Eglises. On a été unanime à reconnaître la nécessité de demander au gouvernement une modification.

L'ordre du jour était épuisé. La séance a été levée, et nous nous sommes séparés, vieux et jeunes amis, regrettant que ces journées aient été si courtes, mais heureux pourtant d'avoir pu nous retrouver, nous raffermir, retremper, au contact les uns des autres et sous le regard de Dieu, nos convictions et nos espérances chrétiennes.

O. Bordage.

CORRESPONDANCE

Saint-Etienne, le 6 octobre 1893.

Mon cher Rédacteur,

Dans sa dernière chronique, M. Gervais a porté sur le *Congrès* de Lausanne contre la littérature licencieuse un jugement qui appelle deux ou trois rectifications, dont il sera le premier à se féliciter, et avec lui les lecteurs de la *Vie chrétienne*, qui sont habitués à plus d'exactitude de sa part dans les faits qu'il relate.

Il est d'abord inexact que le rapport du délégué allemand ait été une longue et copieuse dissertation, dont le but était de montrer que la littérature française est une source de corrup-

tion pour le monde entier. Il a fait, au contraire, retomber sur Gœthe (?) et sur Henri Heine toute la responsabilité de la pornographie moderne de l'autre côté du Rhin.

Si j'ai protesté, au nom de mes collègues français, c'est parce que M. Weber se permettait, au début de son rapport, sur nos désastres de 1870, des appréciations qu'on ne s'attendait pas à trouver dans la bouche d'un Allemand parlant devant des Français.

Il est ensuite inexact de dire que ledit rapport paraîtra tout au long dans les actes du *Congrès*. Le paragraphe qui a soulevé nos protestations sera supprimé. Le Président m'en a donné sa parole et c'est sur cette promesse formelle que, de mon côté, j'ai consenti à ne pas exiger la reproduction, dans le procès-verbal officiel, de ma protestation. Dès lors, il n'y a pas le lieu, on l'avouera, de rédiger une réfutation en règle du rapport allemand. C'est à nos voisins, s'ils y tiennent, à combattre la thèse de leur compatriote.

M. Gervais se montre très sceptique sur l'utilité du *Congrès* de Lausanne. Je crois qu'il a tort. Qu'il me permette de lui donner mes raisons.

Le *Congrès* de Lausanne a prouvé, jusqu'à l'évidence, que s'il y a quelque chose de pourri en France, les autres pays sont rongés par la même gangrène. Cette constatation n'est pas faite pour nous déplaire, et le *Congrès* n'aurait-il à son actif que ce résultat, que nous devrions remercier les hommes de cœur qui l'ont organisé. On nous avait tellement dit et redit que nous étions des pelés, des galeux, que nous avions presque fini par le croire. Et cela nous décourageait. Nous savons aujourd'hui que, si nous avons une poutre dans l'œil, nos voisins ont une fameuse paille dans le leur. Et cela nous encourage.

Sans doute, M. Gervais m'objectera qu'il était parfaitement inutile d'aller à Lausanne pour être convaincu que nous valions autant que les autres. Je n'en disconviens pas. Seulement notre conviction n'était guère qu'un acte de foi ; aujourd'hui elle repose sur des preuves de fait. Je m'occupe depuis longtemps de la question de la pornographie. Mes relations avec les hommes les plus compétents en cette matière, passablement dégoûtante, me permettaient d'avoir une foule de renseignements que d'autres pouvaient difficilement se procurer. Eh bien ! je l'avoue très humblement, je ne savais trop que répondre à ceux qui me disaient : « C'est de vous que vient tout le mal ».

J'ai appris, à Lausanne, certains faits, — je me permets de renvoyer les lecteurs de la *Vie chrétienne* au *Relèvement social*, numéro du 1er octobre, — qui m'autorisent à répondre à nos détracteurs : « Ce n'est pas aux voleurs qu'il appartient de crier : à la garde » !

Enfin, que mon excellent ami Gervais se rassure. Avant comme après le *Congrès* de Lausanne, chaque nation reste libre de combattre la pornographie en se servant des armes qui vont à sa taille, c'est-à-dire en suivant une méthode conforme à son génie, à ses mœurs, à son code. Le *Congrès* n'a pas eu la ridicule prétention de s'immiscer dans les affaires intérieures des gouvernements et de leur imposer sa manière de voir. Il a voulu seulement jeter la sonde, mesurer, en quelque sorte, l'épaisseur de boue dans laquelle pataugent tous les peuples, et signaler les fissures par lesquelles cette boue passe d'un pays dans un autre ; il a voulu, en même temps, connaître comment on s'y prenait, un peu partout, pour combattre ou endiguer le mal, persuadé que toutes les nations pouvaient en comparant, éliminant, modifiant les diverses mesures préventives ou autres, découvrir une prophylaxie qui s'adapterait à leur tempérament respectif.

C'est dans ce but que le *Congrès* a voté, avant de se séparer, la création d'un simple bureau de renseignements.

Sans doute, comme le dit fort bien M. Gervais, il ne faut pas abuser de l'internationalisme ; mais il est bon d'en user, et puisque la pornographie forme une sorte de franc-maçonnerie internationale, il est urgent de s'entendre pour frapper partout à la fois cette hydre aux milliers de têtes, tout en laissant à chaque combattant le soin de se servir d'une massue ou d'une lance, selon les circonstances.

Veuillez agréer, etc. L. COMTE.

CHRONIQUE DU MOIS

Le *Synode officieux* de La Rochelle. — Le *Synode* d'Orthez. — Les fêtes franco-russes. — *Ch. Gounod*. — *Mac-Mahon*.

Je ne peux guère parler du *Synode officieux* de La Rochelle, n'y ayant pas assisté. A en juger par les appréciations diverses

qu'il a fait naître, un avis impartial semble très malaisé à émettre. Les uns, placés hors de l'enceinte sacrée, ne possédant, pour fonder leur opinion, que les discours prononcés et les comptes-rendus des journaux, ont été défavorablement impressionnés. Il leur a paru qu'en fait de largeur et de sympathie chrétienne, le *Synode* a présenté quelques lacunes. Les autres, membres de l'assemblée, ayant pris part à tous les travaux, s'étant pénétrés de l'esprit général qui se dégageait du contact des cœurs et des poignées de mains échangées, assurent, au contraire, que ce *Synode* s'est distingué des autres par ses tendances pacifiques et conciliantes. « Tout est à la conciliation » nous affirme par l'entremise d'un ami, un des membres nouvellement élus de la commission permanente. Puisse cette affirmation être mise courageusement en pratique et les efforts que nous avons tentés dans cette Revue pour réconcilier les protestants de France, trouver un écho toujours plus vibrant chez nos frères orthodoxes. Nous persistons dans notre attitude optimiste. Il est inadmissible que la charité chrétienne, la générosité évangélique des paroles et des actes ne parviennent pas à dissiper les malentendus et à se frayer un chemin dans des cœurs qui, eux aussi, se sentent chrétiens. A mesure que les détours de la politique ecclésiastique, — ah ! la vilaine route et le vilain pays ! — s'offrent à nos regards, nous reconnaissons, il est vrai, les difficultés insoupçonnées d'une pareille entreprise, mais nous ne désespérons pas. D'autres viendront après nous pour reprendre notre œuvre si nous succombons à la peine.

Le discours de clôture du modérateur du *Synode*, M. le pasteur Couve, nous encourage dans notre espérance. Il contient autre chose qu'un simple vœu en faveur de la conversion des libéraux au synodalisme orthodoxe, à supposer même que ce vœu y soit renfermé. Nous y voyons poindre le désir d'une future entente sur une base religieuse commune entre tous les membres de l'Eglise Réformée de France. Cette base sera trouvée le jour ou chacun de nous, à gauche comme à droite, aura chassé de son âme les derniers vestiges d'amertume déposée par les luttes d'autrefois et se sera résigné à ne suivre d'autre Maître que Jésus-Christ, malgré les calomnies et les soupçons bizarres dont sont l'objet ceux qui persistent à n'obéir qu'à lui.

En attendant ce jour plus prochain qu'on ne pense, consentons, d'un cœur humble et joyeux, à subir une série de misères pour défendre l'honneur de notre protestantisme français. Cet

honneur ne dépend-il pas intimement de la réconciliation à laquelle nous travaillons?

*
* *

Le dernier *Synode* des *Eglises libres* de France a su éviter le terrible péril dans lequel, à chaque instant, l'Eglise Réformée risque de tomber. De tous les *Synodes* jusqu'ici connus, le *Synode d'Orthez* s'est montré le plus hardi dans l'affirmation des droits de l'hérésie. Sans doute, l'histoire nous fait connaître bon nombre de Conciles, de Synodes, de Conférences, entachés d'hérésie et allant jusqu'à supprimer toute confession collective de la foi, mais de là à déclarer expressément que les opinions théologiques sont libres, comme l'a fait le *Synode* d'Orthez, il existe une nuance facile à saisir. La formule au moyen de laquelle le *Synode* des églises libres sauvegarde les droits de la science et les intérêts de la piété prête le flanc, dit-on, à toutes les critiques; mais cette formule, si imparfaite soit-elle, n'établit-elle pas une différence radicale entre la foi, qui est intuition de l'âme, et la doctrine théologique qui est réflexion de l'intelligence sur les données de la foi? Et cette différence ne constitue-t-elle pas la caractéristique fondamentale de la théologie moderne? La formule d'Orthez n'est pas d'une rédaction heureuse, j'en conviens; mais dans un domaine si nouveau, on ne trouve pas du coup l'expression juste, et nous ne comprenons pas qu'on se heurte si volontiers à des querelles de mots, quand les principes que ces mots balbutient sont précisément les principes sauveurs de la vie religieuse et des droits de la pensée. Reste une ressource, il est vrai, celle de ne jamais exprimer ces principes. Mais comment les ferez-vous connaître et en tenterez-vous la défense, si vous ne leur donnez jamais une forme, si misérable et contradictoire soit-elle? Il arrive souvent aux enfants de dire des vérités sublimes en un langage incohérent et personne ne songe à leur en vouloir. Nous demandons à être traités également comme des enfants, quand nous essayons de noter les nuances les plus délicates qui séparent l'expérience religieuse des notions intellectuelles correspondantes. Pour permettre aux savants de trouver la formule exacte d'une découverte nouvelle, on leur fait crédit d'innombrables années; c'est un crédit de ce genre que nous implorons pour ceux qui font leurs premiers pas sur les rivages de la théologie moderne, marchent de découvertes en découvertes et délivrent ainsi peu à peu leurs esprits de l'erreur et de la fiction.

*
* *

*

Les fêtes franco-russes ont surpassé en éclat ce que l'imagination des plus patriotes se plaisait à rêver. Les départements ont rivalisé de zèle et d'enthousiasme, et Paris s'est montré tour à tour magnifique, charmant, câlin, ordonnateur merveilleux d'inoubliables jouissances, populaire et aristocrate dans les manifestations de son allégresse. Il est un Paris de légende que les jeunes hommes et les jeunes femmes de l'Europe orientale voient passer dans leurs songes, le Paris des fêtes et des élégances raffinées, le Paris enthousiaste et que le plaisir enivre, c'est ce Paris au milieu duquel ont vécu, pendant huit jours, l'amiral Avellan et ses marins. Ils rapporteront là-bas, sur les côtes de Russie, le témoignage que ce Paris existe, que la légende a raison, que cette ville est un étincellement de merveilles, que les romans français ne mentent pas quand ils représentent les Parisiens toujours en quête de plaisirs et les Parisiennes délicieusement aimables et toujours désireuses d'être aimées. — Eh bien, qu'il nous soit permis, en nous plaçant, nous, Français, à un point de vue patriotique plus élevé, de regretter que les Russes n'aient vu de Paris que l'éblouissement de ses fêtes et l'excitation de ses habitants. Il faudrait pourtant leur faire savoir, d'une manière ou d'une autre, à nos chers amis, que tous les Parisiens ne sont pas des habitués des divers foyers de la danse et les Parisiennes des poupées toujours prêtes à envoyer des baisers aux beaux officiers étrangers.

Espérons que nos hôtes auront fait la part de l'entrainement patriotique, de la joie qu'on éprouve à trouver des amis après avoir été longtemps isolé, et que derrière le Paris brillant, voluptueux et rieur, ils auront discerné l'existence d'un autre Paris, celui qui travaille, qui souffre, et où abondent, comme dans les campagnes et les villes de Russie, j'imagine, des êtres simples, souvent malheureux, mais esclaves de leur devoir et pratiquant une vie sérieuse et pure.

A nous, chrétiens protestants, l'alliance franco-russe suggère de singulières réflexions. Vous choisissez parmi les peuples de l'Europe deux d'entr'eux aussi éloignés que possible l'un de l'autre, non seulement par la situation respective de leurs pays, mais par leurs mœurs, leur histoire, leurs idées, leur gouvernement, leurs manières de comprendre la liberté religieuse et politique, et vous pensez, naïf que vous êtes : « Ces deux peuples ne fraterniseront jamais ». Bien au contraire ; ces deux peuples unissent sincèrement leurs deux âmes, et il est permis de pen-

ser que cette union est durable. D'autre part, vous choisissez, en France, un groupe de chrétiens qui constituent une minorité infime ; ils possèdent les mêmes traditions, le même culte, la même foi, se rencontrent chaque dimanche dans les mêmes temples, se marient entre eux et communient aux grandes fêtes religieuses avec le Christ qu'ils proclament tous leur seul Maître, et vous dites, débonnaire que vous êtes : «Voilà des frères »! Erreur ! Ces frères se soupçonnent et se persécutent sans cesse, au point que les gens du dehors s'écrient : « Quel est donc leur Evangile, à ces chrétiens-là ? Ils n'aiment donc que la guerre »? — Quelle pitié !

*
* *

Les fêtes patriotiques en l'honneur de l'alliance franco-russe ont été attristées ou plutôt rendues, pendant quelques heures, solennelles, par la mort de deux français illustres. L'un, homme d'honneur, soldat heureux jusque dans ses défaites, a été accompagné aux Invalides suivi de toutes les magnificences du clergé, de l'armée, de la société civile ; c'était un maréchal de France, un ancien Président de la République française. L'autre, musicien de génie, poète de la tendresse plus encore que de l'amour, emporte avec lui l'immense gratitude de ceux dont la vie sentimentale reste liée pour longtemps à ses mélodies, à ses chants caressants. Tous les deux on fait respecter et aimer la France à l'étranger. Leurs fautes, leurs misères morales sont oubliées, et les plus grandes voix du pays ont versé sur leur tombe de véritables torrents de louange. Ainsi donc la mort chasse tous les mauvais souvenirs, met en lumière toutes les vertus et sert d'excuse aux péchés anciens ? Ainsi le veut le monde instable et mauvais où nous marchons ; mais, du fond de mon cœur, je proteste et je dis que les vies les plus brillantes, les plus beaux dons du génie n'effacent aucune souillure, et il est toujours utile, surtout à notre époque de civilisation pervertie, de ne pas l'oublier.

J.-E.-R.

Dans la chronique du mois dernier, de M. L.-A. Gervais, deux fautes d'impression doivent être relevées. Au commencement du troisième paragraphe, page 146, il faut lire :

« C'est à La Rochelle que va s'ouvrir le prochain Synode officieux. On s'explique difficilement le choix de cette ville dont le nom est resté lié à un *monument* dogmatique qui rappellera

aux esprits les moins chagrins l'infidélité des fils aux croyances robustes et massives des pères ».

Et à la fin du même paragraphe, page 148, il faut lire 1753 au lieu de 1853.

(Note de la RÉDACTION).

BIBLIOGRAPHIE

TEMPI PASSATI, 1840-1858. Nouvelle édition revue et considérablement augmentée (avec le portrait de l'auteur), par *Ad. Schaeffer*, Dr en théologie et pasteur à Colmar. 1894. Lausanne, F. Payot; Paris, Fischbacher. Prix: 3 fr. 50. (350 pages in-12).

L'excellent accueil fait l'année dernière à son charmant petit livre: « *Un presbytère alsacien en 1840* », que nous avons annoncé ici-même, a engagé M. le pasteur Schaeffer, président du Consistoire de Colmar et inspecteur ecclésiastique, dont le nom est du reste bien connu de nos lecteurs, à continuer le récit de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse.

De la maison paternelle, du cher presbytère de Reitwiller, il nous conduit à Strasbourg et nous raconte avec attendrissement et humour, mêlant le grave au doux et le rire au sérieux, le gymnase protestant — la vieille et célèbre école de Sturm, — les professeurs, sa vie de collégien, jusqu'au grand jour, le jour de l'épreuve solennelle du baccalauréat, qui lui ouvre les portes du séminaire et de la Faculté de théologie. Et les voici maintenant qui défilent devant nous, caractérisés d'un mot, d'un trait d'une justesse parfois étonnamment frappante, ou bien dépeints plus au long dans leur originale physionomie et avec leurs innocentes manies, ses anciens maîtres de la Faculté de Strasbourg, à l'heure qu'il est tous disparus, excepté l'historien ecclésiastique bien connu, M. Ch. Schmidt, retraité depuis beaucoup d'années, et vivant comme cloîtré dans le silence calme de sa studieuse retraite.

Après Strasbourg, le baccalauréat en théologie et la licence ès-lettres, Genève, avec son cachet tout à part et son site admirable, avec sa Faculté, son monde pastoral, ses personnalités marquantes — il fut donné au jeune candidat en théologie strasbourgeois d'assister aux commencements de Scherer, — sans

oublier celui dont la silhouette originale est si vivement enlevée, l'excellent musicien, le directeur si populaire du Chant sacré de Genève, M. Wehrstedt, qui fut plus tard le beau-père de l'auteur. Après Genève, l'Allemagne, le retour à Strasbourg, le professorat au gymnase, la licence en théologie et la consécration, puis Paris, en passant par la Furca, Venise, Milan, Bordeaux, le doctorat en théologie, enfin l'entrée dans le ministère et les difficiles débuts à Haguenau en qualité d'aumônier de la maison centrale de détention et de pasteur-vicaire de la petite paroisse protestante en voie de formation.

C'est tout un monde de souvenirs que l'auteur fait revivre, instructifs et intéressants pour tous, laïques et pasteurs, précieux surtout pour ceux qui retrouveront une partie de leur propre jeunesse dans ce livre tout pénétré du charme des choses anciennes, comme d'un parfum de violettes séchées, bienfaisant à cause du souffle d'une piété large et vivante qui y circule, quoique consacré aux *Tempi passati*, très actuel non seulement par les hautes leçons que l'auteur excelle à faire ressortir des évènements en apparence les moindres, mais aussi par cette constante préoccupation de l'avenir du protestantisme, du christianisme, qui ne le lâche point, lui fait une fois ouvrir largement son « casier noir », et, dit-il en son style original et alerte, après avoir embouché au début les pipeaux rustiques, en finissant, sonner le tocsin pour réveiller les dormeurs.

Et nous avons à peine donné un petit aperçu de la richesse de ce livre, dont bien des pages demanderaient à être particulièrement signalées : celles, par exemple, très touchantes que l'auteur consacre à sa nièce ; l'histoire de l'affreux caniche auquel son oncle s'était tant attaché et qui mangeait dans son assiette ; les leçons de mathématiques au gymnase, l'esprit du gymnase protestant de Strasbourg et celui de la Faculté, dont l'enseignement était si bien marqué au coin du bon sens ; quelques figures de jeunes théologiens vivement troussées, et des scènes très jolies de la vie d'étudiant ; le pastorat et la prédication ; une soirée fort curieuse dans le salon d'une dame bien pensante du grand monde protestant de Paris ; l'histoire du vieux couple Breton, qui apprend à tant aimer la Bible et à si bien raisonner, et celle de ce pauvre professeur de Haguenau, disgracié pour cause de conversion au protestantisme ; les derniers feuillets enfin du livre si pessimistes pour le présent, mais si pleins d'énergie et de foi, comme il convient à ceux qui ne doutent pas du triomphe final de la justice et de la vérité !

Puisse « *Tempi passati* » avoir tout le succès qu'il mérite ! Ses lecteurs devront beaucoup de reconnaissance à l'auteur pour la jouissance et le profit qu'ils auront trouvé à le lire.

L. Horst.

CONSEILS ET ÉCLAIRCISSEMENTS adressés aux jeunes gens de 15 à 18 ans. Paris, Fischbacher, 1893.

Cette brochure, dédiée par un père à ses cinq fils, est une bonne action. « Il incombe, dit l'auteur, aux parents qui ont des fils une bien grande responsabilité à l'heure critique de la transformation physique de l'enfant en homme ». A ce moment, en effet, le jeune homme « éprouve des sensations étranges et nouvelles, accompagnées d'une curiosité très naturelle ». Or, le plus souvent, qui lui ouvre les yeux sur sa nature et sa destinée d'homme appelé à devenir époux et père ? Des camarades vicieux ou des livres infâmes. De là une dépravation précoce dont il portera le stigmate toute sa vie et qui se traduira d'abord par le mépris de lui-même, ensuite par le mépris de la femme. Nous estimons que c'est au père qu'incombe le devoir d'instruire son fils et il doit le faire avec une gravité, avec une solennité qui impressionne vivement l'enfant et enracine en lui le respect de lui-même et le respect du sexe auquel il doit sa mère. L'âge de 15 à 18 ans est évidemment, dans l'existence d'un garçon, un pas difficile à franchir. A son père de le préserver alors des mauvaises compagnies, de lui tendre la main, et de lui apprendre, de lui aider, non pas à détruire, mais à contenir sa passion, pour qu'il arrive un jour au mariage dans toute la force et « toute la beauté de sa virilité pure », de même qu'il s'attend à ce que celle dont il fait la campagne de sa vie vienne à lui « dans la blancheur de sa virginité sans tache ». La brochure que nous recommandons aujourd'hui aux pères et aux mères de famille, fort bien écrite, courte et substantielle, indique avec beaucoup de clarté, de tact et d'élévation, ce qu'il faut dire aux jeunes gens et comment il faut le leur dire. Même pour ceux qui ne partageront pas notre impression, elle sera utile, car elle appellera leur attention sur un point d'éducation très délicat, très important et déplorablement négligé jusqu'à ce jour.

L. Trial.

CATÉCHISME PROTESTANT. Notions religieuses importantes pour les catéchumènes de l'Eglise réformée, par M. le pasteur *Félicien Finiels*. Nimes, Chastanier, 1893.

Composer un bon catéchisme élémentaire est certainement une des choses les plus difficiles qu'un pasteur puisse entreprendre. M. *Finiels* n'a pas reculé devant cette tâche. Aussi, en recevant sa brochure, avons-nous éprouvé de la joie. Il nous paraît bon, excellent, que les pasteurs qui ont exercé un long ministère dans un village essaient de réaliser un manuel d'instruction religieuse. Ils sont mieux placés que les pasteurs des villes pour donner la note juste et se mettre à la portée des enfants dont l'instruction n'a pas été poussée bien loin.

Toutefois, nous le disons avec tout le respect que nous inspire l'âge et l'expérience de M. Finiels, nous avons été quelque peu déçu. Qu'il nous soit permis de formuler fraternellement quelques critiques.

Chaque leçon se termine par un résumé en vers, nous l'aimerions mieux en prose. Sans faire injure à un homme, on peut bien lui dire qu'il n'est pas poète. Or, notre cher collègue, non seulement n'est pas poète, mais encore il a quelque peu oublié sa prosodie. Exemples :

Ni gloire, ni richess*es*, ni l'humaine grandeur ;
Beauté resplendissant*e* comme la sainteté ;
La raison, la consci*ence*, tout enfin le proclame ;
Telle est la destiné*e* de toute créature ;
Le labeur, la souffran*ce*, la misère et la mort...

Mais en voilà assez. Le plan ne nous paraît pas heureux. Commencer par la religion, sans que l'enfant sache rien ni de l'homme ni de Dieu, n'est ni logique ni pratique. La révélation qui vient tout de suite après est un moyen de salut, elle devrait venir après le péché dans le salut. L'homme vient après Dieu et Jésus-Christ. C'est avant qu'il aurait fallu le placer.

De plus, au point de vue de la tractation, bien des définitions nous semblent manquer de netteté et de précision. Elles rentrent souvent l'une dans l'autre et se supposent sans s'éclaircir réciproquement.

Enfin, l'auteur est sans cesse préoccupé d'exécuter les vieux dogmes. Est-ce bien l'affaire d'un catéchisme ? ne vaut-il pas mieux enseigner directement ce qu'on croit être la vérité ?

On le voit, nous avons critiqué franchement. Ce qui ne nous empêche pas de rendre hommage à l'effort fait par M. Finiels et à l'inspiration morale et chrétienne de son catéchisme.

L. Trial.

LA RÉGÉNÉRATION ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE DE LA HONGRIE, par *Ottomar Haupt*. Paris, Ch. Leroy. 1893.

M. Ottomar Haupt est un enthousiaste de la Hongrie. Sa brochure, bourrée de chiffres et de faits est très intéressante. Une question seulement se pose pour nous : il semble, aux yeux de bien des gens, que la prospérité matérielle d'une ville, d'un département, d'un pays, est la chose essentielle, indispensable, unique. Est-ce vrai ? On est vraiment navré de voir que toutes les pensées, tous les efforts, tendent à ce seul but : la richesse. Nous ne voyons pas, pour notre part, la nécessité pour les individus et pour les groupes d'individus, , d'entasser millions sur millions. Nous nous demandons même, parfois, s'il ne voudrait pas mieux que notre chère Erance fut moins riche. Le moindre relèvement moral et religieux nous parait bien plus désirable que la richesse.

L. TRIAL.

Bibliothèque de « la Religion universelle ». *PAGE D'HISTOIRE RELATIVE AUX ÉVÈNEMENTS DE LA COMMUNE*. Prix: 50 centimes. Librairie de J. Lessard, rue Mercœur, 3, à Nantes.

« Cette page d'histoire est une page vécue, et nous n'en connaissons pas de plus sincère, ni de plus originale dans la forme ». Ainsi parle l'éditeur, et nous sommes de son avis sur le premier point. Ces pages qu'anime un souffle généreux sont toutes lumineuses des clartés de l'au-delà. On sent que celui qui les a écrites se rend compte des misères et des hontes du temps présent, en a souffert, et, emporté par l'ardeur de sa foi, vit déjà dans le monde d'outre-tombe. Sans admettre toutes ses idées, nous pouvons admirer et faire notre profit. Quant à la forme, ce dialogue nous paraît écrit avec une certaine inexpérience ; on sent que les interruptions ne sont là que pour amener des réponses-discours. Puis il y à bien des choses d'un goût douteux.... Pure critique de forme d'ailleurs et sur laquelle nous n'insistons pas.

L. TRIAL.

Le Rédacteur-Gérant : L. TRIAL, pasteur.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

INSTALLATION DE M. BORDAGE

C'était fête pour l'Eglise de Nimes, le 29 octobre dernier. Ce jour-là avait lieu, au Grand-Temple, l'installation de M. Bordage, en présence de ses collègues, des anciens du Consistoire, des diacres et d'un très grand nombre de fidèles. Quelques beaux cantiques, préparés un peu hâtivement, mais suffisamment, par une cinquantaine de jeunes filles et autant de jeunes gens — surtout élèves de l'Ecole Samuel-Vincent, — sous la direction de M. Fontaine, ont ajouté à l'intérêt de cette fête religieuse.

Pendant l'exécution d'un morceau par l'excellent organiste du Grand-Temple, M. Grotz, président du Consistoire, monte en chaire. Il ouvre le service par la lecture de Jean x, 1-16; puis, après le chant du psaume 138, lit le décret du Président de la République qui approuve l'élection de M. Bordage comme pasteur titulaire, en remplacement de M. Dardier, démissionnaire et, depuis, décédé, et prononce l'allocution suivante :

« Il nous tardait, cher collègue, de vous présenter officiellement à notre Eglise et de vous exprimer, au nom de tous, pasteurs, anciens, diacres et fidèles, nos sentiments de profonde estime et notre chrétienne sympathie. Tous, nous vous accueillons avec cordialité et avec joie. En vous appelant à la charge de pasteur, en remplacement du regretté Charles Dardier, le Conseil presbytéral et le Consistoire n'ont fait que répondre aux désirs de l'Eglise et ratifier son choix ; car vous n'êtes pas un inconnu pour nous. Votre activité comme pasteur-suffragant, pendant près de quatre années, a établi entre vous et vos collègues, entre vous et l'Eglise, les relations les plus affectueuses et les plus douces.

» C'est assurément le sujet d'une grande joie et une précieuse bénédiction pour tous que ces traditions de cordia-

lité et de respect mutuel, qui sont comme la marque distinctive, le trait caractéristique de l'Eglise de Nimes et de ses pasteurs. Les rapports les plus faciles existaient entre nous et celui que son âge et son état de santé obligèrent, au mois de juin dernier, à se retirer du ministère actif, — ministère de cinquante ans tout entier consacré à l'Eglise de Nimes, — et que la mort est venue nous enlever, il y a quelques semaines. Nous avions suivi le pasteur Dardier dans sa retraite avec un affectueux et fraternel intérêt. Son ministère avait été bien rempli. Successivement pasteur-catéchiste, pasteur-suffragant et pasteur-titulaire, il s'est occupé avec zèle de notre Eglise, du développement de la piété, dans un esprit de fidélité et de largeur qui n'a jamais faibli.

» A cette tâche déjà si lourde dans une Eglise comme la nôtre, il avait trouvé le moyen d'ajouter, sur l'histoire du protestantisme français, des travaux qui se distinguent par leur exactitude, leur impartialité et qui lui font le plus grand honneur. Nous espérions que Dieu donnerait à notre cher collègue et ami les forces nécessaires pour que, dans sa retraite, il pût encore nous faire une part abondante des trésors qu'il avait si patiemment cherchés et recueillis.

» Vous aussi, mon cher collègue, vous exercerez votre ministère parmi nous dans un esprit de fidélité et de largeur, dans l'esprit du Christ, et par là vous continuerez et fortifierez la tradition de notre Eglise. Vous marcherez dans la voie qu'ont tracée les Samuel Vincent, les Gustave de Clausonne, les Ferdinand Fontanès, les Viguié, ces hommes de foi profonde et vivante, — je ne les ai pas tous nommés, — qui avaient si bien compris que, sur le terrain de l'Evangile, là où il y a amour, communion avec Dieu et le Christ, vie sainte, il y a place pour la manifestation de diverses tendances, de points de vue divers, sans que le lien si doux de l'adoration commune et de l'union chrétienne soit brisé. La liberté sous la loi du Christ, telle était leur devise, celle qu'ils nous ont transmise et que nous voulons de plus en plus fidèlement réaliser. On n'aime pas, parmi nous, l'étroitesse et l'exclusivisme ; on ne croit pas

que ce soient là les caractères du vrai disciple du Christ. On cherche non ce qui divise, mais ce qui unit; on aspire de plus en plus à la réalisation de la belle parole : « Un seul troupeau, un seul berger ».

» C'est bien là ce que vous-même, mon frère, pensez et voulez. Vous serez donc le pasteur de tous ; vous ferez part à tous des dons que vous avez reçus, dons précieux et sur lesquels je n'ai pas besoin d'insister ; vous annoncerez à tous la bonne nouvelle ; vous ne craindrez pas de dire à tous la vérité salutaire ; vous serez un prédicateur écouté, un pasteur vénéré et aimé ; vous apporterez à nos pauvres, à nos malades, à nos affligés, les paroles qui relèvent et consolent ; et entre vous et les membres de notre Eglise s'établiront, et deviendront de plus en plus étroits, ces rapports d'estime et d'affection qui sont la force et la joie de notre ministère.

» Marchez donc avec confiance et résolution dans la voie qui vous est ouverte, — dans laquelle vous marchez déjà ; — mais ne nous le dissimulons pas : la tâche du pasteur est particulièrement difficile de nos jours. Ne le savez-vous pas, vous aussi, mes frères ? N'en avez-vous pas le sentiment très net ? Permettez-nous aujourd'hui de vous demander de rendre notre tâche moins difficile. — Et comment ? — Par votre confiance, par votre affection, et aussi par votre fidélité et votre zèle. Votre sympathie et votre concours nous sont nécessaires, indispensables. Partout, il faut l'action commune du pasteur et du troupeau ; mais ici, elle est plus nécessaire qu'ailleurs. Nos œuvres sont si nombreuses ! Ici, les occasions de lutter contre le mal et de faire le bien sont de tous les instants. Qu'il y ait donc entre vous et nous communion réelle, affection réciproque, constante émulation pour la cause et le triomphe de l'Evangile. Ne nous laissez pas seuls. Rien n'est plus triste pour le pasteur que de se sentir, que de se voir isolé dans son église. Dieu impose parfois cette épreuve aux meilleurs de ses serviteurs. Vous, mes frères, soutenez-nous. Nous sommes loin d'être parfaits ; nous avons nos défauts et nos faiblesses. Dieu a jugé bon de faire prêcher

l'Evangile non par des anges, mais par des hommes. Soyez donc indulgents. A travers l'ouvrier, voyez l'œuvre ; à travers le messager, le message, et sachez bien que, quelles que soient nos infirmités, jamais, non jamais, nous n'avons eu et nous n'aurons l'intention de froisser, de blesser, d'irriter qui que ce soit ; mais que notre plus vif désir, notre constant souci, c'est votre bien véritable, le bonheur des familles, la paix et la prospérité de l'Eglise, votre salut par l'Evangile du Christ.

» Remercions Dieu de ce qu'il fait pour nous ; demandons-lui de donner toujours à notre chère Eglise de Nimes des serviteurs dignes, courageux, dévoués, charitables ; demandons-lui de bénir notre frère et de l'aider à accomplir parmi nous une œuvre féconde en fruits de sainteté et de charité ».

Après une prière empruntée à la liturgie Bersier et un cantique exécuté par le chœur, M. le pasteur Grotz cède la chaire à M. Bordage qui s'adresse à l'assemblée en ces termes :

« Dieu nous a réconciliés avec lui par Jésus-Christ, et nous a confié le ministère de la réconciliation ».
(II Corinth., v, 18).

Mes Frères,

Lorsqu'il y a quelques mois, notre vénérable Consistoire m'appela au poste de pasteur titulaire, devenu vacant par la démission de M. Dardier, j'en éprouvai un sentiment de satisfaction que chacun comprendra facilement. Je n'étais plus, en effet, un inconnu ; depuis plusieurs années on me voyait à l'œuvre. Dans ces conditions, m'attacher définitivement à votre Eglise, c'était non seulement me donner la preuve que je possède votre confiance, mais encore me rendre ce témoignage infiniment précieux que mes idées, ma conception de l'Evangile et du ministère chrétien sont en harmonie avec les besoins religieux de la plupart d'entre vous. C'était me présenter cette nomination à la fois comme une récompense et comme un encouragement.

Je dois dire aussi que les circonstances dans lesquelles elle avait lieu n'étaient peut-être pas mon moindre sujet de joie. Mon bonheur n'avait aucun malheur à déplorer. Le vide qui s'était produit dans nos rangs était dû à une retraite volontaire et l'excellent collègue dont je prenais la place était toujours là, souffrant, il est vrai, mais enfin, il restait encore au milieu de nous. Que ne puis-je en dire autant aujourd'hui ? Hélas ! une ombre s'est levée sur cette joie ; le vieux pasteur n'est plus et l'héritage que j'avais recueilli de son vivant ne m'apparaît plus que comme la succession d'un mort. Aux impressions de cette journée se mêle, pour nous tous, un amer souvenir de deuil. Sachons accepter ce que Dieu nous envoie et nous incliner, sinon sans tristesse, au moins avec respect devant sa volonté. Les hommes passent, l'Eglise reste. C'est d'elle qu'il faut s'occuper avant tout et ce sera certainement un adoucissement à vos regrets de savoir que le successeur de celui qu'elle a perdu est animé du même esprit et vous prêchera le même Evangile.

Sans doute, Mes Frères, je ne me flatte pas de remplacer Dardier. On ne remplace pas un homme qui, pendant cinquante ans, s'est consacré au service d'une même Eglise. L'expérience acquise dans de pareilles conditions ; l'autorité qui s'y attache ; les affections nées, à certains jours, sous le souffle d'une parole qui réconforte, sous l'influence d'un cœur qui se donne et que le temps est venu de plus développer et consacrer ; les liens créés par la reconnaissance, par l'impression du bien qui a été fait, des consolations reçues, des espérances retrouvées.... non ! tout cela ne se remplace pas. Mais ce que je me promets de faire — et mon passé me semble un garant suffisant de l'avenir — c'est d'exercer mon ministère avec la même largeur, la même tolérance, la même charité. Je crois, comme lui, que le premier devoir d'un pasteur est d'amener ses frères à s'aimer les uns les autres et à maintenir entre eux *l'unité de l'esprit par le lien de la paix*. Je crois, comme lui, qu'il faut avant tout s'attacher à ce qui édifie, faire saisir — le mot n'a de banal que l'apparence — le côté religieux de

la religion. Je crois, comme lui, que Christ est la source de toute vie, que c'est à sa personne qu'il faut conduire les hommes si l'on veut les arracher aux passions, les rendre capables de déployer toutes les puissances généreuses de leur âme et de devenir des enfants dociles et dévoués du Père qui est aux cieux.

Aussi, Mes Frères, ai-je tenu à faire aujourd'hui ressortir cet accord et à appeler votre attention sur ce qui me paraît à moi aussi, le caractère premier et fondamental, l'œuvre par excellence du ministère évangélique, sur la *réconciliation avec Dieu par Jésus-Christ.*

Ce sera le moyen d'unir les deux devoirs qui s'imposent à moi, à cette heure, de répondre au double vœu de mon cœur : apporter à la mémoire du collègue vénéré qui nous a quittés, un hommage de pieuse déférence et rendre, en même temps, témoignage de ma foi.

Que l'Esprit de Dieu vienne en aide à ma parole et vous donne d'éprouver, dès à présent, que mon ministère est bien un *ministère de réconciliation !*

I

Je me figure la joie qui dut s'emparer du cœur de Saint-Paul, lorsque, saisi par la vertu de l'Evangile, pénétrant le sens intime de la mission du Christ, entrevoyant les profondeurs infinies de l'amour divin, il s'élança dans le monde, impatient de jeter à tous les échos cette parole qui brûlait ses lèvres : Vous êtes sauvés, sauvés par la grâce du Père Céleste. *Les choses vieilles sont passées, toutes choses sont devenues nouvelles.* Dieu offre à chacun la rémission de ses péchés et le moyen d'acquérir la justice et le bonheur. Dieu veut sauver tout ce qui était perdu. Christ est venu, Christ a vécu, Christ a souffert, Christ est mort, déposant ainsi dans l'humanité un esprit de dévouement, de sainteté, une force libératrice, apportant à tous ceux qui veulent regarder à sa croix la vertu qui délivre et qui purifie. Le salut est là pour tous. Par Christ, Dieu rend

l'homme capable de repentance, de relèvement, de soumission; par Christ, Dieu nous affranchit des liens de la chair et des sens, de ces affections qui nous tiennent en esclavage et nous font ses ennemis ; par Christ, Dieu nous réconcilie avec lui.

Quel heureux message! Quelle bonne nouvelle! Quel avenir inespéré! N'y a-t-il pas là de quoi tout changer, tout transformer? de quoi renouveler la face du monde? Comme elle est belle, comme elle est glorieuse et sainte, la tâche qui se déroule au regard de l'apôtre, qui s'impose désormais à sa généreuse activité! Annoncer les desseins du Père de miséricorde, proclamer cet amour immense qu'aucune infidélité n'arrête, qu'aucune trahison ne rebute, qui va jusqu'à descendre au-devant du pécheur pour prévenir sa chute, au-devant du condamné pour lui offrir sa grâce ; — et faire jaillir des cœurs émus d'une telle bonté, la reconnaissance, l'ardent désir de se tourner vers un Dieu si compatissant et si doux, de lui témoigner respect, affection, d'adorer et de bénir sa volonté. Rapprocher ainsi les esprits de Celui qui est esprit, et par conséquent développer leurs énergies, favoriser leurs progrès, grossir leur trésor de vérités. Mettre ainsi les consciences en communion avec Celui qui est la perfection suprême, et par conséquent, les ouvrir à tout ce qu'il y a de beau, à tout ce qu'il y a de grand, à toutes les révélations, à tous les murmures, à toutes les lumières qui tombent d'en haut, au resplendissement auguste et superbe de la sagesse, de la pureté, de la sainteté éternelles. Attacher ainsi les âmes à l'Etre infiniment bon, à ce qu'il y a de meilleur dans le ciel et sur la terre, et, par conséquent, les améliorer, les former à la charité, au désintéressement, les faire monter sur la route du bien, les élever vers la source de la vie, leur donner avec le sentiment qu'elles sont dans la vérité, l'assurance, la possession d'elles-mêmes, la force, la puissance et, par conséquent, verser en elles les espérances radieuses et les joies impérissables!

Cette tâche, Mes Frères, est toujours la nôtre. Cette rénovation des esprits et des cœurs, cette recherche de Dieu,

ces progrès, cet essor triomphant vers le ciel, ces vertus, ces grandeurs, — à nous qui avons accepté le ministère de la réconciliation, — nous apparaissent toujours comme la conséquence non seulement possible, mais nécessaire de notre enseignement. Certes, je ne me fais pas d'illusion sur le cœur humain. Je sais ce qu'il faut le plus souvent en attendre; et cependant je crois à la réalisation de cet idéal. J'y crois, parce que je sais que Dieu a fait l'homme à son image; et, en dépit de tout, j'ai gardé et je garde absolument intacte ma foi en cette générosité native tombée en lui avec le souffle de son Créateur. Je suis convaincu que le jour où il arrivera à comprendre le bienfait, à connaître, à apprécier le don de Dieu, à pouvoir contempler l'étendue de sa miséricorde, ce jour-là, il obéira à la loi de sa nature, il aimera Dieu à son tour. Je suis convaincu que son âme, si inerte qu'elle soit, sentira alors la vie s'éveiller, circuler en elle, et que sous ces effluves lumineux de l'amour divin, elle croîtra, elle s'épanouira naturellement comme la fleur aux rayons qui la caressent et qui la réchauffent.

Seulement il est indispensable qu'il ait, non une impression vague et superficielle, mais l'idée claire et nette, mais le sentiment profond et précis de ce que Dieu a fait pour lui. Notre effort doit donc tendre d'abord à lui révéler l'état vrai de son âme, à mettre devant lui son indignité, et ensuite à exposer à ses yeux, en face de cette indignité, toute la richesse, toute la gloire de la faveur qui lui est accordée par le Père tout puissant et tout bon.

II

Ainsi notre premier devoir, Mes Frères, est de vous amener à connaître, à constater votre misère morale. Nous avons à vous arracher à ce contentement de soi-même qui est si fortement ancré dans les cœurs; à dissiper ces raisonnements spécieux, ces sophismes de conduite que l'on est habitué à se répéter comme des vérités et qui faussent le jugement en endormant la conscience. Nous avons à

déchirer ces voiles qu'on laisse si souvent, — et parfois sans le savoir et sans le vouloir, — flotter sur son âme et en cacher les profondeurs. Nous avons à vous montrer l'empire qu'exercent sur vous les intérêts, les affaires, les plaisirs, à vous obliger de reconnaître que, si vous n'êtes pas, presque tous, plus mauvais et plus coupables, vous le devez bien plus aux circonstances qu'à la résistance de votre volonté. Donc, que nous ayons le courage de vous dire vos vérités, que nous vous fassions apercevoir les inclinations secrètes, les mobiles, les sentiments inavoués qui se dissimulent au fond de votre être! que nous vous fassions toucher, comme du doigt, ce qu'il y a d'égoïsme, d'orgueil, de vanité, même dans les meilleures actions! que nous sachions vous convaincre que votre maître véritable est toujours le monde, que votre vie n'est, du meilleur au plus mauvais, qu'une longue infidélité à Dieu! que vous voyez, en un mot, toute l'étendue, que vous sentiez toute la gravité de votre péché!

Eh quoi! me diront quelques-uns, encore le péché! Encore ces redites dont on n'a cessé de nous poursuivre et de nous accabler! De grâce, épargnez-nous ce lieu commun désormais impossible à rajeunir et dont nos esprits sont rassasiés. — Eh bien! non! je ne vous l'épargnerai pas; je vous défendrai contre vous-mêmes. Vous êtes rassasiés d'entendre parler du péché: que n'êtes-vous donc rassasiés de le commettre! Jusqu'à ce que vous en soyez là, ce lieu commun reviendra devant vous. Je n'essaierai pas de le rajeunir, je le répéterai dans sa banalité brutale, certain que je ne parlerai pas en vain. Croyez-vous, en effet, que je ne sais pas qu'au fond de vous-mêmes, j'ai un allié qui combat avec moi? Et de fait, pourquoi venez-vous dans nos temples? Que venez-vous chercher ici? Que venez-vous entendre? Une parole qui flatte votre oreille et vos goûts? Une parole qui passe sans laisser de traces? Un roseau agité par le vent? Mais encore que voulez-vous? Venez-vous pour accomplir un acte purement rituel, c'est-à-dire purement matériel, et vous retrouver tels que vous étiez auparavant, ou bien pour

recevoir une impulsion morale, pour être fortifiés contre vos passions et devenir meilleurs ? Comment donc alors vous amener à la repentance, à la sanctification ? N'est il pas nécessaire que vous soyez remués, travaillés, secoués dans vos consciences, que l'on fasse jaillir de vos cœurs le remords, la honte et par conséquent l'aveu du mal qui règne en vous? Ah! je comprends, je sais qu'il en coûte d'avoir à confesser sa faiblesse, son imperfection, à se regarder comme privé de tout mérite devant Dieu et que cette religion qui nous jette à terre, dépouillés et nus, paraîtra à beaucoup dure et répugnante; mais ce que je sais aussi, c'est qu'elle est la vérité et que nul ne l'entendra sans en être troublé. Je sais que ce n'est pas là, à notre point de vue mondain, la religion aimable ; mais ce que je sais aussi, c'est qu'il n'est pas une conscience qui ne la déclare digne d'être aimée et d'être suivie. Je sais qu'il est humiliant d'être mis en face de sa misère, que l'on est tout disposé, quand nous rappelons tant de devoirs négligés, tant d'actes contraires à la loi de Dieu, à trouver notre langage importun, gênant, difficile à supporter; mais ce que je sais aussi, c'est qu'on ne peut pas ne pas l'écouter. Or, ce qui importe au ministre de Christ, ce n'est pas d'obtenir l'approbation et la louange des hommes, c'est d'être écouté; c'est de contraindre les âmes sous la puissance de la vérité, de les forcer à rentrer en elles-mêmes, à reconnaître ce que, en réalité, nous sommes tous, des pécheurs.

III

Ce résultat est-il atteint? Êtes-vous convaincus de votre manque d'affection pour Dieu, de votre désobéissance à sa volonté ? Regardez maintenant ; voici l'œuvre de ce Dieu. Pendant que vous vous éloignez de lui, il s'abaisse vers vous ; pendant que vous l'oubliez ou que vous le fuyez, il vous poursuit de son amour ; pendant que vous courez volontairement au-devant du péché et de la mort, il travaille

à votre délivrance et à votre salut. Il envoie à ses enfants égarés des hommes qu'il remplit de sa force, de son esprit, pour montrer aux autres la route à suivre, pour leur donner l'exemple de la foi, du désintéressement, pour réveiller leur âme et l'enflammer de nobles et saints désirs. Plus encore : il fait naître et vivre, au milieu d'eux, un être unique, type achevé de la grandeur humaine, modèle sublime vers lequel les enfants de cette terre ne finiront jamais de lever les yeux. Cet être pur et saint, à qui il s'est révélé, à qui il s'est uni, cet être qui lui appartient tout entier, qui ne connaît qu'une chose, l'obéissance et le dévouement à son Père, ce *Fils bien aimé en qui il a mis toute son affection*, il l'expose à la souffrance, aux luttes, aux déceptions amères ; il le laisse persécuter, outrager, condamner, aller au supplice et à la mort ; que dis-je ? c'est pour cela même qu'il l'envoie ; c'est là l'objet même de la mission qu'il lui confie.

Et pourquoi, Mes Frères ? — Pourquoi ? Pour qu'il devienne le père d'une nouvelle race, et qu'en face de la solidarité dans le mal qui pèse sur les fils d'Adam, s'établisse la solidarité dans le bien qui unira les frères du Christ.

Pour qu'il crée en nous un homme nouveau ; pour qu'il nous fasse honte de notre aveuglement et de notre légéreté ; pour qu'il nous rappelle le devoir oublié, la tâche délaissée, et remette en lumière l'idéal voilé par nos passions ; pour qu'il nous apprenne à surmonter nos souffrances, à sortir de notre égoïsme ; pour qu'il nous enseigne, par son énergie l'énergie, par son renoncement le renoncement, par son amour l'amour.

Pourquoi ? Pour que sa sainteté rayonne désormais sur nous et excite toutes les ambitions et attire toutes les forces vives de nos cœurs ; pour qu'à son contact, nous nous trouvions révélés à nous-mêmes, nous reconnaissions les traits effacés de notre nature divine et nous nous mettions en marche vers la perfection. La contemplation de cette vie nous saisit, nous entraîne ; sans effort de notre part, nous devenons meilleurs.

Arrêtez-vous devant le sacrifice du Christ ; songez

que s'il est sur cette croix, s'il a passé par ces cruelles et tragiques épreuves, c'est à cause de nous, et dites si vous pouvez maintenant vous livrer, sans en être troublés, aux fantaisies et aux caprices de vos cœurs charnels. La contemplation de cette mort nous saisit, nous entraîne ; sans effort de notre part, nous devenons meilleurs.

Ecoutez ce qui se passe en vous, laissez-vous emporter par les sentiments qui vous agitent, par l'admiration qui ravit tout cœur d'homme à la vue du Juste souffrant, mourant pour ses frères, mourant en priant Dieu pour ceux qui le tuent, et je vous défie de ne pas sentir tomber de votre âme, comme d'un vase trop plein, une goutte de reconnaissance et d'amour. La contemplation de cette grandeur nous saisit, nous entraîne ; sans effort de notre part, nous devenons meilleurs.

Mais, Mes Frères, cela suffit-il ? Jusqu'ici nous n'avons rien fait, pour ainsi dire ; notre volonté n'a pas eu occasion d'intervenir. Ces aspirations, ces désirs, ces sympathies sont l'effet de notre nature, des instincts que nous apportons tous en venant dans ce monde. Dieu n'exige-t-il rien de plus ? Vous ne le voudriez pas. Vous ne voudriez pas que l'œuvre de votre salut s'accomplît sans vous et presque en dehors de vous. Cela ne se pourrait pas, au reste ; votre bonheur demeurerait incomplet, car il lui manquerait ce sentiment qui lui est indispensable, le sentiment de l'effort libre et victorieux, le sentiment de votre vertu. Maintenant c'est à vous d'agir, de mettre à profit les secours que le Christ vous a apportés, les émotions qu'il a fait naître en vos cœurs. A vous de renouveler et de fortifier auprès de lui ces pieuses impressions, de faire que cet élan qui vous a entraînés vers le Crucifié se change en une foi complète, en un attachement solide et durable. A vous de rester à ses côtés, de chercher, par un travail assidu, persévérant, à vous façonner à son image; à vous de vous attacher à lui, de l'aimer de plus en plus, de l'aimer assez pour que ses idées deviennent vos idées, ses sentiment vos sentiments, sa volonté votre volonté, pour que son âme en un mot

entre dans votre âme et la fasse agir : de telle sorte que le vieil homme meure, disparaisse avec ses péchés et que ce soit lui, le représentant, le fils du monde invisible, lui avec sa sainteté, lui avec son amour si profond et si pur pour le Père Céleste, lui qui vive en vous ! Il est, je le sais, Mes Frères, malheureusement donné à bien peu de pouvoir répéter la parole de Saint-Paul, de pouvoir redire, avec lui : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi* » ; mais il n'est pas nécessaire de s'élever jusque-là pour connaître le bienfait de la délivrance. Dès le moment où un homme s'est mis sérieusement en face du Maître, et, repoussant les sollicitations qui l'appellent ailleurs, a commencé à subir l'influence de son esprit, oui ! dès ce moment, j'en atteste tous ceux qui ont fait cette expérience, il a senti ses chaînes devenir moins lourdes, l'air, la lumière pénétrer en lui, dilater sa poitrine ; il a compris que l'œuvre de son salut était commencée. Une fois que vous en serez là, Mes Frères, certains d'être délivrés, certains, devant l'aurore qui déjà vous réchauffe, d'être rendus à la liberté et à la vie, comme vous aurez hâte de venir, de tomber aux pieds de ce Dieu qui vous a envoyé un Sauveur ! Comme vous aurez hâte de lui abandonner votre âme, de faire monter vers lui, dans la joie de ce rapprochement, vos cantiques d'actions de grâces et vos chants d'allégresse ! Et nous, nous à qui le Père vous a remis, comme nous le bénirons de *nous avoir confié le ministère de la réconciliation !*

C'est ainsi, Mes Frères, que je vous ai parlé, que je vous parlerai encore. D'aucuns trouveront peut-être que la manière dont je comprends l'œuvre de la réconciliation opérée par le Christ s'éloigne des idées traditionnelles et n'est pas d'accord avec ce qu'ils en pensent eux-mêmes. Cependant je leur demanderai : Croyez-vous que l'homme puisse être sauvé par un sacrifice qui s'accomplit en dehors de lui, auquel il n'a point de part, et que, grâce à ce sacrifice, il puisse être pardonné sans s'être repenti, être réconcilié avec Dieu sans être changé et purifié ? L'important, c'est

donc la vie nouvelle, la vie affranchie du péché; l'important, c'est donc de vous mener à Jésus-Christ qui la créera, dès que vous le voudrez, au dedans de vous. Maintenant comment le fera-t-il? Question secondaire et qui n'intéresse plus que notre curiosité d'esprit, question de théologie et non de piété. Qu'importe, en effet, pourvu qu'il le fasse? Qu'importe de savoir comment un remède agit sur notre organisme pourvu qu'il nous guérisse? Qu'importent les opinions différentes que nous pouvons avoir sur son mode d'action? Ce ne sont pas ces opinions qui nous donneront la santé; ce qui est nécessaire, c'est de se soumettre à son influence. Au reste, si vous avez pu constater comment le Christ a agi sur vous, savez-vous comment il a agi sur autrui? et prétendriez-vous imposer une règle et des limites à son esprit? Eh quoi! lorsque vous voyez des hommes qui viennent chercher et qui trouvent auprès de Jésus la force de combattre le mal, de le vaincre parfois, la force de se soumettre, à l'heure du deuil et de la tristesse, à la volonté d'en haut, la force de se résigner et d'espérer en face d'un cercueil, la force d'avoir foi, quand même, en la bonté du Père Céleste et qui confessent hautement ce qu'ils doivent à leur Maître bien-aimé, vous ne leur diriez pas, quelle que soit leur façon d'expliquer de pareils effets : « Vous êtes nos frères »? Vous ne vous rendriez pas à cette évidence qu'il est plus d'un chemin par lequel Christ arrive et entre en nous. Ouvrons nos yeux et nos cœurs; ici nous sommes sur les sommets; les barrières de la plaine n'existent plus pour nous. Réjouissons-nous de voir monter, de quelque côté qu'elles viennent, ces âmes que dans la faiblesse de notre jugement et l'imperfection de notre piété, nous croyions égarées; réjouissons-nous de les voir s'avancer dans la grande lumière et de nous rencontrer avec elles, sous les cieux resplendissants, en face de l'amour infini du Père des esprits, du Dieu qui nous a réconciliés avec lui par Jésus-Christ.

IV

Mais, Mes Frères, pour agir sur vous d'une manière vraiment efficace, pour trouver le chemin le plus direct qui mène à vos cœurs, il est nécessaire que nous vous connaissions. Notre ministère nous oblige donc à nous rapprocher de vous, à avoir des relations qui sortent du cadre des relations ordinaires et mondaines. Sans doute, nous allons nous asseoir quelquefois dans vos demeures, nous allons vous visiter dans vos deuils, car c'est là surtout, en face de ces séparations cruelles, que vous avez besoin d'être fortifiés, consolés, de croire que Dieu ne vous abandonne pas. C'est là trop souvent aussi, hélas! que la foi se voile, que le murmure éclate, et qu'il est nécessaire d'être conduit à celui qu'aucune souffrance ne put détourner de son Père Céleste, au Christ crucifié, au Christ qui réconcilie les âmes avec Dieu. Mais ces visites ne sauraient suffire. Il faut que nous vous voyions, non pas une fois en passant, et dans des circonstances exceptionnelles où les cœurs rendent toujours le même son, mais assez souvent pour que vous vous laissiez apercevoir sous vos différents côtés, pour que vous vous ouvriez à nous; assez souvent pour que vous nous traitiez, — pardonnez mon ambition, — quelque peu en amis. Or, Mes Frères, nous ne pouvons pas nous imposer; nous risquerions d'aller contre notre but, et puis, dans une Eglise si nombreuse, où il est impossible de connaître tout le monde, à qui donner la préférence ? Si vous ne venez pas vers nous, nous ne nous rencontrerons guère, et alors comment accomplir notre tâche ? L'isolement, pour un pasteur, est la pire des situations. Je ne parle pas ici de ce qu'il y a de pénible pour lui dans l'indifférence dont il se sent entouré, — les apôtres de l'Evangile ont eu à supporter d'autres misères et d'autres douleurs! — mais c'est l'œuvre de son ministère qui est compromise. Dans l'absence de toute intimité, où trouvera-t-il l'écho de ce qui se passe en vos âmes ? Comment connaîtra-

t-il vos besoins spirituels, et, par conséquent, comment pourra-t-il y répondre ? Aussi il devra rester dans les généralités, aborder des sujets, adresser des exhortations qui, s'appliquant à tous, ne s'appliquent directemenr à personne, et il marchera, portant au cœur, comme une blessure, le sentiment qu'il n'a pas, autant qu'il le voudrait, autant qu'il le pourrait, prise sur vos consciences. Vous le voyez, Mes Frères, si je parle ainsi, c'est pour vous; c'est vous qui êtes l'objet de nos préoccupations, de notre souci; ce sont vos intérêts les plus hauts, les plus sacrés, c'est le développement, l'agrandissement de votre être moral et religieux que nous nous proposons, que nous cherchons avant tout. Comment ne nous aideriez-vous pas ? Comment ne nous faciliteriez-vous pas l'exercice de ce ministère qui a pour but unique votre bien, votre bonheur dans la vie présente et dans la vie à venir ? C'est avec confiance que je me tourne vers vous. Fils de la Réforme, fils de cette glorieuse Eglise de Nimes qui, depuis qu'elle existe, a compté, à toutes les époques, tant d'âmes pieuses, tant de fidèles serviteurs du Christ et de son Evangile, vous ne voulez pas dégénérer! Les souvenirs légués par les pères sont toujours vivants chez les enfants; les sentiments de piété et de foi, si affaiblis qu'ils paraissent, n'ont pas disparu ; en m'adressant à eux, je suis certain de faire vibrer quelque chose en vos cœurs.

Mais je n'oublie pas que je ne suis pas seul à exercer parmi vous le ministère de la réconciliation. Ils l'exercent aussi, ces hommes dévoués, qui se consacrent au service de nos pauvres, qui s'occupent de soulager leur misère et qui travaillent ainsi à atténuer la cause la plus fréquente d'aigreur et de révolte contre Dieu; ces autres qui veillent à ce que l'Eglise pourvoie à tous les besoins religieux, soit fidèle à sa mission, maintienne, en même temps, dans son sein, l'ordre et la liberté. Membres du Diaconat, membres du Consistoire, je salue en vous des collaborateurs dont l'aide précieuse est pour nous un sujet de joie en même temps qu'un puissant motif d'encouragement et de confiance.

Et vous, mes chers collègues, qui, dès longtemps déjà, m'avez précédé dans cette voie où je m'efforce de vous suivre, que vous dirai-je ? Rien que ma reconnaissance et mon affection. Ce que vous avez été pour moi, vous le serez encore, je le sais. Vous m'avez accueilli, il y a quatre ans, comme un des vôtres et vous m'avez associé à tout votre travail. Ce travail, nous le continuerons encore dans la concorde et dans la paix, donnant à tous l'exemple de l'union, de l'amour fraternel, sans lesquels il n'y a ni Christianisme ni Evangile. Ministres de la réconciliation, nous nous prêterons la main pour combattre l'ennemi unique, le péché, et conduire les âmes au Sauveur unique, Jésus-Christ. Si nous faisons cette œuvre, comme elle doit être faite, avec patience, avec humilité, allant, dans le sentiment de notre faiblesse, chercher sans cesse des forces auprès de Dieu, ne pensez-vous pas que Dieu bénira notre ministère et voudra bien lui permettre de porter quelques fruits ?

C'est à ce Dieu que j'en appelle ! C'est vers lui, *l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait*, vers lui *qui donne le pouvoir et le faire,* vers lui, sans lequel nous ne sommes rien, que je tourne mon regard, mon âme tout entière, avec lui que je veux rester. A cette heure où je sens plus vivement encore ma responsabilité, la difficulté de mon œuvre, c'est un besoin impérieux, irrésistible de mon cœur de lui adresser ma prière.

« O Père tout puissant et tout bon, c'est auprès de toi que je me réfugie ! C'est de toi que j'attends toute pensée, toute résolution ; c'est en toi que je mets tout mon appui ! Sois avec moi, accompagne-moi partout. Si je te demande de réussir auprès de ceux que tu as remis à mes soins, tu le sais, Seigneur, ce n'est pas pour me glorifier ; c'est uniquement pour qu'ils soient à toi, pour qu'ils échappent aux étreintes du péché et qu'ils héritent de la vie. Viens donc en aide à ton serviteur et qu'il soit digne *du ministère de réconciliation que tu lui as confié* » ! Amen !

O. BORDAGE.

LE RELIEF SOCIAL

CRAYON.)

Une chose me froisse et me navre, moi et bien d'autres, et pas d'aujourd'hui seulement : c'est le spectacle de l'inégalité des conditions parmi les hommes.

Il y en a qui trônent dans de somptueux palais ; il y en a qui végètent dans des taudis impurs. Il y en a qui dépensent cinquante francs à leur déjeuner chez Véfour ; il y en a qui dînent sur un banc d'un peu de pain noir. Allez au Bois, en hiver, sur les trois heures : c'est un long cortège des plus élégants et des plus somptueux équipages, traînant de jolis messieurs et de belles dames, ensevelis dans les plus chaudes fourrures, qui viennent s'enivrer d'air et de soleil. Passez, à sept heures du matin, devant chez Brébant, le restaurateur : c'est une longue file de pauvres gens, hommes et femmes, déguenillés, grelottants, venant chercher leur part d'une mince pâture, restes innommés que, par charité, on leur distribue.

Ce tableau, je pourrais l'étendre; mais à quoi bon ?

Encore si l'on pouvait se dire : ce n'est que justice ! Tous ces malheureux, qui n'ont pas de pain, méritent leur sort ; ce sont des misérables auxquels nul genre de scélératesse n'est inconnu ; ils expient ; ce sont là les fruits de leurs vices. Tous ces jouisseurs, qui vivent dans l'abondance, en sont absolument dignes ; ce sont de pieuses personnes qui n'ont pas seulement la pensée du vice ; ils recueillent le prix de leur vertu.

Mais — sans prétendre que ce soit la règle ordinaire — il n'en est point toujours ainsi, et vous le savez bien ; et, parmi ces fashionnables et ces voluptueux qui se prélassent au Bois, il y en a souvent qui ne valent pas grand chose, tandis que, parmi ces gueux affamés, qui se pressent sur l'asphalte du boulevard, chez Brébant, il y en a quelquefois de bien méritants, allez.

On le sait. Et c'est là surtout ce qui froisse, et qui aigrit

et révolte les classes que notre langue appelle, d'un mot poignant, les *déshérités.*

Déshérités ! Pourquoi ? Ils se le demandent. Pourquoi ces différences navrantes ? Pourquoi ces désolantes inégalités ?

Ah ! je comprends qu'à la vue des prodigalités somptueuses qui s'étalent sans pudeur, à la vue du confort et du luxe dont s'entourent les privilégiés, les heureux, un sentiment amer s'élève au cœur des *travaillés* et des *chargés,* qu'il aille — ils ne sont pas des anges — jusqu'à faire naître dans leur âme une pensée de vengeance, jusqu'à mettre dans leurs mains le poignard ou la dynamite.

Ne soyons pas trop sévères : « *Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* ».

Pourquoi ? Je me le demande aussi et ne sais trop que répondre. Il y a, en effet, dans ce problème, toutes les complexités, et bien difficile serait-il de faire le départ entre ce qui revient aux fatalités — je veux dire : à la Providence, et ce qui revient à la libre volonté, je veux dire : aux responsabilités humaines.

Mais si le pourquoi reste obscur, n'a-t-on pas le droit, le devoir de se demander comment porter remède à cet état cruel des choses et où donc réside cette égalité tant prônée dont le nom retentissant dans tous les discours politiques ou religieux, inscrit sur tous les édifices de la République, semble une outrageante ironie ?

Il y en a qui disent — et ce ne sont pas seulement de généreux théoriciens, ce sont des hommes qui le feraient par la violence, s'ils le pouvaient — qui disent : « Brisons les droits acquis ; réalisons la fortune nationale ; évaluons les champs, les maisons, les outils, et partageons-en la valeur entre tous les citoyens. Après, nous serons égaux ».

Combien n'en ai-je pas entendu — et qui croyaient dire la chose la plus naturelle du monde — le soutenir et le désirer !

Ai-je besoin de dire que c'est là ce qu'on nomme une *utopie*, c'est-à-dire une chose irréalisable, et, à supposer qu'elle fût réalisable, insensée ?

Faut-il montrer qu'elle est l'un et l'autre? Ecoutez ce récit :

C'était en 1848, époque de liberté naissante, de velleités inconsidérées, de clubs tumultueux..... On laissait tout dire. Dans une réunion publique, à Lyon, un communeux, de taille imposante, s'empare de la tribune. Il a le langage coloré des orateurs populaires et il se fait écouter. A un moment donné : « Citoyens, s'écrie-t-il, la cause de tout le mal,... c'est qu'il y a des riches » !.... et le voilà développant, avec de puissants gestes et de violentes invectives, le thème habituel : « Il faut que cela finisse, il faut faire disparaître ces inégalités criantes, il faut — et je vois le vaste demi-cercle horizontal décrit par sa main — il faut *passer le niveau sur toutes les têtes*.... » (Bravo ! oui ! oui ! tonnerre d'applaudissements). L'orateur descend entouré et félicité par ses coreligionnaires : c'est un triomphe.

Au même instant on voit apparaître à la tribune un petit homme, un enfant du peuple aussi, mais à la figure intelligente et à la mine éveillée. Un silence plein de sympathie l'encourage : « Je ne puis, citoyens, dit-il, avec une certaine timidité, qu'abonder dans le sens du puissant orateur qui descend de cette tribune; oui, il y a entre les hommes d'insupportables et outrageantes inégalités et pas seulement entre les va-nu-pieds et les millionnaires, et il faut en finir; il faut établir enfin un procédé de nivellement social. C'est aussi mon programme et, comme le préopinant est un bel homme, qu'il a la tête de plus que moi... je demande ... qu'on lui coupe la tête... » (Triple salve d'applaudissements). On se tordait ; l'autre cachait — difficilement — sa tête.

Il a toujours raison, celui qui met les rieurs de son côté. Ce bon mot, plein de sens, évita peut-être une révolution.

Mais supposons, je le veux bien, la chose réalisable. Admettons qu'il n'y eût pas d'inégalités antérieures à celles qui proviennent de la prospérité, de la fortune, et indépendantes de l'une et de l'autre, qu'il n'y eût ni infirmités congénitales, ni différences intellectuelles, ni vigoureux,

ni débiles, ni blonds, ni bruns, ni hommes, ni femmes, car enfin ce sont bien des inégalités, et toutes inéluctables, qu'il n'est point au pouvoir de l'homme ni de la société de faire disparaître. Admettons, en outre, qu'il fût réellement possible d'évaluer et de répartir, avec une absolue justice, la fortune nationale. Supposons le partage effectué.

Nous voilà tous en possession exactement des mêmes ressources. Que va-t-il se passer ?

Dès aujourd'hui Pierre, bien intentionné, se met au travail et, ce soir même, d'aussi peu que vous voudrez, il a augmenté son avoir. Paul, au contraire, moins actif, s'offre une distraction, qu'il faut bien payer, et, ce soir même, d'aussi peu que vous voudrez, il écornera sa fortune. Nous voilà derechef inégaux. Il suffit d'un peu de bon sens pour s'en rendre compte. Je ne vous fais pas l'injure d'amplifier : c'est l'histoire de tous les jours.

Je sais que la vue des grandes fortunes allèche les partageux. Il semble que, répartis entre ceux qui n'ont rien, ces millions, concentrés entre certaines mains aujourd'hui, seraient la richesse. On se fait bien illusion et une autre anecdote va montrer qu'après cette répartition, l'avoir de chacun ne serait pas considérablement augmenté. Je la donne sous toutes réserves; mais elle courut le monde en cette même époque de 1848, et nul ne doutait alors, je m'en souviens, de son authenticité. Fut-elle une fiction pure, l'arithmétique, qui en fait le fonds, ne ment pas.

Vous connaissez le nom de Rotschild et cette fortune immense que ces banquiers possèdent ou qu'on leur prête. Elle se chiffrait, déjà alors, par quelque vingt ou vingt-cinq millions, et cela faisait rêver les partageux. Quatre d'entre eux se rendent un jour à l'hôtel du banquier et demandent une audience. Elle leur est accordée :

— Citoyens, que désirez-vous ?

— Monsieur, vous êtes riche, nous sommes pauvres; nous voulons partager.

Lui ne se déconcerte pas :

— Fort bien, dit-il; j'ai, en effet, quelques millions.... L'un de vous sait-il faire la division ?

— Moi, Monsieur.

— Vous entendez bien, n'est-ce pas ? que chaque citoyen français en ait sa part.

— Rien de plus juste.

— Et vous savez qu'il y en a....

(Ils ne le savaient pas).

— Vous ne le savez pas... 36 millions.

— Ah ! oui ! eh bien !

— Eh bien, tenez ; voici du papier : 25 par 36. L'autre s'embrouillait.

— Voyez, dit le banquier, faisant gentiment l'opération sous ses yeux : zéro, virgule, six... cinq... n'est-ce pas ? Il vous revient à chacun soixante-cinq centimes, que voici....

Ces hommes, absolument stupéfaits, se retirèrent sans rien dire. Ils comptaient bien s'en aller chargés d'argent.

Croyez-le. Si l'on partageait, la moyenne serait très basse et quelle déception pour beaucoup ! Car ce qui fait la fortune d'une nation, c'est moins le capital-argent, qui est un symbole, que le capital-activité, salarié avec peu de monnaie, par suite de la circulation et des échanges, et je ne parle pas du capital irréel, et si productif dans son irréalité, qui s'appelle le *Crédit*.

Je dois ajouter qu'en créant ainsi une infinité de petites fortunes, on tuerait à peu près toutes les industries appelées à juste titre, industries *de luxe*, qui vivent du superflu et qui font vivre tant de monde.

Je me faisais raser, un jour, chez un barbier anarchiste, qui avait les idées de ces gens-là — la haine des riches, — et les prêchait à ses clients, tout en les barbouillant de savon.

— « Des millionnaires ! me disait-il, tout en tenant le rasoir en l'air, pour me laisser savourer sa phrase,... des millionnaires !... il n'en faut pas ! »

Quand l'opération fut finie, j'achetai un flacon quelconque et, en payant : — « Votre art, lui dis-je, est un art de luxe,... Toutes ces eaux de Lubin, toutes ces pâtes, ces peignes en écaille, ces brosses fines, qui les achète ? Ce ne sont pas les ouvriers... Pour eux, certes, le pain passe

avant. Ce sont les rentiers... les millionnaires... S'il n'y en avait pas...

— Tiens, dit-il, je n'y avais pas réfléchi ».

Combien qui n'y ont pas réfléchi !

Non, l'égalité ne peut pas être dans las fortunes, pas plus que dans les talents, pas plus que dans les hasards de la naissance.

Egalité est même un mot impropre. Nous ne sommes pas *inégaux* ; nous sommes *divers*. Et c'est cette diversité qui assure le fonctionnement du rouage social. Elle est voulue ; elle est nécessaire ; elle est la part de l'*ananké*, dans notre existence libre, comme notre activité personnelle et notre reponsabilité sont la part de la liberté dans notre existence fatale.

Nous ne sommes pas également placés, ni également doués. La question était mal posée ; nous sommes *également responsables*.

Il y a, dans une lettre de Saint Paul, un admirable passage où l'incontestable importance de cette diversité est finement soulignée en une ingénieuse comparaison qui semble en avoir démonté, sous nos yeux, le mécanisme.

« Le corps, écrit-il, se compose, non d'un seul membre, » mais de plusieurs. Si le pied disait : parce que je ne suis » pas main, je ne suis pas du corps, en serait-il moins du » corps pour cela ? Si l'oreille disait : parce que je ne suis » pas œil, je ne suis pas du corps, en serait-elle moins » du corps pour cela ? Si tout le corps était œil, où serait » l'ouïe? s'il était tout ouïe, où serait l'odorat ? Mais voici : » Dieu a placé chaque membre dans le corps comme il a » voulu.... L'œil ne peut pas dire à la main : je n'ai pas » besoin de toi ; ni la tête, à son tour, dire aux pieds : je » n'ai pas besoin de vous.... Bien au contraire... » [1]

On ne saurait mieux dire, et le raisonnement que Saint Paul applique à l'Eglise, s'applique à la société tout entière.

Voilà le côté social de la question.

En voici le côté individuel :

1. I Cor. XII, 14-22.

Vous connaissez cette ingénieuse parabole de l'Evangile :

Sur le point de partir, un maître fait venir ses serviteurs et leur confie le soin de faire valoir sa fortune. Il remet à l'un cinq *talents*, à l'autre deux, au troisième un seul, « à chacun, dit Jésus, *selon ses capacités* ». Notez ce point. Les *capacités* étaient différentes — tel est le cas dans la vie, — et le maître y mesura les *responsabilités*.

On sait la suite. De retour, le maître se fait rendre compte. A celui qui avait reçu cinq talents, il demande ce qu'ont produit cinq talents. Par ses efforts ils avaient doublé. Félicitations et promesses. A celui qui avait reçu deux talents seulement, il ne demande pas le produit de cinq ; c'eût été injuste. C'est alors que le pauvre gérant eût pu se plaindre qu'on ne le traitait pas à l'égal de son confrère. Les deux talents avaient aussi doublé : c'est fort bien. Vient le troisième. On ne lui avait remis qu'un talent, le sentant probablement incapable d'en faire valoir davantage. On lui demande ce qu'a produit ce talent. Etait-ce injuste ? Lui demandait-on proportionnellement plus qu'aux autres ? Nullement. Il était responsable, à l'égal des autres, pas plus, pas moins, de la somme à lui confiée. Il eût rapporté un simple talent de boni, que le maitre eût été content.... Au lieu de cela, il n'a rien fait, il boude et se fâche. On le semonce et on le renvoie. En conscience, ne l'a-t-il pas mérité ?

Connaissez-vous une appréciation plus juste et plus fine de la diversité des conditions humaines ?

Ces différences seraient voulues. Elles auraient pour raison la compétence de chacun ; elles engageraient également, pour chacun, la responsabilité :

Toi, tu seras roi, toi berger. Vous êtes inégaux en apparence ; je vais vous faire voir que vous êtes égaux.

A toi, pâtre, il ne sera pas demandé compte du bonheur de tes concitoyens, non ; mais de l'état de tes brebis. Tu n'es pas responsable du royaume, tu n'es responsable que du troupeau. Mais du troupeau, tu en es responsable et, si tu ne mets pas à le soigner, à le surveiller, à le garantir, tout ton savoir et tout ton pouvoir, tu n'es qu'un mauvais berger ; on te renverra.

Que si les circonstances — dans les démocraties ces choses-là se voient — t'amenaient un jour à garder des hommes, ta responsabilité augmenterait avec ta fonction et tes soucis avec ta responsabilité. Tu n'aurais pas lieu de t'enorgueillir d'être ainsi *monté* — je parle le langage des hommes. — Tout ce que tu semblerais avoir gagné en dignité, tu l'aurais perdu en tranquillité d'âme, et tu ne vaudrais pas plus qu'avant; puisqu'on ne vaut que par l'application à remplir son devoir.

A toi, roi, ποίμην λαῶν, il ne sera pas demandé compte des brebis qui paissent dans la montagne. Elles peuvent s'égarer ou tomber sous la dent du loup ; n'en aie cure. Mais que, par ta légèreté, par ton ambition, la guerre éclate ; que les maisons soient dévastées, la terre arrosée de sang et les mères en pleurs, voilà ce que la patrie, l'histoire et ta conscience te reprocheront à tout jamais et, si tu ne mets pas, à prévenir ces malheurs, à assurer la paix et la joie de tes sujets, toute ta compétence, tout ton amour, tu n'es qu'un mauvais roi ; tu ne vaux pas le pâtre de la montagne.

Et si jamais le Destin — cela se voit aussi — te mettait entre les mains, au lieu du sceptre des rois, la houlette des bergers, ta responsabilité changerait avec ta fonction, et tes soucis avec ta responsabilité. Tu n'aurais pas lieu de bouder ni d'être humilié de *descendre* — je parle encore comme les hommes. Ce que tu semblerais avoir perdu en dignité, tu l'aurais gagné en tranquillité d'âme, tu ne vaudrais pas moins qu'avant, puisqu'on ne vaut que par l'intention bien arrêtée et soutenue de bien faire.

C'est là, en effet, ce qui égalise et nivelle les conditions : la bonne volonté.

J'occupe la position la plus humble. Dès lors que je remplis ma tâche en toute conscience, avec mes moyens, de tout mon courage, de tout mon cœur — ces mots se comprennent — je suis l'égal des plus hauts fonctionnaires; je leur suis même supérieur, si eux ne sont pas honnêtes. Ce n'est pas de ma blouse, c'est de ma vie que je puis avoir à rougir,et eux, c'est par leur conduite aussi, et non par leur habit brodé, qu'ils sont respectables.

Dès lors le rôle de la société, de l'Etat, des gouvernements n'est pas d'égaliser les conditions humaines, mais de faire respecter les droits naturels ou acquis de chaque citoyen, des plus petits aussi bien que des plus grands, d'encourager toutes les aptitudes et toutes les bonnes volontés, de soulager enfin toutes les misères fatales.

Pour cela, il faudrait des représentants consciencieux qui dotassent le pays de lois équitables. Il faudrait une magistrature intègre jalouse de les appliquer à tous. Il faudrait que, dans tous les domaines, dans tous les ordres, les promotions fussent toujours dues au mérite, jamais à la faveur. Il faudrait enfin que des institutions bien entendues, officielles, je veux dire établies au nom de la société et entretenues par elle, tinssent lieu de Providence — car nous aurons toujours des pauvres avec nous, — à ceux que la Providence semble nous laisser sur les bras.

En attendant que ce rêve social se réalise, il est une chose bien faite pour tenter l'ambition des nobles cœurs et qui serait immédiatement efficace. S'il est vrai que, pour emprunter à Saint Paul sa magnifique pensée « lorsqu'un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui », il faut que tous ceux à qui la vue des misères impossibles à conjurer par le bon vouloir du patient inspire un sentiment de commisération, tous ceux qui ont lu la parabole du Bon Samaritain, tous ceux qui ont compris la grande pitié du Christ pour les pauvres, pour les malades, pour les affligés et pour les pécheurs, tous ceux à qui la Croix du Calvaire — l'exécution d'un juste — dit quelque chose, ne se contentent pas d'une vague sentimentalité, qu'ils entreprennent, par une intervention effective, individuellement ou ensemble, par leur sympathie, par leurs visites, par leur enseignement, par leurs articles, par leurs dons, et par leur exemple, le sauvetage matériel et moral des déshérités.

C'est le vrai, le seul moyen efficace et *actuel*, de résoudre la question sociale et sinon de *niveler*, du moins de relever jusqu'à l'air et au soleil les parties submergées du relief social.

Qu'ils fassent — je parle en imprudent — une noble et rude concurrence à la Providence.... Eh! quand le ciel en rougirait un peu ! Ulysse FERMAUD.

DU NOUVEAU MODE DE COMPTABILITÉ

IMPOSÉ AUX ÉGLISES PROTESTANTES

Décret portant règlement d'administration publique sur le régime financier et la comptabilité des *Conseils presbytéraux* et *Consistoires*. — Circulaire du Ministre des Cultes, 3 avril 1893, — La *Délégation libérale* aux Eglises réformées de France, 6 mai 1892. — Instruction synodale délibérée par la *Commission de défense*, 10 mai 1893. — *Délégation libérale et Commission de défense* réunies à MM. les présidents des *Consistoires*, 28 juillet 1893. — *Consistoire de Nimes:* Premières observations, 12 mai 1893. Secondes observations adressées au Ministre des Cultes et aux Consistoires, 31 octobre 1893. — *Commentaire de quelques dispositions du décret*, par *Henri Cambon*, Conseiller à la Cour d'appel de Nimes, membre du Consistoire de Nimes, Peyrot-Lavagne, 1893. — *Etude critique sur le décret de comptabilité..... Armand Lods*, docteur en droit. Paris, Grassart, 1893.

L'article 78 de la loi des finances pour 1892 soumet les comptes et les budgets des *Fabriques* et des *Consistoires* à toutes les règles de la comptabilité des établissements publics. Le décret ci-dessus mentionné détermine, pour les Consistoires, les conditions d'application de cette mesure.

Cet article de la loi des finances méconnaît le caractère essentiel des Consistoires, corps religieux, tandis que les Fabriques n'ont dans leurs attributions que l'entretien des temples.

Il fait également confusion entre les comptables des deniers publics et les trésoriers des Conseils presbytéraux et des Consistoires. Les premiers ont le maniement des fonds provenant des impôts ou des taxes assimilées pouvant seuls être appelés deniers publics. Les seconds n'ont à recevoir et à distribuer que des dons entièrement bénévoles et gratuits.

Cetre double erreur est la cause des difficultés auxquel-

les on se heurtera dans l'application du décret, difficultés que les critiques qu'il a provoquées ont mises en évidence. M. Cambon, prenant les articles du décret les uns après les autres, s'est efforcé de les expliquer; mais il n'a pu cependant ne pas en faire ressortir les contradictions et, dans certains cas, leurs conséquences graves.

Le rôle des trésoriers devient très difficile. Soumis aux multiples exigences de l'Administration financière, eux dont le concours est tout entier œuvre de dévouement, ils trouveront peut-être la tâche trop ardue, surtout dans les petites Eglises dont les ressources sont à peu près nulles, quoique nécessitant de par la loi un comptable. Il est vrai que le décret le remplace, dans le cas ou il ferait défaut, par le percepteur qui prélèvera une rétribution. Est-ce une solution acceptable pour une Eglise ?

Une société religieuse vit par certaines manifestations qui ne supportent pas l'intrusion de l'administration laïque; c'est ce que l'article de la loi des finances et le décret ne paraissent pas avoir compris. Ils font invasion dans la vie intime de l'Eglise et en modifient les conditions d'être.

Le décret décide en effet des recettes et des dépenses des Eglises, et, cédant à une préoccupation qui sera relevée ci-après, il fait en quelque sorte défense aux Conseils presbytéraux de s'occuper des intérêts religieux et charitables de leurs Eglises.

Depuis la loi de Germinal an X, les Conseils municipaux devaient aux pasteurs un presbytère ou une indemnité de logement. Ils devaient également, mais ici en cas seulement d'insuffisance de ressources, pourvoir aux frais du culte. La loi municipale de 1884 a supprimé la seconde de ces obligations, et n'a laissé subsister la première que si les Conseils presbytéraux ne peuvent faire les frais de logement de leurs pasteurs. D'où la nécessité pour ceux-ci de faire la preuve que leurs ressources sont insuffisantes, et, dans ce cas, si les Conseils municipaux se refusent à voter l'indemnité, le Ministre les impose d'office.

Mais cette loi de 1884, votée bien entendu en dehors des Consistoires et au mépris de leurs droits, met l'Adminis-

tration dans un grand embarras. Il n'y avait pas jusqu'ici de règle pour décider quelles étaient les ressources et les charges des Conseils presbytéraux. Il a paru que cette règle pourrait être établie par le décret, servant ainsi à deux fins, et un modèle de budget y a été inséré ou figurent les seules recettes et dépenses obligatoires d'après le décret à opposer aux Conseils municipaux.

Des recettes peu de choses à dire. Elles proviennent toutes des dons volontaires des fidèles; soit comme revenus d'anciens dons ou legs, soit comme produits de quêtes.

Il avait été question d'abord de faire figurer dans les recettes le produit de la location des bancs ou des chaises dans les Eglises. Une protestation très vive, se basant sur ce que dans l'Eglise réformée il n'y a aucune rétribution imposée, a fait écarter cet article par le Conseil d'Etat. La circulaire ministérielle le reprend et émet la prétention de l'imposer aux Eglises; il ne parait pas qu'en présence d'un texte formel cette interprétation soit admissible. Il en est de même d'une disposition de la circulaire qui fait reverser les ressources du budget extraordinaire à l'actif du budget ordinaire en cas d'insuffisance de celui-ci; ce serait contraire à toutes les règles de la comptabilité.

Dans le budget des dépenses ne figurent que celles nécessitées par les besoins matériels du culte. Il en résulte que les Conseils presbytéraux qui y inscriront les suppléments de traitement des pasteurs, bien nécessaires pour qu'ils aient de quoi se suffire, les frais relatifs à l'instruction religieuse des enfants seront censés avoir des ressources plus que suffisantes et ne seront pas admis à demander une indemnité de logement.

De même pour le budget des Charités qui est la plus grosse dépense des Conseils presbytéraux. Les aumônes ne sont portées ni en recettes ni en dépenses.

Le Conseil d'Etat a refusé pour la première fois en 1881 (?) la capacité aux Consistoires de recevoir des legs pour les pauvres: il ne pouvait aller plus loin. Le silence gardé par le décret sur cette fonction des Conseils presbytéraux ne peut que faire croire à la volonté de plus en plus arrêtée

d'enlever aux corps religieux le droit d'être distributeurs d'aumônes. En tout cas, les Conseils municipaux pourront être en droit d'exiger que les dons faits pour les pauvres couvrent d'abord les insuffisances de ressources des Conseils presbytéraux.

Il y a bien donc immixtion de l'Administration laïque dans la vie charitable et religieuse de l'Eglise, et la confusion signalée plus haut entre les Fabriques et les Consistoires l'amène d'autant plus que le Conseil d'Etat a voulu par le même décret régler deux questions bien différentes : l'application de l'article de la loi des finances et les rapports des Conseils presbytéraux et des Conseils municipaux.

L'Eglise catholique a des évêques et des curés pour ses besoins religieux, des Fabriques pour ses besoins matériels.

Ces doubles fonctions appartiennent aux Consistoires seul organe de l'Eglise réformée de par l'ancienne constitution de l'Eglise confirmée par les articles organiques de l'an X, véritable contrat, ainsi profondément modifié sans que l'Eglise ait été consultée.

A signaler en finissant un singulier article du décret, (article 32), qu'on voudrait pouvoir qualifier d'une façon polie. Il oblige les Conseils presbytéraux à déclarer, après avoir approuvé les comptes, *qu'il n'existe aucune recette du Conseil presbytéral autre que celles mentionnées au compte.* Il ne parait pas qu'une pareille déclaration ait jamais été demandée à un corps élu et délibérant. M. Cambon démontre qu'une pareille question ne peut être posée et qu'à plus forte raison il ne peut lui être répondu. M. Cambon a raison.

DE CLAUSONNE.

CHRONIQUE DU MOIS

Le lendemain d'un Synode. Un nuage. — M. *le* professeur *Bouvier.* Son langage théologique. — Courte réponse à la lettre de M. *Comte.*

Au mois de septembre dernier le Synode de l'*Union des églises libres* se réunissait à Orthez et était appelé à se prononcer

sur la crise théologique provoquée, il y a deux ans, au sein de ladite *Union*, par la thèse de M. le pasteur *L. Monod* sur le problème de l'autorité. Cette thèse, écrite avec talent, et soutenue avec éclat devant la Faculté de Paris, avait eu un grand retentissement. Elle battait en brèche la méthode autoritaire et était implicitement destructive de la confession de foi qui est à la base des Eglises de l'*Union*. M. *L. Monod* n'est pas seul, parait-il, au sein de ces Eglises, à professer des idées aussi subversives. Une scission allait-elle se produire ? et était-il réservé au Synode d'Orthez de la consommer ? Allait-on assister à une nouvelle démonstration par le fait de l'inaptitude de l'esprit protestant, même en ses représentants les plus conservateurs, à s'asservir à une formule dogmatique ? La scission ne s'est pas produite. L'*Union des églises libres* a été sauvée grâce au vote d'un ordre du jour qui maintient intactes, d'une part, les prétendues vérités inscrites dans la confession de foi, et, de l'autre, laisse à ses membres la liberté théologique de les nier. Je n'exagère rien. Cela est dit dans l'ordre du jour presque dans les mêmes termes que je viens d'employer. Il est évident qu'une scission, étant donné le petit nombre des églises de l'*Union* et des membres qui les constituent, eût été désastreuse au point de vue ecclésiastique ; mais la paix ainsi obtenue l'est-elle moins au point de vue de la conscience et du respect dû à la vérité ? Paix qui, par cela même, ne devait durer qu'un moment, juste le temps nécessaire au Synode pour épuiser les autres questions qu'il devait traiter, et, après cela, se séparer. Le lendemain, voici le spectacle auquel nous avons assisté : MM. *L. Monod* et *M. Hollard* tirant à eux l'ordre du jour, y trouvant la légitimité de divergences qui n'empêcheraient point, à les entendre, l'unité de foi et l'unité d'action ; MM. *Pozzy*, *Luigi* et *Krüger*, tout au contraire, prétendant que les divergences sont réduites par ce même ordre du jour. M. *Luigi* déclare bien haut, par exemple, que mettre en doute la déité du Christ, sa préexistence réelle et consciente, est une épouvantable erreur impliquant subversion du christianisme tout entier. Et il enregistre la soumission de M. *Monod*, faisant du pasteur de Lyon sa victime, d'une façon qui rappelle un peu celle du chat vis-à-vis de la souris. M. *Monod* avait dit à Orthez que son esprit *mal fait* était rebelle à toute espèce de formules. M. *Luigi* qui assure, lui, être fixé sur la divinité du Christ, et qui l'est sans doute également sur une foule d'autres mystères, prend telle quelle l'expression que j'ai soulignée et que M. *Monod* avait eu l'imprudence, par

ironie ou par humilité, peut-être bien par ironie et par humilité tout à la fois, de laisser tomber de ses lèvres : « Son esprit, a-t-il dit, est d'ailleurs rebelle à toute espèce de formules.... L'honorable pasteur ajoutait même les mots : — son esprit — « *mal fait* ». — Loin d'ériger son vague en théorie et de le proposer en exemple, M. *Monod* se le reproche en quelque sorte et s'en humilie alors que tant d'autres s'en glorifieraient. Or, quand on cherche la vérité dans cet esprit, tout en restant associé de cœur à ceux qui la professent, Dieu la fait obtenir ». — Je n'ai vu nulle part ailleurs parler à l'égard des choses de la foi un langage aussi hautain, ni triompher avec moins de générosité de ceux qu'on s'imagine avoir abattus. Cependant, parmi ceux que la thèse sur le problème de l'autorité avait amenés à Orthez avec des intentions belliqueuses, tous ne poussent pas aussi loin que M. *Luigi* l'absence de ménagement envers leurs adversaires. M. *Krüger* se contente de signaler un nuage qui subsiste à propos de la divinité essentielle et de la préexistence réelle du Sauveur. Cela, pour le moment, ne lui parait pas très grave ; et plus tard, s'il le fallait, il serait toujours temps, pour arrêter le mal, de renforcer la confession de foi. Un nuage, voilà donc ce qui reste du Synode d'Orthez. Ce nuage d'ici à la prochaine réunion s'épaissira-t-il ? se chargera-t-il d'électricité ? L'orage en sortira-t-il ? Soyons modestes dans nos espérances. Peut-être ce nuage, comme d'autres que nous avons vu se former sur notre horizon, se changera-t-il en une vaine fumée !

* * *

M. *Bouvier* est mort. Il est le cinquième qui disparaît, et un seul reste des professeurs que la génération d'étudiants à laquelle j'appartiens avait eus à la Faculté de Genève. M. *Sabatier* a écrit sur lui, dans le journal *Le Temps*, un article où les traits de cette belle physionomie de théologien et de philosophe ont été admirablement rendus. Nos journaux religieux hebdomadaires ont déjà rappelé tout ce que lui devait notre protestantisme français, et la *Vie chrétienne*, dont il a été le collaborateur, tiendra, sans doute, à lui consacrer à son tour une étude spéciale. Je voudrais seulement constater ici que nul plus que lui n'a poussé plus loin l'œuvre de notre affranchissement à l'égard des doctrines traditionnelles, et que rien ne serait moins exact que de voir en lui un des fondateurs d'une école nouvelle, dont on parle beaucoup sans qu'on sache au juste quels en sont les disciples, ni quel nom il faut leur donner,

et dont la principale ambition serait d'introduire subrepticement dans les vieilles outres le vin nouveau. Il suffit de rappeler la dernière publication de M. Bouvier : « *La Conscience moderne et la doctrine du péché* », pour qu'il soit fait justice d'une semblable erreur. Jamais critique plus radicale n'a été faite de cette doctrine telle qu'elle règne encore officiellement dans toutes les grandes églises chrétiennes, dans toutes nos confessions de foi protestantes, même dans la plupart de celles qui ont été faites dans les jeunes églises nées dans notre siècle. Et jamais non plus hardiesse plus grande n'a été mise à saisir la pensée du Maître en son fond essentiel et authentique. Qu'on lise seulement ces lignes prises parmi bien d'autres qui ne seraient pas moins caractéristiques : « .... En résumé, l'enseignement de Jésus, tout mêlé qu'il est d'éléments judaïques, imputables ou à un procédé de docteur populaire, ou à la mémoire prévenue de ses premiers auditeurs, nous paraît bien éloigné de la doctrine traditionnelle. A la vérité, on y trouve le mot de feu et de géhenne, de châtiment éternel, dans des passages dont la visée est autre, ou qu'il est impossible de prendre au pied de la lettre ; — mais on n'y trouve ni la déchéance totale de l'humanité, cette corruption qui aurait détruit en elle le filialité divine ; ni un Dieu offensé, courroucé, qui exigerait, pour venger son honneur ou sa loi, des hommes ou de leur Sauveur, une peine infinie ; ni ce préjugé qui impute une misère native, comme celle de l'aveugle-né, à je ne sais quel péché héréditaire ; ni moins encore l'empire définitif de Satan sur l'immense majorité de l'humanité. Et si nous regardons aux affirmations positives les plus originales de Jésus, à sa révélation propre, voici ce que nous y trouvons : — confiance en Dieu, donc aussi dans l'homme, demeuré fils de Dieu ; — le péché, une altération accidentelle et par conséquent corrigible de sa vraie nature ; — l'amour toujours et partout présent de Celui qu'il a appelé le Bon, visible déjà dans le beau symbolisme de la nature, mais éclatant dans la miséricorde et la tendresse prévenantes montrées aux pécheurs ; amour tel que, par sa vertu persuasive et régénératrice, il restaure enfin la vie divine. Voilà l'espérance évangélique qui recouvre toutes les taches, toutes les misères, et s'achève sur les lèvres du Crucifié dans ce double cri : « *Père, pardonne-leur* » ! « *Tout est accompli* » ! Serions-nous des hérétiques, quand, nous écartant de la tradition, nous revenons à la parole du Maître ? Ah ! le Christ ! Nous écoutons, sans doute,

avec une vénération reconnaissante les prophètes, les apôtres, puis les docteurs, en rapportant toutefois leur enseignement au sien, mais nous ne prétendons pas juger plus chrétiennement que le Christ et plus saintement que le Saint de Dieu....... ». C'est là un langage théologique, viril et sans fraude, et qui nous élève dans une région supérieure aux discussions scolastiques dans lesquelles s'agite stérilement encore la pensée chrétienne. Région de la vie où le cœur s'élargit, où l'âme respire ! Nous pouvons faire nos réserves sur telle ou telle des théories du regretté professeur. Ce qu'on ne saurait méconnaître, c'est son intelligence de notre démocratie, de ses aspirations légitimes, et son zèle à dissiper les obscurités et les confusions qui voilent à ses regards les vérités de l'Evangile. Il a été un semeur d'idées. Il a jeté la semence dans le sillon. Elle lèvera un jour, à moins que la suprême vanité ici-bas ne soit de se vouer aux causes belles et justes.

*
* *

Une courte réponse, pour terminer, à la lettre de M. *Comte* relative au paragraphe de ma dernière chronique consacré au *Congrès de Lausanne* contre la littérature licencieuse. Je reconnais le bien fondé de ses rectifications, et, comme il l'espérait lui-même, je suis heureux qu'il les ait faites. Mais il me saura gré, à son tour, de lui avoir fourni l'occasion de nous donner. quelques éclaircissements sur ce qui s'est passé à Lausanne. S'il se trouvait dans ce que j'en avais dit quelques inexactitudes, elles sont imputables aux comptes-rendus des journaux politiques où j'avais puisé mes renseignements ; et si, de ma propre initiative, je m'étais permis de qualifier de longue et copieuse dissertation le rapport du délégué allemand, c'est qu'il m'avait paru que la chose allait de soi quand il s'agissait d'un rapport rédigé de l'autre côté du Rhin. J'avais félicité mon excellent ami et ses collègues français de leur vigoureuse protestation à des appréciations injustes et déplacées. Aujourd'hui, je les félicite doublement d'avoir obtenu que le paragraphe qui les renfermait ne parût pas dans les *Actes* du *Congrès ;* mais cela, nous ne l'avons su que par la lettre de M. *Comte.* Quant à l'utilité du *Congrès* lui-même, je n'en suis pas encore, après cette lecture, complètement convaincu. Mais si à ma sympathie pour l'œuvre entreprise se mêle un grain de scepticisme, je n'en suis pas moins disposé à applaudir aux plus modestes succès qu'elle pourra remporter.

L.-A. Gervais.

NÉCROLOGIE

Chargé par la *Délégation libérale* [1] *des Eglises Réformées de France* de la représenter aux obsèques de M. le professeur *Bouvier*, M. le pasteur *J.-Emile Roberty* lit une lettre du président de la *Délégation*, M. le baron *F. de Schickler*, disant la part très grande que prennent au deuil de l'Eglise de Genève et de la famille *Bouvier* la *Délégation libérale* et les Eglises dont elle émane. A ce témoignage, M. *Roberty* croit pouvoir ajouter celui des Eglises synodales, bien qu'il n'en ait pas été chargé officiellement, et prononce alors les paroles suivantes :

« Après l'expression des regrets de l'Eglise Réformée de France tout entière, qu'il me soit permis, Messieurs et Frères, de dire quelques brèves paroles en mon nom personnel et au nom d'un certain nombre de pasteurs français qui, pour avoir subi l'influence de M. le professeur *Bouvier*, pour avoir été, pendant et après leurs études à la Faculté de Genève, conseillés et dirigés par lui, lui ont voué le plus reconnaissant amour et se sentent liés à lui par des liens indestructibles. Nous l'aimons en effet — l'amour est un éternel présent et nos relations avec lui n'ont pas cessé — non seulement parce qu'à notre arrivée à Genève il nous avait accueilli avec cette entraînante bonté que vous avez tous connue, parce qu'il nous avait ouvert son foyer charmant où, aidé par une admirable compagne, il nous recréait une famille, mais encore et surtout parce qu'il a été pour beaucoup d'entre nous un véritable révélateur.

» Sa pensée qu'on trouvait parfois vague et nuageuse nous est apparue comme une lumière.

» Sur nous pesait le dualisme de la philosophie classique ; nous nous débattions au milieu des antithèses célèbres de l'esprit et de la matière, du divin et de l'humain, du monde de la grâce et du monde de la nature. Mais *Aug. Bouvier* nous a fait entrevoir l'unité profonde de la *Vie*; il nous a montré dans le divin sur la terre, la perfection de l'humain ; dans le surnaturel, les manifestations peu connues ou mal connues de lois de la nature ; dans la grande doctrine calviniste de la toute-puissance de la grâce, l'attrait irrésistible de la beauté divine ; dans la

1. Nous donnons ici le discours prononcé aux obsèques du regretté *A. Bouvier* par M. *J.-E. Roberty*. Notre collaborateur et ami publiera plus tard une étude sur la personne et l'œuvre du professeur genevois.

personne de notre Frère et Sauveur Jésus-Christ, la vie divine personnifiée ici-bas, et Dieu venant en lui délivrer l'humanité perdue.

» Nous l'aimons parce que, dans une époque de critique et de science, il a sauvé notre vie religieuse ; parce qu'en nous présentant le christianisme comme étant essentiellement, de la part de l'homme, un persistant effort vers la communion avec Christ, il nous a pour jamais délivrés des angoisses du doute ; parce qu'en nous apprenant les limites et la nature de la raison humaine, il nous a mis en garde contre les écueils du rationnalisme et nous a permis de conserver intactes les expériences séculaires de la conscience chrétienne tout en proclamant les droits imprescriptibles de la pensée.

» Nous l'aimons parce que, grâce à son enseignement et à l'esprit qui se dégageait de son ardente personnalité, il a donné au Christ vivant et vrai un tel relief, il nous l'a fait saisir d'une telle étreinte qu'aucune puissance au monde, croyons-nous, malgré nos misères et nos péchés, ne pourra l'arracher de notre âme.

» Nous l'aimons enfin parce qu'il nous a appris à aimer, à nous supporter les uns les autres dans l'Eglise, parce qu'il a enlevé de nos mains les armes de la guerre......

» Si la plus belle récompense d'un fidèle enseignement chrétien est d'avoir illuminé les esprits des rayons d'en haut, et sauvé les âmes des attaques du doute, de leur avoir communiqué une paix intellectuelle absolue, ô maître chéri, cette récompense est la tienne.

» Ton œuvre sera continuée dans nos Eglises de langue française ; tu laisses derrière toi le rayonnement de ton esprit de miséricorde et de paix, de ton esprit de vérité, et cet esprit est appelé, après des défaites momentanées, aux plus glorieux triomphes parce qu'il est l'esprit de notre Maître à tous, de notre seul Maître, de Jésus-Christ.

» Reçois encore une fois, ami vénéré, l'hommage de notre inaltérable amour ».

BIBLIOGRAPHIE

DISTRIBUTION DES PRIX de l'Ecole communale de garçons (31, *rue du Sentier*), à Paris, (M. *Carlier*, directeur), et de l'Ecole communale de filles (Mme *Benard*, directrice), le vendredi 9 août 1889, présidée par M. *Georges Wickham*, adjoint au maire du IIe arrondissement de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique. Discours du président.

Je viens de passer quelques moments très agréables en lisant ce discours, à l'auteur duquel je fais mes excuses. Je l'avais oublié. M. G. Wickham parle aux enfants avec une rondeur pleine de bonhomie et une grande élévation. Si tous les discours de distributions de prix ressemblaient à celui-là !

L. TRIAL.

J. Boillat. LI MAZÉTIÉIRO. Troisième série. Famïo en doou. — Sansime et Couneïton. — Res n'es sacrat per un Raïoou. Nimes, Catelan, 1890.

Cette brochure renferme trois pièces en vers patois L'une est amusante, l'autre un peu risquée, et la troisième : *Famille en deuil*, pleine de sentiment et de véritable émotion. La douleur de quatre personnes, et surtout d'une mère auprès du berceau d'un petit enfant mort, est remarquablement rendue.

L. TRIAL.

LETTRE AMICALE AUX MALADES. Ecosse, Drummond's Tract dépôt.

C'est remarquablement imprimé avec des encres de diverses couleurs. C'est plein de bonnes intentions et de citations bibliques. Voilà tout le bien que j'en puis dire.

L. TRIAL.

LA COLONIE PROTESTANTE AGRICOLE ET INDUSTRIELLE DE SAINTE-FOY (DORDOGNE), par *Elie Loux*, pasteur. Extrait de la « *Revue du Cristianisme pratique* ». Le Vigan, 1892.

Encore une œuvre qui n'est ni assez connue ni assez appréciée. « Nos églises possèdent là un établissement d'éducation morale et correctionnelle admirablement approprié à ses fins; une situation exceptionnellement favorable, un personnel expérimenté et dévoué, des méthodes qui ont fait leurs preuves, et des résultats dans le passé qui sont la garantie des résultats à venir ». La proportion des récidivistes n'a jamais dépassé 5 °/₀; elle est même descendue à 3,6 °/₀, tandis qu'à Mettray elle est de 12 °/₀, et dans les colonies de l'Etat elle atteint parfois 60 °/₀. Ajoutons que le Comité directeur de la Colonie a refusé l'argent du pari mutuel! Que de titres à notre sympathie.... effective!

L. TRIAL.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ŒUVRE ÉVANGÉLIQUE DU QUARTIER SAINT-MARCEL à Paris. Fondée en 1847 (Ecoles, pensionnats, évangélisation, culte). Paris, Charles Noblet, 1892.

On ne peut lire sans intérêt ces pages pleines d'émouvants souvenirs. C'est bien ainsi qu'il faut agir. Porter l'Evangile dans les milieux en apparence les plus réfractaires et gagner les parents en s'occupant des enfants. De pareilles œuvres devraient se multiplier et réussir.

L. TRIAL.

Le Rédacteur-Gérant : L. TRIAL, pasteur.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER DEMI-VOLUME

BIBLIOGRAPHIE.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA *Vie Chrétienne*.

TIRAGES A PART.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

DE L'ATHÉISME CONTEMPORAIN

L'athéisme c'est, étymologiquement, l'état de l'homme sans Dieu. Il me paraît inexact et incomplet de traduire athéisme, ainsi que le fait Littré, par : *opinion des athées.* M. Rabier, dans un article de l'encyclopédie Lichtenberger, auquel j'ai fait plus d'un emprunt en composant la première partie de ce travail, dit mieux qu'être athée, c'est être sans Dieu. D'où il suit que l'on a pu considérer plusieurs sortes d'athéisme.

Des voyageurs et des géographes et, à leur suite, des philosophes, prétendent qu'il existe des hommes ou des peuples athées en ce sens que l'idée de Dieu serait absente de leur intelligence. L'existence de cet athéisme d'ignorance est contestable en principe et en fait. En principe, et pour ne pas nous en tenir sans examen à la définition de M. de Quatrefages, de cet « animal moral et religieux », s'il n'est pas vraisemblable que l'homme arrive du premier coup ni même que tous les hommes parviennent peu à peu d'eux-mêmes à la croyance en un seul Dieu, il ne l'est pas davantage que le bimane anthropoïde primitif ni le Fuégien qui sans doute lui est demeuré à peu près semblable, alors que son attention s'éveille aux phénomènes extérieurs, les conçoive autrement que sur le type de la seule force qu'il connaisse, c'est-à-dire de lui-même. L'homme est donc spontanément et nécessairement polythéiste. Auguste Comte le reconnaît en plaçant au point de départ du développement intellectuel de l'humanité ce qu'il appelle « la période théologique ». D'autre part, et malgré les observations de quelques explorateurs qui n'ont pas su observer, la thèse chère à Voltaire, que l'on ne manque pas de retrouver au début ou sur le chemin de toute bonne erreur historique, n'est pas mieux traitée par la géographie, l'histoire et l'anthropologie préhistorique, et nous pouvons, sinon nier l'athéisme d'ignorance, — car

pour se prononcer d'une façon absolue il faudrait, dans l'espace et le temps, une connaissance plus adéquate de l'humanité que nous n'en pouvons acquérir, — du moins affirmer qu'il n'en est pas d'exemple scientifiquement constaté et que tout concourt à en faire rejeter l'hypothèse.

Il n'en va pas de même si de cet athéisme qui ignore et qui s'ignore nous venons à son contraire, à l'athéisme conscient et qui s'affirme, à l'athéisme spéculatif. Celui-là existe. Du moins il le semble, puisqu'il affirme exister. Je ferai cependant observer dès maintenant ceci : c'est qu'il n'y a pas, à proprement parler, de système athéistique, s'il y a des systèmes athées; je veux dire qu'en admettant que tel système philosophique soit amené logiquement à conclure à l'athéisme, il n'en est pas dont l'athéisme soit l'essence, la base, la raison d'être. Le fait évident d'ailleurs que l'athéisme n'étant qu'une négation, ne peut pas faire la matière d'une doctrine, ne suffit pas à donner la raison de l'absence, en l'histoire des idées, d'un athéisme systématisé; car il ne serait pas difficile, à qui parcourrait cette histoire, de relever des systèmes qui n'ont été édifiés que pour et sur une négation. Je ne nie donc pas qu'il puisse se constituer un semblable système dont au moins le but manifeste et avoué serait la suppression de l'idée de Dieu, je constate seulement en passant que jusqu'à ce jour on n'en a point vu. — Il ne manque pas cependant, non pas seulement d'écoles philosophiques, mais de philosophes surtout qui ont encouru, sinon mérité, la qualification d'athées. Nous rencontrons parmi eux Socrate, Descartes, Pascal, Malebranche, Spinoza, Hegel, et c'est un motif déjà d'imposer une quarantaine à la grave accusation d'athéisme portée contre tant de penseurs, soit à la légère, soit au mépris même de la logique et de l'évidence; et de ce qu'on est l'athée de quelqu'un, il ne s'en suit nullement que l'on soit athée au sens absolu du mot. Il n'en est pas moins vrai que dans le champ de la philosophie l'on trouve des athées de l'espèce qui nous occupe, qui croient pouvoir ou devoir conclure de leur conception du monde à l'inutilité ou à l'impossibilité de l'existence de Dieu; et

c'est le lieu d'examiner si leurs doctrines conduisent nécessairement à l'athéisme.

Ni le *scepticisme* ni le *positivisme* ne sont doctrines nécessairement athées. Le premier se renierait soi-même en niant Dieu aussi bien qu'en l'affirmant. Le second aboutirait encore à une contradiction en posant la question de la cause première et, qui plus est, en proposant une solution de cette question, alors qu'en principe il se refuse à admettre que cette question soit une question ouverte.

Pour être athée, il faudrait que le *sensualisme* ajoutât à son affirmation constitutive : que la connaissance humaine vient des sens et que tout ce que l'homme connaît est matériel et sensible, cette autre affirmation évidemment téméraire : que la connaissance humaine est mesure de la réalité.

« Le *panthéisme* est-il une doctrine athée ? Non, s'il s'agit du vrai panthéisme, du seul qui ait droit de porter ce nom. De même, en effet, qu'il ne faut pas appeler panthéisme cet idéalisme radical ou théisme absolu qui supprime le fini, il ne faut pas non plus que cette qualification soit usurpée par le naturalisme pour qui l'infini est, non pas le principe éternel dont tous les êtres périssables sont les modes ou les émanations, mais l'ensemble de ces êtres même. Cette doctrine est bien véritablement athée, mais son vrai nom c'est celui de matérialisme. Le panthéisme est la doctrine qui, reconnaissant à la fois l'existence de l'infini affirmé par la raison et du fini attesté par l'expérience, prétend résoudre les difficultés qui résultent de leur coexistence en faisant de ces deux termes les deux faces, les deux états, les deux moments d'une seule et même réalité. Par là, à coup sûr, la notion de Dieu est singulièrement altérée. Tantôt, c'est la liberté divine qui est supprimée ; tantôt, c'est la personnalité qui se trouve compromise ; parfois même, c'est l'existence actuelle de Dieu qui est méconnue : car, si dans la plupart des systèmes panthéistes, le monde découle de Dieu par voie d'émanation, selon d'autres, c'est Dieu au contraire qui se trouve en puissance dans le monde et c'est la réalisation graduelle de Dieu qui s'opère

par les progrès nécessaires et continus de l'univers. Mais, quelque graves que soient les conséquences de ces systèmes, on ne peut pas dire cependant que Dieu en soit complètement absent, puisque c'est son action partout présente qui fait l'histoire du monde, puisque c'est par lui ou pour lui que tout s'accomplit, puisque c'est lui qui, comme cause efficiente ou comme cause finale, est le moteur universel »[1].

Et le *matérialisme* enfin est-il une doctrine nécessairement athée, lui qui « affirmant l'existence du monde, affirme, en même temps, que pour expliquer le monde il est inutile de recourir à Dieu ? Il est vrai que les Epicuriens admettaient des dieux. Mais ces dieux, relégués hors du monde dans une éternelle inaction, qui ne voit que leur unique raison d'être, dans le système, c'était de protéger les épicuriens contre les haines de la foule? Quant au matérialisme moderne, n'ayant plus à redouter l'intolérance, il n'a plus besoin de ces précautions; il tire donc hardiment les conséquences de ses principes et déclare sans détour que Dieu étant inutile, il est inutile d'admettre un Dieu. A la rigueur, on pourrait contester au matérialisme même le droit de se dire athée. Le matérialisme prétend expliquer les choses en se passant de Dieu; mais ces explications supposent presque toujours la nécessité, l'éternité, l'infinité du monde. Or, ce monde ainsi conçu diffère-t-il beaucoup de la substance absolue des théistes ? et n'a-t-on pas eu raison de dire que les atomes d'Epicure sont autant d'absolus distincts et indépendants, autant de dieux auxquels on ôte seulement la pensée ? Ainsi, de même que le matérialisme, tout en niant l'âme au profit de la matière, se trouve réduit cependant, pour donner de cette matière une notion positive, à emprunter à l'âme quelqu'un de ses états, quelqu'un de ses attributs, attendu que nous ne connaissons pas la matière en elle-même, mais seulement par nos propres modifications : de même le matérialisme, tout en niant Dieu au profit du monde, ne peut cependant

1. *Encyclopédie Lichtenberger*, t. I, p. 683.

concevoir l'existence de ce monde qu'en lui accordant certains attributs, certaines perfections, qui semblent le propre de l'être absolument parfait » [1].

Aucun système philosophique, parmi les plus défavorables en apparence à l'idée de Dieu, n'est donc autorisé à conclure rigoureusement, logiquement, à l'athéisme. L'athéisme peut coexister avec le matérialisme, par exemple; en réalité, il coexiste le plus souvent avec lui; mais ce que je voulais faire voir, c'est qu'il n'est pas impliqué en lui ni démontré par lui. Il n'en sort pas : il s'y ajoute. — L'on affecte aujourd'hui de dédaigner les preuves classiques de l'existence de Dieu; — or, telle d'entre elles, pour ne pas parler de la preuve morale qui n'est pas à proprement parler une preuve, celle entre autres qui s'appuie sur la finalité n'est pas sans valeur; — il ne faut pas oublier pourtant que s'il est difficile, disons impossible, de prouver que Dieu existe, il ne l'est pas moins ou il l'est davantage de prouver qu'il n'existe pas, dès que l'on essaie de parvenir à une conception rationnelle du monde, de ses origines et de sa fin; encore ne fais-je pas intervenir ici l'élément éthique dont j'aurai assez à parler tout à l'heure. — Il reste cependant que, faute de systèmes légitimement athéistiques, les systèmes philosophiques ne manquent pas, ni surtout les philosophes qui se proclament athées; et s'ils ne sont pas conduits rationnellement à ce qui est, non une conclusion logique d'un système, mais tout simplement une profession personnelle de foi négative, il faut voir si ce qui les y amène, ce n'est pas autre chose que des raisons rationnelles. A vrai dire, ces raisons mêmes ne leur font pas défaut ou du moins les raisonnements qui prouvent, à leur dire, l'inutilité ou l'impossibilité de Dieu; pour être complet, il s'agirait d'en faire la critique et de réfuter l'athéisme d'école; mais il me paraît inutile de reproduire une discussion qui traîne dans tous les manuels de philosophie et n'aurait en somme aucun intérêt d'actualité. Pour serrer de plus près que je n'ai fait jusqu'à présent ce que je con-

1. *Encyclopédie Lichtenberger*, t. I, p. 684.

sidère comme mon sujet, je voudrais plutôt laisser de côté les manifestations anciennes ou récentes de l'athéisme proprement dit et examiner les formes que revêt ce que l'on appelle aujourd'hui de ce nom. Cela reviendra à peu près à reconnaitre l'état religieux et moral de la société contemporaine. Car nous y trouverions difficilement, je crois, et à titre d'exception seulement, ce que j'appellerai l'athéisme idéal à opposer à l'idéal théisme; mais l'étude des nuances qui vont de l'un à l'autre nous permettra de définir et de nommer peut-être plus exactement un mal que notre tâche, à nous chrétiens, est de combattre autour de nous..... et en nous.

Et le premier caractère de ce que des chrétiens intransigeants, protestants ou catholiques, appellent d'une façon absolue et un peu bien simpliste : l'athéisme, alors qu'ils parlent de ses progrès et de ses ravages, c'est précisément de n'être pas absolu ou, pour mieux dire, de n'être pas de l'athéisme. Et si l'on en juge par ses manifestations, on ne le voit guère, dans la pratique, se traduire par une négation radicale de la divinité, mais surtout par l'hostilité manifestée par bon nombre de nos contemporains contre les formes religieuses. L'on conviendra que ce n'est pas tout à fait ou même que ce n'est pas du tout la même chose. Je prends un exemple : il est de règle, en ce moment, dans le monde des évêques, d'accuser d'athéisme la franc-maçonnerie. Je ne veux pas ici me faire l'avocat d'une association dont l'utilité me paraît au moins contestable; mais s'il est vrai que pour y être admis il n'est plus nécessaire d'affirmer sa foi au Grand Architecte de l'univers, si beaucoup de francs-maçons répudient toute attache avec toute église, si quelques-uns revendiquent hautement la qualification d'athées, l'on en connaît aussi qui croient en Dieu ; et je ne sais pas dans quelle proportion ils peuvent être, mais il en est qui sont chrétiens, non pas à la manière des évêques, ni de tels de nos frères protestants, ni même tous à la nôtre peut-être, mais je dis qu'ils sont chrétiens pourtant, car ils se disent chrétiens ; et cela suffit alors qu'ils

l'affirment en principe et ne le démentent pas par leurs actes. Il est en tout cas parfaitement injuste d'accuser d'athéisme en bloc la franc-maçonnerie, pour l'athéisme déclaré de quelques-uns de ses membres ou pour les sentiments malveillants dont un plus grand nombre est animé à l'égard du catholicisme ou de tout autre religion chrétienne.

Ce que j'en dis n'est pas pour suivre la mode, dès lors qu'il est question d'athéisme, de parler des francs-maçons; c'est que leur cas me paraît être, en raccourci et avec des différences de degrés, le cas de la société moderne tout entière, dont ils font partie, à la tête de laquelle ils ne sont pas, quoiqu'en pense ou en dise le clergé catholique, que par suite ils ne dirigent ni n'inspirent, du moins directement, alors qu'il s'agit de religion ou de croyance. A lire les journaux, les revues et les livres, à écouter les conversations, les discours des hommes politiques, à noter les faits, ce qui frappe, ce n'est pas, sinon à l'état sporadique et à titre de manifestations sans écho, ce n'est pas, encore un coup, une incrédulité radicale; c'est l'hostilité contre la religion; et l'hostilité de la masse? non pas! — la masse est demeurée fidèle, au moins en apparence, aux formes religieuses d'autrefois, — mais encore de quelques-uns, et ici, non pas des meilleurs sans doute, mais des meneurs, cela est certain. — Et une question se pose, en passant: alors même qu'une minorité remuante et habile réussirait à entraîner à sa suite la majorité dans la voie de l'irréligion, serait-ce un motif de désespérer à jamais même des formes religieuses actuelles plus ou moins transformées et amendées? A défaut d'autres raisons de reprendre ou de garder confiance, n'y a-t-il pas au moins des précédents historiques propres à nous rassurer? La société chrétienne n'a-t-elle pas traversé des crises religieuses analogues à la crise actuelle ou pires? Y a-t-il aujourd'hui chez les penseurs et les écrivains autant d'incrédulité ou seulement de scepticisme, et dans le peuple autant de haine du clergé régulier, de mépris du séculier, qu'à la veille de la Réforme? et il ne faut pas oublier que si la Réforme fut

ou voulut être, comme son nom très exact l'indique, une réforme et non une révolution religieuse, elle fut aussi et surtout un réveil religieux. Et plus près de nous, au XVIIIe siècle, après Voltaire et l'Encyclopédie et le culte de la Raison, n'avait-on pas lieu, plus encore qu'aujourd'hui, de tout craindre pour l'avenir du christianisme? Mais laissons de côté le passé et revenons à considérer l'état de choses actuel. — Et d'abord, à quoi tient l'irréligion d'aujourd'hui? Ce serait, je pense, se méprendre étrangement que d'y voir l'effet d'une conviction raisonnée et, pour le grand nombre, le produit de la réflexion. Mais, à la supposer consciente chez tous, à la reconnaître consciente chez quelques-uns, quels sont donc ses motifs? Il y entre de tout un peu et surtout peut-être des considérations où la religion elle-même n'est pour rien. Je veux bien, pour ce qui concerne le catholicisme, par exemple, — et j'en dirais autant de toutes les orthodoxies, du protestantisme luthérien en Allemagne, de l'anglicanisme dans le Royaume-Uni, du catholicisme oriental en Russie, — je veux bien que le dogme y soit devenu trop touffu, contradictoire en lui-même, en désaccord évident, sur plus d'un point, avec la science et la moyenne de la pensée modernes, que la chûte d'un dogme ait entraîné la chûte des autres et à juste titre, tout étant étroitement lié dans les théologies systématiques; et l'Eglise ayant pour devise: « Tout ou rien! », tout n'étant plus généralement acceptable, elle ne peut pas s'étonner qu'on lui ait répondu: rien! — Je veux aussi qu'en un temps de pensée affranchie où l'individualisme, l'infinie variété des hommes se fait jour, la prétention devienne inacceptable d'imposer, — je ne dis pas même par la force, mais par un moyen quelconque, — à tant d'êtres divers, un corps de doctrine uniforme et non point simple et tiré des entrailles profondes de l'humanité, mais plutôt extérieur, arbitrairement bâti par des savants, des mathématiciens ou des fantaisistes religieux. — Je veux surtout que le fanatisme, l'intolérance, la superstition subis plus qu'encouragés par le haut clergé, mais entretenus par le bas clergé et bienvenus de la foule, à qui toutes les crédu-

lités et les plus grossières, et l'adhésion à un surnaturel de bas étage, à toute la sorcellerie chrétienne et païenne au besoin, sont encore et pour longtemps sans doute familières, je veux que toutes ces exagérations, ces maladies, ces impuretés de la foi aient provoqué le dégoût de plusieurs. — Mais il y a une autre cause plus profonde à la faillite de la religion. Si l'on se souvient de ce que fut l'Eglise autrefois, si l'on considère ce qu'elle est devenue, en ses rapports avec le pouvoir séculier, on découvrira le grief capital contre elle du monde moderne. Qu'elle ait tâché constamment, en effet, et presque dès le début, de dominer l'autorité civile, cela n'est pas contestable, et le contraire serait en contradiction avec son principe même qui est la théocratie; mais si, d'abord, et pendant des siècles, et au moyen-âge même, s'inspirant au moins sur ce point de l'esprit du Maître, elle usa de son influence en faveur des humbles contre les grands; si, malgré bien des erreurs et des crimes où l'entraîna ce qu'elle croyait être son intérêt spirituel, où son intérêt temporel avait moins de part, — car opprimée, elle prenait encore en main la cause des opprimés, — elle fut alors, en somme, un instrument de justice et d'affranchissement, elle devint plus tard, tout à rebours, soit dominant la puissance séculière, soit associée à elle, soit à sa remorque, le plus formidable outil de tyrannie qui fut jamais. Cette méconnaissance de son rôle traditionnel et de son devoir n'apparut jamais plus évidente qu'en ce siècle-ci, puisque alors que la forme de l'Etat était contestée, la lutte s'engageant entre le gouvernement personnel et le gouvernement de tous et, pour appeler les choses par leur nom, entre l'autocratie et la république, ou tout au moins la monarchie constitutionnelle, l'Eglise ne manqua jamais de prendre parti pour le despotisme contre la liberté, et s'accommodant de toutes les dynasties et de tous les gouvernements, toujours assez légitimes à ses yeux s'ils détenaient le pouvoir et s'ils savaient le conserver, et les abandonnant sans scrupule pour passer à d'autres dès que le pouvoir les abandonnait, et ne les critiquant ou ne les combattant parfois que dans

la mesure où ils faisaient des concessions à la liberté. Cela, c'est l'histoire du catholicisme français et, en quelque mesure, l'histoire du catholicisme dans les pays voisins. Quoi d'étonnant, dès lors, que tout ce qui avait lutté pour la liberté ait répété le mot célèbre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi » ! et, par une confusion déplorable et inévitable surtout, ait englobé dans sa rancune ce que l'Eglise aurait dû être avec ce qu'elle était et la religion avec ses prêtres et non seulement la leur, mais toute religion, la nôtre aussi qui, en France, pourtant, n'y pouvait mais, le mot même de religion devenant en apparence synonyme d'oppression.

La preuve que c'est bien à cette erreur capitale de l'Eglise, à cet oubli de la parole du Maître : « *Mon royaume n'est pas de ce monde* », à ce pouvoir spirituel absolument respectable, assez mal inspiré pour tâcher de devenir une puissance temporelle, la meilleure preuve que c'est bien à cela qu'il faut attribuer l'hostilité que rencontre la religion, c'est la manière même dont cette hostilité se manifeste. Quel est, en effet, le but avoué de la campagne menée contre les églises par quelques hommes politiques ? Est-ce la suppression de ces églises et des religions qu'elles représentent ? Que tel soit le secret désir et la noble espérance de plus d'un libre penseur militant, je n'aurai garde de le nier ; mais ce ne sont là, et chez quelques-uns seulement, que des idées de derrière la tête et le soin même qu'ils prennent de les dissimuler en s'attaquant aux églises tout en affirmant leur respect pour la religion, montre de reste que ces idées radicales ne sont pas mûres et ne risquent point d'agréer encore à la foule. Et nous voyons, en effet, que ce que l'on poursuit aujourd'hui, ce n'est pas l'extinction de la religion, c'est la séparation des églises et de l'Etat, et, en attendant qu'on l'obtienne, — et je n'ai pas ici à examiner si l'on a chance de l'obtenir ni même s'il est juste ni prudent, soit pour l'Etat, soit pour les églises, de la demander, — c'est la séparation de corps en attendant la séparation de biens, c'est un « modus vivendi » provisoire dont la formule est : l'Eglise chez elle

et l'Etat chez lui »; et, en présence des empiètements accomplis, essayés ou prémédités d'une religion qui n'a pas su se tenir à sa place et a mérité d'être rappelée à l'ordre, c'est la laïcisation mal conduite, je le crois, mais nécessaire et progressive et bientôt totale des services publics. Et de ce mouvement très sensible chez nous, il serait aisé de trouver l'analogue à peu près partout, au sein des populations chrétiennes les plus religieuses qui soient encore, dans l'impopularité croissante des églises établies, des religions d'état, de l'Anglicanisme et de cette orthodoxie grecque, rongée par les sectes, qui compte officiellement plus de cent millions de fidèles, mais n'en possède pas vingt millions en réalité et en aurait moins encore si l'appui de l'Etat venait à lui manquer.

Voilà, je crois, à quoi se ramène cet athéisme formel dont gémissent nos évêques et dont le vrai nom n'est pas athéisme mais irréligion, ou, plus exactement, en recourant à un terme barbare, anticléricalisme. Ce n'est donc pas la génération contemporaine oubliant ou reniant le Divin, qu'à travers tant d'erreurs et de siècles et sous mille formes diverses, les générations précédentes ont poursuivi et adoré; et il ne serait pas malaisé de montrer au contraire que, dans son avant-garde et sa minorité pensante, l'humanité s'élève à une conception de jour en jour plus pure de ce Dieu que quelques ignorants, quelques orgueilleux et quelques fous sont seuls à nier, quitte à se réfugier auprès de ses prêtres les moins dignes à l'heure où ils se sentent appelés à compter avec lui. Ce n'est pas la quantité de foi diminuée, mais, tout au plus et partiellement et momentanément, détournée de son objet. Ce n'est pas même, pour employer un autre barbarisme, la déchristianisation du siècle, car il serait facile de montrer notre civilisation, nos mémoires, notre langue, notre manière de juger et de penser, tout imprégnées de christianisme. C'est seulement une ou plusieurs églises chrétiennes amoindries, pour s'être opposées au progrès de la conscience et de la pensée contemporaines, et ne renonçant pas à la lutte et, pour ce qui est du catholicisme en particulier, dirigé par un prélat

plus intelligent et plus habile que ses prédécesseurs, changeant tout à coup de tactique, se modernisant, se libéralisant à la surface, mais marchant toujours au même but qui est la domination des âmes et, afin de l'atteindre, ne visant plus directement au pouvoir pour dominer les foules, mais s'efforçant de séduire les foules pour se ressaisir du pouvoir. Les succès croissants de l'Eglise dans le domaine de l'enseignement primaire et secondaire, et jusque dans l'enseignement supérieur, et nos grandes écoles et les carrières libérales envahies par les élèves du clergé, n'est-ce pas déjà la consécration de ce changement de front et de ce retour offensif de l'Eglise Romaine? et n'est-il pas à prévoir que, dans un avenir prochain, et par une de ces réactions dont l'histoire offre plus d'un exemple, ce n'est plus l'athéisme prétendu ni l'irréligion qu'il faudra combattre, mais le cléricalisme renouvelé, rajeuni et plus puissant que jamais?

Aussi bien, dans l'un et l'autre cas, notre attitude sera la même et ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle était hier. Que nous nous trouvions en face de ceux qui sont ou se croient incrédules, ou de ceux qui pèchent par excès de crédulité et tendent au matérialisme religieux, nous ferons connaître par notre parole et respecter dans nos personnes le spiritualisme chrétien, la religion du Dieu esprit et vérité que la conscience réclame et que Jésus a proclamé. Si j'ai envisagé la situation présente au point de vue proprement religieux, en tâchant de faire voir la position prise par la société moderne à l'égard de la religion, ce n'est pas que j'aie des conclusions à tirer, au moins en ce qui concerne les seules croyances, si ce n'est celles fort brèves que je viens d'énoncer. Nous n'avons point ici de conseils à donner, par la simple raison que ceux qui les pourraient suivre ne nous les demandent pas. Il semble en effet que, dans notre pays et dans tous les pays catholiques, c'est un catholicisme réformé qui aurait le plus de chances, je ne dis pas de faire triompher désormais la vérité religieuse absolue, mais de préparer sa victoire en réconciliant la société civile avec la religion, en lui ren-

dant des habitudes religieuses et en préparant ainsi de plus réelles réformes. Mais qui oserait prédire une réforme du catholicisme où, pour notre part, nous ne pouvons rien? Qui oserait affirmer d'ailleurs que notre protestantisme soit à la veille de pouvoir se substituer en France à l'Eglise romaine? Toutefois, ce qui semble impossible maintenant peut devenir facile avant longtemps et nous devons être prêts à tout. Il ne m'a pas paru inutile du moins d'établir qu'il n'y a pas entre hier et aujourd'hui de différence essentielle, que la crise que nous traversons est plutôt ecclésiastique que religieuse et plutôt politique qu'ecclésiastique, et que si l'examen de l'état de choses actuel n'autorise pas d'immédiates espérances, il en ressort cependant qu'il y aurait absurdité autant que lâcheté, pour les blasphèmes de quelques-uns, proférés moins contre Dieu que contre des œuvres humaines, à désespérer de l'avenir religieux.

Ces blasphèmes ne sont pas ce qui m'effraie, alors même que Dieu en est l'objet; l'on en a vu qui se tournaient en oraisons, et le mysticisme fleurit parfois sur le terreau du nihilisme; le tout est peu estimable; à l'analyse, on y trouverait du dilettantisme, des attitudes, des habiletés, une veine littéraire mise en exploitation ou un essai de ligne politique, mais un minimum de convictions. Il n'y aurait pas de plus redoutable symptôme d'irréligion, que je ne vois pas, en vérité, pourquoi l'on s'en inquiéterait. Mais s'ils sont assez rares et négligeables cet athéisme spéculatif et même cette irréligion systématique dont je viens de parler, je n'en puis dire autant d'une autre forme de l'athéisme que j'appellerai l'athéisme pratique. L'athéisme, en effet, si l'on en accepte la définition que j'ai donnée en commençant, ne comprend pas seulement l'ignorance ou la négation de la divinité, mais son oubli aussi, plus ou moins entier, plus ou moins constant, et je ne crois guère à celles-là, mais je suis bien obligé de reconnaître l'existence de celui-ci.

Si la haine de telle religion déterminée n'est pas nécessairement de l'athéisme ni même de l'irréligion, car la

conséquence serait que les polémistes protestants seraient irréligieux ou athées, pour s'attaquer à la religion catholique, il me paraît que l'indifférence en matière de religion implique presque forcément l'indifférence à l'endroit de Dieu. Puisque bien petit est le nombre des hommes capables de se faire à eux-mêmes leur religion, et puisqu'il est très grand, au contraire, le nombre de ceux qui se désaffectionnent de la religion où ils sont nés, où ils ont été élevés, puisque d'ailleurs il n'y a pas de réalité sans apparence, lorsque tant de gens négligent les formes coutumières de la piété et du culte, l'assiduité aux offices, la communion, le culte de famille et la prière solitaire, on peut bien dire qu'en même temps que la piété c'est Dieu lui-même qui est absent de leurs mémoires et de leurs cœurs. Le zèle attiédi de ceux-là qui n'ont point rompu encore avec les églises est déjà un douloureux présage de cette absence de Dieu de la vie de chaque jour. Cependant, il ne faut rien mettre au pis et tâcher de voir les choses comme elles sont.

Les mêmes causes transitoires qui ont produit l'irréligion proprement dite, la guerre à l'Eglise ou aux églises, peuvent bien, alors que les tempéraments humains diffèrent où ces causes agissent, avoir produit des effets différents, et ce que l'on voit haine déclarée chez les uns, n'est que détachement chez d'autres; or, les causes venant à disparaître, ainsi que nous l'avons prévu tout à l'heure, que restera-t-il de leurs divers effets? La piété n'est-elle pas aussi, comme tous les sentiments et les coutumes des hommes, soumise aux lois de la mode et de l'entraînement? Ceux dont l'expérience pastorale est grande, n'ont-ils pas constaté que l'exemple de quelque personnalité en vue de la ville ou du village où ils exercent leur ministère est, pour une bonne part, dans l'interdit dont notre culte semble frappé? Pour ramener beaucoup de nos paroissiens dans nos temples, il suffirait peut-être d'en attirer quelques-uns. Et si les offices catholiques sont plus suivis que les nôtres, n'est-ce pas que l'élite de la société catholique a conservé plus que celle de la société protestante les de-

hors au moins de la piété? Mais ceci est manifeste : la religion a perdu de son action. Dieu qui était partout autrefois, représenté par ceux qui se donnaient pour ses prêtres et les intermédiaires obligés entre l'homme et lui, ou par ce qui était considéré par d'autres comme sa parole, ou par l'Esprit Saint que quelques-uns sentaient besogner en eux, Dieu, dont on interprétait parfois les ordres d'étrange sorte, mais qui, par peur, par superstition souvent et non pas toujours par religion vraie, sans doute, était consulté, écouté, obéi de nos pères, Dieu paraît absent de la vie moderne; et c'est là un athéisme de fait plus dangereux que l'athéisme théorique, parce que, tendant au même résultat, il est à peine conscient et, partant, plus malaisé à saisir et à combattre.

Il n'est pas de signe plus certain et de l'existence de cet athéisme et de ses conséquences redoutables que la démoralisation de notre temps, et je renonce à le rechercher dans l'affaissement problématique encore à mes yeux ou dans le déplacement de la croyance, pour le montrer dans la déchéance de la vie morale.

Il est à peine besoin, n'est-ce pas? de rappeler en passant le lien étroit et nécessaire qui rattache la morale, — je ne dis pas précisément à la religion, de peur de paraître la faire dépendre de l'une des religions actuellement pratiquées, — mais du moins à la notion du Divin. La morale indépendante ne compte plus que de rares partisans et la tentative faite naguère pour constituer une morale sans obligation ni sanction, n'a abouti qu'à la composition d'un livre éloquent et poétique dont la valeur philosophique est au moins discutable. En dehors de la morale considérée comme divine, de la loi morale entendue comme la loi de Dieu, il ne reste que la morale de l'intérêt, c'est-à-dire tout autre chose que la morale, si ce n'est pas exactement le contraire; et pour notre part nous ne saurions concevoir une morale qu'en tant que révélée à nous par le sentiment de l'obligation et comportant Dieu comme principe et comme fin. Il en résulte donc que tout affaiblissement de la loi morale est conséquence ou cause, mais inséparable

en tout cas d'un affaiblissement de l'idée de Dieu, et que l'immoralité radicale, malgré les affirmations et les illusions de ceux qui se prétendent et se croient religieux dans les pires déportements, ne saurait aller, si notre conception de la morale est juste, sans le radical athéisme.

Or, il est évident que, pris dans son ensemble, notre siècle n'est rien moins qu'un siècle moral et, à ce titre, je crois que l'on est en droit de parler de son athéisme. Pourtant ce serait être bien superficiel que de se contenter de maudire la corruption présente en l'opposant à la pureté des mœurs du vieux temps, sans se rendre compte exactement en quoi l'une et l'autre consistent. Est-ce à dire qu'il se commet aujourd'hui plus de crimes, plus de délits ou, pour ne pas s'en tenir à la terminologie juridique, plus d'actions immorales qu'autrefois? Sans doute, le bilan serait difficile à établir. Mais je crois, au contraire, non seulement parce qu'il faut et parce que je veux le croire, mais parce que cela me paraît résulter des faits impartialement appréciés, que, de même qu'il a progressé dans le domaine scientifique, le monde a également progressé dans le domaine moral. Je n'ai pas à en faire ici la preuve et je puis me dispenser, je pense, de réfuter le paradoxe qui consisterait à soutenir qu'une société ou l'esclavage est devenu impossible, n'est pas en progrès moral sur une société ou l'esclavage existait. Si cependant il n'est que trop permis de parler de l'immoralité, non pas seulement absolue, mais relative du temps présent et d'en tirer les conclusions que j'en tire, qu'est-ce donc que cette immoralité? — Il est un exemple qui a beaucoup servi : l'on a dit que le XVIIe siècle fut un siècle moral, plus moral du moins que celui qui l'a précédé et celui qui l'a suivi. Serait-ce qu'il a manqué de traits fameux de scandale et d'immoralité? Non; mais c'est que l'on y comprenait qu'il fallait se garder d'adoucir les rigueurs de la règle qui condamnait ces scandales et cette immoralité et, en s'y laissant aller, qu'il importait que l'habitude ne se perdît pas de les nommer de leur vrai nom. Et, pour parler comme M. Brunetière, « c'est ce qui mesure la moralité d'un

peuple ou d'une époque : les noms qu'ils imposent aux vices qui sont ceux de l'humaine nature, et le souci qu'ils témoignent de ne pas diminuer la honte ou l'horreur qui s'y attachent ». — Et voilà bien, je crois, le nœud de la question : et s'il est vrai de dire que notre siècle est immoral, c'est moins parce qu'il fait le mal, — il ne l'a pas inventé, l'a-t-il empiré? — que parce qu'il a perdu l'habitude de l'appeler de son nom. On connaît son attitude en présence des excès inouis de la littérature obscène. Je dis que ces excès sont inouis, non parce que les mauvais livres et les mauvais journaux se vendent à plus d'exemplaires qu'autrefois; j'estime que leur succès de vente ne tient pas seulement à des causes profondes, à celle-ci entre autres qu'ils sont plus dignes de la génération d'aujourd'hui que des générations d'hier, mais plutôt à des causes secondaires, à leur prix modique d'abord, et à ce fait que jadis on ne lisait pas, surtout parce que l'on ne savait pas lire, tandis que tout le monde sait lire maintenant. Mais ce qui fait le scandale de ce succès, c'est que, si petit qu'il fût naguère, il était réprouvé des gens de bien et réprimé par les pouvoirs publics, — sous le Régent et Louis XV on mettait à la Bastille les auteurs libertins, — et si grand qu'il soit maintenant, il n'a plus contre lui l'opinion; c'est à croire qu'il a pour lui presque les tribunaux et au moins le parquet. Et quand d'honnêtes gens indignés prennent l'initiative des poursuites et contraignent la magistrature à sévir, c'est eux et non les empoisonneurs publics qu'on blâme ou dont on se moque, — car on ne blâme même plus aujourd'hui, l'on ne s'indigne pas, même à tort, et la grande arme, c'est l'ironie, — et des journaux graves et d'ailleurs honnêtes et que nous lisons, en des chroniques bien tournées, livrent à la risée la ligue dite « des vieux messieurs ». — N'est-ce pas encore un signe des temps que l'impossibilité d'obtenir des jurys, qui représentent bien la moyenne de l'esprit public, une condamnation même légère pour les crimes qualifiés de passionnels? — N'en est-ce pas un autre que la tolérance accordée aux virulents discours des habitués de réunions

populaires et des entrepreneurs de grèves dont les plus tièdes, sous couleur de débats politiques ou de revendications sociales, encourraient au moins les sévérités de l'article du code pénal punissant l'excitation à la haine ou au mépris des citoyens? — Mais, pour négliger les cas extrêmes de cette aberration du sens moral où notre société se laisse de plus en plus entraîner, contentons-nous d'écouter les conversations courantes, non pas celles du fumoir, mais du salon; et ne nous arrêtons pas à la licence des propos qui peut ne pas dénoter celle des actes et tenir seulement à une mauvaise habitude bien française qui va d'ailleurs s'accentuant; mais remarquons comment on parle et sur quel ton d'indulgente plaisanterie des actions décidément scandaleuses et criminelles. Comme il pourrait se répéter souvent le mot d'un moraliste à un ami: « Vous souriez là d'une vilenie », lui disait-il; et l'autre de se récrier; puis réfléchissant il en tombait d'accord : il ne s'en était pas aperçu. — Dans cette confusion, la conscience des meilleurs perd de sa netteté; c'est à peine si du haut de la chaire et au confessionnal, le mot de péché peut être encore prononcé; partout ailleurs, il choque comme une fausse note, une couleur brutale repoussée par l'universel adoucissement des teintes, où rien ne domine, où le mal n'est plus le mal et semble une nuance du bien. — Et dans notre nonchalance morale, il n'est pas jusqu'à l'admiration excessive qu'excite en nous une simple bonne action qui ne témoigne en même temps, grâce à Dieu, que de la survie de notre amour pour le bien, du peu d'habitude que nous en avons. Car il serait surprenant que ce laisser faire ne conduisit pas au laisser aller et je ne suis plus bien sûr que ce ne soit pas une querelle byzantine où je me suis attardé tout à l'heure en distinguant nos actes des noms que nous leur donnons. Il ne se peut pas qu'il n'y ait pas action et réaction de la théorie à la pratique et que notre indulgence pour le vice ne le favorise pas tôt ou tard autour de nous et en nous; et, en fait, c'est bien cela que nous voyons : l'homme moderne ne s'attachant de plus en plus qu'à vivre, au sens matériel, personnel et actuel du mot,

fuyant la douleur comme le mal suprême, tendant à ne conserver qu'une fin, lui-même et la jouissance; c'est-à-dire, dans son culte du moi et de la vie présente, se débarrassant de la notion du devoir, répudiant celle de l'idéal, tout l'en deçà, tout l'au delà, tout ce qui est extérieur, supérieur à cette vie. — Et n'ai-je pas eu raison de qualifier cet état d'athéisme? Et si cet athéisme n'est pas encore absolu, ou plutôt s'il paraît y avoir contradiction entre les constatations relativement optimistes où j'étais arrivé après avoir étudié l'état religieux de la société moderne, et celles très pessimistes qui ressortent de l'examen de son état moral, si même il y a désaccord entre sa règle, ou son manque de règle de vie, et sa vie, la raison en est aisée à trouver : c'est que l'humanité persiste et persistera quelque temps à vivre sur les idées religieuses et l'impulsion morale d'autrefois. Mais l'accord ne tarderait pas à s'établir entre les idées et les faits, entre les faits et les idées, entre la religion et la morale, — car l'être humain, pour divers et contradictoire qu'il semble, tend sans cesse vers l'unité, — si une énergique réaction ne se produisait pas dans le sens de la morale et de la religion. Et ce serait la fin de tout.

J'ai terminé mon exposé. Il est vrai que j'ai écrit pour conclure; mais je le ferai sobrement. J'aurais voulu pourtant que de cette étude des impressions pussent demeurer; celles-ci surtout : que le mal qualifié athéisme est au moins autant moral que religieux ou philosophique; qu'à ne l'envisager que du point de vue philosophique ou religieux, rien ne serait désespéré; qu'à le considérer au contraire du point de vue moral, le diagnostic est tout autre et que les prévisions sont graves; et que, malgré tout, il reste des raisons de prendre confiance et qu'il faut prendre confiance. Et j'abandonne bien volontiers toutes les minces considérations que je viens de présenter, si l'on veut consentir à examiner les conclusions que je formule en quelques thèses :

I

Ce que l'on appelle athéisme procède actuellement de l'ordre moral plutôt que l'ordre philosophique ou religieux.

II

Il y a quelque chose à faire pour combattre l'athéisme. Afin d'en demeurer convaincus, il importe de ne pas regarder au succès immédiat ou à l'inutilité momentanée de nos efforts, car l'œuvre est hors de proportion apparente avec le petit nombre et la faiblesse des ouvriers.

III

Il serait imprudent de faire porter essentiellement la discussion de l'athéisme spéculatif sur les preuves de l'existence de Dieu. Il vaut mieux s'en tenir à démontrer qu'il est impossible de prouver la non existence de Dieu. L'argument moral et la croyance en seront du coup fortifiés.

IV

Nous contenter de prêcher notre conception religieuse à d'autres qu'à ceux qui encore la partagent, ce serait agir à rebours des nécessités actuelles. Il a pu suffire, alors que nul n'en doutait, d'annoncer aux hommes un Dieu directement révélé et révélant une règle de vie; mais dès lors que la méconnaissance de la loi morale, en tant que loi divine, entraîne la méconnaissance de Dieu lui-même, ou, inversement, — et les deux cas sont possibles et peuvent être observés, — que la méconnaissance de Dieu entraîne celle de sa loi, il devient nécessaire de changer de méthode et de ne plus procéder du dehors au dedans, mais du dedans au dehors. Il faut se placer sur le terrain de l'expérience, partir de l'homme et de la loi morale qui est dans sa conscience pour parvenir à Dieu. Ce qui revient à dire qu'il faut fortifier ou faire revivre la morale et que d'elle-même la religion en découlera.

— Le principe directeur ainsi posé, à savoir la renais-

sance morale, voici ma dernière thèse traitant des moyens à employer pour agir dans le sens de ce principe.

V

On s'efforcera de provoquer la renaissance morale, par la parole, sans doute, en réveillant dans les consciences le sentiment assoupi de l'obligation, et, selon la méthode du Galiléen, en passant à la notion du devoir par celle du péché, par la repentance; mais, pour hâter cette renaissance, on agira surtout par l'action; et si l'on ne dédaigne pas les bénéfices de l'action collective, des associations en vue du bien, sous ses diverses formes, on apportera tous ses soins à l'action personnelle, sans aspirer aux coups d'éclat dont l'occasion se présente rarement, mais en faisant son devoir, simplement et tout entier, et son devoir professionnel d'abord, ne fût-ce qu'à titre d'exercice, et, dans la sphère d'activité où l'on est placé, en dégageant autour de soi le rayonnement d'une conscience juste, en comptant, plus que sur tout le reste, éloquence entraînante, mouvements d'opinion, lois répressives, sur la contagion de l'exemple, trop funeste, s'il est mauvais, pour n'être pas infiniment salutaire, s'il est bon.

Je n'ai pas essayé, à dessein, d'atténuer la sécheresse de ces conclusions, afin de leur conserver au moins la netteté. Je n'y ajouterai rien, sinon quelques lignes de M. P. Desjardins, sous l'invocation de qui, si j'ose ainsi parler, je voudrais me placer en terminant : « Notre attitude, dit-il à la dernière page de son *Devoir présent*, est celles d'âmes honnêtes dont le vouloir est grand, mais qui se savent faibles pour réaliser ce vouloir et, sentant impossible d'y renoncer, implorent passionnément un appui. Cette disposition est bien connue: on l'appelle la Prière. Redisons donc de toute notre énergie la prière chrétienne: « Que le règne de Dieu arrive »! Seulement, au lieu de murmurer ces paroles à genoux, les yeux levés au ciel, répétons-les debout, et à nous-mêmes, en en faisant un ordre. Car cet appui imploré nous est donné; c'est d'abord la conscience

de notre destinée; puis l'assurance intime qu'à travers tant de siècles de luttes opiniâtres pour nous dégager de la brute, l'œuvre de tous les héros et de tous les saints ne peut avoir été une indifférente déperdition de forces »[1].

G. Reyss.

A PROPOS D'UN RÉCENT VOLUME DE SERMONS[2]

Ya-t-il une prédication protestante moderne? Les sermons que nous entendons dans nos temples ou ceux que nous lisons chez nous — on lit encore des sermons — présentent-ils un ensemble de formes et d'idées qui les distingue des sermons de jadis? ou bien prêche-t-on aujourd'hui comme autrefois et les mêmes choses?

Dès l'entrée on pourrait objecter qu'en un sens il n'y a pas, à proprement parler, de prédication protestante et qu'il n'y en a pas non plus de catholique, que depuis que Jésus a paru et qu'on le prêche, il n'y a qu'une seule prédication, la prédication chrétienne et que cette prédication ne saurait être raisonnablement qualifiée d'ancienne ou de moderne, mais qu'elle est et demeure partout et toujours la même, la même dans sa substance, la même dans son but, la même dans ses moyens, et que la supposer muable serait douter de son excellence.

Assurément, vue de haut et considérée dans son ensemble, la prédication offre bien, de Jésus à nos jours, une certaine unité et, pour sortir des généralités, nous pensons qu'il n'est pas téméraire d'affirmer que Saint-Paul, Chrysostôme, Calvin, Bourdaloue, Saurin, Lacordaire, Bersier, Parker, etc..., et parmi les vivants, MM. X., Y., Z., dont

1. P. Desjardins, le *Devoir présent*, p. 80.

2. *Avec Dieu et le Christ. Sermons*, par A. Grotz, pasteur de l'Eglise réformée de Nimes. Deuxième volume. Nimes, Lavagne-Peyrot; Paris, librairie Fischbacher. 1893.

nous tairons les noms, tant pour ne pas blesser leur modestie que de peur de ne pas les classer en leur rang, se ressemblent sur plus d'un point et sur chacun plus qu'on ne croit. Ils parlent des mêmes objets invisibles et éternels; ils en parlent à des hommes, qu'est-ce à dire sinon à des êtres qui, si divers qu'ils soient par l'origine, l'intelligence, le caractère, les mœurs, le degré de civilisation atteint, n'en possèdent pas moins un fonds d'idées, d'aspirations et d'énergies qu'on peut dire commun et, en quelque sorte, immuable? Or, c'est ce fonds commun que les prédicateurs exploitent. Tous censurent les mêmes défauts, tous flagellent les mêmes vices, tous font briller le même idéal divin, tous invitent aux mêmes efforts, excitent aux mêmes combats, promettent les mêmes victoires par les mêmes armes et le même bonheur par le même bien accompli : tous font appel à ce que l'homme porte en lui de plus réel et de plus mystérieux tout ensemble, et de plus instable et de plus persistant. En eux palpite, à des degrés divers, l'esprit qui débrouilla le chaos, dicta la Loi, fit vibrer la voix des prophètes et la harpe des psalmistes, éleva Jésus si haut qu'on le confondit avec Dieu, illumina les apôtres, et à celui qui avait applaudi au meurtre d'Etienne inspira cet hymne à la charité qui demeurera aussi longtemps que la charité elle-même.

Prédicateurs du passé ou du présent, tous puisent aux mêmes sources: l'intelligence, le cœur, la conscience, la Bible, la vie de l'humanité et la leur les fournissent de pensées, de sentiments, d'inspirations, d'élans, et dès lors il n'est point étonnant que sous le grec de Chrysostôme et sous la phrase latine d'Augustin comme sous l'allemand de Luther, l'anglais de Channing ou le français de Bersier, nous retrouvions des accents pareils. De tout discours chrétien, de toute variation sur le thème primitif se détache une note qui vibre plus que les autres, monte plus haut, et contribue à former par dessus les credos innombrables et les pauvres langages mortels un accord supérieur qui tend à la perfection et va s'élargissant avec les siècles.

Toutefois, cet esprit commun qui se retrouve chez tous

les prédicateurs et qui crée entre eux, à travers le temps, un vrai lien de parenté, ne les empêche pas de différer les uns des autres, en sorte que la contradiction n'est qu'apparente si, après avoir constaté que la prédication chrétienne est une et fixe lorsqu'on la considère à une certaine profondeur, on la déclare multiple et on essaie de marquer quelques-uns des changements qu'elle paraît avoir subis.

Il y a un même esprit, mais n'y a-t-il pas diversité de dons? L'un n'a-t-il pas reçu cinq talents et l'autre un? Tous ont-ils même tempérament, même caractère, même intelligence, même instruction, même expérience? Les évènements et les circonstances qui forment la trame des vies humaines sont-ils pareils pour tous, et tous sont-ils doués d'une égale volonté pour se résoudre et d'une égale énergie pour agir ou supporter? Ajoutez à ces causes de différenciation, la diversité des convictions et des croyances: les nuances s'accusent, car il est sûr que si chacun fait son credo à son image, il ne l'est pas moins que celui-ci le lui rend. Toute croyance une fois acquise produit une façon de penser, de sentir, d'envisager la vie et de vivre qui se reflète dans toutes les manifestations de l'être, et ne peut pas ne pas marquer la parole religieuse: à ce titre, il n'est pas douteux qu'il y ait depuis trois siècles deux types de prédication, la prédication catholique et la prédication protestante, l'une plus conservatrice, l'autre plus progressive, l'une plus gênée, l'autre plus libre, l'une écho forcé de la voix de l'Eglise et de la tradition, à l'inspiration massive, lointaine, empruntant une bonne part de sa force et de sa majesté au prestige de l'institution plusieurs fois séculaire dont elle dépend et au nom et au profit de laquelle elle se fait entendre, l'autre plus personnelle, plus souple, et qui bien qu'elle ait le droit de revendiquer pour elle une large portion de cette tradition vénérable et de cette vérité des siècles écoulés que l'Eglise romaine prétend lui appartenir et n'appartenir qu'à elle, cherche avant tout ses inspirations dans sa spontanéité et n'appelle victoires que celles qu'elle remporte sur les consciences et par la conscience.

Maintenant faites intervenir le temps, le milieu, la sphère où notre courte vie commence, se développe et s'évanouit, ce je ne sais quoi de complexe qui constitue le caractère de chacun des fugitifs moments de l'histoire : lcs différences signalées prennent plus de relief : on voit alors se dessiner autant de genres de discours qu'il se trouve de moments distincts dans ces sections de temps qu'on appelle siècle, demi-siècle, lustre. Car chaque époque est autre que celle qui la précède et d'où elle sort. Chacune à ses besoins, ses défauts, ses qualités, un but où les pensées et les efforts convergent ; chacune laisse d'elle une trace à part. L'une a plus de raison, l'autre plus de cœur ; celle-ci plus de décision entreprenante et de volonté créatrice, celle-là plus de réceptivité ou de résignation ; il est des siècles qui dorment, d'autres qu'une ardeur enfiévrée emporte ; des temps agenouillés dans la prière et l'extase, et des temps railleurs lançant jusqu'au ciel leurs sarcasmes. Comment, dans un monde si changeant, la prédication resterait-elle immuable ? L'histoire dit le contraire. Sous les Carlovingiens, les prêtres dorment sur le double oreiller de l'ignorance et de la superstition : nul discours ne sort de leur bouche. Les conciles de Mayence, de Valence, de Rome, essaient de les réveiller et de les forcer à composer leurs prônes. Peine perdue. Charlemagne et Lothaire en sont réduits à leur faire traduire les Homilaria des Pères, si bien que prêcher, c'est lire à l'église des versions grecques ou latines. L'intelligence est morte, l'Eglise aphone. C'est la période glaciaire de la prédication. Viennent les Croisades, la flamme d'un Pierre l'Ermite, d'un Foulque de Neuilly, d'un Saint-Bernard dégèle un peu le bloc. Le Réveil des lettres Françaises au XIIe siècle fait éclore avec Philippe de Berruyer, Jacques de Vitry, Robert de Sorbon, un genre de discours dans lequel la virilité de l'accent s'unit à des commencements d'observation psychologique et morale. Puis, c'est la scolastique : à côté d'un vigoureux effort intellectuel, des arguties, des subtilités, la manie de tout mettre en catégories, l'aristotélisation de l'univers et de Dieu.

Comparez ces époques somnolentes ou raisonneuses au xve siècle où l'antiquité ressuscite, où les lettres, les sciences, les beaux-arts sortent en même temps d'un commun oubli, où les chefs-d'œuvre naissent partout et comme d'eux-mêmes, telles les fleurs au printemps, où le génie paraît être aussi commun qu'en d'autres temps la platitude ; comparez-les encore à ce rude et glorieux xvie siècle où la conscience asservie se révolte, brise sa chaîne et rappelle au monde qu'elle est divine et qu'elle n'est en lui que pour l'illuminer, le juger, le régir. En ce temps, les prédicateurs ne dorment pas, ignares et stupides ; ils ne récitent pas en public des versions bourrées de contre-sens ; ils ne déroulent pas pédantesquement des chaînes de sorites ou d'enthymèmes. Ils parlent d'abondance, du trop plein de leurs tribulations ou de leurs espoirs ; ils protestent contre l'erreur, la superstition, la simonie ; ils crient à pleins poumons ; ils rugissent, et l'air tremble encore de leur voix.

N'insistons pas : tout le monde sait que chaque temps se crée des prédicateurs à son effigie. Si donc il y a autour de nous et en nous un esprit caractéristique de cette époque et une vie marquée au sceau de cet esprit, par conséquent différente et de la vie des âges précédents et de celle-là même qui anima la première partie de ce siècle, on pourra dire avec raison que la prédication recevra de cet esprit et de cette vie des formes et des idées particulières et qu'on sera en droit de lui donner le nom de moderne. Or cet esprit existe ; cette vie est la nôtre. Il y a une science moderne, une philosophie moderne, un art moderne, une façon de concevoir et de sentir propre à notre temps. Les vieux moules de la pensée sont brisés, pulvérisés ; les ressorts de la décision et de l'action ont été démontés : on les vérifie, on les pèse comme or ou diamant, en attendant la main qui les remontera. Un criblage se fait des religions, des histoires, des systèmes, de tout. Comme si elle pressentait que des escarpements l'attendent, et qu'il faudra franchir des défilés étroits, l'humanité d'aujourd'hui s'allège de tout ce qui n'est pas arme et munition. Un souffle passe ; âpres senteurs, pollens flottants, nous res-

pirons d'étranges choses: notre vieux sang d'Aryas circule plus tumultueux et plus chaud. Du neuf est désiré, attendu, cherché. Des « cigognes » ont passé dans le ciel; quelques hirondelles chantent. Cependant des préoccupations, les mêmes qui hantaient l'esprit des troglodytes obsèdent notre âme de civilisés, et ils renaissent, les compliqués problèmes que l'humanité vit surgir le jour où elle s'organisa en sociétés. Les questions scientifiques et sociales ne sont pas nouvelles: mais il est impossible de ne pas reconnaître qu'elles pèsent lourdement au front et au cœur des hommes de ce temps.

Les premières se posent, les secondes s'imposent et avec une urgence qui augmente les difficultés déjà si grandes dont elles sont naturellement hérissées.

Tel est, en gros, le temps où nous vivons. Est-il possible que la parole protestante ne s'y imprègne pas des éléments essentiels qui le constituent? N'en sera-t-il pas d'elle plutôt comme de ces rameaux dont parle Stendhal, qui trempés dans des sources salées en sortent constellés de cristaux?

Le prêtre a vu s'agrandir l'horizon, il y voit monter les nuages, il cherche des points bleus où attacher un espoir, et de ce qu'il voit ou prévoit sa pensée s'est émue, sa parole élargie. Principes, éducation, fonctions, sa triple carapace est fendue et laisse arriver l'air jusqu'à l'âme. L'antique nef de « l'Eglise » montée par un pilote qui sait son temps et ses hommes s'apprête à suivre le courant pour le régler.

Le pasteur serait-il indifférent à ce dont le prêtre est touché? Aurait-il l'esprit moins ouvert, le cœur plus dur, moins de liberté pour exprimer ce qui l'oppresse? Mais n'est-il pas plutôt comme le Fils de l'homme, sans chevet? Où, pour lui, le couvent où s'abstraire du mouvement et des perplexités des êtres? Où, la falaise du haut de laquelle il assiste impassible aux tempêtes et aux naufrages? A-t-il rompu avec la famille, la société, la nature? A-t-il juré de n'aimer que le passé, de regarder le présent d'un œil sévère et de laisser à Dieu seul le souci et l'élaboration de l'ave-

nir? A-t-il déposé sa liberté entre des mains étrangères avec le serment de n'en reprendre que ce qu'on jugera bon de lui en donner? Bien au contraire: tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, tout ce qu'il veut devenir, car il est et se sent dans un devenir perpétuel, l'attache vivant aux vivants: il est l'ami, le frère de ses contemporains; et afin de vivre pour eux, il vit avec eux et de leur vie. Nul ne fait plus d'efforts pour comprendre ce qui leur monte à l'âme d'aspirations et de tourments, nul n'en parlera avec plus de précision et de flamme. Il y aura donc — il y a une prédication protestante *moderne* et nous voudrions maintenant indiquer quelques-uns des traits qui, selon nous, en caractérisent la forme et le fond.

Ne trouvez-vous pas tout d'abord qu'elle est moins *biblíciste*? Nous ne disons pas: moins biblique; ce serait faux. Le prédicateur en effet continue à puiser dans la Bible ses textes, plusieurs de ses sujets et les meilleures de ses inspirations. Mais il ne les y puise plus au hasard. Il sait les travaux dont la Bible a été l'objet, les problèmes qu'elle soulève, la diversité des temps, des lieux, des circonstances qui ont présidé à la composition des livres qui la constituent, l'influence que les philosophies, les religions, les mœurs, la nature ambiantes ont exercée sur la personne de chacun des auteurs sacrés, et la part qu'il est juste d'attribuer à la libre individualité de ceux-ci. Il peut dédaigner les critiques les plus illustres: il ne lui est pas permis d'ignorer leurs travaux, leurs conclusions, leur méthode, et quoiqu'il en ait, sa pensée s'en ressentira et avec elle sa parole. Le prédicateur moderne connaît trop la Bible pour en abuser: les fidèles la connaîssent trop peu pour se laisser toucher par le *seul* argument biblique, et c'est pourquoi ils deviennent très rares les sermons faits uniquement de textes et à la concordance.

Ne sent-on pas aussi plus vivement qu'autrefois le désir, la nécessité d'être très *vrai*, très *sincère*, très *franc?* de ne rien avancer qui ne soit l'exacte et claire expression de ce qu'on pense ou croit? bref, d'être de bonne foi en matière de foi? On nous dira que ce besoin date de longtemps et

que tous les prédicateurs l'ont connu. D'accord: nous n'éprouvons rien qui n'ait été éprouvé, mais ce que certains ne firent que ressentir peut nous poindre. Ici d'ailleurs l'influence de l'esprit scientifique est sensible. Qui dit science, dit connaissance exacte et précise. Or, la sincérité n'est-elle pas, en partie dumoins, faite d'exactitude et de précision? De plus, autrefois, l'autorité extérieure du *Livre* était entière et couvrait le prédicateur. C'est protégé par elle qu'il montait en chaire. Il disparaissait derrière ce bouclier, et si cette autorité extérieure et protectrice dont tous admettaient alors la souveraineté ne dispensait jamais complètement celui qui parlait en son nom de se rappeler qu'il était homme et qu'il s'adressait à des hommes, et que sa dignité et la leur l'obligeaient à une entière bonne foi, elle ne le contraignait pas cependant, comme elle le fait aujourd'hui, à tirer la plus grande partie de sa force des profondeurs de sa sincérité. On citait des textes, on lançait des passages, et ces textes et ces passages agissaient immédiatement d'eux-mêmes.

L'autorité extérieure et massive du *Livre* est tombée ; elle git parmi les idées nouvelles qui germent, comme la statue colossale de Ramsès II entre les palmiers de Memphis. Il ne suffit plus de dire ou de clamer: « *Il est écrit* » ! L'auditeur tient moins à ce qu'on lui parle la Bible à la main que l'esprit de la Bible au cœur; il veut sentir l'âme sous le texte, l'homme dans la parole, et sous le geste la vie: il ne se laisse prendre que par qui se donne. Cette sincérité croissante a rendu la prédication plus personnelle, donc plus originale et plus vivante. Est-ce à dire que l'on *se* prêche davantage ou exclusivement soi-même, comme le croient et le disent ceux qui n'admettent qu'un genre de prédication, celui qu'ils ont habitué, semblables à ces enfants qui ne savent lire que dans leur livre de classe? Nullement; mais on prêche *soi-même*, ce qui est fort différent; on dit ce qu'on pense, croit et éprouve et comme on le pense, le croit ou l'éprouve. De plus en plus, on répugne à s'indigner ou à s'enthousiasmer sur des tons et des rythmes fixés d'avance, à prêcher à la baguette ou au mé-

tronome. Il est impossible de ne pas être frappé de cette sincérité de pensée et d'accent. J'ajoute qu'elle doit dissiper bien des craintes, car que prouve-t-elle, tant du côté de l'auditeur qui l'exige que de la part du prédicateur qui la recherche, sinon que l'âme humaine a confiance en l'âme humaine, et que dans une époque où l'on prétend que toute foi a disparu, on croit encore à une révélation actuelle de Dieu, à l'action illuminatrice de son esprit, à la suite ininterrompue de ses oracles?

(A suivre.) P. B.

CHRONIQUE DU MOIS ET CORRESPONDANCE

Déception. — Le successeur de M. *Recolin* et le *Consistoire de Paris.* — Le scandale de *Panama.* — Le *Christianisme rationaliste.* Correspondance de M. *H. de Villeneuve.*

Nos lecteurs seront privés, ce mois-ci, de leur régal accoutumé. Notre collègue et ami, M. *J. E. Roberty*, par suite d'une indisposition heureusement sans danger, mais qui l'oblige au repos, n'a pu nous envoyer sa chronique. Depuis neuf ans, c'est la première fois qu'il nous fait faux bond. Nos abonnés, tout en le remerciant avec nous de son exactitude, feront des vœux pour son prompt rétablissement, d'abord par affection pour lui, et ensuite, pour s'épargner une déception comme celle qu'ils éprouvent à cette heure. Ne possédant ni la plume ni l'esprit de notre chroniqueur ordinaire, nous serons bref.

*
* *

Enregistrons d'abord une pénible nouvelle. Le *Conseil presbytéral* de l'Oratoire avait dernièrement décidé à l'unanimité de présenter M. *J. E. Roberty* comme successeur de M. *Recolin.* On pouvait espérer que le *Consistoire* de Paris ratifierait ce choix. Il n'en a rien été. Nous le regrettons bien vivement et nous avons, pour cela, une foule de raisons que nous croyons excellentes. Toutefois, nous ne les dirons pas, ne voulant pas nous lancer dans des discussions irritantes qui dégénèrent toujours en récriminations passionnées et haineuses. Mieux vaut supporter patiemment ce que nous ne pouvons pas ne pas

considérer comme une injustice et demander à Dieu d'éclairer les âmes et de dissiper les illusions qui se cachent parfois sous le beau nom de « fidélité ». Nous savons d'ailleurs que beaucoup de nos frères orthodoxes, et non des moindres, n'approuvent pas le *Consistoire* de Paris et surtout ne partagent pas la joie fort peu chrétienne que fait éprouver au rédacteur de l'*Eglise libre* la perspective de voir les Eglises réformées de France déchirées par de nouvelles luttes. Franchement, nous attendions mieux de M. *Pilatte.*

*
* *

Si l'état de nos Eglises est propre à nous attrister, l'état de notre chère patrie l'est encore plus. Nous préserve le ciel de faire ici de la politique ! Nous n'avons à dire notre opinion ni sur les Ministères qui se succèdent avec une désolante rapidité, ni sur la Commission d'enquête du Panama et ses relations avec le Gouvernement. Toutefois. pour faire profession de Christianisme, on n'en est pas moins patriote. Tout au contraire ; plus on vit les vérités de l'Evangile et plus on aime sa patrie. C'est pourquoi nous ne cacherons pas l'amère tristesse que nous causent les scandales financiers dont l'année qui finit a été témoin. Ainsi, il reste bien entendu que notre génération, du haut en bas de l'échelle sociale, est consummée par la fièvre de l'argent. Quand nous le disions, en chaire ou ailleurs, on nous traitait de pessimiste. Hélas ! Tout ce que nous pouvions craindre est dépassé. Dans un pays comme le nôtre, une société anonyme quelconque peut drainer les millions de la petite épargne et les dilapider et acheter les journaux qu'on croyait les plus sérieux et payer — pas toujours bien cher — les consciences qu'on croyait les plus droites, pour masquer ses dilapidations. Ce qui est navrant ici, c'est l'état d'affaissement, de nihilisme moral que révèlent de pareils tripotages. Devoir, respect, justice sont évidemment, pour une foule de nos contemporains, de vains mots. Un seul dieu subsiste : le veau d'or. Et cela est si vrai que, pour les individus et pour les peuples, il semble que le but suprême de la vie, c'est de s'enrichir. Il ne vient pas aux particuliers l'idée qu'ils ont été placés sur la terre pour autre chose que pour accumuler, et il ne vient pas à nos gouvernants l'idée que la France a dans le monde une autre mission que de remuer des millions. Cet esprit d'utilitarisme mercantile est si répandu et si puissant qu'il a pénétré dans nos Eglises et que des institutions qui nous sont chères, qui ont fait un grand bien, qui en

feront encore, comme les asiles de Laforce, ne craignent pas de recevoir des sommes prélevées sur le honteux et dégradant pari mutuel. Ah ! que nous aurions besoin de relire, de répéter et de crier sur les toits les sévères avertissements du Christ sur l'amour des biens terrestres. Mais voilà : nous aussi, nous nous inclinons devant l'esprit du siècle ; nous n'osons plus porter en chaire ces sujets brûlants et vitaux ; et s'il nous arrive de méditer quelques rudes paroles du Maître sur la richesse, il faut voir avec quel art des atténuations nous parvenons à l'adoucir, à l'édulcorer, et, en définitive, à lui faire perdre son sel, ou même, à lui faire dire tout le contraire de ce qu'elle dit ! Que tout cela est triste et que nous avons besoin que l'Esprit de Dieu nous arrache à notre léthargie morale et religieuse !

*
* *

Mais détournons-nous de ces écœurants spectacles pour pénétrer dans la région sereine des principes.

Quand la *Vie Chrétienne* rend compte d'un ouvrage, elle le fait de son mieux, avec toute l'exactitude et toute l'impartialité dont elle est capable, et elle n'admet pas la discussion sur les jugements formulés par ses rédacteurs...... à moins que ces jugements ne renferment des erreurs matérielles incontestables.

Aujourd'hui cependant, nous allons faire une exception. Une fois n'est pas coutume. Nous avons rendu compte d'un ouvrage de M. *H. de Villeneuve*, intitulé *L'esprit de Jésus ou le Christianisme rationaliste*. Or, l'auteur demande à répondre. Nous lui donnons la parole, mais en répétant que nous n'entendons pas créer un précédent. Voici sa lettre :

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez bien voulu rendre compte de mon ouvrage, *L'esprit de Jésus ou le Christianisme rationaliste*, dans le numéro d'avril de *la Vie chrétienne*. Vous l'avez fait en laissant entrevoir que mon livre ne vous avait peut-être captivé que par les nombreuses objections qu'il avait soulevées en votre esprit.

Permettez-moi de répondre à quelques-unes. J'aurai ainsi la bonne fortune de m'entretenir quelques instants avec vous de ce *Christianisme rationaliste* dont je voudrais, par mes écrits, précipiter l'avénement.

Le rapprochement de ces deux mots : *Christianisme* et *Rationalisme*, ne vous satisfait pas. Pouvais-je cependant mieux indi-

quer une tentative de faire rentrer le christianisme dans le rationalisme d'où il est sorti aussitôt après la mort de Jésus? — Le rationalisme est un système philosophique qui prétend fonder les croyances religieuses sur des principes fournis par la raison. Se conformant à ce rationalisme religieux, le Maître n'avait rien enseigné que la raison ne put accepter, à moins que la croyance à une autre vie ne soit contraire aux principes fournis par la raison, ce que je ne pense pas. Il nous a appris à mieux connaître Dieu, notre Père, à ne plus le redouter comme un justicier terrible, continuellement armé de foudres vengeresses, à espérer en lui, en sa bonté, en sa miséricorde. Il nous a dit de nous aimer les uns les autres et nous a montré, en nous donnant toute sa vie pour exemple, comment il entendait la mise en pratique de cet amour.

Ce fut là toute sa religion.

Quand les habitants de la Galilée suivaient Jésus dans le désert ou se groupaient, avides de l'entendre, aux bords du lac de Tibériade, il ne leur enseignait pas le mystère de la Trinité; il ne leur imposait pas la croyance à son incarnation; il ne les obligeait pas à se prosterner à ses pieds pour l'adorer et ne se donnait pas comme le dispensateur de cette grâce surnaturelle qui doit racheter tous les péchés du monde, tant ceux du passé que ceux du présent et de l'avenir. Quand Jésus donnait à ses disciples l'assurance qu'il serait au milieu d'eux jusqu'à la fin des siècles, il ne leur promettait pas sa présence effective, engagement qu'il ne pouvait tenir et que, du reste, il n'a pas tenu; il leur donnait à entendre que, tant qu'ils pratiqueraient l'humilité, l'amour du prochain et le pardon des injures, tant qu'ils se méfieraient de leur propre jugement, tant que leurs paroles seraient d'accord avec leurs actes, tant qu'ils ne tendraient pas des pièges à leurs semblables et qu'ils n'imiteraient pas les pharisiens et les saducéens, l'esprit de vérité et de lumière, dont il avait doté l'humanité, ne les abandonnerait pas.

Devant ces peuplades naïves, avides de croyances religieuses nouvelles depuis que les anciennes ne les satisfaisaient plus, Jésus développait, en un langage qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, les maximes de son magnifique Sermon sur la Montagne où se trouvent résumées la quintessence de sa doctrine et toutes les théories des philanthropes à venir. De dogmes, de pratiques extérieures, de rigorisme théologique, il n'en était nullement question. Venu pour dissiper les ténèbres et appor-

ter la lumière, il ne pouvait asseoir la religion nouvelle sur des croyances impossibles et des mystères impénétrables.

Vous vous plaignez, malgré deux lectures attentives, de n'avoir pas compris en quoi consistait, pour moi, l'Esprit de Jésus. Vous m'eussiez compris tout de suite si j'avais annoncé l'intention de traiter de la doctrine de Jésus. Mais Jésus n'était rien moins qu'un propagateur de doctrines philosophiques, religieuses ou politiques. Pour enseigner aux hommes quels devaient être leurs rapports avec Dieu et avec leurs semblables, il n'a pas eu recours à une argumentation très savante ni à des discours très étudiés.

Il disait aux pharisiens de son temps qu'ils ne possédaient pas la vérité, qu'ils ressemblaient à des sépulcres blanchis qui du dehors semblent beaux, mais qui au dedans sont pleins d'os de morts et de toute espèce de pourriture.

Il disait encore : « Malheur à vous qui bâtissez vos palais avec la sueur des autres ! Chacune des pierres, chacune des briques qui les composent est un péché ».

Aux Scribes de Jérusalem il osait dire : « Cessez vos querelles de mots. La Loi de Moïse a fait son temps. Je suis venu pour abolir la Loi. Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel ».

Aux riches qui venaient le consulter, il répondait : « Vendez vos biens et suivez-moi ».

Il vivait avec les pauvres et les humbles, parce qu'il trouvait chez eux un terrain mieux préparé pour recevoir ses enseignements.

Il fuyait les honneurs et ne voulut jamais accepter d'être le chef ni le roi des Juifs.

Il disait à Marthe : « Ne vous inquiétez pas ; Marie a choisi la plus belle part ».

Faisant allusion à nos continuels soucis de la terre, il disait : « Et pourquoi vous inquiétez-vous pour le vêtement ? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent point, ils ne filent point ».

Il annonce que le royaume de Dieu est proche, qu'il est déjà commencé, que chacun le porte au-dedans de soi et peut en jouir s'il sait en être digne.

Ce n'est pas là l'exposé d'une doctrine. C'est le langage d'un apôtre qui parle d'abondance et répand autour de lui, en

paroles imagées, les idées tristes qui l'oppressent et tous les rêves qu'il voudrait voir se réaliser.

C'est de la vie vécue de Jésus, de ses pensées parlées, si je puis dire, que se dégage sa manière de voir sur les rapports des hommes entre eux, avec les choses et avec Dieu. C'est là aussi ce que j'appelle l'Esprit de Jésus. Comme le parfum des fleurs, cet Esprit perdrait à être condensé. On résume une doctrine philosophique; on isole les dogmes fondamentaux d'une religion; on ne réduit pas en formules froides et abstraites la vie du plus grand bienfaiteur de l'humanité. S'il m'était permis, cependant, d'exprimer une opinion sur le véritable Esprit de Jésus, je dirais volontiers qu'être simple et bon suffisait, dans la pensée du Maître, pour posséder ici-bas le royaume de Dieu; simple en pensées, c'est-à-dire affirmer hautement où est le bien, où est le mal; bon en actions, c'est-à-dire plein d'indulgence pour les autres, parce que Dieu seul connait le fond des consciences.

De cet Esprit de Jésus, ainsi compris, j'ai semé un peu partout dans mon livre :

....

..... Quand il disait : « Soyez semblables aux pauvres », il voulait dire : «Dépouillez-vous de l'orgueil des riches et de l'habileté des puissants, soyez résignés — comme l'étaient les pauvres de son temps, — débarrassez-vous de toutes les préoccupations matérielles qui obscurcissent les horizons de l'esprit, et, quand vous aurez satisfait à tous ces renoncements, vous serez assez pauvres pour venir à moi ». Voilà la pauvreté que Jésus exigeait de ses disciples.....................................

....

..... Jésus aimait à détourner ses regards de cette société, pleine de ruses qu'il avait depuis longtemps percées à jour, pour les reporter sur l'âme et l'esprit de l'enfant, en qui il retrouvait, dans toute sa pureté, la doctrine qu'il venait prêcher au monde. — « Redevenez simples d'esprit et de cœur, redevenez enfants, disait-il, et la Jérusalem nouvelle que vous attendez sera arrivée pour vous ». Et comme ses disciples ne comprenaient guère les reproches que contenaient ces paroles, il leur dit un jour où quelques-uns sollicitaient la première place auprès de lui : « En vérité, je vous le dis : cet enfant est plus grand qu'aucun de vous »..............................

....

..... A côté de ces faux disciples de Jésus, il en est d'autres qui font moins de bruit de leurs croyances. On ne les trouve pas empressés au temple ni aux prières publiques; ils se plaisent dans le recueillement et la solitude. A l'exemple de Jésus, qui devançait souvent ses disciples pour rentrer en lui-même, ils aiment à faire silence pour écouter la voix de Dieu. Peu enclins aux honneurs, on ne les rencontre jamais au milieu d'une intrigue, ni inféodés à aucun parti. Ils savent que la vérité et la justice perdent forcément de leur pureté et de leur prestige, quand on cherche à les faire triompher par des moyens violents ou une propagande trop bruyante.....................

....

.....Quelles confidences faisait le Maître à son disciple bien-aimé quand ils s'asseyaient, le soir, au pied des collines de Nazareth, non loin des claires fontaines, abritées de figuiers et de grenadiers, où venaient, l'urne sur l'épaule, les plus belles figures de femmes que le type juif ait produit? S'il se fut inspiré de ses souvenirs de jeunesse, Jean nous aurait laissé le récit fidèle de ses naïfs épanchements. L'histoire des souffrances du cœur humain compterait une page de plus, la plus belle peut-être, puisqu'elle nous raconterait les sublimes désespoirs du cœur le plus aimant et le plus aimé...................

....

C'est en passant par le cœur de Marie de Magdala que la doctrine de Jésus aurait pu être enseignée au monde dans toute sa pureté. Mais ce cœur avait été trop abîmé par la vue des souffrances du bien-aimé; la lente agonie de Jésus l'avait brisé pour jamais. La Magdaléenne fut incapable d'autre chose que d'aimer et de prier.................................

....

L'esprit de Jésus ne persista pas longtemps après lui et, déjà, au temps de la période apostolique, ses successeurs directs donnèrent au monde le triste spectacle de querelles bruyantes et de rivalités mesquines. Etouffé dès son origine, il eut bien du mal à s'échapper, de temps à autre, des mains intéressées qui le tenaient soigneusement enfermé. Aussi n'était-il pas besoin que je fouille profondément, comme vous l'auriez désiré, dans l'histoire du christianisme pour m'assurer que l'Esprit de Jésus ne s'était montré qu'à de rares intervalles. Pourquoi exhumer de nouveau les jugements du Tribunal de l'In-

quisition, les coutumes monacales du moyen-âge, les emportements cruels de Luther contre *monsieur tout le monde* ou les histoires scandaleuses des papes guerriers, simoniaques et libertins?

Il n'est pas douteux, cependant, qu'il a du se trouver, alors comme aujourd'hui, dans quelque coin ignoré, assez loin des bruits du monde pour qu'il n'en ait pas eu connaissance, quelques esprits droits, résignés sans ostentation, aimant sans forfanterie, heureux de vivre en paix avec leur conscience et de traverser la terre sans y être continuellement rivés. Vrais dépositaires de l'Esprit de Jésus, ils auraient pu nous le transmettre dans toute sa pureté. Mais l'histoire, en passant sur une époque, n'en recueille que le bruit. Elle n'a point d'oreilles pour ces murmures sans écho qui bruissent dans l'ombre et n'en sortent pas.

Pour raconter l'histoire de ces âmes ignorées, les documents m'auraient fait défaut. C'est dans le christianisme officiel et patenté, si je puis dire, dans celui que papes, évêques et prêtres défendaient avec une autorité incontestée, que j'ai cherché les traces du véritable Esprit de Jésus. C'est à peine si j'en ai trouvé quelques vestiges à de bien longs intervalles.

Arrivé d'étape en étape jusqu'à notre époque, j'ai cherché, sans parti pris et en pleine indépendance, si la société dévote du XIXe siècle, qui se prétend dépositaire de l'Esprit de Jésus, le possédait réellement.

Vous m'accusez d'avoir été un peu dur pour cette société.

Je ne connais pas beaucoup le monde protestant, mais je trouve que la plupart des catholiques pratiquants se confinent sciemment ou inconsciemment dans des idées étroites qui excluent les sublimes envolées de Jésus. Peut-on se dire pénétré du véritable esprit de Jésus quand on méconnait la tolérance, cette grande éducatrice importée par lui dans le monde? Au lieu d'anathématiser tous les libres penseurs religieux, l'Eglise romaine devrait se contenter de les plaindre, puisqu'elle est assez aveuglée pour croire qu'elle possède, seule, toute la vérité. Peut-on se dire disciple de Jésus quand on lutte de force contre les pouvoirs établis, quand on résiste, *unguibus et rostris*, contre de prétendus persécuteurs? Est-on disciple de Jésus quand on s'intéresse assez aux choses de la terre pour revendiquer un pouvoir temporel et s'immiscer bruyamment

aux querelles politiques dont le Maître se tint toujours éloigné?

Si l'on quitte ces hauteurs, où se tiennent étroitement cantonnées les prétendues grandes idées catholiques, pour descendre dans le menu détail des pratiques religieuses, on n'est pas moins étonné de voir des disciples de Jésus subordonner le salut à des observances que le maître avait abolies, rechercher les adulations et la suprématie, recourir aux calculs intéressés et aux basses intrigues, comme de vulgaires pharisiens d'autrefois. On serait tenté de croire qu'ils sont avec Jésus dans le cas où il aurait dit vrai et avec les pharisiens dans le cas où, le monde n'étant pas chose sérieuse, les libertins auraient raison.

Certes, il y a encore dans notre société de la dignité, de la justice, du véritable amour, du dévoûment sincère, mais tous les continuateurs de Jésus ont eu le grand tort de reléguer au second plan de leur programme religieux ces grandes vertus civiques pour lesquelles le grand crucifié avait donné son sang.

Etre juste et véridique, bon et miséricordieux, digne sans orgueil, sévère pour soi, tolérant pour les autres; avoir la foi, rester ouvert à l'espérance, pratiquer la charité, ce sont là des qualités qui valent bien autant que celle d'être baptisé, confirmé, doté du sacrement d'Eucharistie et de Pénitence, oint des saintes huiles et possesseur de plusieurs milliers d'années d'indulgence.

Si Jésus a institué des dogmes, c'est :

La croyance en Dieu.

La prééminence du vrai, du juste et de l'honnête.

L'obligation de se soumettre aux sacrifices qu'entraîne souvent la pratique de ces trois vertus fondamentales et qui n'est autre que le dogme du devoir.

La croyance aux fins dernières avec les préoccupations légitimes qu'entraîne cette croyance.

Ce furent aussi les seuls dogmes qu'admit l'Eglise de Galilée. Tous les autres ont été ajoutés depuis par les différentes églises chrétiennes qui n'avaient reçu de Dieu aucune autorité pour cela. Tant que la croyance à ces dogmes surajoutés et la pratique des observances religieuses qui en découlent seront les principales préoccupations de ceux qui se prétendent disciples de Jésus, on sera en droit de dire qu'ils ne sont pas ses vrais descendants.

Beaucoup d'esprits croyants, vivant en dehors de toute religion révélée, ont conservé pour l'apôtre de Galilée un culte

inébranlable et un amour infini. Il leur a semblé que les enseignements de Jésus suffisaient largement à poser les bases d'une religion en complète harmonie avec les exigences de la raison et les besoins du cœur. J'ai tâché de le démontrer dans mon livre. Je suis même allé plus loin. J'ai posé les premiers jalons de cette religion de l'avenir, du XIX[e] siècle peut-être, que j'ai appelée le *Christianisme rationaliste.* Je l'ai fait parce que le christianisme révélé, reposant sur des faits qui sont loin d'être démontrés et faisant appel, d'autre part, à des actes de foi auxquels rien ne nous oblige, est devenu insuffisant à contenter la raison, notre seul guide en ce monde.

Une brochure que je vous adresserai incessamment, ayant pour titre : *L'« Amusez-vous » de M. Renan et le Credo du P. Didon*, vous montrera, je l'espère, pourquoi je ne puis suivre le P. Didon et les protestants orthodoxes quand ils affirment, sans preuves suffisantes, que le christianisme est de fondation divine, pas plus que je ne puis approuver M. Renan, quand il nous dit, dans un de ses derniers ouvrages : « Amusez-vous ; il n'y a que ça de vrai ». Je répondrai ainsi à l'accusation que vous m'adressez de trop admirer notre grand mort de cette année.

Vous me faites un reproche, et vous n'êtes pas le seul parmi les protestants qui ont bien voulu rendre compte de mon livre, de laisser dans l'ombre le côté tragique du christianisme, de ne pas aborder franchement le problème du mal qui, déchaîné au sein de l'humanité, en vicie tous les membres. C'est le mal, c'est le péché, dites-vous, qui, dès l'origine, aurait submergé, étouffé l'Esprit de Jésus.

Le mal, le péché existait avant l'arrivée de Jésus. On peut même dire qu'il était le maître du monde, puisque l'hypocrisie religieuse triomphait à Jérusalem et que, dans la société païenne, arrivée à l'apogée de la débauche, la force primait le droit. Jésus n'a pas eu la prétention de l'extirper de l'humanité. Il savait qu'il y aurait, longtemps encore, après lui, des égoïstes et des envieux, des souillés et des tarés, des injustes et des pervers. Il n'a pas, quand même, pris la peine de nous indiquer comment nous devions vivre avec ces gens-là ; et, ici, l'Esprit de Jésus est monté à des hauteurs que l'esprit de l'homme n'avait jamais atteintes.

Il n'a édicté aucune peine contre le mal, pas plus qu'il n'a tracé vis-à-vis de lui aucune ligne de défense. Il a dit : « Soyez

simples et bons; ne vous inquiétez pas du reste ». Au lieu de pousser à la guerre offensive contre le mal, il a mieux aimé l'empêcher de vivre, en s'efforçant de faire du cœur de l'homme une terre infertile pour lui. Il a promis que tous ceux qui pratiqueraient ses enseignements jouiraient ici-bas du royaume de Dieu, dans le calme de la conscience et la tranquillité de l'esprit. Or, plus seront nombreuses les consciences gagnées au royaume de Dieu, plus le mal perdra de terrain. Son empire finirait, faute de sujets, le jour où l'humanité ne se composerait que de vrais disciples de Jésus.

Rendre, par le *Christianisme rationaliste*, la doctrine religieuse de Jésus plus acceptable, la remettre au niveau de notre entendement en supprimant du christianisme révélé tout ce qu'il contient d'incompréhensible, offrir aux hommes, en un mot, une religion qu'ils puissent pratiquer sans hésitation, c'est, ce me semble, aborder en face le problème du mal.

Une religion discréditée est certainement matière à réclame pour l'esprit du mal. Sur les ruines de cette religion qui ne peut plus se défendre, il lui est facile de triompher et de dire : moi seul ai des certitudes et des jouissances à vous offrir. — Une religion rationnelle, contre laquelle ne prévaut aucune objection sérieuse, a bien des chances, au contraire, de tenir assez haut l'idée religieuse pour que les souffles impurs de la terre passent au-dessous sans l'atteindre.

Rallions-nous donc autour de cette religion que Jésus enseigna aux pêcheurs de la Galilée. Comme ces simples d'esprit, nous la comprendrons tout de suite et sans effort; nous y attacherons avec bonheur nos croyances égarées et, par son intermédiaire facile, nous reprendrons avec Dieu nos relations interrompues.

On pourrait démontrer encore que la pratique de cette religion galiléenne, qui prépare notre bonheur dans l'autre monde, est le plus sûr moyen de l'assurer dans celui-ci. De là à la question sociale, plus que jamais à l'ordre du jour, il n'y a qu'un pas.. .. Mais qui ne sut se borner..... Bornons-nous donc en vous remerciant de nous avoir fourni l'occasion d'entretenir vos lecteurs du *Christianisme rationaliste* dont le protestantisme pourrait, mieux que toute autre religion chrétienne, préparer l'avénement.

Si la vérité religieuse ne se trouve ni chez les matérialistes ni chez les croyants aux religions révélées, comme j'essaie de le

démontrer dans la brochure que je vous ai annoncée, il faut la chercher entre ces deux doctrines, c'est-à-dire, dans le spiritualisme non révélé dont fait partie le *Christianisme rationaliste*

Henri de VILLENEUVE.

A cette lettre nous n'ajouterons que quelques mots, Nous retirons volontiers notre critique sur le titre de l'ouvrage. Le rationalisme étant, d'après Littré, « un système qui prétend fonder les croyances religieuses sur des principes fournis par la raison », il est bien évident que M. *H. de Villeneuve* veut propager un *Christianisme rationaliste* plutôt que rationnel.

Maintenant, le christianisme du Christ était-il fondé uniquement sur des principes fournis par la raison? était-il rationaliste? Notre correspondant en est persuadé. Pour lui, toute la religion du Maître consistait en ceci : « Croire à la vie à venir, connaître Dieu comme Père, espérer en lui, en sa bonté, en sa miséricorde; aimer les hommes comme des frères et pratiquer cet amour jusqu'au sacrifice ». Eh bien, nous estimons que c'est là le but, le résultat lointain et qu'il faut poursuivre avec zèle, le couronnement de la religion du Maître. Mais ce n'est pas toute sa religion. Pour arriver à croire, à espérer, à aimer, à se sacrifier, il faut commencer par *s'amender*, *se repentir* [1], *être pardonné* [2], *se convertir*, *naître de nouveau* [3], — c'est Jésus lui-même qui l'enseigne avec une netteté et une force admirables. Or, pour comprendre et sentir la nécessité du repentir, du pardon, de la conversion, de la nouvelle naissance, il est indispensable d'avouer ses péchés, de confesser son état de misère spirituelle et, à cet effet, de comparer la triste réalité à l'idéal que nous révèle la conscience, organe de la loi du devoir, à l'idéal que personnifie le Christ. Tout ce côté intérieur et tragique du christianisme est le développement légitime de la religion du Maître; il sort naturellement de cette religion comme la fleur sort du bourgeon. Pourquoi le supprimer? Pourquoi appauvrir ainsi l'Evangile en l'isolant des expériences qu'il a provoquées, des drames psychologiques dont il a été la cause et qui se répètent, indéfiniment variés, suivant les caractères et les milieux, chez tous ceux qui vont au Christ, humblement, en toute simplicité

1. Matthieu v, 17. Marc I, 15. Luc XIII, 3; XV, 7-10.
2. Jean III, 3.
3. Matthieu VI, 12, 14; IX, 2, *et*.

de cœur ? D'ailleurs, il n'y a rien en tout ceci qui soit contraire aux principes fournis par la raison.

Le Christianisme rationaliste, de M *H. de Villeneuve*, n'est donc, — si nous osons nous exprimer ainsi — n'est qu'un moment du christianisme du Christ. Ce dernier suppose trois moments : d'abord l'homme contemple et acclame l'idéal ; ensuite, il est écrasé sous le poids de son péché et de sa culpabilité ; enfin, il se donne au Christ et, grâce à lui, repentant, pardonné, vivifié par l'Esprit Saint, il se remet en marche vers l'idéal. Notre honorable contradicteur tantôt s'arrête au premier moment, tantôt s'en tient au troisième. Le second est réel pourtant, inévitable, et les principes fournis par la raison ne le condamnent en rien.

Et pourtant, nous ne croyons pas que le christianisme du Christ soit rationaliste. *M. H. de Villeneuve* triomphe un peu vite, en énumérant les doctrines et les rites du romanisme. Evidemment, le Christ n'a pas enseigné le mystère de la Trinité ni tels ou tels autres dogmes chers à l'Eglise catholique. Cependant, il a enseigné des dogmes — M. *H. de Villeneuve* en convient — la croyance en Dieu, etc., et ces dogmes, quoique simples et d'accord avec les principes fournis par la raison, supposent l'existence des mystères qui sont en nous et qui nous enveloppent. Pour ne citer qu'un exemple, l'apparition des génies dans l'humanité est un mystère. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle suppose l'intervention de la volonté libre de Dieu dans la trame des évènements. A plus forte raison, faut-il parler de mystère à propos de Celui qui a jeté dans le monde des pensées « *qui ne seraient pas montées au cœur de l'homme* » et qui a donné le spectacle d'une vie et d'une mort auxquelles aucune autre vie et aucune autre mort ne sont comparables. Les principes fournis par la raison sont-ils ici capables de tout élucider ? Et n'y a-t-il pas lieu de s'incliner devant les profondeurs de la sagesse et de la bonté de Dieu ? A ces hauteurs, le *Christianisme* peut-il être qualifié de *rationaliste* ? N'est-il pas plutôt révélé ? L'homme, réduit aux seules ressources de sa raison, l'homme pécheur, aurait-il trouvé tout ce qu'a enseigné le Christ ? L'humanité, livrée à elle-même, aurait-elle produit le Christ ? Non, n'est-ce pas ? Alors le Christ est une révélation de Dieu.

Nous aurions encore bien d'autres observations à présenter. Mais le champ est si vaste que nous préférons prendre congé

de *M. de Villeneuve* en lui disant combien nous sommes heureux de voir un homme comme lui s'appliquer à de pareilles études et en lui promettant de reprendre notre conversation à propos de sa brochure. Quoiqu'il n'aboutisse pas aux mêmes conclusions que nous, il espère cependant, il croit, il aime le Christ, et, sur bien des points, nous pouvons lui tendre fraternellement la main.

L. Trial.

BIBLIOGRAPHIE

EDOUARD REUSS. Notice biographique, par *Théodore Gerold*, pasteur. Paris, librairie Fischbacher, 1892.

En quelques pages, sous une forme des plus correctes, dans un style tout pénétré d'émotion contenue, où parfois l'on sent passer une flamme, celle de l'admiration la plus sincère et de l'affection la plus profonde, M. Gerold nous retrace la vie et l'œuvre de l'homme qui, dans cette seconde moitié de siècle, a le plus efficacement travaillé aux progrès de la théologie parmi nous et pour nous, protestants français. Nous avons bien retrouvé et bien vu l'illustre professeur, Edouard Reuss. Le portrait est ressemblant et c'est merveille d'avoir mis tant de choses et tant de vie dans un cadre si resserré. La personne et l'œuvre sont racontées de telle façon qu'on ne saurait les séparer; aussi bien sont-elles inséparables et toutes deux présentent le plus haut intérêt.

Edouard Reuss naquit à Strasbourg, le 18 juillet 1804. Il montra de bonne heure la plus vive intelligence. Sa mère eut sur lui une influence très grande et très heureuse. « La vaillante femme, bien que chargée de travaux et de soucis de tout genre, trouva le temps de s'occuper plus spécialement de son fils, de lui donner la première instruction et surtout de lui inspirer l'amour de la poésie et de tout ce qui est grand et beau. » M. Gerold nous parle des nombreux et brillants succès de l'écolier, des hésitations du jeune homme sur la carrière à choisir, de ses aptitudes pour la philologie, de la frayeur que lui inspira d'abord la théologie. Une retraite au Neuhof décida de l'avenir d'E. Reuss. « L'espèce d'atonie dont il souffrait avait fait place à un enthousiasme religieux et une énergie virile.

Pour la première fois, la vie lui apparaissait avec ses devoirs et son idéal. « Je compris clairement, dès lors, disait-il plus tard, » que ce n'est pas avec les classiques qu'on remue le monde ; et » pourtant, je sentis tout à coup que moi aussi j'étais appelé à » le remuer et que je n'étais pas trop faible pour cela : je me » décidai pour la théologie. » Tout de suite, se révéla le besoin d'agir, de s'instruire, d'exercer une influence autour de lui. Une société fut fondée. « On se réunissait, à jour fixe, au troisième étage de la maison Reuss. On fumait, on buvait de la bière, mais on discutait aussi les plus hautes questions de la philosophie, de la littérature, de la théologie, et on faisait des plans d'avenir ». Quand venait la belle saison, on faisait de délicieuses excursions dans les Vosges ou la Forêt-Noire. E. Reuss fut reçu candidat en théologie, en 1826 ; mais il ne fut jamais pasteur. Il n'était pas né prédicateur. La première fois qu'il monta en chaire, il resta court dès l'exorde. Il prêcha une dernière fois, en 1828, à Paris, dans l'église des Billettes, — et ce fut bien fini.

Deux voyages le mirent en rapport avec quelques savants illustres. — En Allemagne, il fit la connaissance de Wegscheider et de Gesenius ; à Paris, de Sylvestre de Sacy. Rentré à Strasbourg, il commença cette carrière de travail qui a donné de si magnifiques résultats. En 1828, il fonda la *Société de théologie ;* l'année suivante, le *Casino théologique*. Un moment, en 1830, la politique sembla le passionner ; mais il revint vite à sa vraie vocation. Il avait été reçu licencié en 1829, et avait fait deux cours suivis par un grand nombre d'élèves. Son succès alla grandissant, quand il fut nommé professeur extraordinaire. Il fit, à ce titre, un cours sur l'Introduction du Nouveau Testament et découvrit l'énigme de l'Apocalypse, la signification du nombre 666 (Nero Caesar). Professeur au Séminaire, chanoine de Saint-Thomas, professeur à la Faculté, le voilà à même de montrer ce qu'il était et ce qu'il pouvait. — Nous ne pouvons énumérer ici la liste — M. Gerold l'a donnée à la fin de sa notice — de tous les ouvrages d'E. Reuss, volumes, brochures, articles de revues, discours, etc. Le nombre en est considérable. Contentons-nous de rappeler l'*Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique* ; cette belle œuvre que l'orthodoxie accueillit avec défiance et même avec colère. On racontait que le professeur Merle d'Aubigné avait dit : « C'est un livre perfide » ! et que M. Fortoul, le ministre de l'Instruction publique, s'était

écrié : « C'est un digne pendant à la vie de Jésus de Strauss »! Quel chemin nous avons parcouru depuis! *La Bible, traduction nouvelle avec introductions et commentaires*, 16 vol.; *les Œuvres de Calvin*, en collaboration avec MM. Baum et Cunitz. Et en même temps, il remplissait, avec quelle conscience et quel éclat! ses fonctions de professeur, de directeur du Gymnase, de membre du Consistoire supérieur; il présidait la Société de théologie, prodiguait les conseils à ses élèves et trouvait encore du temps pour sa famille et ses amis. Quelle prodigieuse activité dans un corps si frêle et qui, à plusieurs reprises, a failli se briser sous le poids du travail de l'esprit! Activité à la Calvin; mais tandis que jamais, semble-t-il, les yeux du pape de Genève n'ont vu le lac et les montagnes, E. Reuss aimait à travailler au Neuhof, où son regard, à travers les fenêtres, se reposait si doucement sur la verdure et les fleurs du jardin.

Théologien de premier ordre, exégète hors ligne, doué d'une incroyable activité d'esprit qui le faisait se reposer d'un travail en se mettant à un autre travail, E. Reuss a été l'un des plus étonnants et entraînants professeurs de ce siècle. C'était, dit M. Gerold « un maître incomparable. Il fallait voir le professeur dans sa chaire, abandonnant, à chaque instant, les courtes notes qu'il avait sous les yeux, pour développer librement et avec feu le contenu de son texte, ne reculant pas devant le mot pittoresque mais juste, se laissant emporter parfois jusqu'à la véritable éloquence et communiquant à ses auditeurs l'émotion qui le pénétrait lui-même ».

E. Reuss n'était pas moins distingué comme administrateur et organisateur. Il donna, à cet égard, sa mesure au Gymnase dont il accepta la direction de 1859 à 1865, au milieu des difficultés amenées par l'incendie de 1860. Il la donna dans les affaires ecclésiastiques, comme délégué du Séminaire au Consistoire supérieur et directeur du chapitre de Saint-Thomas. Il voyait vite et bien; il savait agir avec sagesse et fermeté. Ce savant, ce maître incomparable, a travaillé pour nous, surtout pour nos églises de langue française. C'est à nous qu'il pensait en publiant *sa Théologie chrétienne au siècle apostolique;* sa traduction de la *Bible*, les *Œuvres de Calvin*, ses nombreux articles dans la *Revue de théologie*. Il n'avait oublié aucun de ses élèves; il les suivait des yeux et du cœur dans leur carrière. Personne n'a contribué comme lui, plus que lui, pas même

Samuel Vincent ou Vinet, à la transformation de la pensée religieuse, à la restauration de la théologie. Grâce à lui, la tradition de science et de piété brisée par la persécution dans notre pays, a été reprise et, pendant longtemps encore, l'influence d'E. Reuss aura parmi nous les plus heureux résultats.

Sa vie n'a pas été sans épreuves : ce savant avait un cœur de père. « Jamais, disait il, après la mort de son fils Erwin, enlevé dans sa vingtième année, jamais dans ma longue vie, je n'ai ressenti une pareille douleur et jamais je n'en ressentirai une pareille, quoi qu'il arrive ».

Les évènements de 1870 le troublèrent beaucoup. Le nombre des étudiants avait sensiblement diminué. « Je n'ai plus le cœur à la chose, disait-il; il me semble que je suis de trop ». Il ne se lassait pas cependant de travailler, et en 1874, il eut la joie de voir paraître le premier fascicule de la *Bible*. La vieillesse était venue, non le repos. Il n'avait jamais connu le repos; il ne le connut pas alors. En 1878 et en 1879, à l'occasion du Jubilé de la Société de théologie et de son professorat, E. Reuss reçut de partout des témoignages qui durent mettre beaucoup de joie dans son cœur et dont il parlait souvent avec attendrissement. En 1881 et en 1887, on crut qu'il allait mourir. En 1888, il fit son dernier cours. En 1889, il célébra ses noces d'or; en 1890, il écrivait : « Je suis devenu étranger au monde et le monde m'est devenu étranger. Mes amis sont morts ; je suis déchargé de mes fonctions ; la science que j'ai cultivée passe à l'ordre du jour sur mes ouvrages — il se trompait bien. — Je ne connais même plus toutes les nouvelles rues de ma ville natale ; aussi ne suis-je nulle part plus heureux qu'ici (au Neuhof), sous les ombrages de mes arbres ou dans mon petit cabinet d'étude où je les vois de ma fenêtre ». Le mercredi, 15 avril 1890, au matin, Reuss s'endormait paisiblement. « Il laisse, dit M. Gerold, à tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître, le souvenir non seulement d'un grand esprit, d'une âme élevée, d'un caractère fortement trempé, mais surtout d'un fidèle serviteur de Dieu ». Et nous qui avons vu et entendu E. Reuss, nous remercions M. Gerold d'avoir fait revivre pour nous de beaux et doux souvenirs, de nous avoir si fidèlement retracé la figure du « maître incomparable » à qui nous devons le meilleur de notre théologie et dont l'exemple nous a si souvent soutenu dans notre labeur de tous les jours. « Quoique mort, il nous parle encore ».

A. Grotz.

Emile Saint-Paul. — *PARABOLES NOUVELLES*. Paris, Fischbacher, 1892.

« Il n'y a pas de milieu, dit Sainte-Beuve 1, la croix barre plus ou moins la vue libre de la nature; le grand Pan n'a rien à faire avec le divin Crucifié. Une certaine sobriété méfiante et craintive est imposée comme première condition au contemplateur chrétien ». Peut-être Sainte-Beuve eut-il bien fait de dessiner un peu plus nettement cette croix et l'ombre qu'elle projette sur la nature, comme aussi de définir cette *vue libre* et cette *sobriété méfiante et craintive*. Mais à quoi bon ? Au fond, la pensée est claire et en un sens vraie. Il y a un christianisme qui atrophie et même abolit le sentiment de la réalité vivante et partant le sentiment de la nature. Les Pères de Nicée ou de Chalcédoine, préoccupés de mettre le divin en formules, furent insensibles au charme des fleurs et à la splendeur des étoiles. Les Hésycastes du mont Athos, les yeux fixés sur l'épigastre et se demandant gravement si la lumière qu'ils voyaient alors était créée ou incréée, ne connurent jamais « le grand Pan ». Les mystiques à la Sainte-Thérèse ou à la Mme Guyon et en général les subjectifs à outrance, tirant toute la vérité de leur seule âme, comme d'un puits intérieur, ne voient pas la nature : eux seuls existent pour eux. Qui la vit mal encore, très-mal, ce fut Saint-Antoine et ses pairs : tous les ascètes. Pour eux, la nature, c'est le diable. Mais quand on ne dit pas aux Pères de Nicée : « Vous êtes mes maîtres », et aux Hésycastes : « Je vous imite »; quand on ne professe pour le mysticisme ou le subjectivisme outrés, sans contrepoids, qu'une estime mêlée et que l'ascétisme vous paraît une violation de la volonté souveraine, on a quelque chance de voir librement la nature. Car ce qui la barre, ce n'est pas la croix : ce sont les crucifix. « Regardez les lys des champs, disait Jésus, voyez les oiseaux de l'air, etc. ..... » Si Sainte-Beuve vivait, nous lui enverrions un exemplaire des Paraboles de M. Saint-Paul et le fin critique barrerait sa théorie de la croix qui « barre la vue libre de la nature ».

Les quarante-huit paraboles que notre aimable et distingué collègue vient de publier prouvent à quel point le sentiment religieux et le sentiment de la nature peuvent s'unir et combien cette union profite à chacun d'eux. M. Saint-Paul ne se contente

1. Sainte-Beuve. *Préface aux Œuvres de Maurice de Guérin*, p. XVI.

pas de connaître la Bible et beaucoup d'autres livres, ni de lire en lui-même et de prêcher : il lit la nature, il l'écoute et il nous rapporte les paroles de cette maîtresse de vérité. Il passe dans une prairie, et il note ce qu'une ornithogale naïve raconte à une dent-de-lion fort sagace, au sujet d'une mante hypocrite. Sur ce texte — car les insectes, arbres ou végétaux-prédicateurs prennent des textes : — « Soumettez-vous donc à Dieu » [1]; une violette, arrachée du sol et mourante, tient à un vieil olivier voisin un langage plein de résignation et de grandeur.

Comme les poètes de l'ancienne Grèce, appelés poètes cycliques, reprenaient les combats d'Achille et les aventures d'Ulysse et ajoutaient de nouveaux anneaux aux primitives épopées, ainsi M. Saint-Paul reprend quelques-uns des récits bibliques, Paradis, Adam et Eve, etc., et y intercale ou y ajoute, en style biblique, ici un tableau, là un dialogue, ailleurs un épisode, et plusieurs de ces difficiles essais sont vraiment beaux. Superbe, entre autres, de vérité morale, de coloris et de relief « l'*Inviolabilité de Caïn* », p. 39.

Dans une tout autre gamme, « les Sylphes ». De petits bons hommes, tout petits, tout petits, nés dans la Forêt noire et habitués aux sapins toujours verts, sont envoyés par leur roi dans un parc du Midi, « *pour le garder et l'entretenir* ». L'automne vient : les feuilles jaunissent. Que faire ? Les peindre. « *Et voilà mes petits sylphes broyant du vert, s'armant de pin-* » *ceaux et de pots à couleur, s'envolant aux faîtes des arbres* » *sur leurs ailes de papillons et badigeonnant à même les feuil-* » *les jaunissantes* » — Mais les feuilles jaunies et repeintes jaunissent de nouveau et tombent. Que faire ? « *Les repeindre et les recoller* », et les sylphes « *se remirent à l'ouvrage* ». La chute des feuilles continuant, ils s'en furent rendre compte au roi de ce qui se passait. Le roi les renvoie à son parc du Midi. « *Or, dans l'intervalle, le temps avait suivi son cours, l'hiver avait quitté le pays, le printemps avait pris sa place et à lui seul, en quelques jours, cet admirable magicien avait réparé, bien mieux que l'innombrable armée des sylphes, les ravages de l'automne* ». .... « *Les doctrines anciennes tombent flétries ; mais la foi vit et ne tarde pas à les renouveler* ». Lisez ce conte en entier : c'est un petit chef-d'œuvre.

Peut-on ajouter à un Raphaël ou arranger du Mozart ?

1. *Saint-Jacques* IV, 7.

M. Saint-Paul a essayé d'ajouter une antistrophe, et même une épode à la « Veuve aux deux pites » de l'Evangile. Sauf un léger détail « à *trois pas* devant elle » qui, selon moi, est d'une précision inutile, j'aime assez « *cet ange rayonnant qui marche devant* » cette femme et la reconduit chez elle, « *réglant sa marche sur la sienne* » et chantant « *en s'accompagnant sur une harpe d'or* » ; et j'aime aussi ce banquet qui l'attend chez elle et où assise parmi « les êtres chéris qu'elle avait perdus » elle est servie par des anges. Ces broderies ne sont pas de l'art pour l'art; c'est le développement artistique, mais aussi religieux, d'un thème primitif dont l'idée religieuse créa la forme admirable.

Nous goûtons moins « *Etrange! Impossible!* » sur ce texte : « l'homme revivra-t-il »? — C'est nuageux, orageux, tumultueux, vertigineux, mystérieux, abracadabrant, avec çà et là de beaux éclairs, et ce trait de la fin : « *Exister est plus étrange et plus impossible que revivre* ».

Aimez-vous les « microbes » ? Horreur ! direz-vous. — Ecoutez ce qu'ils disent entre eux dans une goutte de sang humain que M. Pasteur examine au microscope. (186-190). Ce qu'ils sont bornés ! ces microbes, on ne s'en fait pas une idée : ils doutent de *notre existence* et cependant c'est en nous, hélas ! trois fois hélas ! qu'ils « *ont la vie, le mouvement et l'être* ». Et par analogie, vous voyez ce que M. Saint-Paul en tirera sur et contre nos exigences absurdes et nos faux raisonnements relativement à Dieu. Très original et très juste.

Devons-nous maintenant houspiller M. Saint-Paul pour l'emploi de certains mots peu connus du gros public tels que : *ornithogale*, *lychnis*, *nymphæas?* ou pour la forme anglaise qu'il donne à d'autres mots ou expressions de préférence à la forme française exactement équivalente, tels que *ticket*, *struggle for life?* Ce seraient là pures chinoiseries. Nous trouvons excellent le style de M. Saint-Paul. On y sent les traces, mais harmonieusement fondues, des maîtres écrivains du passé et de ceux du présent. Telle page fait penser à Bernardin de Saint-Pierre, telle autre à Virgile ; celle-ci au narrer simple et naïf des chroniqueurs évangéliques, celle-là au grandiose de la Genèse et des histoires patriarcales; exemple : Rebecca à la Fontaine (203) et la mort de Moïse (209). Me trompé-je ? Mais j'ai eu çà et là la sensation de Flaubert dans la netteté froide, la couleur exacte et l'effort de reconstruction historique de certaines scènes, et, j'ai cru voir des simplicités incisives de Labruyère, à côté

d'ampleurs, d'abondances et de fanfares à la Hugo : mais tout cela, je le répète, très fondu, très assimilé, devenu personnel, style de M. Saint-Paul et à lui, et très savoureux.

Honneur à qui se délasse des labeurs du ministère par des travaux si délicats ! Heureux celui qui chante les fleurs, les oiseaux, les arbres, tout ce qui embaume, vole ou verdoie. La nature est une belle dogmatique : Jésus le savait bien. Nous l'oublions trop. Merci, collègue Saint-Paul, de nous l'avoir si gracieusement rappelé. P. B.

ESSAI DE PHILOSOPHIE ÉVOLUTIVE à l'usage des gens du monde, par *Henri Marichal*. Paris, Fischbacher, 1891.

Nous avons promis à nos lecteurs de leur donner quelques échantillons des notices bibliographiques que M. *F. Pillon* a insérées dans l'*Année philosophique* [1]. En voici une :

« L'objet de ce livre est de vulgariser la philosophie de l'évo-
» lution. Voici les propositions que l'auteur s'est proposé d'y
» soutenir :

» Toutes les espèces sont soumises à une loi d'évolution gra-
» duelle et constante. La mort n'est qu'un accident dans la série
» ininterrompue des existences ; dans chacune d'elles, l'être
» revêt des organes différents, appropriés à sa constitution
» nouvelle, à ses acquêts antérieurs. L'univers constitue une
» synthèse infinie dont tous les éléments sont solidairement
» unis. L'espèce humaine n'est qu'un des éléments inférieurs
» de cet ensemble. Il y a dans d'autres planètes des êtres très
» supérieurs à l'homme. L'homme peut et doit aspirer à attein-
» dre ce degré supérieur par le perfectionnement de ses facultés
» intellectuelles et morales.

» L'ouvrage se compose de huit chapitres, suivis de citations
» qui se rapportent plus ou moins clairement aux sujets traités,
» et que l'auteur a voulu sans doute invoquer à l'appui de ses
» idées. Ces citations sont empruntées à un grand nombre d'é-
» crivains ; et nous remarquons qu'elles sont quelquefois en
» contradiction l'une avec l'autre. Ainsi, à la page 79, la ma-
» tière « n'est pas inerte, elle est active par essence ». A la
» page 80, elle « est inerte, elle subit le mouvement, elle le
» reçoit, mais elle ne le produit pas ».

» M. Marichal a pris pour épigraphe de son livre ces mots de

1. L'*Année philosophique*, publiée sous la direction de *F. Pillon*. Deuxième année, 1891. Paris, Félix Alcan, 1892. p. 267-268.

» Montaigne : « J'ay seulement faict ici un amas de fleurs estran-
» gières, n'y ayant fourni du mien que le filet à les lier ». Nous
» sommes obligés de dire que son énorme bouquet est un vrai
» fouillis : il y a fait entrer sans choix et sans goût des fleurs
» de toute provenance et de toute espèce.

» De la loi d'évolution, telle qu'il la comprend, M. Mari-
» chal tire une religion de l'avenir fort opposée au théisme
» chrétien. D'autres, avant lui, avaient fait des inductions et
» des déductions analogues. Qu'il expose, à son tour, ses hy-
» pothèses et ses croyances religieuses, et qu'il leur promette
» l'avenir : voilà qui est naturel. Mais pourquoi les présenter
» au nom de la Science? Il ne faut pas confondre les genres ».

Nous n'ajouterons que quelques mots. M. Marichal a une manière de citer tout à fait originale. C'est ainsi qu'à la page 150 nous trouvons sous la signature de *Rod*, *pasteur protestant*, cette pensée : « La vie n'a de sens que pour ceux qui croient et qui aiment ». L'auteur du *Sens de la vie*, pasteur protestant !!! Nous en étions à nous frotter les yeux pour être sûr de ne pas rêver, lorsque, quelques lignes plus haut, nous avons aperçu notre nom. Ici, la qualification de pasteur protestant était à sa place. Mais, encore une fois, quelle singulière manière de citer ! Que le lecteur veuille bien comparer notre texte et celui dont M. Marichal nous gratifie :

NOTRE TEXTE.

Si vous croyez, en effet, que l'homme se perpétue au-delà du cercueil ; si vous croyez que l'homme, ici-bas simplement ébauché, se perfectionne avec d'autres sens, en d'autres lieux et dans d'autres milieux ; si vous croyez que les fonctions actuellement observées dans un individu, se retrouvent, pour s'améliorer, dans un individu futur composé par des lois maintenant inconnues ; si vous nourrissez ces convictions, alors, vous le sentez bien, dans une existence sans terme, le bonheur peut devenir le partage de la vertu........ Le désordre actuel n'est qu'apparent : c'est le délai de l'ordre qui se réalise progressivement. Dans les dissonnances qui le froissent, l'homme ne voit plus que les propriétés d'une harmonie immense et supérieure.

TEXTE DE M. MARICHAL.

Si vous croyez que l'homme se perpétue au-delà du tombeau, que l'homme ici-bas est simplement ébauché, qu'il se perfectionne avec d'autres sens, dans d'autres milieux ; que les fonctions actuellement observées dans un individu se retrouvent pour s'améliorer dans une future existence, alors, vous comprenez que votre existence est sans bornes, que le bonheur peut devenir de la vertu, que le désordre actuel n'est qu'apparent, que c'est le délai de l'ordre qui se réalise progressivement.

L'homme ainsi préparé ne voit plus dans l'avenir que les propriétés d'une harmonie immense et supérieure.

Si toutes les citations de M. Marichal ont la précision de la précédente, il fera bien de les revoir, au cas où il préparerait une seconde édition de son livre.

L. Trial.

LA PLAINTE HUMAINE, par *Charles Dollfus*. Paris, Fischbacher, 1891 [1].

« Deux grandes idées, selon M. Ch. Dollfus, forment la » substance de l'Evangile : celle du Père et celle du Ciel. Ce » sont les conceptions, les croyances du chrétien sur la cause » de la nature et sur la fin des hommes. Ces croyances décli- » nent aujourd'hui, et la cause de ce déclin est le contraste » qu'elles offrent avec les faits tel que la nature nous les im- » pose. « Nous cherchons vainement dans le spectacle des « choses l'être bienveillant et paternel que nous supposons à » leur origine;... nous y cherchons vainement aussi les traces » de ce que réclame notre sens moral et de ce que nous appe- » lons justice. Les faits obstinément nous refusent leur appui » (p. 37) ».

» Tandis que la foi chrétienne, la foi au Père et au Ciel, est » atteinte dans les âmes, voici deux doctrines qui viennent » prendre sa place : le pessimisme et l'évolutionnisme. Le » succès actuel du pessimisme s'explique par la même cause » que le déclin actuel du christianisme. « Christianisme et » pessimisme se montrent comme l'envers et l'endroit d'une » même étoffe : ici sous forme de foi en ce que réclame l'ins- » tinct de vie et de félicité, là sous forme de décroyance, de dé- » sespérance, puisque toute croyance est espoir (p. 55). » Si le » pessimisme a passé, en cette fin du XIX[e] siècle, de l'état spo- » radique à l'état épidémique, ce n'est pas par la force des » arguments de Schopenhauer ; c'est qu'il est une voix « cla- » mant la misère humaine (p. 82) », et trouvant par cela même » un écho dans les âmes qui ont senti mourir en elles l'espoir » au contact de la réalité.

» Comme le pessimisme, l'évolutionnisme exclut la bonté de » sa conception des choses. Sous les mots nouveaux de con- » currence vitale et de sélection, il réédite l'atomisme de Dé- » mocrite et d'Epicure. « ne parlant comme lui que d'atomes

1. L'*Année philosophique* publiée sous la direction de *F. Pillon*. Deuxième année 1891. Paris, Félix Alcan, 1892, p. 290-291.

» en mouvement, dont les combinaisons fortuitement heureu- » ses représentent les composés qui subsistent, les phénomènes » adaptés, élus, victorieux dans l'universel et permanent com- » bat des éléments (p. 98) ». Il fait de la nature, de son histoire » et de la nôtre, « une épopée sanglante de la force et du ha- » sard ». Sa formule, absolument contraire à celle du christia- » nisme, est dans ces mots : « Gloire aux puissants, place aux » forts et aux violents, malheur aux faibles (p. 90) » !

» Christianisme, pessimisme, évolutionnisme darwinien, à » laquelle de ces trois conceptions va se rallier l'humanité ? Il » ne se peut qu'elle devienne pessimiste, « parce que ses ins- » tincts s'y opposent (p. 102) ». Ce qui la séduit dans l'évolu- » tionnisme, c'est qu'il lui présente une doctrine du progrès. » Mais cette doctrine du progrès est insuffisante ; l'esprit hu- » main ne s'en contentera pas ; il s'en détachera ; il cherchera à » expliquer le progrès par des « raisons plus conformes à la » raison (p. 107) ». Le monde reviendra-t-il au christianisme? » M. Dollfus paraît en douter ; il voit augmenter chaque jour » le nombre de ceux qui se reconnaissent incapables de se for- » mer aucune idée du principe et de la fin des choses ; mais » ceux-là mêmes, pense-t-il, pourront du moins s'affermir » « dans la conviction qu'il y a de la causalité, un ordre, une » progression et de la finalité dans les choses, et que celles-ci » s'accordent avec le besoin de causalité, d'ordre, de progres- » sion et de finalité auxquels nous ne réussissons pas à nous » dérober (p. 136) ».

» Telle est la conclusion de ce petit livre éloquent. Elle est » d'un esprit qui a conservé des préventions, selon nous, phi- » losophiquement illégitimes, contre l'anthropomorphisme. » M. Dollfus a très bien posé ce qu'on peut appeler la grande » question du temps présent. Mais son trilemme se réduit en » réalité à un dilemme. Le darwinisme a singulièrement con- » tribué à fortifier le pessimisme contemporain ; de sorte qu'il » n'y a en présence et en lutte que deux conceptions fondamen- » tales, le christianisme et le nouveau bouddhisme. D'autre » part, le christianisme n'est pas uniquement caractérisé par » les croyances au Père et au Ciel ; il faut y joindre les croyan- » ces à l'épreuve, au péché, au besoin de repentir et de pardon, » qui sont également essentielles. Le christianisme est lui- » même un genre de pessimisme. L'humanité a donc à choisir » entre le pessimisme chrétien et le pessimisme bouddhique.

*

» La difficulté du choix ne saurait être sérieuse pour qui croit
» réellement à l'impératif catégorique et donne à cette croyance
» toute sa portée ».

CROYANCE LOGIQUE. Dieu. — L'âme. — La vie future. — Règles de conduite. — Par *Sed Humbert*. Paris, Fischbacher, 1891 1.

« Dieu, l'âme, la vie future sont les objets de la croyance que
» M. Humbert propose et motive brièvement en ce petit livre.
» *Premier point*. — Le fonctionnement régulier et logique
» d'une multitude de forces qui agissent toutes de concert et
» d'où résulte l'harmonie universelle prouve l'existence de
» Dieu. c'est-à-dire d'une force première intelligente.
» *Second point*. — Il y a en nous une âme, c'est-à-dire, une
» force personnelle, puissante et intelligente. Cette force a des
» qualités qui n'appartiennent ni à la matière ni aux forces qui
» la gouvernent: le jugement, la mémoire, le sentiment, la
» volonté.
» *Troisième point*. — L'âme, qui est une force, ne peut être
» anéantie par la mort, car les forces « se transforment, se mo-
» difient incessamment, mais ne sont jamais annihilées (p. 27)».
» Elle n'est point « absorbée dans le grand tout » ; cette absorp-
» tion ne serait possible que si « les âmes étaient identiques » ;
» or, au moment de la mort, « les âmes diffèrent par la vigueur,
» l'intelligence, la vertu, les connaissances apprises, etc. (p. 28)».
» Donc, après la mort, elles « continuent à exister séparément
» et individuellement », chacune conservant en entier ses qua-
» lités acquises. Où vont-elles, que deviennent-elles? « Nous
» n'hésitons pas à croire que les âmes vont sur des planètes,
» sur des mondes qui, par leur état physique et le développe-
» ment intellectuel et moral de leurs habitants, sont parfaite-
» ment en rapport avec le développement intellectuel et moral
» des âmes elles-mêmes au moment de la mort (p. 31) ».
» Cette conception conduit à admettre, après la vie présente,
» non une vie future immortelle, mais des vies futures succes-
» sives, mortelles comme la vie présente. De plus, il n'y a au-
» cune raison de prendre la terre pour le premier théâtre des
» destinées de l'âme. Ce serait une hypothèse arbitraire et con-

1. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de *F. Pillon*. Deuxième année, 1891. Paris, Félix Alcan, 1892, p. 293-294.

» traire à l'analogie. La terre étant une planète comme une
» autre, il paraît naturel de prolonger les existences de l'âme
» dans le passé comme dans l'avenir, de lui accorder, aussi
» bien avant qu'après la vie terrestre, une suite d'autres vies
» planétaires. M. Humbert tient donc « que les âmes n'arrivent
» pas toutes neuves sur la terre, mais qu'elles ont déjà existé,
» qu'elles ont progressé (p. 34) ». Il ajoute que de nos vies an-
» térieures viennent et les défauts que nous apportons en nais-
» sant et le degré plus ou moins élevé de l'échelle des êtres où
» nous place notre naissance.

» De cette croyance découle la conduite à tenir sur la terre.
» Nous devons « faire des efforts incessants pour nous rappro-
» cher de plus en plus de la perfection, afin que notre âme soit
» entraînée, après chaque mort, sur un monde meilleur et fré-
» quente des êtres de plus en plus supérieurs par l'intelligence,
» la science, la justice, l'amour, la charité, la vertu et le pou-
» voir de faire le bien, et soit par cela même de plus en plus
» heureuse (p. 37) ».

» Cette doctrine qui joint la préexistence à la survivance,
» n'est pas nouvelle. Elle a été brillamment exposée par Jean
» Raynaud. Elle vient du brahmanisme. Nous lui reprochons,
» au point de vue métaphysique, d'être infinitiste, l'analogie
» sur laquelle elle se fonde ne lui permettant pas d'assigner un
» commencement plus qu'une fin à la série des existences de
» l'âme; au point de vue moral, de fausser la conscience par le
» genre d'optimisme qu'elle implique, d'ôter aux conditions
» fatales ou fortuites de la vie présente le caractère d'épreuves,
» pour leur donner le caractère rationnel de justes sanctions ».

Mlle *P****. *EN RUSSIE*, il y a un demi-siècle. Notes et souvenirs. avec une préface, par *Prosper Meunier*. Paris. Fischbacher; Fontaines, près Neuchâtel (Suisse), Ed. Sack. 1893.

La Russie d'il y a cinquante ans ne ressemble guère plus à la Russie actuelle que la France de Charles X ou de Louis-Philippe ne ressemble à celle d'aujourd'hui. Là aussi, tout s'est transformé, et d'immenses progrès se sont accomplis. Mais les notes et les souvenirs de Mlle P*** n'en conservent pas moins une réelle actualité. Ce monde qu'elle décrit n'est pas si loin de nous qu'il n'en reste encore des traces très vivantes, et la

connaissance de ce qui se passait hier chez ce grand et étrange peuple n'est certes pas inutile à l'intelligence de ce qui s'y passe aujourd'hui. C'est donc avec un vif intérêt et un réel profit que nous suivons Mlle P*** à travers la Russie, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, dans les résidences impériales, les églises, les couvents, les prisons, les salons de l'arristocratie, les bals officiels, les chaumières des paysans et des serfs, vaste monde plein de contrastes et de mystères, qui réserve sans doute plus d'une surprise aux observateurs à venir. Une figure y domine toutes les autres, comme Jupiter dans l'ancien Olympe, c'est celle du Tzar, qui est bien, lui aussi, dans son vaste empire, le Père des dieux et des hommes. L'amour pour le Tzar, le culte du Tzar se confond, dans l'âme russe, avec la foi religieuse et le patriotisme. Après une imposante cérémonie religieuse, quelqu'un disait à Mlle P*** : « Je suis sûr que Dieu se » réjouit de la puissance de notre empereur et sourit à cette » fête ». Mot caractéristique et singulièrement instructif ! Un peuple croyant accomplit facilement de grandes choses et se résigne à bien des souffrances. Ne nous fions pas trop cependant à une foi qui touche de si près à la superstition ; n'oublions pas que sur ce sol peut germer aussi le nihilisme avec ses désespoirs et ses crimes.

Nons voudrions citer quelques-uns de ces nombreux récits qui nous montrent la Russie sous tous ses aspects et nous font pénétrer dans tous les détails de sa vie nationale. Nous sommes forcés de renvoyer au livre lui-même, et nos lecteurs n'y perdront rien, ils verront tour à tour les splendeurs de la capitale, la misère des campagnes, les superstitions qui s'étendent d'un bout à l'autre de l'empire, les horreurs des prisons, adoucies cependant par le dévouement de Mme Potemkin, la digne émule de Mme Elisabeth Fray ; sans compter les fêtes du palais d'hiver, la débâcle de la Volga, puis le passage d'un convoi de prisonniers partant pour la Sibérie, et des souffrances sans nom, et des résignations héroïques, et de touchantes histoires, et de tragiques aventures : c'est toute la vie russe qui défilera devant eux.

A. MOULINIÉ.

JUBILÉ DE M. ERNEST NAVILLE, docteur en philosophie, professeur honoraire de l'Université de Genève, associé étranger de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques), 26 décembre 1890. Historique de la fête. — Discours. — Messages. — Documents bibliographiques. — Liste des souscripteurs. Genève. A Cherbuliez, 1891.

Tous ceux qui ont eu le privilège d'entendre M. Ernest Naville et d'apprécier son talent de pensée et de parole, éprouveront un vrai plaisir à lire le volume que nous annonçons et que nous ne saurions ni disséquer ni analyser. Genève a honoré avec un véritable élan un de ses meilleurs enfants. Elle a bien fait. A une époque où la critique tue l'admiration, où l'on préfère se jeter à corps perdu dans la description du laid, de l'horrible, de l'immoral, de l'ignoble, il fait bon voir toute une cité se lever pour acclamer un homme qui a été mieux qu'un génie littéraire et philosophique de premier ordre, qui a été un homme de bien et un chrétien.

L. TRIAL.

INSTITUTION DES DIACONESSES DES ÉGLISES ÉVANGÉLIQUES DE FRANCE. Souvenir du cinquantenaire, illustré de trois portraits et de quatre gravures. Paris, à l'institution des diaconesses, 25, rue de Reuilly. Fischbacher, 1892.

Il est impossible d'analyser ce volume. On ne peut que le recommander. Fort bien imprimé sur beau papier, il est illustré de portraits et de gravures vraiment remarquables. Il raconte les fêtes du cinquantenaire de l'*Institution des diaconesses*. Les discours prononcés à cette occasion, les rapports lus par MM. N. Monod et Fr. Hottinguer donnent une idée très nette de cette œuvre qu'on ne saurait trop admirer et encourager. Très intéressantes sont aussi les notices biographiques sur MM. Antoine Vermeil, Louis Vallette et sur Mlle Malvesin. Comme il serait à désirer qu'une œuvre pareille eut des ramifications dans toutes vos églises! Voilà du christianisme vrai et qui prouve sa foi par ses œuvres!

L. TRIAL.

COMITÉ PROTESTANT FRANÇAIS

EXPOSITION UNIVERSELLE DE CHICAGO

MONSIEUR ET HONORÉ FRÈRE,

Nous n'hésitons pas à vous demander votre sympathique concours au moment où nous désirons assurer la représentation du protestantisme français à Chicago. Notre appel s'adresse à tous les protestants, sans exception, pour que nous puissions, grâce à leur concours, publier un ouvrage qui sera un véritable livre d'or du protestantisme français. Cette raison élevée nous permet de vous demander de recueillir autour de vous les dons même les plus humbles, pour que l'œuvre entreprise ait vraiment un caractère national et soit une représentation vivante de nos Églises. Ce volume doit être le témoignage de l'activité religieuse, missionnaire et charitable du protestantisme français au XIXe siècle. Il aura cette éloquence sobre, mais si puissante, qui naît de la simple exposition des faits en même temps qu'il restera une source d'informations exactes et nombreuses et qui feront autorité.

Si les ressources mises à notre disposition par le zèle de nos amis nous le permettent, rien ne sera épargné pour en faire un ouvrage à la hauteur du but que nous voulons atteindre. Notre désir serait de pouvoir l'illustrer des portraits des hommes qui, au cours de ce siècle, ont honoré en France le nom protestant en demandant ce travail à nos meilleurs artistes. Ce sera à un maître-imprimeur, à notre coreligionnaire, M. Paul Schmidt, que sera confiée l'impression du volume. A la demande du Comité, M. Franck Puaux s'est chargé de suivre dans ses détails la publication de cet ouvrage qui renfermera des notices sur toutes nos œuvres, dues à des plumes autorisées, et il le fera avec le même soin qu'il a apporté à l'édition des *Sermons choisis*, de M. le pasteur Bersier.

Le Comité croit que la France protestante ne saurait avoir à Chicago une représentation plus digne de son histoire. Il est

dans les intentions du Comité de l'offrir aux représentants les plus éminents des Églises protestantes, de le déposer dans les grandes bibliothèques d'Europe et d'Amérique, de lui donner enfin une publicité qui serve de la manière la plus sérieuse la cause évangélique et protestante.

Mais, pour réaliser ce dessein, nous avons besoin des plus actives sympathies. Aussi nous vous demandons, Monsieur et honoré frère, de plaider cette bonne cause autour de vous et de provoquer en sa faveur des dons, même les plus humbles, car notre œuvre doit vraiment être l'expression d'un mouvement d'opinions du protestantisme français.

Le Comité a décidé qu'un exemplaire de cet ouvrage, imprimé sur papier vélin, serait offert en souvenir à tout donateur d'une somme d'au moins *dix* francs; que tout don de *vingt* francs donnerait droit à un exemplaire sur papier de Hollande et tout don de *cinquante* francs à un exemplaire de luxe sur papier impérial du Japon.

Le Comité, désireux de vous faciliter personnellement l'acquisition d'un ouvrage aussi important, a décidé que tout envoi d'une somme de 25 francs au moins, recueillie par vos soins et transmise directement à M. de Turckheim, trésorier du Comité, 25, rue des Dames, Paris, vous donnerait droit soit à *trois* volumes de 10 francs, soit à *un* volume de 20 francs et à *un* autre de 10 francs.

Que tout envoi de 50 francs donnerait droit à *six* volumes de 10 francs ou à *deux* volumes de 20 francs et *deux* de 10 francs, ou encore à *un* volume de 50 francs et à un volume de 10 francs.

En un mot, chaque envoi de 25 francs fait par vos soins sera considéré comme l'équivalent d'un envoi de 30 francs.

En prenant cette décision, le Comité a pensé que vous seriez heureux de pouvoir disposer d'un ou plusieurs exemplaires de cet ouvrage soit en faveur d'une bibliothèque religieuse, ou soit de telle manière qui vous semblera préférable.

Le Comité a réservé cet avantage à Messieurs les pasteurs qui voudront bien centraliser les dons en invitant les membres de leur Église à s'associer pour la réussite d'une œuvre qui doit avoir toutes les sympathies des protestants français.

Nous sommes assurés, Monsieur et honoré frère, que vous

ne laisserez point cet appel sans réponse et que vous tiendrez à nous soutenir de votre active sympathie dans la tâche difficile, mais si nécessaire, que nous avons acceptée.

Veuillez croire à nos sentiments les plus distingués.

Le Comité : Arboux, Arthaud, Charles de Billy, Bertrand, Decoppet, Fauche, Greig, Lalot, Alf. Mettetal, Th. Monod, Mouron, De Neufville, H. Paumier, Frank Puaux, baron F. de Schickler, R. Saillens, L. Sautter, P. Soulie, Thurber, baron de Turckheim, Wickham.

AVIS IMPORTANT

En raison de l'ouverture prochaine de l'Exposition de Chicago, le Comité a besoin de savoir avant le 31 janvier prochain, dernière limite, à quel nombre d'exemplaires devra être tiré le volume qu'il veut faire paraître. Il vous prie donc instamment de faire parvenir, avant cette date, à M. le trésorier du Comité les sommes que vous aurez recueillies, même les moindres, par mandat-poste ou chèque sur Paris, à l'ordre de M. de Turckheim. Le tirage sera, en effet, en raison directe des sommes recueillies, le Comité ne s'engageant à réserver des volumes qu'aux *seuls* donateurs.

Les exemplaires seront envoyés *franco* à domicile là ou le service des colis postaux est établi et dans le cas contraire *franco*, à la gare la plus voisine. Prière en faisant les demandes, de vouloir bien donner à cet égard, les indications les plus précises.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à M. Lalot, *pasteur, 152, boulevard Pereire, Paris, et pour les renseignements relatifs à la rédaction du volume, à* M. Puaux, *11, avenue de l'Observatoire, Paris.*

La rédaction de la **Vie Chrétienne** *sollicite les dons de ses abonnés et les transmettra à qui de droit.*

Le Rédacteur-Gérant : L. TRIAL, pasteur.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.



LE PNEUMATISME[1]

Dans une brochure intitulée : *La Controverse dans l'avenir* (1891), j'ai osé marquer parmi les traits du protestantisme de l'avenir, ce que j'ai nommé le *pneumatisme*. Néologisme permis, parce qu'il est très intelligible et d'une composition indiquée par l'Ecriture. Par pneumatisme, j'entends la spiritualisation de notre religion, ou la religion conçue dans sa pure spiritualité. J'y reviens aujourd'hui, tant cette idée me paraît importante en soi, urgente, et tant elle m'occupe. Je veux caractériser le pneumatisme, en montrant ses origines et sa nature, en discutant les objections ou les résistances qu'il soulève, et en finissant par les espérances et les ambitions qu'il inspire.

*
* *

Le pneumatisme ou la religion spirituelle vient, sinon exclusivement, du moins essentiellement, de Jésus qui l'a portée en lui et l'a prêchée. Mais ne pouvant m'arrêter ici à lui, je considère de préférence son disciple Paul, qui a été par excellence le prédicateur du pneumatisme, et j'écoute ce qu'il en a dit dans l'esprit du Maître.

Pour Paul, tout dans la religion procède du *pneuma*, de l'esprit, est pénétré d'esprit, doit aboutir à la manifestation et à l'épanouissement de l'esprit. Voyez son ministère à lui, c'est le ministère de l'esprit [2]. Il va donc en retracer le rôle glorieux. L'esprit est un des éléments constitutifs de l'homme, qui devient prépondérant par le christianisme et dans le chrétien [3]. L'esprit est l'instrument sûr, principal, le véritable organe de la connaissance des choses divines [4]. Il est le principe, comme la sève de la saine

1. Allocution d'ouverture d'un cours de théologie, faite à la *Faculté de Genève*, le 24 octobre 1892. On comprendra qu'il ait fallu, dans la mesure d'à peine une heure, condenser une matière qui aurait pu et peut-être dû s'étendre indéfiniment.

2. 2 Corinthiens, II.

3. Id.

4. 1 Corinthiens, II, 9-13.

vie morale dont il produit les fruits bénis [1]. Il constitue le nouvel homme, qu'a voulu créer Jésus-Christ, l'homme spirituel ou pneumatique, qui juge de tout et n'est jugé par personne [2]. C'est lui qui formera la substance de notre corps futur [3]. En un mot, l'esprit est une puissance suprême de renouvellement dont Paul se sent subjugué, rempli, qu'il recommande au monde, et que le monde doit rechercher pour s'établir en elle.

Saint-Jean pense de même, et lui aussi est un apôtre du pneumatisme. C'est lui qui, guidé par le souvenir et les paroles de Jésus qui sont esprit et vie, écrit cette grande parole : « *Dieu est esprit* », et qui proclame le culte en esprit et en vérité ; lui qui glorifie la puissance régénératrice de l'Esprit-saint, objet de l'étonnement de Nicodème; lui qui rapporte longuement la magnifique promesse de l'Esprit, avocat et consolateur, ou Paraclet, faite par Jésus en son discours d'adieux, comme son testament à ses disciples; lui qui montre le Maître soufflant son esprit sur eux avant de les quitter; lui qui, dans son épitre, vante l'onction de l'esprit suffisant à procurer à tous les chrétiens la connaissance en matière de foi.

*
* *

La méditation de toutes ces imposantes déclarations nous conduit à l'intelligence de ce qu'elles appellent le *pneuma*, l'esprit.

C'est une réalité, une réalité des plus réelles ; et d'abord une réalité objective. Sans qu'il nous soit possible de remonter jusqu'à sa mystérieuse essence, nous la pouvons saisir dans ses manifestations. Elle nous apparaît comme une force, déployant son action universelle, continue, créatrice et entraînante, dans l'histoire et dans les âmes. On peut en s'exerçant la discerner en tout, et au travers de tout, tantôt comme moteur, tantôt comme idéal ou comme fin. C'est le divin, envisagé sous un aspect particulier, par le côté de son énergie morale, c'est la dynamique du divin.

1. Galates, IV, 16-25.
2. I Corinthiens, II, 14-16.
3. I Corinthiens, XV.

Cette force, bien heureusement pour son efficacité, s'est incarnée en un homme, Jésus. En lui nous la pouvons considérer plus nettement, plus vivement que nulle autre part. Au travers des paradoxes voulus de son enseignement, d'images si abondantes et variées qu'elles pourraient faire errer ceux qui les prendraient toujours littéralement, comme articles d'un credo, au sein des mystérieuses grandeurs de son âme, elle nous apparaît comme la passion de l'infini, de l'infini moral, mais une passion satisfaite, comme une possession naturelle, sereine, joyeuse des choses divines, comme une habitude ininterrompue de la communion avec Dieu, et une demeurance dans le ciel, comme la vue pénétrante et le sentiment attendri de l'harmonie de l'univers, comme la disposition d'une âme qui dans son mouvement embrasse tout, en restant inébranlablement attachée à son centre, Dieu. Mais, dans un monde où le mal s'est introduit, cette âme est à la fois pleine d'indignation contre le péché et de compassion tendre pour le pécheur; et, assurée de l'amour inépuisable du Père pour ses enfants, elle proclame le salut, a la vision de la rédemption, et de tous les états par lesquels l'esprit de Dieu fait graduellement passer l'humanité pour la relever et la ramener à lui.

Voilà la réalité objective du *pneuma*.

Il est clair que nous n'aurions aucune perception de cette réalité, qui ne tombe pas sous les sens, si nous ne l'avions pas au dedans de nous en quelque mesure, une mesure inégale, variable, mêlée d'éléments hétérogènes, inférieurs, impurs même; toutefois, dès que nous la reconnaissons et saluons hors de nous, c'est que nous l'avons apportée, éprouvée en nous; en un mot, c'est qu'elle est une réalité subjective aussi.

Comment se manifeste-t-elle? Quels en sont les traits reconnaissables, les aptitudes propres? C'est, ce nous semble, d'abord la capacité et le goût de rentrer en soi, de se concentrer pour se connaître, l'art de retrouver la genèse presque inconsciente de notre être spirituel, de nos sentiments religieux, de leur développement et des mobiles moraux qui ont été les plus puissants sur nous; c'est en-

suite le don, fortifié par cet exercice tout personnel, de sympathiser avec les âmes des prophètes, des apôtres, des saints, des nobles chrétiens de tous les temps, de pénétrer ainsi dans les replis de la vie spirituelle jusqu'au point où elle est cachée en Dieu, avec l'acuité croissante d'une intuition psychologique de ce qu'il y a de meilleur dans l'homme; c'est enfin le sentiment énergique de l'excellence et de la suprématie de cette vie, que tant de gens ignorent ou méconnaissent, et le besoin de l'affirmer en présenee du scepticisme aveugle qui s'en raille ou qui la nie.

Toutes ces aptitudes du *pneuma* subjectif se peuvent affaiblir, atrophier par inertie; néanmoins, même endormies, atrophiées, anémiées, il peut arriver qu'elles se réveillent et se revivifient; je crois même qu'elles ne périssent jamais complétement. Car elles impliquent en l'homme la présence primordiale de l'esprit divin éternel et universel, et, par conséquent de la liberté et du pouvoir de relèvement. Voilà la double existence parallèle du *pneuma*.

Comment faire pour le bien comprendre? Il faut, croyons-nous, se défier de l'imagination, qui est ici, plus encore qu'ailleurs, une maîtresse d'erreur. Les images par lesquelles on désigne l'esprit sont inévitables peut-être, mais dangereuses, parce qu'elles tendent à assimiler la force spirituelle pneumatique à une force extérieure, cosmique, physique, comme l'électricité par exemple, et à pousser vers ce supra-naturalisme magique où le catholicisme est plongé, et contre lequel luttait déjà au XVII[e] siècle, le célèbre théologien français Pajon.

Et pourtant, n'arrivons nous pas à comprendre expérimentalement la réalité positive quoique non pas concrète, et l'action propre des idées, telles par exemple que patrie, solidarité, progrès? L'œil intérieur les perçoit, l'histoire en montre l'énergie jusque sous nos yeux; nous les voyons bien réelles, quoique d'une réalité différente de tout ce qui tombe sous nos sens. Mais nous ne lui accordons pas je ne sais quelle existence surnaturelle. Prenons de même l'esprit, le *pneuma*, pour ce qu'il est.

*
* *

Ceci nous amène à constater et affirmer l'originalité du pneumatisme, c'est-à-dire du système qui prend le *dneuma* pour centre, pour idée-mère, et à la garantir contre ce qui n'est pas lui.

Son originalité fait son indépendance, il la conserve, avec humilité et piété sans doute mais fermeté, vis-à-vis de la Bible, de la tradition, et de la philosophie du jour.

Comment n'aurait-il pas pour la Bible la vénération et la reconnaissance la plus profonde, puisque c'est d'elle qu'il tient sa vigueur, en elle qu'il trouve sa substance, sa pâture? Mais, dans l'interprétation et les applications qu'il en fait, il reste libre, car la liberté est comme son essence propre.

Quant à la tradition théologique à travers les âges, elle lui inspire un grand respect sans doute; c'est un canal du vrai, disons plutôt, c'en est un des témoins importants; mais la tradition a pu errer et surtout affaiblir, compromettre la spiritualité originelle de l'Evangile, de sorte que, vis-à-vis d'elle, le pneumatisme doit maintenir son autonomie intrinsèque, son droit, comme l'ont fait les Réformateurs avec leur notion du *testimonium Spiritus Sancti.*

Enfin vis-à-vis de la philosophie la plus récente, le phénoménisme positiviste, le pneumatisme affirmera l'existence très réelle, très digne de considération, de phénomènes de la vie spirituelle non observés par cette philosophie, ou trop superficielle ou trop prévenue. Il montrera qu'il s'appuie lui aussi sur des phénomènes observables, analysables, persistants, susceptibles d'être amenés volontairement et de produire des effets excellents.

Son originalité se prouve encore par les points où il se rapproche et ceux où il diffère du libéralisme et de l'évangélisme, que notre génération a vus longtemps aux prises.

Plus que le libéralisme, il reconnait tout à l'entour de nous, la vaste région du mystère où baignent toutes nos connaissances; il en conclut le devoir de la modestie dans les négations comme les affirmations; il a d'ailleurs constaté le fond de vérité expérimentale qui se cache sous la dogmatique traditionnelle; et cette leçon, sans nuire à son

indépendance, lui commande plus d'admiration pour le long travail du passé, et dans ses jugements plus de réserve et aussi plus d'onction.

D'un autre côté, il se montre plus libre que l'évangélisme dans l'usage des sources de la foi. Il l'est même vis-à-vis de Saint-Paul, l'apôtre du pneumatisme pourtant, et en cela, il se montre son courageux, mais fidèle élève. Car nous ne saurions méconnaître que Paul, comme tout grand réformateur, a dû faire quelques sacrifices aux nécessités du temps et de la propagande, à ce qu'on appelle l'opportunisme qui se fait tout à tous; que d'ailleurs les documents qui nous restent de son enseignement offrent bien des obscurités et des lacunes et un jeu nécessaire à la pensée de l'interprête; qu'enfin Paul n'a pas entièrement échappé à l'influence de son éducation juive et pharisienne, qu'il lui en reste un certain nombre d'idées, d'où l'esprit de ses disciples doit se dégager encore plus qu'il ne pouvait le faire lui-même, telles par exemple que la conception du Messie, l'analogie serrée des anciens sacrifices et de sa mort, la nécessité de son second avènement concret et visible. Le pneumatisme doit donc poursuivre son œuvre avec la même noble liberté, la rigueur logique qu'ont façonnée les siècles et quelque chose si possible de la même énergie créatrice.

Puis, le pneumatisme, reconnaissant le fait de l'immanence divine, substitue volontiers la conception générale du divin à celle du surnaturel. Et de la sorte, il conserve les grandes idées de la tradition orthodoxe, mais en les transformant. Nommons-les brièvement :

La trinité ou les trois personnes en une essence se résout en deux affirmations, l'incarnation authentique du divin dans la vie de Jésus, et son action authentique dans les âmes des fidèles, et il y tient fortement comme à un double fait à l'honneur de l'humanité, attesté par l'observation, la comparaison et l'expérience.

Le péché, regardé naguère comme une révolte toujours consciente, une offense faite intentionnellement à Dieu, est désormais attribué plutôt à une prépondérance de la

chair sur l'esprit, de l'homme animal sur l'homme spirituel, que subit l'humanité, sans qu'on en puisse établir certainement la première origine, mais qui diminue avec la culture générale de la race et tend à disparaître dans la vie des vrais disciples du Christ.

La sainteté de Jésus est affirmée, comme un fait exceptionnel, unique, mais qui ne peut rigoureusement s'appeler surnaturel, puisqu'il n'est que la manifestation de la vraie nature humaine.

L'expiation ne s'explique plus par la nécessité d'une réparation offerte à un Dieu courroucé et réclamant la mort du pécheur, mais comme le triomphe de la sympathie active du juste pour la misère des injustes, et l'efficacité de la souffrance, lorsqu'elle est acceptée et bravée par un amour gratuit pour autrui.

Le second avènement de Jésus-Christ avec ses signes précurseurs, se présente sur la terre comme la succession des jugements que l'histoire applique aux principes, aux institutions, aux peuples, qui se sont montrés les ennemis du principe chrétien, jusqu'à la victoire lointaine encore de celui-ci.

On voit donc par ces quelques traits de sa conception, combien le pneumatisme est original et indépendant, et par cela même apte à concilier un jour les tendances dont nous avons subi la pénible lutte dans cette deuxième moitié de notre siècle.

Indépendant et si possible conciliateur, le pneumatisme rompt cependant avec deux dispositions qui selon lui ont fait et font encore du tort à la religion.

L'une est le dogmatisme ou ce qu'il en reste. Par ce mot, nous n'entendons point le dogme ou l'idée religieuse en soi, mais la rigidité qu'on lui a prêtée. Sans doute, on peut dire que le dogmatisme périclite maintenant, et qu'il a subi bien des assauts derrière les remparts qu'il s'était élevés : le littéralisme biblique, l'autorité impérative des confessions de foi, le scolasticisme, même atténué, des anciennes formules. Néanmoins il subsiste encore dans bien des milieux ; sa méthode n'a pas été pleinement remplacée

dans l'étude de la religion, dans la confection des crédos récents. Et la méthode psychologique expérimentale que réclame le pneumatisme, celle qui constate les faits chrétiens internes, leur génèse, leurs postulats, leurs fins, et laisse l'inaccessible, quoique honorée récemment de beaucoup d'hommages, n'a point passé encore à l'état de méthode dirigeante et suivie jusqu'au bout.

Une autre disposition à laquelle le pneumatisme n'est pas moins défavorable, c'est l'empirisme, j'entends par là ce penchant à laisser de côté les hautes questions qui se posent forcément au penseur chrétien aujourd'hui, pour vaquer de préférence à la pratique ecclésiastique et pastorale, et la recommander comme l'important. Ah! le ciel nous préserve d'être injuste! Nous savons bien quelles sont les exigences croissantes du pastorat, sa besogne d'administration et de bienfaisance, indéniable, nécessaire. Nous savons bien d'ailleurs que l'empirisme est dans le génie local et que l'on ne réussit que dans ce qu'on fait par tempérament national.

Néanmoins, ne laissons pas oublier que le pneumatisme a des droits supérieurs, sacrés. Car l'oublier, ce serait chose fâcheuse à bien des égards. On se trouverait ainsi négliger une des deux tâches du pasteur, l'enseignement, au profit de l'autre; on se condamnerait à manquer le but supérieur du pastorat, qui est de gagner les esprits et d'entrainer la société. On s'affaiblirait de toute manière, en s'endormant sur un oreiller de paresse pour la pensée. Il faut réagir contre l'entraînement professionnel et local, par le recueillement en soi, la méditation de l'Ecriture pour l'usage personnel, par l'observation attentive des efforts généraux de la société contemporaine. Ne nous laissons pas décourager par les incertitudes de la théologie chrétienne actuelle, car elle est sérieusement en voie de recherche, et elle ne réussira que soutenue par la sympathie de tous.

Mais il y a plus que ces entraves; le pneumatisme rencontre sur son chemin des objections et des résistances, dont il doit triompher.

Les objections peuvent se réduire à celle-ci : votre religion de la pure spiritualité n'est pas aisément concevable, formulable comme le vieux dogme ; elle ne saurait avoir ces contours précis et accusés des confessions de foi et des catéchismes officiels ; elle n'offre pas ce surnaturel massif qui oppose une barrière à tout caprice panthéiste et laisse un sol ferme à la foi des simples. Elle n'est donc pas populaire, et nous ne voyons pas comment elle pourrait le devenir jamais.

Eh quoi ! n'avons-nous pas le droit de rappeler ici, ce qui s'est passé pour la Réformation ? On lui reprochait cette même spiritualité, difficile pour la masse et impopulaire. Comment a-t-elle répondu ? En façonnant, par une éducation nouvelle de la conscience et de l'intelligence, les peuples protestants. Et il paraît qu'elle n'a pas mal réussi, et que la spiritualité religieuse n'a pas nui à leur développement politique et industriel.

Quant aux résistances, il n'est que trop aisé de les pressentir ; il l'est moins de s'y résigner et de s'y préparer. C'est cette force d'inertie qu'on rencontre chez les foules en tout domaine, et qui est telle que, en fait de convictions, elles aiment à se vêtir d'un complet confectionné et acheté pour ainsi dire d'un coup. C'est cette puissance déjà plus intime et plus active de l'habitude, des souvenirs d'enfance, des mots entendus et appris dès le catéchisme, et qui n'en restent pas moins dans le cerveau, alors même qu'ils seraient inadéquats et qu'on ne les comprendrait guère. Tout cela forme dans le monde chrétien, comme dans l'autre, un secret penchant pour l'autorité, qui dispense de chercher soi-même et entraîne par son poids, et qui, bien qu'étranger au génie du protestantisme, n'en exerce pas moins une forte pression sur bon nombre de protestants.

*
* *

Ces objections et ces résistances ne sauraient nous faire reculer, car le plein avènement du pneumatisme est urgent. Pourquoi ? Disons-le franchement. Urgent, parce que notre bagage théologique paraît vieux, ne correspon-

dant plus aux méthodes, aux aspirations, à la terminologie qui ont cours, j'allais dire, usé jusqu'à la corde. Toutes les églises vivent d'un mélange de vérité et d'erreur, de vertus et d'abus, qui les compromet et les embarrasse grandement. Si des chrétiens ont du crédit et même en reprennent beaucoup, cela est dû à leur discipline, à leur dévouement, à leur talent de parole et d'action, plus qu'à leurs idées. Malgré le zèle si louable d'un grand nombre pour l'évangélisation, leurs doctrines n'enthousiasment plus leurs esprits; on n'y sent pas la puissance créatrice, qui seule fait des disciples féconds à leur tour; les ouvriers, les socialistes, les rejettent non sans dédain ou même les haïssent, à commencer par Dieu, à continuer par la morale sociale de l'Evangile, à finir par la vie à venir. Et tout n'est pas ici la faute du péché et de la grossièreté humaine. Dieu, l'avenir, la morale, ont-ils été présentés toujours et partout au peuple, selon leur vraie nature?

D'ailleurs, nous-mêmes, chrétiens sincères, qui croyons et réfléchissons, sommes-nous satisfaits? Nous aussi, n'est-ce pas? nous soupirons après du nouveau. Nous sommes las de camper sur tant de détritus et sous des ombrages devenus malsains; nous voudrions de l'air frais et pur. Nous voudrions nous désobstruer de tant de lourdes responsabilités, qui nous sont étrangères, et sous lesquelles le passé des Eglises nous écrase. Ce n'est pas de la régénération de notre être personnel seulement que nous avons besoin; c'est aussi du triomphe de la religion en esprit et en vérité, du pneumatisme dans les Eglises et dans le monde. Et nous serions prêts à pleurer en constatant combien en est encore éloignée la pauvre chrétienté. Ce souci devient pour nous une obsession. Dieu lui-même nous crie : « Réveillez-vous d'un grand réveil; sortez de l'empire des cauchemars, qui s'appellent entre autres l'imputation du péché d'Adam, la théologie du sang, l'enfer; revenez pour ne plus le lâcher au simple et lumineux Evangile, et reprenez la tête de l'armée des penseurs et des prophètes ».

*
* *

A quelles conditions s'accomplira ce progrès?

La première, la plus voisine, c'est sans doute une préparation, j'ose dire théologique, non seulement des pasteurs, mais encore du public religieux. Voici ce que nous entendons par ce mot, qui ne veut point être prétentieux. D'abord une connaissance un peu plus vulgarisée des religions et surtout de leurs éléments spirituels les meilleurs, ce qui permettrait de sentir la supériorité morale, humaine, pneumatique, enfin de la religion chrétienne; — une connaissance de l'homme religieux et moral plus directe, plus hardie, qui à côté des excellences, des sublimités du sentiment religieux dans l'histoire, avouerait ses excentricités, ses travers, ses germes de superstition répandus un peu partout, dont il faut le débarrasser; — enfin une connaissance raisonnée des besoins de notre temps, latents ou mal exprimés, mais réels, non encore rassasiés et dangereux d'autant. Toutefois, l'avènement du pneumatisme, en le supposant préparé individuellement de la sorte en diverses Eglises et diverses classes, ne nous paraît devoir se produire que à d'autres conditions encore, qui ne dépendent guère de la volonté directe et consciente de l'homme et qui néanmoins se réaliseront, nous en avons la foi, lorsque les temps seront mûrs.

Ces conditions historiques et générales, quelles peuvent-elles être? J'en pressens deux.

D'abord, de grands évènements, guerres ou révolutions, remuant profondément le monde civilisé, ébranlant, démolissant maints vieux édifices sociaux qui ne tiennent que par leur poids, amenant sur la scène des générations tout autrement formées que celles que nous y voyons aujourd'hui.

Puis l'apparition de quelque grand génie religieux, comme il en a toujours poussé dans les jours critiques de l'Eglise, un nouveau Zwingli, un nouveau Schleiermacher, à la fois savant, penseur, prédicateur populaire, un prophète, comme on se plaît à dire aujourd'hui avec raison, un homme fort dont la conviction soit assez sûre d'elle-même, assez clairement consciente de ce qui doit

se transformer et de ce qui doit survivre dans le monde des idées et des besoins, et la volonté assez chaude et ferme pour le faire prévaloir dans les jeunes générations. Le désirer, l'appeler, c'est presque hâter sa venue; car une conception nouvelle, pressentie, ébauchée en partie, préoccupe bon gré mal gré les jeunes studieux, finit par s'emparer de quelqu'un des mieux doués, des mieux pétris par l'éducation et les circonstances. Et elle trouve une vie intense, expansive, et bientôt un nom et du crédit, dès qu'elle a passé à travers le cœur et sur les lèvres d'un génie.

* * *

Après cette énumération des conditions que l'histoire des progrès de la pensée chrétienne à travers les âges nous autorise à présenter comme indispensables, nous pouvons bien nous permettre d'énoncer nos espérances et par là aussi de stimuler nos ambitions.

Nos ambitions ? Ah ! n'allons pas souhaiter que le pneumatisme donne naissance à quelque église, quelque secte nouvelle. Qu'il s'en garde bien. Rien n'est moins propre à la besogne sectaire qu'une conception qui commande la plus grande largeur, la sympathie la plus expansive pour le divin dans le monde, en quelque compartiment, sur quelque chemin qu'il se produise. D'ailleurs, on n'a jamais, pour la propagation d'une idée, constitué un groupe qui ne devînt une coterie et n'attirât l'attention et les adhésions par quelque excentricité. Une église surtout ne s'improvise, ne se fabrique guère; si elle veut vivre, il faut qu'elle ait un passé, une base historique, plus qu'une tendance, même excellente, même utile, des services rendus, des faits en un mot. Les Eglises nationales, avec leur inévitable largeur et leur élasticité, semblent le laboratoire naturel et le vrai siège des doctrines progressives. Donc, nous ne prévoyons ni une secte, ni une église, à joindre aux longues listes héritées du passé, mais simplement une tendance supérieure, représentée par une élite, je veux dire par les esprits les plus indépendants, en même temps que les plus sincèrement, intimément doci-

les à la vérité. Nous ne demandons pas, je le répète, une église de plus, qui nécessairement végéterait, car nous ne sommes guère au temps propice pour cela, et qui, naquît-elle, succomberait peut-être à la tentation d'une sorte de cléricalisme, alors que le pneumatisme est essentiellement laïque; nous demandons une foi, une adoration, une ferveur, un souffle de vie, un esprit, en un mot, pour servir de véhicule au Saint-Esprit; ce qui d'ailleurs ne saurait empêcher tel groupe de se constituer, de s'accentuer, de se donner un organe dans la presse, et le mot pour parler, écrire, agir.

Ces espérances ou plutôt ces ambitions, nous voudrions en inspirer la jeunesse. Car c'est elle qui éprouve des besoins analogues, témoin dans le monde littéraire, ces poussées vers l'idéalisme, vers le domaine de l'infini, du suprarationnel, du mystère; et dans le monde social, l'aveu assez général qu'il convient désormais de joindre à la science une plus grande dose d'amour. Hommages inattendus, rendus à la foi, ou pour être plus exact, à l'esthétique catholique!

Dans le monde chrétien protestant, les ambitions spirituelles de la jeunesse ne sont pas moins ostensibles et actives assurément. Voyez par exemple la vaste expansion des unions chrétiennes de jeunes gens. Quel entrain apporté à des entreprises nouvelles dans ce domaine de l'éducation mutuelle, de l'instruction, de l'assistance fraternelle et des institutions propres à labourer utilement tous les recoins du sol social! En vérité, pourrions-nous douter de la puissance incomparable, inépuisable du christianisme sincère, sur les cœurs et les volontés de cette génération? Que ce zèle soit dirigé quelque jour par une conception du christianisme supérieure à la conception traditionnelle, et l'on verra quelle attraction agrandie s'exercera sur la jeunesse chrétienne!

Voilà la tâche présente, parce que voilà l'avenir; voilà le chemin qui mènera droit aux vastes moissons futures de Dieu. Ah! frères plus jeunes, vous avez là de quoi rassasier et dépasser vos ambitions. Chercher l'idée féconde,

nette et la formuler, vous identifier avec elle, vous en pénétrer; puis la répandre par l'affirmation, et s'il le faut par la polémique. Car la polémique fait dresser les oreilles et remuer les cœurs, et c'est l'affirmation qui vient ensuite les remplir. Tâche magnifique aussi, bien digne de susciter de grands efforts, un long travail, soutenu par une ardeur généreuse qui vous arrache à la médiocrité générale dont nous souffrons.

Mon vœu pour moi et mes contemporains, est de voir l'aurore de ce jour béni que j'attends depuis longtemps, et de pouvoir dire comme Siméon : « *Laisse maintenant ton serviteur aller en paix, car mes yeux ont vu le salut* ».

A. BOUVIER.

A PROPOS D'UN RÉCENT VOLUME DE SERMONS[1]

(Suite)

Une croissante *modération* dans l'expression de la pensée a suivi cet effort d'exactitude et ce besoin de sincérité. Les chaires retentissent moins de mots tranchants, de jugements sommaires, de condamnations à temps et surtout à perpétuité. On a renoncé à cette outrance de langage qn'au temps peu éloigné où l'on considérait la prédication comme un mode de discours échappant aux conditions ordinaires de la parole, parce qu'on séparait plus ou moins la pensée et la vie religieuses de la pensée et de la vie générales, on décorait des noms de vigueur, de conviction ou de fidélité. Sauf quelques rares exceptions, l'orateur chrétien ne rappelle ni l'oracle d'Apollon, ni les juges

1. *Avec Dieu et le Christ. Sermons*, par A. Grotz, pasteur de l'Eglise réformée de Nimes. Deuxième volume. 1893.

infernaux Minos, Eaque et Rhadamante, ni Hercule vengeur brandissant la massue à trois nœuds.

Aurait-on reconnu que pontifier manque de grâce, que la solennité du geste et la violence des mots ne masquent ni la maigreur de l'idée, ni la chétivité du raisonnement, que rudoyer ses « frères » rappelle peu la manière du Christ et ne concourt que faiblement à l'édification ? Ce serait se faire une idée par trop superficielle de la nature et de la valeur de cette modération que de ne lui assigner pour causes que des raisons d'esthétique ou de logique. D'autre part, on se tromperait presque autant si l'on y voyait le résultat de préoccupations purement religieuses. N'y discerne-t-on pas plutôt tout d'abord la trace de ce que, faute d'un mot, nous avons appelé de plusieurs, l'esprit et la vie modernes ?

Du mouvement lent mais continu et simultané des sciences s'est dégagé un certain nombre d'idées qui peu à peu ont changé à nos regards et le monde et nous-mêmes. L'une de ces notions transformatrices est celle de la relativité de nos connaissances. Nous savons peu de chose ; la nature de notre esprit lui rend actuellement certains objets inaccessibles ; le peu que nous savons n'est que représentations ; en d'autres termes, si rien ne prouve que l'objet représenté soit autre en lui-même qu'il n'est en notre esprit, rien non plus ne testifie que sa réalité égale l'idée que nous en avons. Enfin nos connaissances sont encore relatives en ce sens plus complexe que tout se tient dans le monde et que celui-là seul parmi les hommes pourrait avancer qu'il connait un objet, qui les connaîtrait tous. Qu'est-ce à dire sinon que la vérité *absolue* — en religion comme en tout le reste — nous échappe ? Comment donc exprimer autrement nos lueurs que par des nuances ? Comment parler du mystère qui nous enveloppe et que nous sommes, sinon avec une réserve émue et la conviction que nos plus hautes formules actuelles ne sauraient marquer l'altitude suprême ni pour les autres ni pour nous, celui qui vit se dépassant lui-même continuellement ? En même temps qu'elles nous faisaient mesurer notre

esprit à ses relations avec le monde, les sciences nous rendaient attentifs à deux faits majeurs, que les anciens avaient constatés — cela paraît entre autres en bien des pages de la Bible, — mais que l'âge moderne a formulés et dont il a tiré bien des conséquences, savoir l'*hérédité* et le *milieu*. On vit alors le double lien qui nous unit les uns aux autres et tous à l'univers.

Ce que l'on nomme liberté n'en fut pas aboli, mais l'idée en fut obscurcie, le sentiment altéré; l'action s'en ressentit, le ton de la vie baissa. Tout ce qui réfléchissait se demanda non sans raison ni sans effroi où, quand et devant quel obstacle s'arrêtaient ces influences si puissantes, si diversement combinées de la race et de l'univers et si même elles reconnaîssaient d'autre loi que leur fatalité. Plusieurs et non des moins pénétrants ni des moins sincères hésiteraient encore à se prononcer. D'autres plus pressés et sans doute plus capables d'agir et de vivre que de penser — bien que penser soit un acte et un principe de vie — croient, malgré tout, à la liberté, et ils ont acquis et donné la preuve de la leur non par des paroles mais par des faits tels que l'hérédité et le milieu ne les expliquent que partiellement. N'importe : tous ceux qui connaîssent ou entrevoient les difficultés du problême sont peu enclins à requérir contre leurs semblables. Ils ne les menacent plus sans hésitation ni mesure; volontiers ils tempèrent le réquisitoire et ajournent le verdict. Sachant de quoi ils sont faits eux mêmes, combien difficilement on se dégage de la chair et du sang, et combien toujours vagues et vacillants sont en l'âme la plus ferme et la liberté et le sentiment qu'on en a et qu'on les possède bien moins l'une et l'autre qu'on ne les poursuit, ils admettent toujours plus aisément, que tous les hommes ne soient pas au même moment de l'histoire également capables de réagir contre la double et continuelle pression de l'univers et de l'humanité, de sorte que si parfois le blâme sort de leur bouche il va rarement sans atténuation.

Enfin second facteur de cette modération la *vie* moderne. « Autrefois on disait volontiers, et l'on avait

» peut-être raison de dire : *pour rester soi, il faut s'en-*
» *fermer en soi.* Mais aujourd'hui où l'on ne peut s'en-
» fermer en soi, aujourd'hui où tout vous dispute à vous-
» même, où les idées ambiantes vous entrent dans le cœur
» et dans la tête par tous les pores, où les cours, les jour-
» naux, les revues, les livres, les expositions, les conver-
» sations, les voyages établissent en dedans de nous un
» grand courant perpétuel des opinions les plus contra-
» dictoires, la personnalité ne peut plus être la naïveté »[1].
Modifions légèrement cette pensée ; élevons-la de l'ordre littéraire au religieux, et là, au point qui nous intéresse ; soulignons les mots *cours, journaux, revues, livres, expositions, conversations*, *voyages ;* remplaçons *naïveté* par *absolutisme,* et nous avons les principaux moyens que la vie moderne met en œuvre, les sources de l'influence qu'elle exerce, et nous comprenons comment il se fait que la parole religieuse aille se modérant. L'homme d'un seul livre n'existe plus ; la vie sédentaire a pris fin.

« Naître, vivre et mourir dans la même maison »

est un joli vers, mais que peu de nos contemporains, même de ceux qui possèdent et en qui le culte du foyer est le plus vivace, oseraient prendre pour devise, sachant qu'aujourd'hui plus que jamais on peut dire que nous n'avons pas ici bas de « cité permanente ». Dresser et plier sa tente, changer d'horizon, étendre ses connaissances par le livre et le voyage, faire partie d'associations nombreuses, échanger de l'humanité avec tous, à haute dose et sous toutes les formes, voilà quelques-uns des caractères de la vie de ce temps. Et que sort-il de ces lectures, de ces voyages, de ces réunions, de ces contacts ? Le sentiment très net et très vif de l'*infinie diversité* des opinions humaines. Au premier abord, cette diversité étonne, désoriente. Puis, comme on la voit survivre à la surprise et au trouble qu'elle fait naître, s'affirmer en toute occasion, s'allier à une bonne foi, à une instruction et à une conduite pareilles

1. Ernest Legouvé. *Soixante ans de souvenirs.* 1re partie, ch. II, p. 36 et 37.

aux nôtres et parfois supérieures, on se sent obligé de l'accepter. Plus tard, la résignation fait place à la joie et l'étonnement à l'admiration ; on découvre et on adore Dieu dans cette efflorescence multicolore de l'esprit. Le jour où l'on a eu le privilège de constater ce fait et de s'en réjouir, on a rayé de son vocabulaire les mots âpres, les épithètes dures, les verbes signifiant gronder, menacer, condamner, maudire ; d'autant que le désir de gagner les autres à ses convictions n'en est point diminué.

Plus respectueux et plus prudent, le prosélytisme n'en est que plus habile et cette habileté toute de prudence et de respect lui assure des victoires qui, pour être plus difficiles et moins bruyantes que celles du fanatisme, n'en sont que plus glorieuses et plus fécondes.

On dira que cette modération que nous soulignons comme un trait du discours moderne est le signe et le fruit d'un scepticisme qui, pour se réclamer des tendances de l'esprit et des conditions de la vie de l'homme à un moment donné de l'histoire et pour s'envelopper d'une certaine gravité doulourouse et sacrée, n'en est pas moins du scepticisme. A quoi nous répondrons que ce mot de scepticisme n'est pas pour nous effrayer, car ce n'est que par extension et même par abus que le verbe *sképtomaï*[1] qui signifie « regarder attentivement, observer, examiner, méditer, réfléchir », en est venu à désigner le doute universel et sans répit. Mais comme le grec et l'étymologie n'ont pas le don de toucher tout le monde, nous dirons à nos objectants : Pourquoi soupçonner le mal où le bien éclate ? Pourquoi cette modération ne serait-elle pas une vertu ? Le prédicateur n'a-t-il pas le droit et le devoir de faire de l'humilité la parure et la force de sa parole ? Ne doit-il pas sentir et faire sentir aux autres que « Dieu est plus grand que notre cœur » ? Plus de modération enfin ne serait-ce pas aussi peut-être plus de charité ?

(*A suivre*). P. B.

1. *Dictionnaire grec-français* d'Alexandre p. 1289.

IN SOMNIS

N'allez pas croire que ceci soit arrivé : c'est un rêve, et un rêve si incohérent et absurde que j'ose à peine vous le conter.

Tout d'un coup, sans que rien eût pu le faire prévoir, les hommes — je dormais — se trouvèrent dans l'impossibilité absolue de faire le mal. Ils ne savaient plus, ils ne pouvaient plus mentir, ni dissimuler, ni tromper, ni se disputer, ni se mettre en colère. Ils ne consultaient pas leur plaisir ou leur intérêt, mais seulement leur devoir ; ils se seraient fait hâcher plutôt que de se livrer à quelque acte blâmable ; on n'en voyait point se prostituer en de basses intrigues, point qui s'élevassent en marchant sur leurs concurrents, point qui exploitassent les autres à leur profit. Nul ne se mariait pour la riche dot, nul n'achetait les suffrages de ses concitoyens, nul ne portait la croix sans l'avoir dûment gagnée. On ne se jalousait plus ; on ne se coupait plus mutuellement l'herbe sous les pieds ; on ne vendait pas des mixtures quelconques pour du vin ; les avancements ne s'obtenaient plus par la faveur; les femmes ne se fardaient pas le visage; les hommes ne tournaient pas au moindre vent. Plus d'assassins, plus de dynamitards, plus de filous,plus de pick-pockets, plus d'escrocs, plus de quémandeurs, plus de Tartuffes, plus d'Harpagons. Rien que des gens honnêtes et bons partout.

J'assistai, surpris, à cette évolution merveilleuse et — vous savez qu'en rêve on vit quelquefois des siècles en un instant — j'en pus constater les conséquences immédiates et les conséquences lointaines dans la vie iudividuelle et dans la vie sociale.

Et cette chose invraisemblable eut pour effet des choses plus invraisemblables encore.

Aucun maraudeur ne dévastant plus les vergers, aucun braconnier ne détruisant plus, en temps inopportun, le poil et la plume, aucun berger ne laissant plus errer ses moutons dans les dépaissances réservées, les communes trou-

vèrent bon de supprimer tout d'abord les fonctions de garde champêtre. Ce fut le point de départ.

Nul ne se livrant plus à l'ivresse ni au tapage, nul n'étant jamais plus une brute menaçante pour la vie ou la sécurité des citoyens, la gendarmerie, devenue inutile, fut mise à pied ; comme personne n'affirmait que son droit et ne contestait pas le droit des autres, et que les discussions se terminaient toujours, sans intervention officielle, par un accord amiable, on donna congé aux juges de paix et, pour les mêmes raisons, on ferma les tribunaux de première instance, les cours d'appel ; les gros bonnets de la cour de cassation eux-mêmes furent mis en disponibilité par suppression d'emploi. Avec eux tomba toute l'armée des gens de robe : magistrature assise et magistrature debout, juges, procureurs, substituts, greffiers, huissiers, avocats, qui vivent de la chicane et puis tous ceux, si nombreux, qui sont employés à rechercher les coupables, à assurer la sanction pénale de la loi : policemens de tout rang, de tout ordre et de tout costume, directeurs de prisons et de bagnes, geôliers de tout galon et de tout calibre. Quant à M. Deibler, j'ai à peine besoin de dire qu'on lui donna un congé illimité avec une honorable retraite.

On renvoya la moitié des employés de l'octroi, les trois quarts des employés des douanes, et les dix-neuf vingtièmes de ceux de la régie, personne ne se livrant plus à la contrebande ni à la fraude. Alors aussi les prêtres n'ayant plus à enseigner la morale, qui était toute d'instinct, ni à parler du Ciel, qui se reflétait dans toutes les âmes, ni à dresser des balustrades autour de la vertu qui se gardait elle-même, furent les premiers à reconnaître qu'ils étaient une superfétation. Le lien qui les unissait à certains Etats se dénoua de lui-même et tous les clergés, avec entraînement, rentrèrent, de bon cœur, dans la vie séculière. On leur fit une ovation.

Il fallait bien administrer. Avec quelles simplifications ne le fit-on pas ? Le Sénat disparu. Les conseillers municipaux, les conseillers généraux, les députés, en nombre

réduit — à quoi bon tant de monde ? — choisis par des électeurs intègres, intègres eux-mêmes, ne voulant que le bien de la cité et de la patrie, ne perdirent plus un temps précieux en querelles personnelles, en discussions passionnées et stériles — on s'entend aisément quand on ne veut que le bien. Les affaires s'expédièrent rapidement, au mieux des intérêts publics. Trois ministères seulement : *Salubrité*, *Travaux publics* et *Comptabilité nationale* suffisaient à tout. Des institutions généreuses, bien inspirées, fécondes, assuraient le fonctionnement du mécanisme social dont le bon vouloir de tous huilait constamment les organes, et la grave question du capital et du travail était enterrée, chacun gardant dignement sa place, le patron sans dureté et sans morgue, l'ouvrier sans humiliation et sans révolte. L'égalité résidait dans la responsabilité qui est aussi sérieuse pour les rois que pour les bergers ; la fraternité était inscrite dans les cœurs et non sur les murailles et la liberté n'avait pour chacun d'autre limite que la liberté du prochain.

Le mouvement se communiqua — je rêve toujours — avec une rapidité sans égale, telle une commotion électrique, à toutes les nations de la terre. Ceux qui les administraient — on ne disait plus *gouverner* — ne songeaient qu'à leur procurer le bien-être matériel et moral : ils n'avaient plus de préoccupation ni d'intérêt dynastique : ils respectaient les droits, l'organisation, les frontières de ceux de langue étrangère. Ils ne songeaient pas plus à les attaquer qu'à se prémunir contre leurs attaques.

Il y eut alors un grand soupir de soulagement et comme nne grande détente internationale. A quoi bon tous ces engins meurtriers et tous ces hommes qui les manœuvrent ? Et de même qu'on avait rendu à la vie privée tous les fonctionnaires superflus dans ce nouveau régime de bonne volonté, après avoir planté de simples poteaux sulfatés pour indiquer les frontières — que croisaient en plus grand nombre des routes, des ponts et des railways, — on licencia les armées. Du coup, des milliers d'hommes jeunes, sains et vaillants furent rendus à la vie utile. La pen-

sée ne leur vint pas de regretter l'éclat des galons, la vie rude et monotone de la caserne ou les fatigues de la campagne. Tous se réjouirent de quitter le métier de soldat qu'ils exerçaient sans vocation et sans enthousiasme; en particulier, les mères firent retentir un immense cri de joie en apprenant que tous les beaux et chers gars de vingt ans ne seraient plus *chair à canon*, et la patrie n'en fut pas moins chère à tous les cœurs bien nés.

A la suite de cette réforme, on vit arriver, de tous les côtés, vers les fonderies aux feux continus et vers les forges retentissantes, de longs convois chargés de sabres, de fusils, de mitrailleuses, de canons et d'obus ou d'énormes plaques de blindage, tous objets dont on n'avait plus l'emploi. Tout cela était transformé, à grands renforts de bras, par les cubilots, les laminoirs, les marteaux-pilons, en rails, en essieux de vagons, en hélices de bateaux, en outils de toutes sortes, notamment en charrues gigantesques et autres machines agricoles qui ne devaient pas coûter une larme à l'humanité.

Ces multitudes, autrefois occupées à maintenir l'ordre, à exercer la justice, à réprimer les révoltes, à garder les frontières, loin de chômer, étaient réclamées d'urgence par l'industrie renouvelée.

C'est qu'à la place des ateliers de la guerre s'ouvraient, de toutes parts les chantiers de la paix. Les millions qui auparavant s'engouffraient dans les budgets de la défense nationale, servirent, entre autres choses, à encourager particulièrement cet art agricole qui est le premier des arts, puisque la source première de la richesse d'un peuple, c'est le sol, la terre, cette féconde nourrice qui doit et peut donner l'abondance à tous ses enfants. On se mit donc à remuer la surface arable, on la fertilisa à l'aide d'engrais énergiques parce qu'ils étaient sincères et on ne tarda pas à s'apercevoir que c'est le fonds qui manque le moins. On draina les marécages incultes et pestilentiels ; des millions d'hectares furent, de ce chef, rendus aux cultures; on boisa les penchants dénudés des collines, modifiant ainsi avantageusement la climatologie des régions et assurant pour

des temps prochains, un rendement inespéré. Dans les hautes vallées, de nombreux barrages échelonnés emprisonnèrent, à des niveaux supérieurs, l'eau des fleuves, la dirigèrent, par une pente douce, le long des flancs des montagnes, de manière à irriguer, c'est-à-dire, à fertiliser d'immenses espaces où la végétation était précaire, tout en maîtrisant les torrents, modérant les crues et prévenant les inondations.

C'est ainsi que, pour ne parler que d'une région de la France que je visitai, dans mon rêve, sous la conduite de M. Chamberlent, le puissant ingénieur qui a voué une haine acharnée aux crau's et aux landes, la Garonne, autrefois si redoutée, fut barrée plusieurs fois au-dessus de Saint-Gaudens — je l'ai vu très exactement — et un canal jaugeant plusieurs mètres cubes en fut dérivé, lequel suivait à mi-côte ces ondulations qui vont en s'abaissant graduellement depuis les Pyrénées jusque vers Bordeaux. Sur les deux penchants, autrefois incultes, de cette petite chaîne, on vit pousser de magnifiques herbages et, à leur pied, se développer des vignes splendides, sans compter que, depuis cette transformation, ainsi que les riverains me l'affirmèrent, malgré de violents orages, la Garonne n'avait jamais, sous les ponts de Toulouse, dépassé de cinquante centimètres son étiage.

Mais je vis bien autre chose. Les économies réalisées d'autre part servaient à honorer la science, à en encourager les applications. Avec de l'argent que ne fait-on pas ? En maints endroits s'élevèrent d'immenses tours Eiffel qui servaient, pour toute la contrée, de paratonnerres. Doucement, sans danger, elles soutiraient le fluide du nuage, à mesure qu'il s'accumulait, et on commençait à n'avoir plus rien à craindre ni de la foudre ni de la grêle.

Et combien d'autres travaux gigantesques furent ainsi accomplis avec les ressources supérieurement ménagées de la collectivité !

Je ne puis qu'esquisser ce que j'ai vu ainsi d'une manière fugitive, au cours de mon rêve, et vous voyez que ce sont hallucinations pures.

Toutefois, je ne résiste pas au plaisir de retracer l'impression — fort précise d'ailleurs — que fit sur moi la vue de cette société régénérée subitement, comme au coup de baguette d'une bienfaisante fée.

Vous supposez peut-être que tout ce monde, dont le mobile suprême, l'inspiration unique était le devoir, que tous ces hommes dominés par le sentiment de l'honneur et de la réciprocité, devaient être mortellement austères, tristes et ennuyeux. Vous vous trompez. C'étaient au contraire les gens les plus joyeux et les plus agréables. Avec leurs personnalités accentuées, avec des tempéraments et des caractères aussi divers que leurs physionomies, ils portaient tous la commune marque des êtres satisfaits et heureux. Il paraît que rien n'épanouit le cœur et le visage comme la conscience du bien. Je ne voyais que des faces souriantes. Point de vieillards de vingt ans sceptiques et blasés; point de figures tordues par la pensée habituelle du crime, comme on en voit dans la collection de photographies à la préfecture de police; points de fronts plissés par le remords ou par le regret; point de regards faux, lascifs ou haineux. Partout des visages où se peignaient le contentement et la bienveillance et je me rappelais, à les voir, la charmante leçon que Florian met dans la bouche de l'écureuil innocent et joyeux, à l'adresse du léopard malheureux et féroce:

« Vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère.

La gaîté, oui, c'était la note dominante.

Une seule chose rappelait l'ancien appareil militaire : c'étaient les musiques des régiments que l'on avait conservées, encouragées, multipliées et l'art musical, cultivé avec enthousiasme, traduisait, dans sa langue divine, la joie et l'harmonie générales.

Tous, fonctionnaires, ouvriers, artistes, industriels, commerçants, semblaient éprouver au plus haut degré la joie de vivre, qui est la joie d'agir et de s'aimer.

Une chose m'intriguait : « Êtes-vous catholiques. protestants, juifs ou bouddhistes » ? demandai-je confidentiellement à l'un d'eux dont la physionomie intelligente m'attirait.

— « Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit-il. Il » y eut autrefois de ces distinctions. Mais c'est de l'histoire » ancienne. Pour nous, nous croyons tous et sans discus- » sion, à la voix interne, dont nous écoutons le conseil » autorisé. Chacun sait, à chaque instant, de source cer- » taine, ce qu'il doit faire. La conscience, c'est notre loi à » nous, au même titre que la loi de la chute des graves » est celle des corps qui tombent : nul ne songe à la vio- » ler ; je devrais dire : c'est notre instinct ; nul ne songe à » à lui résister. En cédant ainsi à l'impulsion innée, nous » nous rattachons à l'ordre général qui préside aux desti- » neés de l'univers; car il y a au-dessus de nous le Législa- » teur suprême qui y a apposé sa signature. Bien qu'il » échappe éternellement à nos regards et à nos recherches, » nous sentons qu'il est intelligent, puissant et juste : nous » n'en voulons pas savoir davantage; nous ne nous in- » quiétons pas de ce qui nous dépasse; nous nous in- » quiétons de bien faire, advienne que pourra...

— Mais, demandai-je alors — car cela me paraissait trop simple pour qu'ils l'eussent trouvé tout seuls, – à quelle source avez-vous puisé ces doctrines?

— « Ce ne sont pas des doctrines, répliqua-t-il vivement. » Cela ne s'enseigne pas. C'est, je le répète, un instinct » sûr auquel nous acquiesçons volontairement. Mais je ne » vous cache pas que nous avons trouvé un auxiliaire » puissant, un déterminant énergique dans un vieux livre » jusque-là très diversement et très-défectueusement inter- » prêté : l'*Evangile*. Nous avons dégagé la pensée du » Christ de toutes les superstructures, de tous les amon- » cellements sous lesquels ce qu'on appelle la foi des » vieux âges, c'est-à-dire l'admiration, la reconnaissance, » l'enthousiasme, le mysticisme, la naïveté, l'intérêt, » l'avaient ensevelie et voilà : ce travail de déblaiement » nous a révélé une figure tout ensemble plus humaine et

» point inimitable, et plus divine, au sens où cette épi-
» thète exprime un simple superlatif. Nous ne l'adorons
» pas, nous ne discutons pas sur son *homoousie* ou son
» *homoiousie;* nous le contemplons dans l'histoire; nous
» nous laissons entraîner à sa voix fraternelle et douce,
» et, pour employer ses propres expressions, de la volonté
» de Dieu, nous faisons notre nourriture. C'est là le secret
» de notre sérénité et de notre force ».

— Vous êtes forts, dites-vous,... même vis-à-vis de la souffrance, même vis-à-vis de la mort?

— « La mort, répondit-il, ne nous fait pas peur. C'est
» la chose la plus naturelle et la plus voulue. Il faut mou-
» rir ; il faut faire place aux jeunes. Le plan de la nature,
» c'est le rythme et la succession. Mourir est un devoir,
» comme tout le reste. C'est une crise qui ne nous préoc-
» cupe pas autrement que ne préoccupe nos vaillantes
» femmes l'heure de l'enfantement.

» C'est aussi un enfantement, du reste. Nous avons si
» souvent éprouvé combien la volonté, l'esprit, est indépen-
» dant de la guenille — admirable d'ailleurs — qui lui sert
» d'instrument et d'enveloppe; nous nous sentons une telle
» énergie et une telle mission; nous voyons, dans la nature,
» de tels espaces, une telle diversité de vie et une telle puis-
» sance de transformation, que nous ne considérons pas
» l'heure dite suprême, comme suprême, comme une fin.
» Elle est pour nous plutôt la suprême promotion. Il y a de
» la place, il y a du temps, il y a de la matière, de la force, du
» mouvement, de la lumière, de l'esprit, de la vie partout.

» L'auteur de cette vie ne doit pas être en peine sur les
» moyens et, s'il nous était donné de voir comment s'accom-
» plit, selon les lois universelles, cette prorogation de la
» personnalité, nous serions sans doute étonnés tout ensem-
» ble de la simplicité des principes et de la multiplicité des
» combinaisons.

» Mais, sans la mépriser, nous disons adieu à l'incons-
» ciente guenille. L'insecte qui prend des ailes laisse sa
» coque en bas. Et, pour ne pas encombrer la terre de nos
» dépouilles, pour hâter la désintégration et la réintégra-

» tion de leurs éléments, nous en débarrassons la société
» par la crémation : l'hygiène et la dignité y trouvent leur
» compte... »

Sa conversation me captivait; j'étais tout oreilles.

— « Nous souffrons, il est vrai, continua-t-il; mais
» moins qu'autrefois ; car nous avons supprimé la cause
» des plus amères souffrances, en étant sobres et purs.
» Les autres, nous cherchons à les adoucir par la science et
» la mutualité : la première, tempère les souffrances physi-
» ques ; la seconde adoucit les peines du cœur. Vous ne
» verrez pas de désespérés et vous pourrez vous assurer
» par vous-mêmes que nos médecins et nos apothicaires
» ont du loisir. »

Il se tut. Je lui serrai la main et parcourus les villes et les campagnes. En effet, les visages n'exprimaient pas seulement la joie, mais aussi la santé. Je me l'expliquai, alors : d'un côté, les surveillances et les contrôles étant consciencieusement exercés, les accidents — explosion de chaudière, coup de grisou, déraillements de chemins de fer — étaient extrêmement rares ; car on n'a pas idée de ce que peut éviter de malheurs un simple frotteur de vitres de reverbères qui fait la chose quand et comme il faut. De l'autre, l'administration ne lésinant pas pour assurer la salubrité publique, les épidémies — choléra, typhus, scarlatine, — la rage semblaient à peu près conjurées. Enfin, nul ne se livrant plus à la débauche ni aux excès, nul ne consommant que des aliments ou des boissons non adultérés, les anémies, les mauvaises constitutions étaient tout à fait exceptionnelles.

Oh ! les beaux enfants que de saines jeunes femmes tenaient pendus à leur sein et que de vigoureux époux venaient embrasser — et la mère avec — aux heures de loisir ! Oh ! les beaux vieillards respectés, respectables, qui, avant de dire adieu à la vie, jetaient encore un dernier éclat comme un soleil couchant !

Du reste, tous les malades, tous les infirmes, les délaissés, les orphelins, les veuves — je ne parle pas des pauvres, il y en avait plus — tous ceux enfin qui ne voulaient pas

rester dans leur famille, ou qui en manquaient étaient recueillis dans des refuges appropriés, richement dotés — les anciens forts et les anciennes casernes — où rien ne leur manquait, pas même l'affection de ceux qui y étaient préposés et qui les considéraient non comme des numéros, mais comme des frères.

Aussi ne fus-je point étonné quand le docteur Bertillon, qui continuait — dans ce rêve, — mais je dois le dire pas plus consciencieusement qu'il ne le fait en réalité — ses travaux de statistique, me prouva, chiffres en mains, quelques instants avant mon réveil, que la moyenne de la vie s'était rapidement élevée de trentre-trois à quatre-vingt ans.

On revenait à la longévité biblique.

Vous voyez bien que cela n'a pas le sens commun.

Ulysse FERMAUD.

LES RÉUNIONS DE NIMES

L'Eglise de Nimes vient d'assister à un spectacle réjouissant. Le mardi, 24 janvier, cinquante pasteurs environ [1], appartenant aux deux tendances que se partagent les théologiens, s'étaient réunis à l'appel de quelques-uns de leurs collègues.

Voici les termes mêmes de la convocation qui leur avait été adressée. Ils ne laissent, croyons-nous, aucune place à l'équivoque.

1. Ce sont : MM. *Abel, Alcaïs, André, A. Atger, Babut, Bentkowski, Berthault, Bertrand, Bez, Bordage, Bourelly, Carlier-Peyron, Carrairon, Chabas, Chastand, Courthial, Dardier, E. Diény, J. Dizier, Eldin, G. Fabre, Février, Flour, J. Gardes, Gaujoux, Grotz, Génequand, Guiraud, Gounelle, Gouth, Jeanjean, Josselin, Kissel, Lamarche, Mandon, Méjean, Minault, Moulinié, Mounier, Néel, I. Pelet, Picheral, Pin, Randon, Rodriguez, Rozier, Schulz, Seitte, Tarrou, Trial père, Trial fils.* — Peut-être oublions-nous quelques noms. En tous cas, une dizaine de pasteurs environ s'étaient fait excuser en termes très sympathiques. Deux avaient envoyé des dépêches pleines de cordialité.

Monsieur et cher Frère,

Les soussignés, pasteurs des Eglises réformées de France, désireux de rapprocher les membres de la grande famille protestante sur le terrain de la prière, de l'étude pratique de l'Ecriture Sainte et du travail en commun pour le réveil et la conversion des âmes, invitent cordialement leurs collègues dans le saint ministère à se réunir à Nimes, le mardi 24 janvier 1893.

Afin d'écarter tout malentendu, les soussignés tiennent à déclarer que le but qu'ils poursuivent est exclusivement religieux, qu'ils n'ont nullement en vue la formation d'un groupe ecclésiastique nouveau, ou la dissolution des groupes anciens, et qu'ils n'entendent demander à personne aucune abdication de principes.

Abel Alcais, pasteur à Montpellier. — Daniel Chabas, pasteur à Béziers. — Paul Minault, pasteur à Saint-Christol-lès-Alais. — Emile Schulz, pasteur à Nimes. — Louis Trial, pasteur à Nimes.

Ont adhéré au présent projet : MM. Aguiléra, pasteur à Aix-en-Provence. — Babut, pasteur à Nimes. — André, pasteur à Aubais. — Bertrand, pasteur à Milhaud. — Février, pasteur à Saint-Hippolyte-du-Fort. — Gardes, pasteur à Uzès. — Néel, pasteur à Gajan, etc., etc.

Le programme qui accompagnait cette convocation a été rempli, point par point.

A *10 heures 1/2*, rue Titus, 1, dans la salles des *anciens catéchumènes* de M. le pasteur *Trial*, a eu lieu, sous la présidence de M. le pasteur *Babut*, un culte fraternel composé de prières, de chants et de méditations. Dès ce moment, il a été évident qu'un esprit vraiment religieux et chrétien unissait les membres de l'assemblée et qu'ils étaient heureux de s'édifier ensemble.

L'après-midi, dans le même local, et sous la présidence de M. le pasteur *Bertrand*, de Milhaud-lès-Nimes, nous avons eu un entretien fraternel sur le sujet de la *conversion* introduit par M. le pasteur *Schulz*. Le rapport de notre collègue et ami paraîtra ici même, le mois prochain. Nous nous garderons donc de l'analyser. Toutefois, il nous sera permis de dire qu'il est très complet, très clair et très

profond. Le sujet est serré de près et traité en lui-même ; ce qui a provoqué deux reproches en sens inverse. Les uns ont trouvé que l'auteur n'insistait pas assez sur la rémission des péchés, sur le pardon, sur la croix du Christ. Les autres ont pensé qu'il aurait pu appuyer davantage sur le progrès moral et religieux. Pour nous, nous estimons que la question de la conversion étant proposée, il fallait la traiter au point de vue psychologique, en mettant surtout en relief les faits d'expérience et d'observation. La remission des péchés, le pardon, la croix du Christ sont les moyens que Dieu emploie pour provoquer et consommer la nouvelle naissance. Le progrès moral et religieux, c'est l'ensemble des pas en avant, — interrompus par plus d'un recul, — qui suivent la nouvelle naissance. Mais la nouvelle naissance est quelque chose de *sui generis* dont M. le pasteur *Schulz* a très nettement et d'une main très sûre indiqué la nécessité, la nature, les conditions humaines et les résultats. D'ailleurs, la conversation qui a suivi la lecture de son rapport, et dans laquelle chacun a librement dit son opinion ou même laissé voir le fond de son cœur, n'a pas accusé entre nous deux conceptions opposées, contradictoires. Sans prétérition d'aucun genre, sans l'ombre d'une équivoque, en toute sincérité, nous avons senti que nous étions d'accord sur l'essentiel et que ce qui nous séparait, c'était des nuances, peut-être assez importantes, mais enfin des nuances !

Cette impression s'est encore fortifiée, le soir, à *8 heures 1/2*, à l'Oratoire, où devant un auditoire attentif et recueilli de 1.500 personnes environ, MM. les pasteurs *Chabas, Minault*, *Babut* et *Trial* ont traité successivement de la nécessité, de la nature, des conditions humaines et des résultats de la conversion. Nous croyons pouvoir affirmer qu'aucun des quatre pasteurs n'a dit un mot qui n'eut pu être signé par les trois autres. Pour nous, en tous cas, nous avons souscrit de tout cœur à tout ce qu'ont dit nos chers collègues et nous en avons reçu un grand bien.

En somme, cette journée a été bonne. Quel en sera le

sésultat ? Dieu seul le sait. Mais il sait aussi que nous n'avons pas eu l'intention de faire de la conciliation à outrance, de la conciliation quand même. Il sait que nous avons voulu simplement nous rapprocher, méditer, chanter, prier ensemble, lui rendre ensemble le culte que tous nous lui devons. Il sait que notre but a été de nous rendre compte de l'état de nos âmes et de voir si réellement nos convictions nous séparent au point que l'adoration commune nous soit interdite. Il sait tout cela ; et voilà pourquoi, bénissant la loyauté et la charité de nos intentions, il nous a fait sentir sa présence et nous a élevés, au-dessus des controverses dogmatiques ou ecclésiastiques, dans la région sereine de la vie chrétienne. Pour le moment, notre but est atteint. L'avenir appartient à Dieu. Nous nous en remettons entièrement à Lui.

Nous arrêtons ici notre compte-rendu, pour laisser la parole à nos confrères de la presse religieuse. Pour aujourd'hui, nous ne mettrons sous leurs yeux que les jugements de *l'Evangéliste* [1] et de *l'Eglise libre* [2].

L'*Evangéliste* a été frappé « du sérieux des paroles qui ont été prononcées et de la puissance des appels qui ont été adressés aux consciences ». Toutefois, il n'a pas été entièrement satisfait. Après avoir loué les deux orateurs appartenant à la tendance orthodoxe, il ajoute :

« Mais il nous a semblé, — et cette impression est partagée,
» nous le savons, par plusieurs de nos amis, — que les ora-
» teurs ont négligé de dire à leurs auditeurs comment on se
» convertit. La foi et l'objet de la foi ont été beaucoup trop lais-
» sés dans l'ombre. La croix de la Rédemption n'a pas eu la
» place qu'elle devait avoir en un tel sujet, surtout lorsque le
» texte médité renfermait la grande parole de Jésus à Nico-
» dème : « *Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de*
» *même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que qui-*
» *conque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éter-*
» *nelle* ».

1. *L'Evangéliste*, journal religieux, 41e année, n° 4, vendredi 27 janvier 1893, p. 14.
2. *L'Eglise libre*, journal de la réforme évangélique, 25 année, 17 janvier 1893, p. 28, n° 4.

» Une telle omission n'a pas été calculée, nous en sommes » persuadés. Nous connaissons trop les fermes principes des » orateurs qui appartiennent au parti évangélique pour penser » qu'ils aient voulu reléguer dans l'ombre la croix de Christ. » Nous savons que, comme Saint-Paul, ils ne veulent savoir » dans leur prédication que « *Christ et Christ crucifié* ». Mais » les situations sont plus fortes que les hommes, et dès l'ins- » tant que l'on voulait faire de la conciliation, il fallait bien » passer sous silence les dogmes sur lesquels on diffère, et le » dogme de l'expiation est au premier rang parmi ceux-là !

» Cette tentative de rapprochement inquiète, nous le savons, » beaucoup d'orthodoxes, qui se demandent si quelques-uns » de leurs conducteurs spirituels ne font pas fausse route, et si, » sous prétexte de faire de l'union, *ils ne sont pas entrain de* » *faire de l'équivoque* [1]. Pour nous, avec la réserve qui convient » à notre situation ecclésiastique, mais avec la franchise que l'on » doit à ses amis, nous ne cacherons pas que nous n'attendons » rien de bon de la conciliation. *Elle ne se fera, si elle se fait,* » *que dans l'équivoque*, ou tout ou moins que par le sacrifice ou » la prétérition des doctrines qui ont fait la puissance de l'Eglise » dans le passé, et elle réduira la noble Eglise de Calvin à être, » non plus « la colonne et l'appui de la vérité », mais selon la » définition qu'en a donnée mardi soir le président du Consis- » toire de Nimes, l'*Eglise du libre examen*, autant dire une » paroisse de ce vaste diocèse de la libre-pensée dont parlait » Sainte-Beuve ».

L'*Eglise libre*, dans une dépêche télégraphique, — ce qui explique une phrase assez inintelligible mise sur le compte de M. le pasteur *Dardier*, un peu de décousu, et quelques inexactitudes dans le compte-rendu — donne une note un peu différente de celle de l'*Evangéliste*. On sent ici, en quelque mesure, une âme qui a vibré à l'unisson des nôtres. M. *D. L.* termine sa dépêche en ces termes :

« Cette réunion était, à bien des égards, intéressante et édi- » fiante. On sentait que les organisateurs s'étaient évidemment » fait des concessions mutuelles : toutefois, les doctrines de » l'expiation, de la foi justifiante, étaient trop passées sous si-

1. C'est nous qui soulignons.

» lence. Malgré les précautions prises et les communs efforts, » deux tendances, deux notes, deux esprits différents n'ont pas » laissé d'apparaître. Après tout, la réunion a justifié le dis- » cours de son président ».

Avant de prendre congé de nos lecteurs, qu'il nous soit permis de mettre sous leurs yeux quelques lignes dues à la plume de M. *Elie Gounelle* et publiées par l'*Eglise Libre*. Suggestives et dignes d'êtres approuvées et méditées, elles ont été écrites à propos des réunions de réveil tenues dernièrement à Anduze :

« Il y a réveil et réveil. Le réveil que veulent M. Doumergue » et la « jeune orthodoxie » a déjà, dans l'essai d'Anduze, des » caractères généraux assez précis pour qu'il soit permis de les » signaler.

» C'est un essai de *réveil réformé*, je veux dire ayant un » caractère très nettement *écclésiastique*. On veut, avant tout, » que dis-je ? *exclusivement réveiller les églises réformées ;* on » est très préoccupé de ne pas sortir des traditions orthodoxes, » ni des cadres ecclésiastiques, ni des modes convenus, ni » surtout du christianisme individualiste. Dans les réunions » qui ont eu lieu entre pasteurs, on a fort bien dit qu'il fallait » aller au peuple, et pour quels motifs : la note populaire a été » entendue, et même, quoique un peu dépaysée... la note » sociale : mais on sentait bien que la majorité n'en est pas » encore là. M. Thraen a fort bien exprimé le sentiment de la » majorité quand il a dit que la mission intérieure et lui, cela » faisait *deux* et il aurait pu ajouter que les questions sociales, » cela faisait *trois*. Nous sommes à chercher encore les raisons » de cette double excommunication, et nous n'en trouvons pas » d'autre que celle-ci : il n'y a au monde que l'Eglise réformée » de France. Elle, et elle seule, nous voulons servir ! Si donc » nous faisons du réveil ce sera pour nos Eglises exclusive- » ment, par nos Eglises exclusivement, dans nos Eglises exclu- » sivement.

» Je respecte profondément cette conception du réveil reli- » gieux de notre pays ; je ne la partage pas, non qu'elle soit » fausse, mais elle est étroite, et quelque peu entachée de cléri- » calisme. Le mot est peut-être un peu fort, mais je ne demande » qu'à l'affaiblir, et même à le retirer, si l'on proteste.

» Il y a une conception plus haute, plus large, plus généreuse » du rôle que nos Eglises réformées pourraient remplir dans » notre patrie. Pense-t-on qu'elles s'affaibliraient en se donnant » sans mesure, en cherchant à faire des *chrétiens*, de nombreux » chrétiens, plutôt que des « réformés » ? Qu'elles rivalisent de » zèle et de largeur plutôt que d'étroitesse et d'exclusivisme » avec toutes les autres Eglises chrétiennes ; qu'elles aient, nos » chères Eglises, plus d'enthousiasme, plus de charité, plus » d'activité que les autres, et le choix des âmes ne sera pas dou- » teux. Aujourd'hui surtout, c'est au peuple qu'il faut courir : » eh bien, le lourd bagage des questions ecclésiastiques est un » peu pesant pour courir. Pour gagner le peuple, il faut plus de » spontanéité, et un peu moins peut-être de sermons en trois » points longuement stylés et appris par cœur.... Nous vou- » drions, en tous cas, que nos Eglises fussent des *moyens* et non » pas des *buts*, des sociétés se préoccupant moins d'elles-mêmes » que des intérêts supérieurs du Royaume de Dieu. Le *désin- » téressement*, surtout à notre époque, nous paraît être un devoir » pour l'Eglise autant que pour le chrétien. L'esprit de parti, » l'esprit ecclésiastique exclusif fait naître chez les hommes la » défiance : moins que jamais les hommes ne veulent qu'on les » accapare. Le désintéressement que je préconise, non seule- » ment est le devoir, mais c'est l'intérêt bien entendu de nos » Eglises.

» Malgré ces réserves respectueuses, je crois que nos Eglises » réformées évangéliques sont appelées en France à un grand » avenir, si elles le veulent bien. Par elles, mieux que par aucune » autre société morale et religieuse, le réveil des âmes, disons » plus encore, le réveil de l'âme française peut se produire.

» Il y a encore beaucoup de vague — on l'a bien constaté à » Anduze, entre pasteurs — dans les esprits les plus fermement » convaincus de la nécessité d'un grand réveil de nos églises et » de notre patrie. Si l'unanimité existe, nous l'espérons du moins, » sur la question générale du réveil, — elle est loin d'exister sur » la question pratique des moyens de l'obtenir. Il faut réveiller, » tout le monde en convient; le mot de réveil « est maintenant » à la mode » : catholiques et universitaires, évangéliques et » libéraux l'emploient à l'envi. A Anduze, on n'a parlé que » de cela : mais il a fallu, là comme ailleurs, s'en tenir aux cho- » ses générales, car les méthodes particulières ne pouvaient » répondre à tous les besoins, ni s'adapter à tous les milieux...

» C'est en faisant beaucoup d'expériences et d'essais, c'est en » allant au peuple et en apprenant à le connaître de très près » que nous parviendrons à tracer un programme sérieux et solide » à notre activité chrétienne.

» Que Dieu bénisse tous les efforts, même imparfaits, de ceux » qui luttent, de ceux qui veulent « avec passion » le réveil... et » qu'Il trouble dans leur sécurité parfaite tous les satisfaits, tous » les immobiles » !

Ces belles paroles nous rappellent un mot de Vinet que citait naguère *Evangile et liberté* [1] et qui est bien fait pour maintenir chacun dans l'humilité et la vigilance. « Nous sommes peut-être à l'heure qu'il est, après dix-huit siècles de christianisme, engagés dans quelque erreur énorme dont le christianisme un jour nous fera rougir, comme il nous fait rougir à présent de la torture, de l'exclavage et de la contrainte en matière de religion ».

L. TRIAL,

CHRONIQUE DU MOIS

Le progrès matériel et le progrès moral. Une conférence contradictoire au cercle Saint-Simon. Une manifestation en l'honneur de M. *Charles Secrétan*. — Un article de M. *Pédézert*. La disparition du parti libéral. Une lettre de M. le pasteur *Babut*. — L'ambassade auprès du Vatican. Le pape *Léon XIII* et la République. Le budget des cultes.

Les lecteurs de cette chronique m'en voudraient certainement si je venais, à mon tour, les entretenir de cette affaire de Panama qui depuis si longtemps absorbe l'attention publique et accapare les colonnes de nos journaux quotidiens. Car, que pourrais-je leur dire qu'ils ne connussent déjà et ne leur parût suprêmement fastidieux? Etant donné surtout que je ne suis pas mieux informé qu'eux et que même il m'arrive parfois, je suppose, comme à eux, de me perdre dans le dédale chaque jour plus compliqué des incidents et des faits. Je tiens cependant à reproduire ici une parole prononcée par un des administrateurs,

1. *Evangile et liberté*, nº 4, 13e année, 27 janvier 1893.

en manière d'excuse ou de circonstance atténuante, à propos des rapports de la Compagnie avec un personnnage dont le rôle essentiel paraît avoir consisté dans la corruption et l'achat des consciences : « Il était un de ces financiers qui, par leur hardiesse, n'ont pas peu contribué à la civilisation actuelle ». Cette parole mérite d'être retenue, parce qu'à l'insu de celui qui l'a prononcée, elle dénonce la cause du mal dont nous souffrons : la prépondérance de l'élément matériel, au préjudice de l'élément moral, dans cette civilisation dont nous nous plaisons à exalter les découvertes scientifiques, l'activité industrielle, les conquêtes sur la nature. On voit où cela nous mène et ce que cela nous vaut : la soif de l'argent, le conflit âpre des intérêts et des passions, le combat, non pour la vie, mais pour le confort et les jouissances charnelles, alors même que ces dernières revêtent parfois des apparences artistiques, le règne des forts ou des habiles, l'écrasement des faibles. Si telles sont les conséquences du progrès matériel, et s'il ne peut pas y en avoir d'autres, mieux vaudrait qu'il n'eût jamais pris son essor. Déjà la Genèse attribuait à la descendance de Caïn, le fratricide, la formation des villes et l'invention des instruments d'airain et de fer. Et c'est ainsi que, sans pousser trop loin le goût du paradoxe, on se prend à rêver d'une société où la vie serait simple, rustique, où les besoins seraient élémentaires, sans nos immenses agglomérations urbaines, d'où seraient bannis les financiers et les spéculateurs, les industriels et les savants. Rêve irréalisable auquel il serait puéril de s'arrêter! Le progrès matériel est fatal ; on ne l'endiguera pas. Ce qu'il faut, c'est établir l'équilibre entre le progrès matériel et le progrès moral, sanctifier le premier par le second. Mais si le premier est fatal, celui-ci ne l'est pas. Il dépend de nos seules volontés. Par uue coïncidence étonnante, et qui n'aurait pas été mieux réussie si elle eût été préméditée, c'est précisément lorsque notre pays est accablé sous les scandales qui lui sont successivement révélés, que M. *Charles Secrétan*, de l'Université de Lausanne, est invité à soutenir et à développer à Paris, dans une conférence contradictoire, les thèses principales du livre qu'il a publié en 1887 : *La civilisation et la croyance.* Un groupe d'admirateurs et d'amis, au premier rang desquels M. *Paul Desjardins*, avaient pris l'initiative de cette solennité qui a eu lieu au cercle Saint-Simon, le 6 janvier, sous la présidence de M. *Ravaisson*. M. *Ch. Secrétan* y a revendiqué le droit qu'a la

question véritable, à savoir la question morale, de se poser avant toutes les autres et de se subordonner toutes les autres, aussi bien dans la pratique que dans la théorie, dans la politique que dans la philosophie [1]. Diverses objections lui ont été présentées. Il y a répondu, reconnaissant avec simplicité et franchise l'impossibilité de résoudre certaines difficultés, par exemple, celle qui naît du lien établi dans son système entre le mal moral et le mal physique, alors que ce dernier est certainement apparu sur la terre bien longtemps avant la présence de l'homme. Les raisons pour lesquelles M. *Ch. Secrétan*, malgré l'objection non résolue, maintient ce lien *originel* — l'emploi du qualificatif m'est personnel — ne m'ont pas paru très claires. Il est vrai qu'elles ne nous sont parvenues que par le résumé très incomplet qu'en donne un journal religieux. C'est là, du reste, un de ces mystères qu'aucun système, philosophique ou théologique, ne résoudra jamais, et au sujet desquels il convient de citer la parole de l'apôtre Paul : « *Maintenant, je connais imparfaitement* ». Au surplus, l'intérêt ici réside plutôt dans le fait de la conférence elle-même et de l'auditoire de penseurs qu'elle avait réuni. Il est surtout dans la manifestation dont elle a été suivie le lendemain. Les étudiants en philosophie de la Faculté des lettres, de l'Ecole normale, de la Faculté de théologie protestante, ont offert au maître un punch d'honneur. A cette manifestation assistaient des professeurs et d'autres hommes éminents. Un discours y a été prononcé par M. *Vaugeois* au nom des étudiants en philosophie de la Faculté des lettres, et un autre par M. *Boutroux*. Le premier a rendu un hommage éloquent à l'auteur de cette philosophie qui, partant du seul postulat évident : l'*Unité* de l'Être absolu, arrive, en cherchant analytiquement les conditions qu'implique cette unité, à la condition la plus reculée, la plus intérieure de toutes : l'absolue liberté. M. *Boutroux*, de son côté, évoquant le souvenir de ce qui se passait il y a vingt-cinq ans, a mis en lumière l'irrémédiable défaite des prétentions du positivisme et de la science à supprimer ou à résoudre les questions philosophiques. Il a terminé par des paroles qui sont la plus belle récompense que M. *Ch. Secrétan* pût désirer pour ses travaux : « C'est votre esprit même qui de plus en plus nous a pénétrés, et c'est, pour une forte part, votre influence dont vous consta-

1. Voir le supplément à la *Revue bleue* du 14 janvier 1893.

tez aujourd'hui les résultats. Vous-même recueillez par là une preuve vivante de l'efficacité de votre enseignement... » La conférence contradictoire du 6 janvier et la manifestation qui l'a suivie sont des évènements d'une importance considérable pour tous ceux qui portent quelque attention au mouvement des esprits. Elles marquent l'orientation nouvelle du haut enseignement universitaire, et peut-être aussi une aurore de temps nouveaux.

*
* *

Ce n'est pas comme représentant d'une forme religieuse particulière que le professeur de Lausanne est venu à Paris. Dans « *La civilisation et la croyance* » il avait déjà écrit : « La philosophie religieuse, dépouillée artificiellement peut-être, mais loyalement, de tout élément historique, reste à nos yeux l'objet principal ». Cela explique chez lui une largeur, une générosité de pensée, qui nous fait désirer que son influence au sein de nos Eglises protestantes soit aussi efficace qu'elle l'a été, ainsi que nous venons de le voir, dans le monde des philosophes. Il serait incongru de vouloir l'attirer à nous et de faire de lui un protestant libéral. Mais il sera bien permis de rappeler qu'il considère le véritable libéralisme et la véritable orthodoxie comme formant une seule et même doctrine. Pour lui, est chrétien, du moins par la pensée, quiconque attribue au Maître des Evangiles un rôle capital dans le relèvement et dans l'accomplissement moral de l'humanité, de quelque manière que ce rôle soit conçu. Il n'admet pas les peines éternelles. Il repousse la méthode d'autorité. Quant aux miracles, « nous ne saurions, dit-il, mettre en dehors de l'Eglise celui qui n'en recevrait aucun ». On est heureux de savoir de pareils sentiments exprimés par la plume d'un tel homme, quand on se trouve en présence d'un article comme celui que vient de publier M. *Pédézert* dans le dernier numéro du *Christianisme au XIXe siècle*. A son œuvre favorite, M. *Pédézert* continue de consacrer, non les restes, mais toute la plénitude d'une ardeur qui ne s'éteint point. Sous ce titre : «*Le Retour*», il raille impitoyablement les jeunes pasteurs français qui, après avoir pris une première fois pour leur organe le journal suisse « *Evangile et Liberté* », viennent maintenant de faire choix de la « *Vie nouvelle* », de Montbéliard. C'est un parti mixte qui s'est détaché de l'orthodoxie militante. M. *Pédézert* s'en console par l'ironie et estime ainsi en conjurer le danger. La paix, pour lui, a toujours été et sera encore la

chimère. Le parti libéral doit disparaître ; un savant professeur, non suspect, ne l'a-t-il pas écrit? Seulement l'a-t-il écrit dans le même esprit que met M. *Pédézert* à le répéter? Là serait la question. J'ignore si le parti libéral doit disparaître; mais ce que je sais bien, c'est que le sort du parti orthodoxe est singulièrement compromis. M. *Pédézert*, si le mouvement continue, en restera bientôt à peu près, avec son journal, je ne dirai pas le seul débris, mais le seul représentant. On admire sa constance; on s'explique difficilement sa foi. Car, enfin, ce ne sont pas les démentis que les derniers évènements lui ont épargnés. Il a vu, en particulier, un candidat libéral lui succéder dans sa propre chaire de Montauban, sur la présentation d'une majorité dont l'appoint était fourni par des consistoires réputés orthodoxes. Et maintenant, c'est M. le pasteur *Babut* qui vient, avec d'autres aussi fermement attachés aux doctrines dites évangéliques, exposer publiquement ce qu'il pense de la candidature *Roberty* à l'Oratoire. Je me contenterai de reproduire ici le paragraphe le plus important de sa lettre à M. *Decoppet* : « Notre Eglise étant ce qu'elle est, c'est-à-dire tous les protestants de naissance et de première communion y ayant droit de vote, j'estime qu'il est bien difficile, au point de vue de l'équité, de refuser une place dans son clergé aux pasteurs libéraux, lorsqu'une majorité ou une minorité considérable le réclame » ! M. *Babut* n'est pas, que je sache, du groupe des jeunes pasteurs, retour de Suisse et maintenant domiciliés au pays de Montbéliard, sur lesquels s'exerce l'ironie de M. *Pédézert*. Il était du Synode de 1872. Il fut chargé de la prédication d'ouverture. Il s'est associé par ses votes aux actes de la majorité de cette assemblée. Il a tout un passé, d'éloquence comme prédicateur, d'autorité spirituelle et morale comme pasteur, qui en fait actuellement la personnalité la plus considérable de la droite protestante. Et c'est lui qui reconnaît que « notre Eglise étant ce qu'elle est », on ne saurait refuser dans son clergé une place aux pasteurs libéraux! Après une lettre comme celle de M. *Babut*, et les autres qui l'ont accompagnée et suivie, le vote du Consistoire de Paris reste une faute ; mais on serait presque tenté de dire une heureuse faute : *felix culpa* !

*
* *

La Chambre en est enfin au budget. Ainsi que les années précédentes, un amendement a été présenté par un député de l'extrême gauche pour la suppression de l'ambassade auprès du

Vatican. Amendement dont la portée était purement platonique, et qu'on renouvelle chaque fois, sans doute pour éviter la prescription. M. *Develle*, le ministre des affaires étrangères, n'en a pas moins dû se mettre en frais d'un petit discours pour le combattre. Il n'a pas manqué de faire valoir, ainsi qu'il fallait s'y attendre, l'attitude bienveillante de *Léon XIII* à l'égard des institutions républicaines. Cette attitude, il faut le reconnaître, ne se dément pas, comme l'atteste la lettre pontificale qui a été adressée au comte *de Mun*; et cela est d'autant plus significatif qu'on pouvait craindre que la crise actuelle ne rendît le Vatican plus circonspect. Il ne faudrait pas cependant qu'on s'exagérât la portée des sympathies du Saint-Père. Assurément, c'est autant de gagné pour la paix publique, si la forme gouvernementale n'a plus contre elle l'hostilité du clergé et des fidèles soumis à son influence. Mais la forme n'est pas tout. Il y a le fond. Autrement dit, quelles seraient les exigences du parti catholique, le jour où il commencerait de reconquérir dans le Parlement une partie de l'importance qu'il y a perdue? Ce qui s'est passé en Belgique, ce qui se passe actuellement en Espagne à propos d'une chapelle dissidente, en Hongrie où, sous l'inspiration du nonce, le clergé mène la campagne contre le nouveau cabinet et la réforme de l'état civil, n'est pas pour nous enthousiasmer.

De même que le crédit pour l'ambassade auprès du Vatican, le budget des cultes a été voté sans difficulté, et même dans des conditions plus favorables que les années précédentes. La commission a été battue dans ses propositions de réduction, et on a pu voir le ministre actuel, M. *Dupuy*, qui les avait votées comme simple membre de ladite commission, les repousser maintenant comme représentant du gouvernement. Certains ont essayé de le mettre en contradiction avec lui-même. M. *Dupuy* n'en a éprouvé aucun embarras. « Quand vous serez ministres, leur a-t-il répondu, vous ferez comme moi ». Et la majorité, devant tant de crânerie, lui a donné raison. Aux gens naïfs, cela paraîtra tout de même un peu bizarre. Est-ce que, par hasard, quand ils sont députés, siégeraient-ils dans une commission, ces messieurs se dispenseraient d'étudier à fond les questions sur lesquelles ils ont à se prononcer? En pareil cas, il faudrait leur imposer un stage, et commencer par en faire des ministres avant de les nommer députés.

L.-A. GERVAIS.

BIBLIOGRAPHIE

SERMONS INÉDITS, par Ariste Viguié, pasteur à Nimes et à Paris, professeur à la Faculté de théologie de Paris. — Paris, Fischbacher, 1892.

Nous ne venons ni annoncer ni recommander un volume qui est déjà entre toutes les mains, mais dire une fois de plus l'admiration de bon aloi que nous inspirait la prédication de notre si regretté collègue et ami M. Viguié. Nous retrouvons, dans ce recueil posthume, toutes ses qualités maîtresses et ses allures habituelles, ces grandes envolées sur les hauteurs morales, ces vues magistrales sur la marche des choses humaines, ces appels à ce qu'il y a de meilleur dans notre nature, ce souffle religieux, puissant et fécond, cet invincible amour du bien qui ne dégénéra jamais en fanatisme, ce noble attachement à l'église réformée qui sut toujours se préserver de tout esprit sectaire, cette constante évocation des grands évènements de la Bible et des grands souvenirs de l'histoire de nos pères, ces virils accents d'une conscience ferme et droite, d'une âme ouverte à tous les nobles amours, — oui, nous avons bien reconnu là ce que fut Viguié, et ces souvenirs que semblaient nous apporter un écho déjà lointain ravivaient et redoublaient nos regrets.

Il est certains mots qui reviennent souvent sur les lèvres de Viguié, et ils sont tous caractéristiques. C'est ainsi qu'un des sermons du présent volume est intitulé *les Hauteurs;* c'est bien sur les hauteurs, en effet, que se tenait et vivait notre ami; sa prédication a été comme un perpétuel *sursum corda;* il nous apprenait à vivre ici-bas de la vie d'en haut. Nos défaillances, s'écrie-t-il, viennent de ce que nous n'élevons pas les yeux vers les principes supérieurs, vers les notions pures de la justice et de la sainteté. Un autre de ces sermons a pour titre *la Conscience;* encore un de ces mots lumineux qui éclairent toute la prédication et tout le ministère de Viguié. « Soyons, dit-il, des hommes de conscience, n'étouffons pas les voix prophétiques, écoutons Dieu ». Qu'il a raison d'invoquer la voix intérieure! C'est de là, et de nulle autre part, que nous viendra le salut. On parle souvent, à l'heure présente, de rénovation religieuse, de réveil religieux; on espère, on attend, pour le monde moderne et en par-

ticulier pour la patrie française, une floraison de je ne sais quel mysticisme chrétien qui seul pourra nous préserver de la ruine. Prenons-y garde, et n'allons pas remplacer par de l'imagination et de la poésie les affirmations et les ordres de la conscience morale. Il n'est pas nécessaire, pour relever notre peuple, de lui faire voir des prodiges dans le ciel, de frapper son esprit ou d'ébranler son système nerveux par une commotion surnaturelle; enseignons-lui simplement à écouter la voix intérieure, à obéir coûte que coûte à la conscience, à être en toutes choses honnête et droit; rendons lui la vie morale, et nous aurons préparé son salut. La *vie morale*, la *sainteté*, voilà encore un des mots qui reviennent sans cesse dans la prédication de Viguié. Là était pour lui la seule chose nécessaire, le reste n'est qu'accessoire et secondaire. « Il est facile, lisons-nous encore dans les sermons inédits, d'adopter un *credo*, cela ne coûte ni sang à répandre ni larmes à verser ; mais se renier soi-même, faire effort pour le bien, combattre par l'esprit contre la chair, voilà la difficulté, voilà la sainteté » ! Ah! comme Viguié nous manquera dans la lutte à laquelle Dieu nous appelle contre toutes les incrédulités, toutes les médiocrités, toutes les vulgarités, toutes les malhonnêtetés de cette fin de siècle! Que Dieu nous donne du moins de recueillir en de vaillantes mains les armes avec lesquelles il a si noblement combattu.

A. MOULINIÉ.

INTERNATIONALE THEOLOGISCHE ZEITSCHRIFT. — REVUE INTERNATIONALE DE THEOLOGIE, Berne : Bureau d'expédition : imprimerie *Karl Stæmpfli* et Cie. -- Bureau de vente : librairie *Schmid*, *Francke* et Cie.

La revue dont nous venons de transcrire le titre est toute nouvelle et nous sommes heureux de lui souhaiter la bienvenue. Elle est publiée sous la direction de M. le docteur *E. Michaud*, professeur à l'Université de Berne. Elle se publie en français, en allemand et en anglais. Puisse-t-elle vivre longtemps, avoir beaucoup d'abonnés, et faire beaucoup de bien ! Au surplus, voici son programme qui, pour n'être pas identique au nôtre, ne laisse pas de nous plaire sur plus d'un point. En tous cas, il a gagné notre cœur par l'esprit qui l'anime.

« Le IIe Congrès international ancien-catholique, tenu à

Lucerne du 13 au 15 septembre 1892, a fondé une *Revue internationale de Théologie*, sorte de tribune destinée à continuer et à prolonger l'action bienfaisante de ce Congrès.

Son but sera : 1° de faire connaître les principes et les doctrines de l'Eglise ancienne-catholique ; 2° de faciliter l'union des Eglises chrétiennes par l'élucidation des questions qui les divisent encore ; et 3°, en attendant ce résultat si désirable, qui créerait des conditions sociales nouvelles, d'être déjà entre elles un lien de doctrine et de fraternité chrétiennes.

L'importance de ce triple but et la gravité exceptionnelle de ces questions sont suffisamment connues de nos amis, à quelque Eglise qu'ils appartiennent, pour qu'il soit superflu de les engager à s'intéresser pratiquement à des études aussi capitales.

Ces études, essentiellement *scientifiques* et *pacifiques*, devront être faites, non de manière à envenimer les questions, mais à les élucider, en vue d'une union sincère, sérieuse et solide, entre les Eglises chrétiennes.

Cette élucidation devra donc se faire le plus *objectivement* possible et sur le terrain historique, en évitant, d'une part, les personnalités ainsi que les procédés arbitraires et fantaisistes qui ne pourraient que diviser davantage, et, d'autre part, en constatant quel a été le dogme chrétien primitif, d'après les témoignages universels, constants et unanimes, contenus dans l'histoire de l'Eglise et de la théologie. Aussi la *Revue* a-t-elle pris pour devise et pour point de ralliement la parole bien connue de Vincent de Lérins : « *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*, — ce qui a été cru partout, toujours et par tous ».

Nous avons lieu d'espérer que cette œuvre sera bénie et féconde en résultats heureux, et que les hommes sérieusement désireux de voir s'établir la paix et l'union dans la vérité chrétienne mieux connue, voudront bien la favoriser de tout leur pouvoir et la répandre le plus possible.

Les collaborateurs sont : *Allemagne :* Dr Berchtold, Dr Beyschlag, Dr Friedrich, Dr Langen, Dr Lossen, Dr Nippold, Dr Reinkens, Dr Reusch, D^r^ von Schulte, Dr Weber ; — *Amérique* : Dr Hale, Dr Nevin ; — *Angleterre :* Rev. Lias, M. John E. B. Mayor, Rev. Meyrick, Dr Wordsworth ; — *France* : M. Frank Puaux, M. Hyacinthe Loyson ; — *Grèce :* Dr Kaloguéras ; — *Hollande :* M. van Santen, M. van Thiel ; — *Inde :* Prof. Isaac ;

— *Italie :* Dr Cicchitti ; — *Russie* : MM. Bassarov, Bélayeff-Kiréeff, Maltzew ; — *Suisse :* Dr Herzog, Dr Thürlings, Dr Wei, bel, Dr Woker, Dr Lauchert. — Etc., etc.

Nous avons reçu les ouvrages suivants :

Des auteurs :

Henri de Villeneuve. L' « Amusez-vous » de M. Renan et le Credo du P. Didon. Prix : 2 francs. Paris, Léon Bonhoure, 1892.

Bibliothèque de philosophie contemporaine. *Joseph de Maistre et sa philosophie*, par *Fr. Paulhan.* Paris, Félix Alcan, 1893.

La Conscience moderne et la doctrine du péché, par *Aug. Bouvier.* Paris, Fischbacher, 1893.

L'influence du dogme réformé sur la moralité. Rapport présenté à la *Société pastorale suisse*, le 16 août 1892, à Berne, par *Ernest Martin*, professeur à l'Université de Genève. Berne, Karl Stœmpfli et Ce, 1892.

Bibliothèque de la religion universelle. *Page d'histoire relative aux évènements de la Commune.* Librairie de J. Lessard, rue Mercœur, 3, Nantes, 1893.

Discours prononcés à l'occasion de la pose de la première pierre du bâtiment de l'Union chrétienne de jeunes gens de Paris, le 11 juin 1892, par MM. *Alfred André, Louis Vernes, Etienne Buscarlet.* Imprimerie Jules Liévenz. Paris.

Un poète de chevet, par *Charles Fuster.* Paris, Fischbacher, 1893.

Trois vies de Jésus (Strauss, Renan, Keim). Etude de critique, par *J.-Alfred Porret*, ancien pasteur à Lausanne, pasteur à Genève. Genève. Robert, libraire-éditeur, 1893.

Le Rédacteur-Gérant : L. TRIAL, pasteur.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

RAPPORT

SUR

LA CONVERSION

PRÉSENTÉ A LA RÉUNION PASTORALE TENUE A NIMES
LE 24 JANVIER 1893.

CHERS ET HONORÉS COLLÈGUES,

Le sujet qui doit nous occuper aujourd'hui, m'a paru, à l'étude, singulièrement vaste. Si l'on prétendait le traiter d'une manière complète, il est peu de questions théologiques qu'on n'aurait à soulever. Pour nous limiter et pour ramener ce travail à des proportions qui soient moins en désaccord avec le temps dont nous disposons et avec les forces de votre rapporteur, je me souviendrai du but essentiellement pratique qui nous rassemble, et j'écarterai ce qui me paraitrait intéresser moins directement l'édification.

Sans doute, c'est là affaire d'appréciation personnelle; plusieurs pourront regretter que telle question soit négligée et telle autre traitée avec quelques développements. Mais comment éviter qu'il en soit ainsi? — Le mieux serait que ce rapport ne fut pas trop long, et que chacun s'employât à remplir ses inévitables lacunes comme à corriger ses trop nombreuses imperfections.

Il me semble qu'il convient d'examiner d'abord rapidement les différentes expressions consacrées par les Saintes Ecritures à ce changement de vie que nous nommons « la Conversion ». Puis nous traiterons successivement de sa nature, de sa nécessité, de ses conditions et de ses fruits.

L'Ancien-Testament emploie et développe, de préférence à toute autre, l'image contenue dans notre mot français. C'est, croyons-nous, à l'Ancien-Testament que nous devons le mot et la forme spéciale qu'il impose à l'idée.

« Revenir à l'Eternel », « revenir de ses mauvaises voies pour observer les commandements divins » sont des expressions familières aux prophètes; le second livre des Rois au chap. XVII les emploie pour caractériser d'une manière générale leur ministère en Israël. Esaïe (ch. LV, 7) insiste sur l'image et la développe. « Que le méchant abandonne sa voie et l'homme d'iniquité, ses pensées; qu'il retourne à l'Eternel qui aura pitié de lui, à notre Dieu qui ne se lasse pas de pardonner » !

L'étude du Nouveau-Testament nous conduit à des résultats sensiblement différents. Pour exprimer ce fait de changer la disposition au mal contre la disposition au bien, les mots qui, rappelant notre expression, représentent un changement de voie et de direction sont loin de prédominer. Nous mettons à part la parabole de l'Enfant prodigue où l'image familière à l'Ancien-Testament est mise en œuvre par Jésus d'une manière si admirable et si touchante. Mais dans les *Evangiles synoptiques*, pour commencer par eux, le mot επιστρεφειν qui est l'équivalent étymologique du mot « se convertir » n'est employé avec cette signification que trois fois, et trois fois, cela est caractéristique, en des citations de l'Ancien-Testament [1]. Les expressions μετανοειν, μετανοια que les meilleurs de nos traducteurs rendent par les mots « se convertir » « conversion », ne les rappellent en aucune façon par l'étymologie. Rien en eux ne représente un changement de direction. Μετανοειν signifie exactement : connaître après. *H* μετανοια, c'est la connaissance réfléchie après l'action. Parce que les réflexions qui suivent, pour l'homme, l'accomplissement de ses actes, et la connaissance qu'il prend après coup de la valeur de ses faits et gestes, ne sont pas le plus souvent pour le réjouir, η μετανοια en est venu à représenter le changement d'esprit que déterminent ses réflexions rétrospectives, le regret de la conduite passée, le repentir. Les grecs ne s'en sont point

1. Il se trouve au contraire fréquemment dans le livre des Actes soit associé à μετανοειν (III, 19; XXI, 20), soit seul (IX, 35, et XI, 21) pour exprimer le fait de la conversion.



tenus là. Tandis que le mot μεταμελεια qui signifie exactement, inquiétudes et soucis à propos du passé, n'a pas été au delà de cette dernière signification « le repentir », ils ont estimé, en ce qui concerne la μετανοια, que le νους s'étant mis en branle, à propos des actes accomplis, jusqu'à concevoir un regret réfléchi et une tristesse motivée, déciderait le changement de conduite qui en est la légitime conséquence; c'est ainsi que η μετανοια a signifié « la conversion ». Dans le grec classique on trouve le mot avec ce sens; et dans le Nouveau-Testament, pour n'en donner qu'un exemple, quand Paul représente « η μετανοια » comme le fruit excellent de la tristesse selon Dieu (B Cor. VII, 9 et 10) n'est-ce pas le changement de conduite qu'il entend dire?

L'étude des épîtres de Paul nous fournit d'autres conclusions. L'expression μετανοια et les dérivés ne s'y trouvent que trois fois dans le sens moral. L'image de la conversion, du changement de direction fait place à des idées plus profondes. C'est la παλλιγγενεσια, la régénération, représentée par une grande variété d'expressions énergiques telles que ανακαινουσθαι, ανανεουσθαι (Col. III, 9), μεταμορφουσθαι (Rom. XII, 2). καινος ανθρωπος, κτισθεντες εν χριστω, qui domine la pensée et le langage de l'apôtre. Cette régénération comprend deux éléments: la mort au péché, la naissance à la vie nouvelle (Rom. VI, 1-13). Ces deux éléments sont mis en relation étroite avec le baptême qui figure un ensevelissement dans les eaux, puis un retour de l'être purifié à la vie. Mais Paul préfère une autre comparaison qui correspond mieux à la mysticité de sa foi. Il rapproche la régénération de la mort et de la résurrection du Sauveur, « mourir avec lui pour ressusciter avec lui ». Il est impossible de ne pas songer ici au remarquable passage du chap. VI de l'épître aux Romains (4-11) qui se termine par ces mots: « Considérez-vous comme morts au péché et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ ». La conversion est ainsi représentée comme un changement radical non seulement de vie, mais de nature.

L'idée de nouvelle vie et de seconde naissance est encore plus accentuée par Saint-Jean. « Ce qui est né de la



chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit ». Il faut naître de nouveau par la puissance de l'Esprit divin. Nous sommes appelés à une vie supérieure qui se distingue par son intensité, par sa puissance communicative, par sa félicité éternelle. Nous entrons en possession de cette vie, *la vie*, grâce à l'action créatrice de l'Esprit, principe d'intime communion avec Christ et avec Dieu.

NATURE DE LA CONVERSION.

I. — Le premier résultat de notre étude biblique me parait devoir être la constatation suivante : dans le langage des Saints Livres, la conversion, la régénération, la nouvelle naissance ne désignent pas des faits différents, mais des manières différentes d'envisager le même fait. Faut-il insister ? Nous dirons : il est facile de voir que la régénération tient dans l'histoire du salut la même place que la conversion ; à l'analyse elle fournit les mêmes éléments essentiels. Enfin on ne saurait admettre que Saint-Paul ou Saint-Jean aient à peu près ignoré ou passé sous silence cette transformation par laquelle le pécheur pénètre dans le royaume de Dieu.

Du moment que la régénération et la conversion représentent un même fait spirituel, il n'y a pas lieu de chercher à établir entre elles un ordre de succession et de se demander par exemple si la nouvelle naissance précède ou suit la conversion.

II. — Le mot de conversion insiste davantage sur l'acte de volonté, sur l'énergie propre de la créature libre, sans laquelle le fait dont nous sommes occupés ne peut s'accomplir. Les mots de régénération et de nouvelle naissance mettent en plus vive lumière l'action indispensable et l'intervention créatrice de l'Esprit divin.

Nous nous sommes refusés à déterminer un ordre de succession entre la conversion et la nouvelle naissance. La question aurait été tout autre si nous avions eu à décider laquelle doit être tenue pour la première en date, de l'action divine ou de l'énergie humaine. Sans songer à traiter

des rapports de la grâce et du libre arbitre, il nous semble impossible de ne pas affirmer qu'en toutes choses la volonté créatrice précède la volonté créée. L'homme est posé avant de se poser lui-même. Sauf le cas où la volonté créée s'isole par la rébellion et se condamne ainsi à un prompt anéantissement, c'est toujours dans la volonté créatrice qu'elle puise sa détermination, et d'elle qu'elle dérive son énergie.

III. — Et maintenant, ayant à décrire le fait spirituel désigné par ces mots conversion, régénération, nouvelle naissance, non sans reconnaître notre insuffisance, voici ce que nous nous essayons à dire :

Il y a pour l'homme une vie selon le monde dans laquelle il se cherche lui-même, et une vie selon Dieu dans laquelle il prend Dieu comme seul objet et comme but suprême. Celle-ci n'est pas la suite naturelle, la conséquence et comme le prolongement ou le développement de la première ; tout au contraire elle en est la contradiction. Ces deux genres de vie se caractérisent par des directions opposées. Pour passer de l'une à l'autre, c'est bien une conversion au sens étymologique du mot, une volte-face, qu'il faut accomplir.

La conversion est donc d'abord un changement d'objet et de but. Mais, on le comprend, un pareil changement dans l'orientation de l'âme ne va pas sans un changement correspondant des désirs et des espérances, des projets, des sentiments habituels, des goûts, des dispositions et des mœurs. Il entraîne non moins sûrement une transformation des idées : toute chose change d'aspect selon qu'on se dirige vers Dieu ou qu'on s'éloigne de Lui. Ce n'est donc pas seulement la conduite, c'est la nature du converti qui se transforme et se métamorphose. Il ne se reconnait pas lui-même. Il se sent une nouvelle créature. Il est vraiment renouvelé, créé à nouveau dans les intimités les plus profondes de son être moral. Il pénètre dans une existence nouvelle par une crise qu'on ne peut mieux caractériser que par ces mots de nouvelle naissance.

Et que découvre-t-il à l'origine de cette transformation?

— Une puissance qui émane de Dieu directement et qui, pénétrant en lui, tout aussitôt devient sienne. « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit, dit Saint-Jean ». Le principe de cette vie nouvelle, c'est l'Esprit, l'Esprit de Dieu qui s'unissant à son âme devient son Esprit et fait jaillir de son sein une source abondante et pure. A ce fait profondément mystérieux, je craindrais d'appliquer des procédés d'analyse qui auraient grande chance de laisser échapper ce qu'il y a d'essentiel et de général pour relever ce qui est particulier et secondaire. Qu'il nous suffise de constater qu'il y a là pour le converti la démonstration d'un rapport singulièrement étroit entre son Dieu et lui-même, et comme les prémices tout au moins de la réconciliation définitive. Ne faut-il pas une véritable parenté pour que l'Esprit du Très-Haut puisse ainsi devenir son esprit? Dans cette participation glorieuse à l'Esprit-Saint, l'homme prend conscience de sa filialité divine, selon la parole de l'apôtre: « par l'Esprit, nous crions Abba, c'est-à-dire Père »; et cette conscience dès son origine agit plus que tout autre mobile sans doute pour le déterminer à changer de but, de voie, et à s'orienter tout entier vers son Créateur.

IV. — Nous le voyons, d'après ce qui précède, il y a dans la conversion un côté négatif et un côté positif. Il faut en finir avec la vie inférieure, repousser le principe charnel qui gouverne le monde, rejeter le joug du péché, rompre avec l'égoïsme, voilà le côté négatif que Saint-Paul caractérise par les expressions « mourir au péché, être enseveli avec Christ ». Il faut saisir la vie pure de l'Esprit, la vie divine, ses joies saintes et ses gloires, voilà le côté positif que Saint-Paul caractérise par ces mots: « ressusciter avec Christ ».

Ces deux faces de la conversion sont-elles à considérer comme deux actes successifs? Nous ne le pensons pas. Entendons-nous cependant: le développement de la vie nouvelle ne peut certes avoir lieu qu'après le moment décisif dont nous nous occupons. Mais il ne s'agit point de ce développement. Ce que nous appelons le côté positif de la

conversion, ce sont les premiers élans du cœur vers l'idéal suprême, c'est l'illumination de l'âme traversée par une immense espérance, c'est le regard spirituel qui enveloppant, embrassant soudain la vie parfaite, en fait la conquête anticipée. Or, sans cette prise de possession d'une vie supérieure, serait-il possible de renoncer à la vie inférieure? Je ne le crois pas. Et comme, d'autre part, il faut déjà renoncer à celle-ci pour être possédé de ces pures émotions, de ces nobles enthousiasmes, nous devions nécessairement conclure à la simultanéité. C'est par un même acte que le converti renonce à la vie de sa chair et saisit la vie de l'Esprit.

V. — Si ces deux éléments font partie de toute conversion, il ne faudrait pas croire qu'ils s'y trouvent toujours dans les mêmes proportions. Ces proportions varient beaucoup au contraire selon les personnes et les circonstances. C'est une importance relative très différente que les deux éléments de toute conversion revêtent devant la conscience et dans le souvenir du converti.

Si celui-ci a vécu longtemps de la vie du monde, obéissant à la chair et à ses convoitises, professant une hostilité déclarée contre Dieu, la conversion lui apparaîtra surtout comme une rupture violente avec son passé; le côté négatif restera très profondément gravé dans son souvenir; or c'est par le côté négatif, à n'en pas douter, que cette crise décisive se distingue le plus nettement des autres périodes de la vie chrétienne; donc, pour cet homme, la conversion s'inscrira comme une date inoubliable dans la mémoire.

Tout au contraire, s'il s'agit d'une personne élevée dans les principes du pur christianisme et docile dès l'enfance à ses enseignements, le côté négatif de la conversion, pour réel qu'il demeure, pourra fort bien être éclipsé par le côté positif devant le regard de cette jeune âme, au point de ne laisser aucune trace durable en son souvenir. D'autre part, le côté positif, l'illumination par l'esprit divin, se sera répété à peu près semblable à lui-même en nombre d'autres journées marquées par les même émotions et les mêmes élans, si bien que le moment de la conversion ne

restera fixé dans la mémoire par rien de suffisamment caractéristique. Et ce chrétien, peut-être bientôt incapable d'assigner un moment précis à sa conversion, se demandera non sans une certaine anxiété, s'il a jamais subi cette transformation essentielle.

VI. — Une chose cependant sera demeurée en lui comme un témoin de ce côté négatif de la conversion, comme un témoin de la conversion elle-même. S'il ne se rappelle pas avoir rompu avec un passé effacé de son souvenir, il sera toujours à même de constater l'opposition permanente de ses principes avec ceux qui gouvernent le monde. Né au sein de cette humanité coupable, il a cédé au courant pendant quelque temps au moins. Si maintenant il reconnait qu'il résiste de toutes ses forces à ce courant, qu'il lutte contre lui, qu'il se distingue du monde, non point en le méprisant, non point en affectant certaines pratiques extérieures et la répétition mécanique de certains actes, mais en obéissant à l'esprit du Christ, en donnant la victoire à la piété, à la charité et à la miséricorde, sur les haines, sur l'égoïsme et sur l'orgueil, il peut être assuré qu'il s'est bien réellement converti et qu'il est entré par la nouvelle naissance dans la vivante réalité du salut.

NÉCESSITÉ DE LA CONVERSION.

Ce que nous venons de dire au sujet de la nature de la conversion, nous permet d'établir la nécessité de la conversion ou de la seconde naissance. Ce qui ne veut pas dire dans notre pensée, vous le comprenez déjà par ce qui précède, qu'il soit nécessaire pour le salut, d'avoir un souvenir précis du moment et des circonstances de sa conversion. Tous, nous avons pu rencontrer des chrétiens éminents qui auraient été incapables de déterminer un pareil moment dans leur vie. Pour ma part, la personne que j'ai vu mourir avec la plus admirable résignation, avec la plus ferme confiance en la miséricorde de Dieu, avec la plus joyeuse certitude de son salut, m'avait affirmé à plusieurs reprises qu'elle ne se souvenait pas de s'être convertie, et

m'avait confessé en avoir éprouvé quelque trouble en certaines périodes de sa vie.

Mais quoi qu'il en soit du souvenir, comme il est incontestable que tout enfant des hommes nait au sein d'une humanité pécheresse, cède plus ou moins au courant qui entraîne cette humanité et participe, en quelque mesure, à une manière de vivre mauvaise, il faut, pour être sauvé, que chacun, en un certain moment de sa vie, oppose sous l'action de l'Esprit, un acte de volonté à cet entraînement, et se replace, contradictoirement au monde, à sa vaine manière de vivre et à ses principes corrupteurs, dans les voies qui conduisent à Dieu.

Et cette nécessité n'est point fondée sur quelque chose d'arbitraire ; elle dérive de l'essence même du salut qui consiste précisément dans cet affranchissement du péché et dans cette réconciliation avec Dieu. Et pour qu'il pût en être autrement, il ne faudrait rien moins que renverser la nature de l'homme et la nature de Dieu.

Je pose un principe auquel nul ne contredira : il ne saurait y avoir de salut pour le malheureux dont aucun des besoins spirituels n'est satisfait, car le salut signifie tout au moins le repos et la paix d'une âme qui a reçu satisfaction. Or, la vie selon le monde, la vie dominée par le péché, ne peut satisfaire aucun des besoins de l'âme. Besoin de vérité, besoin de justice, besoin d'amour, besoin d'activité féconde, besoin d'incorruptibilité et d'immortalité, besoin d'unité intérieure, tous ces besoins de l'âme sont privés de satisfaction, mortifiés, contristés, outragés, exaspérés par la vie selon le monde qui est une vie sans Dieu. Dans l'agitation stérile d'une pareille existence, l'âme, tourmentée et meurtrie, l'âme toujours inassouvie malgré ses efforts et son travail douloureux, s'épuise, s'évide, s'exténue jusqu'à défaillir. Donc évidemment, point de salut possible pour le pécheur qui se refuse à échanger cette déplorable manière de vivre contre une autre qui, donnant satisfaction aux besoins de son âme, soit mieux en accord avec sa nature spirituelle. Point de salut pour l'inconverti !

On insiste : n'aurait-il pas été possible à Dieu d'établir

que cette manière de vivre dans laquelle les pécheurs se complaisent ou du moins dont ils ne savent pas se dégager, fût en accord avec leur nature et ses besoins ? — Bien qu'il soit dangereux de prétendre déterminer ce qui est ou non possible à Dieu, nous pensons toutefois permis d'affirmer que Dieu ne pourrait faire que le noir fût blanc, ni établir un ordre de chose qui contredirait et mettrait à néant ses augustes perfections.

Si une vie asservie au péché pouvait être durable et heureuse, que deviendrait la Toute-Puissance de Dieu ? Le révolté pourrait donc se dresser impuni en face du Créateur et limiter indéfiniment sa puissance ? Que resterait-il alors de l'unité divine? Ne serions-nous pas en présence d'un dualisme irréductible ?

Il y a mieux à dire encore. Certainement tout ordre et toute harmonie seraient renversés, si la loi d'une volonté créée, quelle qu'elle fût, n'était pas de se diriger vers la volonté créatrice comme vers son but suprême et vers son unique objet, si toute vie dérivée ne se condamnait pas à l'anéantissement en se séparant de la source unique de la vie, s'il pouvait y avoir quelque satisfaction, quelque paix et quelque bonheur pour la créature ingrate qui ne rapporterait point tout à Celui de qui elle a tout reçu. Or, n'est-ce point dans le maintien de l'ordre et de l'harmonie comme dans leur établissement, que se manifestent et consistent la sagesse, la justice, la bonté et la sainteté de Dieu? Donc toutes ces perfections seraient détruites si la vie selon le monde pouvait être autre chose qu'une vie tourmentée, désolée et condamnée à l'anéantissement, en d'autres termes, s'il pouvait y avoir pour le pécheur un salut qui ne fût précédé par la conversion. Quelle que soit l'impertinence de ses prétentions, le pécheur ne saurait exiger que, par complaisance pour sa folie, Dieu renonce à ses perfections augustes et qu'il cesse d'être Dieu ? Poursuivre de pareilles suppositions, ne peut que conduire à l'absurde, au contradictoire, au monstrueux.

Tout au contraire, nous rentrons dans l'ordre, nous retrouvons l'harmonie et l'unité réclamées par la raison,

nous voyons resplendir toutes les perfections divines relevées et glorifiées, sitôt que faisant consister le salut dans cette vie de l'Esprit que l'homme inaugure par la nouvelle naissance, nous affirmons qu'il est assuré à tout pécheur qui se convertit, selon la parole du prophète si merveilleusement mise en action par le Seigneur Jésus dans la parabole de l'enfant prodigue : « Revenez à moi et je reviens à vous, dit l'Eternel » (Mat. III, 7. Zach. I. 3). Car tout d'abord l'admirable miséricorde du Très-Haut éclate dans ce fait que la seule condition apportée au salut, soit que le pécheur ne se refuse pas à ce qui constitue ce salut d'une façon nécessaire, et ne repousse pas ce qui en est l'essence. La bonté et l'amour du Créateur sont manifestes en ceci que la vie par laquelle l'homme peut et doit accomplir sa destinée, soit précisément celle qui comble les vœux de sa nature, satisfait ses besoins immortels et lui procure un bonheur aussi intense que solide. Et quant à la justice, à la sagesse, à la sainteté de l'Eternel, à toutes ces perfections sur lesquelles reposent à la fois les assises de l'Univers et les lois de notre raison, elles sont magnifiquement justifiées en ce que cette destinée de la créature libre, cette destinée qui fait sa joie et sa gloire, apporte une nouvelle et plus haute manifestation de l'unité dans l'union des volontés et des cœurs, — de l'harmonie dans l'harmonie plus riche de natures plus indépendantes et plus distinctes, — de l'ordre enfin dans cette merveille, dépassant infiniment les dispositions mécaniques les mieux réglées, qu'on appelle l'Ordre moral.

LES CONDITIONS DE LA CONVERSION.

Nous nous trouvons ici en présence de questions fort nombreuses.

A quelles conditions l'homme peut-il se convertir ? — Il se convertit lorsque Dieu le veut et alors seulement, répond une école célèbre. Nous croirions méconnaître le caractère pratique de notre travail, si nous nous arrêtions à discuter la question si difficile de la prédestination. Qu'il nous suf-

fise de dire : pour nous, la grâce divine est, non pas une condition, mais la cause première de toute conversion. Nous sommes persuadés que Dieu veut la conversion pour tous et toujours. Ce n'est donc pas à quelque décret arbitraire de notre Dieu que nous consentirions à remonter pour expliquer que tel parmi les enfants des hommes s'endurcisse dans le mal, pendant que tel autre s'empare du salut.

Mais si Dieu veut la conversion du pécheur, et si nous voyons trop souvent celui-ci résister à la volonté divine, est-ce pour toujours qu'il le peut ? Ou bien n'y aura-t-il pas un temps où la volonté suprême aura raison de toutes les révoltes, où la volonté créatrice saura ramener toute volonté créée à la justice et au bonheur, en sorte que toute liberté dérivée s'incline devant la liberté souveraine et la glorifie ? Autre question bien importante, bien séduisante, qui, elle aussi, nous entraînerait trop loin de notre sujet et que nous sommes obligés de laisser derrière nous, non sans avoir exprimé l'opinion que les données de la Parole sainte, de la raison et de la conscience autorisent à cet égard toutes les espérances.

Cette pensée nous permettra d'aborder avec moins d'anxiété et de tristesse une autre question que nous ne pouvons passer sous silence. Nous songeons aux influences si puissantes de religion, d'église, de race, de nation, de famille, au danger que font courir certaines relations imposées et certaines occupations habituelles. De mille manières la solidarité humaine pèse sur l'individu qu'elle enveloppe. Nous ne sommes pas indépendants du milieu social, ni peut-être du milieu cosmique dont nous faisons partie. Cela étant, nous demandons : y a-t-il des conditions sociales du salut ? En d'autres termes, y a-t-il des milieux sociaux au sein desquels la conversion du pécheur doive être réputée impossible ?

On ne pourrait hésiter à répondre affirmativement si la conversion du pécheur ne pouvait se produire que sous la forme spécifiquement chrétienne. Alors, dans les milieux où la prédication de l'Evangile n'aurait pas pénétré, l'hom-

me n'aurait rien à espérer ni aucune tentative à faire pour échapper à la condamnation. Nous restons persuadés que chez les païens les sollicitations de la grâce sont moins facilement entendues, les efforts pour se tourner vers la Divinité fort incomplets et les résultats obtenus singulièrement médiocres. Mais nous inclinons à croire que la miséricorde divine est disposée à écarter tout ce qui est forme et qu'elle ne pèse point les résultats, mais qu'elle regarde seulement au cœur et qu'elle tiendrait volontiers pour conversion le mouvement par lequel le cœur d'un païen se tournerait sincèrement vers le Dieu inconnu, alors que son intelligence serait enveloppée de ténèbres, et que ses actes resteraient mélangés de bien des éléments impurs.

Ce qui est incontestable et ce qui importe au point de vue pratique, c'est que, soit dans ces pays sauvages, soit au sein de nos sociétés dites chrétiennes, dans certains milieux ou le vice et la corruption, soutenus ici par la misère et là par les excès du luxe, règnent en maîtres, il semble singulièrement difficile que le pécheur, secouant les influences détestables qui l'enserrent, rompe avec la vie selon le monde et saisisse la vie selon Dieu. Et c'est une puissante excitation pour les âmes chrétiennes qui ne consentiront certainement pas à s'arrêter dans leur lutte contre le mal, tant qu'elles n'auront pas fait pénétrer dans ces milieux corrupteurs la sainte lumière de l'Evangile.

Et maintenant laissant de côté tout ce qui ne dépend pas de la volonté individuelle, nous arrivons à ce qui nous paraît former le sujet principal de ce chapitre, les conditions morales de la conversion.

Ainsi limitée, l'expression ne laisse pas cependant d'être encore très vague. En essayant de préciser davantage, je distingue deux groupes de dispositions qu'elle me paraît comprendre à la fois et qui ne sont pas d'ailleurs sans avoir d'étroites relations entre elles :

1° Les dispositions qui, préparant l'acte de la conversion, le rendent possible ;

2° Les dispositions qui, accompagnant l'acte de la con-

version, démontrent sa réalité et font prévoir qu'il sera efficace.

La parabole de l'enfant prodigue représente les unes et les autres de la façon la plus suggestive; elle nous servira de guide dans cette partie de notre travail.

1° *Les dispositions qui, préparant l'acte de la conversion, le rendent possible.*

Ce qui manque le moins aux pécheurs, c'est le sentiment de leur misère. Ils reconnaissent à l'envi, mais trop souvent sans distinguer la cause de leur malheur, que leur âme est privée des réelles satisfactions. Cette constatation n'est pas un acheminement vers la conversion, tant que l'homme ne distingue pas, dans le péché, l'auteur de cette situation aussi honteuse que déplorable. Avoir compris qu'on est malheureux pour s'être séparé de Dieu et pour avoir méprisé sa volonté, est la première condition morale de la conversion.

Rien ne contribuera autant à éclairer l'homme pécheur sur sa véritable situation et sur les causes de celle-ci, que l'intuition de sa destinée providentielle, que l'aspiration vers les joies et les gloires de cette destinée, que le regret de tant de biens perdus, de tant de noblesse vilipendée, de tant de grandeur détruite. C'est en présence de cette destinée qu'il reconnaîtra sa dégradation. L'enfant prodigue, se souvenant de la maison paternelle, gémit sur lui-même: « Combien d'ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim » ! Plus ces instincts, ces aspirations, ces élans de l'âme vers la vraie moralité et la vraie félicité, vers la vie bonne et belle, plus cet ensemble de clartés et de désirs que figure si bien, dans la parabole, le souvenir de la maison paternelle, sera vif, ardent et précis dans l'âme, plus par là même le contraste de l'état présent, de ses hontes et de ses misères, avec les splendeurs de cette destinée, sera poignant, violent, efficace, capable de produire une détermination énergique et féconde.

Il faut pourtant de toute nécessité une troisième disposition sans laquelle la conversion ne pourrait s'accomplir; c'est elle qui ferait le plus défaut à l'homme livré à lui-même, c'est elle qu'est venue susciter la bonne nouvelle du salut (το ευαγγελιον), je veux dire la confiance dans la miséricorde divine. Persuadé qu'il est trop tard et qu'il n'y a point de pardon pour lui devant l'Eternel, le pécheur se découragerait et demeurerait dans son péché. Si l'enfant prodigue n'avait pas eu la certitude qu'il retrouverait un père, il ne se serait pas mis en marche. Confiance dans le Dieu des miséricordes, aspiration profonde vers la vie sainte et heureuse, connaissance des misères et des hontes d'une vie dominée par le péché, telles sont, dans le pécheur, les dispositions qui prépareront et rendront possible l'acte décisif de la conversion.

Or, dès maintenant une remarque s'impose : il n'est rien qui soit capable de susciter et de fortifier en nous ces trois dispositions comme la foi en Jésus-Christ. Combien plus saisissante, plus tragique, la constatation des misères et des hontes accumulées par le péché, ne sera-t-elle pas pour quiconque aura considéré son Sauveur cloué au bois par l'ennemi de notre race ! Le voilà dénoncé et démasqué, l'insidieux adversaire ! On voit ici tout ce dont il est capable !... On ne peut avoir été associé par la foi au drame du Calvaire, sans ressentir pour le péché une répulsion violente, une véritable horreur.

D'autre part, qu'est-ce qui réveillera dans un cœur l'instinct de la vie divine comme la vue du Saint et du Juste ? En lui, je vois la vie parfaite pleinement réalisée, je contemple sa beauté touchante, la gloire dont elle rayonne ; plus je m'approche de mon Sauveur par la foi, plus l'ambition de mener à mon tour cette vie si admirablement noble et belle, brûle mon cœur et le dévore.

Enfin et surtout, pour peu que je croie en Jésus venu de la part du Père et se donnant pour nous, je possède en lui le messager pleinement autorisé de la miséricorde divine. Mais plus encore, car en ce Jésus mourant sur la croix pour sauver notre race et ressuscitant pour ouvrir

toute grandes devant elle les portes de l'immortalité, je contemple la plus éclatante démonstration de cette miséricorde et la manifestation la plus émouvante du pardon qui nous est octroyé par le Père Céleste.

On ne saurait le redire avec trop d'insistance, c'est Jésus et Jésus crucifié qu'il convient d'annoncer aux pécheurs, pour obtenir leur conversion. C'est la miséricorde éternelle, c'est le pardon divin, puissance magnifique de régénération et d'immortalité, qu'il faut placer et replacer devant leurs yeux en leur montrant avec obstination la croix de Golgotha du haut de laquelle ce pardon resplendit, sur laquelle cette miséricorde triomphe. Le jour où ils réaliseront que la malédiction du péché peut vraiment être enlevée de dessus leur cœur et s'évanouir comme une vapeur dans un ciel limpide, une immense espérance emportera leur âme et l'entraînera vers le salut. Jusque là au contraire, il faut le craindre, c'est en vain que l'instinct de la sainteté et de la perfection, le regret des félicités perdues, le sentiment amer de l'indignité et de la misère présentes, la conscience la plus cruelle de l'état de péché au sein duquel ils gémissent, s'uniront pour tourmenter les pécheurs; cette inquiétude, ce trouble permanent, peut-être ce désespoir, qu'il faut bénir cependant puisqu'ils empêchent l'âme de s'abandonner en une léthargie mortelle, ne lui procureront pas le moyen de secouer son douloureux esclavage ni de reprendre sa route vers les célestes parvis et les gloires de la maison paternelle.

2° Dispositions qui, accompagnant l'acte de la conversion, démontrent sa réalité et font prévoir qu'il sera efficace.

Prenons de nouveau la parabole de l'enfant prodigue pour guide et la parole de Jésus pour inspiration. Après avoir dit « je me lèverai et j'irai vers mon père », l'enfant prodigue exécute ce qu'il a décidé, sans délai ni réserve; « il se leva et il alla vers son père ». Voyez encore: il s'est résolu à une confession complète, il accepte l'hmiliation et va au devant d'elle : « Je lui dirai, mon père, j'ai péché con-

tre le ciel et contre toi ». Enfin, il ne recule ni devant les souffrances de ce long retour, plus long et plus douloureux pour sa faiblesse et son dénument, ni devant le châtiment qu'il a encouru : « Traite-moi comme l'un de tes serviteurs ».

Eclairés par la parabole, trois dispositions ici nous paraîtront essentielles.

1° Nous ne pourrons tenir pour réelle une conversion qui hésite, recule, tergiverse et diffère l'exécution. Comment croire que le pécheur déteste vraiment son péché et veuille sincèrement rompre avec lui, que, d'autre part, il désire ardemment se donner à Dieu et soit résolu à saisir la vie éternelle, si nous le voyons s'ingénier à retarder le moment où se réalisera ce double vœu, cette double résolution.

2° Nous ne pourrons tenir pour réelle la conversion du pécheur si celui-ci ne se montre pas décidé à supprimer en lui, par l'humiliation, la cause de son péché. La cause persistant, il est trop certain que l'effet continuerait à se produire. Or, cette cause, quelle est-elle, sinon l'amour idolâtre de lui-même qu'il a mis dans son âme en lieu et place de l'amour pour Dieu ? S'il veut renverser l'idole et rendre à Dieu la place que Dieu seul a le droit d'occuper, il faut qu'il s'humilie sincèrement devant le Seigneur, et que, déchirant tous les voiles, il mette à nu, en face de l'adorable splendeur du Très-Haut, les misères, les corruptions et les hontes de son péché. Ainsi, il apprendra à détester sa folie et reconnaissant de quel côté sont la beauté, la sainteté, la bonté, il sentira où doit se porter son amour.

3° Nous ne pourrons tenir pour sérieuse et réelle la conversion du pécheur, si celui-ci ne se montre prêt à réparer autant qu'il est en lui les effets de son péché. Car ce n'est pas rompre sincèrement avec un passé coupable que de le laisser — alors qu'on pourrait l'empêcher — vivre dans ses effets et subsister devant vous pour vous accuser et vous confondre. C'est montrer encore pour lui une secrète complaisance ; c'est témoigner qu'on n'a pas suffisamment compris à quel point il est détestable. Le véritable converti poursuivra son péché en toutes ses conséquences afin d'anéantir tout ce qu'il pourra en atteindre. — Or il est

malheureusement trop certain que les effets d'une vie mauvaise, sont innombrables. On les retrouve dans certains torts aux particuliers qu'on peut faire cesser en quelque mesure par des actes de justice qui s'imposent à la conscience. Mais après ces réparations isolées dont le nombre est toujours restreint, le converti est forcé de reconnaître qu'il reste de sa vie coupable, sans parler des ravages accomplis et des ruines consommées dans son être moral, comme un immense tort causé à l'humanité et une grave offense faite à son Dieu. Il sait bien qu'il n'est pas en son pouvoir d'effacer cette offense ; mais il poursuivra, autant que faire se peut, l'œuvre réparatrice, en acceptant avec humilité la souffrance dont il n'ignore pas le rôle providentiel pour la destruction progressive du péché, en supportant avec douceur et longanimité bien des humiliations injustes et peut-être des persécutions indignes, rendues inévitables par la puissance du mal au sein de notre race, en se soumettant lui-même résolument à beaucoup de renoncements, de labeurs, de peines, de tourments, de sacrifices pour aider au relèvement de la famille humaine et aux progrès du Royaume des cieux. Il est clair que ce n'est pas au moment de la conversion que pourront être accomplis tous ces travaux, consommés tous ces sacrifices, supportées toutes ces souffrances ; mais pour que la conversion soit sérieuse et décisive, il faut qu'elle soit accompagnée d'une résolution courageuse, acceptant par avance labeurs, souffrances et sacrifices. C'est ainsi que, se déterminant à obéir dans toutes les douleurs qui sont la conséquence du péché, le converti se tiendra prêt à contribuer à la réparation comme il a contribué hélas ! par ses dérèglements, au dommage et à la ruine.

Tel est, sans nul doute, le sens profond de cette expression « mourir avec Christ » que Saint-Paul emploie pour caractériser le côté négatif de la régénération ou de la conversion. Et ceci nous amène à faire remarquer que le rôle de la foi au Sauveur n'est pas moins important pour le second groupe des conditions morales que pour le premier. Qu'est-ce qui communiquera au converti la résolu-

tion vaillante d'accepter l'expiation — je prends le mot dans le sens déterminé par les lignes précédentes — afin d'anéantir autant qu'il est en lui les conséquences d'un passé coupable, qu'est-ce qui lui communiquera la résolution de se soumettre à l'humiliation pour renverser en son cœur l'amour égoïste de lui-même qui est à la racine de son péché, et après avoir aperçu cette humiliation et cette expiation nécessaires, qu'est-ce qui lui communiquera, qu'est-ce qui lui donnera le courage de ne pas différer un instant, sinon la certitude de marcher la main dans la main avec le Sauveur et de l'avoir constamment pour soutien et pour consolation ? Certes rien ne sera d'un plus grand secours ici, pour la détermination comme pour l'exécution, que les enseignement, l'exemple et la constante société de celui qui a pris sur lui, afin de nous sauver, un si épouvantable fardeau de douleurs et qui, innocent et juste, n'a pas reculé devant le sacrifice de Golgotha.

Par la foi au Sauveur, toutes les dispositions nécessaires à la conversion se réalisent dans l'âme. On peut aller plus loin et donnant à cette expression « la foi en Jésus » toute son extension, de telle sorte qu'elle représente pour celui qui ne connaîtrait pas le Christ, l'attachement de cœur à ce que Jésus incarne pour nous, on peut dire d'une façon absolue : *La foi en Jésus est la condition morale de la conversion.*

LES FRUITS DE LA CONVERSION.

Je craindrais d'abuser de votre patience, mes chers collègues, si je développais longuement la dernière partie de ce rapport. Du reste il n'est nul besoin de le faire. A la rigueur on pourrait tout dire d'un mot : le fruit de la conversion ou de la nouvelle naissance, c'est la vie.

Mais, en ce moment, essayant de décrire les choses telles qu'elles doivent être, je crains d'encourir un reproche : si les fruits de la conversion sont ce que vous dites, qui donc est converti ? Telles sont en effet l'imperfection des choses

humaines et notre faiblesse ici bas, que les réalités saintes qui doivent remédier à cette imperfection et à cette faiblesse, y participent elles-mêmes en une grande mesure. Il est peu de chrétiens, je le suppose, qui n'aient à s'humilier chaque jour à propos de tout ce qui manque à leur conversion comme à propos de leurs faibles progrès dans la sanctification et dans la vie. Mais les choses n'en demeurent pas moins en droit ce qu'elles doivent être et c'est ainsi que nous avons à les décrire.

La légitime conséquence de toute conversion vraie sera l'épanouissement progressif et continu de cette vie dont l'Esprit du Seigneur est le principe, dont l'amour pour le Dieu vivant est le moteur. Essayons d'analyser ce développement en quelques mots, et de préciser.

Lorsque l'enfant prodigue, les pieds encore tout meurtris du chemin et la conscience tourmentée par le remords, se sentit soudain enveloppé et pressé par les bras paternels, ce fut dans son cœur un profond sentiment d'allégresse. Je pense que le premier résultat d'une conversion devenue fait accompli, doit être une joie singulièrement intime et intense dont le pécheur, prenant conscience de sa réconciliation avec Dieu, se sente comme inondé. Plus le pécheur aura pris au sérieux l'acte d'humiliation et la décision d'expiation qui accompagnent une conversion sincère, plus cette joie, le surprenant pour ainsi dire au sein de cette contrition profonde, sera vive et délicieuse et saintement efficace. Si donc l'allégresse qui accompagne le fait de la rémission des péchés, perçue et saisie par la conscience humaine comme une vérité d'expérience, ne me paraît pas devoir être rangée parmi les mobiles déterminants de la conversion, je pense qu'elle est le premier fruit d'une conversion courageusement accomplie sans réserve ni réticence, son résultat le plus souvent immédiat et sa divine récompense. C'est la réponse du Père céleste à la vaillante initiative de son enfant.

Dès ce moment, la volonté éternelle n'a plus pour l'homme rien de redoutable ni de douloureux. Il se sent non plus esclave, mais enfant. Les commandements divins ne sont

plus quelque chose d'extérieur à sa nature, d'étranger à son cœur, et par là de contraignant, d'oppressif. Toutes les puissances nouvelles qui, jaillissant en lui, deviennent aussitôt siennes, le portent à l'accomplissement du devoir. Parce qu'elle est amour, la vie supérieure dont il possède le principe dans l'Esprit, est aussi justice, c'est-à-dire accomplissement empressé de toute volonté divine.

Du sein de cette justice et de cette joie jaillit, pour la raison et l'intelligence, une illumination qui fait apparaître des évidences inespérées et des convictions infiniment précieuses, qui transforme et présente sous un nouveau jour toutes les questions, qui sans percer tous les mystères, les revêt d'une clarté bienfaisante, qui enlève à toutes les obscurités ce qu'elles pouvaient avoir de troublant et de redoutable.

Toutes les facultés, volonté, cœur, conscience morale, intelligence, recevant de croissantes satisfactions et acquérant des forces nouvelles, l'âme tout entière, plus sûre d'elle-même et plus libre, se développe dans un travail plus béni et se perfectionne dans la sainteté. Elle grandit dans la connaissance, dans l'obéissance, dans la consécration, dans l'amour ; d'un seul mot, elle se sanctifie. La sanctification, développement régulier du chrétien dans la vie véritable, est la suite normale, nécessaire, de la conversion, naissance à cette vie de l'Esprit.

Et alors l'afflux puissant de cette vie intense dans son âme, met le converti en possession d'une autre grâce non moins précieuse. Il prend conscience de son immortalité. Il reconnaît que l'homme intérieur n'est pas soumis aux défaillances de l'homme extérieur et ne participe point à sa caducité. Il expérimente en quelque sorte la parole de Paul : « Alors même que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour ». Après la victoire sur le péché et la victoire sur la souffrance, c'est ici la victoire sur la mort. Dès ce moment, le chrétien possède la vie, reconnue non seulement comme parfaitement belle, bonne et heureuse, mais comme absolument durable et ne pouvant pas plus finir en lui que la puissance de Celui qui l'alimente par sa communion.

Et ainsi se réalise pleinement pour les fidèles, cette parole de l'épitre aux Romains (VI, 22) que je me réjouis d'inscrire au terme de ce travail comme son résumé et sa conclusion : « Maintenant que vous êtes affranchis du péché et que vous êtes devenus serviteurs de Dieu, vous avez pour fruit la sanctification et pour fin la vie éternelle ».

Ainsi soit-il !

E. SCHULZ.

A PROPOS D'UN RÉCENT VOLUME DE SERMONS[1]

(Suite et fin.)

Nous n'avons relevé jusqu'ici que les changements que la prédication nous paraît avoir subis dans sa forme au cours de ces dernières années et nous ne les avons pas indiqués tous. C'est ainsi que nous avons négligé de signaler l'influence de l'esprit démocratique, celle de l'évolution littéraire, et que nous n'avons rien dit non plus de l'apport des sermonnaires étrangers auxquels cependant, grâce à des traductions ou à la connaissance des langues, certains prédicateurs ont fait de copieux emprunts.

Maintenant une question plus grave se pose: le fond du sermon a-t-il subi une transformation ? — En un sens, non. Pourquoi ? Parce que l'âme et l'Evangile, éléments constitutifs de toute prédication sont et demeurent les mêmes tant dans leurs caractères propres que dans leurs rapports essentiels. Partout et toujours, quoique à des degrés divers, l'homme aspire à la lumière, au bonheur, à la vie, et l'Evangile répond toujours et de la même façon à ces aspirations: il les surexcite en leur promettant dès ici-bas

1. *Avec Dieu et le Christ. Sermons*, par *A. Grotz*, pasteur de l'Eglise réformée de Nimes. Deuxième volume. Nimes. Paris, Fischbacher, 1893.

une satisfaction, prémice et garantie de la plénitude à venir; il les justifie et les recommande en montrant par l'exemple du Christ que celui-là seul vit qui vit surtout par elles. Donc, en un sens, le fond du sermon est immuable.

D'autre part, si les changements de forme constatés et décrits plus haut sont réels, ne doivent-ils pas provenir de quelque modification profonde dont ils ne sont que l'expression ? Que vaudraient-ils s'ils n'étaient pas cela ? Est-il admissible qu'on ait lancé une homilétique nouvelle comme on lance un vêtement nouveau, une nouvelle manière de saluer, un mot de plus emprunté à l'anglais en attendant ceux qu'on ne manquera pas d'emprunter au russe ? Qui ne voit plutôt que cette forme neuve est venue graduellement sous l'action d'une irrésistible poussée du dedans ? Les géologues racontent que c'est le bouillonnement des substances cachées dans les entrailles du sol qui souleva les montagnes et donna à chacune son relief ; ainsi l'âme humaine, toujours en travail, exprime à chaque époque et en des formes appropriées celles de ses éternelles aspirations qui la tourmentent le plus. Donc, le sermon moderne différera de l'ancien.

Deux courants principaux traversent notre époque : le courant scientifique et le courant socialiste. Quoiqu'ils se disent et se croient revenus de tout rêve, les hommes de ce temps n'ont, pas plus que leurs prédécesseurs, renoncé à comprendre l'univers et à refondre la société. C'est même sur ces deux objets que se portent avec un mouvement de concentration croissante les idées et les efforts de la plupart de nos contemporains. De là pour le prédicateur attentif aux « signes des temps » deux thèmes sur lesquels il ne pourra s'abstenir de méditer, qu'il envisagera soit en eux-mêmes, soit dans leurs rapports mutuels, soit surtout vis-à-vis des questions religieuses et morales auxquelles ils touchent de très près, qui, alors même qu'il songera le moins à les aborder, s'imposeront à lui à propos de tout avec cette puissance d'obsession particulière aux idées directrices d'une époque, et formeront l'atmosphère où tou-

tes ses idées et tous ses sentiments écloront. On l'a vu et on le voit encore. Science et foi, quel sujet plus actuel ?

Qu'est-ce que savoir ? Qu'est-ce que croire ? Qu'exigent ou que supposent ces deux actes ? D'où procèdent-ils ? Quelle est leur direction, leur but ? Que donnent-ils à l'homme et à la société ? Que leur enlèvent-ils ? Le conflit où ces deux forces se sont longtemps heurtées et d'où elles ne se sont pas entièrement dégagées doit-il durer comme un état de nature, s'aggraver comme une maladie, ou bien l'heure est-elle proche où la métaphore des « deux sœurs marchant la main dans la main » deviendra une de ces réalités qui changent la face du monde ? etc., etc...

Qui n'a été préocccupé de ce complexe sujet, non seulement en dilettante ou en métaphysicien ami des rudes questions ignorées du vulgaire, mais en homme anxieux de savoir si demain il pourra raisonnablement concevoir quelque fierté de son origine et de sa nature, écouter une autre voix que celle des passions, dire un au revoir sincère au mourant aimé et compter pour triompher des difficultés de la vie et des angoisses de la mort sur une puissance qu'il ne s'agit que d'invoquer pour en sentir la présence et l'action ? Qui de nous ne voit que ces mille questions dont la science et la foi forment le fond touchent au vif de l'être, que posées et en apparence résolues elles sont encore pendantes et qu'elles créent au sentiment religieux actuel, même au plus sûr de ses droits et de la solidité de ses racines, un de ces douloureux états auxquels, bien qu'on les ait pressentis et qu'on ait assisté ou même travaillé à leur formation, on ne s'habitue pas pourtant du jour au lendemain ? « Depuis que l'on m'a enlevé mes patriarches, disait » naguère quelqu'un, ça ne va plus. Avoir vécu si long- » temps certain de leur existence, plein de vénération pour » leur personne et d'admiration pour leur foi, puis les voir » s'estomper exsangues, sans regard et sans voix dans la » brume des légendes, pareils aux « tableaux fondants » » des théâtres forains, et dépouiller leur chair d'homme et » tout ce qui faisait leur saillante personne pour descendre

» au rang d'emblèmes, de personnifications, de synthèses » de faits ou d'idées, avouez que c'est dur! » L'auteur de cette réflexion n'est pas de ceux dont la foi a peur de la science comme une essence inflammable a peur du feu ; ses convictions sont et se sentent indépendantes des travaux ou des fantaisies de la critique et en général de ces sciences que Renan caractérisait si justement de « conjecturales ». Toutefois cette parole décèle quelque tristesse et à raison. La plupart d'entre nous souffrent plus de ce que la science leur a pris qu'ils ne se réjouissent de ce qu'elle leur a donné. Ce n'est jamais sans regret que nous cédons quelque idole, et nous supportons mal que par la science, ou par un autre moyen, Dieu nous réduise à Dieu. On le voit, de quelque côté qu'on l'envisage, le thème science-foi est moins une question qu'un drame où sont en jeu les plus grandes forces, les conscientes, et les plus hauts intérêts, les éternels. C'est ce qu'a fort bien compris l'auteur du récent volume dont la lecture nous a suggéré la plupart des réflexions qui précèdent et bon nombre de celles qui suivent. Déjà M. le pasteur Grotz avait touché au grave et émouvant sujet dont nous venons de dire quelques mots, mais il ne l'avait abordé qu'en passant et à propos d'autre chose [1] ; il y revient et, dans un discours intitulé « l'*Adoration et la connaissance* » [2], il pose la question avec une grande netteté, et sur une de ses plus larges faces, et si l'on ne peut dire qu'après avoir lu et médité ce beau sermon il ne reste plus aucune ombre sur aucun des points qu'il soulève, il faut bien reconnaître pourtant qu'il fait une vive lumière sur les principaux, qu'il résout de grosses objections et montre jusqu'à l'évidence l'absurdité de certaines attitudes de l'esprit en face de la vérité. « La question se pose nette- » ment pour les hommes de notre génération, et quoique » l'on fasse, il faut répondre par oui ou par non. Nous ne » voulons plus nous payer de mots et de phrases; nous

1. *Avec Dieu et le Christ. Sermons,* par A. Grotz. 1891, « *Pourquoi ne croyez-vous pas ?* », pp. 229, 231.
2. *Avec Dieu et le Christ. Sermons,* par A. Grotz, 1893, 2e volume. « *L'Adoration et la connaissance.* »

» n'entendons plus que des hommes, faillibles comme nous,
» se retranchent, pour nous imposer leurs croyances, der-
» rière le mystère. Nous voulons connaître le mieux pos-
» sible ce que nous adorons. Eh bien! y a t-il deux vérités,
» la vérité religieuse et la vérité scientifique? Y a-t-il
» deux vérités opposées, contradictoires, deux vérités se
» détruisant l'une l'autre? Pouvons-nous, en lisant par
» exemple le récit de la création dans la Genèse, dire: c'est
» la vérité? et dire encore, en lisant les résultats tout con-
» traires de la science moderne sur le même sujet: c'est la
» vérité? En deux mots, serons-nous religieux avec la
» Bible et païens avec la science? Nous n'acceptons pas
» cette contradiction entre la vérité religieuse et la vérité
» scientifique; nous la regardons comme une insulte à la
» vérité, comme un outrage à Dieu lui-même qui ne saurait
» se contredire, se nier. Dites qu'il y a pour nous, sur une
» foule de points, à chaque pas, des obscurités et des limi-
» tes; dites que, malgré de nombreuses et admirables
» découvertes, nous sommes encore bien ignorants; dites
» que, quand il s'agit d'avoir le pourquoi des phénomènes
» et des êtres qui nous entourent, dites que, quand il s'agit
» de notre propre être, du mélange du corps et de l'esprit,
» nous n'avons pas de réponse catégorique, pas d'explica-
» tion complète et définitive, vous serez dans le vrai. Dites
» qu'il y a au-dessus de nous un monde immense, le monde
» de l'inconnu, du mystérieux, vous serez dans le vrai.
» Et c'est là que le sentiment religieux s'élève, là qu'il va
» chercher l'invisible. C'est le domaine non de la démons-
» tration rigoureuse, de l'évidence mathématique, mais
» de l'hypothèse, de la croyance, de la foi. Domaine mer-
» veilleux, sphère sereine, où l'âme trouve paix, joie et
» consolation. Qui donc pourrait nous empêcher de péné-
» trer dans cette sphère? Qui pourrait nous empêcher de
» croire et d'espérer? Réduire l'activité de l'homme à ce
» qu'il touche et voit, ce serait, selon nous, amoindrir
» notre être, lui enlever sa vraie noblesse, étouffer ses plus
» purs instincts. La croyance est légitime. On aura beau
» faire, l'âme humaine franchira tous les obstacles: elle ira

» irrésistiblement vers l'invisible ; elle aura toujours faim
» et soif de Dieu.

» Mais si croire est légitime, il ne s'ensuit pas que toute
» croyance soit soutenable. Acceptons le mystère puisque
» nous le rencontrons à chaque pas, mais n'acceptons
» pas la contradiction. Dès l'instant que la croyance est
» en opposition avec un fait démontré, fait matériel ou
» fait de conscience, nous devons l'abandonner, la repous-
» ser ; ce n'est plus qu'erreur et superstition et y rester
» attaché, malgré l'évidence, malgré notre raison et notre
» conscience, c'est faire une œuvre mauvaise, c'est se
» révolter contre la vérité, c'est mépriser les témoignages
» les plus éclatants de la sagesse et de la bonté de Dieu. [1] »

La préoccupation intellectuelle et scientifique est grande à notre époque ; elle n'est pas seule. A côté d'elle se développe un sentiment dont nous devons beaucoup attendre : le souci des autres, une vue nette et attendrie de leurs maux. Enfin des efforts sont tentés et si vaillants qu'ils ne peuvent être stériles. Les yeux veulent voir, les mains mesurer, guérir les plaies du corps social ; tout ce qui a du cœur cherche le baume qui pansera le mieux les blessures qu'en sa lutte pour la vie et au cours de tant de siècles le vaste organisme reçut un peu partout. On sent en effet et de plus en plus que le groupe n'est pas un mot, un concept, un total, une expression ethnographique, mais un être organisé, vivant, ayant conscience, destinée, armes, droits, et que si les individus sont indispensables pour qu'il naîsse, subsiste et accomplisse ses fonctions, il n'en est pas moins indispensable lui-même au déploiement de l'activité de chacun de ses membres, et que c'est dans son ample sein que chaque molécule individuelle le trouve et reprend à chaque instant « la vie, le mouvement et l'être ». Nous sentons autour de nous la société.

Mille moyens d'informations depuis le journal et la

1. *Avec Dieu et le Christ. Sermons*, par A. Grotz, 2e volume. *l'Adoration et la connaissance*, pp. 16, 17, 18.

revue jusqu'à l'exécrable bombe de dynamite annoncent ou rappellent qu'il y a une question sociale, à moins qu'il n'y en ait plusieurs ou une en plusieurs ou plusieurs en une, comme l'on voudra, et qu'une masse s'agite autour de nous, mécontente, houleuse, aspirant à être ce qu'elle n'est pas, à posséder ce qu'elle n'a pas, à vivre autrement qu'elle ne vit, travaillée en tous sens de malaises inexprimables, de besoins légitimes et aussi de convoitises basses, détachée des religions, superstitieuse, se grisant des mots de science et de progrès, et à cause de tout cela infiniment digne de compassion et de sollicitude. Que fera le prédicateur moderne ? Se bâtira-t-il une tour d'ivoire ? Lèvera-t-il les yeux en haut et les y tiendra-t-il levés pour ne pas voir le combat ? Se distraira-t-il par piété de ce qui est en ce temps l'universel souci ? Singulière piété que celle qui, sous prétexte de mieux unir l'homme à Dieu, le détacherait des hommes et le rendrait insensible à leurs maux ? D'autre part, portera-t-il en chaire, l'une ou l'autre des imparfaites doctrines nées du sentiment des misères humaines et du désir d'y rémédier ? Prendra-t-il pour texte une parole de Jésus et pour sujet de sermon le Fourriérisme, le Babélisme, le Marxisme, le Guesdisme ou toute autre théorie ? Non. Le prédicateur est pasteur ; le pasteur doit être en chaire comme ailleurs non l'homme d'un homme ou d'une classe, mais de tous. Or, il ne peut s'assurer cette qualité si honorable et de si grande conséquence qu'en observant en chaire à l'égard des doctrines socialistes, et hors de la chaire à l'égard des applications pratiques que l'on peut tirer de l'une ou de l'autre de ces doctrines, une prudente neutralité.

Qu'il pense à ceux qui souffrent, qu'il les visite, qu'il les accueille, qu'il les écoute, qu'il étudie la nature de leurs maux, qu'il en recherche les causes, qu'il en mesure l'étendue, qu'il décrive ce qu'il a vu ; qu'il pousse ses ouailles à sortir du rôle passif d'auditeurs et à s'enquérir directement eux-mêmes des misères ou des scandales qu'il a décrits ; qu'il lutte de la voix et de la plume contre l'opi-

nion, les institutions et les mœurs, quand il les surprend en flagrant délit de complaisance pour le mal; qu'il réclame énergiquement l'application de toutes les lois protectrices du bien ; qu'il appelle de ses vœux la promulgation de lois nouvelles plus respectueuses de la conscience des meilleurs ; qu'il travaille à assainir l'atmosphère des villes, des villages et des hameaux, saturée de nicotine, d'absinthe et de musc ; qu'il excite et qu'il aide à créer des établissements philanthropiques dans les murs et les jardins desquels ceux que l'hérédité, le milieu natal et la société ont défaits pourront se refaire ; qu'il réveille ou qu'il ressuscite en tout cœur et en toute conscience le double sentiment de la justice et de la charité, voilà son devoir, sa mission, l'une des plus nobles et des plus lourdes. Que si cependant on exige dans tel milieu particulier où les questions sociales sont constamment à l'ordre du jour et à l'état aigu, qu'il déploie son drapeau, eh bien ! qu'il ait le courage de montrer l'absurdité, la folie, les dangers de ces théories sonores qui proclament l'abolition de tous les privilèges, le nivelage universel, et promettent à chacun un morceau de la toison d'or. Qu'il montre par contre — sans dédaigner la question pain, logis, vêtement, qui importe, mais qui regarde les économistes — que la société et la vie ne seront vraiment renouvelées que le jour où chaque individu aura fait âme neuve, qu'en un mot, c'est la conscience qu'il faut refaire ou retrouver ; qu'il expose la doctrine sociale de Jésus-Christ : renoncement et sacrifice.

C'est ainsi que la prédication moderne conçoit les choses ; c'est par ce côté qu'elle considère les questions sociales et qu'elle y touche. « Regarder Lazare, s'écriait Ber» sier, voilà notre premier devoir. [1] » — « Inclinez-vous » et prêtez l'oreille. Ecoutez la rumeur qui monte du sein » des populations ouvrières de nos grandes villes [2].» — « La société présente », dit M. le professeur A. Bouvier-Monod, « est dans un état de malaise qui va croissant, à

1. E. Bersier, *Sermons*, tome II, page 395, « Lazare à la porte du riche. »
2. id. id. tome V, page 384-386, « Le compte à rendre. »

» mesure que nous penchons vers la fin du siècle. Elle » cherche avec inquiétude quel régime nouveau répond » mieux à ses besoins, » et après avoir combattu la doctrine des révolutionnaires qui « attendent l'avènement du règne de la justice et de la fraternité d'un coup de force », il montre que le règne de Dieu « doit s'établir au dedans et passer du dedans au dehors » par la lutte de chacun « contre l'injustice et l'égoïsme », par « l'application du vouloir à la justice et à la fraternité [1] ».

Ouvrez le second volume des *Sermons* de M. le pasteur Grotz, vous y retrouverez ce poignant sujet des misères contemporaines, la connaissance approfondie des lèpres rongeuses d'âmes et de corps, la plainte d'un cœur attristé, compatissant, la certitude sereine que l'humanité est plus grande que ses maux, que l'Evangile lui reste, qu'une haute puissance veille sur elle, que le plus faible peut et doit travailler au bien de tous.

« Quand les *fondements sont renversés, le juste que » peut-il faire ?* [2] Pour une société, comme pour l'individu, il y a deux sortes de fondements ; il en est de » matériels, il en est de spirituels, indispensables les uns » et les autres. A une nation, comme à chacun de nous, il » faut du pain. » — Mais il faut autre chose que du pain. Il faut l'amour du travail — des habitudes simples, de l'ordre, des mœurs pures — la famille forte et saine — le respect des lois, des supériorités sociales et intellectuelles, des droits du prochain, de l'homme en tant qu'homme, l'amour de la justice — une vie intime, sérieuse — des convictions et des habitudes religieuses. Voilà les fondements nécessaires ! Or, à cette heure, tout cela est menacé, attaqué, compromis, ruiné. — Le paupérisme ronge nos cités ouvrières. — Le travail ? On en fait le moins possible. — La simplicité ? l'ordre ? des mœurs austères ? Vous les

1. A. Bouvier-Monod, *Le Salut social,* p. 3, 5, 7.
2. A. Grotz, *Sermons,* 2e volume, 1893. *Les fondements renversés.* — Inutile de dire que nos citations, ici et ailleurs, sont pour la plupart des résumés des sermons auxquels nous faisons allusion. Seules, les citations entre guillemets sont la reproduction littérale des paroles de l'auteur.

chercherez vainement dans un grand nombre de nos familles. Quand vous en parlez, votre langage étonne et l'on se moque de vous comme de quelqu'un qui n'est plus de ce siècle. — La famille ? son esprit ? ses vertus ? La famille n'est plus qu'une association d'intérêts grossiers, sans caractère moral ; un marché fondé souvent sur la tromperie mutuelle. — Le respect des supériorités ? de la discipline ? On critique, on attaque, on diffame ceux qui remplissent des fonctions publiques et représentent le pays. — La justice ? le devoir ? la probité ? la moralité ? chacun pour soi ! malheur aux faibles ! malheur aux vaincus ! — Que faut-il faire ? Il en est pour qui cette question ne se pose même pas. Ils trouvent que tout va bien. Leurs affaires prospèrent. — Il en est qui voient le mal, le condamnent, mais sont sans pitié pour le péché et pour le pécheur. — Il en est qui croient à une fatalité contre laquelle il est vain de réagir. — Le chrétien ne saurait rester indifférent et inactif. Il doit chercher tout d'abord à voir la situation, sans illusion, sans exagération : parler hardiment, opposer la vérité à l'erreur, agir sur l'opinion, aimer. « Donnons » donc l'exemple de ce que nous disons et prêchons ; » l'exemple est la plus persuasive et la plus efficace des » exhortations... Mêlons-nous à la vie de nos concitoyens ; » prenons part, une part active, à toutes les œuvres de » relèvement matériel et moral ; — ayons une vie de » famille forte et pure ; — soyons religieux, soyons protes- » tants et participons au culte. — Ah ! quel champ à » défricher et à cultiver ! Que puis-je faire ? — Crois, aime » et va avec la force de ta foi et de ton amour. Va avec Dieu » et avec le Christ ! Réalise la vie chrétienne dans sa sim- » plicité, sa richesse et sa beauté ! Tu feras ton œuvre et » Dieu fera la sienne : au milieu de nos ténèbres, il fera » briller sa lumière. Crois seulement, aime seulement. La » foi et l'amour ont toujours fait et feront encore des » miracles. Que peut faire le chrétien ? dis-tu. Et moi je dis : » Que ne peut-il faire ? Va, mon frère, va, chrétien ! Jette- » toi dans la mêlée et il y aura parmi nous, plus de justice, » plus de pitié, plus de joie et plus de bonheur !

Même inspiration dans le sermon intitulé « *les Petits qui périssent* ». L'orateur y décrit la misère physique, intellectuelle, morale, religieuse, des hommes de cette génération. Nous voudrions citer des pages, mais, si hospitalière que soit la Revue qui a bien voulu accueillir nos réflexions, son cadre a des limites. Détachons cependant ce morceau, d'un ton simple mais expressif, et qui sous le prédicateur laisse entrevoir le pasteur soucieux de tout et de tous. «... Dans nos grandes villes, la mor-
» talité est effrayante parmi les enfants pauvres. Pendant
» les chaleurs et les longues sécheresses de l'été, ils ne
» respirent qu'un air malsain et pour eux mortel. Ail-
» leurs, on a tout fait pour leur donner un air pur et
» vivifiant, dans des stations de montagnes. Il nous en
» faut pour nos enfants ; les montagnes sont là, tout près
» de nous; profitons-en. La race, dit-on, s'affaiblit, s'étiole,
» se meurt. On met des enfants trop jeunes à un travail
» trop pénible. Qui donc en a souci parmi nous ? Qui donc
» cherche à faire cesser cette barbarie, à en atténuer les
» déplorables conséquences ? — Nos familles pauvres sont
» mal logées ; leurs habitations sont malsaines, malpro-
» pres, souvent infectes, telles que l'ouvrier ne s'y tient
» pas. Il a hâte d'en sortir ; il préfère le café ou le caba-
» ret ; et ainsi la vie de famille, déjà si faible, en est enco-
» re plus affaiblie [1]. »

La préoccupation intellectuelle et scientifique, l'angoisse sociale remplissent l'âme de la plupart des hommes et partant de la plupart des prédicateurs de ce temps. De cette abondance leur bouche parle. Ce double tourment paraît dans les sermons de M, Grotz, mais il n'y est pas tout. Notre vénéré collègue ne verse ni dans l'intellectualisme ni dans ce que Vinet appelait « panthéisme social ». Il y a dans ses sermons un harmonieux mélange de cœur et de raison, de science et de mysticisme, d'élégance et de sens pratique, le souci des masses et le respect des individus.

1. « *Avec Dieu et le Christ.* » *Sermons*, 2e volume. « *Les Petits qui périssent.* »

Il veut que les chrétiens lancent « le filet dans la mer, — au large, — avec confiance »; mais il ne craint pas pour eux la retraite. « Solitude et prière, recueillement devant » Dieu, dit-il, voilà l'un des plus puissants moyens de » développement spirituel, la source des forces et des » joies qui sont nécessaires à notre santé morale »... « Là, » avec Dieu, avec celui qui sait tout, dans la société de » celui qui est la sainteté même, mais aussi l'amour, la » bonté même, le Père céleste, l'âme s'ouvre, elle s'humilie, » et d'elle-même, implore et bénit. » Il est pour « la reli- » gion de l'esprit », mais il voudrait plus d'« art dans le culte » protestant ». « Pourquoi l'édifice où se réunissent les » chrétiens, pourquoi le temple ne charmerait-il pas les » yeux... ? — Pourquoi... ne serait-il pas beau ? pourquoi » pas artistique ? »

Le dirai-je en terminant ? il me semble que c'est dans cette variété de notes, vibrations d'une âme aux mille impressions de la vie, qu'est le charme pénétrant de cette parole toujours claire, haute et cordiale.

P. B.

UNE RECTIFICATION NÉCESSAIRE

LES CONVOIS FUNÈBRES DES ENFANTS DANS L'EGLISE DE NIMES

Il a paru naguère, dans un journal étranger [1], sous la signature de M. *D. Lortsch*, une correspondance française qui contient sur l'église de Nimes quelques lignes littéralement tissées d'inexactitudes. Je me suis empressé d'adresser à cette feuille une lettre qui a été — j'en remercie qui de droit — aussitôt insérée, mais non sans être accompagnée d'un commentaire de

1. *Le Journal religieux* des églises indépendantes de la Suisse romande, XXXVI[e] année, n° 5, 4 février 1893, p. 20. — N° 7, 18 février 1893, p. 18.

M. *D. Lortsch*. Une fois pour toutes et avec l'intention de n'y plus revenir, je désire traiter ici la question soulevée : celle *des convois funèbres des enfants dans l'église de Nimes.*

« *Dans une église libérale*, dit M. *D. Lortsch*, *le consistoire avait décidé, pour épargner le temps et la peine de ses pasteurs, que ceux-ci ne présideraient plus les convois funèbres des enfants morts avant l'âge de* dix *ans...... Cette mesure était un scandale et on ne se faisait pas faute de le dire.* »

Tout cela est absolument faux. Voici la vérité. Jusqu'en 1853, — je précise plus que je n'avais pu le faire dans ma lettre au *Journal religieux*, écrite sans que j'eusse sous les yeux les documents officiels — en vertu de l'ancienne discipline, pour ne pas tomber dans les erreurs de l'église romaine en priant pour les morts, les pasteurs n'allaient au cimetière *pour personne.* C'était une très vieille coutume, remontant, si je ne me trompe, aux premiers temps de la réforme calviniste. Le 18 avril de cette année, les circonstances et le vœu d'une partie de la population amenèrent le *Conseil presbytéral* à régler la question des convois funèbres. Les pasteurs et le commissaire étaient dispensés d'accompagner la dépouille mortelle des défunts âgés de moins de *cinq* ans. Dans tous les autres cas, le commissaire devait être présent et les pasteurs devaient célébrer un culte au cimetière. Ainsi en fut-il jusqu'en 1887. Mais, pendant cette période, les pasteurs de Nimes ont continué, pour les enfants décédés avant l'âge de *cinq* ans, à présider un service au sein de toute famille qui le désirait. Il a toujours suffi de les avertir pour qu'ils se rendissent au premier appel. Aucun d'eux n'a jamais refusé de remplir cette charge de son ministère.

Telle est la réalité historique incontestable. Que reste-t-il des affirmations de M. *D. Lortsch* ? Rien, absolument rien.

L'âge de *dix* ans ? — Il convient qu'il s'est trompé. Mais avec quelle mauvaise grâce ! « Nous n'avons fait, dit-il, que répéter ce que nous entendions dire autour de nous ». Dans quel milieu viviez-vous donc, M. *D. Lortsch* ? Mais tout le monde à Nimes connaissait la limite de *cinq* ans. Nous avons peine à croire que nos collègues *Babut* et *Cazalet* avec qui vous avez certainement causé de la chose vous aient laissé, pendant des années, dans une erreur pareille. Votre explication manque de sérieux. De grâce, trouvez mieux.

La délibération prise par le Consistoire *pour épargner le temps et la peine de ses pasteurs* ? — De mes explications il ressort que

les délibérations prises par le *Conseil presbytéral* ont toujours eu pour résultat d'*augmenter* le travail de ses pasteurs; une première fois (1853) en les obligeant à accompagner les convois funèbres des défunts âgés de plus de *cinq* ans, alors qu'ils n'en accompagnaient aucun ; une seconde fois (1887) en les obligeant à accompagner tous les convois funèbres. Voilà le fait matériel, brutal. Croit-on que M. *D. Lortsch* va le reconnaître ? Pas du tout. « La seconde rectification de M. Trial, dit-il, porte sur l'état de choses antérieur à la décision du Consistoire, non sur cette décision elle-même. Qu'on remplace *plus* par *pas*, notre phrase est exacte. Et si on n'a pas pris cette décision pour épargner le temps et la peine des pasteurs, quel était donc son but ?» — Le but de quelle décision ? de celle de 1853 ? Car enfin il ne peut s'agir que de celle-là. Son but était, d'une part, de ne pas rompre complètement avec un état de choses passé en habitude depuis des siècles, et. d'autre part, de donner satisfaction à des besoins nouveaux. En tous cas, quel que fut le but, le résultat était de placer sur les épaules des pasteurs de Nimes un lourd fardeau qui n'y était pas auparavant. M. *D. Lortsch* appelle cela épargner le temps et la peine des pasteurs. On se prend à regretter de n'avoir pas la plume de Pascal, pour redresser, comme il convient, de pareilles interprétations des textes.

La délibération prise en vue d'épargner le temps et la peine des pasteurs de Nimes est une pure invention. Et que dire du *scandale qu'elle a provoqué*? En quoi la délibération de 1853 pouvait-elle provoquer un scandale ? C'est ce que M. *D. Lortsch* seul, avec sa féconde imagination, pourrait dire. Et il s'étonne que j'aie relevé ses erreurs: « Nous n'avons pas voulu, dit-il, faire de personnalité. Nous citions à l'appui d'une appréciation un fait topique, sans nommer personne, sans dire si le fait était ancien ou récent. Nous ne pensions pas que des lecteurs *étrangers* pussent reconnaître dans notre fait divers *l'Eglise réformée de Nimes actuelle*. Non relevée, notre information restait dans le vague, puis tombait dans l'oubli ». J'avoue que j'ai besoin ici de faire appel à toute ma force de volonté pour rester calme et courtois. Quoi ! vous vous êtes imaginé, M. *D. Lortsch*, que, même en Suisse, on aurait besoin de mettre des lunettes pour découvrir quelle est l'église de votre connaissance qui possède plusieurs pasteurs composant un sermon toutes les sept semaines ? Vous avez une piètre idée de l'intelligence des Suisses. Quoi ! vous teniez à ce que votre information restât dans le

vague et tombât dans l'oubli. Vous aviez donc bien peur de la vérité ! Pourvu qu'il en subsistât un blâme jeté sur le libéralisme en général et sur une église libérale en particulier, vous vous déclariez satisfait. Quoi ! vous ne prétendiez qu'appuyer une appréciation sur un fait topique ? Eh bien, moi je vous dis : de deux choses l'une : ce fait prétendu topique, ou vous l'avez vérifié ou vous ne l'avez pas vérifié. Si vous l'aviez vérifié, vous seriez un calomniateur. Mais il est évident que vous ne l'avez pas vérifié, puisqu'il est faux de tous points ; et alors, pourquoi parlez-vous de ce que vous ignorez ? pourquoi vous permettez-vous d'accuser sans preuves ? Votre légèreté est coupable, car elle porte atteinte à l'honneur d'un *Conseil presbytéral* qui n'a pas encore reculé devant son devoir, et à l'honneur de sept pasteurs qui jamais, ni autrefois ni aujourd'hui, n'auraient permis qu'on se préoccupât d'épargner leur temps et leurs peines. Et veuillez ne pas oublier que vous ne pouvez pas séparer ici les pasteurs de Nimes en deux camps. En présence de vos accusations, nous sommes tous solidaires.

Mais continuons : « *Notez*, ajoutait M. *D. Lortsch*, *que dans cette Eglise il y a plusieurs pasteurs qui prêchent à tour de rôle dans les divers temples*, *si bien que*, *en tenant compte des dimanches de repos*, *chacun d'eux n'a qu'un sermon à composer toutes les sept semaines* ».

Conclusion : les pasteurs de Nimes n'ont qu'à se croiser les bras ; ce sont des paresseux et des inutiles. Et pourtant, chaque mois, ils ont à faire face à 59 cultes, écoles du dimanche et du jeudi, soit un peu plus de 2 services par semaine et par pasteur. S'imagine-t-on que les cultes dans les prisons ou les hôpitaux, les écoles comptant de 200 à 800 enfants n'entraînent aucune fatigue ni physique ni spirituelle ? Et pourtant, de 1883 à 1892, ils ont en même temps instruit 1,384 garçons et 1,350 filles, en tout 2,734 catéchumènes, soit une moyenne de 39 catéchumènes par an et par pasteur. Voudrait-on insinuer que ces leçons se donnent sans aucune dépense de force corporelle ou morale ? Et pourtant, dans les dix dernières années, ils ont conduit au cimetière la dépouille mortelle de 2,863 personnes âgées de plus de *cinq* ans, soit une moyenne d'environ 41 convois funèbres par an et par pasteur. A qui fera-t-on croire que ces cérémonies et les visites qui les précèdent ou les suivent n'épuisent pas parfois l'énergie des plus robustes et des plus dévoués ? Ah ! loin de moi la pensée de glorifier les pasteurs de Nimes ! Ils sont

encore bien au-dessous de l'idéal et ils en gémissent les premiers. Ils voudraient faire plus et mieux qu'ils ne font. Mais alors que tels ou tels d'entre eux en sont arrivés au point de compromettre leur santé par un labeur excessif, il m'est impossible d'accepter les objurgations de M. *D. Lortsch* sans lui demander, à mon tour : « Et vous, que faites-vous donc ? Si j'en juge par les statistiques, ce n'est pas en se comparant à vous que les pasteurs de Nimes apprendront l'humilité. J'ignore sous quel nombre de services et de catéchumènes vous êtes écrasé; mais ce que je sais bien, c'est que tandis que nous présidions 2,863 convois funèbres, dans le même laps de temps, vous, pasteurs de l'Eglise libre et de l'Eglise méthodiste réunis, vous avez atteint le chiffre effrayant de 42. Oui, en *dix* ans, *deux* pasteurs ont fait *quarante-deux* convois funèbres, soit pour chacun, annuellement, *deux* convois *un* dixième. Dans ma lettre au *Journal religieux*, n'ayant pas les chiffres en main, j'avais parlé généreusement de douze à quinze. Il a fallu en rabattre. Or, après cela, est-ce bien à vous, M. *D. Lortsch*, de présenter à peu près comme une sinécure les fonctions des pasteurs de Nimes » ?

Mais je vous entends : « Nous n'essaierons pas, dites-vous, de montrer à M. Trial que l'activité d'un pasteur ne se mesure pas nécessairement au nombre de convois funèbres qu'il préside. Nous nous bornerons à exprimer le souhait que lorsque sonnera l'heure de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, M. Trial trouve parmi nos protestants beaucoup de groupes de quatre-vingt à cent personnes [1] capables de former une église viable et d'entretenir un pasteur. Peut-être M. Trial verra-t-il alors qu'il ne suffit pas d'enterrer les gens pour faire vivre les églises ». Je remercie d'abord M. *D. Lortsch* de son souhait qui d'ailleurs n'a rien à faire dans le débat actuel. Je me permets ensuite de lui faire remarquer qu'au moyen d'un jeu de mots pitoyable et sans portée, il a tort de vouloir déplacer la question et de me prêter des absurdités. Inutile de m'apprendre que les églises ne vivent pas d'ensevelissements. Mon intelligence avait depuis longtemps et sans effort saisi cette vérité. Je le prierai enfin de revenir à la question qui est : l'activité du pasteur. A quoi la

1. Serait-ce un aveu ? L'église de M. *D. Lortsch* compterait-elle 80 à 100 membres ? En ce cas, en supposant que, comme s'en vantait un de ses prédécesseurs, il visite chaque famille au moins *dix* fois par an, cela ne représente pas une somme bien considérable de travail.

mesure-t-on ? Mais à ce qu'on peut en voir. M. *D. Lortsch* est et ne peut pas ne pas être de cet avis. Pour prouver que les pasteurs de Nimes ont du temps de reste, n'est-ce pas lui, *le premier*, qui a fait la statistique, — d'ailleurs complétement erronée — de leurs discours ? Et pourquoi, dès lors, n'aurai-je pas le droit de comparer le nombre de sermons composés, de catéchumènes instruits, de convois funèbres présidés par les pasteurs de Nimes, au nombre de convois funèbres, de catéchumènes, de sermons qui représentent l'activité visible de M. *D. Lortsch* ? Que s'il se rejette sur cette partie du ministère qu'on ne voit pas, sur les visites de pauvres, de malades, sur le travail personnel, qui lui donne le droit de nous juger et de dire que nous sommes étrangers à cette forme de l'activité pastorale ? et faudra-t-il lui prouver, chiffres et faits en main, qu'ici encore nous sommes en état de supporter la comparaison avec n'importe quel pasteur indépendant ?

En vérité, M. *D. Lortsch* est un bien remarquable polémiste. Il est doué d'une merveilleuse habileté pour prêter ses qualités aux autres et les charger de ses méfaits. Croirait-on qu'après avoir, *le premier*, relevé la paresse et l'inutilité des pasteurs de Nimes en faisant le compte de leurs sermons, désagréablement surpris des chiffres que je lui ai mis sous les yeux et qui prouvent que si nous n'avons rien à faire, il a, lui, à faire moins que rien, croirait-on qu'il écrit : « Il nous est impossible de ne pas relever le dédain superbe avec lequel M. Trial parle de nos églises indépendantes et de leur activité » ? Ah ! pardon, M. *D. Lorstch*, je ne vous permets pas de dénaturer mes paroles et mes intentions. D'abord, j'ai parlé de *votre* activité et non de celle de *vos églises,* ce qui n'est pas du tout la même chose. J'ai l'esprit assez ouvert et le cœur assez large pour comprendre les églises de professants, pour les respecter toujours, et les aimer et les admirer parfois, quand elles le méritent. Ensuite, parce que je vous ai rappelé à la vérité et à la justice, il n'en résulte nullement que j'éprouve pour vous ni pour qui que ce soit un superbe dédain. Le dédain n'est pas chrétien et vous n'avez pas le droit de m'attribuer un sentiment que je n'ai exprimé nulle part.

Et toutefois, ce n'est pas tout. Voici le bouquet du petit roman de M. *D. Lortsch : « Chose curieuse !* dit-il en parlant du scandale causé par l'absence des pasteurs de Nimes aux convois funèbres des enfants de moins de *cinq* ans, *un pasteur indépendant le fit cesser en faisant annoncer dans les journaux de la*

localité qu'il était à la disposition des familles qui perdaient des enfants en bas-âge. Là dessus le Consistoire, assez mécontent, décide qu'à l'avenir les pasteurs réformés feront les enterrements des enfants comme les autres. « Voilà vingt ans que je réclamais cette réforme sans l'obtenir, dit un des pasteurs évangéliques de cette église à son collègue indépendant ; vous avez plus d'influence que moi au Consistoire ».

Ici encore, M. *D. Lortsch* en prend à son aise avec les faits. Rétablissons-les. La présence des pasteurs de Nimes aux convois funèbres des enfants âgés de moins de *cinq* ans fut réclamée d'abord, avant 1885, par M. *E. Roussy*, ensuite, le 14 décembre 1885, par M. le pasteur *Babut*. Chaque fois, M. le pasteur *Dardier* et moi avons appuyé cette demande. Le *Conseil presbytéral* ne crut pas devoir y faire droit. Voici pourquoi : certains membres, au nombre desquels était notre regretté collègue *Cazalet*, estimaient que, pour le décès d'un petit enfant, la vraie place du pasteur est à la maison, auprès des parents et surtout de la mère. C'est là que les consolations sont nécessaires. D'autre part, les sujets qu'on peut traiter sur la tombe d'un enfant sont forcément en nombre assez restreint, ce qui risque d'amener d'incessantes répétitions et, par suite, de la monotonie. D'autres membres craignaient de surcharger les pasteurs et cette crainte n'était pas chimérique, comme le prouvent les chiffres suivants : dans les dix dernières années, il est mort à Nimes 4,740 personnes appartenant à la religion protestante, dont 3,263 au dessus de *cinq* ans et 1,477 au dessous. C'était donc une moyenne de 148 convois funèbres dont il fallait charger annuellement les pasteurs de Nimes, soit 28 pour chacun d'eux. Je comprends que ce nouveau fardeau puisse paraître léger à M. *D. Lortsch.* Mais je comprends aussi que certains membres du *Conseil presbytéral* l'aient trouvé lourd pour leurs pasteurs qui présidaient déjà 2,863 convois funèbres de grandes personnes [1]. Et de fait, depuis 1887, le nombre de leurs courses au cimetière n'a cessé

1. On remarquera que dans la période qui nous occupe les pasteurs de Nimes ont présidé 2,863 convois funèbres, alors qu'il est mort 3,263 personnes au dessus de *cinq* ans. Il reste donc 400 convois funèbres qu'ils n'ont pas présidés. Sur ce nombre, 42 reviennent à l'Eglise libre et à l'Eglise méthodiste ; 53 aux Hinchistes ; 113 à l'aumônier du lycée (jusqu'en 1889) ; 3 à l'Armée du Salut ; 58 ont été civils (avec une forte proportion de catholiques) ; 34 venus de l'extérieur n'ont pas donné lieu à une cérémonie ; des pasteurs retraités ou étrangers ont présidé ceux qui restent.

d'augmenter et il augmente de jour en jour. En conséquence, le 16 janvier 1886, le *Conseil presbytéral* maintint son ancien règlement, mais chargea le commissaire des pompes funèbres de rappeler expressément aux familles qui perdraient des enfants au dessous de *cinq* ans que les pasteurs de Nimes étaient à leur disposition pour un culte à la maison. Néanmoins, la question de la présence des pasteurs aux convois funèbres des enfants de moins de *cinq* ans était posée, — sans l'intervention de M. *D. Lortsch ;* elle était dans l'air, — sans qu'il eut le moins du monde besoin de la plaider. Tôt ou tard, elle devait être résolue par l'affirmative. Nous étions plusieurs, sans distinction de tendance, qui poussions dans ce sens.

Sur ces entrefaites, en mars 1887, M. *D. Lortsch* fit insérer dans les journaux politiques une annonce par laquelle il se mettait à la disposition des familles qui perdraient des enfants de moins de *cinq* ans pour faire ces convois funèbres *gratuitement*. Cette annonce émut le *Conseil presbytéral*. Il ne fut certes pas *mécontent* de ce qu'une question, déjà vieille, était de nouveau posée devant lui. Mais il fut froissé du procédé de M. *D. Lortsch;* voilà tout. Il trouva étrange qu'un pasteur du dehors s'immisçât dans les affaires de l'église qu'il dirige, et cela, par l'intermédiaire de journaux politiques généralement hostiles à toute religion. M. *D. Lortsch* « avoue qu'il n'a pas été retenu un seul instant par la crainte de s'ingérer dans les affaires d'une église qui n'était pas la sienne ». Ceci prouve évidemment qu'il est supérieur à Saint-Paul qui disait : « .. *j'ai porté partout l'Evangile de Christ, me faisant toutefois un point d'honneur de prêcher l'Evangile, non pas là où le nom de Christ a été annoncé, pour ne pas bâtir sur le fondement d'autrui, mais dans d'autres pays...* ». Ou plutôt, non ; M. *D. Lortsch* est convaincu que les pasteurs de Nimes n'évangélisent pas. Heureusement, il est là, et « avec le Consistoire, ou sans lui, ou malgré lui », comme disait Frédéric Monod, il évangélisera. Qu'importent les convenances ? Qu'importent les décisions des corps ecclésiastiques ? Avant tout, il sera fidèle aux lois du royaume des cieux, et comme *une famille libérale* l'a approuvé, il ira de l'avant. Savez-vous, M. *D. Lortsch*, que c'est très beau d'être sûr de soi ? Mais pourtant, si vous vous trompiez ? Si votre fidélité n'était que de l'étroitesse sectaire ? Et si vous fixiez à votre gré les lois du royaume des cieux ? Mais ces idées ne vous viennent pas. A votre place, elles me tourmenteraient, car je me suis

persuadé, — peut-être à tort, — qu'une des lois du royaume des cieux, c'est le respect des personnes et de leurs droits.

Mais revenons à votre annonce et au *Conseil presbytéral*. Celui-ci trouva plus qu'étrange l'adverbe *gratuitement* qui laissait supposer que, dans l'église de Nimes, les convois funèbres se paient. Mais il est vrai que vous n'y regardez pas de si près avec les corps ecclésiastiques. Le nôtre accepta de fort bonne grâce de traiter à nouveau la question que réveillait votre zèle, plus ardent que délicat. Sous la pression de tous ses pasteurs dont les uns voulaient abaisser l'âge à *un* an et dont les autres voulaient supprimer toute limite d'âge, il délibéra tranquillement..... sans avoir la moindre crainte de voir l'église de Nimes se jeter dans vos bras. L'évènement prouva d'ailleurs qu'il avait eu raison de penser ainsi, car je ne sache pas que votre annonce ait eu pour résultat d'augmenter beaucoup votre activité pastorale. Elle vous est restée pour compte.

Donc, après trois sérieuses délibérations, le *Conseil presbytéral* ayant bien pesé le pour et le contre — l'annonce de M. *D. Lortsch* ne comptait ni comme *pour* ni comme *contre*, — décida, le 29 avril 1887, de supprimer toute limite d'âge. Je reconnais très volontiers que l'annonce en question a joué le rôle de cause *occasionnelle*. Mais les causes *efficientes* sont tout autres. Les faits sont là pour prouver que, malgré la coïncidence des évènements, M. *D. Lortsch* n'a nullement enlevé le vote du *Conseil presbytéral*. Notre contradicteur se donne trop facilement des gants auxquels il n'a aucun droit.

Maintenant nos lecteurs ont sous les yeux les pièces du procès que M. *D. Lortsch* s'est plu à intenter, pour la seconde fois, à l'église de Nimes et à ses pasteurs. Aux consciences droites de décider. J'attends leur verdict avec une entière confiance.

Mais, avant de finir, je tiens à affirmer que ni mes collègues ni le *Conseil presbytéral* ne m'ont chargé de les défendre. C'est en mon nom personnel et sous ma seule responsabilité que j'écris. Toutefois, si j'ai pris leur défense, c'est que je sens vivement la solidarité qui m'unit à eux. J'ai été blessé et froissé par les inexactitudes et le ton de M. *D. Lortsch* tout autant pour mes collègues et pour le *Conseil presbytéral* que pour moi. Je ne puis ni ne veux me séparer d'eux. Que M. *D. Lortsch* se le tienne pour dit et s'évite à l'avenir la peine d'écrire des paroles comme celles-ci : « Pour M. Trial, nous avons la plus profonde estime, et ses vivacités ne nous empêchent nullement de recon-

naître qu'il accomplit au sein de son parti, en le devançant à bien des égards, une œuvre excellente ». Je ne devance personne. Je marche sur les traces de mes collègues de Nimes plus âgés que moi dans l'église et la main dans la main avec tous, au point de vue de l'activité pratique. Dans le domaine de la pensée, je travaille à me faire une dogmatique personnelle, vivante, et je n'arrive exactement ni aux résultats de la droite ni à ceux de la gauche. Mais c'est me faire injure que de s'imaginer qu'il suffira de quelques éloges pour me détacher de mes amis.

En somme, M. *D. Lortsch* a fait, quoiqu'il en dise — il prétend n'avoir aucun goût pour le rôle d'accusateur, — un procès de tendance. Il a rassemblé à grand peine deux faits isolés [1] et sans grande portée; il y a joint une histoire absolument controuvée des décisions du *Conseil presbytéral* : il a répandu sur le tout ses idées préconçues, ses partis pris, et c'est ainsi qu'il a pu bâtir un petit roman dont il a gratifié les colonnes du *Journal religieux*. Dans quel but? Evidemment pour prouver que les libéraux, sur le terrain de la charité et de la vie, sont très inférieurs aux orthodoxes. Ecoutons plutôt: « *Les libéraux parlent toujours de la vie, de la charité ; on ne pourrait pas plus tomber d'accord avec eux sur ce terrain que sur celui du dogme. Là aussi, l'Evangile est singulièrement diminué par eux. En voici un exemple.* .... — suit le petit roman — .... *Chacun sait que les libéraux n'ont pas encore donné un seul missionnaire* ».

Eh bien, M. *D. Lortsch*, laissez-moi vous le dire : quand on porte sur des frères — sommes-nous des frères pour vous? — des jugements aussi sévères, il faudrait être dix fois, cent fois sûr des faits sur lesquels on les fonde. Et quand on les fonde sur des rêveries qu'on ne prend pas la peine de vérifier, on est injuste et vous savez d'où provient l'injustice. Vous êtes persuadé que vous possédez une dogmatique impeccable et que vos formules contiennent toute la vérité religieuse; fort bien. Remarquez en passant que ceci ne laisse pas que de supposer une assez forte dose d'orgueil spirituel. Mais, malgré votre dogmatique, dans le

1. Premier fait : une famille pauvre l'a fait appeler pour enterrer un petit enfant, « parce que, disait la mère, elle ne voulait pas que son fils fut enterré comme un chien ». Comme si, pendant des siècles, les personnes enterrées sans pasteur au cimetière l'avaient été comme des chiens! — Second fait : un incrédule déclaré serait devenu tel parce que les pasteurs de Nimes auraient refusé d'accompagner le convoi funèbre de son enfant. Qu'elle devait donc être solide, la foi de cet homme!

cas présent, vous n'avez pas agi en disciple du Christ. A votre place, j'éprouverais le besoin de demander pardon à Dieu pour le mal que vous pensez et que vous avez dit des pasteurs et de l'église de Nimes. Si, malgré l'avis de quelques amis, j'ai redressé vos erreurs, c'est parce que je me suis senti *obligé* de ne pas laisser ces erreurs courir le monde et grossir en voyageant; c'est parce que je me serais senti *coupable*, si j'avais laissé mes collègues et mon église chargés de méfaits absolument imaginaires; c'est parce que traiter par le dédain vos accusations aussi précises que peu fondées eut été prêter les mains à l'œuvre mauvaise que vous avez faite; et c'est aussi parce que, si j'accepte humblement et avec reconnaissance le conseil que vous me donnez ainsi qu'à mes collègues libéraux d'aller à l'école de l'orthodoxie, j'éprouve le besoin de vous donner fraternellement, dans l'intérêt de votre salut, le conseil d'aller à l'école de Jésus-Christ. Ce Maître bien-aimé vous apprendra qu'il ne faut *point juger*, qu'il faut être *juste*, qu'il faut *aimer son prochain comme soi-même*, et Saint-Paul vous dira, de plus, que l'amour ne *soupçonne pas le mal*. Je souhaite que pénétré du véritable esprit chrétien, vous laissiez désormais dormir cette affaire des convois des petits enfants dans l'église de Nimes. Vous avez mieux à faire. Les pasteurs sont ici débordés d'ouvrage. Sans doute, ils n'obtiennent pas tous les résultats désirables. Mais enfin, si nos 18,000 protestants de Nimes restent, en somme, attachés à la religion chrétienne protestante, c'est partiellement à nous qu'on le doit. Vous n'y êtes pour presque rien. Pourquoi donc tant de pasteurs dissidents pour paître un troupeau de deux ou trois cents personnes ? Nous n'avons pas produit de missionnaires, dites-vous. Donnez-nous l'exemple. Au lieu d'arracher péniblement à notre église, ça et là, quelques familles qui auraient tout aussi bien fait leur salut parmi nous, pourquoi ne vous faites-vous pas missionnaire? Peut-être le Congo est-il trop loin! Eh bien, missionnaire en France, parmi les catholiques et les incrédules? Il est entendu que nous sommes incapables d'entreprendre cette œuvre et de la mener à bien. De grâce, marchez donc devant nous. Peut-être finirons-nous par vous suivre.

..... Je pourrais prolonger ces considérations. Je préfère m'arrêter en assurant M. *D. Lortsch* qu'après cette explication qui, je l'espère, peut être qualifiée de franche et loyale, je le considère plus que jamais comme un frère que je dois respecter et aimer.

L. Trial.

CHRONIQUE DU MOIS

Les Réunions de Nimes. — Une discussion sur l'*honneur* à propos des récents scandales du Panama. — La Réforme de l'orthographe. Les mots à lettres doubles et à double sens.

Bien que la *Vie Chrétienne*, par la plume autorisée de son directeur, ait rendu compte dans son dernier numéro des *Réunions de Nimes*, celles-ci répondent trop exactement à l'idéal de l'Eglise tel que j'ai toujours essayé de le défendre, pour que je les passe entièrement sous silence dans cette chronique. Qu'on ne parle pas, si l'on veut, de conciliation, de concessions mutuelles, de légitimité des deux tendances dans l'Eglise, puisqu'il reste entendu que Satan se cache sous ces pauvres chers vocables d'autrefois ; il est impossible cependant de ne pas songer, après ces édifiantes et touchantes réunions, à ces deux réalités de la vie chrétienne : *l'union dans la foi et la coopération en vue du salut des âmes*, au sein de la même Eglise officielle. Si je viens encore d'évoquer l'Esprit du mal en écrivant cette dernière ligne, j'implore le pardon, car, je n'ai certes pas blasphémé contre le Saint-Esprit de Dieu.

L'absence de générosité, d'intuition religieuse, me frappe dans la plupart des critiques défavorables que j'ai lues des *Réunions de Nimes*. La préoccupation de fixer exactement les limites de l'amour chrétien et de la confraternité écclésiastique se manifeste trop vivement dans ces critiques et l'emporte sur la joie de l'âme protestante française à qui la proposition est faite d'adorer, de souffrir et d'agir en communion avec un plus grand nombre de ses sœurs. N'est-ce pas là d'étranges dispositions d'esprit chez des chrétiens convaincus? Avoir peur d'annoncer l'Evangile à côté d'hommes affirmant avec la sincérité la plus absolue leur foi en Dieu et en Jésus-Christ et déclarant en même temps qu'ils sont attachés à l'Eglise réformée de France par toutes les fibres de leur cœur ! Craindre d'aller trop loin dans le sens de la fraternité avec des hommes qu'on s'estimerait heureux — on l'avoue — d'avoir pour amis, pour frères, pour confidents ! S'agenouiller fréquemment au pied de la croix de Christ et n'éprouver aucune angoisse à la pensée de repousser la main tendue de quelques Samaritains qui sont là eux aussi — oh ! moins prés de la croix que vous — mais qui prient cependant et puisent dans la contemplation du Crucifié,

toute leur vie spirituelle et l'unique espérance de leur salut ! J'avoue que je demeure étonné devant ces craintes, ces réticences, ces froides et intellectuelles réserves en face de la croix du Sauveur dressée au centre de mon Eglise. Ce qui me console, c'est le nombre grandissant de membres de nos Eglises qui partagent mon étonnement et l'obscure complicité de toutes les âmes simples pour approuver ce qui s'est fait à Nimes.

* * *

J'ai assisté dernièrement dans une réunion intime où se rencontraient des hommes appartenant à toutes les classes intellectellectuelles, mais également désireux de travailler à la renaissance morale de leurs différents groupes, à une discussion sur l'honneur que je prends la liberté de reproduire ici en partie, pensant qu'elle intéressera nos lecteurs. Il y avait là des professeurs de philosophie, des commerçants, des étudiants en philosophie, des pasteurs, des instituteurs, des officiers de l'armée, des littérateurs. Les notions d'honneur et d'honorabilité s'étant brusquement déformées ou vidées de leur contenu premier, lors du scandale du Panama, les causeurs avaient décidé, ce soir-là, d'élucider, si possible, la notion de l'honneur et de rechercher l'altération que cette notion a subie sous l'action de certaines doctrines philosophiques.

Un pasteur. — « On distingue l'honneur du soldat, l'honneur de la femme, l'honneur du financier... il y a même l'honneur des coquins... et ainsi un seul et même mot paraît désigner quelque chose d'absolument différent et en même temps d'exclusif de la moralité. Mais ce n'est qu'une apparence. Ces différentes espèces d'honneur n'ont ce caractère négatif qu'autant qu'on les prend en un sens abusif. Il abuse du mot « honneur », le financier qui paie très régulièrement ses échéances et qui oublie qu'il a d'autres devoirs à remplir envers l'humanité. Il y a ainsi dans toutes les professions une manière de concevoir l'honneur qui paraît se développer au détriment de la moralité. C'est là ce qu'on peut appeler un faux honneur. L'honneur bien compris ne saurait conduire les hommes à s'isoler. J'estime qu'il y a lieu de maintenir et même d'aiguiser ce sentiment de l'honneur, quitte à le déterminer et préciser. »

Un littérateur. — « Quand on considère ce qui disqualifie un homme au point de vue de l'honneur, on voit que tout se ramène à la tromperie et, en définitive, à la lâcheté. Cela est si vrai qu'on croit rétablir son honneur, c'est-à-dire son droit au res-

pect d'autrui en allant se mettre devant l'épée ou le pistolet d'un homme pour prouver qu'on n'est pas un lâche. Eh bien, ainsi compris, l'honneur m'apparaît comme une forme militaire de la moralité, et je me demande quel peut bien être le rôle de ce sentiment qui dispense le plus souvent de la moralité vraie. »

Un professeur de philosophie. — « L'honneur était autrefois le privilège du gentilhomme ; maintenant, c'est un sentiment qui s'est spécialisé et diversifié selon les professions. Et il est bon que, dans la société actuelle plus complexe que l'ancienne au point de vue des situations de ses membres, le sentiment de l'honneur professionnel se soit développé, du moment où il est pour la société une garantie que les diverses fonctions dont elle se compose seront bien remplies ; de même qu'autrefois la chevalerie avait son idéal, il est bon que le soldat, le financier, le commerçant, etc., aient maintenant le leur. Pour des gens désireux de vivre dans la moralité, de posséder une conscience morale individuelle, la question de l'honneur n'existe plus. Le sentiment moral dispense du sentiment de l'honneur puisque l'honneur n'est qu'une très petite partie de la morale. — Le mobile de l'honneur est un idéal social, un idéal que la société définit et impose à chacun de ses membres, un idéal qui constitue un but déjà élevé et qui, comme tel, mérite d'être respecté».

Un étudiant en philosophie. — La notion de l'honneur et de l'honorabilité dans les affaires a été altérée par l'influence des doctrines évolutionnistes proclamant « la lutte pour la vie » la loi suprême de l'existence aussi bien des sociétés animales que des sociétés humaines.

Un industriel.— Je crois que l'altération des notions que nous discutons tient en grande partie à ce fait que la notion de travail qui doit entrer comme élément dens l'idée de propriété, a été presque entièrement éliminée par la notion pure et simple de valeur marchande. Mals lorsqu'on voit dans la propriété le fruit et l'instrument du travail, on ne peut plus être dupe des raisonnements sophistiques qui s'appuient exclusivement sur la loi de l'offre et de la demande. Et cette élimination d'un élément essentiel dans l'idée de propriété, nous en sommes particulièrement redevables aux mœurs financières.

Un pasteur. — Je crois, pour ma part, que les questions financières sont comme la bouteille à l'encre en fait de morale. On ne recule pas à commettre le mal qu'on ne voit pas. Combien d'actionnaires qui ne voudraient plus de leurs bénéfices s'ils

voyaient clairement par exemple que ces bénéfices sont le fruit de l'exploitation de leurs semblables. Nous ne nous croyons pas responsables du mal que nous commettons sans le voir. Un omnibus écrase un homme dans la rue : tous les voyageurs assis dans cette voiture ont contribué sans le vouloir à cet évènement ; en affaires financières, nous sommes le plus souvent comme ces voyageurs. »

« Pour conclure, dit en terminant *un professeur de philosophie*, nous ne devons désirer pour nous et nos enfants d'autre condition économique que celle où le salaire est avec le travail dans un rapport très évident. La condition de salarié est celle où la notion de l'honorabilité est le plus aisément saisissable et par suite praticable. Prêchons et faisons respecter et aimer le salariat. »

*
* *

Il paraît qu'en certains milieux parisiens la Réforme de l'orthographe agite fort les cervelles. Le coup de pistolet tiré récemment par M. Gréard, avec toute la maëstria qu'on lui reconnait, a déchiré les oreilles des grammairiens. Je suppose, cher lecteur, que cette réforme vous laisse assez froid à moins que vous ne soyez affligés de l'incapacité orthographique qui peut atteindre les meilleurs esprits et parer d'une agréable gaucherie les plumes féminines les plus séduisantes. Si l'on tient à l'apparence des objets et des mots plus encore qu'à leur valeur et à leur signification, la réforme proposée déplaît souverainement.

Les poètes, les artistes, et d'une manière générale tous les idéalistes convaincus de l'extrême vanité de ces imparfaits symboles qu'on appelle des mots, s'attachent avec ardeur à leur forme, à leur beauté. N'est-il pas des mots dont nous aimons l'aspect énigmatique, hérissé de pointes, ou fluide ? Leur enlever soit leurs doubles lettres, soit leurs lettres caractéristiques équivaut pour les amateurs de mots à une sorte de profanation. Le mot « fantaisie » vous arrachait plus vite, assure-t-on, à la navrante médiocrité courante, quand on l'écrivait *phantaisie* et *phantôme* secouait plus violemment les imaginations que ne le fait aujourd'hui *fantôme*. Tout est possible

Dès qu'on réfléchit cependant l'espace d'un matin, on reconnait que la réforme orthographique, comme bien d'autres réformes, n'est pas dépourvue de raisons d'être. Pour l'instant, on ne parle encore — à l'Académie française, du moins, qui tient à donner toutes sortes d'exemples — que de supprimer les *ph* et

y. La *Revue scientifique* du 11 février 1893 a publié un article intitulé : *Fisiologie* ; *un nouvel hipnotique*, d'où les *ph* et les *y* étaient sévèrement bannis. On y rencontre des phrases qui ont l'aspect suivant : *il i a des sistèmes d'hipnotisme dans lesquels la fisique*... etc. C'est bien laid.

Une réforme qui me comblerait de joie serait celle qui enlèverait aux mots non pas les *ph* ou les *y*, ou les *ch*, ou les doubles lettres, mais les doubles sens, délices des théologiens et des juristes, désespoir des simples. La plupart de nos misères intellectuelles, de nos malentendus dans l'Eglise et la société viennent de là. Les mêmes mots impliquent tant de significations adverses qu'ils trompent ceux qui les prononcent et ceux qui les entendent, et sèment la discorde entre les meilleurs amis. Je vous laisse sous ces réflexions dont la nouveauté est extrême et vous rappelle les vers suivants d'un certain François de Neufchâteau qui vivait je ne sais quand :

On donne à tout mot des sens doubles ;
Et, faute de s'entendre, on se bat pour des riens.
Montaigne a bien raison quand il dit que nos troubles
Sont presques tous grammairiens.

J.-E. R.

BIBLIOGRAPHIE

AUTOUR DE MES VINGT ANS, *JOURNAL D'UN JEUNE CEVENOL*, par *S. C. Viala*. Pour paraître avant Pâques chez *Fischbacher* à Paris et *Lavagne* à Nimes.

En 1889, le Comité central de l'*Association fraternelle des pasteurs libéraux de France* mit au concours un ouvrage destiné à être offert aux jeunes gens qui viennent de célébrer leur première communion.

L'auteur du travail qui fut couronné se décide à le publier. L'extrait suivant du rapport présenté par le vénérable baron de Schickler, juge du concours, en fera bien connaître aux souscripteurs le contenu, la forme et le caractère.

« *Autour de mes vingt ans* est le journal intime d'un jeune homme qui, un matin de sa vingtième année, ayant revu dans un songe sa première communion et entendu à nouveau le texte de l'exhortation du pasteur « *je travaille : toujours à me conduire en*

toute bonne conscience devant Dieu et devant les hommes », est frappé au réveil d'y avoir si peu réfléchi et se décide à en faire la base de sa vie. Comprenant que cette vie doit être non pas triste, mais sérieuse ; reconnaissant qu'à côté des lois de la nature, il y a les lois morales; que le bien se présente à lui avec le caractère obligatoire du devoir, mais que sa volonté n'est pas violentée, qu'il n'est obligé que moralement, entendant ces lois morales dans sa conscience, — d'où il arrive, par une déduction logique, à la nécessité de l'existence du Dieu qui les y fait retentir, — il se met résolument à l'œuvre pour l'étude de lui-même et de ce qu'il a pensé et cru jusqu'ici.

Quelques en-têtes de chapitres feront comprendre le chemin qu'il parcourt et l'ordre de ses recherches : *les fausses certitudes*, *le vrai terrain de la certitude*, *la conversion* (pensées très neuves), *l'intolérance* (pensées très justes), *la Bible*, *la science*, *le miracle*, *la prière*, *les sommets de la foi*, *le Christ*, tous sujets traités dans un sentiment élevé, large, protestant, et je n'ai pas basoin d'ajouter libéral, de ce libéralisme chrétien qui aspire bien plutôt à retenir et à consolider dans les âmes ce qui doit demeurer éternellement, qu'à mener une bruyante campagne contre ce qui appartient irrévocablement au passé. Les titres répondent à ce qu'ils indiquent....

Notre jeune homme, après avoir voulu, comme il le dit, « se mettre au clair sur ses croyances », s'efforce de se mettre au clair aussi sur ce qu'il doit faire et demander à la vie. Il ne veut pas se décharger de sa responsabilité sur un directeur et se débarrasser ainsi des angoisses de la conscience et des doutes de la pensée ; il mettra lui-même la main au gouvernail; mais il accepte et provoque même volontiers par ses interrogations le secours des lumières de ceux qui ont, de par la carrière déjà remplie, une expérience supérieure à la sienne. C'est du docteur qu'il recevra d'excellents conseils sur la santé du corps, sur ce qui l'entretient et sur ce qui le compromet : « Santé et sainteté, c'est la perfection de la vie ». Après avoir essayé de répondre par lui-même aux raisonnements d'un déterministe c'est au pasteur qu'il aura recours et de lui qu'il recevra la grande leçon : « Si l'homme n'était pas libre, Jésus-Christ n'aurait pas dit à quelques-uns : « Vous ne *voulez* pas venir à moi pour avoir la vie », mais il aurait dit : « Vous ne *pouvez* pas venir à moi »; d'où la conséquence que, pour devenir un homme de bien, il faut trois choses : l'aptitude originelle, que nous avons

tous parce que nous sommes tous des êtres moraux ; l'observation qui met en jeu notre sens moral ; et le travail pour lequel l'homme n'est pas abandonné à ses seules forces, car il est co-ouvrier avec Dieu.

Etudiant ensuite la question du caractère, il arrive à la conclusion qu'un beau caractère se reconnaît « à ce qu'il est à la fois fort, droit et doux », thème développé dans les quatre chapitres suivants.

Mais ce serait dépasser les limites d'un aperçu tel que celui-ci que d'analyser toutes les parties d'un journal qui s'étend sur un espace d'environ trois années. Le jeune homme s'est choisi un ami et le dialogue se substitue assez heureusement au monologue un peu trop personnel à la longue. Ensemble ils constatent le danger des habitudes, étudient, d'abord seuls, puis avec le pasteur, les préventions qui subsistent chez plusieurs contre le culte public et, s'étonnant qu'étant si convaincu, le ministre ne soit pas intolérant, en reviennent aux questions capitales: *foi* et *indépendance*, *foi* et *tolérance*. Il y a là un vrai cours d'instruction religieuse pour après le catéchisme. De même les amis apprennent ensemble à connaître le bien que peuvent faire les *Unions chrétiennes*, la multiplicité et la nécessité de nos œuvres protestantes, le rôle et les nécessités des classes dirigeantes.

(Cependant l'heure du tirage au sort vient de sonner et le jeune homme fait son service militaire. Le journal, interrompu, ne se rouvre que trente mois après, lorsque le jeune homme cévenol rentre chez lui en congé de convalescence après une grave maladie. Après nous avoir fait part de ses impressions et de ses expériences à la caserne, il revient sur son passé, dresse son bilan moral et condense, dans ce qu'il appelle le *Décalogue du jeune homme*, les grands principes directeurs de la vie qu'à cet âge on ne devrait jamais perdre de vue.) Enfin les deux derniers chapitres font une petite part à l'élément, romanesque dirais-je? l'expression serait trop forte; ce sont les fiançailles avec l'idéal entrevu; c'est une autre phase de la vie qui se prépare; c'est l'adieu au journal. Le futur époux n'en a plus besoin; il a désormais un autre confident pour lequel il n'aura pas non plus de secrets....

On voit que l'auteur a bien compris qu'il s'agissait d'un guide à donner au jeune homme pour les années de l'adolescence, les années importantes et décisives et qu'il a voulu tempérer un peu par la forme ce que le sujet pourrait avoir d'aride et de trop sévère dans le fond...... »

L'ouvrage aura 350 pages in-12, très compactes et sera envoyé franco, jusqu'au 15 avril, aux personnes qui enverront à l'auteur :

3 fr. pour l'exemplaire broché ;

4 fr. id. reliure anglaise, titre or sur le plat et tranche jaspée ;

4 fr. 50 pour l'exemplaire, reliure anglaise, titre or sur le plat et tranche dorée.

Après le 15 avril, les prix seront majorés de 0, 50 cent.

Adresser les demandes à M. *Viala*, pasteur à *Cros* (Gard).

Mary E. Rope. PRINCE ET SERVITEUR. Histoire russe traduite de l'anglais, par Mme *de Witt*, née *Guizot*. Paris, Grassart, 1893.

Le prince est dans la police russe. Le serviteur fait preuve d'une droiture et d'un dévouement à toute épreuve. Autour de ces deux figures principales, se groupent quelques figures secondaires assez intéressantes. L'action ne manque pas de mouvement. En somme, on passe, à lire ce petit volume, une heure agréable. Et quoique les caractères et les évènements déroutent un peu nos habitudes de penser et de juger, ce récit est captivant. L. Trial.

FUNÉRAILLES DU DOCTEUR W. GUETTÉE, par *Em. Mopinot*. Prieuré de Saint-Gilles (Marne).

LE DOCTEUR W. GUETTÉE (1816-1892, par *Em. Mopinot*. Prieuré de Saint-Gilles (Marne).

Le docteur *Guettée* a été un écrivain fécond. « Histoire ecclésiastique, controverse, polémique religieuse, études liturgiques, exposition doctrinale, mémoires, articles de revues mensuelles pendant plus de quarante années », il a cultivé tous ces genres et il laisse une véritable bibliothèque. Il a été l'adversaire de la papauté et de l'incrédulité. Son principal ouvrage est l'*Histoire de l'Eglise de France* en *douze* volumes. « Dans les premiers volumes, il était moins gallican que Bossuet ». Plus tard, il alla plus loin. « Les études qu'il poursuivait, pour riposter à ses contradicteurs et pulvériser leurs objections, l'amenèrent peu à peu, — à mesure que le jour se faisait autour de certaines ques-

tions jusque-là confuses, obscurcies par l'enseignement du séminaire à mesure que la lumière grandissait radieuse, — à percer les derniers brouillards, et, dès lors, il aborda en toute pureté de conscience au port de l'orthodoxie ». M. Mopinot donne sur le caractère du docteur *Guettée* des détails très intéressants et qui le font respecter et aimer. Toutefois, nous ne partageons pas tout à fait son enthousiasme à propos de l'écrivain. Ayant lu jadis toute son *Histoire des Jésuites,* nous avons gardé l'impression d'un ouvrage consciencieux, mais lourd, assez diffus, l'édifice étant présenté au lecteur avec tout l'enchevêtrement des échafaudages. Mais nous honorons en lui un grand travailleur et une conscience droite.

L. TRIAL.

Nous avons reçu les ouvrages suivants :

Des auteurs :

L'*Evangile selon Saint-Pierre.* Traduction française avec notes, par *Charles Meunier,* Boulogne-sur-Mer, 1893.

Textes et récits d'histoire sainte (ancien et nouveau Testament) avec des cartes, des résumés, des devoirs, des questions et un lexique, par *G. Chastand,* Quatrième édition, revue et augmentée. Toulouse, Société des livres religieux, 1893.

Simples récits d'histoire sainte (aucien et nouveau Testament), par *Gédéon Chastand.* Cours élémentaire illustré de 50 gravures. Quatrième édition, revue et corrigée. Toulouse, Société des livres religieux. 1893.

Par la foi. Second rapport du 1er septembre 1891 au 31 décembre 1892. Relèvement, 17, rue Trajan, Nimes.

De la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris :

La *prédication d'Eugène Bersier*, par *Edmond Stapfer*, pasteur de l'Eglise réformée, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris. — 1893.

Enseigne-nous à prier. Culte du matin et du soir pour chaque jour de l'année. Cinquième édition revue. — 1893.

Le Rédacteur-Gérant : L. TRIAL, pasteur.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

L'AMOUR DE L'ARGENT[1]

« Ceux qui veulent être riches tombent dans la tentation, dans le piège et dans une foule de désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition. Car l'amour de l'argent est la racine de tous les maux ».

Timothée, VI, 9 et 10.

Mes Frères,

Les anciens avaient placé au nombre des quatre vertus cardinales la tempérance, c'est-à-dire la modération dans les désirs et les besoins. Leurs philosophes les plus distingués déclarent, en effet, que sa tâche consiste à soumettre les désirs à la raison et se plaisent à nous montrer qu'à ce prix-là seulement nous sommes libres et heureux. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces déclarations; nous regardons tous la modération comme une des conditions nécessaires de la santé physique et de la santé morale.

Si Dieu nous a créés avec des besoins, ce n'est pas sans doute pour nous tendre un piège et nous interdire de les satisfaire. Refuser d'y répondre serait plutôt manquer à un devoir, à moins que, dans certains cas, la résistance ne nous soit commandée au nom d'une obligation plus haute et d'une vertu plus parfaite. Mais, dès que nous dépassons la mesure et donnons à un besoin plus qu'il ne réclame, alors, ce qui jusque-là était un bien devient un mal, ce qui était une qualité devient un défaut. Nos défauts en effet ne sont, en général, que les exagérations d'un penchant qui, resté dans de justes limites, aurait été plutôt un agent de moralité. Ainsi, c'est une qualité d'avoir le sentiment exact de sa valeur, de savoir sur quelles forces on peut compter, — combien d'hommes ne donnent point tout ce que l'on serait en droit d'attendre, sont paralysés par une trop grande défiance d'eux-mêmes! — mais que

1. Sermon prêché en février 1893, à Nimes et à Montpellier.

ce sentiment sorte des bornes où il doit rester enfermé, et voici l'orgueil avec sa jactance, sa hauteur, ses dédains, avec tout le cortège de ses ridicules, de ses laideurs et de ses misères. C'est une qualité de savoir veiller au soin de sa conservation. Nous sommes tenus de nous aimer nous-mêmes, si nous voulons résister aux causes de ruine. aux menaces de mort qui nous accompagnent, pour ainsi dire, à chaque pas; mais que cet amour de soi ne connaisse plus de règle, et voici l'égoïsme avec ses exigences, ses duretés, sa tyrannie et ses hontes.

Il en est de même de la recherche de l'argent. Il est nécessaire de s'en procurer. C'est une obligation morale pour un père de famille de pourvoir aux besoins des siens, de songer aux jours mauvais, d'assurer l'avenir de ses enfants; mais que ce souci parfaitement légitime arrive à prendre une place trop large dans son cœur et dans sa vie, alors, il devient cette passion à la fois haïssable et dangereuse qui s'appelle la cupidité et qui plonge l'homme dans la plus basse et la plus sotte des servitudes. C'est contre ce défaut que l'apôtre nous met en garde lorsqu'il nous dit: « *Ceux qui veulent être riches, tombent dans la tentation, dans le piège et dans une foule de désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition* ». C'est ce défaut qu'il caractérise et qu'il flétrit, lorsqu'il ajoute : « *L'amour de l'argent est la racine de tous les maux* ».

Je ne viens donc point déclamer contre la richesse. La richesse n'est par elle-même ni bonne ni mauvaise. Tout tient à l'emploi qu'on en fait. Ce que je veux combattre, en m'inspirant de la pensée de Saint-Paul, c'est cette tendance malheureusement trop fréquente parmi nous, et qui se rencontre aussi bien chez le pauvre que chez le riche, à faire de la fortune le rêve par excellence, le but premier de ses efforts et de ses travaux ; c'est le désir immodéré, c'est la passion de l'argent. Que Dieu nous aide à nous connaître nous-mêmes, à pénétrer les motifs secrets qui nous font agir et nous persuade, — puisque nul ne peut servir deux maîtres, — que c'est à lui qu'il faut s'attacher, à

lui qu'il faut porter notre amour, à lui qu'il faut sacrifier les idoles qui se dissimulent si souvent au fond de nos cœurs !

Je crois, mes frères, que j'aurai peu de chose à faire pour vous montrer la vérité de la parole que j'ai voulu soumettre aujourd'hui à votre méditation. « *Ceux qui veulent être riches tombent dans la tentation, dans le piège et dans une foule de désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition, car l'amour de l'argent est la racine de tous les maux* ». C'est là un fait d'observation, je pourrais dire une loi du monde moral, tant ce fait a été constaté et signalé dans le cours des âges. Déjà la sagesse antique l'avait reconnu et dénonçait à ses contemporains l'amour de l'argent comme la cause de la corruption des individus et de la décadence des nations. Déjà elle faisait dire, par la bouche de l'oracle répondant à Lycurgue, que, pour assurer la puissance et la durée de Sparte, il fallait interdire l'accès de la cité à l'or et à l'argent. Esaïe criait aux enfants de Jérusalem : « Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison, champ à champ... sans égard pour l'œuvre de l'Eternel!... Aussi mon peuple marche à la captivité. Sa racine tombera comme de la pourriture et sa fleur se dissipera comme la poussière ». Salluste déclarera plus tard que les malheurs de Rome n'ont d'autre origine que la cupidité et ce n'est pas, ajoute-t-il, par une marche lente, c'est au pas de course que l'on se précipita dans le vice; les armes furent délaissées pour la volupté, le travail pour l'oisiveté, et il termine par cette phrase dont la ressemblance avec celle de Paul est vraiment surprenante: « L'amour de l'argent, voilà la source de tous les maux ».

Il ne peut, en effet, en être autrement. Lorsqu'un peuple est envahi par la passion de la richesse, il dirige naturellement toutes ses pensées, toutes ses forces de ce côté, et se désintéresse peu à peu de tout le reste; les sentiments généreux qui l'avaient soutenu jusque-là rentrent dans l'ombre et s'effacent graduellement. Un égoïsme profond s'empare de chacun et relâche tous les liens sociaux. Les fonc-

tions publiques, ne pouvant, avec leur rémunération limitée, se prêter à l'accroissement de la fortune, tombent entre les mains des incapables ou des intrigants qui les exploitent. On trafique de tout. C'est à soi, c'est à son succès que l'on pense uniquement, et l'heure n'est pas loin où ces mots qui jadis faisaient tressaillir tous les cœurs, devoir, patrie, n'éveillent plus qu'un écho affaibli et bientôt étouffé sous le bruit des affaires et le rugissement des convoitises.

Aussi, vienne une de ces graves épreuves, vienne un de ces événements qui exigent, — sous peine d'enlever à cette nation honneur et liberté, — un effort vigoureux de la conscience, un acte sérieux de désintéressement, il ne trouvera devant lui que des êtres sans force et sans vertu, incapables de répondre à cet appel d'en haut, incapables même de le comprendre. Non seulement ils ne résisteront pas, mais ils ne penseront pas à résister, résignés d'avance au sort qui les attend, et préférant, à tout prendre, le sacrifice de leur indépendance au sacrifice de leur bien-être et de leurs intérêts. Mais que parlé-je d'indépendance ? N'est-ce pas leur faire trop d'honneur ? Est-ce qu'ils la possédaient encore ? Non ! ce n'est pas maintenant qu'elle vient de leur être ravie. Ils avaient peut-être gardé les apparences de la liberté ; ils en portaient peut-être l'étiquette ; son nom était inscrit dans leur constitution, affiché sur leurs monuments, mais, depuis longtemps, elle avait disparu de leur cœur. Du jour où ils s'étaient courbés sous la tyrannie de l'argent, la liberté était morte, et un maître pouvait venir. « Ville à vendre, s'était écrié Jugurtha, en partant de Rome, il ne te manque qu'un acheteur ! » L'événement prouva bientôt qu'il ne voyait que la moitié de la vérité. A un peuple qui a fait de la richesse le mobile de toutes ses actions, le but unique de ses espérances et de ses affections, à un peuple à vendre, l'acheteur ne manque jamais !

Mais regardons plus près de nous. N'êtes-vous pas, tous les jours, témoins des ravages que fait, dans la société, l'amour de l'argent ? D'où vient ce manque d'équilibre dont nous souffrons tous ? D'où viennent ces agitations

sans cesse renouvelées ? D'où viennent ces menaces qui, à chaque instant, retentissent avec des éclats de clairon et qui nous disent que la guerre sociale est sous nos pieds ? Est-ce au nom de la dignité humaine, de la justice, de la foi politique ou religieuse que l'on se lève et que l'on parle ? On ne se donne même plus la peine d'invoquer ces grands mots. Il s'agit uniquement de la répartition des richesses. Je ne dis pas qu'il n'y ait rien à faire de ce côté. Je suis intimement convaincu, au contraire, que si l'Evangile était vivant dans les âmes, nous assisterions à une transformation profonde dans nos mœurs et dans notre état social. Mais cette transformation se ferait, sous le souffle généreux des cœurs, dans la paix et par la charité. Or, qui la retarde, qui l'empêche, qui entretient cet état de malaise et de trouble, sinon, d'un côté, l'avidité de ces riches qui ne songent qu'à grossir leurs revenus, et de l'autre, les impatiences et les folies de ceux qui se disent les exploités, — qui le sont quelquefois, — mais qui, s'ils réussissaient, seraient les exploiteurs de demain ? Qui fomente ces discordes, ces haines, sinon l'amour de l'argent ?

Pourquoi voit-on la division dans tant de familles ? Pourquoi ces frères, ces sœurs qui ne se connaissent plus, qui vivent en étrangers, quand ce n'est pas en ennemis ? Qui a brisé ces liens, que le sang, qu'une éducation commune, que les doux attachements des premières années avaient formés et fortifiés, que tant de souvenirs avaient consacrés ? Informez-vous, et l'on vous dira que c'est une question d'héritage, une succession enviée, un avantage fait à celui-ci ou à celui-là, et que la cause de ces querelles, de ces inimitiés, la cause qui a détruit le respect, l'union, toutes les traditions saintes, toutes les affections fortes et chères de la famille, c'est la convoitise de quelques écus.

Non ! il n'est pas un sentiment élevé qui résiste à cette affreuse et dégradante passion ! Elle ne se contente pas d'arrêter tout élan désintéressé, d'opprimer et de dessécher le cœur ; elle vient s'attaquer à la source même de la vie, à cette puissance qui est la gloire et la grandeur de l'homme, le trait caractéristique de sa nature divine, à la

conscience. C'est la goutte impure qui s'infiltre partout, qui pénètre jusque dans les dernières profondeurs de l'âme, qui souille et salit l'être tout entier. Oh ! je n'exagère rien. Ce sont encore les faits qui nous répètent le mot de Saint-Paul : « *Ceux qui veulent être riches tombent dans la tentation, dans le piège et dans une foule de désirs insensés et pernicieux qui mènent à la ruine et à la perdition* ».

Suivez cet homme. Son but, — il ne s'en cache pas — est de faire fortune. Cependant, il n'entend pas y arriver par tous les moyens. Il se promet, au contraire, de ne rien faire qui ne soit conforme aux règles de la plus stricte probité. Le voilà à l'œuvre. Et pourtant, avec toute son honnêteté, que de lacunes déjà ! Quelle méconnaissance de la loi morale ! Mille questions s'agitent autour de lui ; de tous côtés des voix s'élèvent pour lui rappeler la solidarité qui le relie au reste des hommes. Les événements, les exemples dont il est témoin, sa conscience, lui disent qu'il ne doit pas se désintéresser du sort de ses frères ; ... tout entier à son idée, il reste sourd à ces appels, il écarte ces sollicitations importunes qui pourraient le détourner de sa route. Plus tard, quand il aura atteint le terme de ses ambitions ! Plus tard, les devoirs de la famille ! Plus tard, les obligations sociales ! Plus tard, la foi, la piété, le service de Dieu ! Et il marche ! Mais il ne lui faut pas bien des années pour s'apercevoir que d'autres marchent plus rapidement que lui, qu'il n'a pas choisi les moyens les meilleurs ni les plus expéditifs, que cette loyauté, dont il se plaît à faire preuve, est le plus souvent une entrave. La voie qu'il a prise est longue, et plus il va, plus il reconnaît, devant les compétitions qui surgissent sans cesse, qu'elle est loin d'être sûre. Non seulement les concurrents sont nombreux et ardents, mais encore le désir du succès les rend singulièrement larges dans le choix des procédés. Comment se mesurer avec eux ? Comment lutter contre l'intrigue sans scrupule, le mensonge audacieux, la fraude habilement dissimulée ? Faut-il donc qu'il se résigne à être vaincu ? Mais c'est de la duperie. Déjà il a laissé échapper

d'excellentes occasions dont d'autres ont profité. Pourquoi leur laisserait-il le champ libre? Pourquoi ne ferait-il pas comme eux ? C'est de bonne guerre, après tout. Aussi bien, ne s'est-il pas exagéré ses devoirs? Est-il possible de suivre les règles d'une morale sévère dans une société relâchée ? N'est-ce pas une nécessité de se plier aux exigences du monde dans lequel on vit, ou plutôt contre lequel on lutte, et de lui emprunter ses armes sous peine d'être écrasé? La tentation est là, et la défaillance n'est pas loin.

Mais ce n'est pas le seul danger. A mesure que la richesse augmente, tous ces *désirs insensés et pernicieux* dont parle l'apôtre, toutes ces convoitises qui sommeillaient et qui savent que maintenant elles peuvent être satisfaites, se réveillent et s'agitent. Grâce à l'argent, le pouvoir et les occasions de mal faire se multiplient. Grâce à l'argent, tous les plaisirs, toutes les jouissances, toutes les voluptés sont là, à portée de la main, surexcitant les passions plus ou moins contenues jusqu'alors. C'est l'amour du luxe qui se développe et grandit; c'est le besoin de l'étaler, le besoin de paraître, de briller, d'éblouir, de faire envie aux autres, d'éclabousser ceux qui possèdent moins; c'est la vanité bête et méchante qui monte à l'âme « comme le bouc au cytise en fleur »; c'est l'orgueil du succès; c'est l'ambition de jouer un rôle dans le monde, d'occuper des fonctions publiques — comme s'il suffisait d'avoir de l'argent pour s'être préparé à les remplir! — c'est le rêve des honneurs, des dignités; c'est la folie des grandeurs qui vient hanter l'esprit et le remplir de désirs toujours inassouvis. Ce sont, en un mot, toutes les passions de la chair et des sens, toutes les convoitises du cœur qui se dressent et se lancent à l'assaut de la conscience. Quel est l'homme qui pourrait être assez sûr de lui même, — je devrais dire assez léger et assez vain — pour se flatter de résister à de si nombreuses et de si fortes tentations? Et comme on comprend bien cette parole échappée à la tristesse du Maître: « *Qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux* »!

Si encore cet amour de l'argent s'apaisait avec la possession de la richesse! Si alors il s'effaçait pour faire place

à la préoccupation des devoirs trop longtemps négligés! Mais, plus vous satisfaites un penchant, plus il grandit. Peut-être avait-on fixé le chiffre auquel on devait s'arrêter. Arrivé là, il faut aller plus loin. Plus on a, plus on veut avoir. Celui-ci en vient à aimer l'argent pour l'argent même. Il ne voulait s'enrichir que pour satisfaire ses fantaisies, mener une vie large et facile; le voilà pris à son propre piège; il n'a plus qu'un désir, qu'une jouissance: entasser, entasser encore; et l'on voit ce malheureux s'imposer, dans son avarice, les plus dures privations, se refuser le nécessaire pour ne pas toucher à son trésor, et tomber à cet état de démence où une pièce d'or devient plus chère que la vie. Celui-là a maintenant d'autres goûts, d'autres ambitions, de nouveaux besoins qu'il s'est créés peu à peu. Il faut pourvoir aux dépenses d'un luxe qui augmente sans cesse et auquel il a déjà peine à suffire. Avec les habitudes prises, les exigences croissantes de la vie, les passions qui lui commandent, il ne saurait être question de s'arrêter. Il faut qu'il marche plus rapidement encore que par le passé. Oui! il faut qu'il se hâte ou bientôt il connaîtra la gêne au sein de son opulence. Et le voilà redoublant d'activité, d'efforts, plus avide que jamais. Ce n'est plus le désir, c'est la fièvre de l'argent qui le brûle. Cet argent! il le veut à tout prix; il l'acquerra par tous les moyens. Est-il retenu encore par quelque scrupule, par le souci de sa considération, de sa situation dans le monde? le tentateur se penche vers lui et murmure à son oreille que c'est justement ce qu'il regarde comme un obstacle qui peut lui devenir un appui; que cette considération, cette situation sont une influence, une force; que cela a de la valeur, que cela se vend;... et un beau jour, indépendance, honneur, probité, tout s'écroule, tout roule dans la boue, et la société compte un malfaiteur de plus. Est-il besoin d'ouvrir l'Evangile, d'évoquer la voix de Saint-Paul, pour entendre aujourd'hui retentir ce solennel avertissement: « *Ceux qui veulent être riches tombent dans la tentation, dans le piège, et dans une foule de désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition* »?

Oh ! mes frères, qui ne resterait ému et comme effrayé de cette puissance de corruption ? Qui ne se sentirait troublé à la vue de ces tristes chutes ? Qui pourrait ne pas être pris de pitié et ne pas plaindre ces misérables, devenus à la fois les esclaves et les victimes de leur passion ? Car, qu'est le mal qu'ils font à autrui à côté du mal qu'ils se font à eux-mêmes ? Qu'est-ce que les pertes qu'ils font subir à côté des biens dont ils se dépouillent, à côté de l'appauvrissement auquel la richesse les condamne ? C'est tout ce qu'il y a de grand, de précieux qu'ils se voient arraché peu à peu, qui leur glisse des mains. C'est le respect d'eux-mêmes, c'est le droit à leur propre estime, c'est leur fierté d'homme libre qu'ils laissent tomber à terre ou plutôt qu'ils jettent sur le chemin à piétiner aux passants ; c'est leur cœur, leur conscience qu'ils mettent à l'encan, qu'ils vendent au détail ; c'est leur âme tout entière qu'ils viennent, pris de vertige, immoler sur l'autel de ce Moloch insatiable dont ils ont fait leur divinité. Oui ! c'est bien la ruine et la perdition !

Mais, mes frères, vous vous étonnez peut-être de ce que j'ai insisté sur les effets de cette passion, car je suis à peu près certain qu'il n'en est pas un seul parmi vous qui pense avoir besoin de ces avertissements et qui ne se croie à l'abri de pareils dangers. Ne savez-vous pas cependant quelle influence profonde ont sur nous les opinions, les mœurs du milieu dans lequel nous vivons ? Ne savez-vous pas que nous participons tous, plus ou moins, aux défauts de notre siècle, qu'il est bien difficile de soustraire nos âmes à son empreinte ? Et n'est-ce pas un fait constaté depuis de longues et longues années, que l'amour du bien-être, du luxe, des jouissances et par conséquent de l'argent qui seul peut nous les procurer, devient de plus en plus envahissant ? Or, êtes-vous bien sûrs d'être restés en dehors du courant qui entraîne notre société ? Sommes-nous donc, les uns et les autres, si fermes, si résistants que nous n'ayons rien à craindre du grossissement de ses eaux ? Cela seul ne doit-il pas suffire à éveiller notre défiance ?

Songez, en outre, que nous sommes toujours exposés, puisque, pour subvenir aux nécessités de la vie, la recherche de l'argent nous est ordonnée, que le désir en est naturel et nécessaire, et que tout dépend, en somme, d'une question de limite. Qui sait, mes frères, si la plupart d'entre vous n'ont pas franchi cette limite au-delà de laquelle le désir commence à devenir passion? Nous nous connaissons si mal. Lorsque, devant nous, on caractérise, on combat tel ou tel défaut, nous ne sommes pas embarrassés pour dire à quelles personnes ces paroles s'adressent; nous en avons bientôt fait la liste; mais dans cette liste, il en est une que nous oublions toujours ou presque toujours, c'est nous-mêmes. Que de fois j'ai entendu des égoïstes s'indigner sincèrement contre l'égoïsme, et des avares tourner en ridicule l'avarice! Ce n'est donc point une précaution superflue ni excessive que de vous inviter, surtout quand il s'agit d'une passion aussi dangereuse, à vous examiner sérieusement, à vous demander si, déjà, elle n'a pas poussé, à votre insu peut-être, quelque racine en vos cœurs.

Mais comment fixer le point précis où la modération s'arrête, où l'excès commence? Comment tracer la frontière entre ce qui est permis et ce qui est défendu? Les besoins varient d'homme à homme, diffèrent selon l'éducation, la position sociale, les habitudes prises dès l'enfance. Telle personne est pauvre avec des revenus qui seraient une richesse pour telle autre. Il y a là une infinité de considérations bien difficiles à peser, une foule d'éléments bien complexes et bien délicats pour qu'ils puissent être appréciés avec justesse. Qui dira où il faut s'arrêter? Personne, mes frères! Personne, si ce n'est vous. Nul, en effet, ne peut trancher cette question pour un autre, ni parler à sa place. Mais à chacun il appartient de prononcer pour lui-même en se plaçant en face de sa conscience et sous le regard de Dieu. Devant le Juge souverain, devant le but sacré qu'il impose à votre vie, devant la responsabilité qui vous attend, demandez-vous si tous les motifs pour lesquels vous travaillez à augmenter vos ressources, peuvent vrai-

ment se justifier, si tous les besoins auxquels vous voulez répondre sont vraiment légitimes, si aucune de vos actions n'est entachée de prodigalité. Demandez-vous, si, sans nuire à votre santé, à votre considération, aux exigences de votre situation, sans blesser même la délicatesse de vos goûts, vous ne pourriez pas vous contenter d'une vie plus simple et plus modeste. Et écoutez religieusement la réponse !

Vous avez, vous, des relations auxquelles vous ne pouvez vous soustraire ; vous êtes astreint à tenir votre maison sur un certain pied. Je vous entends. Mais, vous bornez-vous à ce qui est nécessaire dans ce superflu ? Ne sacrifiez-vous rien au désir de paraître, et l'argent dont vous pensez avoir besoin, n'a-t-il jamais payé une fantaisie de votre orgueil ?

Vous, vous amassez pour l'avenir, pour assurer le sort de vos vieux jours ; certes, l'on ne saurait blâmer votre prévoyance. Mais vos calculs ne vous ont-ils pas dit déjà que vous auriez pu vous arrêter, et ne se mêle-t-il à vos préoccupations nul désir de richesse ?

Vous, vous songez à vos enfants. Vous cherchez la fortune, non point pour satisfaire des goûts frivoles, mais pour répondre aux sollicitudes inquiètes et tendres de l'amour paternel. Votre conscience, semble-t-il au premier abord, ne peut qu'applaudir à ce sentiment. Mais regardez d'un peu plus près. Est-ce bien là votre devoir ? Pourquoi la fortune ? N'entrerait-il pas dans votre amour quelque peu de vanité ? Sans doute, il est excellent de mettre, quand on le peut, ses enfants à l'abri du besoin, de leur donner même une certaine aisance, car trop souvent, hélas ! la lutte avec les nécessités matérielles empêche l'homme de suivre sa véritable vocation et le condamne au labeur d'une tâche ingrate et détestée ! Mais est-il prudent d'aller au-delà ? Vous n'avez pas encore oublié le sens du mot bonheur ; êtes-vous bien sûrs de faire ainsi le bonheur de ces êtres que vous chérissez ? Si, grâce à la richesse que vous leur avez acquise, ils allaient se livrer à l'oisiveté et à tous les vices qu'elle entraîne après elle ! Combien parmi

ces paresseux, ces débauchés, ces êtres inutiles et misérables qui vont, traînant partout, avec le bruit de leur or, leur nullité, leur vide et leur ennui, seraient devenus des hommes vaillants, fidèles au devoir, épris de l'existence, s'ils avaient été obligés de faire effort, d'avoir une vie occupée et active, s'ils avaient pu connaître les joies saines et fortifiantes du travail ! Non ! le devoir n'est pas de léguer une fortune à ses enfants ; le devoir, c'est de leur laisser des ressources pour les aider, pour faciliter leur entrée ou leur marche dans la vie, mais non pour les dispenser de compter sur eux-mêmes et pour les livrer aux tentations et aux pièges du désœuvrement. Sachez donc vous borner à ce qui peut les servir, et au lieu de consacrer tout votre temps à augmenter leur héritage, employez-en une partie — la plus grande ! — à vous occuper de leur éducation, à former leur esprit et leur cœur, à leur inculquer des habitudes d'ordre, de travail, des goûts modestes, des sentiments nobles et purs, à leur inspirer l'amour de la vertu, la foi en Dieu, et vous leur donnerez un trésor autrement précieux que la richesse. Si, malgré ces avertissements de votre conscience, vous persistez à rêver et à poursuivre pour eux les biens de ce monde, si vous songez à leur avenir matériel plus qu'à l'avenir de leur âme, si, afin de doter vos fils et vos filles pour la terre, vous négligez de les doter pour le ciel, pourrez-vous dire encore que vos préoccupations et vos désirs d'argent restent dans les bornes prescrites ?

Nous tous enfin, mes frères, nous savons que la loi suprême de l'existence, la loi devant laquelle toute autre considération doit s'incliner et s'évanouir, c'est l'obéissance au devoir. Or, il arrive souvent qu'il y a lutte entre le souci de nos intérêts et les ordres de notre conscience. Vous l'avez peut-être éprouvé quelquefois ; en tous cas, nous pouvons toujours le supposer. Eh bien ! que demain, qu'aujourd'hui, il faille nécessairement choisir ! Oui ! mes frères, supposons qu'aujourd'hui même, nous soyons obligés ou bien de faire l'abandon de cette fortune, de ces économies grandes ou petites que nous devons à un travail long et persévérant, ou bien de manquer à un devoir, —

oh ! je vous adjure de vous interroger sérieusement, — que ferons-nous ? Est-il vrai qu'il n'y aura en nous ni hésitation ni combat ? Que dis-je ? Est-il vrai que, même après un combat, nous soyons assurés d'être victorieux ? que les intérêts de la terre n'occupent dans nos cœurs que la place à laquelle ils ont droit et ne gênent en rien l'exercice de notre vie supérieure ? S'il vous fallait, par exemple, mes frères, passer par où ont passé nos pères ; s'il vous fallait, mes sœurs, faire comme ces femmes huguenotes, vos mères, fuir, pour ne pas renier votre foi, quitter votre maison, votre existence avec son confort et ses douceurs, sacrifier vos biens, vous en aller sans ressources, sur une terre étrangère !... Ah ! qui oserait dire que l'amour de l'argent est trop borné chez lui pour l'empêcher d'accomplir un seul de ses devoirs ? Qui oserait dire qu'il est absolument dégagé de cette passion ? Faisons, mes frères, notre acte de contrition et reconnaissons, malgré tout ce que cet aveu peut avoir d'humiliant, que nous sommes au fond plus atteints que nous ne le pensions.

Et maintenant nous pourrions vivre insouciants et tranquilles ! Et maintenant nous ne ferions pas appel à toute notre vigilance, à toute notre énergie pour chasser de nos âmes cet amour qui *est la racine de tous les maux !* Songeons, mes frères, à toutes les conséquences funestes, à tous les fruits amers qu'il a produits ! Songeons que nous portons en nous l'ennemi de notre dignité, de notre honneur, et que, si nous ne le maîtrisons énergiquement, il grandira, il profitera de chaque circonstance difficile, de chaque situation fâcheuse, pour nous livrer, proie facile, à toutes les suggestions perfides, à tous les désirs inavoués de notre cœur mauvais ! Songeons aux lâchetés qu'il a fait commettre, aux réputations qu'il a détruites, aux honnêtetés qu'il a souillées, aux âmes qu'il a avilies et corrompues ! Songeons aux décadences, aux ruines qu'il tient en réserve pour les individus et pour les nations ! Songeons aux leçons terribles que l'histoire a écrites sur les rives de l'Euphrate comme sur les rives du Tibre ! Songeons, devant les désolations du passé, aux menaces de l'avenir ! Et, pris d'un

saint effroi, supprimons résolument tout ce qui peut alimenter une aussi redoutable passion. Réduisons nos besoins; revenons à des mœurs plus sévères ; ramenons la simplicité dans notre intérieur; rappelons à nos esprits qui l'oublient, *qu'une seule chose est nécessaire ;* et recherchons cet unique objet digne de nos efforts, cette unique espérance capable de consoler et de réjouir notre âme; recherchons la perfection spirituelle et morale. Appuyons-nous sur Dieu; ouvrons nos cœurs à l'influence de son Esprit; fortifions notre foi, notre piété, et les yeux fixés sur Celui qui *n'avait pas une pierre où reposer sa tête,* sur le Maître, toujours puissant pour transformer les âmes, opposons l'exemple de nos vertus, de notre désintéressement à l'envahissement du mal! Que la vieille austérité des pères renaisse chez les enfants, qu'elle se dresse, comme une digue infranchissable, contre le torrent qui monte de toutes parts et lui dise : « Tu n'iras pas plus loin » !

Vous êtes le sel de la terre, mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on » ? Emportez avec vous cette parole, disciples de Jésus-Christ, qu'elle vous accompagne partout et vous élève à la hauteur de vos devoirs en vous rappelant la responsabilité que vous portez désormais devant vos frères et devant Dieu ! Amen !

O. BORDAGE.

ŒUVRE NIMOISE

D'ASSISTANCE PAR LE TRAVAIL

La première assemblée générale de *l'Œuvre* a été tenue au Petit-Temple, le 23 février dernier.

Nous donnons les différents travaux, rapports, discours lus ou prononcés à cette occasion. Ils démontreront surabondamment que l'œuvre marche bien. Ils établiront, une fois de plus, que l'*Assistance par le travail*, la seule qui n'encourage pas le fléau de la mendicité, la seule qui ne déprime pas le niveau moral

d'une société et qui puisse relever efficacement les malheureux, présente, au point de vue matériel et purement économique, l'avantage, sur tout autre mode d'assistance, de coûter beaucoup moins. Toute autre, en effet, distribue moins qu'elle n'a reçu. L'*Assistance par le travail* distribue plus qu'on ne lui a donné.

Le président de l'œuvre, M. le pasteur *Babut,* prend le premier la parole ; il invoque le nom de Dieu, lit le chapitre VIe de l'épître de Saint-Paul aux Galates, puis s'exprime en ces termes :

« *Ils s'aident l'un l'autre et chacun dit à son frère : courage !* » Saviez-vous, mes chers auditeurs, que ce fût là une parole de la Bible? Je vous avoue, pour ma part, qu'en trouvant il y a quelque temps cette sentence mentionnée dans un de nos journaux religieux [1], avec cette seule indication au dessous : « *L'Evangile* », j'en ai d'abord éprouvé quelque surprise ; et ce n'est qu'après des recherches assez prolongées que j'ai pu vérifier la citation. Elle est fort exacte ; seulement, ce n'est pas précisément dans l'Evangile que vous trouverez les paroles dont il s'agit ; c'est dans la seconde partie des prophéties d'Esaïe, au chapitre XLIe, au verset 6e (trad. Segond). Chose curieuse ! ces vaillants ouvriers dont il est ainsi parlé, ce sont des artisans qui fabriquaient des idoles. Ils avaient tort assurément de travailler à un pareil ouvrage ; mais en tant que travailleurs, ils avaient raison de s'aider mutuellement, et leur exemple est bon à suivre. Ce n'est pas la seule fois que « les enfants de ce siècle se sont montrés, dans leur monde, plus avisés que les enfants de lumière [2] ».

Or, la sentence biblique que nous avons rappelée résume fort bien les principes sur lesquels est fondée notre œuvre d'*Assistance par le travail.*

Le premier, c'est l'affirmation de la *fraternité* humaine. « Chacun dit *à son frère :* Courage ! » Nous croyons à l'universelle fraternité des hommes. Ecrit déjà dans les premières pages de la Bible (Genèse IX, 5), ce principe a été procla-

1. *Le Relèvement,* paraissant à Marseille.
2. Luc XVI, 8 (trad. Stapfer).

mé à nouveau et comme vivifié par Jésus-Christ: « *Vous êtes tous frères* » (Matth. XXIII, 8). Il est éminemment chrétien, on pourrait même dire qu'il l'est exclusivement; car, en bonne logique, les hommes ne sont frères que s'ils sont enfants d'un même Père, Celui qui est dans les cieux. Aussi voit-on en général les écoles qui tendent à détacher la morale sociale de toute base religieuse, substituer au mot de fraternité celui de solidarité. Nous ne les en félicitons pas. Le mot de solidarité ne fait qu'énoncer un fait; celui de fraternité exprime en outre un sentiment et un devoir. Pour nous, nous retenons dans tout ce qu'il a de large et de cordial le mot, et avec le mot, l'idée chrétienne et humanitaire de fraternité.

Notre second principe est l'*assistance mutuelle :* « *Ils s'aident l'un l'autre* ». C'est ce que font de vrais frères. Ils se sentent membres d'un même corps. Leur devise est: « Un pour tous, tous pour un ». Le plus grand parmi eux est, comme le Christ l'a si bien dit, celui qui se rend le plus utile, en d'autres termes, qui sait le mieux servir. Les sociétés de secours mutuels et de coopération sont des applications de ce principe et méritent à ce titre toute notre sympathie et tous nos encouragements.

Quels sont ceux qu'il faut surtout aider et servir? Evidemment ceux qui en ont le plus besoin. Or, parmi les maux dont souffre la classe ouvrière, il en est à peine de plus grands que ceux qu'engendre le chômage, et, à coup sûr, il n'en est pas de plus immérités. Rien n'est plus digne de sympathie que la détresse d'un homme qui a deux bons bras et ne demande qu'à les employer, et qui, faute de travail, souffre et voit souffrir ceux dont il est le soutien naturel.

Lui faire trouver le moyen de gagner sa vie est la seule façon morale et vraiment efficace de lui venir en aide. Vis-à-vis des enfants, des vieillards, des infirmes, l'aumône, sous toutes ses formes, conservera toujours sa nécessité et sa beauté; il est seulement à désirer qu'elle soit de plus en plus judicieusement répartie. A l'ouvrier valide, ce qu'il faut, c'est du travail. C'est pourquoi l'*assistance par le tra-*

vail est notre troisième principe. Nous le découvrons sans effort dans la sentence biblique qui nous a servi de point de départ. « *Chacun dit à son frère : Courage !* » Par conséquent, chacun encourage les autres à travailler, au lieu de les en dispenser et de substituer son activité à la leur. Assurément, ce genre d'assistance est plus malaisé que l'autre. Nous n'ignorons pas que notre modeste maison de travail n'est qu'un palliatif aux maux que produit le chômage. Elle rend cependant des services très réels. Ajoutons que nous nous efforçons d'aider les plus méritants de nos *hospitalisés* à trouver un emploi moins précaire et moins provisoire que celui que nous leur offrons, et que dans un nombre de cas vraiment encourageant, nous avons réussi.

Il ne faudrait pas presser beaucoup les termes de la parole biblique qui nous a servi de texte, pour en tirer encore cette pensée, que le vrai but à poursuivre est le *relèvement moral* de l'ouvrier inactif et découragé. Nous ne perdons pas de vue cette partie, la plus élevée, mais aussi la plus difficile, de notre tâche. Chaque jour, autant que possible, l'un ou l'autre des membres du Comité visite nos ouvriers et passe quelques moments avec eux. Tel se borne à s'enquérir de leur situation et à leur témoigner de la sympathie; tel autre leur fait une communication instructive; d'autres enfin leur font une lecture de l'Evangile, suivie de prière, toujours écoutée avec déférence et quelquefois avec émotion. Nous avons même eu ces derniers temps cette bonne fortune, de trouver un collaborateur inattendu dans un de nos hospitalisés, qui a pris à tâche, non sans succès, d'évangéliser ses compagnons. C'est assurément la forme la plus haute de l'assistance mutuelle.

Je n'ai voulu, Mesdames et Messieurs, qu'indiquer sommairement les principes qui ont inspiré notre entreprise et qui dirigent encore nos efforts, et j'ai hâte de céder la parole à mon ami, M. *de Boyve* qui, avec une compétence tout autre que la mienne, va vous entretenir de l'organisation de la charité.

Après cette allocution, M. *de Boyve*, vice-président, donne lecture du rapport suivant sur l'*Assistance par le travail* en général.

Combien je désirerais avoir le talent nécessaire pour vous entretenir ce soir avec fruit de la grave question de la charité qui, dans toutes les grandes villes du monde civilisé, occupe la pensée, travaille les consciences et stimule la générosité de tant d'hommes et de femmes de cœur !

Tout ceux qui ont étudié sérieusement cette question ont reconnu que, pour exercer efficacement la charité — une organisation scientifique était nécessaire ; c'est ce qu'a nettement déclaré, d'ailleurs, le *Congrès international de l'Assistance publique*, en 1889.

Aussi, de tous côtés, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en France à Marseille, à Lyon et à Paris, se sont formées des *Sociétés d'organisation de la Charité*.

Ces Sociétés ont pour principe qu'une charité désordonnée, sans discernement et sans direction, peut devenir une plaie sociale aussi dangereuse que le plus impitoyable égoïsme. Ce principe découle de ce fait reconnu, que le nombre des pauvres est proportionnel à la quantité de secours distribués.

Pour combattre le paupérisme, il faut donc de l'énergie, de l'intelligence et, dans chaque ville, une direction unique pour que les secours ne soient pas gaspillés et qu'ils soient donnés à propos.

Quand un médecin est appelé auprès d'un malade, c'est d'ordinaire avec un soin jaloux qu'il revendique la direction exclusive du traitement. — Le paupérisme est une maladie sociale dont le traitement doit être dirigé avec le plus grand soin.

Il faut des procédés appropriés pour lutter contre le paupérisme. Pour ramener l'indigent à l'indépendance personnelle, on doit non seulement tâcher de soulager la misère, mais encore relever les courages.

On doit entrer dans tous les détails de la vie de la famille

indigente, s'enquérir de l'éducation donnée aux enfants, de la conduite des parents et des modifications quelconques survenues dans leurs ressources. Pour que cette ingérence soit efficace, il faut qu'elle émane de personnes aimées et respectées, qui aient toute la confiance de l'indigent.

Le relèvement de l'indigent est dont le principal but vers lequel doit tendre la charité bien organisée.

Avec cette régle de conduite, disent tous les rapports des *Sociétés d'organisation de la charité*, on voit disparaître peu à peu les mendiants.

A Eberfeld, en Allemagne, l'exemple est frappant : les Sociétés de charité étaient nombreuses, les pauvres devenaient une véritable plaie publique ; du jour où les Sociétés se sont entendues entre elles, où la charité a été organisée — malgré l'augmentation de la population — les frais d'assistance, en quelques années, ont diminué de moitié.

La charité organisée, quand elle voit une femme mendier, lui refuse tout secours — mais elle prend son nom et son adresse, peut-être quelques renseignements supplémentaires et va le jour suivant chez elle. Elle apprendra peut-être que cette mendiante a de quoi vivre, ou bien que ses enfants peuvent l'entretenir — ou encore qu'elle doit être admise dans une *Maison de santé* ou enfin, qu'on doit lui trouver du travail.

La charité imprévoyante, en rencontrant une mendiante ayant dans ses bras un enfant malade, estropié, lui donnera largement. — C'est une prime d'encouragement pour l'entretien d'enfants malades et estropiés. *La charité organisée* enverra l'enfant à l'hôpital, la femme en prison et arrêtera ainsi toute tentative d'exploitation d'enfants.

La charité imprévoyante rencontrera une jeune fille de 10 ans demandant l'aumône; elle lui donnera quelques sous, elle fera de cet enfant une mendiante — bientôt une voleuse et plus tard une fille perdue. *La charité organisée* suivra l'enfant, trouvera la mère lisant quelque mauvais roman et le père fumant au coin du feu — tous les deux vivant de la mendicité de leur fille. Elle cherchera alors à sortir cette jeune fille de ce milieu corrupteur.

La charité imprévoyante rencontrera sur son chemin un homme ayant faim et froid ; elle lui donnera à manger et achètera du charbon. — Mais le froid et la faim sont des symptômes. *La charité organisée* en cherchera les causes qui sont le plus souvent morales. Ses efforts tendront à relever le courage, la dignité et la volonté du vaincu de la lutte pour la vie.

Il faut un moment pour donner une pièce de monnaie, pour offrir un morceau de pain ; mais, pour régénérer une âme, pour réveiller l'énergie — il faut de la patience, de l'intelligence, de l'amour !

Il faut souvent aider les pauvres à s'aider eux-mêmes. Donner conditionnellement, par exemple, c'est-à-dire, à la condition que le secours devienne la source d'un effort, d'un acte de volonté, d'un travail moral et matériel, peut faire beaucoup de bien. C'est dans ce but qu'une *Caisse de prêts* a été fondée à Marseille.

Toutes les causes de la misère des pauvres ne résident pas en eux-mêmes ; il en est qui proviennent de l'état social ! Voilà pourquoi la charité élargit parfois son champ de travail et aborde des questions plus ardues que nous n'avons pas l'intention de traiter ici.

En résumé, la charité organisée ne donne qu'à la suite d'une enquête sérieuse et après avoir trouvé quelle était la meilleure méthode à employer pour le relèvement.

C'est d'ailleurs la marche suivie par le *Diaconat* de l'Eglise réformée de Nimes, dont les secours ne sont distribués qu'après double enquête et un vote de l'assemblée des diacres. Certaines donations lui permettent de relever les familles en leur achetant des machines à coudre ou des objets nécessaires à leur industrie ; les fonds d'autres donations sont distribués aux vieillards infirmes et malades. En dehors du dispensaire, des *secours temporaires* de toute nature sont donnés aux pauvres qui sont dans une gêne momentanée, et des *secours permanents* aux vieillards, aux infirmes, aux veuves ayant des enfants en bas âge et aux femmes abandonnées par leurs maris, jusqu'au jour où les enfants sont en état de gagner leur vie.

Le *Diaconat* ne perd pas de vue un seul instant ses pauvres et, en dehors du patronage direct du diacre du quartier, une commission de révision, composée de deux membres du bureau, va tous les ans visiter chaque famille assistée et s'enquérir de sa situation. Aussi, notre *Diaconat* peut-il fournir des renseignements aux membres de l'Eglise qui le lui demandent sur toutes les familles indigentes de la ville.

Notre organisation de la charité à Nimes fonctionnerait dans de bonnes conditions si, en dehors de certaines Sociétés de charité qui viennent aider le *Diaconat* et de quelques personnes qui patronnent des familles pauvres qu'elles connaissent, ce qui est excellent, il n'y avait encore bien des personnes qui donnent des secours trop facilement.

Qui de nous ne connait certains individus de Nimes qui vivent de mendicité et qui ont des histoires toujours lamentables à raconter soit sur la maladie ou la mort de leur femme, soit sur celle de leurs enfants qui se portent à merveille ! Il me serait facile de donner leurs noms. Qui ne sait toutes les cartes que peuvent recueillir certains de ces exploiteurs de la charité publique après un bal de charité, ou une vente où les dons sont transformés en bons de pain ! Il suffit qu'ils reçoivent une carte dans chaque maison, et qui refuserait une carte ? pour qu'ils aient, en les vendant, de quoi passer gaîment de nombreuses soirées.

Je ne sais dans quelle proportion se trouve à Nimes ces mendiants professionnels, mais à Paris, ces faux malheureux absorbent aujourd'hui les 4/5 des sommes destinées aux pauvres.

M. Louis Paulian a voulu étudier sur le vif ceux qu'il appelle les voleurs des pauvres et, pour cela, il s'est décidé à se faire lui-même mendiant. Sous divers déguisements, il a étudié les mendiants professionnels ; il a été tour à tour cul-de-jatte, aveugle, manchot, ouvrier sans travail, professeur sans emploi ; il a essayé tous les genres de mendicité. Il en a étudié les divers types dans la rue, au cabaret, au dépôt de la Préfecture, en prison et il est arrivé

à cette conclusion que, lorsqu'on fait l'aumône dans la rue, neuf fois sur dix on est volé !

M. Paulian énumère les différents *trucs* employés pour apitoyer les passants. Le plus abominable, c'est celui de l'enfant à la mamelle, pâle et amaigri, qui, sous l'impulsion du froid et de la faim, pleure et gémit dans les bras de la mendiante. L'enfant en meurt quelquefois. Qu'importe, puisque pour trente sous on peut en louer un autre ?

Les mendiants professionnels sont une plaie de la société, et M. *E. Rostand*, l'éminent philanthrope de Marseille, annonçait dans le dernier numéro du *Bulletin de l'Assistance par le travail*, qu'il existait un journal des mendiants. Ce bulletin autographié donne, outre les recettes utiles, le détail des cérémonies parisiennes : il n'y a pas un mariage ou un enterrement un peu sérieux qui ne soit annoncé par le directeur de cette feuille essentiellement utilitaire. Grâce à l'organisation de la publicité, il y a toujours en bonne place un lot d'aveugles, de culs-de-jatte et de manchots proportionné à l'importance de la cérémonie. Ce journal tient sans doute à la disposition des abonnés sérieux la liste des personnes les plus charitables de la capitale, avec la manière de se servir de leur charité. On comprend comment ces professionnels se trouvent aussi bien au courant des occasions où ils sont à même d'émouvoir la charité publique.

M. *E. Rostand* ne dit pas si ce journal a offert sa publicité à la Compagnie de Panama.

Si c'est vraiment un acte répréhensible de donner à un mendiant de profession — dont on encourage les vices — il est tout aussi mauvais de secourir un homme valide, que l'on est sûr de démoraliser.

L'indigent allait se décider à un effort, allait secouer sa mollesse et faire acte de courage et il est arrêté dans cet élan vers le bien ! Un premier effort aurait facilité le second ; l'effort ajourné ne sera peut-être jamais fait, l'énergie s'est endormie et ne se réveillera plus !

Voici une veuve avec deux enfants sans ressources — mais elle a de la dignité et de la vaillance. Elle prend la

résolution de se suffire à elle-même ; elle se met au travail et finit par pourvoir aux besoins les plus pressants et à faire régner chez elle la propreté et une certaine apparence d'aisance. Savez-vous ce qui peut démoraliser cette femme, que le plus noble d'entre nous devrait saluer avec respect ? C'est la vie de sa voisine qui, dans les même conditions qu'elle, reçoit des secours abondants et vit dans le désordre et la paresse.

M. *Gaufrès*, conseiller municipal de Paris, dit à ce sujet, dans un rapport à la *Société d'Assistance par le travail de Batignolles :*

« L'indigent valide soutenu mal à propos se dépouille peu à peu d'une énergie dont on lui démontre pratiquement l'inutilité ». « L'assistance aux valides, sans condition de travail, a pour second effet d'appeler en grand nombre ceux qui recherchent le secours et fuient le travail ». « Elle altère aussi et corrompt le milieu social, dont elle abaisse le niveau moral et compromet la sécurité. »

« Les familles des assistés se dégradent et d'autres familles de même valeur s'empressent de se joindre à elles. Voilà l'effet redoutable d'une bienfaisance imprévoyante, sans principes ni lumières. »

Un fait relevé dans les statistiques américaines donne fort à réfléchir. Au commencement de ce siècle, une certaine *Ada Jukes* fut inscrite sur les listes de l'*Assistance municipale* de New-York. Cette malheureuse a été la mère d'une dynastie de *Jukes* qui a coûté à la municipalité de New-York, la bagatelle de 1,250,000 dollars, soit 6 millions de francs. A la cinquième génération, cette famille comptait 99 assistés !

Les *Jukes* se sont, d'ailleurs, acquittés généreusement envers la ville : à eux tous, ils ont commis un total de 108 crimes et délits !

Nous arrivons à cette conclusion, c'est que l'ouvrier prend vite l'habitude de la paresse et s'habitue à ne plus compter que sur les autres ; il perd ce sentiment d'honneur qui donne tant de prix à l'indépendance ; il se familiarise avec les humiliations et le mépris et, en peu de temps,

d'homme laborieux et honnête qu'il était, il deviendra un misérable, un pilier d'estaminet — que sais-je encore ?

Mais que faire alors ?

Les ouvriers sans travail — les vrais — sont hélas! encore assez nombreux.

Dans une enquête faite par la *Commission de révision* de notre *Diaconat*, il a été constaté que, dans le cinquième des cas, à Nimes, le chômage était la cause de la misère.

Il y a réellement des malheureux précipités dans l'indigence, par le chômage, la maladie ou la mort de leurs soutiens naturels, qui ont le plus ferme désir de travailler — et qui accepteraient le travail le plus rude et le plus humble de tous !

Que faire de ces hommes si intéressants, je le demande encore une fois ?

Si on donne de l'argent à un pauvre de cette classe, il se démoralisera. Si on lui en refuse, il se suicidera peut-être! Dans des cas pareils, on a vu des familles se réfugier dans la mort.

Enfin, n'y aura-t-il pas des agitateurs qui pourront proclamer avec raison qu'une organisation sociale, dans laquelle un seul homme cherche avec sincérité du travail et n'en trouve pas, est injuste ?

Que faut-il faire enfin ?

La charité organisée a trouvé un remède : l'*Assistance par le travail !*

Elle offre au travailleur nécessiteux auquel l'ouvrage fait défaut, le moyen de compenser par son travail, l'assistance momentanée qu'il reçoit. Le travail aura fait perdre au secours reçu son caractère d'humiliation.

D'un autre côté, le travail rendu obligatoire à celui qui veut vivre aux dépens de la communauté est le seul frein salutaire à imposer à la paresse.

La charité organisée a adopté aujourd'hui cette formule : donner non pas des aumônes, mais du travail.

L'*Assistance par le travail* permet à toutes les âmes charitables de se débarrasser de tous les exploiteurs éhontés. C'est le seul moyen de faire jeter leur masque aux soi-disant

sans travail. Il suffit de leur donner une carte pour l'assistance par le travail et on ne les revoit plus.

Tantôt l'*Assistance par le travail* donne un salaire à ceux qui veulent travailler sérieusement; tantôt elle donne la nourriture et le coucher à ceux qui sont sans famille, en attendant qu'ils trouvent un travail régulier.

Le grand avantage de cette institution est, disons-nous le encore, de faire la lumière sur tous ceux qui vivent aux dépens du public.

Veut-on deux exemples ? Je laisse parler le fondateur de l'*Œuvre d'Assistance par le travail de Lyon*, M. le pasteur *Æschiman :*

« Sur cinquante solliciteurs qui se sont présentés à l'*Union des femmes de France*, auxquels on donnait autrefois 5 fr. par tête, mais auxquels on n'a plus remis que nos bons, cinq seulement ont su trouver le chemin de notre asile; ainsi cette société a fait une économie de 225 fr. sur des personnages indignes ».

Autre exemple :

« Un homme est envoyé à notre maison par un bienfaiteur qui lui aurait accordé, il me l'a avoué, un secours important, si notre asile n'avait pas existé. Cet homme possédait des certificats un peu graisseux, mais excellents d'ailleurs ; il était insinuant et persuasif. Il se rend à l'*Assistance* avec le bon qu'on lui a remis, s'imaginant, sans doute, qu'il va vivre grassement sans rien faire. Dès qu'il arrive, on l'introduit dans l'atelier ! — « C'est ça qu'on fait ici, s'écrie-t-il avec horreur ; alors je n'en veux pas, je file », et il court encore.

L'excellence des œuvres d'assistance n'est plus à démontrer. Elles s'imposent partout où la charité est bien organisée. Le salaire donné par ces œuvres suffit à peine, il est vrai, aux besoins les plus pressants ; mais, c'est le seul moyen de ne pas attirer dans les villes les gens de la campagne. Il faut être vraiment dans l'indigence pour accepter de travailler toute une journée et à la tâche, pour 1 franc.

Y aurait-il une telle émigration des gens de la campagne

à la ville s'ils étaient assurés de ne jamais recevoir d'autres secours qu'un bon du travail ?

En Hollande, il n'y a pas seulement des maisons d'assistance dans plusieurs villes, mais on a organisé à la campagne des colonies agricoles.

Aux Etats-Unis : à Boston, à Newhaven, à Philadelphie les *Sociétés d'organisation de la charité* font du travail la base des secours.

En Angleterre, dans les Workhouses, les sans travail sont astreints à un travail très dur et à une discipline très sévère, mais tout indigent peut y être reçu.

Genève a ses œuvres d'assistance ainsi que Lausanne, Neuchâtel, Soleure, Bâle.

En Allemagne, 2,300 travailleurs sont quotidiennement employés dans vingt colonies agricoles ; 1000 maisons d'hospitalité reçoivent les ouvriers sans gîte, à la condition expresse du travail en retour de l'hospitalité.

Bruxelles, a depuis 1888 son œuvre du travail, laissant aux hospices et aux œuvres spéciales le soin de soulager les malheureux que l'âge où les infirmités rendent incapables de tout travail.

Paris suit l'impulsion donnée par M. le pasteur *Robin* et multiplie ses œuvres d'*Assistance par le travail*. On espère, quand chaque quartier aura une organisation similaire, refouler peu à peu les mendiants systématiques et les contraindre à quitter Paris ou à travailler.

Ai-je besoin d'insister davantage sur la nécessité de cette nouvelle forme de la charité ? L'expérience a été faite aussi bien dans de grandes que dans de petites villes et partout elle a été concluante. Ce n'est que le premier pas dans la voie progressive où se dirige la *charité raisonnée et scientifique*.

Elles sont nombreuses les œuvres qu'elle patronne : les *Sociétés de secours mutuels* qui fournissent à l'ouvrier des secours en cas de maladie, les *Caisses de retraites* qui assurent aux travailleurs la sécurité dans leurs vieux jours, les *Caisses de prêts* qui, dans les moments difficiles, permettent d'attendre des temps meilleurs, les *Sociétés de construction*

de maisons ouvrières qui substituent des habitations saines et bien aérées à tant de logements étroits et insalubres, véritables foyers d'épidémie ! Que de pauvres familles n'ont qu'une chambre avec une alcôve pour vivre, pour naître et pour mourir — une seule chambre pour mourir ! — le cadavre occupe le lit dont les enfants auraient besoin pour se reposer !

Quelle différence dans la vie d'un ouvrier selon qu'il est bien ou mal logé ! S'il rentre après une journée de travail dans une chambre triste et malsaine où la famille est entassée, où la femme est harassée et de mauvaise humeur, il ne songera qu'à une chose : c'est à en sortir le plus tôt possible et il ira se réfugier au cabaret. Si, au contraire, il trouve un logis suffisamment spacieux où règne l'ordre et où il est accueilli gaîment par sa femme et ses enfants il n'aura qu'un désir : c'est de rester chez lui.

Il y a un fait scientifiquement établi, c'est que le milieu dans lequel on vit a une grande influence sur le caractère. C'est pourquoi la réforme des logements ouvriers est la condition préalable de toute autre réforme. Elle est indispensable pour diminuer les causes du paupérisme.

J'espère avoir démontré que le champ de la charité est immense et que, pour combattre le paupérisme, il y a une méthode scientifique à suivre sur laquelle toutes les *Sociétés d'organisation de la charité* sont d'accord.

On ne peut pas espérer détruire les causes du paupérisme dans ce siècle ; mais il y a lieu de croire que, si une méthode appropriée est suivie, elles disparaitront progressivement au vingtième siècle et dans les siècles suivants. Au fur et à mesure que la charité organisée entrera dans les mœurs, nous rendrons impossibles les dynasties des *Jukes* de New-York, dont nous parlions tout à l'heure.

L'Eglise de Nimes a déjà commencé la lutte contre le paupérisme en créant une *Société de secours mutuels* qui prospère, une *Caisse de retraites*, qui malheureusement n'est pas encore appréciée par les travailleurs, mais qui donne cependant d'assez bons résultats, une *Société de*

patronage pour la surveillance des apprentis, un *Diaconat* qui a été réorganisé le 18 juin 1878 et qui distribue avec prudence et intelligence les secours qui lui sont confiés.

D'un autre côté, les membres de cette même église appartenant à l'*Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales*, ont fondé d'autres œuvres de relèvement, comme les *Sociétés coopératives de consommation*, qui donnent l'habitude de l'épargne; les *Concours* qui, en stimulant l'émulation des apprentis, les encouragent à devenir de bons ouvriers ; un *Cercle populaire* qui éloigne les travailleurs du cabaret et leur permet de s'instruire et enfin la *Maison d'Assistance par le travail.*

D'autres œuvres surgiront encore ; la plus urgente, selon nous, serait la création d'une société pour l'achat de maisons ouvrières afin de les assainir et de fournir ainsi aux ouvriers des logements sains et confortables.

Toutes ces œuvres sont inspirées par l'amour du prochain, et ne prospèreront que si ce même amour, prêché par le Christ, anime ceux qui les dirigent.

L'amour en Christ est toujours la grande puissance. Il inspire à l'homme des actes de dévouement admirables et des actes de courage héroïques — à la femme des sacrifices sublimes.

Cet amour peut faire descendre le paradis sur la terre et élever l'humanité jusqu'au ciel.

Cet amour doit inspirer notre charité nouvelle et lui faire produire des fruits bénis.

Il aidera le pauvre à croire au divin amour qui a amené le Christ au milieu de notre pauvre humanité.

Désormais, nous n'irons plus auprès des déshérités avec des aumônes seulement, mais nous leur donnerons un peu de notre cœur et de notre âme.

Si cette loi de l'amour en Christ nous guide, il ne se trouvera bientôt plus dans notre cité un homme cherchant avec sincérité du travail qui n'en trouve pas.

Nimes ne sera plus seulement célèbre par ses monuments romains ; on dira que, dans cette ville, la pauvreté, l'ignorance, le vice, la misère — ont été surmontés par l'intelligence, l'amour, la patience, l'abnégation et la charité.

Dieu veuille nous inspirer ces sentiments et qu'ainsi son règne vienne !

Vient ensuite le rapport de M. *Alfred Nègre*, administrateur, sur la marche de l'œuvre :

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous venez d'entendre l'exposé aussi complet qu'intéressant de toutes les questions se rattachant à l'*Assistance par le travail*, comme le moyen le plus pratique et le plus moralisateur de faire la charité.

Quelques personnes se sont données la tâche d'organiser à Nimes une œuvre basée sur ces principes, et je dois vous faire connaître son mode de fonctionnement ainsi que les résultats obtenus depuis le 4 décembre 1890, date de l'ouverture de notre *Maison*, jusqu'au 15 octobre 1893. Ce sera une statistique un peu aride ; mais l'éloquence des chiffres est la plus convaincante de toutes, et ils vous permettront de juger par vous-mêmes des services rendus par notre œuvre, malgré les difficultés et les tâtonnements impossibles à éviter dans toute création nouvelle. Ce sera aussi la meilleure manière de vous intéresser à notre *Maison* et de lui assurer votre sympathie et votre concours pécuniaire. Le travail étant la condition absolue du mode d'assistance à organiser, il fallait tout d'abord trouver et réglementer le genre de travail à demander aux assistés. Ce n'était pas chose facile, car il devait réunir certaines conditions qui semblent s'exclure. Il fallait qu'il fut accessible à tous, car nous recevons des ouvriers de tous les corps de métier ; qu'il ne demandât ni connaissances spéciales ni apprentissage, en raison du peu de temps que nos assistés restent chez nous ; qu'il fut assez facile pour que nos ouvriers puissent faire, dans la journée, la tâche fixée par le règlement ; enfin, il ne devait pas porter préjudice à une industrie locale, le remède eut été pire que le mal.

Aussi, avons-nous beaucoup cherché, beaucoup hésité, beaucoup essayé.

Ce sont d'abord les vieux déchets de feutre de chapelle-

rie, avec lesquels nous avons fabriqué des liens destinés à attacher les souches de vigne à leurs tuteurs. Il en a été fait 278,900 et vendu une égale quantité. Ce travail, quoique facile et rémunérateur, a dû être abandonné, à cause de la mauvaise qualité des matières premières. Un triage rigoureux aurait pu l'améliorer, mais le prix de revient trop élevé en eut empêché la vente.

Puis, avec les vieilles bottines, les vieux cuirs, nous avons cherché à faire des talons, des semelles. Les difficultés de la fabrication qui exigeaient des ouvriers assez habiles, jointes à l'incertitude du placement et des rentrées, vu la qualité des acheteurs, nous a fait renoncer à ce genre de travail.

Les piquets et tuteurs pour vignes avaient aussi paru pouvoir être utilement fabriqués par nos hommes. Mais un premier essai nous a vite convaincus qu'il n'y avait rien à faire de ce côté. Les frais de chemin de fer, d'octroi et de camionnage augmentaient beaucoup trop notre prix de revient pour nous permettre de soutenir la concurrence.

Les résultats les plus satisfaisants nous ont été donnés par la fabrication soit de petits paquets de sarments, soit de *margotins* ou paquets de bois mince destinés à allumer et à entretenir le feu. Elle fait, en somme, la base du travail de nos assistés. Jusqu'ici, les sarments nous ont été gracieusement donnés et apportés chez nous, quittes de tous frais de transport et d'octroi. C'est un généreux exemple que nous ne saurions trop recommander à nos amis propriétaires de vignobles dans les environs de Nimes, et nous ne doutons pas qu'à l'avenir, il ne soit suivi avec empressement. 16,260 paquets ont été fabriqués et 10,555 vendus. Vous voyez, Mesdames et Messieurs, que nous pouvons satisfaire à toutes vos demandes. Ne craignez donc pas de nous les adresser.

Pour les margotins, nos hospitalisés en ont produit 108,434 dont 37,600 gros et 70,834 petits. Sur cette quantité, nous en avons vendu 36,323 gros et 67,093 petits, soit un total de 103,416. La préparation de ces margotins a

occasionné du déchet de bois dont il a été vendu 19,290 kilogrammes.

Après ce rapide exposé des divers travaux essayés dans la *Maison*, je n'ai plus, Mesdames et Messieurs, qu'à vous donner quelques indications sur son organisation intérieure et son fonctionnement, laissant à notre trésorier, M. le pasteur *Schulz*, le soin de vous entretenir de la partie pécuniaire et financière de notre œuvre.

Tous les pauvres, sans distinction de religion, qu'ils soient nimois ou de passage, étrangers ou non, sont admis chez nous, s'ils sont porteurs d'un bon délivré par un sociétaire, s'ils veulent travailler, et s'il y a de la place. Depuis le 4 décembre 1891, jusqu'au 15 février 1893, soit pendant 14 mois 1/2, nous avons reçu 1,215 hospitalisés dont 311 nimois et 904 étrangers. 314 étaient protestants, 773 catholiques et 1 juif. Parmi les 311 nimois, 184 étaient protestants et 127 catholiques. Des 904 étrangers, 314 étaient protestants et 589 catholiques.

Une fois dans la *Maison*, l'hospitalisé du dehors a droit au coucher et à trois repas pendant trois jours. Le dortoir a 11 lits, et si le nombre des passagers est plus considérable, comme cela se produit en hiver, le surplus couche dans la paille, avec des couvertures. Ce ne sont pas les plus mal partagés. Il y a eu 5,024 journées de couchage, 4,084 repas le matin, 3,984 à midi et 4,052 le soir.

Si l'hospitalisé est de Nimes, la durée du séjour est portée à huit jours, et il peut à son choix être payé, soit en prenant ses repas chez nous, soit par un salaire de 1 franc. Ces faveurs pour nos concitoyens malheureux se justifient d'elles-mêmes.

La tâche journalière de nos ouvriers est fixée par les règlements, et elle doit être terminée sous peine d'exclusion. Sur nos 1,215 pensionnaires, 98 ont dû être renvoyés, pour refus complet ou insuffisance de travail ou pour mauvaise conduite. Les 1,117 restants nous ont fourni 5,610 journées de travail.

Il est accordé à nos hospitalisés 2 heures par jour pour chercher du travail en ville ou au dehors. Indépendamment

de ces efforts individuels, souvent couronnés de succès, le *Comité* de l'œuvre se tient constamment en rapports avec les diverses sociétés de la ville qui s'occupent du placement des ouvriers. Il cherche à procurer à ceux de nos pensionnaires dont la conduite et le travail sont satisfaisants, une occupation plus lucrative et plus durable. C'est un des côtés les plus utiles de notre institution et nous avons eu la très vive satisfaction d'obtenir à ce point de vue des résultats très heureux, puisque sur nos 1,117 ouvriers, nous avons pu en placer 147, soit près de 13 %.

Leur temps de séjour réglementaire terminé, nos hospitalisés ne peuvent rentrer qu'à des intervalles assez éloignés fixés par le règlement. Cependant, nous avons cru devoir faire une exception en faveur de ceux qui, connus et jugés dignes d'intérêt, obtiennent d'un bienfaiteur, une carte de pensionnaire, dont le prix varie suivant la somme de travail que l'assisté est capable de fournir. Cette innovation dont les détails et conditions vous seront indiqués par M. le trésorier, a déjà rendu de réels services, puisqu'elle a profité à un bon nombre d'hospitalisés. Aussi nous ne saurions trop vous la recommander.

L'administration de l'œuvre est confiée à un *Comité* qui se réunit tous les 15 jours et plus souvent si c'est nécessaire. Deux administrateurs de service vont, à tour de rôle, 2 fois par semaine, visiter la maison, surveiller le travail. Enfin un directeur est chargé de tout le détail concernant l'entretien, la nourriture, la répartition et l'exécution du travail, la vente et la livraison des marchandises. Et puisque je suis amené à parler du directeur, je tiens à ce que vous sachiez combien votre *Comité* a été heureux de rencontrer dans M. *Genoyer*, ainsi que dans sa femme, des collaborateurs dévoués et capables de le seconder dans la tâche ardue d'organiser et de faire marcher une œuvre comme la nôtre. Notre personnel, tout le monde le comprend, a besoin d'une surveillance incessante, d'une direction très énergique et parfois aussi bienveillante. Ces qualités sont celles qui distinguent M. *Genoyer*, et c'est avec e plus grand plaisir que je lui adresse publiquement les félicitations et les remercîments du *Comité*.

J'ai fini, Mesdames et Messieurs, et j'ai taché aussi brièvement que possible de vous faire connaître le mode de fonctionnement et l'organisation de notre œuvre. Quand vous aurez entendu le rapport financier, vous la connaitrez tout entière. Les moyens de lui témoigner votre intérêt, et ils sont nombreux, vous seront également indiqués. J'ai la ferme conviction que vous tiendrez à honneur de vous associer à nos efforts.

M. le pasteur *Schulz*, trésorier, prend aussitôt après la parole et donne les renseignements suivants sur la question financière :

MESDAMES, MESSIEURS,

Il suffira d'ajouter quelques détails financiers au rapport si précis et si complet de nos administrateurs pour que vous soyez au courant de notre œuvre et de son fonctionnement.

L'installation de notre *Maison d'Assistance* a coûté un peu moins de 7,000 fr.; quiconque a vu la maison avant et après les réparations que nous avons dû faire, en particulier avec les hangars qu'il a fallu construire, reconnaîtra que cette dépense a été aussi faible que possible.

L'excédant de nos ventes sur nos achats pendant le premier exercice, en ajoutant à nos ventes la valeur de notre magasin réduite au minimum, est de 2,500 fr. Nous voudrions que cette somme eut pu suffire au paiement des ouvriers en argent ou en nature. Peut-être obtiendrons-nous ce résultat plus tard; ce serait très satisfaisant; il nous a manqué environ 1,300 fr. pour y arriver cette année. Nous avons à lutter contre deux circonstances défavorables: 1° nos ouvriers, d'après les règles que nous nous sommes imposées, ne restent pas assez longtemps dans nos ateliers pour payer les frais de leur apprentissage; 2° nos ouvriers sont payés ou nourris le dimanche sans nous rendre ce jour-là aucun service. Je suis persuadé qu'aucun de vous, Mesdames et Messieurs, ne nous en voudra d'accepter le

déficit qui résulte de ces deux conditions et des règles excellentes qui en sont la cause.

A ces 1,300 fr. de déficit il convient d'ajouter nos frais généraux qui sont de 2,500 fr. Dès maintenant, comme nous avons remis aux ouvriers pendant le même exercice plus de 4.000 fr. de salaires en argent ou en nature — repas et coucher, — vous voyez qu'à l'inverse de tout autre œuvre d'assistance, nous versons entre les mains de ceux que nous assistons, une somme plus forte que les dons de nos bienfaiteurs.

Nous ne doutons pas que dans les années qui suivront, nous ne fassions produire à votre argent, au profit de nos assistés, un intérêt bien plus considérable encore. Nous pouvons affirmer que nous arriverions à lui faire rendre jusqu'à 50 et même 75 %, si nous vendions mieux nos produits. Il ne dépend que de vous de nous faire atteindre ce but. Nous vous offrons sous la forme de bons de margotins (*les bons rouges*) nos petits paquets de bois au prix qu'ils nous coûtent —ce prix est d'ailleurs celui auquel les vendent les épiciers. — Ce n'est vous demander aucun sacrifice que de vous prier de nous prendre ces bons en grande quantité soit pour votre usage personnel, soit pour les distribuer à des personnes que vous voudriez secourir.

Tel est le premier moyen que vous pouvez employer pour vous associer à notre charitable entreprise. Il en est beaucoup d'autres. Ne pourriez-vous pas suivre l'exemple de plusieurs généreux donateurs qui ont fait parvenir route de Sauve, 5, des bois ayant pour eux une minime valeur, vieilles planches et poutres, sarments de vigne ? Nous serons particulièrement reconnaissants aux propriétaires des environs de Nimes qui profiteraient du moment où les travaux de culture sont moins pressants, pour nous faire apporter leurs sarments.

Ces moyens de nous aider sont très efficaces, bien qu'indirects. Le moyen direct est de s'affilier à notre œuvre en versant une cotisation que nous laissons à chacun le soin de déterminer lui-même — au dessus toutefois de la

modique somme de 2 fr.; puis en distribuant le plus possible de bons de travail ou de cartes de pensionnaires.

Il y a en effet trois genres de bons ou de cartes dont on peut se servir pour faire entrer un malheureux à la *Maison d'Assistance:* 1° les bons de travail (*bons verts*) que l'on peut remettre à quiconque vous demande l'aumône et qui, à condition d'être présentés aux heures indiquées sur les bons, procurent aux malheureux qui les détiennent, trois jours d'hospitalisation au moins. Ces bons verts sont de 0 f. 10 chaque.

2° Les cartes de pensionnaires valides (*carte blanche*). Dans le cas où l'indigent qui vous sollicite, a déjà profité de la *Maison de travail* pendant le temps règlementaire, vous pouvez l'y faire rentrer comme pensionnaire valide et l'y maintenir autant que vous voudrez, en lui remettant une des cartes dont nous parlons en ce moment, sur laquelle vous vous engagez à payer pour lui une pension de 0 f. 25 par jour. Le prix de pension est réclamé après que l'indigent est sorti de la *Maison.* Mais les cartes se paient 0 f. 05 chaque au moment où vous les demandez.

3° Les cartes de pensionnaires invalides (*cartes jaunes*), vendues au même prix, s'appliquent à des malheureux capables de faire un très petit travail et se distinguent des cartes blanches en ceci que le bienfaiteur doit s'engager à payer pour son protégé une pension de 0 f. 50 par jour.

Remarquez quel avantage vous avez à employer nos cartes et nos bons pour vos charités; avec les cartes jaunes, qui sont les moins avantageuses de toutes, parce qu'elles s'appliquent aux moins capables de nos assistés, pour 1 fr. que vous nous remettez, nous en donnons 2 à votre protégé (50 % de gain); avec les cartes blanches, pour 1 fr. que vous nous remettez, nous en versons 4 (en argent ou en nature, 75 % de bénéfice); avec les cartes vertes, c'est encore bien plus fort — il est vrai qu'elles ne s'appliquent pas dans tous les cas, puisqu'avec elles un indigent ne peut se présenter qu'une fois par trimestre, — avec les cartes vertes, pour 0 f. 10 que vous nous donnez, nous remettons à votre protégé 3 à 4 fr., c'est-à-dire pour 1 fr,

de 30 à 40 fr., soit 3 à 400 % de bénéfice. Je ne m'avance pas beaucoup en affirmant qu'il n'est pas de banquier qui ait jamais essayé d'en offrir autant.

Et je ne compte pour rien l'immense profit que vous avez, en faisant la charité par notre moyen, de ne pas encourager la mendicité qui est une honte pour celui qui l'exerce et un immense péril pour la société qui la tolère, de ménager la dignité du pauvre, d'exercer enfin sur lui, par votre secours, non pas une action déprimante, mais une action moralisatrice.

Je n'insisterai pas davantage. A la sortie de ce temple, des bons de margotins, des bons de travail, des cartes de pensionnaires blanches et jaunes vous seront présentés en même temps qu'on vous demandera votre cotisation de sociétaire ; je suis persuadé que vous voudrez tous vous munir abondamment des bons ou cartes qui vous seront offerts. Si vous ne pouviez les prendre tout de suite, remettez votre adresse et nous vous ferons parvenir à domicile tous ceux dont vous aurez besoin.

M. le pasteur *Trial*, vice-président, termine la séance par l'appel que nous reproduisons ici :

Nous avons des pauvres, beaucoup de pauvres, parmi nous. La légion des individus et des familles qui tendent la main devient chaque jour plus nombreuse. La plaie du paupérisme s'étend et s'envenime. Voilà un premier fait que nul ne peut contester.

En voici un second : jusqu'à ces dernières années, le seul remède apporté à la plaie du paupérisme a été l'aumône. Or, l'aumône, — évidemment nécessaire dans les cas de maladie, d'infirmité, de vieillesse, — n'est qu'un palliatif impuissant. Elle ne guérit pas. Dès lors, une organisation scientifique, rationnelle, de la charité, s'impose. Et cette organisation ne peut avoir qu'un seul principe fondamental et directeur : L'*Assistance par le travail.*

L'*Assistance par le travail !* Voilà un principe devant lequel il est impossible de passer indifférent en répétant le

vieux refrain : chimère! utopie! Car, sous vos yeux, à Nimes même, et grâce au concours et à la générosité de notre Eglise tout entière, la chimère a pris corps et l'utopie est devenue réalité. Une maison d'*Assistance par le travail* a été ouverte. Tout à l'heure on vous en a expliqué le fonctionnement, et des chiffres qui ne sont pas sans éloquence vous ont dit les résultats obtenus. L'expérience n'est-elle pas concluante et encourageante? Qui voudrait reculer maintenant? Nul d'entre nous, je m'assure, ne restera insensible aux appels que nous avons entendus.

Oh! je n'ignore pas que notre œuvre est loin de rencontrer une approbation universelle. Quelle est, du reste, l'innovation, quelle qu'elle soit, qui n'a soulevé aucune objection? Reste à savoir si les critiques qu'on nous adresse sont fondées. Je ne le crois pas. Mais il serait grand dommage qu'elles ne se produisissent pas. Elles nous sont utiles. Elles nous tiennent en haleine. Elles nous obligent à reprendre continuellement la vérification de notre principe et l'examen de nos moyens d'action. Or, c'est en me livrant à ce travail, que je me confirme chaque jour davantage dans cette certitude que l'*Assistance par le travail* est une œuvre éminemment chrétienne.

Sans doute, Jésus-Christ n'a pas dit: « *Fondez des maisons d'assistance par le travail* », et lui-même n'en a pas fondé. Mais qu'importe? Jésus-Christ n'avait pas à indiquer toutes les applications individuelles ou sociales de son Evangile. L'eut-il voulu, qu'il ne l'aurait pas pu. Car d'abord, le temps lui aurait fait défaut; et, ensuite, l'état de l'humanité se modifiant sans cesse à travers les âges, force est aux chrétiens de modifier les institutions chargées d'étendre le règne de Dieu. Le Maître s'est contenté d'être le levain dans la pâte, le grain de sénevé dans la terre. A nous d'activer la fermentation! A nous d'aider à la culture de l'arbre! A nous, sous le regard et avec l'aide de l'Esprit-Saint, de travailler à l'épanouissement, ici-bas, sur la terre, du royaume des cieux.

Mais quoi! Le royaume des cieux n'est-ce pas le royaume de la justice? n'est-ce pas le royaume de l'amour fraternel?

Et qu'est-ce que l'*Assistance par le travail*, si ce n'est une œuvre de justice et d'amour fraternel ?

L'*Assistance par le travail* est une œuvre de justice. Quand un homme vit dans la paresse; quand, véritable parasite, il consomme sans produire; quand il tend la main, abandonnant sa femme et ses enfants à leur triste sort, pour avoir de quoi se divertir, fumer et boire, est-il juste que cet homme parvienne facilement à se faire des rentes ? Non, mille fois non; et la justice dit avec Saint-Paul : « *Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus* ». Mais quand un homme est sobre, tempérant, plein de bonne volonté; quand des circonstances indépendantes de sa volonté le condamnent au chômage; quand il souffre à la pensée des privations qu'endurent sa femme et ses enfants, est-il juste de lui imposer l'humiliation d'une aumône passagère et inutile ? Non certes; et la justice dit que si quelqu'un veut assurer sa subsistance et celle de sa famille par son travail, ses frères doivent lui en fournir le moyen. Au nom de la justice donc, ayons une maison toujours ouverte, où tout homme valide trouvera un travail facile et suffisamment rétribué pour lui permettre de chercher et de trouver, avec l'aide de ses frères, un travail normal. Ainsi, la séparation des vrais pauvres et des faux pauvres se fera d'elle-même et la loi de justice, si souvent violée par les meilleurs d'entre nous et avec les meilleures intentions, sera observée.

Mais, dans le royaume des cieux, la justice est inséparable de l'amour fraternel. « *Je vous donne un commandement nouveau*, disait le Christ, *c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés* ». Or, il nous a aimés d'un amour ardent, immense, sans limites; d'un amour qui est allé jusqu'au don de sa vie; d'un amour qui s'est surtout manifesté pour les petits, les déclassés, les pécheurs. Ainsi devons-nous faire, nous aussi. Nous devons aimer nos frères comme nous-mêmes et surtout ceux qui souffrent. Que si l'un d'eux est victime d'un accident, d'une maladie, d'une infirmité, de la vieillesse, ce que nous demandons pour lui, ah ! ce n'est pas une aumône faite une fois pour toutes et

du bout des doigts, c'est une assistance continue, tendre et prévenante ; c'est le patronage intelligent et dévoué de chaque invalide par une famille riche ou dans l'aisance ; c'est l'exercice de l'amour fraternel. Mais si vous avez à faire à un homme valide, de deux choses l'une : ou bien il est paresseux, victime de ses défauts et de ses vices ; ou bien il est actif, honnête et nullement responsable de son malheur. — Dans le premier cas, est-ce l'aimer que de lui donner quelques sous ? Ne voyez-vous pas que vous enracinez et fortifiez ses mauvaises habitudes ? que vous resserrez les liens de son avilissement ? Et vous prétendez l'aimer ! Mais ce qu'il faut aimer, c'est son âme, et tout en subvenant aux besoins du corps, il faut la sauver. Par pitié pour cette âme, pas d'aumône, mais du travail, rien que du travail. Le travail, voilà la voie étroite et difficile du retour à la dignité, à la vertu, au relèvement ! Assurément, il est bien plus aisé de donner quelque menue monnaie et de s'en aller à ses plaisirs ou à ses travaux, que d'organiser une œuvre d'*Assistance par le travail*, de la diriger, de la soutenir, et pour prix de ses efforts, d'être critiqué ou méconnu. Mais celui qui aime son frère esclave de sa paresse, de ses défauts ou de ses vices, celui-là donne de son nécessaire, de son temps et de ses forces, un peu de sa vie, pour contribuer au salut d'une âme en substituant le travail à l'aumône. Que si vous avez à faire à un homme actif, honnête et nullement responsable de ses malheurs, oh ! alors, plus que jamais, prouvez-lui que vous l'aimez et ne lui laissez pas tendre la main. « Il n'y a, dit un proverbe, que le premier pas qui coûte ». Ceci est vrai surtout en fait de mendicité. Demander, vivre aux dépens d'autrui, détendre tous les ressorts de son activité, tomber dans le parasitisme et la dégradation, toutes ces étapes sont franchies vite, facilement, sans qu'on y pense ; c'est l'envahissement du péché ; c'est une âme qui se perd. Et quand on songe qu'un peu de travail donné à propos aurait évité la première chute, et, par suite, toutes les suivantes ! Ici encore, la vérité s'impose. Pas d'aumône ; mais du travail, rien que du travail. Le travail, voilà la sauvegarde de la dignité et de la vertu,

voilà le garant de l'honneur. Que l'organisation d'un travail temporaire, que la recherche d'un travail définitif pour nos frères qui veulent employer leurs bras et qui ne peuvent pas, que tout cela demande de grands efforts et beaucoup de dévouement, j'en conviens. Mais si l'amour fraternel brûle véritablement en nos cœurs, rien ne nous arrêtera, et nous donnerons de notre nécessaire, de notre temps et de nos forces, beaucoup de notre vie, pour empêcher nombre d'âmes de se perdre en substituant le travail à l'aumône. Déjà quelques-uns d'entre nous ont pris cette œuvre à cœur. Oh! si vous vouliez vous grouper et vous serrer autour de nous! Si vous vouliez vous employer à soutenir notre *Maison d'assistance* par les moyens qu'on vous a indiqués et vous employer à procurer à nos assistés un travail normal et définitif, comme notre entreprise prospérerait! Que de bien serait réalisé! Et plus d'une âme serait sauvée! Et il y aurait de la joie sur la terre et dans le ciel!

Laissez-nous espérer que vous entendrez l'appel que nous vous adressons au nom de la justice et de l'amour fraternel, au nom de Jésus-Christ, au nom de Dieu. Vous vous dites chrétiens? Prouvez-le par vos œuvres en travaillant dans le champ du Seigneur, en vous efforçant de faire descendre sur la terre le royaume des cieux. *Que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel! Que son règne vienne!*

CHRONIQUE DU MOIS

Les candidatures féminines. Les iniquités du Code Civil. — Un nouveau journal: *Le Relèvement social*. Une lettre de M. *Fallot* sur la question de la neutralité. — M. *Taine*. M. *Jules Ferry*.

Grâce à la *Ligue de l'affranchissement des femmes*, nous verrons des candidatures féminines se produire aux prochaines élections municipales de Paris ainsi qu'aux prochaines élections législatives. Ce sera une manifestation sans résultat immédiat et qui ne doit avoir sans doute d'autre but, dans la pensée de la

Ligue elle-même, que de tenir l'attention publique en éveil sur une question qui est à peine posée, du moins parmi nous, et qui demandera de longues années à être résolue. Pour être éligibles les femmes doivent, en effet, commencer par être électeurs ou électrices. A Saint-Ouen, une dame Vincent avait obtenu du Maire de cette ville son inscription sur les listes électorales, en se basant sur le sens générique qu'elle prétendait devoir être attribué au mot « *Français* » dans l'article 14 de la loi du 5 avril 1884. L'argument n'était pas mauvais. La commission de révision n'en a pas moins refusé de maintenir l'inscription, et le juge de paix, devant qui la dame Vincent avait fait appel, a confirmé le refus de la commission. Il ne pouvait faire autrement. Ce magistrat a bien soin, dans ses considérants, de faire remarquer qu'il ne fait qu'appliquer strictement la loi dans son esprit et dans sa lettre, et qu'il n'entend nullement se prononcer sur la thèse philosophique, politique et sociale impliquée dans ce cas. Il s'excuse en quelque sorte d'édifier son jugement sur les iniquités du Code civil à l'endroit de la femme. Car c'est ce dernier, le coupable, et non la loi électorale. C'est le Code civil qui assigne à la femme, dans notre société, une place inférieure. Convient-il que la femme vote, qu'elle aille siéger dans les conseils municipaux, à la Chambre et au Sénat? La loi leur reconnaitrait-elle tous les droits politiques, que les mœurs et les nécessités de la vie pratique ne leur en permettraient guère l'exercice, et j'imagine malaisément une mère de famille trouvant plus de satisfaction dans un rôle public que dans la tâche à elle assignée par la nature au sein du foyer. Mais ces réserves faites, il faut reconnaitre que notre Code civil non seulement est inique à l'endroit de la femme, mais encore qu'il l'est avec brutalité. Le juge de paix de Saint-Ouen n'a-t-il pas dû rappeler qu'elle ne peut pas même être témoin dans les actes de l'état-civil ou dans les actes notariés? C'est par la révision ou plutôt par la suppression de pareils articles qu'il faudrait commencer.

*
* *

Entre l'infériorité civile de la femme et la moralité publique, la transition est directe. En consacrant cette infériorité, le Code déposait dans notre société un germe corrupteur. De cette infériorité découle la théorie d'une morale différente pour chacun des deux sexes, celle du vice nécessaire, l'odieuse règlementation qui fait de la prostitution une institution d'Etat. C'est ce qu'a compris le journal que vient de créer M. *Louis Comte*,

le *Relèvement social*. Il succède, comme organe de la *Ligue de la moralité publique* au *Bulletin* que rédigeait M. *Fallot*, le secrétaire général de cette dernière, et qui paraissait encarté dans l'*Emancipation*, des coopérateurs du Midi. M. *Comte* déclare qu'il relancera jusque dans le Code les adversaires intraitables de la justice. Nous applaudissons à sa généreuse ardeur. Son journal serait sûr de vivre, et ne tarderait pas à exercer une influence salutaire sur l'opinion, si tous ceux qui ont quelque souci de l'avenir de notre démocratie lui apportaient leur obole et leur concours. Je dis leur obole, car le prix de l'abonnement est de *un* franc par an. Le *Relèvement social* est mensuel. Il compte des rédacteurs dont la réputation, tant comme écrivains que comme moralistes, n'est plus à faire. Le premier numéro contient des articles signés de MM. *Fallot*, *Paul Desjardins*, *Raoul Allier*, *F. Pillon*, *M.-J. Gauffrès*. Je suis convaincu que tous les abonnés de la *Vie Chrétienne* voudront marquer à M. *Comte* qu'ils l'encouragent dans son entreprise.

Parmi les articles dont je viens de désigner les signataires, il en est un de M. *Fallot*, sous forme de lettre au rédacteur en chef, qui traite un sujet pour nous particulièrement intéressant. On sait que la *Ligue de la moralité publique* observe la neutralité la plus complète entre les diverses croyances religieuses et philosophiques. Il en était de même du *Bulletin* de la Ligue. Ses rédacteurs ne se servaient jamais d'arguments tirés de leurs convictions particulières. M. *Fallot* se demande si son nouvel organe, le *Relèvement*, doit s'en tenir à cette façon étroite de comprendre la neutralité. Il ne le pense pas et estime, après expérience faite, que ce serait plutôt pour lui une cause de faiblesse. La partie réservée aux communications officielles mise à part, pourquoi ne laisserait-on pas aux collaborateurs liberté complète pour la composition de leurs articles? Il suffirait qu'ils évitassent toute attaque entre associés, tout procédé discourtois de raisonnement, toute parole malsonnante. Il est des gens chez qui l'idée religieuse et l'idée morale sont si étroitement unies qu'ils ne sauraient séparer l'une de l'autre. Il en est qui, sans professer aucune religion positive, considèrent la notion de Dieu comme la source de toute justice. Vous risquez de réduire ces gens-là à l'impuissance pour la défense d'une cause qui leur est chère, si vous les obligez à taire leurs principes et leurs croyances. Une pareille méthode est tout ce qu'il y a de plus contraire au vrai libéralisme. Ce n'est pas seulement, du reste, dans le

domaine spécial à la *Ligue* qu'il y a lieu de la déplorer et qu'il serait bon d'en secouer la tyrannie. Ce serait également dans le domaine politique et social. En France, la démarcation à peu près absolue que le catholicisme a amenée entre la religion et la vie séculière nous vaut que tout homme investi d'une fonction officielle, que tout sénateur ou député, que tout candidat appartenant au parti républicain, considèrent comme le premier de leurs devoirs de ne jamais laisser sortir de leur bouche une pensée qu'on pourrait soupçonner de porter une atteinte, même lointaine, à la sacro-sainte neutralité. Notre gouvernement a un ambassadeur au Vatican. Il envoie des cadeaux à Léon XIII lorsqu'on célèbre un de ses jubilés ; mais on serait chez nous scandalisé d'entendre un président de la République invoquer dans un message l'assistance divine, comme vient de le faire M. Cleveland, le nouveau président des Etats-Unis.

*
* *

Que faut-il penser de M. *Taine*, faisant suivre à ses enfants l'instruction religieuse d'un pasteur, et exprimant, dans son testament, la volonté formelle qu'un caractère religieux et protestant fût donné à ses funérailles ? Il y a là d'abord l'aveu que la science ne suffit pas à expliquer le problème humain, que la religion y apporte quelques lueurs, qu'elle répond aux besoins pratiques de la vie sociale, et qu'à ce titre il ne convient pas de se tenir confinés vis-à-vis d'elle dans un état de méconnaissance absolue. Il y a, en second lieu, l'indulgence d'un philosophe fixant son choix sur celle des Eglises dont la discipline lui paraît le moins incompatible avec les fondements de la culture moderne. Au fond, cela n'a rien de protestant. Si nous pouvions, nous, faire abstraction de notre éducation, il nous semble, qu'ayant à faire un choix, nous exigerions une foi religieuse qui s'harmonisât, au contraire, d'une manière complète avec cette culture. L'exemple de M. *Taine* n'en a pas moins son importance. Venant d'un homme tel que lui, il devrait faire réfléchir ceux qui affectent de traiter la religion comme une quantité négligeable.

Il serait injuste de dire que M. *Jules Ferry* fût de ceux-là, malgré qu'il appartînt à cette catégorie d'hommes politiques que tout un passé de luttes opiniâtres contre le cléricalisme a façonné de telle façon, qu'on ne saurait attendre d'eux rien d'analogue à la détermination de M. *Taine*. Les décrets sur les congrégations non autorisées, et surtout la loi scolaire, lui ont

valu, de son vivant, la haine des cléricaux. Il est probable que sa mort n'apaisera pas leurs ressentiments. Cependant, il s'était toujours défendu de pratiquer une politique anti-religieuse. Et, de fait, les programmes qui sont sortis de la législation scolaire, que nous devons à M. *Jules Ferry*, ne justifient aucune des attaques dont cette législation a été l'objet. Malheureusement on subit alors, comme cela arrive si souvent en France, le fanatisme des mots. Pour ne pas déplaire aux libres-penseurs farouches, on évita de mettre les devoirs envers Dieu dans l'énumération des matières à enseigner, ce qui semblait être une conséquence de cette terrible neutralité dont je parlais tout-à-l'heure. Plus tard, quand on élabora les programmes, il fallut bien placer ces devoirs dans la morale. Mais, par le premier refus, le prétexte était donné aux adversaires de dénoncer l'enseignement public comme un enseignement athée, et depuis il n'a pas cessé de s'en servir.

Une autre preuve qu'il n'y avait rien d'anti-religieux dans la politique de M. *Jules Ferry*, c'est la bienveillance qu'en diverses circonstances il a témoigné à nos Eglises. Il était Ministre de l'Instruction publique lorsque furent édifiés, en 1879, les bâtiments affectés à la Faculté de théologie de Paris, et lui-même présida à leur inauguration. Il ne craignit pas de tenir un langage sympathique au Protestantisme et d'y rendre hommage aux idées évangéliques. Il assista à la première leçon, donnée par M. le professeur Viguié. Dans la vie de l'ancien Ministre, ce souvenir tient sans doute une place bien petite. J'ai cru qu'il était juste de le rappeler içi.

L.-A. GERVAIS.

ERRATA. Dans le dernier numéro :

Page 130, ligne 32, ***au lieu de :*** chaque molécule individuelle le trouve, ***lire :*** chaque molécule individuelle trouve.

Page 132, ligne 35, ***au lieu de :*** dircotement eux-mêmes, ***lire :*** directement elles-mêmes.

Page 136, ligne 32, ***au lieu de:*** ce que Vinet appelait« panthéisme social », ***lire:*** ce que Vinet appelait « le panthéisme social ».

Le Rédacteur-Gérant : L. TRIAL, pasteur.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

LE ROYAUME DE DIEU S'EST APPROCHÉ DE VOUS[1]

Tous les peuples anciens plaçaient à l'origine de la race humaine l'existence d'une ère de bonheur et d'innocence qu'ils appelaient l'âge d'or.

C'est la gloire d'Israël d'avoir reporté cet âge de l'origine à la fin, du passé dans l'avenir. Adorant un Dieu qui joignait à la puissance et à la sagesse absolues ce trait, unique dans le panthéon des nations anciennes, qu'il était absolument digne de confiance, fidèle à ses promesses, que « ses dons et sa vocation étaient irrévocables », les Israélites osèrent ouvrir leur cœur à une grande espérance. Par la bouche de leurs prophètes, ils annoncèrent la venue d'un temps qui verrait la fin du mal physique, intellectuel et moral; la destruction de la souffrance, de l'ignorance et du péché. A la nature malfaisante, ennemie de l'homme, l'accablant de ses fléaux, ils opposèrent une nature idéale, transformée, dont les forces soumises et domptées ne feraient plus que du bien à l'homme devenu vraiment son roi. Aux royaumes de la terre, en proie à l'iniquité et édifiés sur la violence, aux institutions présentes, sources d'innombrables injustices, ils opposèrent le droit reconnu et triomphant, la cité idéale, « la Jérusalem nouvelle où la justice habite et dont Dieu est l'architecte et le fondateur ». A l'humanité présente, dont les masses corrompues, ignorantes et grossières, ne recevaient que du dehors, de la bouche de médiateurs privilégiés, la loi de la vérité et du bien, ils opposèrent l'idée d'une humanité régénérée, d'un peuple de rois et de sacrificateurs, d'une époque de lumière « où nul ne dira plus à son frère : connais l'Eternel », où « la connaissance de l'Eternel couvrira la terre comme les eaux le fond des mers », où « les jeunes gens auront des visions et les vieillards auront des songes », et où « l'esprit de Dieu habitera dans toute chair ».

[1] Matth. x, 7.

I

Telle était la foi d'Israël. — Cette foi pénétra le christianisme à sa naissance. Elle est, à vrai dire, le lien le plus puissant qui ait uni les croyants de l'ancienne et de la nouvelle alliance. C'est l'attente de la fondation prochaine du royaume de Dieu qui groupa de grandes foules d'Israélites autour de Celui en qui ils se plurent à voir le Messie promis par les prophètes. Ils crurent, ces fils d'Israël, à la venue prochaine de la transformation qui devait faire toutes choses nouvelles, lorsqu'au bord du Jourdain celui qui se présentait comme le précurseur du Messie disait aux multitudes qui se pressaient autour de lui : « *Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche* » ; lorsque le prophète de Nazareth se mit à parcourir les villes et les campagnes de Galilée en disant aussi : « *Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche* » ; ou lorsque, encore, en envoyant ses disciples vers les brebis perdues de la maison d'Israël, il leur indiquait ainsi ce qui devait être comme le fond et la substance du message qu'ils avaient mission de proclamer : « Partout, sur votre chemin, prêchez et dites : *Le royaume de Dieu s'est approché de vous* ».

Oubliant ou ignorant que, pour les hommes de foi, pour les enthousiastes, pour ceux qui sont pleins de Dieu, en communion avec l'invisible, la loi se confond avec le fait, l'idéal avec le réel ; — le bien futur, parce qu'il doit être réalisé, qu'il le doit d'une nécessité divine, est comme s'il existait déjà ; oubliant ou ignorant qu'il y a une optique particulière des prophètes, et que, dans leurs conditions de vue « un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour », ils prirent à la lettre ces déclarations. Ils les interprétèrent comme impliquant la réalisation immédiate du renouvellement de toutes choses, prédit par les sages et les voyants inspirés d'autrefois. Ils ne comprirent pas les avertissements, éclaircissements et restrictions du Maître : « Le royaume des cieux est comme un levain à l'action lente et invisible. — Le royaume des cieux est

comme une plante, dont la croissance n'est point miraculeuse et soudaine, mais organique, évolutive, fille du temps et des saisons. — Le royaume des cieux ne vient point de telle manière qu'il frappe les regards ».....

Rien de plus clair, aujourd'hui, pour nous, que ces paroles. Mais elles ne dirent rien à l'esprit des premiers disciples du Christ. Ils crurent, malgré tout, à l'établissement historique, soudain et immédiat du royaume des cieux; au passage instantané dans les faits, dans les institutions, dans la nature et dans l'homme, de toute la volonté divine, par un miraculeux coup d'autorité du Messie.

Et lorsque le Fils de l'homme, au lieu du trône d'or d'où ils comptaient le voir régner sur le monde, fut cloué sur l'arbre sanglant d'où s'exhala le murmure résigné : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains* », leur confiance, après quelques jours d'abattement désespéré, se releva plus vive et plus indomptable. Contemplant vainqueur du sépulcre, assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très-hauts, Celui qui avait « mis en évidence la vie et l'immortalité dans la Bonne Nouvelle », ils eurent le sentiment invincible que son absence ne pouvait être que momentanée.

Si, pour obéir à quelque loi mystérieuse, pour expier les péchés du monde et accomplir la justification des fidèles, il était mort sur la croix et avait quitté la terre des hommes, il ne laisserait pas son œuvre inachevée. Il reviendrait bientôt sur les nuées du ciel, « avec une grande puissance et une grande gloire », accompagné d'une armée irrésistible d'êtres surnaturels comme lui, pour renverser toute domination injuste, et accomplir dans le monde toutes les transformations et toutes les réparations indispensables à la réalité du règne du Dieu.

Cette attente universelle du retour prochain du Fils de l'homme pour fonder le royaume divin est le trait le plus frappant dans la physionomie de l'Eglise primitive. C'est cette attente qui soutenait les premiers chrétiens. C'est sur elle qu'ils s'appuyaient pour s'exhorter mutuellement à la patience et au courage. « Le Seigneur est proche, disaient-

ils, et il ne tardera point, quoique quelques-uns estiment qu'il y ait du retardement. — Nous mêmes qui vivrons encore à sa venue, dit quelque part Saint Paul, nous n'aurons point d'avantage sur ceux qui dorment. Mais les morts en Christ ressusciteront d'abord et se joindront à nous, et tous ensemble nous irons à la rencontre du Seigneur, revenant sur les nues pour établir définitivement le royaume des cieux ».

On sait comment, au moins pour ce qui concerne la terre et les choses visibles, cette attente fut déçue. Le *retardement* dont parlaient déjà quelques-uns au temps de Saint-Paul, se prolongea sans mesure et sans fin. Les années s'écoulèrent. Tous ceux qui avaient connu Jean-Baptiste, et Jésus, et les douze, et Saint-Paul, fermèrent successivement les yeux à la lumière d'ici-bas, sans avoir contemplé les grandes choses qu'ils avaient attendues. Les générations suivantes se couchèrent l'une après l'autre daus le sépulcre. Les siècles s'ajoutèrent aux siècles, et le triomphant avènement attendu d'abord avec tant de certitude parut de plus en plus éloigné, de plus en plus incertain.

A la longue, l'Eglise le relégua à la fin des siècles et en changea le caractère. Il fut encore question d'*un retour du Fils de l'homme* dans les enseignements de l'Eglise chrétienne. Mais ce retour fut envisagé dans une *perspective* différente, pour ainsi dire. Il dut avoir lieu à la consommation des temps, à la veille de la destruction de toutes les choses visibles; il dut avoir lieu pour juger toute vie passée, et non pour modifier au profit d'un avenir terrestre les conditions de la vie universelle. La notion d'un règne de Dieu établi sur la terre se transforma, s'affaiblit, recula, disparut. Excepté à ces moments où l'âme humaine, serrée par l'étau de fer de l'angoisse, donne ce qu'il y a de plus profond en elle, et prophétise au nom de son *idéal* divin dans sa révolte éperdue contre le *fait* épouvantable; — excepté aux époques d'intolérables calamités où la contradiction entre *le gouvernement d'une puissance souverainement juste et bonne*, et le *sort misérable fait aux hommes ses enfants*, paraît trop affreuse et trop absolue pour

pouvoir durer; où le même sentiment de la justice et de la pitié divines qui faisait dire aux voyants Juifs : « il viendra lui-même et vous délivrera », prend corps dans les belles visions millénaires du Moyen-âge, — à part ces exceptions, l'idée s'établit dans la chrétienté entière que les promesses des prophètes, de Jésus et des apôtres, ne s'appliquaient qu'au salut individuel des hommes, au monde invisible et à la vie à venir.

On vit bien une série de tentatives de l'évêque de Rome et de la hiérarchie ecclésiastique pour diriger les sociétés humaines ; pour subordonner à la puissance religieuse les pouvoirs civils et politiques ; mais ce fut en vue, sous le prétexte au moins, d'assurer le salut *spirituel*, la vie *éternelle des âmes*, la sécurité de leur avenir dans le *monde invisible*. Quant à *la vie présente*, l'Eglise s'en désintéressa. Elle la considéra comme à jamais maudite, et en prit son parti. Elle vit des éléments inhérents, et à jamais nécessaires, de cette malédiction, dans la souffrance, l'indigence, la misère abjecte et sans remède, les inégalités atroces, le mal social sous toutes ses formes. Elle ignora, ou expliqua dans un sens *mystique*, la mission donnée à ses disciples par celui qui leur avait dit : « Prêchez la vérité qui rend libres, guérissez les malades, nettoyez les lépreux, rendez la vue aux aveugles, chassez les démons, dites que le royaume de Dieu vient dans le monde ». Elle jeta un voile sur la grande espérance qui avait illuminé quelques siècles, de voir transformer la vie présente, et la terre avec ses habitants devenir le royaume de Dieu.

II

Par là, disons-le hautement, l'Eglise fut infidèle à sa mission. Car, si elle travaille pour le monde invisible, si elle répète les paroles, oh ! combien consolantes ! de celui qui, « ayant mis en évidence la vie et l'immortalité », disait à une famille en deuil : « Celle que vous pleurez n'est pas morte, mais elle dort », l'Eglise est la société des dis-

ciples du Sauveur. Elle doit se rappeler que le salut proclamé par son maître vise aussi la *vie présente,* et non seulement la vie à venir. Le salut qu'elle doit annoncer, et auquel elle doit travailler, c'est le salut tout entier; le salut qui vient de la vérité, de toute la vérité que Dieu donne à l'homme; le salut *individuel et social*, *matériel et moral*, *intellectuel et religieux;* le salut auquel travaille, par la découverte et la diffusion de la vérité, sous le regard de Dieu, par un don de Dieu, dans un esprit de dévouement et de sacrifice, tout fils de l'homme, tout digne membre de la race dont Jésus est le représentant. C'est la préparation de la vie à venir par la transformation de la vie présente. C'est l'établissement sur la terre du royaume de Dieu.

L'Eglise doit dire comme son Maître: « Repentez-vous », mais en ajoutant comme lui: « *Car le royaume des cieux est proche* ». Le royaume des cieux s'approche de vous. Le royaume de Dieu vient pour changer ce monde où règnent trop souvent la souffrance, le péché, la dureté du cœur et l'injustice. Tout ce qui, dans les actes, dans les institutions humaines, même dans les faits naturels, est mauvais, cruel, angoissant, impur, entaché d'injustice ou de fausseté, cessera d'être, sera transformé ou détruit. Dieu régnera. Sa volonté sera faite sur la terre comme au ciel. De même que dans l'immensité des cieux les planètes se meuvent avec ordre et selon une règle certaine, les comètes vont et reviennent sur le chemin qui leur fut tracé dans l'espace, les soleils et les étoiles donnent leur clarté et décrivent leurs révolutions suivant les principes d'une géométrie exacte et sublime; de même qu'autour de nous le monde végétal nourrit ses plantes, épanouit ses fleurs, forme et mûrit ses fruits, en précise et infaillible conformité avec les lois qui le dirigent, que la pensée souveraine établit et que la pensée humaine découvre; — de même le temps vient où, sur cette terre que nous appelons l'univers de l'homme, l'ordre aussi régnera, bienfaisant et juste. Tout répondra à sa fin; tout réalisera le plan du Créateur en appelant les hommes et les choses à l'existence; l'humanité

remplira sa vocation; l'homme et les œuvres de l'homme seront soumis à Dieu. Le royaume de Dieu viendra.

Non point subitement, tout-à-coup, avec éclat, de telle manière qu'il frappe les regards.

Tout dans l'univers est soumis aux conditions de la vie organique, à la loi de l'évolution, des transformations lentes et insensibles.

Ainsi, un grain de blé est mis en terre. Heure après heure, jour après jour, sous l'influence de la chaude humidité qui l'environne, il met en fermentation et transforme en un lait sucré dont il nourrit son germe, l'albumen dont il est couvert, la petite masse de farine blanche qui lui sert de manteau. Les organes de la plante minuscule grandissent par degrés infiniment petits, que l'instrument le plus délicat ne peut constater au moment même. Puis, toujours par degrès insensibles, une pointe verte, bien ténue, perce la glèbe, s'allonge en tige, en feuilles que le vent agite; enfin, sans que personne puisse jamais dire: « Je l'ai vu croître », graduellement vient l'épi, et le froment tout formé dans l'épi.

Il en est de même pour la formation d'un caractère humain. C'est graduellement, par suite d'une multitude innombrable de circonstances, d'actes intérieurs et extérieurs, d'influences qui s'exercent sur lui, et dont chacune le modèle d'un mouvement et d'une quantité insensible, que viennent au jour les traits qui, lors de son âge viril, caractériseront la physionomie morale de l'homme.

Il en est de même, encore, dans la production de ces grandioses déformations de la surface primitive de notre globe qui lui ont donné comme sa physionomie spéciale parmi les planètes. Les flots de la mer ont grondé pendant des siècles de siècles aux lieux où s'élève aujourd'hui le massif des Alpes. Puis, une plaine émergée a remplacé ces flots, que, dans l'incessant plissement de l'écorce terrestre, d'autres profondeurs avaient absorbées. Enfin les montagnes sont venues. Mais, bien que la production de la chaîne des grandes Alpes soit, au dire de tous les géologues modernes, postérieure à l'apparition de l'homme sur la terre, nul

œil humain n'a vu ces géants de la création surgir du sol et dresser d'un coup jusque par dessus les nues leur masse de craie et de granit. C'est peu à peu, dans un travail de plissement du manteau rocheux de la terre qui a duré bien des milliers d'années; c'est après des secousses successives et en nombre incroyable de ces tremblements de terre qui sont comme les palpitations de la planète dans son enfantement séculaire des montagnes; c'est peu à peu que les Alpes, perçant d'abord les terrains d'alluvions qui couvraient le sol où elles sont nées, soulevant ces terrains en couches inclinées sur leurs flancs, ont grandi d'une croissance organique, graduelle comme celle d'un corps vivant, et fini par élever leurs têtes plus haut que l'homme ne peut respirer, plus haut que l'oiseau ne peut voler, plus haut que la pluie ne peut tomber.

Il en est du royaume de Dieu comme de la croissance de la tige, de la formation du caractère, de la poussée des Alpes. Il ne vient point avec éclat, ni d'un seul coup. Le royaume de Dieu ne vient point de telle manière qu'il frappe les regards. Mais il vient; il grandit; il envahit et transforme graduellement l'humanité. *Le royaume de Dieu s'est approché de vous.*

III

Que de grandes choses dont nous sommes les témoins indifférents, que de bienfaits dont nous jouissons en ingrats, que de victoires remportées sur le mal et la souffrance, que de purifications accomplies, que de démons chassés, que de conquêtes sur les puissances des ténèbres, dont l'annonce eût émerveillé et réjoui les contemporains des apôtres et des prophètes, comme le signe et la manifestation certaine de la venue du règne de Dieu, non seulement dans le monde invisible, mais sur la terre des vivants!

Supposons qu'à l'époque où les hommes sentaient leur échapper une espérance trop longtemps et trop souvent déçue, et ne pouvaient plus entendre qu'avec un sentiment

mêlé de doute et d'impatience la grande promesse qui avait fait battre de joie le cœur de leurs pères — supposons que quelqu'un d'eux, semblable à cet Agabus qui annonça à Saint-Paul que des liens et la prison l'attendaient à Jérusalem, mais à un Agabus capable de promener un regard prophétique sur un avenir bien lointain, se fût levé au milieu de ces hésitants et de ces railleurs et leur eût tenu ce langage : « Vous demandez ce qu'est, enfin, ce royaume de Dieu, et « ce que devient la promesse de son avènement » ? Je veux essayer de vous en dire quelque chose. Le royaume de Dieu, c'est la lutte victorieuse contre le mal et la souffrance dans la justice, la charité et la lumière, et je vous dis que cet avènement s'accomplira. Je vous dis que l'avenir, par la puissance de la pensée que Dieu communique aux fils des hommes et de la vérité que la pensée découvre, domptera les maladies dont vous souffrez et mourez, vous et vos enfants. Je vous dis qu'il foulera aux pieds ces maladies. Je vous dis que cette lèpre, dont vous voyez parmi nous les hideux ravages, et dont Jésus commandait de nettoyer les hommes, sera inconnue dans quelques siècles aux peuples chrétiens ; sera comme un de ces mystères du passé dont il ne reste plus qu'un souvenir incompris. Je vous dis que la peste, qui fauche parmi les humains comme un moissonneur dans un champ d'épis, disparaîtra ; et que les hommes que l'Eternel aura doués de savoir s'en entretiendront un jour comme de l'une des choses les plus douteuses des siècles obscurs. Je vous dis qu'un temps vient où, par le fait de l'esprit dominant par le savoir, d'innombrables germes de souffrance et de mort deviendront stériles ; où l'homme jouera avec eux et les dépouillera de leur venin, au point de se rire de la maladie noire qui aujourd'hui défigure et aveugle ; au point de n'avoir plus rien à craindre des morsures d'une bête enragée ; où l'on apprendra à supprimer la douleur des opérations chirurgicales et à goûter un sommeil doux et profond sous le couteau du chirurgien ; où la malédiction prononcée sur Eve sera révoquée, et la femme mettra au monde ses enfants sans une agonie de souffran-

ces; où les yeux des aveugles seront ouverts; où on enseignera au muet à parler; où tous les poisons seront devenus des remèdes, et où la durée moyenne de la vie humaine sera, chez les peuples chrétiens, plus de trois fois ce qu'elle est aujourd'hui.

Je vous dis qu'un temps vient où les nations chrétiennes ne connaîtront plus la famine que par ouï-dire; où les hommes mettront en commun, avec un succès merveilleux, leurs pensées et leurs lumières pour étudier, utiliser et multiplier les ressources de la terre qui leur a été donnée pour habitation. Ils apprendront à imiter les œuvres de celui qui *peut* parce qu'il *sait*, qui est le *Maître souverain* parce qu'il *connaît toutes choses.* Comme Lui, ils feront des vents leurs messagers, des flammes de feu leurs serviteurs. Ils éclaireront leurs cités avec la foudre; ils lui feront traîner leurs charriots, tisser leurs habits, ouvrir leurs sillons, explorer le haut des airs et le fond des abîmes, porter en tous lieux leurs voix, leurs volontés, la force du feu et du torrent. Ils briseront et décomposeront le rocher de la montagne pour en engraisser leurs champs. Ils diront aux pierres qu'elles deviennent du pain, et cela se fera. Ils frapperont le sol d'une verge plus puissante que celle de Moïse, et les sources jailliront au désert et les torrents au lieu solitaire, et le désert sera fécondé et embelli, et la solitude s'égaiera et fleurira comme la rose. Et ainsi, les biens croîtront, et le travail de l'esprit et des mains sera béni, et un nombre toujours croissant de ceux que foulent aujourd'hui tous les jougs, pauvres, ouvriers, laboureurs, auront de meilleur pain, de meilleurs vêtements, des maisons plus saines et plus commodes, une sécurité plus grande, que n'en ont aujourd'hui les grands, les rois et les empereurs.

Et ce n'est pas tout : où est le règne de Dieu est l'esprit du Seigneur, et où est l'esprit du Seigneur là est la liberté. Je vous dis encore que le démon de l'esclavage sera chassé du monde; qu'un temps viendra où, dans toute l'étendue des nations chrétiennes, il n'y aura plus de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants qu'on vend et qu'on achète;

où les hommes apprendront du Christ à n'appeler personne sur la terre « maître et seigneur »; où l'homme du commun sera plus assuré que les plus grands d'aujourd'hui de conserver, sans que nul puisse le lui ravir, ce qui rend sa vie heureuse et bénie ; où tous détermineront, par eux-mêmes ou par leurs représentants, le montant des tributs que chacun apportera en don au gouvernement qu'eux-mêmes, peuple de souverains, auront institué, et qu'eux-mêmes seront.

Ces biens-là, un avenir certain les tient en réserve, avec beaucoup d'autres encore, pour les enfants des hommes. Car la parole a été faite chair. L'esprit de Dieu est désormais visiblement à l'œuvre dans la nature humaine. Il en pénètre l'essence intime. Il la transforme jusque dans sa chair et dans son sang. Il ne s'arrêtera que lorsqu'il l'aura tout entière dominée, divinisée, établie dans la justice, dans la fraternité, dans la liberté.

Si un prophète, vers la fin du premier siècle de notre ère, à Antioche, à Joppe, à Ephèse, à Philippe, ou à Corinthe, s'était exprimé de la sorte, que fût-il advenu? Nul doute que le plus grand nombre de ses auditeurs ne se fussent écartés avec dédain ou compassion de ce discoureur traité par eux de visionnaire hors de sens. Quelques-uns seulement peut-être, dans un élan de cette foi, qui, avec la charité, « espère tout », se seraient écriés : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ; gloire à Lui dans les plus hauts cieux; bonne volonté envers les hommes ».

Mais nous, qui savons que tout cela est vrai, historiquement vrai, et non les images sans substance d'un cerveau visionnaire, ne dirons-nous pas: Véritablement le royaume des cieux s'est *approché* de nous ?

Oui, il s'est approché de nous, et il viendra sûrement avec tout ce qu'il implique. Les grandes causes justes pour lesquelles les hommes travaillent et luttent ont pour elles la puissance mystérieuse et irrésistible que tous reconnaissent sous des noms différents : l'Eternel, le Dieu vivant, la force des choses. Confiant dans cette force des choses,

la puissance du Dieu vivant, de l'Eternel, nous pouvons ajouter quelques traits au tableau et donner une suite à la prophétie.

Nous voyons nous-mêmes que la guerre, qui était autrefois la grande source de la puissance et de la gloire, et dont la pratique était comme l'état normal des hommes parmi les anciens, est déjà aujourd'hui universellement condamnée et dénoncée comme un attentat. Ce qui est dans les esprits et dans les cœurs passera dans la vie et dans les faits. Le démon de la guerre sera exorcisé. La conscience révoltée imposera l'arbitrage entre les nations. L'avenir verra fonctionner un tribunal international pour mettre fin aux querelles des peuples. Plus de justice s'établira dans les rapports sociaux, dans la distribution à tous des fruits du labeur de tous.

Surtout, ce sera bientôt dans des conditions de succès jusqu'ici inconnues que se poursuivra la grande lutte pour purifier la nature humaine, pour en chasser les démons de la paresse, de la violence, de la convoitise, de la luxure et du mensonge. Déjà le nouveau champ de bataille se découvre. Déjà les armes nouvelles se forgent pour cette guerre dans le grand atelier du progrès universel, où opèrent, sous la bénédiction et avec une efficace divines, de nobles énergies venues de Dieu.

Tandis que l'étude du monde matériel et de ses lois est poursuivie par d'innombrables savants, dont chaque aperçu nouveau crée une ressource, une force, un élément de prospérité, d'abondance, de santé pour le genre humain, — d'autres penseurs, les mêmes parfois, portent leurs investigations sur le monde moral et sur ses lois. Ils percent d'un regard clairvoyant le mystère des lois de l'éducation, de la formation des âmes, de leur croissance, de leur guérison, de leur redressement. — Et leur œuvre sera entre toutes féconde et bénie. La connaissance des lois de l'éducation, la soumission à ses lois, brisera les fatalités originelles qui pèsent sur les âmes, comme l'observation des lois de la matière annule les fatalités de la distance et de la pesanteur ; assurera la santé des caractères, comme

la pratique des lois de l'hygiène assure la santé des corps. Un temps vient où l'ensemble des pères et des mères sauront procurer à leurs enfants les aliments propres à développer dans les jeunes âmes le courage, la droiture, la pureté et la douceur, comme ils savent aujourd'hui leur donner le pain qui fortifie et fait croître leurs organes physiques. Un temps vient où l'immoralité du moment présent apparaîtra à tous ce qu'elle est vraiment : félonie envers l'avenir ; où le jeune homme et la jeune fille auront pour règle consciente de se maintenir élevés, délicats et purs, non seulement par piété et dignité personnelles, mais aussi pour transmettre une nature plus intègre et plus rachetée du mal à ceux qui devront naître d'eux. Et alors, cet éloge, que l'Ecriture applique à certain enfant né d'une famille d'élite : « Or, il était rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère », s'appliquera à un grand nombre, toujours croissant.

Oui, tout cela viendra. A son heure. Pas sans travaux, assurément, ni sans luttes, sans bouleversements peut-être. Il se peut que la paix définitive n'arrive que lorsque les égorgements d'une mêlée effroyable et sans exemple auront détruit par l'épée quelque peuple désespérément enclin à tirer l'épée, et fait jaillir des profondeurs du cœur humain, bouleversé par le spectacle de tant de douleurs et de tant de sang, des cris immortels de pitié, d'angoisse et de réprobation. Il se peut que les liens d'une solidarité fraternelle ne s'établissent chez certains peuples que lorsque les destructions de quelque terrible guerre de classes auront montré avec une irréfutable évidence que la prospérité de chacun est indissolublement liée à la pratique de la justice et de l'humanité de tous envers tous. — Enfin l'éducation, peut-être, ne sera reconnue dans son importance et pratiquée avec une universelle ardeur, que lorsque quelque sombre décadence morale, aux suites aussi douloureuses qu'instructives, aura inscrit en traits de flamme dans l'histoire « que ceux qui sèment pour la chair moissonnent de la chair la corruption ; que la justice seule élève les hommes ; qu'il n'y a de prospérité durable

pour les individus et les sociétés que celle qui est fondée sur la vertu ».

Oui, tout cela est possible ; car c'est sur la terre que doivent se faire les expériences salutaires ; car l'homme ne peut être sauvé que par le fils de l'homme; car il semble bien que nous ne reconnaissions le péché sous son vrai jour et avec son vrai caractère, qu'en le voyant condamné, frappé, et « comme marqué des sillons fumants de la foudre ».

Mais en dépit de ces retards, malgré la nécessité de ces efforts, de ces expiations et de ces douleurs, c'est une pensée morale qui dirige le monde, et un esprit bienveillant qui le conduit à son but. Le royaume des cieux viendra sur la terre. Déjà le royaume des cieux s'est approché de nous. C'est notre conviction. C'est notre vœu et notre prière. « Père céleste, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ».

L. Gilard.

EN HOLLANDE

Rien ne vous rapproche comme un rêve partagé, et je sais bien des écrivains qui font le même rêve. Ils ont encore un point commun, — c'est que, ce rêve, ils ne le réaliseront pas.

Il consisterait à partir, sans malles ni soucis, et à courir le monde, à petites journées, avec un compagnon.

La question du compagnon est importante. Il le faut assez semblable à vous pour goûter les mêmes émotions, et pas assez pour que dispute s'ensuive.

Il faut qu'il sache, devant un vieux pan de mur ou un joli coin de vallée, « perdre son temps » sans le perdre. Il le faut, enfin, museur et gai, et artiste jusqu'au bout des doigts. Un peintre est tout indiqué.

Avec lui, on s'en irait de ville en ville, de bourg en bourg,

mais surtout de hameau en hameau. On ne mépriserait pas le plus petit clocher, ni le paysage le plus banal au premier aspect. Une vaste cathédrale, un château ruiné, c'est fort beau; mais un chemin, longeant des jardinets, avec des vitres claires, des perrons embaumés, la couleur vive des capucines, la teinte délicate des passeroses, cela se trouve partout, — et c'est charmant. Tout est charmant à qui le sait découvrir et bien voir. Mais voilà ! il faudrait partir, et nous ne partons jamais.

MM. A. et G. Heins sont plus heureux que nous.

D'abord, comme ils sont frères, chacun d'eux a trouvé, en l'autre, son compagnon tout indiqué. Ensuite, si l'un écrit, l'autre dessine; il dessine même avec un talent rapide et primesautier, qui est très-agréable. Le moyen, dans ces conditions-là, de ne pas vagabonder, à deux, et publier des livres en collaboration, après les avoir « vécus » sur les grandes routes, dans les auberges villageoises, les chalands des canaux, ou les voitures qui vont au marché !

Vous ai-je dit que nos deux frères sont Belges ? Ils habitent Gand, en pleines Flandres, dans un pays coupé par des eaux innombrables, des chemins plus emmêlés encore, et où se coudoient les petites villes aux grands souvenirs comme aux églises démesurées.

A. et G. Heins n'ont pas eu la prétention de refaire ce beau livre, aux proportions monumentales, au ton lyrique, la *Belgique* de Camille Lemonnier. Ils l'eussent essayé, qu'ils n'y auraient pas réussi. Ils ont eu la sagesse de n'y point penser.

Tout simplement, sans prétention, « à la bonne franquette », ils nous ont fait faire trois excursions, trois flâneries à courtes étapes, l'une dans les Ardennes, où la « forêt de Shakespeare » nous tente encore avec son mystère, — la soconde sur le littoral de la Belgique, — la troisième à Bruges, à Ypres, à Courtrai, à Audenarde, partout où l'histoire flamande mena son épopée.

Ce mot d'« épopée », ils ne l'ont pas prononcé. Rien, dans leur voluminet, qui nous suggère cette idée de l'ancienne grandeur, de l'ancien faste, de tout cet or et de toute

cette pourpre dont Bruges, par exemple, eût pu tapisser ses rues et recouvrir ses toits, avant de devenir un merveilleux tombeau, une ville de silence et d'eaux mortes. Non. Nos deux voyageurs ne font pas de philosophie, et peu de poésie. Ils font de l'art, et gaîment, — brièvement aussi, ce qui est le meilleur moyen de ne pas larmoyer. Camille Lemonnier, devant les mêmes cités déchues, se répandait en larges périodes romantiques : c'était tantôt diffus, tantôt superbe. Les deux Siamois ne mériteront jamais cette indignité ni cet excès d'honneur. Ils se contentent d'avoir vu juste, ingénieusement choisi leurs motifs, et beaucoup ri, j'imagine, des menus incidents du voyage... Cela n'est pas déjà si mal!

L'appétit vient en mangeant. Cinq cents kilomètres de routes dans les jambes, cela vous prépare merveilleusement à en avoir mille. Et nos deux flâneurs ont passé la frontière.

Ils la passeront un jour, j'imagine, de notre côté. Nous aurons plaisir à voir ce qu'ils penseront des villes et des femmes de France. Mais, pour le moment, ils ont pris la direction opposée : c'est en Hollande que nous allons les suivre. Nous le ferons en feuilletant un petit livre à la couverture bleue, tout récemment édité, à Bruxelles, par la librairie Lebesgue. J'ai lieu de croire qu'il n'est guère entré en France. Pour vous comme pour moi, c'est donc une primeur.

Nous y faisons connaissance, — cela va de soi, — avec la Hollande classique, celle qu'on voit au Louvre, dans tous les paysages, et qui n'a pas varié depuis les siècles. Après avoir traversé le pont immense, interminable, au-dessus de ces eaux, jaunes et froides, qui ne sont plus un fleuve et ne sont pas encore la mer, nous voyons se grouper les maisons, la tour célèbre de Dordrecht, dans ce site que, vingt mille fois, les peintres ont reproduit. Ils ne l'ont jamais fait sans bonheur, et, cette année encore, l'un d'eux, Iwill, trouvait dans ces eaux, ce ciel, cette tour, ce port si souvent interprété, prétexte à une grande toile, qui a de

l'ampleur, et à une toile toute petite, qui a mieux encore, — du charme vrai.

Après Dordrecht, c'est Rotterdam, la cité commerçante et remuante, la moins hollandaise de toutes, et qui, pourtant, sent la Hollande. En quel pays autre trouverait-on, sur un quai, entre des maisons régulières et cossues, cet énorme moulin à vent, converti en maison d'habitation? Ce moulin m'a fait pardonner tout le reste.

Où l'on n'a rien à pardonner, c'est à Delft.

Il me faudrait des pages entières pour en parler, de cette petite ville où règna le Taciturne, où fut l'arsenal de la Compagnie des Indes, et qui brusquement, en pleine campagne, au tournant d'un canal, dresse ses clochers aigus avec sa tour penchée. Ici, comme dans toute la Hollande, les maisons, très propres, ont devant elles, pour empêcher notre frôlement, des bornes et des chaînes qui diminuent de moitié le trottoir; comme ailleurs, les vitres, d'une invraisemblable largeur, sont aussi d'une clarté, d'une transparence qui vous égaie; les fleurs abondent, surtout les tulipes aux mille teintes savantes; au milieu de la rue, c'est le canal, traversé par des ponts antiques, — le canal sur lequel, de quart d'heure en quart d'heure, glisse l'onde sonore des carillons. — Mais, nulle part ailleurs qu'à Delft, on ne trouvera, dans la somnolence de la vie étroite, ce je ne sais quoi de grave, de recueilli, qu'imposent de grands souvenirs. C'est tranquille, un peu solennel, et, grâce à toutes ces fleurs, à l'éclat de ces vitres, aux couleurs joyeuses de ces murs, la solennité même cesse d'être triste. Nulle part j'imagine, on ne peut mieux comprendre le sérieux, mais le sérieux avenant de la Hollande.

Vous pensez bien que je ne suivrai pas nos deux excursionnistes partout où leur fantaisie les a menés. Ils ont vu Gouda, où l'on fabrique, ô fumeurs, les pipes dont vous êtes friands! Ils se sont arrêtés à la Haye, qui n'est pas la plus grande, mais qui, par les matins de soleil, est bien la plus riante des capitales. La triple route, aux huit ou dix rangées d'arbres merveilleux, les a menés jusqu'à Schèveningue, y voir ces barques énormes, que des chevaux tirent

sur le sable, et qui ressemblent aux vaisseaux du temps d'Achille. Plus loin, ils ont admiré les vastes maisons, l'air orgueilleux de Leyde, les promenades et le musée de Haarlem, et cette énorme ville d'Amsterdam, qui, seule avec Paris, vous donne l'éblouissement de la richesse largement étalée. Il faut voir la place du *Dam* à l'heure de la Bourse, il faut parcourir ce *Kalverstraat*, contempler ces orfèvreries ou ces étalages de bijoux, pour bien comprendre la Hollande et son faste particulier. Il est lourd, mais d'un poids juste, et ne paraît pas connaître le simili-or. C'est du faste de vieux noble, et non de parvenu.

Que de choses à dire sur Amsterdam ! MM. A. et G. Heins les ont dites, avec quelque désordre, mais de façon intéressante. Nous autres, gens de lettres, nous nous attarderons surtout aux renseignements qu'ils nous donnent sur la littérature et la presse en Hollande... Et puis nous les suivrons encore à Groningue, à Leeuwarden, à Utrecht, à Arnhem, à Nimègue, dans les îles du Zuyderzée, mais surtout dans cette Zélande, moins connue, où l'on trouve, derrière les digues, dans la désolation d'un climat humide et d'une bourrasque perpétuelle, des villes comme Veere, faites pour inspirer les artistes, et les inspirant. J'en sais un entr'autres, M. Storm de Gravesande, qui a trouvé, à Veere, le sujet d'eaux-fortes bien simples, bien mélancoliques, mais inoubliables.

Inoubliable, – toute cette Hollande l'est. Je vivrais cent ans, que je me rappellerais les quais, les canaux d'Amsterdam au clair de lune ; j'en vivrais deux cents, que je me rappellerais Delft, et sa tristesse qui n'est pourtant pas sombre. Le livre de nos deux frères ne m'en a pas parlé ; mais il a mis mon imagination en branle, — et, depuis, elle va, elle va !

Au point que, tout à l'heure, dans ce cabinet de travail parisien, je cherchais le grand poêle en faïence, les immenses vitres sans tain, et vingt espèces diverses de ces tulipes qui égayèrent, jadis, la rêverie de Descartes.

Charles FUSTER.

LE SENTIMENT RELIGIEUX

D'APRÈS

LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Il n'y a pas longtemps encore, le matérialisme semblait la conclusion inévitable du prodigieux mouvement scientifique de notre siècle. Je me suis même laissé dire qu'il existe encore des esprits attardés qui en sont restés à ce point de vue, et que maint médecin continue à affirmer rageusement ou doctoralement, suivant son tempérament, qu'il n'a jamais trouvé d'âme sous son scalpel, ce que personne ne conteste d'ailleurs. Sans doute, le matérialisme peut continuer à faire valoir ses arguments et ses objections comme toute autre école, comme il l'a fait du reste depuis que la réflexion philosophique a pris naissance. Mais les beaux temps où il se proclamait le seul système conciliable avec les résultats de la science expérimentale sont déjà passés. Ceux-là seuls qui se sont posés en organes infaillibles de la science, sans autre titre que leur bonne volonté ou leur fanatisme, peuvent continuer à prêcher cette prétention franchement abandonnée par les savants. Depuis le temps où les affirmations qu'ils s'obstinent à nous servir étaient monnaie courante, il s'est produit une grande transformation dans la pensée contemporaine. La science positive, en effet, dans l'ardeur quelque peu aveugle de sa lutte contre le spiritualisme, avait inconsciemment dépassé les faits et affirmé plus qu'ils ne permettaient en donnant au système matérialiste la consécration de la science. On ne tarda pas à s'apercevoir que, sous prétexte de démolir un système métaphysique, on en avait construit un autre. Il fallut bien reconnaître que, métaphysique pour métaphysique, celle du matérialisme est aussi suspecte que toute autre, à en rester au point de vue des faits. Bref, les positivistes contemporains reconnurent que leurs prédécesseurs avaient dépassé le domaine des

faits dans lequel ils prétendaient rester. Tout en restant matérialistes de tendance pour la plupart, ils retournèrent sur leurs pas, affirmant à nouveau leur ferme intention de s'en tenir aux faits et de ne pas s'en laisser imposer par la métaphysique matérialiste, pas plus que par toute autre explication à priori.

De cette réaction, qui a eu lieu dans le sein même de l'école positiviste, est née la psychologie expérimentale. Le positivisme de la première manière, celui d'Aug. Comte et de Littré, avait délibérément supprimé la psychologie. Plus d'âme, plus de science de l'âme, c'était logique. Le positivisme actuel, un peu revenu de cette première assurance, admet en tout cas des faits spirituels, c'est-à-dire accompagnés de conscience, et il s'est mis à les étudier. La nouvelle science ainsi fondée se distingue de l'ancienne psychologie spiritualiste en ce qu'elle étudie les faits psychiques et non pas l'âme qui ne lui paraît pas objet de science. De plus elle réclame le droit d'employer en psychologie la méthode appliquée par notre siècle à toutes les autres sciences: la méthode expérimentale.

Il m'a paru intéressant de rechercher ce que cette psychologie expérimentale peut nous apprendre sur le sentiment religieux. Il va de soi que, par son principe même qui est de commencer par l'étude minutieuse des faits élémentaires, elle ne s'est encore occupée que d'une manière accidentelle, d'un sentiment aussi complexe [1]. Nous pourrons cependant peut-être saisir quelques signes de la direction qu'elle suivra quand elle se trouvera décidément en face du problème, et, en tout cas, constater qu'elle le prend très au sérieux. Il est piquant, à une époque où tant de demi-savants s'efforcent de nous montrer dans le sentiment religieux une faiblesse d'esprit qui tend à dispa-

1. Darwin: *La descendance de l'homme*, I, p. 72 : « Le sentiment religieux est très complexe ; il se compose d'amour, d'une soumission complète à un être mystérieux et supérieur, d'un vif sentiment de dépendance, de crainte, de respect, de reconnaissance, d'espoir pour l'avenir et peut-être encore d'autres éléments. Aucun être ne saurait éprouver une émotion aussi complexe, à moins que ses facultés morales et intellectuelles n'aient acquis un développement considérable ».

raître, de voir les vrais savants l'étudier comme une des parties les plus importantes de l'âme humaine. Contraste auquel donne une nouvelle valeur le fait que les savants dont nous allons parler, s'ils sont trop indépendants pour se laisser enrôler par le matérialisme qui prend de plus en plus les allures d'une orthodoxie, sont restés également en dehors du point de vue religieux. C'est donc la science impartiale que nous allons entendre, devant laquelle tous doivent s'incliner, même ceux qui trouvent plus commode de la faire parler que de l'écouter.

*
* *

M. A. Bain, professeur à l'Université d'Aberdeen (Ecosse), est le digne successeur des Th. Reid et des D. Stewart. Avec la même conscience que ses prédécesseurs, il continue leur étude patiente et minutieuse des faits spirituels, en dehors de tout à priori métaphysique.

Il range le sentiment religieux parmi les sentiments « tendres », combinés avec la vénération. Il le décompose en trois éléments : 1° l'étonnement ou l'admiration produite par la force puissante qui dirige le monde (*wonder*) ; — 2° un sentiment de l'ordre affectueux, né sous l'influence du côté paternel et bienveillant de l'humanité (*love*) ; — 3° enfin un sentiment de dépendance et de soumission, impression naturelle que produit sur nous la force irrésistible qui agit mystérieusement dans le monde (*awe*). Ce dernier élément est le plus grossier. Exagéré, il devient la terreur qui a marqué de son sceau les plus honteuses superstitions. Au contraire le sentiment religieux sera d'autant plus élevé et plus pur que l'élément de vénération et d'affection y prédominera [1].

L'auteur fait remarquer que le développement du sentiment religieux dépend de l'harmonie plus ou moins parfaite entre l'âme et le monde de la réalité. L'âme qui trouve sa satisfaction complète dans les personnes et les intérêts de ce monde offre peu de prise à la religion. Chez les autres,

1. A. Bain : *Emotions and Will* (1e éd.), ch. VI. Je ne retrouve plus cette étude dans la troisième édition.

au contraire, une partie de l'émotion non satisfaite prend instinctivement la direction du monde idéal [1].

Je cueille avec plaisir chez ce psychologue une réflexion digne d'être méditée par les prédicateurs :

« La vérité religieuse ne peut donc être communiquée comme on l'a quelquefois supposé, par le moyen intellectuel d'une exposition didactique ou d'une démonstration théologique. C'est une affaire de sentiment, et la seule méthode possible est celle qui consiste à augmenter l'intensité de ce sentiment [2] ».

*
* *

M. Wundt, professeur à l'Université de Leipzig, où il a institué de véritables expériences de psychologie, est un des plus illustres représentants et des adeptes les plus décidés de la nouvelle école. Il a aussi consacré quelques pages au sentiment religieux [3].

Le sentiment religieux découle, suivant lui, d'une double source : l'intuition de la nature et la considération de notre propre destinée. A l'origine, toute religion est une adoration des forces de la nature. Dans ses phénomènes calmes ou violents, l'homme voit partout des volontés semblables à la sienne. Ainsi, l'imagination peuple le monde de dieux semblables à l'homme, par un raisonnement par analogie, le seul possible en face de cet inconnu. Par contre, la réflexion se livre à un travail contraire : elle simplifie, elle unifie. Des nombreux dieux de la nature, elle en fait un seul ; elle réduit tous les dieux de la destinée à une seule divinité. Ce sentiment, à condition qu'il s'appuie sur la science, fraye la route à la plus haute connaissance

1. A. Bain : *Emotions and Will* (1re éd.), ch. XIII. — Comp. J. St-Mill : *Three Essays on Religion*, p. 104. « Tant que la vie demeurera si en arrière des aspirations de l'homme, il conservera dans son âme un désir ardent pour les choses supérieures, qui trouve sa satisfaction la plus évidente dans la religion. Tant que la vie terrestre sera remplie de souffrances, on aura besoin des consolations que l'espérance du ciel apporte à l'âme égoïste et l'amour de Dieu à l'âme tendre et reconnaissante ».

2. A. Bain : *Emotions and Will* (3e édition), p. 332.

3. Wundt : *Menschen und Thierseele*, II, 46e leçon.



que l'homme puisse se proposer : la cause et la fin de l'univers et de l'individu [1].

*
* *

Le véritable chef de l'école positiviste de notre siècle est l'éminent penseur anglais H. Spencer dont le génie philosophique a tenté une systématisation des résultats généraux de la science, discutable sans doute, mais en tout cas remarquable de tous points. Il n'a pas essayé, comme les précédents, d'analyser le sentiment religieux, la conception générale de ses *Principes de psychologie* ne l'ayant pas amené à l'étude des sentiments particuliers. Dans ses *Principes de sociologie,* il a donné une explication de l'origine de la religion, trop longue, trop compliquée et aussi trop contestée pour qu'il soit possible d'en parler ici [2]. Mieux vaut donner un court extrait de l'analyse très fine qu'il fait de ce qu'il appelle le préjugé antithéologique. Il n'est pas sans intérêt de connaître l'avis de la pensée libre sur les systèmes plus ou moins infaillibles que nous proposent les grands pourfendeurs de préjugés théologiques :

« Il est admis, d'abord, qu'on pourrait se procurer une direction de conduite suffisante pour la vie publique et privée, en second lieu, qu'un code de morale rationnellement élaboré par les hommes tels qu'ils sont de nos jours, produirait l'effet voulu. Aucune de ces deux propositions ne résiste à l'examen des faits. Nous n'avons qu'à observer la manière d'agir des hommes, telle qu'elle se présente à tout instant à nos regards ; nous voyons que l'intelligence moyenne, incapable de guider la conduite, même dans les choses simples où il suffirait d'une dose

2. Nous nous contentons d'analyser, car toute cette théorie soulève de nombreuses objections au point de vue de l'histoire des religions que les psychologues ont le droit d'ignorer, et ils profitent de la permission. La classification en adoration des phénomènes calmes (Chaldéens, Egyptiens) et adoration des phénomènes violents (Juifs, Aryas) est plus que contestable historiquement. La *religion des steppes,* produite par les hallucinations dans les plaines arides de la haute Asie, rappelle le trop fameux *monothéisme du désert* de M. Renan.

2. On en trouvera une analyse et une réfutation dans *Les Origines* de M. de Pressensé, p. 472-474.



de raison très modérée, est forcément incapable de comprendre avec la clarté requise les sanctions naturelles des principes de la morale. L'incapacité et l'étourderie de la masse des hommes jusque dans la routine de la vie, montrent l'absence complète chez eux de la clairvoyance qui, en l'absence d'un code de conduite, serait nécessaire pour se conduire.... Ils se laissent donc évidemment égarer par un espoir chimérique ceux qui croient que dans un âge de raison imaginaire remplaçant tout à coup notre âge de foi semi-rationnel, un code basé sur des considérations d'utilité pourrait guider sainement la conduite. Un bon système de morale utilitaire ne peut pas encore être imaginé même par l'élite, et il est tout-à-fait au dessus de l'intelligence des masses. Le code reçu et imposé par la théologie a cela de bon qu'il formule avec une vérité approximative les résultats accumulés de l'expérience humaine.... Ce code de conduite, incarnation des découvertes faites lentement et presque inconsciemment par une longue série de générations, a pour lui l'autorité [1]. »

Voilà un langage fait pour étonner nos oreilles où résonnent encore les échos déjà bien affaiblis des prétentions de la morale indépendante, et qui sont encore rebattues des déclamations plus actuelles où l'on supprime la religion au nom de la science. Qu'on remarque que celui qui a écrit les lignes que je viens de transcrire se distingue des libres-penseurs que nous entendons tous les jours, non par des convictions religieuses, mais par sa science impartiale et son culte désintéressé de la vérité. Il faut en finir avec cette incompatibilité entre la science et la religion, lieu commun trop facile pour les esprits aussi peu au courant des résultats de la science que du véritable rôle de la religion. On a souvent montré dans cette Revue, et en excellents termes, que la religion libre et spirituelle, telle que nous la comprenons, n'a rien à craindre de la science impartiale. La vérité n'a pas peur de la

1. H. Spencer : *Introd. à la science sociale.*

vérité. Il n'était pas inutile de faire voir aussi que la science désintéressée, celle qui ne se met à la remorque d'aucun parti, ne bat nullement en brèche la religion. A cette heure où des voix plus enthousiastes que compétentes, adeptes attardés d'un système qui, s'il règne encore dans la foule, a déjà disparu du monde savant, prêchent la fin de la religion avec tant d'assurance qu'elles finissent par convaincre les âmes simples, à cette heure dangereuse où l'audace semble triompher de la vérité, qu'on me permette de citer encore ces paroles où l'illustre penseur affirme l'éternité de ce sentiment religieux qu'on prétend mort [1].

« Les dogmes ne sont que les formes temporaires de ce qui est permanent.... En dépit des apparences, l'évolution du sentiment religieux a été continue dès le commencement.... A partir du moment où le sauvage reçoit comme le germe d'une idée de mystère en reconnaissant chez un autre une puissance qui dépasse la sienne, et reçoit en même temps le germe d'un sentiment de respect, le progrès a lieu ; il se fait dans le sens d'une reconnaissance finale d'un mystère placé au-delà de tout acte et de toute apparence, et le respect se transporte de quelque chose de spécial et d'occasionnel à quelque chose d'universel et de continu.

« Personne ne doit s'attendre à voir le sentiment religieux disparaître ou changer la direction de son évolution. Les particularités des formes qu'il a revêtues, autrefois fortement accusées, sont devenues moins distinctes par suite des progrès intellectuels accomplis ; elles continueront à s'effacer, mais la substance du sentiment persistera. L'objet de ce sentiment ne peut être remplacé par un autre, comme le croient ceux qui voient dans « la religion de l'humanité » la religion de l'avenir. C'est là une opinion qui ne repose ni sur l'induction ni sur la déduction. Quelque dominant que puisse devenir le sentiment moral voué à l'humanité, il ne pourra jamais

1. H. Spencer : *Introd. à la science sociale.*

se substituer au sentiment appelé proprement religieux, éveillé par ce qui existe au-dessus de l'humanité et au-delà de toutes choses. L'enfant peut un instant, en se cachant sous ses couvertures, échapper à la conscience des ténèbres qui l'environnent; mais cette conscience, bien que rendue moins vive, subsiste, et l'imagination continue à s'occuper de ce qui est placé au-delà des limites de la perception. »

Georges Dupont.

LES RÉUNIONS DE NIMES

(24 janvier 1893)

Dans notre numéro de février, nous avons rendu compte des réunions tenues à Nimes le 24 janvier 1893, et nous avions promis de faire passer sous les yeux de nos abonnés les appréciations de la presse religieuse : nous tenons aujourd'hui cette promesse, et cela d'autant plus volontiers que le rapport lu et les allocutions prononcées à cette occasion viennent de paraître [1]. En rapprochant le contenu de cette brochure de celui des pages qui suivent, nos lecteurs, aujourd'hui que l'émotion des premiers jours est calmée, pourront remettre les choses au point, et porter, en connaissance de cause, sur les réunions de Nimes, un jugement impartial. Ils connaissent déjà l'opinion de l'*Evangéliste* [2]. Cette feuille a reçu et inséré la lettre suivante :

« Monsieur et honoré Frère,

» Votre article sur la réunion d'évangélisation du 24 janvier
» m'a causé de la surprise et de la peine. J'ai hésité et, partant,
» tardé à vous en écrire, n'ayant aucun goût à occuper le public

1. *Réunions de Nimes du 24 janvier 1893.* Rapport de M. le pasteur *Schulz* et allocutions de MM. les pasteurs *Chabas, Minault, Trial* et *Babut.* Nimes, imprimerie Chastanier, 1893.

2. *Evangéliste,* 41e année, n° 6. Vendredi 10 février 1893. *Encore les réunions de Nimes.*

» de ma personne. Mais un autre journal s'étant approprié votre » appréciation pour l'aggraver, quelques mots de rectification » me paraissent, à mon regret, indispensables.

» Vous pensez que, dans la réunion dont il s'agit, la doctrine » de la rédemption ou de l'expiation a été passée sous silence; » et vous vous expliquez ce silence, de la part des orateurs » appartenant au parti évangélique, en ajoutant que, du moment » où ils évangélisaient de concert avec des libéraux, ils se con- » damnaient à laisser dans l'ombre les points contestés par » ceux-ci.

» Je ne crois pas que votre impression ait été partagée par » aucune des personnes qui étaient venues le 24 janvier à l'Ora- » toire *pour s'édifier et non pour critiquer!* [1]

» Sur ce qui me concerne personnellement, je dois être plus » explicite. J'avais à parler des *effets de la conversion*. Ce sujet » ne m'amenait pas directement à mentionner la rédemption. Je » n'en ai pas moins terminé mon allocution — assez courte — en » citant Matth. XXVI, 28, et en récitant les trois premières stro- » phes du cantique: *Tel que je suis*. Ceux qui en auraient conclu » qu'en raison même du caractère particulier de l'assemblée du » 24 janvier, j'avais tenu à accentuer énergiquement mes con- » victions, justement sur le point que vous signalez, auraient » énoncé une opinion mieux justifiée que la vôtre. Et pourtant, » ils se tromperaient presque autant que vous. La vérité est que » je ne me suis pas préoccupé de *manifester*, ni dans un sens » ni dans un autre, et que j'ai parlé précisément comme je l'a- » vais fait à Montmeyran, par exemple, où j'ai eu le privilège » d'assister avec vous, il y a quelques semaines, à des réunions » de réveil.

» Recevez, Monsieur et honoré frère, l'assurance de mes sen- » timents dévoués ».

C. Babut.

Après avoir inséré cette lettre, la rédaction de l'*Evangéliste* proteste de son respect et de son affection pour M. *Babut*. Elle est désolée de lui avoir fait de la peine. Elle a dit son opinion avec toute la modération possible, même, paraît-il, avec toute la réserve que lui impose sa situation ecclésiastique. Qu'aurait-elle dit, si elle n'avait

1. C'est nous qui soulignons.

pas été moderée et si on n'avait pas pu la taxer de faiblesse, — car il parait qu'on l'a taxée de faiblesse. Puis M. *M. Lelièvre* revient à ses moutons :

« Ce que nous avons cru devoir constater, c'est que, par la » force des choses, une réunion d'évangélisation comme celle » du 24 janvier, ne comportait pas des affirmations nettes sur » les doctrines qui séparent le libéralisme de l'orthodoxie. On » ne se rapproche en vue d'une œuvre commune qu'en se fai- » sant des concessions réciproques. Or, et quoiqu'on en dise, » ce n'est pas sur des points secondaires que porte le désaccord, » mais sur les bases mêmes de la foi. Il faudra donc ou avoir » recours à la méthode des « angéliques silences » vantée par » Renan, ou avoir recours à la méthode de l'équivoque, en em- » ployant les mots rédemption, salut, divinité du Christ, régé- » nération, surnaturel, dans un sens que chacun fixera à son » gré. Au fond, le désaccord est complet entre les deux partis. » Le libéralisme n'entend pas la conversion au sens de Saint- » Paul ou de Luther ».

Après l'*Evangeliste*, l'*Eglise libre* [1] fait entendre une note semblable par la plume de M. *H. Draussin* :

« Quelle importance faut-il attacher aux réunions de Nimes et quel résultat peut-on en attendre ? Un certain nombre de partisans se rattachant, les uns à l'orthodoxie, les autres au libéralisme, ont voulu démontrer à eux-mêmes et à l'Eglise, la possibilité d'une action commune en vue du réveil de l'esprit religieux au sein de nos populations protestantes, et leur première expérience a eu lieu au sein d'une des plus grandes paroisses de France. Une cinquantaine de collègues se trouvaient auprès d'eux, les uns à titre de coopérateurs, les autres en simples curieux, et nous ne savons pas encore si les bases d'une association quelconque ont été jetées au cours des réunions privées ou bien si l'on s'est borné à une simple manifestation. Cette seconde hypothèse nous paraît la plus probable.

» Certains, peut-être beaucoup de membres évangéliques des

1. L'*Eglise libre*, 25e année. 3 février 1893, p. 33, n° 5. — Ce même journal, dans son n° 6 du 10 février 1893, p. 41, contient la lettre de M. *Babut* et une lettre d'explication de M. *D. Lortsch* que nous ne reproduisons pas, vu qu'elle n'apporte aucune lumière nouvelle.

Eglises réformées, s'alarment d'un rapprochement où ils voient de la part des orthodoxes qui l'acceptent, une faiblesse, pour ne pas dire une infidélité ; ils craignent tout à la fois un abandon des doctrines réputées jusqu'ici essentielles à la vie chrétienne, et des principes ecclésiastiques sur lesquels repose l'organisation synodale officieuse. La présence parmi les promoteurs, des réunions de Nimes, d'hommes aussi nettement classés que M. Babut, pour ne citer que le plus honoré, nous semble de de nature à rassurer sur ce point. Cependant, il n'est pas impossible que d'aucuns se soient proposé de travailler, par une sorte de conjonction des centres, à la reconstitution de l'unité ecclésiastique sous un régime synodal officiel. L'idée n'est pas nouvelle : nous ne la trouvons pas plus acceptable aujourd'hui que jadis et nous n'avons pas besoin du don de prophétie, pour en annoncer l'échec à coup sûr.

» Que les réunions de Nimes aient été édifiantes, nous le croyons sans peine : il y a dans le parti libéral des hommes aux convictions évangéliques dont la piété et le zèle peuvent nous être offerts à tous en exemple et en qui nous avons toujours salué des frères en la foi, dont nous déplorions, sans le comprendre, la séparation d'avec nous sur le terrain ecclésiastique. Poruquoi ne saisirait-on pas toutes les occasions qui peuvent se présenter de faire avec eux œuvre commune ? Nous avons donc vu sans le moindre chagrin, même avec une curiosité sympathique, l'essai qu'on faisait à Nimes. Mais après ?

» Eh bien ! la situation demeure exactement la même.

Nous attendons quelques exclamations de surprise et nous percevons de loin la réponse des timorés comme des enthousiastes : On verra ! Quoi ? Un grand mouvement en faveur de la conciliation, si puissant, si irrésistible que les extrêmes de droite renoncent au principe ecclésiastique de l'obligation d'une confession de foi ou que les extrêmes de gauche adhérent à ce qu'ils ont toujours si dédaigneusement appelé la « confession-Bois » ? Dans ce cas, vive la conciliation et vive le synode officiel ! Et si ce n'est pas là le résultat espéré, poursuivi, où croit-on aller ? où veut-on nous conduire ? La question vaut qu'on l'examine et qu'on y fasse réponse.

« De grâce, évitons les malentendus, prenons garde aux équivoques. C'est à nos amis du parti évangélique, comme à ceux du parti libéral, aux libéraux de l'orthodoxie, dont nous avons cru faire partie, comme aux orthodoxes du libéralisme que s'adresse notre pressante exhortation.

« Le Président de la réunion publique de Nimes, qui est en même temps le Président du consistoire, disait que l'on professe dans cette église la légitimité des deux tendances. Il nous souvient cependant de luttes électorales fort vives qui aboutirent à l'exclusion totale des orthodoxes du Conseil presbytéral. Il nous semble aussi que l'unité de l'Eglise de Nimes a quelque chose d'un peu factice et que deux paroisses distinctes s'y sont fait un *modus vivendi* approprié à la nécessité administrative de la cohabitation : chaque paroisse a *ses* pasteurs, sa vie propre. La majorité n'a pas poussé sa victoire plus loin que l'exclusion des anciens de la minorité, parce qu'elle craignait un exode qui lui eût laissé la masse électorale, mais eût à peu près vidé ses temples. Le compromis nimois ne saurait être notre idéal ecclésiastique ; il n'est sans doute pas celui des évangéliques qui l'ont accepté,... ou subi comme une nécessité locale.

Si les réunions qui viennent d'avoir lieu à Nimes ont produit l'illusion d'un accord entre deux fractions jusqu'ici désunies, l'illusion sera de courte durée.

H. DRAUSSIN.

Nos lecteurs ont pu remarquer que jusqu'ici, ce sont les pasteurs dissidents qui ont le plus fait gémir le presse à propos des réunions de Nimes. Et pourtant, ce n'est pas fini. M. *D. Lortsch*, sur les impressions duquel nous nous étions absolument mépris, nous imaginant que « son âme avait, en quelque mesure, vibré à l'unisson des nôtres », n'a trouvé dans nos exhortations et nos prières qu'une occasion d'attaquer les églises nationales en général, et dans ces églises, le parti libéral, en particulier. Qu'on en juge : [1]

Le 24 janvier dernier il s'est passé à Nimes un véritable évènement. Quelques pasteurs avaient convoqué pour ce jour-là dans notre ville une réunion entre pasteurs orthodoxes et pasteurs libéraux, afin de « rapprocher les membres de la grande famille protestante sur le terrain de la prière, de l'étude pratique de l'Ecriture sainte et du travail en commun pour le réveil et la conversion des âmes ». Le matin eut lieu un culte fraternel, chez M. Trial, pasteur libéral ; l'après-

1. *Le Journal religieux de la Suisse romande,* le 29 janvier 1893. — *Le rapprochement des contraires.*

midi, chez M. Trial encore, entretien sur la conversion. Le soir, réunion d'évangélisation au temple de l'Oratoire avec quatre orateurs désignés à l'avance, deux évangéliques et deux libéraux. Les promoteurs de cette rencontre sont, entre autres, MM. Minault, Trial, Schulz. M. Babut, qui est peut-être à l'heure qu'il est le représentant le plus éminent de notre clergé protestant, a donné son adhésion.

» Que les temps sont changés ! On se rappelle ce qu'a été la lutte entre les deux partis. En 1864, aux conférences pastorales de Paris, avaient lieu les débats les plus passionnés. Comme les libéraux reprochaient aux orthodoxes par la voix d'un de leurs orateurs de vouloir les jeter par dessus bord, M. Bersier répondit : « Non point par dessus bord, mais à fond de cale ». Et M. L. Pilatte disait aux libéraux, dans les mêmes conférences : « Ce qu'il y a de commun entre vous et nous, c'est l'humanité » ! En apprenant ce propos, le président actuel du Consistoire de Nimes dit : « S'est-il lavé les mains » ?

» Et aujourd'hui on se réunit pour avoir ensemble des entretiens fraternels et pour évangéliser ! Certes, nous ne sommes pas ennemis de la paix, au contraire. Encore faut-il que cette paix ne soit pas faite aux dépens de la vérité. Nous craignons que ce ne soit ici le cas.

» Qu'est-ce qui explique ce changement de tactique, cette tentative de rapprochement ? D'abord, il y a eu rapprochement dogmatique. Outre cela, les libéraux sont, semble-t-il, fatigués de la lutte : ils voient qu'il faut autre chose pour faire vivre les Eglises. Les plus sérieux d'entre eux sont frappés de l'absence de vie religieuse dans leurs troupeaux. Ils voudraient développer le sentiment religieux. Ils sentent probablement que les évangéliques ont plus qu'eux le secret du réveil, l'art d'attirer les foules, et comme pour eux la question de doctrine est secondaire, le rapprochement leur coûte peu. Ils ont tout à y gagner, ils n'ont rien à y perdre. Et puis, du côté évangélique comme du côté libéral, on doit reconnaître non sans humiliation que l'Eglise réformée, dans les conditions actuelles, ne se gouverne pas elle-même. Son Synode lui manque. C'est le ministre des cultes qui, sous le poids de certaines influences et sous l'inspiration de ses sympathies personnelles, tranche les questions à son gré : à chaque nouvelle intervention du pouvoir, les orthodoxes protestent.... et s'inclinent. Ce n'est pas dans le Synode officieux qu'est le remède. Pour l'Eglise, dans son ensemble, il

est nul et non avenu, et, pour le parti évangélique lui-même dont il est la représentation, son autorité, quand elle déplaît, est assez contestée. On l'a vu plusieurs fois, et spécialement l'année dernière à propos de la nomination des trois professeurs de Montauban et de la campagne passionnée qu'on a menée à ce sujet en sens opposés dans les journaux. L'impression de plusieurs est que le Synode officieux a fait son temps. Etrange et triste situation que celle de la fraction évangélique de l'Eglise réformée !. Avec le Synode officieux elle a la liberté et la vérité, mais sans l'autorité, car les décisions de ce Synode n'ont pas de sanction. Avec le Synode officiel, elle aurait l'autorité, mais sans la liberté — l'approbation du gouvernement étant nécessaire — et sans la vérité — les libéraux s'imposant avec leur « nouvel Evangile ». Quoi qu'il en soit, pour rendre à l'Eglise en quelque mesure le gouvernement d'elle-même, pour que l'Eglise parle tout au moins avant le ministre, il lui faudrait son Synode officiel ; ce serait non un Synode dogmatique (les libéraux n'en veulent pas), mais un Synode d'affaires, le Synode à mandat limité, comme on l'a nommé. Celui-là, les libéraux le veulent bien et plusieurs orthodoxes aussi. Plus d'un Consistoire l'a déjà demandé. Plus d'un pasteur a plaidé sa cause dans les journaux. Qui sait, si consciemment ou inconsciemment, ce n'est pas ce Synode officiel qu'on veut préparer de loin par une tentative de rapprochement entre les deux partis comme celle qui a eu lieu le 24 janvier à Nimes ?

» Ce qui nous ferait supposer que le but prochain ou éloigné des promoteurs de cette rencontre est un but ecclésiastique, c'est que la circulaire d'invitation n'a été envoyée à aucun pasteur indépendant, pas même à un homme comme M. le pasteur Matthieu Lelièvre (actuellement pasteur de l'Eglise méthodiste de Nimes). Et puis, du moment qu'on voulait se rapprocher, il fallait évidemment se faire des concessions mutuelles, et la première concession que les évangéliques devaient faire aux libéraux, c'était évidemment de ne pas se présenter à eux en compagnie des « dissidents », car les libéraux ont l'horreur innée de la « dissidence ». Cela se comprend. Là où manque le christianisme de l'Esprit, les questions de forme, d'unité extérieure prennent une importance exagérée. « Ceux qui se sont faits protestants pour tout nier, a dit Vinet, se font catholiques pour tout lier. »

» Ce petit trait montrerait à lui seul tout ce qu'a de factice

la tentative de rapprochement dont nous parlons. Pour nous, les deux partis représentent deux Evangiles. Le libéralisme, c'est l'Evangile dépouillé de son côté tragique, de son élément divin. L'homme n'est ni vraiment perdu ni vraiment sauvé. L'Evangile devient une bonne morale, avec la terminologie chrétienne en plus. L'homme est toujours laissé en présence de lui-même. Ainsi, le rapport présenté sur la conversion par M. Schulz parlait à peine ou ne parlait pas de la rémission des péchés. Le soir, à la réunion d'évangélisation, le sujet était l'entretien avec Nicodème, la nouvelle naissance. Comment faut-il faire pour se convertir ? M. Trial pose la question et répond : « Il faut commencer par réveiller en soi l'instinct de la perfection », contempler Jésus-Christ ! Cette contemplation nous fait éprouver la poussée vers la perfection et nous donne le sentiment du péché, puis nous allons à Dieu comme l'enfant prodigue, etc. Réveiller en soi l'instinct de la perfection, c'est très bien... quand on le peut. Ce n'est pas ainsi que se sont convertis ni qu'auraient pu se convertir la pécheresse, le brigand sur la croix, l'enfant prodigue, et tous ceux qui sont *morts dans leurs péchés* [1].

....

» Est-ce à dire que nous méconnaissions le sérieux, le zèle, la piété même d'une certaine catégorie de libéraux, dont M. Trial et M. Schulz sont les représentants les plus en vue ? Nullement; nous avons entendu l'autre jour M. Trial parler du péché, et pousser ses auditeurs à la conversion immédiate avec une ardeur, un feu sacré que nous souhaiterions à plus d'un prédicateur orthodoxe. Et pourtant, ce n'est pas là l'Evangile. Il manque la grâce, le sang de Christ, et de plus ce qu'on pourrait appeler *la note spirituelle*. Il y a chez ces hommes quelque chose de Jésus-Christ, mais il n'y a pas chez eux Jésus-Christ tout entier. Ils touchent le bord du vêtement de Jésus-Christ, comme la femme de l'Evangile, ainsi que l'a fait admirablement remarquer M. F. Godet dans sa *Réponse à M. Colani*, mais il nous faut à nous plus que le bord du vêtement du Sauveur !

» Aussi, l'accord que l'on tente d'établir en ce moment ne nous paraît pas conforme à la vérité. Pour qu'il le fût, il faudrait que les libéraux vinssent à leurs frères *comme on vient à l'école* [2],

1. Nous supprimons ici un paragraphe relatif à la vie religieuse des libéraux et à l'église de Nimes auquel nous avons répondu dans l'article intitulé : *Une rectification nécessaire*, contenu dans le numéro de mars de la *Vie Chrétienne*.

2. C'est nous qui soulignons.

afin de recevoir d'eux ce qui leur manque encore. Il n'en sera rien. Les hommes dont nous venons de parler ne forment qu'une minorité au sein du parti libéral et celui-ci se considère comme la représentation authentique et définitive du protestantisme. Et nous estimons que, dans de telles conditions, il n'y a pas place dans la même Eglise pour deux Christs, un Christ vrai et un Christ diminué. Le second paralysera fatalement le premier. La force d'une chaîne n'est jamais que celle de son plus faible anneau.

Un pasteur évangélique a eu le courage de dire à la réunion de l'après-midi que les deux partis étaient séparés non par des nuances, mais par des doctrines fondamentales, entre autres celle de la divinité de Jésus-Christ. Cette réunion a d'ailleurs manqué — c'était du moins l'impression d'un des pasteurs présents — d'abandon et de cordialité. A la réunion du soir, M. Dardier, président du Consistoire — bien connu pour ses beaux travaux historiques,— a prononcé une allocution qui a dû dissiper quelques illusions, en montrant que l'accord vrai, profond, n'est pas près de se faire. « Cette réunion, a-t-il dit, est tout-à-fait dans les traditions de l'Eglise de Nimes qui a toujours proclamé la légitimité des deux tendances. L'unité de doctrine est impossible dans une Eglise qui se réclame du libre examen. Ce qu'il faut, c'est l'unité d'amour, de sentiment. Les orateurs vont traiter un des sujet les plus obscurs de la doctrine chrétienne, du sentiment religieux (sic), et vous prouveront qu'il est possible de travailler ensemble au salut des âmes. » Ce petit discours (reproduit textuellement) était un petit manifeste. On remarquera en passant que, pour les libéraux, la nouvelle naissance est « un sujet obscur ». Malgré tous les efforts des orateurs (MM. Chabas, Minault, Trial et Babut) pour ne pas se heurter, il fut clair pour qui savait écouter qu'on était en présence de deux esprits différents.

Nous croyons que nos collègues évangéliques font fausse route, et nous savons bien des pasteurs et bien des laïques dans l'Eglise réformée qui le croient comme nous. Ah ! si chaque tendance s'incarnait dans une Eglise différente ! Alors on serait dans le vrai ; chacun porterait « un fruit selon son espèce » et donnerait son maximum. Dans l'état actuel, les évangéliques font vivre les libéraux — ceux-ci à eux seuls pourraient difficilement former une église viable — et en même temps ils sont paralysés par eux ! Mais que voulez-vous ? ce n'est pas pour rien

que nous sommes Français et façonnés par le catholicisme : nous avons la passion de l'unité. Comme à l'assemblée de 1848, nos frères nous semblent sacrifier la vérité à l'unité. N'osant pas avoir deux Eglises qui soient vraiment deux, ils essaient d'en avoir une qui soit vraiment une. Leur effort aura-t-il une suite ? aboutira-t-il à quelque résultat ? C'est ce que l'avenir montrera.

» Mais qu'il y ait un résultat ecclésiastique ou non, nous estimons que cette tentative de rapprochement des contraires aura contribué, en tous cas, à désorienter les esprits et à favoriser le scepticisme religieux.

Donnons maintenant la parole aux journaux de l'église nationale. *Le Christianisme au XIX[e] siècle* [1] cite une partie de la dépêche télégraphique de M. *D. Lortsch* à l'*Eglise libre* et des appréciations de M. *M. Lelièvre* dans l'*Evangéliste*. Puis il ajoute :

« Nous ne voyons pas exactement où se trouvent les concessions mutuelles. Elles nous paraissent, si ces expressions sont exactes, avoir été faites surtout et exclusivement d'un côté. Ne parlons même plus du discours de M. *Dardier* qui, décidément, rompait l'équilibre, en proclamant au début d'une séance de cette nature la légitimité des deux tendances dans « l'église du libre examen ». Mais tandis que les libéraux ont exposé, en bons termes, leurs convictions et sont allés sans doute jusqu'à la limite de ces convictions, les évangéliques, sans dissimuler, — cela va sans dire, — leur foi et leur espérance, n'ont pas exprimé, comme ils l'eussent fait ailleurs, leur conception chrétienne, et, par égard pour autrui, ne semblent pas avoir fait ressortir par le contraste, en quoi cette conception différait de celle de M. *Trial* et de M. *Chabas*.

Le *Christianisme au XIX[e] siècle* a reçu la lettre de rectification de M. le pasteur *Babut*. Il l'a insérée [2] et M. *B. Couve* l'a fait suivre de quelques réflexions, Il n'a *jamais*, *jamais*, voulu accuser les orateurs évangéliques d'une atté-

1. *Le Christianisme au XIX[e] siècle*, n° 5, 22[e] année, jeudi 2 février 1893, p. 38, col. 1.

2. Le *Christianisme au XIX[e] siècle* n° 6, 29[e] année. Jeudi, 9 février 1893, p. 42, col. 3-4,

nuation volontaire de leurs convictions. Il a simplement dit que « les réunions de Nimes avaient pour but avoué de favoriser » un rapprochement *religieux* des orthodoxes et des libéraux, » et que, si les seconds étaient assurés de réjouir le cœur des » évangéliques en parlant aussi évangéliquement qu'il leur » était possible, les évangéliques, au contraire, ne pouvaient » dire sur la divinité de Jésus-Christ, sur l'expiation, sur le » surnaturel chrétien, toute leur foi sans s'exposer à choquer » leurs alliés du jour ; par charité même, par ménagement » pour des frères *moins avancés dans la foi*, ils cherchaient » ce qui unit et non ce qui divise, les points communs plutôt » que les points sensibles et douloureux.

» ....

» Mais qui ne peut nier qu'une manifestation de cette nature ne soit l'occasion de malentendus et d'illusions ? qu'on se » croie plus près les uns des autres qu'on n'est en réalité ? » qu'on ne berce surtout le peuple chrétien d'une apparence » conciliatrice en préparant, par l'entente religieuse d'un jour, » le désir d'un accord ecclésiastique permanent, et qu'on ne » signe, dans les émotions d'une soirée, les préliminaires d'une » paix dont les conditions sont inconnues ?................

....

» Il nous semble que trois pensées diverses et, à certains » égards opposées, ont animé les participants aux réunions de » Nimes. Pour quelques-uns, elles ont été simplement la pro- » clamation de la légitimité des deux tendances dans notre » église. Pour quelques autres, elles ont établi une conciliation » religieuse, prélude et espérance de la conciliation ecclési- » astique. Pour d'autres, enfin, pour les plus chers et les plus » vénérés de nos amis qui s'en réjouissent, elles ont été seu- » lement une manifestation pieuse qui n'explique et n'annonce » aucun rapprochement des partis doctrinaux et ecclésiasti- » ques.

» Or, qui a raison ? Je voudrais bien que ce fussent les » derniers, mais je crois bien que ce sont les autres........

Ecoutons maintenant le *Témoignage* [1], organe de l'église luthérienne :

1. *Le Témoignage*, journal de l'église de la confession d'Augbourg. N° 7. Paris, 20e année, 18 février 1893, p. 53.

« Si ces réunions ont atteint leur but en « rapprochant les membres de la grande famille protestante », on n'est pas d'accord pour en apprécier les résultats pratiques.

» Les représentants des partis en présence ont fait effort pour oublier la distance qui les sépare et ne faire appel qu'au sentiment de fraternité.

» De concessions proprement dites, c'est-à-dire en matière de doctrine, il ne peut être question ; ce qu'ils croyaient avant, ils le croient après. Ils ont cherché les points de contact qui subsistent dans l'Eglise entre ceux qui croient la divinité du Christ et ceux qui la nient, entre ceux qui croient la corruption de la nature humaine, la nécessité de l'expiation et ceux qui ne voient dans le péché qu'une imperfection, dans le Christ qu'un modèle sublime : il reste aux uns et aux autres, comme terrain commun, le sujet toujours actuel de la nécessité pour l'homme de se convertir et de rompre avec le péché. Si de part et d'autre, après s'être combattus, on se tend la main pour s'humilier des écarts commis, du scandale donné, c'est donc chose nécessaire et louable.

» Mais peut-on aller plus loin ? Evidemment non, et le programme des sujets à traiter en commun ne serait pas long à établir. Il faut bien se rendre compte d'une chose, c'est qu'entre les deux partis, évangélique et libéral, il y a un fossé aussi profond que celui qui, sur d'autres questions, divisa protestants et catholiques au XVI[e] siècle.

» La distinction n'apparaît pas aussi saillante. Tandis qu'alors la scission a fait tomber quantité d'institutions ecclésiastiques, changé la langue du culte, ici les formes du culte, voire les liturgies, sont restées. C'est même ce dont nous nous plaignons, car autre chose est parler de Jésus, fils de Dieu dans le sens biblique et parler du *divin* Sauveur dans le sens ou d'aucuns ont parlé du *divin* Platon.

» En réalité, le *libéralisme* a constitué une nouvelle religion. Celle-ci se réclame elle aussi de Christ, c'est son droit ; elle prétend même être la vraie religion de Jésus : ce qui reste à démontrer.

» La conciliation est-elle possible entre ces deux branches sorties d'une Eglise de la réformation ? Pas plus qu'elle n'a pu se faire entre les deux Eglises catholique et protestante au XVI[e] siècle.

» Et c'est en cela que les réunions du genre de celles de Nimes nous semblent avoir dépassé le but proposé. En matière

politique aucun doute ne serait possible : les représentants de deux nations profondément divisées s'unissent pour un but humanitaire, une question internationale à résoudre ; nul ne s'y trompe ; chacun sait que sa nation n'a rien cédé de ses revendications, de ses griefs, légitimes ou non ; ici, c'est différent. Il est fort à craindre que la masse du public ne soit induite à se figurer qu'en définitive l'une et l'autre foi se valent, attendu « que nous n'avons qu'un Dieu », qu'il n'y a qu'un Christ et que... les pasteurs de l'une et de l'autre tendance ont pu se réunir pour des conférences et des exhortations dont on se fait compliment d'un camp à l'autre et de teneur telle qu'on eût pu en confondre les auteurs.

» Ceci ne prouve qu'une chose, c'est que, quelle que soit la gravité du sujet traité, il n'est pas de ceux sur lesquels porte le débat ; mais le public qui en connaît la gravité pour la vie individuelle ne doit-il pas nécessairement conclure à la contingence des autres ?

» Il vaudra mieux, croyons-nous, marquer les sentiments de respect qu'on se doit entre chrétiens de piété incontestable, comme le sont les orateurs de Nimes, par des démonstrations qui ne risquent pas de propager des erreurs funestes. »

G. B.

De l'étranger [1] aussi nous est venue une appréciation moins tranchante que les précédentes et qui nous servira de transition pour arriver aux journaux favorables aux réunions de Nimes :

» Le culte du matin a souffert, semble-t-il, d'un certain
» défaut d'abandon et de liberté ; mais aucune fausse note ne
» l'a troublé !

....

» La discussion qui a suivi la lecture du rapport a prouvé
» qu'un accord relatif existe, sur les questions les plus fonda-
» mentales de l'éthique chrétienne, entre les évangéliques de
» la nuance de M. *Babut*, et les libéraux de la couleur de
» M. *Schulz*. »

....

1. *La Semaine religieuse* de Genève. Organe du protestantisme évangélique. N° 6, XLI° année, 11 février 1893.

« En parcourant les journaux religieux des divers groupes, il est bien difficile de se rendre compte de la portée exacte de cette rencontre fraternelle du 24 janvier. Les partisans de la rupture absolue entre les deux écoles évangélique et libérale, et spécialement les écrivains des églises dissidentes, relèvent de préférence les désaccords de doctrine qui n'ont pas manqué de se faire jour dans les réunions de Nimes, malgré les précautions prises des deux côtés, et ils se hâtent de proclamer que toute tentative d'action commune est condamnée d'avance à un piteux avortement, à moins d'infidélité notoire de la part des orthodoxes. D'un autre côté, quelques libéraux, et surtout les hommes du juste milieu, les adhérents de la conjonction des centres, grossissent à l'envi la signification des faits pour élever la manifestation du 24 janvier à la hauteur d'un événement considérable. Ils entrevoient dans un prochain avenir, la reconstitution complète de l'unité ecclésiastique, la convocation d'un synode officiel à mandat limité ou illimité, et la reprise régulière des cultes d'édification ou d'évangélisation organisés en commun, sans aucun égard aux opinions dogmatiques des orateurs. Ces deux appréciations contraires nous paraissent être de celles qui étaient en quelque sorte toutes préparées d'avance et qui devaient forcément apparaître dans les journaux, quelle que fut la marche des réunions. La vérité de la situation échappe également à ces deux points de vue extrêmes. Il est constant qu'il y a des entreprises que les évangéliques et les libéraux — ou du moins certains hommes des deux camps, — peuvent encore ou peuvent de nouveau tenter de concert, et d'autres œuvres qu'ils ne peuvent absolument pas poursuivre en commun sans courir le risque de s'entre-choquer et de s'annuler mutuellement. Les exhortations adressées à la foule, au cours d'une séance extraordinaire d'une ou deux heures de durée, pour engager les âmes à rompre avec le mal et à vivre chrétiennement, entrent certainement dans la première de ces catégories. ... .

.... » Mais de là, à conclure à l'opportunité et à la proximité de la suppression des partis religieux au sein du protestantisme français, ou du rétablissement d'un ordre de choses dans lequel on affecterait d'ignorer ces divergences, il y a loin. Pour franchir d'un pas cette distance, il faut avoir aux pieds des bottes de sept lieues ».

Sous la signature de *Verdonicus*, *Evangile et liberté* [1], dans un article, constellé d'ailleurs des plus remarquables coquilles, constate que le culte du matin a produit une véritable humiliation. Puis, il s'occupe de M. *Schulz*.

« Son rapport, dit-il, était bienfaisant; il était une preuve décisive de la possibilité d'une entente, non point politique, faite de concessions immorales ou de réticences peu loyales, mais d'une entente franche, chrétienne, solide, entre les évangéliques et les libéraux qui *pensent*, *sentent*, comme le rapporteur. Son travail est d'un vivant, et nous nous sentons les frères de ceux qui vivent ; nous ne nous consolerons jamais d'en être séparés, si artificielles que soient les barrières qui nous divisent. Nous ne parlons pas de la conciliation des partis ; il était entendu à Nimes que l'on ne travaillerait ni à la dissolution des groupes actuels ni à la formation de groupes nouveaux ».

....

« Ce pâle et terne — *Verdonicus* parle de la réunion du soir — résumé de ces chaleureuses allocutions, qui atteignaient presque les proportions de véritables discours, ne peut vous donner qu'une idée très affaiblie de cette émouvante soirée, qui restera, dans les annales de l'Eglise de Nimes, non comme une preuve de la légitimité et de la possibilité de coexistence de deux tendances, — où donc, en vérité, étaient les deux tendances ce soir-là ? Pour nous, nous n'avons pu y voir qu'une seule tendance, une seule foi vivante au Christ Sauveur, un seul et même amour des âmes, une même passion pour l'avancement du règne de Dieu et le salut de notre pauvre société désemparée, — mais comme une date lumineuse dans le développement de la vie religieuse de cette métropole de notre protestantisme méridional, comme le signal d'une vie nouvelle, le point de départ de nombreuses concessions (?) [2] le jour, le soir de beaucoup de nouvelles naissances. Et pourquoi pas ? Est-ce impunément que l'on entend de semblables appels ? Nous laissons volontiers à ceux que la pure curiosité de voir juxtaposés des hommes réputés inconciliables avait conduits à l'Oratoire ou à ceux que le parti-pris aveugle au point de leur dicter leurs appréciations avant même que l'expérience soit tentée, le soin d'ergoter sur tel ou tel point des discours entendus. Nous croyons — tout en

1. *Evangile et liberté*. Treizième année, n° 6. 10 février 1893.
2. Probablement : conversions.

admettant parfaitement le droit de chacun à faire ses réserves, — nous avons fait aussi les nôtres er les formulerons ici un autre jour — qu'il y a partout mieux à faire, et nous préférons prier, adorer et bénir. »

(*A suivre*). L. Trial.

CHRONIQUE DU MOIS

Une réaction anti-religieuse dans la jeunesse des Ecoles. La conférence de M. *Aulard.* — Une conférence de M. *Ch. Gide.* — *Les Trophées*

Il se produit, en ce moment, dans le monde des étudiants à Paris, une petite réaction anti-religieuse nettement caractérisée. A la fin de janvier dernier, après la séance de philosophie religieuse organisée par P. Desjardin et ses amis, et dans laquelle le professeur Ch. Secrétan avait exposé les principes fondamentaux de sa philosophie, quelques étudiants joints à quelques professeurs prirent peur. L'idée religieuse que les plus informés des maîtres de la Sorbonne ont encore l'habitude de confondre avec l'idée catholique apparut à quelques-uns comme le danger suprême. Un humble club d'*anti-secrétanistes* fut fondé. De ce club est sorti la *Ligue démocratique de la jeunesse des écoles*, inaugurée le 20 avril 1893, par une conférence de *P.-A. Aulard* [1], professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris. Tout ce que notre cher esprit français renferme encore de préjugés, d'ignorances en matière religieuse, de logique purement formelle, de sourde animosité contre les convictions de la conscience individuelle, s'étale dans cette conférence et parvient à en voiler les mérites. M. *Aulard* a raison, sans doute, de mettre en garde les jeunes esprits contre la fascination qu'exerce le catholicisme sur les âmes inquiètes, dépourvues de convictions, ayant subi dans leur enfance la déformation odieuse qu'exerce sur les frêles cerveaux l'éducation catholique. Il a raison d'insister sur l'antagonisme foncier qui existe entre les principes du Syllabus et les principes de la société moderne telle que l'a constituée la Révolution. Mais s'imaginer qu'on arrachera les esprits à la domination cléricale grâce aux seules ressources de

1. Voyez la *Revue bleue* du 22 avril 1893.

ce qu'il appelle la libre-pensée ; trouver dans le seul discours de la méthode le salut spirituel des individus et de la société, se livrer à une esquisse de l'histoire de la pensée libre en passant sous silence la Réforme et la philosophie de Kant, méconnaître à ce point les bases de la certitude, les conditions nécessaires à toute morale qui ne soit pas une simple plaisanterie à l'usage de la foule des libertins, des jouisseurs, des sceptiques, de tous les inconscients pourvoyeurs de l'intolérance, introduire avec soin toutes ces aberrations dans l'âme de la jeunesse française sous prétexte de la rendre plus forte et plus libre, cela fait réellement pitié.

Dans ce long discours de M. *Aulard*, pas la moindre trace de préoccupation de la question morale. Voilà des jeunes gens qui s'unissent pour étudier les questions sociales ; on leur sert comme entrée en matière une apologie de la raison, dans ce que celle-ci a de plus extérieur, de plus évidé, de plus fragile ; on les encourage à railler l'idée religieuse systématiquement confondue avec tous les ennemis de l'esprit humain. De la conscience morale, du rôle de la souffrance, du respect de la personnalité humaine prise dans son intégrité, de l'avenir réservé à l'idéal moral, pas un mot. Les catholiques doivent sourire des pauvres adversaires que la nouvelle *Ligue* a su leur trouver. Et nous, protestants, qui avons appris, dès notre enfance, à ne jamais séparer l'Evangile de toutes les libertés et de toutes les réformes nécessaires, nous ne pouvons dissimuler la souffrance que nous cause la nouvelle preuve d'aveuglement donnée par l'un des maîtres de la science historique française. Des conférences comme celles de M. *Aulard* constituent le grand espoir du catholicisme dans ses heures de crise. Le cléricalisme se montrait inquiet des velléités d'indépendance que manifestait depuis quelque temps la conscience religieuse française ; quelques mouvements de réveil moral, sans direction ecclésiastique particulière — quoiqu'on ait pu dire, — se trahissaient çà et là. Qui sait ? C'était peut-être comme une tentative de reconstituer la conscience religieuse individuelle sans introduire celle-ci de force dans un cadre ecclésiastique ; une abomination, quoi ! Mais un peu d'espérance renaît au cœur des cléricaux. La libre pensée, tout émue, elle aussi, s'est dressée sur son séant ; elle a fait signe à M. *Aulard* qu'elle avait quelque chose à lui confier. De cette confidence est sortie la conférence du 20 avril, et, depuis ce jour, affirme-t-on, la vieille domination catholique

a retrouvé le calme. Tant que la France comptera des hommes de la trempe de M. *Aulard*, les religions autoritaires y fleuriront et l'Evangile sera délaissé.

*
* *

L'*Association générale des étudiants* s'occupe, elle aussi, des questions sociales, mais n'a pas cru devoir sonner la trompe pour en informer l'univers. Depuis un an, une section spéciale de l'*Association* tient des réunions où elle étudie les faits économiques et sociaux, et le 25 avril dernier, M. *Ch. Gide*, l'économiste de Montpellier, faisait entendre aux étudiants de Paris une note plus juste et plus intéressante que celle de M. *Aulard.*

M. *Ch. Gide* a parlé de l' « *Ecole nouvelle* » et de l'esprit nouveau en économie politique. On sentait courir cet esprit sous la parole du conférencier, enveloppant la sonorité tranquille de cette voix qui lance les traits les plus acérés sans paraître s'émouvoir. Les consciences des jeunes hommes qui écoutaient M. *Gide* étaient touchées en même temps que leur intelligence. En restant dans le domaine strictement scientifique l'orateur réveillait l'âme entière. Où est le remède, a-t-il dit, à la puissance démoralisante de l'argent? Faut-il, avec les collectivistes, supprimer l'argent et le remplacer par des bons de travail? Ou bien doit-on, avec les économistes classiques, se contenter de favoriser les causes secrètes qui diminuent le taux de l'argent et la valeur du numéraire? Les coopérateurs donnent une solution plus satisfaisante. Aujourd'hui le travail est l'instrument du capital; c'est une injustice. Le capital doit avoir la part congrue, et c'est ce que semblent réaliser les sociétés de coopération. Répandre le principe de ces sociétés, obtenir de l'Etat qu'il favorise leur création et leur développement, telle est l'idée de l' « *Ecole nouvelle* ». Mais, en vérité, c'est moins d'une école qu'il s'agit ici que d'un esprit nouveau. Un dégel s'est produit dans l'étude de l'économie politique. *Derrière les vieilles entités, on recherche la vie;* on n'étudie plus la richesse, le capital, mais l'*homme*, avec *ses droits et ses devoirs.* Certes, le majestueux édifice qu'élevèrent mille mains, depuis Adam Smith jusqu'à Stuart Mill, a perdu de sa magnificence et de son bel ordre. Le dégel amène toujours le gâchis. Nous sommes sûrs qu'à la suite viendra le printemps.

En quelques mots sur la question économique, M. *Gide* a jeté dans les esprits plus de semences d'affranchissement et de réelle liberté que M. *Aulard* dans sa longue élucubration inti-

tulée: *Science*, *patrie*, *religion*. Les partisans de l'homme asservi, de l'homme mutilé, de l'homme-machine, ne peuvent qu'applaudir M. *Aulard* et siffler M. *Gide*. Les bénédictions du journal *La Lanterne* viennent en effet de s'épancher sur le professeur d'histoire de la Révolution, et ces bénédictions ne sont pas pour retirer ce que j'ai dit.

* * *

Fuyons un instant — un instant seulement — loin de ce triste monde si lent à croire ce qu'ont dit les prophètes, et réfugions-nous dans une tour d'ivoire pour y contempler de brillantes et antiques panoplies. Réfugions-nous sous les « *trophées* » de José-Maria de Hérédia. Ce n'est pas que je raffole outre mesure de ce volume de sonnets et que les nuages de louange qu'il soulève sur son passage me paraissent absolument mérités; mais dans la disette où nous sommes de vraie poésie, ces sonnets procurent encore quelque joie. Ce sont des bronzes, des porcelaines, des médailles, des poignées d'épées ciselées, des agrafes rappelant les scènes de la vie mythologique et barbare et quelques aspects du moyen-âge. Imaginez sur une étagère de très précieux bibelots; tels les sonnets impeccables d'Hérédia. Ils appartiennent à l'école de Leconte de Lisle avec, çà et là, un éclair de pensée, et quelques vers déjà célèbres. Lisez, par exemple, *Antoine et Cléopâtre*, dans lequel le poète nous montre le triumvir apercevant dans les yeux de Cléopâtre toutes ses futures défaites :

.... l'ardent imperator
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or,
Toute une mer immense où fuyaient des galères.

L'image est belle et donne à la pensée un indéfini prolongement, bien que, psychologiquement, elle soit inexacte. Les passionnés comme Antoine ne se dédoublent jamais et la prévision de l'avenir leur est interdite. Le champ de leur vision est forcément restreint, d'où la violence de leurs passions. N'importe, dix-neuf cents ans après l'évènement, ces vers possèdent une puissance peu commune d'évocation et de *vérité*. Voici encore une pièce que je n'ai vu citée nulle part et qui donne une notion juste des qualités et des défauts de Hérédia; c'est la description d'un bronze fort connu appelé *le Coureur*.

Tel que Delphes l'a vu quand, Thymos le suivant,
Il volait par le stade aux clameurs de la foule,
Tel Ladas court encor sur le socle qu'il foule
D'un pied de bronze, svelte et plus vif que le vent.

Le bras tendu, l'œil fixe et le torse en avant,
Une sueur d'airain à son front perle et coule;
On dirait que l'athlète a jailli hors du moule,
Tandis que le sculpteur le fondait tout vivant.

Il palpite, il frémit d'espérance et de fièvre;
Son flanc halète; l'air qu'il fend manque à sa lèvre
Et l'effort fait saillir ses muscles de métal;

L'irrésistible élan de la course l'entraîne
Et passant par dessus son propre piédestal,
Vers la palme et le but il va fuir dans l'arène.

Et maintenant, allons relire la *Légende des Siècles* avant de nous mettre aux rudes besognes qui nous attendent dehors.

J. E.-R.

NÉCROLOGIE

M. LÉON PILATTE.

M. *Léon Pilatte*, directeur, depuis de longues années, du journal l'*Église libre*, est mort dernièrement. Les feuilles hebdomadaires ont longuement parlé de lui. Tout semble avoir été dit sur cette personnalité qui n'était certainement pas ordinaire. Peut-être même ne s'est-on pas assez souvenu, en inondant sa tombe d'un long flot d'éloges, qu'il avait refusé toute espèce d'oraison funèbre. Ah! certes, il est bon, il est excellent d'admirer les morts qui le méritent. Mais il me semble que notre admiration manque de plus en plus de mesure. Qu'on me passe le mot : on déshabille trop les âmes pour en montrer les beaux côtés; on ne nous laisse rien de bon à soupçonner ou à découvrir. Et puis, à force de célébrer les vertus de ceux qui ne sont plus, on oublie que, malgré tous nos mérites, nous ne sommes encore que « des serviteurs inutiles »; on détourne nos regards du but à poursuivre qui est la perfection.

Ces réserves faites, d'une manière tout-à-fait générale, — et je crois, dans l'esprit même de M. *Léon Pilatte*, — je ne puis que m'associer à la douleur de ceux qui le pleurent et de ses collaborateurs. Inutile d'esquisser ici sa biographie. J'approuve tout ce qu'on a dit de sa sincérité, de la fermeté de ses convictions, de la vigueur de son esprit, de ses talents de polémiste. Pour moi, qui ne l'ai vu que trois fois et qui ne l'ai connu

que sur la fin de sa carrière, j'ai été séduit par son entrain, sa finesse d'esprit et, — chose qui paraîtra singulière à ceux qui ont croisé la plume avec lui ! — par sa largeur et sa bienveillance.

Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, de nos appréciations personnelles, c'est à Dieu et à Dieu seul qu'appartient le jugement. Il a rappelé à lui un de ses serviteurs. C'est pour nous un sujet de tristesse et une matière à de graves réflexions. Ne descendons pas des hauteurs où l'ange de la mort emporte notre pensée. Restons-y, au contraire. Dieu y parle plus distinctement. Ecoutons-le donc pour être ensuite plus forts en « combattant le bon combat ».

L. TRIAL.

LE PARI MUTUEL

Nos œuvres chrétiennes de bienfaisances doivent-elles, oui ou non, accepter des allocations provenant de l'impôt légalement prélevé sur le pari mutuel? Telle est la question sur laquelle chacun de nos journaux religieux a donné son avis motivé. Or, pourquoi ne donnerai-je pas le mien? Je suis de ceux qui répondent résolument : non.

La loi morale est une règle fixe, immuable, qui ne doit pas se préoccuper des conséquences des actes. Est-il *juste* de recevoir un argent dont l'origine est *notoirementt* et *complètement* immorale ? Est-il *juste*, en employant cet argent à de bonnes œuvres, de légitimer l'institution corruptrice qui le procure ? Non, mille fois non. Erigez pareille maxime en loi universelle et vous verrez où elle vous mènera. Vous en arriverez logiquement à la formule jésuitique : la fin justifie les moyens.

Maintenant, je reconnais que dans notre vie sociale si complexe, les règles de la morale subissent parfois des déformations forcées. De là vient que de très honnêtes gens, de vrais chrétiens, sont d'un autre avis que le mien. Ce qui prouve qu'une *casuistique rationnelle* n'existe pas, qu'elle serait nécessaire et qu'elle est très-difficile à établir.

Mais alors je dis aux honnêtes gens et aux chrétiens sincères : « Il est possible que vous ayez raison, et que, dans l'état social actuel, on se trouve souvent dans la nécessité de toucher un argent qui laisse quelque souillure aux mains. Mais alors, à plus forte raison, quand il n'y a pas nécessité, votre devoir,

strict, impérieux, est de sauvegarder la loi morale dans son intégrité et de dominer la société, esclave et victime du péché, de toute la hauteur d'une conscience que le mal n'effleure même pas. — Bien loin d'accepter l'argent du pari mutuel, donnez-nous de l'argent pour que nous ayons les moyens de courir sus au pari mutuel» !

CORRESPONDANCE

J'ai reçu, trop tard pour l'insérer dans le numéro d'avril de la *Vie Chrétienne*, une lettre de M. *D. Lortsch*. Si je la publie aujourd'hui, ce n'est pas que je m'y sente le moins du monde obligé; c'est uniquement pour que nul ne puisse dire que j'ai étouffé le débat. Je me contenterai d'accompagner le texte de cette lettre de quelques brèves remarques. Après quoi, je déclare l'incident clos pour toujours.

Nimes, le 28 mars 1893.

MONSIEUR,

Absent la plus grande partie de ce mois, il m'a été impossible de vous envoyer plus tôt les observations que je crois devoir vous présenter à propos de votre article : *Une rectification nécessaire*, paru dans la *Vie Chrétienne* de mars. Je compte que vous voudrez bien insérer les lignes qui suivent dans le numéro de mai, et si elles vous arrivent trop tard, comme je le crains, pour celui d'avril.

Il me répugne de prolonger ce débat. Cependant je suis personnellement trop malmené dans votre article pour le laisser sans réponse. Mon silence pourrait être interprété comme un acquiescement forcé à toutes vos appréciations.

Je commence par vous donner raison sur un point. J'ai parlé d'une manière inexacte de *l'origine* du fait auquel je faisais allusion. Je suis le premier à le regretter. J'aurais dû savoir que, selon l'ancienne discipline réformée, les pasteurs n'accompagnaient jamais les convois funèbres au cimetière. Je l'ignorais, comme j'ignore tant de choses. Si j'avais *douté*, j'aurais vérifié. Mais ignorant absolument ce détail, j'ai supposé assez naturellement, que la décision du Conseil presbytéral à la suite de laquelle les pasteurs de Nimes accompagnaient seulement les

morts âgés de plus de cinq ans avait pour but de les décharger d'une partie de leur travail [a]. Erreur n'est pas compte, Monsieur, et il y a, me semble-t-il, une singulière disproportion entre le caractère de mon erreur et la sévérité de vos jugements [1].

Toutefois, bien que la décision à laquelle remonte cette coutume constituât — vous l'avez établi — un progrès et non un

1. Sur l'âge je me suis aussi trompé. Mais, comme je l'ai dit, sans me douter que ce ne fut pas « sérieux », je répétais ce que j'entendais dire autour de moi. Peu de jours avant l'envoi de ma lettre au *Journal Religieux*, une personne devant laquelle je parlais de l'âge de quatre ans comme marquant la limite entre les convois accompagnés et les autres m'interrompit et me dit: c'était dix ans. Cette personne avait elle-même perdu des enfants, et j'avais lieu de la croire bien informée. D'autres personnes, depuis longtemps à Nimes, étaient, avant la lecture de votre article, dans la même erreur. Tel avait cru que la limite était sept ans. Je pouvais donc me tromper aussi. Je ne me rappelle pas avoir parlé de ce détail avec MM. Babut et Cazalet. Il est évident que j'aurais mieux fait de m'informer *b*.

---

a. La supposition me parait tout ce qu'il y a de moins ***naturel***. Elle constitue une injure à l'adresse des pasteurs et du Conseil presbytéral de l'église de Nimes. Supposer que ce dernier à voulu « épargner le temps et la peine » des premiers et que ceux-ci ont accepté, c'est porter atteinte à l'honneur des uns et des autres. En ces matières, erreur fait compte. S'il s'était agi de pasteurs et d'un Conseil appartenant à l'Eglise libre, non seulement M. *D. Lortsch* aurait ***vérifié***, mais encore il se serait fait un devoir de *douter*. Il aurait tout de suite dit : « Pareille chose est impossible ! Il y a erreur ! Il y a malentendu »! Mais avec une église nationale, avec des pasteurs en majorité libéraux qui n'ont touché que « le bord du vêtement de Jésus-Christ », et qu'on flétrit du nom de rationalistes, vite, vite, on suppose tout ce qu'il y a de pire.

b. Ceci est stupéfiant. M. *D. Lortsch* semble prendre à tache de fournir des verges pour se faire battre. Comment, Monsieur, vous entendez indiquer autour de vous trois âges, ***quatre*** ans, *sept* ans et *dix* ans! Vous saviez donc qu'en adoptant l'un de ses trois chiffres, vous étiez dans l'incertitude et la fantaisie. Le devoir le plus élémentaire vous ordonnait donc de vous renseigner avant de parler. Et puis, sur trois chiffres, pourquoi choisir, pour l'*exportation*, le plus fort, le plus défavorable? Ah! c'est qu'il s'agissait d'une Eglise nationale et de pasteurs en majorité libéraux.

recul, il est permis de regretter que le progrès n'ait été que partiel. Il est permis de se demander — sans qu'il faille la plume d'un Pascal pour répondre — pourquoi l'on établit cette différence entre les convois, sinon parce qu'on craignait, en ne l'établissant pas, d'abuser du temps et de la peine des pasteurs. C'est en partie cette crainte, vous le dites vous-même (p. 143), qui fit maintenir en 1886 la mesure prise en 1853.

Mais si j'ai parlé d'une manière inexacte de l'origine du fait, le *fait* lui-même est vrai. Et c'est là, dans ce débat, le point important. Pendant trente-quatre ans, les pasteurs n'accompagnaient pas les convois des enfants morts en bas-âge. La partie essentielle de mes affirmations subsiste donc, et je me demande comment vous avez pu écrire que « tout ce que j'ai dit est absolument faux, qu'il n'en reste rien, absolument rien » [c].

Je ne reviens pas pour l'apprécier sur la coutume en question. Cette coutume, vous l'avez d'abord combattue, puis abolie, de concert avec vos collègues, en avril 1887, et cela, dites-vous, sans obéir à aucune pression. Donc, vous la trouviez fâcheuse, et sur ce point nous sommes d'accord.

Mais vous me reprochez vivement mon intervention. Voyons, avec un petit effort de cette charité à laquelle vous m'exhortez, de cette charité qui ne *soupçonne point le mal*, ne reconnaitrez-vous pas que cette intervention pouvait être dictée par le désir de combler une lacune regrettable et d'annoncer l'Evangile à

---

c. Décidément, M. *D. Lortsch* éprouve le besoin de jouer sur les mots. Où et quand ai-je nié le fait? Si mon contradicteur s'était contenté d'affirmer que pendant trente-quatre ans les pasteurs de Nimes n'ont pas accompagné les convois des enfants de moins de cinq ans, je n'aurais jamais songé à réclamer. Mais il n'a énoncé le fait que pour l'interpréter à sa manière et s'en faire une arme de guerre contre le Conseil presbytéral, en particulier, contre le libéralisme, en général. Je lui montre que son interprétation est radicalement fausse, que son arme est nulle, que le fait tourne plutôt à la louange du Conseil presbytéral et des pasteurs qui, d'un commun accord, ont toujours augmenté — et jamais diminué — les charges de ces derniers; il convient que j'ai raison..., et il prétend s'en tirer en constatant que le fait matériel subsiste. Eh! gardez-le donc, le fait matériel. Il ne reste rien, absolument rien, de vos désobligeants commentaires, que quelque confusion pour vous. Ce qu'il fallait démontrer.

des hommes qui pour la plupart n'entendent cet Evangile qu'au cimetière? Quoi qu'il en soit, je ne me la reproche pas, d'autant plus qu'elle a été, comme vous dites, la cause occasionnelle de la décision d'avril 1887. La cause occasionnelle, c'est beaucoup. Avant ma démarche, d'après vous, la question des enterrements des jeunes enfants était dans l'air. Peut-être, sans ma démarche, y serait-elle encore? [d]

J'en viens à un point que vous traitez longuement: l'activité du pasteur. Je conclus simplement de la statistique que vous me mettez sous les yeux que si vous avez des charges que je n'ai pas, la réciproque est vraie. Certes, j'éprouverais un singulier soulagement, si même avec des actes pastoraux plus nombreux, je n'avais pas à donner chaque semaine, devant le même auditoire, un sermon et une méditation. D'ailleurs, ce qui ne permet pas de mesurer une activité pastorale aux seuls actes pastoraux, c'est qu'à ces actes s'ajoute pour plusieurs l'œuvre de l'évangélisation, œuvre sans limite. Je n'ai pas attendu votre conseil pour m'efforcer d'être, à Nimes même, « missionnaire parmi les catholiques et les incrédules »[1]. [e]

Vous paraissez tellement suspecter ma sincérité et même mon sérieux que je me décide à vous rappeler un souvenir personnel. C'était le 18 octobre 1888, à Nimes, au Petit-Temple, où se trouvaient réunis les membres de l'*Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales*. On parlait de la nécessité

1. Ainsi j'ai entrepris, avec M. le pasteur Guiton, de l'église méthodiste, des tournées de colportage dans les quartiers catholiques de notre ville. Nous allons de porte en porte, offrant un exemplaire du Nouveau-Testament, des traités, et annonçant l'Evangile. Nous avons ainsi déjà évangélisé quelques centaines de personnes.

---

d. Peut-être..... Mais, à coup sûr, votre démarche pouvait revêtir plusieurs autres formes moins agressives pour nous et pour notre église. Vous avez évangéliquement choisi la plus blessante.

e. M. *D. Lortsch* se donne une peine louable pour grossir la somme d'activité qu'il déploie à Nimes. Je suis bon prince et me persuade qu'il en fait encore bien plus qu'il ne dit. Mais peut-être est-ce aussi notre cas; et si j'ai mis en lumière ce qu'on peut voir de notre activité, peut-être en ai-je laissé une partie dans l'ombre. J'ai comme une vague idée que M. *D. Lortsch* a beaucoup parlé de ce qu'il ne connaissait pas.

qu'il y a pour le pasteur à s'occuper de ces questions. M. le pasteur C. Soulier, aujourd'hui à Paris, alors à Bordeaux, objecta que les pasteurs sont déjà écrasés de travail, et qu'il lui serait impossible, quant à lui, de se charger de ce nouveau fardeau. Un pasteur se leva pour lui répondre ; il était d'avis que le travail pastoral n'est pas tel qu'on ne puisse rien lui ajouter. « Quant à moi, ajouta-t-il, je pourrais facilement ajouter une bonne moitié au travail de mon ministère ». Ce pasteur, M. Trial, c'était vous-même. Vos paroles me surprirent tellement, qu'elles se gravèrent dans ma mémoire d'une manière indélébile. Certes, je ne veux pas exagérer la portée de ce propos, prononcé au cours d'une discussion animée. Vous me dites aujourd'hui que vous êtes débordé de travail, que vous travaillez jusqu'à compromettre votre santé. Je n'en doute pas un seul instant. Mais, vous en conviendrez, ce souvenir peut expliquer l'appréciation qui vous a si vivement ému, et que d'ailleurs, mieux informé, je ne veux pas maintenir *f.*

De votre côté, vous devriez retirer un reproche que vous m'adressez, celui d'avoir, dans mes annonces qualifié mes services de gratuits. Quand ces annonces parurent, MM. Babut et Cazalet vinrent me trouver pour me présenter quelques observations et pour me dire qu'ils avaient été choqués, ainsi que leurs collègues, par ce mot *gratuits*. Que fis-je en présence de cette démarche *fraternelle ?* J'expliquai d'abord à ces Messieurs que le mot *gratuit* était dans ma pensée uniquement destiné à empêcher la public de croire que je voulais me procurer par un supplément de travail un supplément de ressources; puis, le jour

---

f. Ceci a l'intention d'être un argument *ad hominem.* Mais voilà : M. *D. Lortsch* reconnaît que ces paroles ont été prononcées au cours d'une discussion animée. Dans le feu de l'improvisation, une hyperbole est permise. Puis, je ne me souviens pas d'avoir été aussi affirmatif. Enfin, nous sommes quelques-uns qui, depuis la fondation de notre *Association,* ont sinon doublé, du moins augmenté leur activité et se sont attelés à quelques charrues nouvelles. En sorte que ce que j'ai pu dire, nous avons tâché de le faire... L'argument est parfaitement nul. De ce que je pensais, en 1888, pouvoir même doubler mon labeur, il est excessif de conclure que mon labeur était nul. Il y a là une faute de logique et une légère entorse donnée à la charité.

même j'insérai une nouvelle annonce où je donnais à entendre que je n'avais voulu faire aucune allusion malveillante à l'endroit des pasteurs réformés. N'avez-vous pas connu ce détail? Vos collègues m'ont pourtant dit qu'ils l'avaient porté à la connaissance du Conseil presbytéral. Pourquoi me reprocher l'emploi d'un mot que j'ai retiré, du moins dans son sens défavorable? Vous voyez qu'il est difficile d'être toujours absolument exact et absolument juste *g*.

J'aurais d'autres choses encore à relever dans votre article, mais j'ai hâte de conclure.

Vous me renvoyez à l'école de Jésus-Christ. Je vous remercie à mon tour de ce conseil, dont j'ai toujours grand besoin. Mais n'est-ce pas à l'école de Jésus-Christ que nous apprenons à *connaître l'arbre à son fruit*, à *éprouver toutes choses?* C'est mon droit d'apprécier une tendance et ses manifestations *h*. N'usons-nous pas tous largement de ce droit? Et c'est mon devoir de me rappeler que je ne suis meilleur que personne.

Je ne veux ni renoncer à ce droit ni oublier ce devoir.

Je termine, Monsieur, en vous tendant, moi aussi, après ces explications nécessaires, une main fraternelle.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments dévoués.

D. Lortsch.

---

g. Je n'ai jamais eu connaissance de cette rectification. Je suis heureux que M. *D. Lortsch* l'ait faite. Mais, comme il connait très bien sa langue française, il avouera que sa première annonce avait été bien légèrement rédigée. Quand on s'ingère dans les affaires d'autrui, c'est le cas ou jamais de tourner sept fois sa plume entre ses doigts avant d'écrire. On ne saurait avoir ni trop de prudence ni trop de tact.

h. M. *D. Lortsch* et d'autres en reviennent toujours à ceci: notre conception chrétienne vaut mieux que la vôtre, puisque vous n'avez pas de missionnaires et que nous en avons. Fort bien. Que répondra-t-il au catholique ou au musulman qui lui dira: « Ma religion vaut mieux que la vôtre, puisque nos missions sont plus anciennes et plus nombreuses que les vôtres »? J'ai souvent posé la question, sans obtenir de réponse. Si ce principe est admis, l'Armée du Salut est certainement plus riche de vérité chrétienne que les Eglises libres. Est-ce l'avis de M. *D. Lortsch*?

APPEL

EN FAVEUR DES INDIGÈNES AFFAMÉS DU DÉPARTEMENT D'ALGER

Aux Membres des Eglises protestantes de France

Alger, le 14 avril 1893.

Chers et honorés frères,

Vous avez appris par la voie des journaux que, depuis deux mois environ, la famine sévit dans le département d'Alger et éprouve plus particulièrement les régions de Médéa, de Miliana et d'Orléansville.

Les souffrances endurées par les indigènes sont horribles. Depuis trois ou quatre ans, par suite de la sécheresse, du siroco, et des sauterelles, les récoltes avaient été mauvaises ou nulles. A la fin de 1892, la majeure partie de la population arabe avait consommé le peu de grains récolté à la moisson dernière. A présent, il ne lui reste absolument rien.

Poussés par la faim, les malheureux ont pris le chemin des villes et des villages. Les premiers arrivaient un à un ; puis sont venus des groupes ; enfin le gros de l'armée. Décharnés, couverts de haillons, ils succombent sous la fatigue et le besoin. En route, ils ont vécu de l'herbe des champs, de racines et de tubercules ; en ville, ils assiègent les passants, se précipitent sur les ordures ménagères, bataillent avec les chiens pour se nourrir. Quelques-uns sont morts dès leur arrivée ; d'autres admis d'urgence à l'hopital n'ont dû qu'à des soins énergiques leur retour à l'existence.

En présence d'une pareille misère, les municipalités, l'administration et la presse ont fait leur devoir. Des comités et sous-comités se sont constitués pour venir en aide aux malheureux. Le comité des *Femmes de l'Algérie*, présidé par Mme Cambon, a déjà recueilli près de 50,000 francs. Les Chambres françaises ont voté 250,000 francs. Mais « qu'est-ce cela pour tant de gens » ? si l'on pense que les affamés doivent bien être une centaine de mille et que la famine ne prendra fin qu'à la récolte prochaine, à la fin de mai ?

Un journal local nous donne sur le mode actuel de répartition des secours les renseignements suivants : « Le comité de répartition ne fait aucune distribution d'argent ; il achète sur les fonds mis à sa disposition des graines et des vêtements ; la distribution en est faite régulièrement aux indigènes dans leurs

douars respectifs ; on évite ainsi l'accumulation sur un seul point des masses de malheureux qui en 1867 causèrent le typhus. On distribue sur tous les points du pays, suivant les besoins constatés dans chaque tribu ».

Nos paroissiens se sont associés de tout cœur à l'élan général de la charité et ont donné dans la mesure de leurs moyens. Membres des églises évangéliques de France, ne voudrez-vous pas, vous aussi, avoir pitié de ces malheureux qui sont vos frères ? Ne voudrez-vous pas leur tendre une main secourable et nous aider à leur donner un morceau de pain ? Connaissant les sentiments qui vous animent, nous venons avec confiance vous le demander au nom de Celui qui a dit : « C'est à ceci que tous connaîtront que vous êtes mes disciples si vous avez de l'amour les uns pour les autres... Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir... Un verre d'eau donné en mon nom ne perdra pas sa récompense ».

En vous remerciant d'avance de vos dons généreux, nous vous prions, chers et honorés frères, d'agréer l'expression de nos sentiments dévoués en notre Seigneur.

Au nom du Consistoire d'Alger :

Le Secrétaire, Ivan Obrecht.

Le Président, A. Chenot, pasteur.

Dans sa séance du 14 avril 1893, le Consistoire d'Alger a formé comme suit un Comité spécial chargé de faire la répartition des secours qui pourraient lui être envoyés en réponse au présent appel :

A. CHENOT, pasteur, président du Consistoire d'Alger, *Président*.

L. GENSOUL, procureur de la République à Alger, *Vice-président*.

A. GORY, pasteur à Blidah, *Secrétaire général*.

Ch. MONOD, pasteur à Alger, *Trésorier*.

Dr GOGUEL, O ✱, médecin militaire en retraite, à Alger.

KOCHER, ✱, ancien chef du service des Tabacs en Algérie.

OBRECHT, pharmacien de 1re classe, à Alger.

F. DURR, receveur des Postes et Télégraphes, à Alger.

Adresser les dons au Trésorier du Comité, M. le pasteur Ch. Monod, 70, rue Rovigo, à Alger, ou à l'un de Messieurs les Membres du Comité.

La rédaction de la *Revue* se fera un plaisir de centraliser les dons de ses abonnés.

LE MONUMENT DE PÉLLISSIER

Nous lisons dans le *Protestant* :

Le *Protestant* a eu déjà deux fois occasion d'entretenir ses lecteurs du projet formé par nos amis de Bordeaux de restaurer la tombe du pasteur *Pellissier*.

Dans son numéro du 29 août 1891, il a annoncé que quelques amis du défunt prédicateur libéral s'étaient réunis au village de Madère, près le Pont-de-la-May, où reposent les restes mortels de Pellissier, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort, et s'étaient entretenus des moyens d'arriver à la réalisation de ce pieux dessein.

Dans son numéro du 5 mars 1892, racontant une réunion tenue à l'Athénée, en présence de M. le pasteur Sarrus, agent de la Délégation libérale, il relatait que cette assemblée avait, à l'unanimité, confiée à un Comité d'initiative le soin d'exécuter un projet répondant aux sympathies de tous.

Ce comité s'est réuni plusieurs fois ; il s'est concerté, est entré en relations avec un architecte de Bordeaux, et nous avons aujourd'hui la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que l'œuvre est sur le point d'être achevée.

Le petit édifice qui surmonte la sépulture de l'ancien pasteur auxiliaire de Bordeaux a été nettoyé, récrépi, restauré. Des pierres de Vilhonneur, sur lesquelles se trouveront le nom du défunt, les dates de sa naissance et de son décès et quelques-unes de ses pensées qui nous ont été conservées dans divers recueils protestants, ont été gravées, et au moment où nous écrivons elles sont appliquées sur les faces latérales du monument, qui sera ensuite entourée d'une grille. Dans cette œuvre de restauration, le Comité s'est attaché a conserver à cette sépulture le caractère de simplicité et d'austérité qui lui convenait et qui répond si bien aux sentiments et aux goûts de l'homme de cœur et de généreuse initiative dont on veut ainsi honorer la mémoire.

Il restera à solder la dépense. Les anciens amis, les disciples du pasteur Pellissier qui habitent Bordeaux vont ouvrir entre eux une souscription à cet effet ; mais ils croiraient manquer à toutes les convenances s'ils ne portaient pas ces faits à la connaissance de leurs coreligionnaires. Quelques-uns auraient peut-être été froissés de ne pas être appelés à contribuer à cette

œuvre de réparation, de pieux souvenirs, de solidarité chrétienne et protestante. Tous le monde sait, en effet, que l'activité pastorale de Pellissier ne s'est pas renfermée dans l'Eglise de Bordeaux qu'il n'a, d'ailleurs, desservie qu'au titre d'auxiliaire. Sa parole puissante, colorée, généreuse, s'est fait entendre dans les chaires de Sainte-Foy, Bergerac, Libourne, dans celles de la Consistoriale de Royan, dans les grandes églises libérales du Lot-et-Garonne, plus particulièrement à Tonneins et à Clairac. Il a prêché plusieurs fois à Paris. Appelé, à diverses reprises, par le *Comité* de la *Mission intérieure de Nimes* ou par les *Comités* auxiliaires de province de l'*Union protestante libérale*, il a été un missionnaire itinérant dans le Gard, l'Hérault et dans le Poitou libéral. Le souvenir de son passage est resté vivant dans une foule d'églises de ces diverses régions.

La Vie Chrétienne se fera un plaisir de transmettre à qui de droit les souscriptions qui lui seront adressées.

AVIS

« On a remarqué trop souvent que, faute de renseignements, des jeune fillles protestantes de nationalité étrangère, sont placées en France dans des établissements catholiques, et que parfois elles y deviennent victimes d'un prosélytisme peu scrupuleux. De là l'intérêt de faire connaître à l'étranger nos maisons d'éducation protestantes, en en dressant une liste exacte que M. *Puaux* désire publier dans le livre destiné à l'Exposition de Chicago. Il demande à nos directeurs et directrices de pension de lui faire parvenir, avant le *dix mai prochain, dernière limite*, soit le prospectus de leur établissement, soit des renseignements personnels. Nous sommes persuadés qu'il n'est pas une seule de nos maisons d'éducation protestante qui ne s'empressera de faire parvenir les renseignements demandés à M. F. Puaux, 11, avenue de l'Observatoire, Paris. L'insertion des notices est gratuite. »

Le Rédacteur-Gérant : L. TRIAL, pasteur.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

INAUGURATION DE LA TOMBE DU PASTEUR *PELLISSIER*

(24 avril 1893)

DISCOURS DE M. E. PARIS

Messieurs,

Il y a une vingtaine d'années, en ce lieu même, au moment où les derniers devoirs étaient rendus à l'homme dont les restes mortels reposent sous ce modeste monument, un vieillard respectable remplissant alors dans un esprit large et avec une grande dignité les fonctions de président de notre Consistoire, M. le pasteur Maillard, qui venait de rappeler qu'il avait le premier contribué à introduire son collègue dans l'Eglise, prononçait cette simple parole dont s'inspirent aujourd'hui les amis, les frères réunis en ce lieu : « Nous ne saurions trop honorer sa mémoire ».

Cette mémoire nous est, en effet, précieuse à plus d'un titre.

Pour ceux qui ont connu dans l'intimité le pasteur Pellissier, comment oublier la grâce aimable de son accueil, le charme de sa conversation abondante, toujours élevée, jamais vulgaire et banale, pleine de pensées nobles et justes, émaillée de ces images heureuses qui donnent à la pensée plus de relief et de vie, constamment empreinte de bienveillance et d'affection. On s'éloignait à regret de cette demeure hospitalière, ébloui, fasciné et en même temps réconforté et mieux préparé à faire face aux luttes de la vie ; on avait reçu de ces conseils et de ces encouragements qui ne pouvaient s'oublier, venant d'un homme aussi grand par l'esprit que par le cœur.

Pour ceux qui n'ont connu Pellissier que comme prédicateur, comment oublier cette voix tonnante, cet organe sonore et vibrant, et surtout ces envolées subli-

mes dans lesquelles cet homme qui, de l'aveu de tous les gens impartiaux et éclairés, fut un apôtre et un missionnaire entraînait ses auditeurs vers les cimes les plus élevées de la religion de l'Esprit.

Les uns et les autres seront d'accord pour honorer en Pellissier l'homme privé, bon, affable, charitable, compatissant aux souffrances de tous, empressé à donner d'utiles conseils, à rendre des services, à prêter à ceux qui lui demandaient aide et appui le secours de sa clairvoyance et de sa profonde expérience des hommes et des choses.

Ils honorent en lui l'ami de la liberté, le républicain, le combattant de juillet 1830, le frère dévoué de ces républicains de 1848, bourgeois et ouvriers, qui tinrent les premiers dans notre ville le drapeau de la démocratie, le patriote qui salua du haut de la chaire dans les derniers temps de sa vie le réveil de la France libre se ressaisissant au milieu de désastres inouïs, cherchant à sauver l'honneur du nom français et à établir définitivement la liberté politique, l'orateur religieux qui dans sa généreuse hardiesse protesta à l'occasion des funérailles du dernier maire français de Strasbourg, contre la violence faite à deux provinces détachées de la mère patrie par la volonté d'un vainqueur implacable.

Ils honorent enfin en lui le chrétien modeste et dévoué, le pasteur fidèle à son Eglise, mais indépendant dans sa conscience, sachant dire à ceux de qui il tenait son mandat en quoi il estimait que l'Eglise qu'il desservait faisait fausse route, comment elle manquait à sa mission qui est de répandre la vérité évangélique en la faisant saisir par la génération présente, ne craignant pas de déplaire pourvu que sa conscience lui rendit le témoignage qu'il avait parlé comme un bon et fidèle serviteur.

Ceux qui l'ont connu savent qu'il fut d'un absolu désintéressement et qu'il ne connut et ne pratiqua jamais ces compromissions qui, sous couleur de charité, d'accomodation et de prudence, voilent cette sainte chose qui s'appelle la vérité. On peut dire de lui, suivant l'adage antique, qu'il voua sa vie au culte de la vérité.

Vous me permettrez maintenant, Messieurs, de caractériser brièvement la méthode employée par Pellissier pour arriver à la connaissance de la vérité. Elle peut se résumer en deux traits caractéristiques.

Elle consista d'abord à substituer à la vérité convenue, imposée par la tradition, la vérité librement cherchée, la vérité sentie, vécue et par conséquent personnelle.

Elle consista ensuite à remonter à la racine des choses, à étudier et à approfondir les idées générales, à en déduire les conséquences logiques et, en ne négligeant aucun des besoins légitimes de la nature humaine, à s'élever à la synthèse la plus haute, la plus pure, la plus parfaite, pour obtenir la vérité intégrale, autant du moins qu'elle peut se laisser formuler par l'esprit humain.

A l'assemblée générale tenue par la *Société biblique protestante de Paris* en 1866, Pellissier mit en relief cette méthode de liberté et de vie. Dans l'allocution qu'il fut appelé à y prononcer il s'écriait : « La conscience humaine, Messieurs, est ainsi faite qu'elle repousse comme un corps étranger la vérité elle-même quand elle lui est imposée. La vérité d'ailleurs ne se subit pas; on la reconnait, on l'aime, on l'admire. Je parle par expérience. Tant que l'Eglise de la tradition m'a imposé la Bible, je n'ai pu la comprendre; c'est depuis que je l'ai abordée en toute liberté que je l'ai trouvée resplendissante d'inspiration..... Je crois que la Bible doit agir sur le monde, mais à une condition, c'est qu'on laisse tout homme s'en approcher avec liberté ».

La même année, à l'assemblée générale de l'*Union protestante libérale*, il prononçait ces généreuses paroles qui expriment la même pensée :

« Si nous croyons au christianisme, ne craignons pas pour lui la vérité. Avoir peur de l'examen, de la science, du progrès, c'est douter de l'Evangile. Vous avez un diamant; vous ne craignez pas de le jeter dans la fournaise; il en sortira brillant et pur; — mais si vous doutez de lui, s'il n'est qu'une pierre factice, vous ne voudrez pas le soumettre à l'épreuve. Ceux qui ont peur pour l'Evangile

seraient-ils donc dénués de foi? Ceux qui l'examinent avec le plus de hardiesse seraient-ils donc les vrais croyants? Jugez-en vous-mêmes. Le monde commence à le comprendre. Il veut la vérité. Donnez lui toute la vérité. Vous l'avez, puisque vous y croyez et que vous avez l'Evangile. Devant votre raison et votre conscience, pour l'éclairer et la confirmer, vous avez Jésus avec sa parole et avec sa vie. Il a voulu, lui, la vérité; il est mort pour la donner aux hommes. Disciples de Jésus, chrétiens spirituels et libres, comme le Maître, affranchissons les hommes par la vérité».

Je disais tout à l'heure que la méthode de Pellissier consistait à rechercher les principes premiers, les idées génératrices des systèmes qui divisent les hommes sur le terrain philosophique et religieux et à se demander comment elles peuvent se concilier dans une synthèse supérieure. Il a écrit sur ce sujet au cours de ses études religieuses publiées dans une de nos revues périodiques des pages qui resteront comme une magnifique préface de la théologie transformée. Sa pensée s'y élève à une grande hauteur. Il met en présence l'autorité et la liberté, la religion prise dans son sens absolu, la philosophie et la moralité. Il retrace leurs luttes, il montre leurs succès alternatifs. « La guerre, dit-il, est dans les lieux très hauts, pour parler avec le prophète, dans le domaine des idées; cette discorde supérieure va se traduire par la discorde inférieure, historique, par les révolutions et par les guerres. Comment y aurait-il paix sur la terre tant qu'il n'y aura pas paix dans le ciel, dans le monde supérieur de l'idée, paix entre les principes, entre l'homme et Dieu. L'imagination des anciens peuples leur fit voir au-dessus des armées prêtes à en venir aux mains des guerriers célestes et invisibles. C'est là l'image de la lutte des idées, de leur éternel antagonisme ».

Et après avoir montré ainsi l'antagonisme de la religion qui, sans la philosophie, devient pharisaïsme et de la philosophie qui, sans la religion, devient souvent scepticisme, notre ami nous conseille, au lieu de séparer violemment les principes et de nous attacher obstinément à l'un d'entre

eux, de les réunir et d'en chercher l'harmonie. Cette harmonie, il la trouve dans le pur christianisme qui affirme tout à la fois Dieu et l'homme, l'autorité et la liberté, la religion et la philosophie.

Nous parlons, bien entendu, du christianisme dans son essence et dans son principe, car, ainsi que le dit Pellissier, il y a un christianisme profond qui répond aux besoins du cœur et de la conscience, le christianisme des simples, des petits, le plus grand de tous, celui qui seul mérite ce nom; nous ne parlons pas du christianisme dans les formes qui le traduisent, dans les systèmes qui le formulent; ce dernier christianisme est en effet divers en tant qu'il répond aux exigences des individualités, des races, des civilisations, des époques ou des Eglises. Ces conceptions du christianisme sont diverses, historiques, progressives, nécessairement incomplètes; elles n'ont qu'une légitimité relative.

Et dans une page qu'on ne saurait trop relire et méditer, Pellissier résumant ce pur christianisme dans la personne historique de Jésus de Nazareth montre que la grande erreur de la vieille théologie qui a été la pierre d'achoppement des progrès de l'idée chrétienne dans le monde, ç'a été la notion grossière et charnelle de la révélation qui fait parler Dieu comme s'il avait des organes matériels, comme si une voix du ciel parlait de la nue, la conception de Tertullien donnant à Dieu des organes agrandis mais empruntés à la matière et représentant l'Esprit divin qui fait parler l'apôtre et le prophète comme le souffle de l'air traverse la flûte et lui fait rendre des sons. Il rappelle au contraire que la raison humaine est un reflet de la raison éternelle, que la raison et la conscience ne sont rien si elles ne sont que la voix de notre éducation, de nos préjugés, de notre personnalité étroite et inférieure. La raison et la conscience sont souveraines, ajoute-t-il, parce qu'elles tiennent à Dieu. Mais la raison, fille du ciel, la conscience, voix de Dieu, ont leurs défectuosités, leurs défaillances, leurs obscurcissements.

« Ma raison, je le sens, parce qu'elle me domine, parce

que je l'impose par la démonstration à toute intelligence humaine, est un rayon de la raison éternelle, mais un rayon tombé dans une intelligence finie, véritable vase d'argile. Ma conscience, plus haute que moi puisqu'elle me reprend, me condamne et m'absout, est la voix de Dieu, mais parlant par un cœur où le mal réside. Dès lors, cette raison et cette conscience, voix de Dieu abaissée, humiliée, confuse, mélange de vérités et d'erreurs, ne mérite pas proprement le grand nom de parole de Dieu.

... Dieu veut parler par l'homme, c'est-à-dire, il se révèle par la conscience et la raison. Ce qui lui fait obstacle pour se révéler purement, c'est l'erreur, plus que l'erreur, le mal...... Je me sers d'une comparaison vulgaire : Dieu est le soleil; n'est-il pas le soleil du monde moral ? Chaque homme est un fragment de glace brisée qui le reflète. Ces fragments plus ou moins obscurcis, plus ou moins couverts de taches qui les ternissent, reflètent plus ou moins sa glorieuse image. Quel est celui qui le réflétera le mieux ? Celui qui sera le plus pur. Ainsi la raison et la conscience devant Dieu. Elles le traduiront, le révèleront, d'autant plus exactement qu'elles seront plus hautes et plus pures. De là la nécessité pour la raison humaine de s'approfondir, pour la conscience de se purifier, pour être à l'abri de l'erreur; de là cette foi de l'humanité qui affirme que le saint et le juste doit révéler Dieu...

Si donc, ajoute-t-il plus loin, il s'était trouvé dans l'histoire un homme supérieur à tous les autres hommes par le triple développement du cœur, de la conscience et de la raison, si cet être surhumain avait dépassé par sa grandeur morale, sa bonté, son amour, le reste des hommes, ce serait ce saint, ce sage, ce bon qui serait le révélateur par excellence; il serait le prêtre de l'humanité, son chef, son roi, le vrai médiateur entre Dieu et l'homme, la véritable parole de Dieu. Or les chrétiens affirment et c'est là le point de départ et le fondement du christianisme... que Jésus est cet homme idéal qui par sa vie a révélé Dieu. Ils affirment, sans se préoccuper des idées trinitaires, que le Verbe, la raison éternelle s'est incarné dans la personne de

Jésus de Nazareth... C'est cette pierre angulaire du christianisme qui porte ou qui écrase qu'il faut chercher à soulever. Là est le fondement du christianisme, ce qui en fait une religion. Jésus-Christ est pour nous cette raison infaillible, cette conscience profonde et divine, ce grand cœur qui révèlent Dieu. Il est, dès lors, la révélation vivante, l'élément positif, extérieur... Voilà donc la révélation vivante, vraie, la vérité devant nous sous forme concrète, historique, humaine; la vérité, non plus abstraite, cachée dans un système que les intelligents peuvent seuls comprendre, mais la vérité que les plus petits peuvent saisir puisque nous pouvons dire d'elle : ce que nous avons entendu, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché ».

Et plus loin encore : « Si on a suivi le développement de nos idées, on conclura que la parole de Dieu en Jésus-Christ, tout en étant pour nous révélation, raison divine, conscience idéale, est cependant une raison, une conscience. Elle est humaine et divine tout à la fois. C'est par un cœur d'homme, par une vie humaine semblable à nous que Dieu parle et se révèle. Dès lors, notre raison et notre conscience reconnaissant la vérité, l'acceptent librement, sans effort, sans contrainte. C'est ce que voulait dire Jésus-Christ quand il recommandait à ses disciples d'accepter son joug doux et léger, et quand il ajoutait cette parole profonde qui renferme toute la philosophie du christianisme et la notion vraie de la révélation : celui qui croit en moi ne croit pas en moi, mais au Père qui m'a envoyé, c'est-à-dire : celui qui croit en moi, ne croit pas à une autorité humaine, extérieure, étrangère; mais il croit à l'éternelle raison que je traduis d'une manière supérieure, mais qu'il trouve en lui. Ainsi donc, autorité souveraine de l'idéal, de l'exemple, de la beauté morale, de la vérité, de la raison, de la conscience, l'âme humaine relevée, agrandie, disant librement *amen*, c'est-à-dire *oui* à la vérité quand elle passe, point d'appui et liberté, règle et libre développement, tel est le christianisme qui résout ainsi en mettant Jésus-Christ devant la conscience, le grand

problème des rapports de l'autorité et de la liberté, de la raison et de la foi ».

Pellissier montre ailleurs les conséquences de cette notion spiritualiste de la révélation :

« C'est l'Esprit, dit-il, mis à la place de la lettre, la liberté substituée à la loi, l'homme affranchi devenant enfant de Dieu et pouvant comprendre son père. C'est la prophétie accomplie, l'esprit répandu sur toute chair, le sacerdoce universel; c'est Saint-Paul disant: « Je vous parle comme à des personnes intelligentes, jugez vous-mêmes de ce que je vous dis ». C'est Jésus-Christ crucifié pour avoir renversé la religion positive ; c'est Etienne, le second martyr, lapidé pour avoir blasphêmé contre le temple et contre la loi, c'est-à-dire contre l'antique religion matérielle. Ce sont, pendant les longs siècles du moyen-âge, les chrétiens libres-penseurs qui meurent martyrs pour avoir préféré l'esprit à la lettre, la conscience à la tradition ; ce sont les héros de la Réforme qui ne comprirent pas toujours l'idée, mais qui eurent cette conviction sublime que la conscience était la moitié du christianisme et que pour elle ils devaient mourir ».

Comme vous le voyez, Messieurs, c'est un christianisme large et spirituel qu'enseignait notre ami. C'est avec enthousiasme qu'il le prêchait du haut de la chaire. Il ne savait pas parler de ces hauts et sublimes sujets sans s'émouvoir profondément. Il se passionnait pour la propagation de ses idées. Il ne prêchait pas la vérité chrétienne, il l'acclamait. Aussi était-il profondément aimé de tous ceux dont les besoins religieux sérieux ne pouvaient s'accommoder de la forme vieillie que les siècles passés ont donnée à la vérité chrétienne. Le spectacle de cette conviction ardente, se manifestant par des paroles impressives, gravant profondément la pensée de l'orateur sacré dans l'âme de ses auditeurs, était un réconfortant pour ceux que la théologie traditionnelle rebutait, mais qui cherchaient un christianisme plus intelligible, mieux approprié aux besoins de nos contemporains, un christianisme véritablement moderne en un mot. Là est le secret

de la popularité de la prédication de Pellissier. Après avoir été goûtée des églises voisines de celle de Bordeaux, en particulier, de celles de la Saintonge et du Lot-et-Garonne, elle provoqua des appels d'églises plus éloignées. C'est sur l'initiative d'un des plus chauds amis de Pellissier, le regretté pasteur Galup, de Clairac, que le comité de la *Mission intérieure de Nimes* le fit connaître aux populations protestantes du Languedoc. Pellissier arriva à Nimes le 13 janvier 1859 chez son ami et collègue, l'éloquent pasteur Viguié. En six semaines, il ne prêcha pas moins de 42 fois dans 16 temples différents du département du Gard et de l'Hérault. Les foules accouraient pour entendre cette parole si franchement laïque et libérale. On se le disputait de tous les côtés et nous pouvons dire sans exagération que sa présence dans ces régions méridionales y fomenta un réveil religieux de bon aloi. Il fut rappelé plusieurs fois depuis dans ces régions toujours avec le même succès; on l'entendit également dans le Tarn, dans les Deux-Sèvres, à Paris, au Hâvre, à Genève et à Lausanne dans l'été de l'année 1865.

Ces merveilleuses improvisations qui ont laissé de si féconds souvenirs dans l'âme de ceux qui ont eu le privilége de les entendre auraient été complètement perdues pour la postérité si un de ses plus intelligents auditeurs [1], — je ne veux pas le nommer, il m'entend, et je ne veux point blesser sa modestie, — n'en avait recueilli quelques-unes et ne les avait aussitôt retranscrites avec une fidélité telle que leur reproduction fut autorisée par notre grand ami dans un de nos recueils d'édification. C'est ainsi que nous avons pu conserver trois prédications prononcées à Clairac, à la fin de l'année 1858, sur ces sujets : — *Le rocher de la certitude. — Ce qu'est le Christ ou le Christianisme moderne. — L'esprit du Christ dans l'humanité,* — et une admirable prédication sur la prière donnée quelques années plus tard dans les églises de Tonneins et de Clairac.

1. M. Charles Crebessac, maître de pension à Clairac, à qui nous devons aussi le sermon du jubilé de Galup (*Vie Chrétienne,* 8e année, p. 43).



Les personnes qui reliront un jour ces prédications brûlantes d'inspiration et les écrits profondément médités de notre ami, n'hésiteront pas à reconnaître qu'il n'y a eu dans notre siècle aucun pasteur plus convaincu que Pellissier de la divinité, c'est-à-dire de la vérité du christianisme, et mieux qualifié pour en faire comprendre le véritable esprit à la génération contemporaine. — Ils lui rendront cette justice qu'il a fidèlement réalisé le portrait tracé par lui-même du véritable ministre de l'Evangile.

« Il est prêtre, écrivait-il, comme tout chrétien, comme le dernier de tous, car tout chrétien est revêtu du véritable saccerdoce. Il est prêtre quand il lit l'Evangile et qu'il parle de Jésus-Christ. Alors il délie les erreurs des hommes et fait appel à une autorité supérieure, celle de la sainteté, de la charité, de l'idéal même qu'il trouve en Jésus-Christ. Quand, sous l'influence de la prière, il prêche la vérité chrétienne, il remplit une charge sociale grande et belle, celle d'un instituteur religieux. Même cette charge peut transformer le ministre de l'Evangile en philosophe. La vérité chrétienne a été tellement surchargée d'erreurs, le fond disparait si souvent sous les formes, l'esprit sous la lettre, le réel sous le symbole, les idées juives et païennes ont tellement fait invasion dans l'Eglise que, pour mettre en évidence la pure vérité chrétienne, la séparer de ses formes historiques, la dégager de l'alliage humain, il faut toute la science du philosophe et le courage du libre chercheur; il faut que l'histoire, la critique, la philosophie viennent à son aide pour faire son œuvre; qu'il se tienne en garde tout à la fois contre les entraînements du sentiment religieux et les écarts de la libre pensée; qu'il marche, gardant l'équilibre entre la religion positive et la philosophie, les jugeant de haut et les conciliant toutes deux. Il faut qu'il soit simple avec les simples, qu'il soit fort avec les forts, qu'il se fasse tout à tous comme l'apôtre, méconnu, dédaigné par le philosophe, anathématisé par le prêtre, parce qu'il veut tout à la fois l'Evangile et la science, la religion et la liberté. Mais il a une force et une consolation suprême; c'est de se sentir dans la vérité large, harmonique, entière, de progresser

sans danger de se perdre parce que l'idéal est devant lui et de pouvoir, libre de tout préjugé et de tout système, saluer l'avènement de la grande Eglise de l'avenir ».

Il me reste, Messieurs, à vous parler du poète. Notre ami aimait la solitude et la campagne. Il venait s'y retremper des luttes qu'il avait à supporter pour la diffusion de ses idées. Il avait une intelligence élevée, une imagination ardente. Il avait eu à souffrir cruellement dans sa vie intime. Quoi d'étonnant que la poésie ait jailli souvent de ce cœur ému et brisé? Elle n'était pas pour lui un jeu de l'esprit; il y trouvait une satisfaction intime, un dérivatif à ses tristesses souvent profondes, un apaisement et un réconfort pour continuer sa mission. De là le caractère touchant des vers consacrés pour la plupart à raconter certains épisodes de son enfance attristés par de cruelles séparations, ou agités par les troublants problèmes qui s'imposaient à son esprit ardent et précoce. Je ne veux entre ces poésies toutes dignes d'être conservées et portées à la connaissance du public, que vous en citer une aujourd'hui, parce qu'elle révèle l'esprit de tolérance et de largeur dont il n'a cessé d'être animé. Pellissier, vous le savez, était né catholique; il refusa d'embrasser la religion paternelle; mais lorsqu'il crut devoir revenir à l'église de ses ancêtres cévenols et huguenots et se mettre au service de cette église, il n'eut jamais de paroles amères à l'endroit de la foi qui n'avait pu captiver son esprit et son cœur. Il se souvenait que c'était la religion de son père vénéré, et de sa mère qu'il avait à peine connue. Il en parlait comme d'une grande institution du passé, ne répondant plus sans doute aux besoins de la génération présente, mais ayant donné asile à de nobles esprits et à des cœurs charitables, et se réclamant en définitive de notre maître à tous Jésus-Christ et de l'Evangile qui nous le fait connaître.

Dans cette pièce de vers, Pellissier nous parle d'abord d'un brave huguenot mort à l'hospice protestant de notre ville et qu'il avait eu occasion d'exhorter. Ce brave homme était bouquiniste.

Près du port, sous l'arceau de la porte gothique
Qui vit le prince Noir, une obscure boutique
Sur deux tréteaux mal joints, étalait en plein vent
Quelques livres poudreux, aux regards du chaland.
Un grotesque vieillard, à l'œil gris, terne, louche,
Au sourire effrayant dans une immense bouche,
Courbant son large dos, attendait en lisant
Que quelqu'un marchandât un vieux livre en passant.

Que pouvait-il gagner dans sa longue journée ?
Quelque gros livre usé; l'almanach de l'année,
L'illustre *de Viris*, un vieux paroissien,
La Bible de Sacy, c'était là tout son bien.
Il la lisait souvent. Or un soir, en décembre,
Transi de froid, de faim, qu'en son obscure chambre,
Le vieillard à tâtons montait, d'un pas tremblant,
Un soir qu'il n'avait rien, il s'assit en pleurant
Sur l'étroit escalier dont la marche est usée.
Alors il eut au cœur une lâche pensée;
La rivière est si près, l'escalier est si haut,
Il fait nuit, point d'argent, point de pain. Il en faut.
Dans son obscur grenier en trébuchant il monte.
Si l'on eût pu le voir, le rouge de la honte
Colorait son vieux front. Quel est donc son dessein ?
Il est vieux, et ne peut voler même du pain.
Du fond d'un noir réduit, en tremblant il attire
Quelques livres honteux qu'il eût frémi de lire,
Mais dont le titre seul, qui lui fut désigné,
Attriste son front chauve et son œil indigné.
Il avait autrefois acheté par mégarde,
Dans un lot de bouquins, moisis dans sa mansarde,
Ces livres que le vice eût payés leur poids d'or.
Il a froid, il a faim ; c'est là presque un trésor.
Qu'en fait-il ? — Le vieillard se couchant sur son âtre
Allume à son foyer une flamme bleuâtre,
Dont le pauvre foyer si longtemps noir sourit.
De sa tremblante main prend un livre maudit,
Le déchire à grand peine, et jette dans les flammes
Les feuillets lacérés de ces œuvres infâmes.
Et pendant que le feu les brûle et les noircit,
Le vieillard rassuré les regarde et sourit,
Et plus fort, en perdant sa ressource dernière,
Chauffe sa main ridée et dit une prière.

En regard de cet acte de vertu d'un bouquiniste protestant, le poète nous montre un acte de dévouement de l'obscure servante d'un curé charitable qui accompagna son maître dans sa retraite et servit d'une façon absolument désintéressée ce prêtre appauvri par ses aumônes.

Le vieux prêtre mourut. Il laissa pour tout bien
Ses vieux livres. — Vendus, il ne devait plus rien.
Et la vieille partit pour quelque obscur village.
Je crois la voir encore dans son étroit corsage,
Propre, petite, alerte, avec ses cheveux gris
Que pressait le bandeau d'une coiffe à grands plis,
Calme, comptant sur Dieu qui jamais ne délaisse,
Mais son sourire empreint d'une douce tristesse.
Plus d'un an se passa; je la vis revenir
Plus pâle, plus cassée et plus près de mourir;
Son œil était plus terne et sa voix plus tremblante,
Un bâton assurait sa marche chancelante;
Elle avait fait à pied douze heures de chemin
Pendant un rude hiver, en mendiant son pain.
— « Vous voilà de retour! d'où venez-vous, Marie?
C'est bien, restez chez moi, ma pauvre vieille amie,
Lui dis-je avec respect, en lui serrant la main ».
— « Oui, je reste aujourd'hui, mais je repars demain.
Je vis dans mon hameau. Tour à tour on me donne
Le toit hospitalier et le pain de l'aumône,
Quelques sols rarement; ils sont pauvres, hélas!
Puis on m'aime, ils sont bons, et je mourrai là-bas.
Mais j'avais sur le cœur une peine secrète.
Monsieur, avant sa mort, avait fait une dette;
Six francs pour des fagots achetés l'autre hiver,
Quand il faisait si froid, que le bois était cher.
Et j'avais en partant, oublié dans ma peine,
Ces malheureux six francs. Voilà ce qui m'amène.
J'étais triste et disais: « Quoi, Monsieur, en mourant,
Ferait perdre à quelqu'un! Et je n'ai pas d'argent.
Mais j'ai, Dieu soit béni, avec bien de la peine,
Sol par sol, liard par liard, semaine après semaine,
Ramassé ces six franes! Les voilà dans ma main ».
Et fière et souriante, à leur son argentin,
Elle me fit compter ces six pièces bénies;
Grave, je m'inclinai sur ses mains amaigries;
Puis, heureuse et le cœur léger, elle partit
Pour payer le marchand. Oh! le Seigneur la vit.

Et dans sa lettre d'envoi [1] le poète conclut:

Ces deux humbles chrétiens, étaient de notre Eglise,
Ami, car, séparés par la forme indécise
Et qu'ils comprenaient peu,
Tous deux avaient au cœur la divine étincelle
Que le Christ ralluma dans la race mortelle
Quand il incarna Dieu.

1. A M. J.-J. Clamageran, membre du Comité de l'*Alliance chrétienne universelle*.

L'un, vieillard délaissé, courbant sa tête chauve,
Epela chaque jour dans le livre qui sauve
Le grand mot de devoir.
Et l'autre, dans la paix de l'humble presbytère,
Sur son chapelet noir murmurant sa prière,
Aima sans rien savoir.

Est-ce donc que la forme est toujours inutile ?
Non, mais nous renfermons dans des vases d'argile
La pure vérité.
Plus le vase est scellé, moins la liqueur s'épanche ;
Il faut au fruit vermeil qui mûrit sur la branche
L'air et la liberté.

L'Evangile éternel, c'est l'esprit, c'est la vie,
C'est le germe divin, c'est la graine enfouie,
C'est le pur idéal ;
La forme, c'est le temps, le monde, ce qui passe,
C'est le génie humain, l'empreinte d'une race,
C'est le sillon natal.

Et maintenant, Messieurs, ma tâche est finie. Je me sens ému par ces souvenirs pieux. Les lieux où nous sommes réunis me rappellent des heures délicieuses passées en la société de l'homme si bon et si véritablement supérieur que nous pleurons encore. Il n'est plus là, corporellement du moins. Mais son esprit, cet esprit si vivant et si ouvert ne nous a point quittés. Nous lui parlons encore. Nous l'évoquons dans ces lieux où il a pensé, où il a souffert, où il a prié, où il a fait, en se séparant de nous, le grand acte de foi dont parle une des pensées gravées sur sa tombe [1]. Nous ne l'oublierons jamais, cet athlète infatigable de la vérité, ce noble serviteur de la cause du spiritualisme chrétien. Nous lui rendons en ce moment le suprême hommage qui lui est dû. Que Dieu nous soit en aide pour continuer son œuvre !

1. *La mort est surtout une grande chose, parce qu'elle est un acte de foi.* Extrait du sermon prononcé par le pasteur Pellissier, le 24 avril 1868, dans la salle des prédications libérales du boulevard Richard-Lenoir à Paris.

LE NAVIRE

Chaque hiver un vaisseau quittait le port natal
Et la rade glacée aux brumes léthargiques,
Pour s'en aller au loin vers des grèves magiques
Où les mers sont d'azur et les cieux de cristal.

Là-bas il contemplait des aurores vermeilles,
Des couchants où passaient de rouges flamboiements ;
Il chargeait du corail, de l'or, des diamants
Et rentrait au pays, les flancs pleins de merveilles.

Les brumes s'égayaient ; les flots étaient moins gris,
Comme si le navire eût porté dans ses voiles
Des reflets de soleil, des visions d'étoiles,
Des lambeaux d'horizon au brillant coloris.

Les femmes, les enfants, debout sur le rivage
Acclamaient sa venue et lui tendaient les bras.....
Mais un jour le navire, hélas ! ne revint pas,
Brisé par les récifs d'une côte sauvage.

*
* *

Mon âme est un vaisseau qui vogue dans l'éther :
Elle quitte en chantant le foyer domestique
Pour s'en aller très haut, dans un rêve extatique,
Vers les sables dorés de la céleste mer.

Sillonnant l'océan de la clarté première,
Elle aperçoit partout des tableaux inouïs,
Et rentre à la maison, les regards éblouis,
Pleins du rayonnement astral de la lumière.

Elle apporte un reflet de bonheur entrevu,
Un lointain souvenir des divines tendresses.
Les enfants curieux, prodiguant leurs caresses,
Disent : « Raconte-nous ce que tes yeux ont vu ».

Mon âme un jour, perdue au milieu des étoiles,
Au rivage natal ne reparaîtra pas.....
Où donc alors, Seigneur, guideras-tu ses pas ?
Vers un port embaumé conduiras-tu ses voiles ?

Raymond Février.

UNE JOURNÉE DU PASTEUR VALARD

Elle fut rude cette journée du pasteur Valard, et il se plaisait à la rappeler sur ses vieux ans.

Il s'était couché un dimanche soir (Février 1863), heureux à la pensée de travailler le lendemain tout le jour dans son cabinet : car c'est ainsi qu'il « faisait le Lundi » depuis qu'il occupait la modeste cure de St-J..., village de la Haute-Ardèche. Le reste de la semaine, il consacrait régulièrement les matins à ses études aimées et les après-midi aux devoirs de son ministère. Vieux garçon, — avait-il eu son roman ? personne ne l'a jamais su, — il tenait à ses habitudes et maugréait un peu quand ses plans venaient à être dérangés. En tous cas, il voulait autant que possible être prévenu la veille qu'il y avait un baptême à administrer, un mariage à bénir, un enterrement à faire. Et il grondait d'importance ses paroissiens s'ils le prenaient à l'improviste et, disait-il, « bouleversaient l'ordre de sa vie » sans crier gare. Peut-être l'expression était-elle exagérée, mais très certainement ses gronderies n'étaient que comme l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit. On trouve chez le villageois une force d'inertie qui défie le courage des plus braves et la patience des plus débonnaires.

M. Valard dormait profondément quand sa vieille domestique, Thérèse, vint à deux heures du matin frapper plusieurs coups à la porte de sa chambre et lui dire presque en tremblant :

— Monsieur, il y a les Tinet qui vous demandent d'aller tout de suite baptiser leurs quatre enfants : ils ont la vérole.

— Les Tinet ? murmura le pasteur en se frottant les yeux.

— Oui, vous savez, ces pauvres gens qui sont arrivés l'autre jour du Mézenc. Ils disent comme ça qu'ils sont bien fâchés de faire réveiller Monsieur, mais que les petits sont « dangereux ».

— J'y vais, répondit M. Valard. Et il se garda de rien ajouter de peur de se fâcher contre la vieille Thérèse qui n'en pouvait mais.

Il s'habilla à la hâte, prit son chapeau de haute forme et sa cravate blanche pour donner un léger vernis de solennité à la cérémonie qu'il pensait à juste titre devoir se passer dans un taudis; puis, sa liturgie à la main, il se dirigea vers la masure des Tinet.

— Faites lumière, cria la femme qui accompagnait le pasteur, quand ils furent arrivés.

Ce n'était pas de trop. Il fallait, le pas de la porte franchi, monter par une méchante échelle et soulever une trappe pour atteindre la misérable chambre où logeait la famille entière, chambre qui avait le toit pour plafond. Un vieux lit, une vieille armoire, une vieille table, quatre vieilles chaises, un vieux poële de fonte, le tout de guingois parce qu'il manquait la moitié des carreaux au plancher. Par terre deux vieilles paillasses, sur lesquelles étaient étendus, à moitié habillés, les trois aînés des enfants, et un informe berceau où gémissait le dernier.

A cette vue M. Valard sentit sa mauvaise humeur se dissiper et la compassion l'envahir. Aimant les pauvres, et sachant par expérience qu'ils n'écoutent généralement ni prière, ni conseils, ni observations lorsqu'ils sont obsédés par les besoins matériels, il se hâta de donner quelques pièces d'argent avant de dire tout ce qu'il avait sur le cœur.

Et il en avait à dire ! Comment n'avait-on pas fait baptiser plus tôt les enfants ? Ce n'était certes pas sous l'influence de principes antipédobaptistes ! — Comment ne les avait-on pas fait encore vacciner ? — Comment le père et la mère ne s'étaient-ils pas fait revacciner eux-mêmes en s'installant dans un village où la variole sévissait cruellement ?

Quelques excuses furent balbutiées. On avait jusqu'à ce jour habité un hameau perdu, loin de tout pasteur et de tout médecin. D'ailleurs les petits n'avaient jamais été

malades ... Quant aux parents, « ils ne risquaient rien ».

— Mais, Monsieur le Ministre, ne refusez pas de leur « donner l'eau » ! Ils vont mourir.

M. Valard allait, oh ! purement pour l'acquit de sa conscience, expliquer que le baptême ne peut sauver ni l'âme ni la vie, que c'est un symbole, rien de plus, et il se préparait à recevoir l'inévitable réponse, la réponse stéréotypée : « Nous le savons bien, mais quand même... » lorsque la trappe se rouvrit, livrant passage à un jeune voisin et à une jeune voisine que les Tinet avaient fait appeler pour « tenir » les petits.

— Vous êtes revaccinés, au moins, vous ?

— Oh ! non ; mais cela n'y fait rien.

M. Valard grommela ; toutefois il jugea bon d'éviter une scène, conseilla simplement de laisser les varioleux à leur place, et sans relever ce qu'il y avait d'irrégulier dans ce quadruple baptême administré en présence d'un seul parrain et d'une seule marraine — improvisés encore ! — il récita sa liturgie que la minuscule lampe fumeuse ne lui permettait pas de lire.

— Vous présentez ces enfants pour être vaccinés ?

Le mot lui était échappé. Mais le *oui* prononcé machinalement le dispensa de se reprendre, et il continua, changeant un peu le formulaire pour l'approprier à la circonstance, et s'efforçant de faire germer quelques grains de vérité dans ces terrains incultes.

La cérémonie terminée, il renvoya immédiatement les jeunes gens après leur avoir donné maints conseils qu'ils écoutèrent à moitié et ne suivirent pas du tout, resta encore un moment auprès des parents pour leur indiquer les soins à donner et les précautions à prendre, et rentra chez lui, heureux de les sentir tranquillisés, mais triste d'avoir une fois de plus enraciné un préjugé en cédant à une pitié bien naturelle pourtant.

Somme toute, avait-il bien fait ? Ce cas de conscience qu'il ne put au reste jamais résoudre, ne lui permit de goûter qu'un demi-sommeil. Aussi la vieille Thérèse n'eut-elle aucune peine à le réveiller quand à sept heures du matin elle monta lui dire :

— Monsieur, il y a le fils Crauzet des Vallins qui vous demande d'aller tout de suite enterrer son père : il paraît qu'il est mort.

— Oh ! il était au temple il y a huit jours.... Je descends.

Pendant que Thérèse, en colère, allumait le poële de la cuisine et préparait le café au lait, M. Valard interrogeait le fils Crauzet sur ce qui s'était passé.

— Monsieur le pasteur, lundi nous venions, sauf votre respect, de tuer le...

— Voyons mon ami, pas trop de détails. De quoi est mort votre père ?

— D'une « affliction » de poitrine, a dit hier le docteur.

Ah ! Et comment ne m'avez-vous pas appelé quand il était si malade ?

— Nous ne le croyions pas en danger.

— Mais enfin pourquoi n'êtes-vous pas venu me prévenir plus tôt ?

— Parce que vous êtes tous et toujours comme ça, s'écria la vieille bonne qui apportait le plateau avec deux tasses. — Puis se campant, les mains sur les hanches, devant le jeune homme interloqué : — Est-ce que vous ne savez pas que mon Monsieur veut qu'on l'avertisse la veille ?

— Allons, Thérèse, calmez-vous. Que je le veuille, ou non, c'est bien la même chose. — Et puis ce pauvre garçon est déjà assez triste.

— Oui, mais si on vous avait prévenu hier de tous ces baptêmes et de tous ces enterrements, vous vous seriez couché de meilleure heure. Et maintenant, sans avoir quasiment dormi, il vous faut grimper deux heures à la montagne. Ce n'est pas chrétien. On veut tuer mon Monsieur ! Il n'est déjà plus si jeune ! — Et par le temps qu'il fait !

Le ciel menaçait en effet de quelque bourrasque.

— J'en ai vu bien d'autres, dit M. Valard.

Peu d'instants après, bien emmitouflé, il gravissait la montagne avec le fils Crauzet chargé du drap mortuaire qu'il était allé prendre au temple. L'air était humide et froid. Le

soleil se cachait derrière de gros nuages noirs qui s'avançaient sur nos voyageurs. Il s'agissait pour eux de hâter le pas... mais ce fut inutile : ils eurent à affronter successivement une bruine glacée, une grosse pluie fouettée par une bise violente, enfin une tourmente de neige qui les empêchait de voir à trois mètres devant eux. Déjà ils avaient dépassé les châtaigniers qui sont la gloire de la commune, et rien absolument ne pouvait plus les abriter. A gauche du sentier s'ouvrait maintenant un affreux précipice ; à droite s'élevaient bien de superbes rochers de granit, mais le vent s'engouffrait en sifflant dans leurs moindres anfractuosités. Le pasteur et son compagnon se tenaient ferme par le bras pour ne pas être renversés. A peine pouvaient-ils marcher : leur respiration était coupée, et ils enfonçaient dans une couche de neige déjà très épaisse.

Tout à coup M. Valard, se rappelant ses jeunes années et ses courses alpestres, se mit à pousser un cri de joie. Le vieil homme, j'entends le touriste, venait de reparaître en lui.

— Vive la tourmente ! — Et dire qu'il y a des gens qui préfèreraient une belle matinée d'été !

Heureusement le fils Crauzet ou n'entendit pas ou ne comprit pas cette exclamation ; autrement il aurait cru que son pasteur perdait la tête.

Enfin, enfin, ils arrivèrent aux Vallins, la figure toute rouge, les habits tout blancs, mais sains et saufs. Dans la maison mortuaire se donnait un grand repas, et les langues des convives allaient leur train. M. Valard avait bien souvent blâmé cette coutume un peu sauvage d'offrir un festin lors d'un enterrement. Si on lui répondait avec raison qu'il fallait bien faire manger les parents et les porteurs parfois venus de loin, il répliquait avec non moins de raison qu'il n'était pas nécessaire de les festoyer et de leur fournir l'occasion d'insulter par leur gaieté au deuil de la famille. Ce jour-là, après sa course si dure, il ne fut point fâché de se joindre aux invités, mais sa présence imposa une certaine réserve aux conversations et empêcha tout

abus de se commettre pendant que la veuve et les filles Crauzet servaient silencieusement leurs hôtes, contenant leurs larmes et refoulant leur douleur. Cette douleur devait se traduire selon l'habitude en cris de souffrance physique, mais seulement à la levée du corps.

Le temps ne s'était guère amélioré. Mais pour divers motifs on ne pouvait retarder le moment des funérailles, et d'ailleurs M. Valard n'aimait pas, disait-il, à faire durer l'opération. Un court service fut célébré à la maison; après quoi six hommes prirent sur leurs épaules le cercueil recouvert du drap noir que la neige allait blanchir. Six autres paysans les suivaient, prêts à les relayer, et l'un d'eux portait une bouteille d'eau de vie à laquelle les douze devaient tour à tour boire à même pour reprendre des forces et supporter sans danger le froid et le chaud.

M. Valard marchait à la tête du cortège. Il était fort affligé d'avoir perdu un de ses meilleurs paroissiens, un type de ces huguenots à qui l'on ne peut penser sans penser du même coup aux vieux *Pseaumes* dont ils ont la piété simple et forte. Mais il songeait surtout aux épreuves par lesquelles avait passé son ami et à la douleur si profonde qui oppressait le cœur de la veuve et des enfants. Aussi lorsqu'on fut arrivé au cimetière, et pendant que le cercueil descendu dans la fosse disparaissait peu à peu sous une couche blanche, jugea-t-il à propos non pas de faire, comme tant de pasteurs lors de ces occasions, un sermon à l'adresse des incrédules et des indifférents, mais de prononcer quelques paroles de consolation et d'espérance : il savait bien d'ailleurs que ces paroles-là, quand elles ne sont pas banales et qu'elles sont empreintes de sainteté et de vérité, peuvent mieux que de vertes semonces toucher les cœurs froids et réveiller les consciences assoupies.

Comme il terminait son discours par ces mots admirables de Saint-Paul : « J'estime que les souffrances du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire qui nous est réservée », un coup de bise déchira les nuages, et, dans un ciel d'un bleu éclatant, le soleil resplendit, inondant la nature de ses rayons. Toute l'assemblée

éprouva le sentiment que « les cieux de l'âme » s'ouvraient et que la vie d'en haut en descendait pour se répandre à flots sur la terre.

Ce fut sous cette impression que l'on quitta le champ du repos. M. Valard rentra un instant chez les Crauzet puis redescendit à Saint-J... seul! Il aimait à être seul dans ses chères montagnes : cela plaisait à sa nature à la fois mélancolique et enthousiaste. Cela lui plut tout particulièrement cette après-midi. Dans sa tristesse, — et, soit dit à sa louange, il n'avait jamais pu présider à aucun enterrement sans porter la douleur des autres — il se trouvait heureux de n'avoir à parler à personne et de se sentir comme perdu dans les neiges. Tout était blanc; ou s'il y avait par ci par là quelques taches grises et noires — des rochers et des sapins — ces taches ne faisaient que rendre la blancheur plus éclatante. Au loin et de tous les côtés, d'immenses vagues écumeuses, les Alpes, les Cévennes, les monts d'Auvergne sur qui le ciel, maintenant sans aucun nuage, s'étendait comme un vaste pavillon de saphyr. La bise s'était calmée et le silence absolu qui planait sur les hauteurs remplissait l'âme de M. Valard d'une douce et religieuse extase. Il était seul, oui, mais avec Dieu, et un instant il oubliait bien des sujets de peine qui remplissaient souvent son cœur d'amertume.

Quand il rentra dans son presbytère, la vieille Thérèse poussa un cri de joie en le voyant en bon état, mais aussitôt sa figure prit un air souverainement désolé qui inquiéta son maître.

— Qu'y a-t-il donc?

— Il y a, monsieur, que les Thiébaud des Blaches sont venus vous demander d'aller bénir le mariage de leur fille.

— Demain?

— ... Non, tout de suite. Leur soldat est arrivé hier et il paraît qu'il n'a pu avoir que deux jours de congé. Ils ont dit que vous resteriez à dîner avec eux après la cérémonie ... mais c'est égal, on va vous tuer.

Les Blaches étaient à cinq kilomètres de Saint-J... Il n'y avait donc pas de temps à perdre. M. Valard partit tout

de suite et arriva à son annexe à la tombée de la nuit. On n'avait pas encore célébré le mariage civil, car on tenait beaucoup à avoir « Monsieur le Ministre » comme témoin. Mais tout était prêt. Dans la salle de la commune, petite et basse, flambaient de grosses bûches. M. le Maire, tout en gardant son bonnet de coton, avait daigné ceindre son écharpe, car les Thiébaud comptaient parmi les riches propriétaires de la localité. Sous la table, à ses pieds chaussés d'énormes sabots, était couché son chien, grave et silencieux. L'Instituteur, secrétaire de la mairie comme ils l'étaient presque tous dans les villages à cette époque, lut les articles classiques du Code au milieu des rires et des quolibets traditionnels, puis les jeunes gens ayant répondu séparément et affirmativement aux questions posées, l'officier de l'état civil les « déclara-s-unis » au nom de la loi.

Vint le tour du pasteur. Ah! ce jour-là les choses se passèrent mieux qu'à la noce précédente célébrée dans le même village. Alors ç'avait été un effroyable charivari organisé par une troupe d'enfants qui avaient mis à contribution toute la ferraille disponible parce que c'étaient un veuf et une veuve qui se mariaient; et le concierge avait eu grand'peine à faire respecter la sainteté du temple. Il était dans tous ses états, ce concierge. Ce qui le froissait spécialement, c'est que les usages n'étaient pas suivis. « Tout ce vacarme devait se faire seulement lorsqu'une jeune fille épouse un veuf, ou un jeune homme une veuve. Mais dans ce cas ce n'était pas juste ».

Pour le mariage Thiébaud il n'y avait pas de doute à avoir; aussi M. Valard put-il conduire les époux au temple en n'étant assourdi que par les cris des enfants se disputant les dragées qu'on leur jetait. Quoique brisé par la fatigue physique et les diverses émotions qu'il avait éprouvées depuis le matin, il sut improviser un petit discours sérieux et touchant, inspiré qu'il était par son affection pour deux anciens catéchumènes et par le ferme espoir que l'union qu'il bénissait serait bénie en effet.

Puis, ouvrant comme il se plaisait à dire, le tiroir de la gaieté — d'une gaieté saine — après avoir aux Vallins tiré

celui de la sympathie, en vrai pasteur qui désire se faire tout à tous, il prit part au joyeux dîner de noce, et se joignit à la verve des nombreux convives en sachant la maintenir dans le ton convenable. Mais, malgré les instances de ses hôtes, qui le voulaient même garder à coucher, il partit avant la fin du repas et revint à son presbytère où il lui tardait de se reposer. Il était dix heures du soir. La bonne Thérèse, assise près du poële de la cuisine, tricotait, les lunettes sur le nez. Elle avait descendu les pantoufles et la robe de chambre de « son pauvre Monsieur », et lui tenait toute prête une tasse de thé bien chaud pour le refaire après ses courses. Quand il rentra, il la surprit, seule et d'une voix qui dominait le ronflement de son poële, maugréant encore contre les Tinet, les Crauzet et les Thiébaud.

Telle fut la journée du pasteur Valard. Elle fut rude, on l'a vu. Mais il ne s'en coucha pas moins l'âme paisible et heureuse, et, se sentant l'ami nécessaire à tous, il s'endormit en se disant comme le Psalmiste : « Quoi qu'il en soit, mon lot m'est échu dans des lieux agréables, et je suis satisfait de mon héritage » !

Elisée Bost.

LES RÉUNIONS DE NIMES

(24 JANVIER 1893)

(Suite et fin)

Nous allons retrouver la même note, plus énergique, dans un article de l'*Eglise libre*. Ce journal a impartialement donné la parole aux adversaires et aux partisans des réunions de Nimes. Parmi ces derniers M. *Elie Gounelle* s'est exprimé comme suit :

« Encore quelque chose de nouveau. Après l'essai d'Anduze, l'essai de Nimes : c'est toujours de conversion et de réveil qu'il

s'agit, et rien que de cela. Il semble que de partout, car le branle est donné, va s'élever une clameur de protestations contre le péché, et d'appels à la repentance et à Jésus-Christ.

» Certes, les réunions de réveil se succèdent et ne se ressemblent pas : mais il ne faudrait pas exagérer les dissemblances. C'est différent, mais c'est absolument le même but que l'on poursuit auprès du peuple. C'est différent et c'est pourtant la même chose. Ici et là, ce sont deux cloches bien sonnantes qui ont essayé de ramener à l'Evangile les âmes égarées.

» J'ai voulu entendre les deux cloches — car, dit le proverbe : « qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son », et n'entendre qu'un son, — sous quelque clocher d'ailleurs que l'on s'abrite — c'est risquer fort d'être exclusif et faux dans ses jugements.

» J'ai donc entendu la cloche de Nimes, faite avec l'alliage que l'on sait. Il est possible que pour l'esprit un peu prévenu des auditeurs, il y ait eu, comme le dit M. Lortsch dans sa dépêche télégraphique, « deux notes », « deux tendances », deux sons... mais, je tiens à le dire, l'alliage avait réellement du timbre et a clairement sonné le réveil des âmes.

» Ceux qui connaissent les situations respectives des partis comprendront combien il est délicat et difficile de rendre, avec une absolue franchise, les impressions forcément un peu diverses que nous a laissées la journée du 24 janvier. Nous essaierons toutefois de le faire, car nous sommes de ceux qui étions à Nimes non seulement « pour voir », mais « pour sympathiser ».

» *Qu'a-t-on voulu ?* « *Rapprocher*, dit l'invitation imprimée, *les membres de la grande famille protestante sur le terrain de la prière, de l'étude pratique de l'Ecriture sainte et du travail en commun pour le réveil et la conversion des âmes.* »

» Pesez ces mots, ôtez tout parti pris de votre esprit, et je vous défie, si vous avez un peu de cœur, de ne pas être ému. Le but devait être et est resté *exclusivement religieux*. Il serait déplacé et, d'ailleurs bien naïf, de rêver une *conciliation politique* des centres et par suite la formation d'un tiers parti. De partis, il y en a assez comme cela ; je ne crois pas que personne ait eu, par devers soi, cette visée chimérique : le prospectus dit tout le contraire, et de part et d'autre, à Nimes, nous avons scrupuleusement respecté le programme. Nous étions même tellement préoccupés de l'observer, la situation était si nouvelle, nous ne nous étions pas vu entre « orthodoxes et libéraux » (pour

employer de vieux vocables) depuis si longtemps, que nous devions tous faire un petit effort intérieur pour fraterniser.

» *Qu'a-t-on fait à Nimes ?* Je le répète tout simplement : un petit effort intérieur pour fraterniser. C'est bien quelque chose.

» Le « culte fraternel » (c'est ainsi que l'on a appelé la réunion de prières) s'est ressenti de cet état d'âme que nous ne pouvons nommer la gêne, mais qui n'était pas encore la liberté. M. Babut a présidé ce culte, et j'entends encore l'admirable lecture qu'il nous a faite d'Ezéchiel XXXIV, et son invitation pressante à nous humilier. L'effort nécessaire pour rapprocher des éléments qui ne se rencontrent jamais, s'est fait sur le terrain de l'humiliation et de la prière. De cette lutte intime, de cette rencontre d'âmes ecclésiastiquement séparées ne pouvait que sortir un véritable bienfait. Dieu bénit toujours les efforts que les hommes font pour se rapprocher, et pour prier !

» L'après-midi du 24 s'est passée à méditer le grand fait moral de la conversion. M. Schulz a introduit le sujet par un rapport complet, scripturaire, absolument évangélique, de l'avis de tous. Il a déclaré voir dans la conversion « *un changement radical de vie et de nature* » ; à l'origine de ce changement, il a nettement déclaré qu'il fallait placer l'Esprit de Dieu. La grâce divine est la cause première (ce qui ne veut pas dire arbitraire) de la conversion. Dieu veut nous sauver tous et toujours. M. Schulz nous a montré tour à tour la *nature*, la *nécessité*, les *conditions* et les *fruits* de la nouvelle naissance en des termes non équivoques. Il est possible que la condition objective de la conversion, l'élément historique, n'ait point suffisamment été mis en relief ; l'auteur du rapport n'a pas rendu assez troublante la gravité inouïe du péché, car plus on creusera l'abîme de condamnation où le péché nous a mis, plus on comprendra non seulement la nécessité, mais l'immensité non moins inouïe, et finalement le caractère surnaturel de la Rédemption. Ce n'est pas un procès dogmatique que je fais, c'est simplement une critique du plus et du moins : je sais qu'au fond nous sommes d'accord, « *sur le terrain exclusivement religieux* », avec l'élite vivante et dévouée du parti libéral.

» La discussion qui a suivi la lecture du rapport a prouvé que cet accord existe sur les questions essentielles de la *vie chrétienne* entre *quelques « libéraux » et quelques « évangéliques »* : c'est quelque chose, c'est beaucoup de l'avoir constaté.

» On se disait en effet sur tous les tons que l'union, même

sur le terrain de l'édification et de la conversion était impossible. On invoquait les luttes homériques des anciennes conférences pastorales, où « l'on allait combattre les libéraux » ! Il y a bien longtemps de cela ! Depuis... bien des idées, bien des hommes, des facultés de théologie ont changé. Et puis, les jeunes ont pas mal appris de choses nouvelles, et n'ont rien eu à oublier. Eh bien donc, il faut s'incliner devant ce premier fait : une réunion d'édification est possible entre des évangéliques sincères et pieux de l'un et l'autre camp.

Voici un second fait, également nouveau de nos jours, et qu'il faut encore admettre : *une réunion de réveil*, vous entendez bien, *une réunion de réveil* à laquelle prennent part des orthodoxes et des libéraux est possible !

» Ce n'est pas croyable, c'est une gageure, dites-vous ? Ecoutez. Nous sommes à Nimes, le 24 janvier à huit heures du soir, dans le temple de l'Oratoire, bondé d'auditeurs. Une soixantaine de pasteurs environ [1] entourent l'estrade ou sont dispersés dans l'assemblée. M. Dardier préside, affirmant en termes de jadis « la légitimité des deux tendances » : en droit, si deux tentances sont rivales, elles ne sont pas légitimes ; en fait, ce que les orateurs, MM. Chabas, Minault, Trial et Babut voulaient justement prouver, c'est que, sur le terrain de la conversion, il n'y avait pas deux tendances. L'ont-ils prouvé ? Affaire d'appréciation. Pour nous, la preuve est concluante, pour ce qui concerne la réunion de l'Oratoire. Deux libéraux et deux orthodoxes ont adressé de concert, des appels évangéliques on ne peut mieux, sincères et ardents on ne peut plus, à la repentance et à la foi en Jésus-Christ. Je croyais rêver, à Anduze, en voyant M. Doumergue présider une réunion de réveil : et de même à Nimes, en entendant deux libéraux et deux orthodoxes prêcher d'un commun accord, la nécessité de se convertir ! Cela, en l'an de grâce 1893 ! Mais c'est une révolution ! Le peuple a bien senti qu'il se passait là quelque chose de nouveau, car dans le dialecte expressif et concret de la ville de Bigot, des gens prétendaient le matin, avec cet accent inimitable qui souligne dans le Midi les grands évènements, que M. Babut et M. Trial « allaient s'embrasser au temple » ! C'est naïf, mais le peuple a raison. Comme lui, nous souffrons en face des barrières. Il en est de légitimes : le sont-elles toutes ?

1. On a inscrit 55 pasteurs à la séance de l'après-midi ; ce chiffre a été dépassé le soir.



» Un grand besoin d'unanimité caractérise notre temps. Un universitaire fort distingué, M. Desjardins, l'a fort bien dit et prouvé. Les sentiments de solidarité se développent. — Puis, il y a tant de misères, tant de péchés, tant d'ennuis de la vie morale et religieuse qu'il faut chercher à s'unir devant l'ennemi commun. Les Eglises sont un peu comme ces cantons suisses, qui, en temps de paix, se disputent. Mais qu'un danger commun survienne, que des puissances étrangères menacent la fédération, et l'on verra tous les tronçons épars se rassembler en un faisceau indissolument lié par l'amour, par la passion de la patrie commune ! L'ennemi, c'est le péché. Il prend tant de formes nouvelles, il jette tant de détresses, tant de hontes à notre monde, que les bases de la vie morale et sociale sont ébranlées. Les églises, les chrétiens de toute étiquette ont *le devoir pressant* de s'unir contre celui que Jésus appelait Légion.

» En disant cela, nous ne faisons point fi des doctrines et des dogmatiques... Elles sont absolument nécessaires, car on ne peut pas vivre sans penser, pas plus que l'on ne peut penser sans vivre. Mais la vie ne se traduit pas partout par les mêmes formules ; et là vie riche en expériences a, grâce à Dieu, pour les exprimer, une pensée riche en formules. Mesquine serait donc la prétention d'emprisonner la vie religieuse dans quelques phrases... Puis enfin, — soyez juges, lecteurs, — a-t-on le droit de perdre son temps, ses forces, ses poumons, à discuter des questions de cadres et de formules, à analyser sans fin des théories aigrissantes, quand un édifice brûle et va tomber en ruines, et que cet édifice s'appelle la société ? Au dehors, il y a un travail colossal qui nous appelle... et nous perdons notre temps en luttes intestines ! Sans doute, pour revenir à notre journée de Nimes, nous regrettions personnellement que tel ou tel point essentiel n'eut pas été mis davantage en lumière, mais nous ne nous reconnaissions pas le droit, puisque quelques libéraux évangéliques affirmaient la réalité tragique du péché, de mépriser ou de passer, comme des pharisiens, sans même daigner apercevoir les nobles efforts de ces quelques ouvriers. Je reconnais que le parti libéral a son poids mort, ses dormeurs, ses cadavres. Mais bien que les doctrines évangéliques soient des *idées forces* qui finissent souvent par l'emporter sur l'inertie, — n'avons-nous pas, nous aussi, nos misères, nos tombeaux ? Nos ostracismes sont-ils tous justes ? Le sadducéisme moderne, en gros, ne vaut peut-être pas grand chose... et si le pharisaïsme

moderne vaut mieux, il le sait trop, car il est devenu comme son ancêtre juif, exclusif et fier. Proscrire toute sorte de rapports, au nom de l'ordre, au nom de la paix, est la tendance des partis. Oui, il faut de l'ordre. Mais il faut la clarté aussi. Une organisation quelconque n'a pas le droit de tuer l'amour. Voici une règle sans exception : « *Tu aimeras ton prochain*, — même un samaritain, même un juif, même un libéral, même un orthodoxe, — *comme toi-même* » ! — *Que peut-il résulter de tout cela ?* Dieu le sait. Je souhaite que la rencontre de Nimes nous laisse autre chose que le souvenir d'une curiosité.

» Aux uns, ces sortes de réunions (nous désirons donc que l'on récidive) pourraient apprendre à ne pas juger superficiellement et d'une manière tranchante, des frères qui ont le malheur de ne pas être des nôtres. Si l'on essayait de se *comprendre*, de s'aimer, bien des malentendus seraient peut-être dissipés. S'il existe des abîmes imaginaires, il faudrait les supprimer, ceux-là. Il y en a bien assez de réels.

» Aux autres, ces réunions feraient beaucoup de bien, nous prierions ensemble, nous parlerions encore de conversion, puis de sanctification, puis d'activité pastorale ; nous étudierions la Parole de Dieu (c'est dans le programme). Les vivants réchaufferaient les tièdes et peut-être réveilleraient les morts ! Et à la fin il se trouverait que là où est la vie, même imparfaite, là est le Christ. *Et ubi Christus, ibi ecclesia !* Nous nous inquiétons de l'étiquette, mais pas outre mesure. Nous préférons que l'on soit synodal : nous aimons par dessus tout que l'on soit *chrétien*. Le Synode ne monopolise pas la vie, ni le libéralisme, la mort.

» Anduze, Nimes : deux cloches. Spontanément, sans entente, mais aussi sans rivalité, elles ont sonné presque en même temps le réveil des âmes, et leurs vibrations claires et sonores se mêlent — sauf par ci par là, quelques dissonnances, — assez harmonieusement dans le lointain. Nous les avons écoutées du point de vue des intérêts supérieurs du Royaume de Dieu, et non du point de vue restreint d'un parti. Si l'une et l'autre ont de mauvais alliage, c'est sans doute qu'il n'y a rien de parfait sous le soleil. Oh ! que de toutes parts, elles sonnent à grandes volées, les cloches de notre protestantisme français. Puissent-elles rallier les âmes pécheresses, les dispersées ! Il ne faut pas que la voix du protestantisme soit étouffée à l'heure qu'il est par les voix du catholicisme, du socialisme, de la libre-pensée ! L'avenir est à la cloche qui se fera écouter de la démocratie, et

qui, dans un monde en péril, sonnera assez fort le tocsin pour sauver l'âme de la France et la convertir à Jésus-Christ. »

P.-S. — M. Lortsch insinue que les orateurs de la réunion du réveil se sont fait des « concessions mutuelles » : il n'en a jamais été question. En outre, *la justification par la foi* n'est pas négligée par la tendance libérale. M. Chabas m'écrit dans une lettre récente :

« Je crois à la Rédemption. Quant à la foi justifiante, elle me paraît être *la condition sine quâ non* du salut; attendu que l'homme ne peut rien faire de bon sans le Saint-Esprit ».

Voici maintenant comment s'exprime la *Vie nouvelle* [1], par la plume de M. *A. Alcais :*

« Qu'allait-il donc en être de ces réunions d'un genre si nouveau parmi nous ? On comprendra de reste que cette question vint naturellement à nos lèvres, tandis que le train nous emportait tous ensemble vers Nimes, le matin du 24 janvier. Vous avez déjà appris que tout y a été à souhait, même il est permis de dire que leur succès a dépassé l'attente des plus optimistes. Jugez-en plutôt d'après cette trop pâle analyse de la journée.

» 10 h. — *Réunion de prières.* — Elle a eu lieu dans une vaste salle mise obligeamment à notre disposition par M. Trial. Une trentaine de pasteurs sont présents. M. Babut préside. Il lit le chap. 34 d'Ezéchiel. Il en dégage de fortes exhortations sur nos devoirs de pasteurs. Après des chants nourris et des prières ferventes, MM. Minault, Chabas, Chastand, etc., parlent de la nécessité pour nous de serrer nos rangs en face des forces du mal qui nous enveloppent de toutes parts. Ces impressions de début sont excellentes. La bonne pensée, de commencer cette journée en s'agenouillant tous ensemble devant Dieu et en s'humiliant à ses pieds ! On se relève en se sentant plus près les uns des autres, plus forts.

» 2 h. — *Entretiens pratiques sur la conversion.* — M. Bertrand, de Milhaud-lès-Nimes, préside. Les rangs de la réunion du matin se grossissent de nouveaux et nombreux assistants. Nous comptons à présent cinquante-cinq pasteurs présents. Excuses et télégrammes d'un certain nombre d'amis empêchés.

[1] La *Vie nouvelle*, 8e année, n° 3, 11 février 1893.

M. Schulz lit son rapport sur la conversion. Beau et bon travail, pénétré de sève chrétienne. Le rapporteur commence par définir la conversion. Elle est plus, dit-il, avec saint Paul et saint Jean, qu'un changement de *vie*, elle est une transformation de *nature*. De cette « création nouvelle » Dieu est l'unique auteur. Puis, avec force, M. Schulz insiste sur la nécessité de la conversion. Le salut n'est possible que si, à un moment donné, par un effort de volonté, le pécheur sort de son péché et se réconcilie avec Dieu. Ce moment a-t-il sa *date* parfaitement précise et nette ? Oui, pour l'âme qui, brusquement, passe des ténèbres du péché à la lumière du salut; non, pour celle en qui la conversion se fait surtout sur l'action lente de l'éducation et du milieu. Quelles sont les conditions de la conversion ? M. Schulz examine tour à tour les conditions internes. Il écarte d'abord par quelques mots la théorie prédestinatienne; « Dieu, dit-il, veut la conversion de tous et toujours ». Il montre de quel poids pèsent sur l'individu sa race, sa famille, son milieu, etc. Mais il croit qu'à cet égard, Dieu ne redemandera à chacun que selon la mesure qui lui fut départie. Il fait ensuite une analyse détaillée des dispositions préparatoires de la conversion. La constatation de nos défectuosités ne saurait être au nombre de ces dispositions. Le sentiment aigu de son malheur, naissant de son éloignement de Dieu : voilà pour le pécheur le premier germe de la préparation à la conversion. A ce premier sentiment vient bientôt s'ajouter celui d'une confiance totale en la miséricorde de Dieu. Ici M. Schulz montre le rôle capital de la foi dans le divin crucifié. « Impossible, dit-il, de s'associer par la foi au drame du Calvaire sans ressentir toute l'horreur du péché. De plus mon cœur contemple en cette sainte victime le messager du pardon divin, la manifestation émouvante de la grâce de Dieu ». Quels sont les signes de l'efficacité de la conversion ? M. Schulz étudie pas à pas la conduite du fils prodigue pressé de retourner près de son père. Parmi ces signes, il note surtout : 1° la suppression immédiate de la cause du péché ; 2° la réparation des torts qu'a fait le péché. Ici encore, rôle important de la foi au Sauveur. Le sentiment de notre communion avec Lui nous sera comme un aiguillon pour des sacrifices nouveaux et à sa ressemblance. « En résumé, la foi en Jésus-Christ est l'unique condition morale de toute vraie conversion ». Restait à aborder une dernière question : les fruits de la conversion ? M. Schulz les résume en un seul,

qui est la vie chrétienne. A l'analyse, cette vie nouvelle se peut décomposer ainsi : joie intime, pratique assidue du devoir, développement régulier de tout l'être. La sanctification est l'effet nécessaire de la conversion. Enfin, à mesure qu'il marche dans cette voie royale, le chrétien prend plus nettement connaissance de son éternité.

» Cette belle étude religieuse laisse l'auditoire sous une forte impression. M. Minault remercie M. Schulz pour le bien reçu ; en même temps il propose comme conclusion pratique de ce travail qui sera sûrement imprimé, que les pasteurs présents se fassent part de leurs expériences quant aux meilleurs moyens d'évangélisation. M. Babut joint ses remerciements à ceux de M. Minault. Il y a un aspect de la vérité sur lequel il eût sans doute plus insisté : celui de la rémission de nos péchés par le sacrifice de la croix. Le moment précis pour l'âme de sa conversion est celle où elle s'assure de cette rémission de nos péchés par le sacrifice du Christ.

» M. Tarrou voit dans la conversion plutôt un développement qu'une crise de l'âme. Elle n'est possible que par notre communion personnelle avec Christ. « Pour moi, l'homme le plus éloigné du royaume des cieux, c'est l'honnête homme ».

» M. Neel félicite le rapporteur pour le choix du sujet. C'est lui qui nous vaut les hostilités du monde, mais c'est lui qu'il ne faut pas se lasser de prêcher à nos troupeaux !

» M. Chastand observe quelle utilité il y a à se voir de près pour s'apprécier. On saura dans nos Eglises que nous n'avons eu qu'un but : travailler ensemble à la conversion des pécheurs. Prêchons-la avec toute l'âme !

» M. Gaujoux insiste sur le rôle, dans la conversion, de Jésus-Christ considéré comme fils éternel de Dieu, et croit devoir entrer dans des développements sur son passé ecclésiastique. M. Rodriguez constate que l'on saura désormais que dans toutes les Eglises nationales, comme ailleurs, on prêche la conversion. En définitive, tous nous avons le même drapeau.

» M. Chabas met avec une grande force le doigt sur ce qu'a de terrible le péché. M. Alcais relève un des effets de la conversion : la joie, cette joie, qui inondait le cœur de Pascal : « joie, pleurs de joie » !

» M. le président invite M. Alcais à terminer par la prière cette séance abondamment bénie.

Service public, 8 h. du soir. — Dans le temple de l'Oratoire,

dès 8 h., quinze cents personnes sont entassées. Après une prière penétrée d'émotion chrétienne par M. Chastand, M. Dardier, président du consistoire, donne lecture de la lettre de convocation des promoteurs de ces réunions. Il dit qu'en faisant accueil à leur demande, l'Eglise de Nimes reste fidèle à ses principes. Il commente ensuite les circonstances dans lesquelles ont lieu ces réunions. Il a paru à quelques-uns que ces commentaires ne sortaient ni de la lettre ni de l'esprit de la circulaire de convocation. M. Chabas lit Saint-Jean III, 1-15. Le jeune pasteur de Béziers, fait ressortir avec une grande force intérieure le caractère tragique du péché. Sa voix émue, son geste sobre, son accent empreint d'un grand sérieux chrétien ajoutent à son exhortation quelque chose de fort impressif. M. Minault lui succède. Il a de l'orateur le geste large, le regard droit, la prestance ferme, la voix chaude et prenante. Il a surtout le zèle ardent du prédicateur chrétien. D'emblée il saisit ses auditeurs, les presse, les accule, les étreint. Avec une vigueur peu commune, il leur fait voir tour à tour ce qu'a d'irréparable le passé dans nos vies et ce qu'a de réparateur la croix du Calvaire. M. Trial se lève alors. L'éloquent pasteur de Nimes prononce une allocution dont nous aimons beaucoup mieux le remercier que le féliciter. Du reste, il nous mène aux pieds de Jésus-Christ comme à Celui qui peut seul nous sauver. Il nous pousse à ses pieds à force d'appels, de supplications émues. Ce n'est pas bientôt, ni demain, ni tout à l'heure, c'est *maintenant* qu'il vous faut y venir ! Et son exhortation puissante ne se fatigue pas de nous répéter : « Maintenant ! maintenant » ! Il termine en laissant aux pieds du crucifié (seule source de tout sacrifice), ses auditeurs remués à fond par ces accents si vivants, si entraînants, surtout si véritablement chrétiens ! M. Babut avait la tâche redoutable de clore ce beau et bon service. Nul ne pouvait ni mieux ni aussi bien le faire que l'éminent et pieux pasteur. Il a fait entendre une de ces allocutions sobres et fortes dont on peut dire qu'il a le secret. Sa parole grave, profonde, biblique, vous remue jusqu'au fond de la conscience, sans éclats de voix, sans brusques secousses, mais progresssivement et profondément comme ses socs tranchants qui vont labourant et déchirant sans bruit les couches épaisses d'un champ. A la question : quels sont les fruits de la conversion ? Il n'a voulu répondre que par des *faits* ; il a cité les exemples de la pécheresse, de Zachée, de Pierre et du brigand converti. Après un dernier

chant, M. le président du Consistoire Dardier termine par la bénédiction ce culte si édifiant et si émouvant. Il est plus de dix heures. L'auditoire s'écoule, profondément, et, espérons le, salutairement remué dans sa conscience.

Maintenant, qu'on me permette de ne pas ajouter un seul mot de moi. Oh ! sans doute, d'aucuns se trouveront qui, venus ici pour tendre l'oreille et percevoir à tout prix des « sons » différents, des « notes » discordantes, feront effort pour assurer autrui et s'assurer eux-mêmes qu'ils les ont en effet « perçus ». Qu'importe ? Le public venu là n'a rien entendu de plus que les appels ardents, pressants, saisissants, de l'Evangile de Jésus-Christ. Et si, tandis qne ces appels frappaient à grands coups contre la porte de son cœur et le faisaient s'ouvrir, quelques-uns n'étaient occupés qu'à tendre leurs oreilles pour distinguer des « notes » et percevoir des « sons », qu'importe pour le travail de Dieu dans les âmes ? A. A.

Terminons enfin par le *Protestant* :[1].

« Les réunions d'édification tenues en commun, à Nimes, par des pasteurs d'opinions différentes, n'ont pas eu l'heur de plaire à l'orthodoxie intransigeante. Sans doute, on n'a pas osé traiter les pasteurs orthodoxes qui y ont pris part, comme on a si souvent traité les plus dignes, les plus justement vénérés des libéraux ; mais, si les critiques ont été beaucoup moins acerbes, si les violents ont mis la sourdine au ton qu'ils emploient d'habitude lorsqu'ils ont quelqu'un à morigéner, le blâme reste et trahit un regrettable état d'esprit chez ceux qui l'ont formulé. Fait à signaler, l'orthodoxie nationale et l'orthodoxie dissidente — ces sœurs si souvent ennemies — se sont trouvées cette fois d'accord. Le *Christianisme* a donné la main à l'*Évangéliste* et à l'*Église libre*. Ces trois feuilles trouvent mauvais, ou plutôt dangereux, que des orthodoxes et des libéraux aient prié ensemble et traité ensemble un sujet tout religieux : la nouvelle naissance.

» Bien évidemment, nos frères du Midi avaient choisi ce sujet, parce que c'est un de ceux sur lesquels les diversités d'opinions ne sauraient aller bien loin ; voulant s'édifier ensemble, ils avaient cherché une question qui fût de nature à les unir, au

1. *Le Protestant*, journal des chrétiens libéraux, 8e année, n° 7, 18 février 1893.

lieu de les diviser; quoi de plus naturel, de plus juste, de plus louable ? Eh bien ! cela inquiète les esprits étroits qui, ramenant les choses religieuses à leur taille, n'admettent pas qu'on traite un sujet sans les aborder tous. Vous avez fait, disent-ils à leurs amis orthodoxes, des concessions, conscientes ou non, aux libéraux ; vous avez voilé la croix ; vous n'avez pas parlé, ou pas suffisamment, de l'expiation, sans laquelle il n'est pas, pour nous, de nouvelle naissance. Vous n'avez pas suffisamment proclamé la divinité de Jésus Christ, etc., etc.

» Ainsi l'on reproche, aux orthodoxes qui ont pris part aux réunions d'édification de Nimes, de n'avoir pas saisi l'occasion pour faire un exposé complet de cette orthodoxie courante, qui règne dans une partie de nos Églises et n'est, en réalité, qu'un pâle extrait des dogmes de la Réformation. Mais, au fond, cet absurde reproche n'est là que pour voiler la réalité des craintes qu'on éprouve. « Les réunions de Nimes, dit le *Christianisme*, » avaient pour but avoué de favoriser un rapprochement reli- » gieux des orthodoxes et des libéraux. » Ceci est parfaitement vrai et c'est à quoi nos Églises ont applaudi ; mais cela désole le *Christianisme*. Il ne veut pas d'un rapprochement religieux, parce qu'il craint qu'il n'en sorte quelque jour un rapprochement sur le terrain ecclésiastique. On ne doit pas prier ensemble, parce que cela pourrait vous amener un jour à administrer l'Église de concert, au lieu de la déchirer par d'incessantes querelles. Autant dire que, pour le *Christianisme*, l'intérêt religieux passe après l'intérêt ecclésiastique ou, ce qui revient au même, se confond avec lui. Hors du Synode et de la Confession-Bois point de salut et, dès lors, point de fraternité, point d'émotion religieuse, point de prières communes.

» Nous nous permettons d'être d'un avis diamétralement contraire. Nos frères du Midi, libéraux et orthodoxes, réunis à Nimes, se sont tenus sur le terrain purement religieux; ils n'ont voulu faire et n'ont fait que de l'édification. Nous ne savons si, de ce rapprochement, il en résultera jamais un autre ; c'est le secret de l'avenir ; mais en lui-même il nous semble excellent, et nous avons la pleine et heureuse conviction que l'immense majorité du peuple protestant est de cet avis et que les intransigeants qui refusent de prier avec leurs frères sont destinés à voir leurs rangs s'éclaircir de jour en jour. »

L. TRIAL.

CHRONIQUE DU MOIS

Les discussions sur le pari mutuel. L'intervention de M. *Francisque Sarcey*. Un fait divers. — M. *Pédézert* et M. *Charles Recolin*. Le bloc. Les évolutions de l'orthodoxie. La suppression du symbole des Apôtres par un pasteur synodal. — A l'*Association générale des étudiants*. Un discours de M. *Zola*.

Quand une discussion est ouverte dans notre public protestant, elle ne se ferme pas facilement. Je ne veux pas parler seulement des questions qui sont du domaine de la théologie et qui, de nature, sont destinées à ne jamais recevoir de solution définitive ; qu'on n'abandonne que par lassitude des mots et qui, même alors, ne tardent pas à reparaître sous des noms différents. Je parle aussi des questions de vie pratique, de celle, par exemple, qui depuis plusieurs mois met aux prises des esprits sincères et des cœurs généreux, à propos de l'attribution aux œuvres de bienfaisance des fonds provenant de l'impôt sur le pari mutuel. On a vu, dans le dernier numéro de la *Vie Chrétienne*, le directeur, M. Trial, apporter son avis et se déclarer pour le refus des allocations au nom de la loi morale qui est une règle absolue et immuable. Toutefois, il reconnaît que dans notre vie sociale si complexe les règles de la morale subissent parfois des déformations forcées, faute d'une casuistique rationnelle qui serait, du reste, très-difficile à établir. Cette complexité nous explique qu'un homme comme M. *Robin* accepte pour son asile de vieillards dix mille francs du pari mutuel, alors que M. *Louis Sautter*, secrétaire du comité de cette œuvre, croit devoir protester et donner sa démission. C'est entre ces deux honorables personnes que la discussion a été la plus vive, quoique toujours courtoise, et qu'elle s'est continuée presque jusqu'au moment où j'écris. Dans sa dernière lettre M. *Sautter* explique fort bien qu'il y a une distinction à établir entre l'argent de l'impôt, considéré comme un réservoir commun, et l'argent qui serait réservé et mis à part et dont la source serait notoirement impure. Il semble bien que c'est le cas pour les fonds provenant du pari mutuel. Au début, la rigidité de M. *Louis Sautter* me paraissait excessive. Aujourd'hui, je ne suis pas éloigné d'être convaincu par les raisons qu'il fait valoir. M. *Francisque Sarcey* a saisi cette occasion de plaisanter un peu lourdement et d'argumenter un peu superficiellement sur le puritanisme de la religion pro-

testante et, en particulier, sur les scrupules de M. *Sautter* qui n'aurait pu se résoudre à tremper dans un argent mal acquis ses mains immaculées. C'est dans le *Petit Marseillais,* journal républicain, teinté de catholicisme, que M. *Francisque Sarcey* a réédité à notre adresse des sarcasmes qui ont perdu le mérite de la nouveauté. Il ne s'est pas demandé s'ils étaient justifiés, n'ayant sans doute d'autre souci que de flatter, lui jadis libre-penseur militant, les antipathies confessionnelles de ses lecteurs provençaux. Pour ce qui est du puritanisme protestant, M. *Francisque Sarcey* pourrait s'assurer, par la dernière lettre de M. *Sautter,* que celui-ci ne condamne en principe ni le théâtre, ni les cafés-concerts, ni même le jeu. Et quant aux scrupules de nos coreligionnaires sur la provenance de l'argent, sans juger ceux d'entre eux qui, dans le cas particulier qui nous occupe, n'ont pas cru devoir les partager, plût à Dieu qu'ils fussent plus répandus, qu'ils régnassent dans notre société moderne tout entière, au risque parfois d'en faire grincer un peu les rouages, d'en gêner l'expansion matérielle! Le spectacle nous eût été épargné de bien des chûtes dont le souvenir aurait dû arrêter les plaisanteries de M. *Sarcey.* Si ses plaisanteries sont mauvaises, son argumentation ne vaut pas davantage. Où a-t-il vu qu'un comité protestant refuserait un argent cédé aux pauvres par motif de conscience et à titre de restitution, s'il était reconnu qu'il n'y a pas d'autre moyen de donner à cet argent une destination légitime? Ce qui est vrai, c'est qu'un comité protestant ne mettrait peut-être pas *à empocher* autant d'empressements ou de désinvolture qu'il en suppose, à tort ou à raison, à un comité catholique. « Supposez, écrit M. *Sarcey,* qu'un grand financier, appartenant à leur religion, mourût et laissât un testament conçu en ces termes : — Je lègue toute ma fortune à l'hôpital protestant de.... — Est-ce qu'ils ne l'accepteraient que sous bénéfice d'inventaire? Est-ce qu'ils iraient s'enquérir si toutes les opérations de ce banquier ont été licites? Il est fort probable qu'à moins qu'il n'y eût scandale, ils accepteraient cette aubaine, se disant que si l'argent n'avait pas toujours été loyalement gagné, la seule façon de le purifier était précisément de le jeter ainsi dans le creuset de la charité ». Je note d'abord dans cette argumentation l'exception de scandale qui, à elle seule, en affaiblirait considérablement la portée. Mais quelle analogie, je le demande, peut-on établir entre le cas des fonds du pari mutuel et le fait, de la part d'un comité, d'accepter pour les pau-

vres une fortune qui vient à eux d'une manière fortuite, dont on ne saurait connaître ni apprécier tous les éléments, dont on n'a pu suivre la formation. Avec le pari mutuel, au contraire, nous avons une institution dont on n'ignore ni la nature ni les résultats, une institution qui règlemente une passion, un vice, ce qui est contradictoire à l'absolu de la loi morale. Cette institution perdra-t-elle son caractère d'immoralité parce que nos législateurs auront décidé d'en attribuer les bénéfices aux œuvres de bienfaisance? Je crois, moi aussi, que la charité est un creuset où s'épurent beaucoup de choses; mais c'est se faire d'elle une idée bien mesquine ou bien fausse que de s'imaginer qu'elle est partout où il y a don d'argent. L'institution par l'Etat du pari mutuel a-t-il été une erreur morale? Si oui, n'est-ce pas participer à la responsabilité d'une pareille institution que participer aux bénéfices qu'elle rapporte? On peut tout au moins se poser la question et respecter, même si on ne les partage pas, des scrupules comme ceux qui ont déterminé la conduite de M. *Sautter*. Un fait divers que je lis dans un journal d'hier, 21 mai, vient leur apporter une singulière force. Il s'agit d'un père de famille très travailleur, dont les affaires étaient assez prospères. S'étant laissé entrainer au jeu des courses, il s'y est ruiné. Puis, sa femme et lui, se sentant acculés à la misère, allument le soir, lorsque leurs deux enfants sont endormis, un poële rempli de charbon de bois dans chaque chambre. Le matin, le père voyant que l'acide carbonique n'amenait pas assez vite le résultat souhaité, se décide à tuer de sa propre main sa femme et ses enfants en leur tirant à chacun un coup de révolver dans la tempe, et s'en décharge ensuire la dernière balle dans la tête. Voilà donc trois victimes, un des enfants n'ayant pas été mortellement atteint, qu'on peut mettre au compte du pari mutuel, institution de l'Etat, trois victimes dont l'argent est allé en partie au soulagement des pauvres. Singulière charité! Et combien de faits déplorables, quoique moins tragiques, naissant de la même cause, doivent se produire et que nous ne connaissons pas! Je voudrais que le drame de la rue de la Glacière servît de texte à un des sermons de morale indépendante que M. *Francisque Sarcey* prêche chaque semaine dans les nombreux petits journaux dont il est le collaborateur.

*
* *

M. *Pédézert* continue dans le *Christianisme au XIXe siècle* ses attaques contre le libéralisme et sa campagne contre les

tendances conciliatrices de la jeune orthodoxie. Les premières ne nous intéressent plus guère, devenant la répétition perpétuelle et monotone des mêmes accusations. Quand, pour la centième fois, on nous rappelle que quelques anciens théologiens ou pasteurs libéraux, pour des motifs que la bienséance et la loyauté devraient nous interdire de rechercher quand ils ne nous sont pas spontanément donnés, ont quitté le service de l'Église et se sont engagés dans d'autres carrières, qu'est-ce que cela prouve contre le parti auquel ils se rattachaient ? Ajouter que d'autres qui ne quittèrent pas l'Église, comme ceux-là, n'y montrèrent pas plus de foi, c'est laisser entendre qu'ils continuèrent d'exercer des fonctions que la conscience leur faisait un devoir de cesser. M. *Pédézert* est probablement le seul homme aujourd'hui, au sein de nos Églises réformées, qui se permette à l'égard de ses adversaires un pareil langage. Quant à sa campagne contre la nouvelle orthodoxie, elle nous a valu de M. *Charles Recolin*, dans la *Vie Nouvelle*, sous ce titre : *Le Bloc*, un article qui suffit à nous faire pardonner les intempérances de plume de M. *Pédézert*. C'est un examen de la conscience orthodoxe auquel M. *Recolin* reproche à M. *Pédézert* de n'avoir pu se livrer, ce qui s'explique, sans doute, par la facilité plus grande que nous éprouvons à juger les autres qu'à nous juger nous-même, à voir la paille qui est dans l'œil du prochain que la poutre qui est dans le nôtre. M. *Recolin* rappelle le temps où l'orthodoxie formait un bloc, bloc fraichement taillé par la théopneustie, et posé aux tournants du libre examen pour garantir la maison. Hélas ! les choses ont bien changé. M. *Recolin* nous apprend que déjà à Montauban, alors que lui-même n'était pas encore étudiant, et qu'il croyait que l'orthodoxie était un tout indivisible, un bloc, on discutait sur la préexistence, l'expiation par le sang, la naissance miraculeuse ; et il ajoute qu'on ne s'entendait ni sur l'origine, ni sur l'œuvre rédemptrice du Christ, ni sur les rapports du Fils et du Père, ni sur la personnalité du Saint-Esprit, ni sur la vie future. C'est-à-dire que le bloc ne n'était pas seulement usé au contact des véhicules et des passants, mais encore qu'il s'était effrité lamentablement, étant constitué de molécules sans cohésion intime et agglutinées seulement d'une manière artificielle. Ces divergences n'ont fait depuis que s'accentuer, et le voile synodal n'a pas réussi à les dissimuler. M. *Recolin* nous parle d'un pasteur d'une Église très synodale qui supprime dans son culte

le symbole des apôtres parce qu'il ne l'accepte pas. Voilà un fait précis sur lequel M. *Pédézert* serait très embarrassé de nous donner des explications satisfaisantes. Ce pasteur est-il de ceux qui ont perdu la foi ? Si oui, à quoi bon le Synode officieux, la règle dogmatique qu'il a mise à la base de son organisation ? Ici encore, où est le bloc ? Où faudrait-il prendre les garanties doctrinales, pour si larges qu'on les suppose, sans lesquelles M. *Pédézert* déclare que toute entente est impossible ? Qu'on considère au surplus, que M. *Pédézert* n'ignore point le mouvement qui s'est produit dans le parti synodal dont il persiste à parler comme s'il professait une foi commune bien déterminée. Longtemps professeur à la Faculté de Montauban, il n'est point devenu depuis sa retraite étranger à ce qui s'y passe. Il sait qu'elle est depuis longtemps et qu'elle est plus que jamais un milieu fatal aux croyances traditionnelles des jeunes gens qui viennent y étudier, au point qu'on se demande pour quelle raison elle conserve le privilège d'être patronnée par le Synode à l'exclusion de celle de Paris. M. *Recolin* rappelle qu'à l'époque dont il parle dans son article, M. *Bruston* commençait d'opérer le triage entre les éléments constitutifs du Pentateuque. Aujourd'hui c'est bien autre chose. Le professeur d'hébreu de la Faculté de Montauban est le collaborateur d'une Revue allemande rédigée par les savants les plus avancés dans le domaine de la critique de l'Ancien-Testament, et dont le directeur, M. *Bernard Stade*, est l'auteur d'une histoire d'Israël traitée au point de vue scientifique le plus pur et le plus indifférent aux conséquences pratiques des résultats obtenus. Dernièrement, cette Revue publiait, en français, une étude par laquelle M. *Bruston* distingue cinq sources différentes dans le Pentateuque, au lieu de quatre, nombre qu'on n'avait pas dépassé jusqu'ici. Il est possible que cette étude, malgré ses conclusions, ne présente en elle-même rien de grave. Ce qui l'est, c'est la collaboration d'un professeur de Montauban à une œuvre de cette nature, étant donné le rôle que jouent les écrits bibliques dans la vie religieuse de nos Églises.

*
* *

C'est M. *Zola* qui a présidé cette fois le banquet annuel de l'*Association générale des étudiants*, ce qui prouve que celle-ci n'est pas aussi inféodée qu'on l'a prétendu à ce néo-catholicisme dont M. *Aulard* a dénoncé les projets ténébreux. M. *Zola* concède qu'en littérature lui et ses disciples avaient trop fermé

l'horizon. Il s'accuse et se repent d'avoir été un sectaire en voulant que l'art s'en tint aux vérités prouvées. Il félicite les nouveaux venus d'avoir rouvert l'horizon en reconquérant l'inconnu, le mystère. Il ne nie pas l'idéal, l'inexpliqué, ces forces du vaste monde dans lesquelles nous baignons sans les connaître. Cela est bien ; mais où je ne comprends plus, c'est lorsque, après cette confession, M. *Zola* nous interdit le rêve, la contemplation de cet idéal qu'il ne nie pas, et dont le rayonnement vient mettre quelque clarté dans les obscurités que la science, M. *Zola* le reconnaît encore, ne parvient pas et probablement ne parviendra jamais à dissiper. Ce rêve, cette contemplation n'est pas la foi, sans doute ; mais cela peut en préparer la naissance ou être le prélude de sa résurrection. Cette foi devient claire et bien arrêtée, à l'abri, dans son essence, des changements et des altérations, quoi qu'en dise M. *Zola*, quand, après les incertitudes et les angoisses du début, elle s'établit sur le fondement de la conscience morale. Au fond, nous retrouvons ici le vieux paralogisme qui consiste à raisonner comme si la foi était quelque chose qui ne tiendrait pas à notre être intime, et qui se poserait du dehors sur nous, comme un vêtement. Et c'est bien là, jusqu'ici, ce qui fait la faiblesse du néo-catholicisme ou du néo-mysticisme, comme on voudra l'appeler, et le laisse exposé sans défense aux traits des positivistes. « On vous conjure de croire, sans vous dire nettement à quoi. Peut-être ne le peut-on pas, peut-être aussi ne l'ose-t-on pas. Vous croirez pour le bonheur de croire, vous croirez surtout pour apprendre à croire. Le conseil n'est pas mauvais en soi : c'est un grand bonheur certainement que de se reposer dans la certitude d'une foi, n'importe laquelle ; et le pis est qu'on n'est pas maître de la grâce et qu'elle souffle où elle veut. » Il y a du vrai dans ces paroles de M. *Zola*. Quant à nous, nous ne nous en sentons pas atteints. Pas plus que nous ne reconnaissons comme nos saints et nos prophètes ceux qui, jetant l'anathème à la science, « vont par le monde en exaltant la vertu de l'ignorance, la sérénité des simples, le besoin pour l'humanité trop savante et vieillie d'aller se retremper, au fond du village préhistorique, parmi les aïeux à peine dégagés de la terre, avant toute société et tout savoir ». Ces saints et ces prophètes existent-ils d'ailleurs dans notre société moderne autrement qu'à l'état d'exception, ou même autre part que dans l'imagination de M. *Zola?* Son discours se termine par un éloge

du travail plein de chaleur et d'éloquence. La foi au travail est la seule que professe l'éloquent naturaliste, et la seule qu'il propose à ses jeunes auditeurs Dans le travail il a trouvé, aux heures dures, soulagement et réconfort. En lui on goûte la satisfaction du devoir accompli. On pourrait s'arrêter sur ce mot, car ou il ne signifie rien, ou il implique une notion qui se superpose à celle du travail, rend celui-ci pour nous attachant, en transforme la nature, en fait quelque chose d'autre qu'une tâche servile, sans stimulant et sans joie. Ici ne vous semble-t-il pas que nous touchons à cet idéal dont tantôt M. *Zola* semble reconnaître la légitimité, et dont tantôt au contraire il interdit absolument la contemplation? Sur ce point son discours manque de netteté. Il en manque sur bien d'autres, comme aussi sur bien d'autres on pourrait y regretter des confusions et y relever des contradictions. N'est-ce pas une contradiction, par exemple, éclatante et énorme quand, après s'être affirmé positiviste impénitent, M. *Zola* donne le travail comme l'unique loi du monde, le régulateur qui mène la matière organisée à sa fin inconnue? quand il définit la vie par le mouvement communiqué qu'elle reçoit et qu'elle lègue, et qui n'est en somme, que du travail, pour la grande œuvre finale, au fond des âges? Cette formule pesante, bourrée, si l'on y regarde de près, d'abstractions ou d'entités, est-elle autre chose qu'une solution, à la manière de M. *Zola*, du problème métaphysique?

L.-A. GERVAIS.

P. S. Nous avons appris avec la plus grande joie que notre collaborateur, collègue et ami, M. le pasteur Dardier, vient de recevoir une récompense bien méritée. Sur le rapport de M. *Gréard*, l'Académie française lui a attribué un tiers du prix *Bordin*, soit 1,000 fr., pour son remarquable ouvrage: *Paul Rabaut, ses lettres à divers* (4 beaux volumes). Nous félicitons M. le pasteur Dardier et faisons des vœux ardents pour son rétablissement. Puisse-t-il être rendu bientôt à ses amis et à ses chères études!

L. TRIAL.

Le Rédacteur-Gérant: L. TRIAL, pasteur.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME DEMI-VOLUME

BIBLIOGRAPHIE.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA *Vie Chrétienne*.

TIRAGES A PART.

Rapport sur *la conversion* présenté à la réunion pastorale tenue à Nimes le 24 janvier 1893 (*E. Schulz*).
L'amour de l'argent (*O. Bordage*)
Œuvre nimoise d'Assistance par le travail.

Nimes, imp. F. Chastanier, rue Pradier, 12.

